

UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE

THESE / Université Rennes 2

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE l'UNIVERSITÉ RENNES 2

présentée par

Elise Aurin

Préparée à l'Unité de recherche n°4050

Université Rennes 2

Enjeux contemporains de formation et de thérapeutique en psychopathologie

Thèse soutenue

devant le jury composé de :

Sidi Askofaré

Pr de Psychopathologie, Université Toulouse / *rapporteur*

Philippe Fouchet

Pr de Psychopathologie, ULB Bruxelles

Marie-José Grihom

Pr de Psychopathologie, Université de Poitiers

Laurent Ottavi

Pr de Psychopathologie, Université Rennes 2 / *directeur*

Alain Vanier

Pr de Psychopathologie Paris VII / *rapporteur*

ENJEUX CONTEMPORAINS
DE FORMATION ET DE THERAPEUTIQUE
EN PSYCHOPATHOLOGIE

SOMMAIRE

INTRODUCTION **9**

PARTIE I — DIFFUSION ET DESTINS DE LA DECOUVERTE FREUDIENNE : CHRONIQUE RAISONNEE DU MOUVEMENT PSYCHANALYTIQUE **13**

A - FONDATIONS FREUDIENNES 15

I- Extension et diffusion de la doctrine psychanalytique *15*

Applications et extensions de la psychanalyse 15

La communauté des disciples 19

L'ennemi intérieur 21

II- Politique freudienne *23*

La fondation de l'I.P.A 23

Les perspectives d'avenir de la psychanalyse 24

Autorité et lien social 27

III -Le pere de la realite psychique *31*

La perte de l'étiologie traumatique 31

« Ma vie et la psychanalyse » 34

La place du père 35

B - LA « REPRODUCTION DE L'ESPECE ANALYTIQUE » : LE SYSTEME DE FORMATION DES PSYCHANALYSTES 38

I- La formation, « symptôme » du mouvement analytique *38*

Balint, Bernfeld : sur la standardisation de la cure didactique 39

L'analyse profane 44

L'extraterritorialité de la psychanalyse 47

II- Lacan : « Ich-psychologie und Massenanalyse » *50*

La reproduction imaginaire 50

L'idéal du moi de la masse analytique 53

L'angoisse du troupeau 59

III- Logiques du collectif *61*

Les groupes sans chef de W. Bion 61

Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée 63

Ouverture de l'Idéal 65

C - UN HERITAGE SANS TESTAMENT 69

I- Géographie du champ psychanalytique (P. Bercherie) *69*

Le retour à la métapsychologie 69

Epistémologie de l'héritage freudien 75

La babélisation du mouvement analytique 81

II- Le retour à Freud *85*

Orthodoxie et hérésie 85

Foucault : « Qu'est-ce qu'un auteur ? » 89

Le retour à Freud de Jacques Lacan 94

III- Le désir de Freud *100*

« L'excommunication » de 1963 100

Secondes fondations 103

Retour et double tour 106

PARTIE 2 — LOGIQUES DE CURE ET CONDITIONS D'UNE COMMUNAUTE D'EXPERIENCE 111

A – DES FINS DE LA CURE 113

I- Intension et extension de la psychanalyse 113

Lacan : la Proposition d'Octobre 1967 113

Le raccord de la cure et de la communauté 115

À l'horizon de l'extension 118

II- Formation de l'analyste et destins des cures 120

La réduction de l'équation personnelle 120

Freud et Ferenczi : limites thérapeutiques et analyse didactique 123

Pouvoirs de la parole contre analyse des résistances 125

III- Le roc freudien 130

Le symbolique freudien 130

Le métier impossible 133

Analyse finie et infinie : « Zum gewachsenen Fels » 137

B – LACAN : LA STRUCTURE DE L'EXPERIENCE 141

I — Freud avec Saussure 141

L'algorithme du signifiant 141

Le sujet du signifiant 144

Le point de capiton 146

II- Exception et residu 151

Le caput mortuum du signifiant 151

La symbolisation 153

Ce qui reste vivant de cet être 156

III- L'Autre barré et la révision du statut de l'objet 159

Le schéma synchronique de la dialectique du désir 159

La quadrature du cercle 162

Une thèse sur la jouissance 169

C - L'ALGORITHME DU TRANSFERT ET SA RESOLUTION 171

I- La méprise du sujet-supposé-savoir 171

L'algorithme de la cure 171

Le sujet-supposé-savoir 173

Le Dieu non-trompeur 176

II- Logique du fantasme 179

Le trait unaire du cogito 179

Aliénation et séparation 182

L'horizon du savoir 186

III- Le cadre du savoir 189

« L'en réserve » logique 189

Le signifiant de la jouissance 192

La limite de l'analyse avec Freud 194

PARTIE III — VOIES CONTEMPORAINES DE FORMATION ET TRANSMISSION DE LA DECOUVERTE FREUDIENNE 201

A –CONSTRUCTION PROJECTIVE DE LA TRAVERSEE DU FANTASME 203

I- Le plan projectif 203

L'horizon de la Proposition 203

L'inscription du sujet dans le tableau 205

Le point à l'infini de Desargues ... 209
II- Le point a l'infini du sujet ... *217*
L'autre œil ... 217
La fenêtre du fantasme ... 220
Les Ménines ... 222
III- Topologie, trajets, coupures ... *225*
La coupure ... 225
Le tore névrotique ... 228
La traversée du fantasme sur le cross-cap ... 229
B – LE RACCORD DE L'INTENSION ET DE L'EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE ... 233
I- Un binaire logique ... *233*
Logique des classes de la psychanalyse ... 233
La logique du signifiant ... 237
Logique de la castration ... 240
II- Les paradoxes ensemblistes ... *245*
Le pas de Frege ... 245
Le successeur « en réserve » ... 247
Les paradoxes ... 249
III- la qualification de l'analyste ... *253*
Le prédicat psychanalyste et l'acte analytique ... 253
Le saut et l'oubli de l'acte ... 255
L'autorisation ... 258
C – NOUAGES ET DISSOLUTIONS ... 264
I- L'envers du mouvement analytique ... *264*
Facticités à l'horizon ... 264
Modes d'exception et consistance de groupe ... 268
La science et la ségrégation ... 270
II- Glissements, coinçages, fixions ... *274*
Glissements et coinçages ... 274
Unicité du nœud et « abus de métaphore » ... 279
Versions de la passe ... 281
III- Dissémination des signifiants de Lacan ... *284*
L'échec de la passe et la dissolution ... 284
Géographie contemporaine du champ freudien ... 288
Des usages de l'Un ... 291
CONCLUSION ... **295**
BIBLIOGRAPHIE ... **299**
INDEX DES AUTEURS ... **311**

INTRODUCTION

S'il existe bien peu de points d'accord entre les psychanalystes, la seconde règle fondamentale – que ne devienne analyste que celui qui fut analysé- est partagée sans aucune exception. Pourtant la formation des analystes semble être la pierre d'achoppement du groupe analytique. Transmission, reconnaissance de capacité, légitimité... les enjeux sont d'importance et divisent, depuis les débats sur la pratique des non-médecins du vivant de Freud jusqu'à la récente immixtion des pouvoirs publics dans la réglementation de l'usage du titre de psychothérapeute. Depuis ses fondations freudiennes, cette question demande à être dépliée dans son double registre, à la fois curatif et institutionnel : dans le premier, c'est la cure psychanalytique, et tout particulièrement ses modes de résolution et ses fins qui doivent être interrogés ; la cure « didactique », terme forgé pour spécifier la formation de l'analyste, doit alors être située dans ses rapports à la cure « thérapeutique ». Dans le second, la question est celle des institutions en charge de la diffusion et transmission de la doctrine et de la pratique, comme de la garantie de formation suffisante.

Freud a voulu l'expansion de la psychanalyse : avec la découverte de l'inconscient et son déchiffrage par l'Interprétation du rêve, la psychanalyse se sépare d'une stricte visée thérapeutique pour conquérir l'homme normal. Dès lors universalité de ce savoir nouveau et mission de civilisation se conjoignent. Mais cette diffusion même s'est accompagnée de difficultés, aussi bien politiques que cliniques. Devenue rapidement célèbre dans tout le monde occidental, la doctrine freudienne fut certes combattue, mais aussi victime de son succès : charlatanisme, déviations, trahisons de ses disciples… En 1910, Freud fonde l'Association Internationale de Psychanalyse, ayant seule autorité à revendiquer l'appellation, pour garantir l'avenir et l'intégrité de sa découverte. L'entreprise ne peut endiguer un mouvement centrifuge, qui se dénote, aussi, dans le champ de la clinique. L'extension de la pratique et son approfondissement exigent une nouvelle élaboration des résistances à l'analyse, remaniant profondément la théorie et la technique analytique. La primauté de la référence au père, condensant les questions de transmission, de refoulement, de lien social, vient éclairer le projet freudien, qui s'élabore en même temps que l'écrit préféré de Freud, *Totem et Tabou*, étonnant mythe moderne.

Sur le versant de la conduite de la cure, la référence au père et son usage dans le transfert, centraux dès les premières investigations de la névrose, demeurent complexes et en partie non résolus. Analysant les difficultés intrinsèques à la terminaison de la cure, Freud dégage son point de butée dans l'attitude du patient envers la figure du père : du côté du sujet féminin, la persistance de la demande que lui soit donné ce qui lui manque ; du côté du sujet masculin, le refus d'une position passive et féminine. A l'horizon de la cure freudienne, l'Œdipe semble indépassable.

Si la référence au père, qui traverse toute l'œuvre de Freud, est incontestablement partagée aujourd'hui par l'ensemble des écoles analytiques, les divergences se marquent par contre dès qu'il s'agit d'en préciser les incidences dans la pratique et l'organisation sociale. Les interrogations actuelles suscitées par les modes nouveaux de la famille sont ici une source féconde de réflexion : le père, toujours convoqué dans les débats sur la transmission, la légitimité, la filiation, en est-il le principe ou seulement une figure contingente, voire dépassée ? L'institution, familiale ou psychanalytique, peut-elle être encore pensée dans ses déterminations anthropologiques œdipiennes, ou bien la conversion de la fonction sexuelle théorisée par Lacan modifie-t-elle définitivement les modes traditionnels de liens sociaux ?

Son lien avec la *Kultur* n'est pas annexe pour le champ psychanalytique, il est même un des lieux où se pose avec le plus d'acuité la question de sa cohérence propre comme doctrine et pratique. Freud a eu l'ambition que ce savoir nouveau, par les éclaircissements qu'il apporterait à la masse, serait en mesure d'alléger le Malaise dans la civilisation. Le traitement des névroses de guerre comme le projet de développement de centres de soins gratuits, accessibles à toute la population, sont intimement liés à la nécessité d'organiser la formation des psychanalystes pour y répondre. C'est ainsi qu'à Berlin, au début des années 20, vit le jour la première clinique de traitements psychothérapeutiques gratuits, financé par le mouvement psychanalytique et ses mécènes, qui fut le lieu d'élaboration d'un cursus de formation progressivement standardisé. La diffusion mondiale de la pratique freudienne posait alors en effet avec acuité la question de son homogénéité.

Peu après la mort de Freud, Michael Balint et Siegfried Bernfeld furent les premiers analystes à dénoncer les dérives du système de formation international : autoritarisme, mépris de l'inconscient, dogmatisme, obscurantisme, et une standardisation de la cure didactique contraire à la pratique et à l'enseignement de Freud. Dans son grand texte testamentaire, *Analyse finie et infinie*, Freud témoignait d'une vie de pratique de la psychanalyse et ordonnait la pointe ultime de ses réflexions sur les impasses et énigmes de la cure. Or, loin de mettre au travail ces apories, le système de formation fondé sur l'opposition de la cure dite didactique à la cure thérapeutique semble bien plutôt s'être attelé à les suturer.

La difficulté se situe à l'articulation même des deux champs que l'interrogation de la formation des psychanalystes convoque : le passage de l'expérience individuelle de la cure au groupe des psychanalystes reste encore aujourd'hui hautement problématique, la diversité des procédures mises en œuvre pour l'attester en témoignant ; les options à cet endroit sont autant de lignes de fracture au sein du mouvement analytique, alors même que le nom de Freud continue d'être la référence et le point d'appel d'un vaste champ de pratiques et d'élaborations théoriques. En effet, après la mort de Freud, les désaccords doctrinaux, techniques, voire les procès en hérésie, éclatent chez ses héritiers. Pour élucider la « babélisation » du mouvement analytique, Paul Bercherie a procédé à une « épistémologie de l'héritage freudien », révélant les contradictions internes à la métapsychologie freudienne, appelant à leur dépassement en vue d'une réunification accomplissant l'idéal de scientificité du fondateur.

La voie choisie dans ce travail est toute autre : elle propose de ne suivre qu'une des voies de cette transmission, celle par laquelle Jacques Lacan a assumé d'une façon résolument novatrice l'héritage de Freud, occupant une position tout à fait singulière dans le mouvement analytique. Didacticien, d'abord responsable de l'enseignement à la S.P.P., où il est chargé de rédiger le règlement de la commission d'enseignement en 1949, puis à la S.F.P., il a posé avec une exigence constante la nécessité de donner ses fondements conceptuels à la cure ; saluant le Ferenczi marginal de « l'élasticité de la technique analytique », il a renouvelé la technique de

l'interprétation, la fondant dans une théorie générale de l'inconscient, quand celle-ci se trouvait reléguée au profit de l'analyse des résistances. Enfin, à la rencontre de sa complexion intellectuelle et personnelle et du destin sans égal auquel le voua l'Association de Freud, il a produit une solution conjointe aux impasses de l'analyse infinie et des sociétés de psychanalyse, les démontrant intimement nouées : c'est *La Proposition du 9 Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole*, et l'invention d'une procédure de recrutement des analystes –la *passe*- fondée sur la finalité propre de l'expérience et le pari de sa transmissibilité.

— PARTIE I —

DIFFUSION ET DESTINS DE LA DECOUVERTE FREUDIENNE. CHRONIQUE RAISONNEE DU MOUVEMENT PSYCHANALYTIQUE

- A -
Fondations freudiennes

I- EXTENSION ET DIFFUSION DE LA DOCTRINE PSYCHANALYTIQUE

Applications et extensions de la psychanalyse

Depuis les découvertes inaugurales de Freud, l'immense succès que la psychanalyse a connu doit certainement beaucoup à la portée qu'il sut leur conférer dans des champs autres, parfois contigus, parfois fort éloignés de ses origines. La psychanalyse s'est ainsi imposée d'avoir su se déployer au-delà de son champ clinique de fondation, sans jamais pourtant renier la consistance de celui-ci.

L'amorce de son extension se dessine exemplairement dans le mouvement par lequel Freud, à partir de l'étude des névroses et de sa méthode clinique, étend son investigation au rêve, à la psychopathologie de la vie quotidienne, à l'art, à l'homme « normal ». C'est dès lors d'un déplacement de valeur dont il s'agit : plus que la question de la santé et de son recouvrement, mais sans l'obérer pourtant, la question de la vérité et de ses modes s'impose comme index général et organisationnel de la psychanalyse.

> La psychanalyse commença comme une thérapeutique, mais ce n'est pas comme thérapeutique que je voulais la recommander à votre intérêt, mais pour sa teneur de vérité, pour les éclaircissements qu'elle nous donne sur ce qui touche l'homme du plus près : son propre être, et pour les rapports qu'elle découvre entre les plus diverses de ses activités. [1]

L'évidente et large diffusion du savoir freudien ainsi ouvert opéra par des voies qui n'étaient pas nécessairement celles de la science, à savoir, ce que Freud souligne, celles de l'intérêt suscité auprès d'autres modes de l'activité de savoir. Ainsi, en 1925, Freud saluait les hommes de lettres français, qui, contrairement aux hommes de science leurs compatriotes, avaient porté intérêt à la psychanalyse à partir de leur rencontre avec *l'Interprétation des rêves*. Franchies les limites de la science médicale, la psychanalyse se déployait en *« d'innombrables applications »*.

> L'intérêt porté à la psychanalyse est parti en France des hommes de lettres. Pour comprendre ce fait, il faut se rappeler que la psychanalyse, avec l'interprétation des rêves, a franchi les bornes d'une pure spécialité médicale. Entre son apparition autrefois en Allemagne et aujourd'hui en France, il y eut ses innombrables applications aux divers domaines de la littérature et de l'art, de l'histoire des religions, de la préhistoire, de la mythologie, du folklore, de la pédagogie etc.[2]

Avec la voie royale de la *Traumdeutung* la psychanalyse devait conquérir par et pour sa méthode le cœur même de l'homme, « *das Kern unseres Wesens* ». D'emblée, rien de ce qui est humain ne

[1] Freud S. : Ma vie et la psychanalyse, Gallimard, Paris, 1978, p.78
[2] Ibid.

lui est étranger, et les secteurs les plus disparates, aussi bien scientifiques que sexuels, affectifs que religieux, trouvent en elle l'occasion d'une mise en rapport inédite.

> La psychanalyse s'autorise à transférer ses présuppositions et ses résultats à d'autres domaines de ce qui advient dans l'âme et l'esprit ; la voie qui mène au loin, à l'intérêt universel, lui est ouverte. [3]

La psychanalyse ouvre ainsi la voie, extensive, à une sorte d'intelligence de l'humanité comme telle, dans son universalité. Freud a exploré des terrains aussi divers que l'ethnologie (*Totem et Tabou*), la critique littéraire (*La Gradiva*), la sociologie (*Malaise dans la civilisation*), la monographie clinique (les *Cinq psychanalyses*), la psychiatrie (*Deuil et Mélancolie*), la réflexion philosophique et sociale (*Pourquoi la guerre ?*), l'occultisme (*Inconscient et télépathie*) …

> Comme rien de ce que les hommes créent ou exécutent n'est compréhensible sans le concours de la psychologie, il en est résulté des applications (...) qui s'imposaient et exigeaient d'être élaborées. [4]

Mais quel est le statut scientifique de ce « transfert de présuppositions » ou de ces « applications » ? S'agit-il d'exportation des élaborations de la clinique des névroses, issues de l'expérience analytique, de généralisation à partir des cas cliniques, d'application du savoir psychanalytique à des champs divers ? Dans la célèbre postface à son essai sur l'analyse profane, à un moment où l'originalité de sa découverte exigeait d'être réaffirmée avec force, Freud précisait ce qu'il fallait entendre par psychanalyse appliquée :

> Pour des raisons pratiques, nous avons nous mêmes dans nos publications pris l'habitude de distinguer une analyse médicale des applications de l'analyse. Cela n'est pas correct. En réalité, la ligne de démarcation se situe entre la psychanalyse scientifique et ses applications dans les domaines médical et non médical. [5]

Ce qui relève de la psychanalyse scientifique ou de la psychanalyse appliquée n'est pourtant pas si aisément circonscriptible. Une cure à visée expressément thérapeutique appartiendra donc au champ de la psychanalyse appliquée, tout comme l'usage des concepts psychanalytiques dans les pratiques éducatives, ou la critique littéraire. Mais *Totem et Tabou*, que Freud construit à partir des thèses ethnologiques controversées de Robertson Smith, est-il une application de la psychanalyse à l'ethnologie ou bien psychanalyse pure ? C'est bien entendu un des cœurs de la doctrine, « la chose même » pour Freud, dira Lacan, et les ethnologues ont d'ailleurs massivement repoussé cette élucubration. Si l'accueil général fait à la psychanalyse fut parfois réservé, il le fut plus encore par les spécialistes de domaines dans lesquels Freud avait posé le regard de son invention, et c'est certainement bien plutôt la psychanalyse qui s'est trouvée éclairée par sa rencontre avec la littérature ethnologique sur le totem.

> En confrontant la conception du totem, suggérée par la psychanalyse, avec le fait du repas totémique et avec l'hypothèse darwinienne concernant l'état primitif de la société humaine, on obtient la possibilité d'une compréhension plus profonde et on entrevoit la perspective d'une hypothèse qui peut paraître fantaisiste mais présente l'avantage de réaliser entre des séries de phénomènes isolées et séparées, une unité jusqu'alors insoupçonnée.[6]

La méthode consiste à mettre en rapport du divers, à se déterritorialiser pour construire de l'unité là où il n'y en avait pas, en faisant apparaître des liaisons latentes. C'est en effet l'analogie posée entre les primitifs, les enfants et les névrosés, qui lui fait avancer, dans la dernière partie de l'ouvrage, *Le retour infantile du totémisme* :

---

[3] *Ibid.*, p.94
[4] Freud S. : Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933), Paris, Gallimard, 19846, p. 195
[5] Freud S. : Psychanalyse et médecine (la question de l'analyse profane), Paris, Gallimard, 1985, p.152-153
[6] Freud S. : Totem et tabou, Payot, Paris, 2000, p.219

> On retrouve dans le complexe d'Œdipe les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art. [7]

Rien *a priori* n'associait les rêves, les symptômes hystériques, le totémisme ou Moïse avant que Freud n'y défriche un chemin ou plutôt des sentiers balisés par le fondateur de la psychanalyse qui la définissait comme :

> (...) un procédé pour l'investigation des processus animiques, qui sont à peine accessibles autrement ; (...) une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; (...) une série de vues psychologiques, acquises par cette voie, qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle[8].

Chacun des trois axes engage les autres, dont il n'est pas séparable. La prééminence de la *méthode* freudienne — *l'association libre* — n'en fait pas théorie du monde, *Weltanschauung*, et par l'extension de ses champs d'étude, la psychanalyse vise et entreprend de développer une compréhension plus profonde de son objet. Mais il existe aussi une autre raison à ces imports et transferts :

> En psychologie, nous ne pouvons décrire qu'à l'aide de comparaisons. Ce n'est pas spécial à la psychologie, il en est ainsi ailleurs. Mais nous devons sans cesse changer de comparaisons : aucune ne nous suffit longtemps. [9]

Curieux argumentaire dans ce texte –*l'analyse profane*- où l'interlocuteur que Freud se donne dessine le portrait d'un homme de science auquel il tente de faire entendre que si la psychanalyse possède une rationalité, celle-ci ne peut partager le présupposé méthodologique qui voudrait que toute science soit conçue comme unitaire. Dans *Métapsychologie*, Freud articule observation et construction, et propose une doctrine de la science, une épistémologie, qu'il argue de fondements partagés :

> Il convient, entend-on dire souvent, qu'une science soit fondée sur des concepts fondamentaux clairs et bien définis. En réalité, aucune science, même parmi les plus exactes, ne débute par de semblables définitions. L'activité scientifique, à son véritable début, consiste bien plutôt à décrire des phénomènes qu'ensuite elle groupera, classera et rangera dans certaines catégories. Même quand il n'est question que de description, l'on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites prises quelque part, non certes tirées uniquement de la nouvelle expérience. Ces idées, fondements ultérieurs de la science, sont encore plus indispensables lorsqu'on continue à travailler sur le même sujet. Elles doivent d'abord comporter un certain degré d'incertitude et il ne saurait être question de délimiter nettement leur contenu. Tant qu'elles se trouvent en cet état, on parvient à s'entendre sur leur signification en recourant, de façon répétée, au matériel expérimental dont elles paraissent tirées, alors que ce matériel leur est en réalité soumis. Elles ont donc, à proprement parler, le caractère de conventions ; tout dépend de ce que leur choix n'a pas été arbitraire, mais qu'elles ont été désignées du fait de leurs importants rapports avec les matières empiriques dont on peut postuler l'existence avant même de l'avoir reconnue et prouvée. Seule une étude plus approfondie des phénomènes considérés permettra d'en mieux saisir le concept scientifique fondamental et de les modifier progressivement afin de les rendre utilisables sur une vaste échelle, tout en les débarrassant entièrement des contradictions. Il sera temps alors de les enfermer dans des définitions. Le progrès de la connaissance n'admet non plus aucune rigidité de ces définitions. Ainsi que le montre brillamment l'exemple de la physique, le contenu des « concepts fondamentaux » fixés en définitions se modifie aussi continuellement.[10]

Freud était neurologue, homme de science ; or, si l'on peut évidemment dénoter des voies de déplacements et d'imports de paradigmes neurologiques (circulation, influx, barrières

[7] Ibid.
[8] Freud S. : Psychanalyse et théorie de la libido, *in* Œuvres complètes, XVI, PUF, 1991, p183
[9] Freud S. : La question de l'analyse profane, *op. cit.*, p.152-153
[10] Freud S. : Pulsions et destin des pulsions, in Métapsychologie, Gallimard, Paris, 1940

synaptiques, etc.), si des transferts existent et se marquent dans le concept d' « inconscient » ou de ce qu'il a déjà appelé en 1896 « l'appareil psychique » (lequel succède à « l'appareil de langage », le *Sprachapparat* de la *Contribution à la conception des aphasies* de 1881), la question demeure pourtant entière de ce que ces concepts empruntés visent, de toujours s'approcher d'une sorte d'inobservable en plein jour : une « boite noire », aux processus construits à partir de la juste position de ses entrées (percept) et sortie (motrice). Ces imports sont manifestement le mode de construction d'un objet quêté à partir de ses indices, dont il affirme que nous ne le « *connaissons pas du tout (...) rien ne pouvait nous garantir que nous le connaissions tel qu'il a réellement eu lieu* »[11], idée soulignée dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*. Il s'agit pourtant par là même pour Freud de défendre et d'asseoir la spécificité du concept d'inconscient.

> Je dis à dessein dans notre inconscient, car ce que nous appelons ainsi n'est pas l'inconscient des philosophes et n'est pas non plus celui de Lipps (...) Il y a donc deux sortes d'inconscient, que les psychologues n'avaient pas encore distingués. Tous deux sont inconscients, au sens que donne à ce mot la psychologie. Pour nous, l'un des deux, celui que nous appelons inconscient, ne peut en aucun cas parvenir à la conscience. [12]

Le rêve est le phénomène élu par lequel Freud entreprend de situer l'inconscient psychanalytique, en s'opposant aux positivistes qui ne veulent rien savoir de l'origine psychique du rêve et affirment que « *les rêves d'origine absolument psychique n'existent pas* », en une véritable négation de l'essence psychique du rêve et au-delà de *l'hypothèse de l'inconscient*, dont il reprend le développement dans ce chapitre VII :

> On insiste sans doute sur la prépondérance du cerveau dans l'organisme mais tout ce qui pourrait indiquer une indépendance de la vie mentale à l'égard de modifications organiques démontrables ou une spontanéité dans les manifestations de cette même vie, effraie aujourd'hui les psychiatres, comme si en reconnaissant ces faits on ramenait les temps de la philosophie de la nature et de l'essence métaphysique de l'âme. La méfiance des psychiatres a mis l'âme en tutelle ; aucun de ses mouvements ne doit laisser deviner en elle un pouvoir propre. [13]

Freud, dans son article métapsychologique *L'inconscient* [14] revient sur la question de la localisation, soulignant que sa « *topique psychique* » n'a provisoirement rien à voir avec l'anatomie, mais qu'elle « *est en relation avec des régions de l'appareil animique, où qu'elles puissent bien être situées dans le corps, et non avec des localités anatomiques* »[15].

Ce refus princeps était déjà marqué dans sa discussion avec Broca et Wernike, lorsqu'il entendait poser comme prémisse que la représentation se définit non pas par sa localisation cérébrale, mais par son articulation au sein d'un appareil conçu comme complexe de relations entre représentations.

Cinquante ans plus tard, Jacques Lacan, s'attelant aux rapports complexes de la science et de la psychanalyse, a avancé que la psychanalyse est *dialectique*, traçant ainsi une ligne qui la relie aux discriminations aristotéliciennes : les sciences s'y définissent par la catégorie de leur objet, quand la dialectique et la métaphysique sont transversales à ces mêmes catégories.

De la même façon, le statut du psychanalyste, tout à fonder, appelle la métaphore :

> Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre l'analyse profane et l'Illusion. Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui

[11] Freud S. : L'interprétation du rêve, PUF, Paris, 2010, p.564
[12] *Ibid.*, p.669
[13] *Ibid.*, p.46
[14] Freud S. : L'inconscient, *in* Métapsychologie, *op. cit.*, pp.65-123
[15] *Ibid.*, p.79

> assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes séculiers, qui n'auraient pas besoin d'être médecins et n'auraient pas le droit d'être prêtres.[16]

Dans un ton étonnamment moderne et à l'adresse d'un Pasteur, Freud entend écarter l'un de l'autre les accolements trop étroits des réquisits sociaux et médicaux et des prescriptions et interdictions religieuses. Il entend maintenir un espace pour la psychanalyse et ses servants, entre contingence du médical et interdiction du religieux, « charybde et scylla » de la psychanalyse, l'une voulant la réduire à la thérapeutique, l'autre à une nouvelle voie vers dieu : rouvrir l'espace, faire de l'interstitiel l'enjeu du maintien de la question psychanalytique semble alors l'opération nécessaire à la situation de la psychanalyste dans le champ des savoirs et des pratiques, à sa position, bordée mais irréductible, entre science et religion.

Freud a donc inscrit, dans sa quête et ses démonstrations plurielles, dans son style aussi, qui souvent procède de la convocation d'un détracteur éclairé, l'idée de l'inconscient en ce qu'elle n'est réductible ni à aucun domaine, ni à aucune doxa, ni à aucune scientificité régionale.

La communauté des disciples

Freud a voulu le développement et l'expansion de la psychanalyse, sa diffusion comme savoir nouveau, dans une forte conscience de la mission de la psychanalyse, œuvre de civilisation appuyée sur l'*Aufklärung* ou *Bildung*, laquelle rassemblait les idéaux des Lumières, englobant universalisme, progrès, raison, autant de pierres nécessaires à une éducation allemande.

Il a éprouvé la nécessité d'en organiser les formes, la transmission, en raison de sa finitude, mais aussi parce qu'il a anticipé son succès et les difficultés particulières qui ne manqueraient pas de surgir à mesure de son extension. Freud rapporte dans *Contribution à l'histoire du mouvement analytique* que dès 1902 *« un certain nombre de jeunes médecins se réunirent autour de moi, dans l'intention déclarée d'apprendre la psychanalyse, de la pratiquer et de la répandre. »*[17] Dès l'origine le souci de la diffusion de la psychanalyse a accompagné Freud, qui relève avec ironie l'expression d'un opposant à ses thèses qui, en 1907, la comparait à une *« épidémie clinique »*. Ce qui devait plus tard se développer comme un ordre, comme une Association mondiale, n'était encore, à cette date, qu'à peine esquissé dans ces rencontres dénotées d'abord de leur seule régularité, le mercredi, au domicile de Freud.

> En 1902, il se forma autour de moi un groupe de jeunes médecins, dans le but avoué d'apprendre la psychanalyse, pour s'y consacrer et la répandre ensuite. L'initiative de ce groupement appartenait à un collègue qui avait éprouvé sur lui-même les bons effets du traitement analytique. On se réunissait certains soirs à mon domicile, on discutait en se conformant à certaines règles, on cherchait à s'orienter dans ce domaine de recherches étrangement nouveau et à susciter pour lui l'intérêt des autres.[18]

Un groupe hétérogène composé de médecins, d'éducateurs, d'écrivains a pris l'habitude de se réunir tous les mercredis autour de Freud. On peut appartenir à la Société du mercredi en en faisant la demande à l'un des membres, les candidatures sont alors proposées et soumises à un vote à l'unanimité. La règle qui régit les réunions est affine à la méthode freudienne :

---

[16] Freud S. : Correspondance avec le pasteur Pfister, Gallimard, Paris, 1991, lettre du 25 novembre 1928

[17] Freud S. : Cinq leçons sur la psychanalyse suivi de Contribution à l'histoire de mouvement analytique, Petite Bibliothèque Payot, 1977, p.94

[18] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, in Cinq leçons sur la psychanalyse, Payot, Paris, 1977, p.94

quiconque y participe est dans l'obligation de prendre la parole à chaque fois, de présenter un travail de son choix à ses collègues sur un thème intéressant la psychanalyse. Chaque semaine, ils discutent et débattent de points de doctrine, de cas cliniques, de thèmes variés, des parutions, littéraires, psychiatriques, psychologiques, artistiques, de leurs articles à écrire ou publier, mais aussi de leurs propres rêves, de leurs symptômes, de leur vie sexuelle. Le groupe s'agrandit, et se dote d'un secrétaire scrupuleux en la personne d'Otto Rank, qui rédige les Minutes de la société du Mercredi.

Le 22 septembre 1907, de Rome, Freud adresse une lettre circulaire pour annoncer la dissolution du groupe et le reformer immédiatement. Il cherche ainsi à résoudre les conflits qui sont apparus entre les membres, pour permettre de façon élégante de s'en aller, pour, comme l'écrit Jones, « *tenir compte des changements naturels qui interviennent dans les relations humaines* ».[19] Freud propose de répéter cette procédure tous les trois ans. Il lui semble que c'est une façon de tamponner la violence de l'exclusion d'un membre ou de sa démission. Mais la manœuvre de Freud est un échec : quasiment personne ne se désiste, et, peu après, une nouvelle réglementation voit le jour, plus libérale que l'ancienne, le *Mémorandum* ; les participants ne sont plus dans l'obligation de débattre et de travailler. La nouvelle réglementation s'explique par l'accroissement du nombre de participants, mais elle témoigne aussi, dans les statuts mêmes de l'association, de l'existence de membres fantômes. Au groupe actif de 1902-1907 succède une société démocratique et libérale, dont seuls certains membres sont au travail ; on était, comme l'écrit joliment Elisabeth Roudinesco *« passé de l'association libre à la libre association »*[20]. La méthode freudienne, obligation de parole et non sélection des thèmes, perdait de son tranchant avec l'élargissement du cercle des disciples. Par ailleurs, Freud note les tensions apparues entre des personnes qui auraient du se montrer solidaires dans l'investigation de ce champ de recherches *« étrange et nouveau »*, désormais miné par des *« querelles de priorité »*, le refus de la publication anonyme, la revendication de paternité et la crainte du plagiat.

Trois ans plus tard, en 1910, Freud ne choisit pas à nouveau la voie de la dissolution. Il a alors déjà beaucoup écrit et publié, dont *Les Etudes sur l'hystérie* (1895), *L'interprétation des rêves* (1900), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), le *cas Dora* (1905), celui de *l'Homme aux rats* et celui du *petit Hans* (1909). La diffusion de la découverte freudienne a connu un accroissement considérable dans le monde entier : soutien inespéré du Bürgholzi de Zürich, accueil enthousiaste de ses thèses aux Etats-Unis, lors de ses conférences à la Clark University de Worcester, création de nouvelles sociétés de psychanalyse dans toute l'Europe… Freud décide alors d'agréger son public et ses partisans, de rendre plus cohérente la diffusion de son œuvre ; le moyen en est l'Association internationale de Psychanalyse, *das Verein,* en allemand, l'unification. Il s'en explique par un ensemble de raisons :

> J'avais jugé nécessaire d'adopter la forme d'une association officielle, afin de prévenir les abus qui pourraient se commettre au nom de la psychanalyse, une fois qu'elle serait devenue populaire. Il fallait qu'il y eût un centre ayant le pouvoir de déclarer : toutes ces absurdités n'ont rien à voir avec l'analyse, elles ne sont pas de la psychanalyse. Les groupes locaux dont devait se composer l'association internationale auraient eu pour mission d'enseigner la manière de pratiquer la psychanalyse et de former les médecins, en se portant pour ainsi dire garants de leur compétence. Je désirais également voir s'établir entre les partisans de la psychanalyse des relations d'amitié et de soutien mutuel, par réaction contre l'anathème que la science officielle

[19] Jones E. : La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome I, PUF, Vendôme, 1979, p. 70
[20] Roudinesco E. : Histoire de la psychanalyse en France vol.1, Seuil, Paris, 1986, p.110

> faisait peser sur la psychanalyse et contre le boycottage des médecins pratiquant l'analyse et des établissements dans lesquels elle était pratiquée. [21]

Freud invoque deux arguments : prévenir les abus et réagir contre l'anathème, qui ne semblent pas de poids égal, si, comme l'indiquait Ferenczi en 1910 au congrès de Nuremberg, certains « *amis sont une plus grande menace pour la psychanalyse que ses ennemis* ».[22] La mise au ban, la proscription ne semblait pas alors l'ennemi principal de la psychanalyse. Elle l'a sans doute même aidé à se définir et à se souder, en assurant une limite à partir de laquelle il y a eu un mouvement psychanalytique qui s'est rassemblé autour de Freud pour faire poids. La désignation de l'ennemi est toujours le plus sûr moyen de souder, de faire du même à l'intérieur, et Freud a compté sur cela aussi pour « *voir s'établir des relations d'amitié et de soutien mutuel* »[23]. Le mouvement psychanalytique s'engageait ainsi dans une dimension militante, à l'instar des mouvements ouvriers, reversée autour de l'idéal et de la revendication de reconnaissance de ce qu'il fondait et protégeait.

L'ennemi intérieur

La diffusion de la psychanalyse s'est accompagnée d'une forme de résistance beaucoup plus pernicieuse que le dénigrement ou la condamnation morale, la menaçant d'altération, de dilution, voire de compromission. Dans le discours qui annonçait la création de l'Association internationale, Ferenczi en nommait deux formes : la première est le problème de « l'analyse sauvage ».

> Le danger qui nous guette en quelque sorte c'est que nous devenions à la mode et que le nombre de ceux qui se disent analystes sans l'être s'accroisse rapidement.[24]

Il faisait bien entendu référence au problème posé par l'exercice sauvage de la psychanalyse par des médecins opportunistes et dépourvus de formation, tort fait à « la cause » bien plus qu'enjeu thérapeutique, avant de relever une seconde menace pour la doctrine freudienne :

> La manière la plus dangereuse et la plus méprisable d'approuver les théories de Freud c'est de les redécouvrir et de les répandre sous un autre nom. Car qu'est-ce donc que la "névrose d'attente", sinon la névrose d'angoisse de Freud naviguant sous pavillon d'emprunt ? [25]

Il stigmatisait là le plagiat, la « *piraterie scientifique* », conséquence du fait que chacun veuille se faire un nom à côté de celui de Freud : deux types de déviations, deux façons de trahir la cause psychanalytique — qu'on dise de la psychanalyse ce qu'elle n'est pas, ou qu'on l'évoque sous pavillon d'emprunt — chacune reposant sur le jeu et l'écart entre l'auteur et l'oeuvre, entre le nom du fondateur et le nom de sa création. En s'efforçant de fixer et garantir le lien de véracité entre l'auteur et les termes de la doctrine comme entre les termes et leur signification, on parait aux modes d'effacement du nom très en vogue au XIXe siècle : le plagiat et le refoulement de l'auteur. Aussi, pour circonscrire ce qui devait être ou non rangé sous le pavillon de la psychanalyse,

> il fallait qu'il y eut un centre ayant le pouvoir de déclarer : toutes ces absurdités n'ont rien à voir avec l'analyse, elles ne sont pas de la psychanalyse. [26]

---

[21] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.122
[22] Ferenczi S. : De l'histoire du mouvement analytique, Psychanalyse I, Œuvres complètes 1908-1012, Payot, Paris, p.161
[23] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.122
[24] Ferenczi S. : Discours au Congrès de Nüremberg, *in* Psychanalyse I, *op. cit.*
[25] Ibid.
[26] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.122

L'I.P.A. aurait pour mission de défendre la cause analytique en unifiant les sociétés éparses autour de ce centre. Il apparaissait nécessaire de passer de l'existence de multiples groupes locaux à un corps puissamment organisé et hiérarchisé, avec « *quelqu'un à la tête* », le successeur de Freud. Dans son discours, Ferenczi exposait ainsi l'intérêt de l'association internationale par une justification tactique : la « guerre de guérilla » menée avec les moyens locaux, sur des terrains locaux, a atteint ses limites ; la psychanalyse doit aujourd'hui se doter d'une institution commune en vue d'une politique unifiée.

Ferenczi faisait alors métaphore de la famille : il est temps que les disciples de Freud reconnaissent qu'ils sont une seule et même famille, et se soumettent à l'autorité de leur père. Le lien à Freud, qui avait regroupé autour de lui de plus en plus de fidèles depuis près de dix ans, et, par la diffusion de ses écrits, motivé tant de gens à fonder des sociétés de par le monde, se trouvait dès lors institutionnalisé. L'institutionnalisation de la psychanalyse s'accompagnait de procédures de délégation : c'est Ferenczi, chargé de faire part aux disciples de la création de l'I.P.A., dans un discours autoritaire et bien moins voilé que celui tenu le même jour par Freud ; c'est Jung, promu président et successeur — « le fils » — de Freud ; c'est encore le centre historique de la création de la psychanalyse, Vienne, transporté à Zürich.

Le transfert de l'autorité légitime du fondateur à une instance tierce officialisait ce qui tenait jusque-là au transfert à Freud, à sa découverte, et apportait une consistance tout à fait nouvelle à la psychanalyse, puisqu'elle aurait désormais son lieu consacré, détenant le monopole du titre. Il n'y aurait donc plus de psychanalyse hors de l'I.P.A., mais la question de savoir si pour autant l'I.P.A. n'était rien que psychanalyse ne s'en est pas trouvée réglée pour autant. Conséquence quasi immédiate de cette soigneuse circonscription, une fois refermée la porte de l'Association derrière lui et les siens, Freud a vu se lever le spectre de l'ennemi intérieur. Il n'a pas fallu longtemps pour que les premières défections arrivent ; celle de Jung fut la plus violente pour Freud. L'I.P.A. n'ayant pas pu endiguer la déviation, il s'en est suivi un repli sur un minuscule noyau, le « Comité secret », la garde rapprochée de Freud, composée des défenseurs de la pureté de la doctrine. Dans une lettre du 30 juillet 1912, alors à la tâche d'établir les nouveaux principes d'une association internationale dont le fondement serait le comité secret, Jones fait part à Freud de son pessimisme au sujet des « *hommes qui doivent jouer un rôle dirigeant au cours des trente prochaines années* ». Il critique Jung, Stekel, Rank et Ferenczi, et revient à une conversation avec ces deux derniers :

> Nous avons tous convenu d'une chose, que le salut ne pouvait résider que dans une incessante auto-analyse, poussée jusqu'à la limite la plus extrême possible, purgeant ainsi les réactions personnelles de manière à les chasser aussi loin que possible. L'un d'eux, c'était Ferenczi, je crois, a émis le vœu qu'un petit groupe d'hommes puisse être systématiquement analysé par vous, en sorte qu'ils puissent représenter la théorie pure, préservée de tout complexe personnel, et bâtir ainsi au sein du *Verein* un noyau dur officieux et servir de centre auprès de qui d'autres pourraient venir apprendre le travail. Si seulement c'était possible, ce serait une solution idéale. [27]

Le 1er août suivant, Freud répond :

> Ce qui a aussitôt captivé mon imagination, c'est votre idée d'un conseil secret composé des meilleurs et des plus méritants d'entre nous affin de veiller au développement ultérieur de la PsA de défendre la cause contre les personnalités et les accidents quand je ne serai plus. Vous dites que c'est Ferenczi qui a eu l'idée, mais sans doute est-ce moi qui l'a conçu en des temps meilleurs, lorsque j'espérais que Jung rassemblerait autour de lui un cercle composé des dirigeants officiels des associations locales. Je suis désormais au regret de dire qu'il fallait former une telle union indépendamment de Jung et des présidents élus. J'ose dire qu'il me serait plus

[27] Freud S. et Jones E.: Correspondance complète (1908-1939), PUF,1998, p. 198-203

> facile de vivre et de mourir si je savais qu'il existait une telle association pour veiller à ma création. Je sais aussi le côté puéril ou peut-être romantique de cette conception, mais peut-être pourrait-on l'adapter pour répondre aux nécessités de la réalité. Je laisserais libre cours à ma fantaisie et sans doute vous abandonnerais-je le rôle du Censeur. [28]

Le paradoxe de cette formation minimale et secrète, corrélative de l'expansion mondiale et de la volonté de changer la société des hommes par la révélation du secret de la névrose, mérite d'être souligné. L'extension internationale se nouait ainsi au noyau pur secret.

La psychanalyse s'est mal accordée au grand nombre, et pas seulement dans le registre politique. Au cours des années 1910, la pratique s'est considérablement étendue, et le dispositif accueille de nouveaux malades pour lesquels la méthode freudienne se trouve en difficulté. La mise en question de la méthode classique ouvre la voie à l'infléchissement technique couramment nommé « tournant des années 20 », auquel Freud ne souscrit pas. En 1920, il publie *Au-delà du principe du plaisir*, situant avec la pulsion de mort une entropie, une tâche d'assimilation sans fin de l'étranger au cœur de l'être, sans parvenir à se faire entendre de ses élèves.

II- POLITIQUE FREUDIENNE

La fondation de l'I.P.A

En 1910, Freud écrivit à Jung qu'il souhaitait voir ses disciples « *se joindre à un plus vaste groupe qui travaillerait en vue d'un idéal pratique* »[29]. Jones rapporte qu'un pharmacien viennois du nom de Knapp était venu lui demander d'apporter son soutien à une ligue antialcoolique présidée par le psychiatre suisse Forel, la « société de fraternité Internationale pour la morale et la culture »[30]. L'idée d'associer plus étroitement entre eux les psychanalystes préoccupait Freud depuis longtemps, et, s'il refusa d'adhérer à une telle ligue, il en retint la forme pour le compte de la psychanalyse : « *Ce qui m'attire, c'est le caractère pratique, agressif autant que protecteur, de ce programme ; l'obligation de lutter contre l'autorité de l'Etat et de l'Eglise dans les cas où ils se montrent manifestement injustes* »[31]. Cet idéal fût conservé dans la forme institutionnelle et militante dont hérita l'association, à mi-chemin entre la société savante et la société philanthropique.

Les 30 et 31 mars 1910, lors du second congrès international de psychanalyse à Nuremberg, Ferenczi fut chargé par Freud de soumettre le projet d'une association officielle chapeautant les groupes et sociétés locaux ; grand émoi dans l'assemblée, tollé parmi les collaborateurs viennois de Freud à l'annonce que le siège du futur organisme ne pourrait être que Zurich, et le président, Jung. Ferenczi enfonça le clou en affirmant la nécessité de soumettre tout projet de communication scientifique à l'approbation d'un comité scientifique sous l'égide du

[28] Jones E. : La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. Les années de maturité (1901-1919) tome II, PUF, Vendôme, 1979, p.163
[29] Cité par Jones E. : La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome II, *op. cit.*, p. 70
[30] *Ibid.*
[31] Ibid.

président de l'association. Freud dut naviguer au plus juste pour apaiser le sentiment de dépossession et les susceptibilités des disciples de la première heure, en premier lieu celles d'Adler et Steckel révoltés d'être écartés des postes de direction au bénéfice des suisses. Il annonça sa démission de la présidence du groupe viennois et son remplacement par Adler et proposa la création d'un journal (*Zentralblatt für Psychoanalyse*) dirigé conjointement par Adler et Steckel pour concurrencer la revue dirigée par Jung depuis 1909 (*Jahrbuch des Psychoanalyse*). Les Viennois finirent par adhérer au projet, après avoir obtenu que l'association ait son siège non à Zürich, mais dans la résidence du président, qui devait être élu pour deux ans. Freud put ainsi maintenir son cap politique : la forme d'une association officielle s'imposait pour organiser le front des partisans et prévenir les abus qui pourraient se commettre au nom de la psychanalyse, qui ne pouvait trouver à s'appuyer sur le premier cercle des Juifs viennois, cibles de trop nombreuses flèches dans leur pays ; la situation du centre du mouvement dans une grande capitale cosmopolite servait infiniment mieux son projet internationaliste et expansionniste ; Freud, comme il le confie dans *Contributions à l'histoire du mouvement analytique*, se devait de transmettre l'autorité du fondateur à un homme jeune, qui, après sa disparition, se trouverait tout naturellement désigné comme le successeur : ce serait Jung, le « fils », le catholique qui sut faire « *abstraction des préjugés de races qu'il professait jusqu'alors pour nouer des liens d'amitié* » avec Freud. Il fut déclaré que le but de l'Association consisterait à « *cultiver et faire avancer la science psychanalytique fondée par Freud, soit en tant que psychologie, soit dans ses applications à la médecine et aux sciences morales »,* et à *« favoriser l'aide mutuelle de ses membres dans leurs efforts pour acquérir et propager les connaissances psychanalytiques. »*[32]

Les perspectives d'avenir de la psychanalyse

Dès son retour à Vienne, Freud écrivit à Ferenczi l'épilogue mitigé de la naissance orageuse de l'IPA :

> Cher ami,
>
> Le succès n'est pas douteux. Et pourtant, c'est nous deux qui avons été les moins favorisés. Il est évident que mon allocution eut peu de retentissement. J'ignore pourquoi. Elle contenait beaucoup de choses qui auraient mérité de susciter de l'intérêt. [33]

Et de fait cette communication — *Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique* [34] — ne prend signification et pleine portée que dans l'après-coup de l'annonce de la création de l'IPA que Freud a déléguée à Ferenczi : présentée par Freud comme une communication aux préoccupations essentiellement thérapeutiques, elle outrepasse très largement cet enjeu par ailleurs toujours largement subordonné dans la pensée freudienne à la consistance scientifique de la psychanalyse.

Freud y indiquait que dans son développement, la psychanalyse trouverait appui de trois côtés :

Premièrement, par le « progrès interne » de son savoir et de sa technique ; deuxièmement, par le développement de son influence extérieure, l'« accroissement d'autorité » (*durch Zuwachs an*

[32] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.123
[33] Lettre à Ferenczi du 3 avril 1910, in Jones E., La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, vol. II, *op. cit.*, p.73
[34] Freud S. : Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique (1910), *in* La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007

Autorität) qui assurera sa place et sa représentation dans l'espace publique ; troisièmement, par « l'effet général de notre travail », soit ce que la diffusion du discours analytique peut permettre de mutations sociales par les « *éclaircissements donnés à la masse dont nous attendons la prophylaxie la plus radicale des affections névrotiques par le détour de l'autorité sociale* »[35]. La prophylaxie ici invoquée n'est pas hygiénisme, bien plutôt un des noms de l'*Aufklärung* psychanalytique que Freud a très tôt prédit, et dont résulterait une tolérance inédite à l'égard de la sexualité et des pulsions. Cette ambition se cristallisera bientôt dans le centre de soins gratuits que Freud appellera explicitement de ses vœux en 1918 : ce sera la *Berliner Poliklinik*, institut de soins, de recherche et de formation, dont l'espace se trouve à ce moment déjà esquissé, à l'horizon des perspectives d'avenir de la psychanalyse.

La conférence de Freud se propose de situer les obstacles — les *résistances* — au développement de la psychanalyse dans les deux premières voies, celle de la cure, celle de la diffusion de la découverte freudienne dans le monde, comme les ressorts de leur dépassement. Ainsi le troisième volet, *« l'effet général de notre travail »* apparaît bien plutôt comme les fruits espérés de la convergence des progrès qui devront être réalisés dans les deux registres, l'interne et l'externe, progrès non seulement respectifs, mais puissamment articulés. Là est l'os de l'argument de Freud : l'avenir de la science analytique ne peut pas être envisagé indépendamment de ses modalités concrètes d'existence et de représentation dans la société. À l'aube de la création de l'I.P.A., il faut alors donner son véritable nom à un tel propos : le programme d'une politique de la psychanalyse, qui en dessine les enjeux et lignes directrices, les moyens et les fins.

Concernant la voie interne du savoir et de la technique, Freud note que la psychanalyse est encore une jeune science. Dans la conduite de la cure, il fait remarquer que le plus difficile de l'apprentissage de la pratique ne relève pas de l'interprétation, mais du transfert, moteur puissant de la cure, toutefois beaucoup plus délicat à manier. Adjuvant, mais aussi obstacle, il est le foyer où se développent et se manifestent les résistances qui procèdent de ces formations que Jung a nommées « complexes » : ainsi chez les patients masculins des incidences du complexe paternel, peur, défi ou incrédulité envers le père, qui compromettent l'issue du traitement. Mais la question des résistances à la cure n'engage pas que le patient ; son dépassement nécessite des « *innovations techniques qui concernent la personne du médecin* »[36]. Une des sources de la résistance, et pas des moindres, provient de l'analyste lui-même, de ce Freud appelle ici son *contre-transfert*, qu'il n'élèvera pas au concept, et qui désigne alors ce que l'analyste doit élucider en lui-même pour être à la hauteur de sa tâche :

> Chaque psychanalyste ne va qu'aussi loin que ne lui permettent ses propres complexes et résistances internes, et nous réclamons par conséquence qu'il commence son activité par son auto-analyse (Selbstanalyse), et approfondisse continuellement celle-ci au fur et à mesure de ses expériences avec le malade. Celui qui n'arrive à rien dans une telle auto-analyse n'a pas autre chose à faire qu'à se contester à lui-même la capacité de traiter analytiquement les malades. [37]

Selbstanalyse : le terme a prêté à discussion. Auto-analyse, ou analyse personnelle de l'analyste ? Freud avait indiqué peu avant, dans la troisième conférence à la Clark University de Worcester, comment on devient analyste : par l'analyse de ses propres rêves. Mais au regard de l'accent ici

[35] *Ibid.*, p. 37
[36] *Ibid.*, p. 31
[37] Ibid.

porté par Freud sur la question du transfert, il semble peu probable qu'il recommande l'auto-analyse. Deux ans plus tard, il déclarera explicitement cette voie insuffisante, et saluera l'exigence de l'école de Zürich que quiconque veuille pratiquer l'analyse doive se soumettre *« à une analyse auprès de quelqu'un de compétent »*[38].

Pourtant il semble à Freud que quelques soient les avancées produites dans la technique et la théorie, elles ne seront pas suffisantes à un plein développement de la jeune science analytique. Il faut prendre en compte un autre registre, celui du rapport de la psychanalyse au monde, et particulièrement l'accueil fait à ses thèses par la doxa sociale, intimement lié aux chances thérapeutiques elles-mêmes. Freud n'hésite pas à les dire « *proportionnelles à la confiance accordée à la méthode* ». À l'appui, il rapporte combien il lui fut difficile dans les premières années de son exercice de se présenter comme l'inventeur d'une méthode révolutionnaire que sa pauvreté, son isolement et le traitement que lui réservaient ses collègues démentaient. La psychanalyse a « *beaucoup à attendre du supplément d'autorité qui ne manquera pas de nous échoir* ». Or il y a là, note Freud, une difficulté, une aporie, puisque la société ne peut être envers la découverte freudienne qu'en position de résistance :

> Tout comme nous faisons de l'individu notre ennemi par la mise à découvert de ce qui est en lui refoulé, la société, quant à elle, ne peut pas répondre avec faveur et sympathie à la mise à nu, sans égards, de ses nuisances et déficiences ; parce que nous détruisons des illusions, on nous reproche de mettre en danger les idéaux. Il semble ainsi que la condition, dont j'attends une si grande promotion de nos chances thérapeutiques, n'interviendra jamais. [39]

A partir de l'impasse ainsi construite - l'autorité est nécessaire à la psychanalyse, mais on ne la lui concèdera pas - Freud ordonne deux séries d'arguments :

Une première série inscriptible au chef du « triomphe des idées vraies » : au-delà des réactions affectives à l'humiliation, la civilisation ne pourra que reconnaître la valeur du savoir analytique, tel qu'il est en passe de se constituer dans toute sa rigueur scientifique. Au-delà des sentiments et intérêts humains, l'intellect est, lui aussi, une puissance, qui, si elle ne prévaut immédiatement, n'en déploiera que plus certainement ses effets. « *Il en a toujours été ainsi et les vérités rebutantes, que nous autres psychanalystes devons révéler au monde subiront le même destin* ». La résistance aux thèses est précisément le signe de leur pénétration dans la société, de la même façon que la résistance psychique augmente à l'approche du noyau refoulé.

Cet optimisme de Freud — il prédit pour la pratique analytique une sûreté que bien des spécialités médicales lui envieront — ambitionne de réaliser, dans un avenir certain, une jonction des voies interne, les progrès de la science, et externe, la place de la psychanalyse dans le monde, puisque sa diffusion s'égalerait à sa recevabilité scientifique et y trouverait sa légitimation.

Puis une seconde série, elle réponse politique : là où la première s'inscrit dans le registre de l'anticipation d'une reconnaissance, la seconde témoigne d'une logique de précipitation, en court-circuit de la rhétorique du frayage pénible mais inexorable des idées vraies. Ainsi Freud préconise-t-il, en attendant cette légitimité qui ne manquera pas d'advenir, mais pour laquelle la patience s'impose, une stratégie spécifique : les pouvoirs en place qui jusque-là n'ont cessé leur travail de sape doivent être combattus avec leurs propres armes, l'autorité et « *l'énorme suggestion qui en émane* ». C'est pourtant contre cette suggestion, note Freud, qu'ont été obtenus tous les succès de la psychanalyse, et à double titre : contre les idéaux sociaux, mais aussi bien

[38] Freud S. : Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique, *in* La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007, p. 77

[39] Freud S. : Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique, *op. cit.*, p. 34

contre les thérapeutiques suggestives dont l'abandon a ouvert le champ d'un traitement inédit du symptôme en dévoilant le jeu du transfert. Si dans le champ de la cure Freud en appelle au traitement des résistances par la formation de l'analyste, dans le champ social il s'agit de faire autorité, c'est-à-dire se parer des insignes du prestige et de la respectabilité, apanage des médecins, moyen dont Freud donne une courte justification :

> Sur la signification de l'autorité, je n'ai pas besoin de vous en dire beaucoup. Une minorité d'hommes de la culture est capable d'exister sans s'étayer sur d'autres ou même seulement de porter un jugement autonome. De la soif d'autorité et de l'inconsistance intérieure des hommes, vous ne pouvez-vous faire une représentation trop sévère. L'augmentation extraordinaire des névroses depuis l'affaiblissement des religions peut bien vous en donner la mesure. L'appauvrissement du moi, du fait de la grande dépense de refoulement que la culture exige de chaque individu, peut bien être une des causes les plus essentielles de cet état. [40]

L'appel à l'autorité s'enlève donc, lui, sur le fonds du pessimisme freudien, ce manque de foi si patent dans les possibilités de réalisation de l'humanité, et relève autant de la réponse à la proscription sociale qu'à l'inconsistance morale.

Pour assurer sa consistance publique, sa représentation dans le corps social, Freud semble avoir parié sur la fonction de l'autorité, qui est explicitement une logique de supplément ou de complément. L'argument de Freud est en effet formellement de la même facture que celui qu'il développera dans *Voies de la thérapeutique psychanalytique*, au sujet des contraintes probables d'une *application de masse* de la psychanalyse *au peuple* : il y faudra « *allier abondamment l'or pur de l'analyse au cuivre de la suggestion directe* »[41]. Dans le même temps, Freud prenait soin d'indiquer que les parties constituantes les plus efficientes auront été empruntées à la psychanalyse la plus rigoureuse, « exempte de tendances », gardant ainsi toujours la possibilité de faire le partage entre la psychanalyse pure et ce corps étranger dont l'introduction accroit la consistance. A la fois Freud n'a cessé d'en dire la dimension d'artifice, à la fois il a éprouvé sa nécessité au service de son projet pour la psychanalyse, que celui-ci se dénote dans la volonté de diffusion du discours psychanalytique dans le monde ou dans les exigences spécifiques de l'extension du dispositif curatif au grand nombre de la masse.

Autorité et lien social

Peu avant la création de l'IPA, le 5 février 1910, Ferenczi avait écrit à Freud :

> Je ne pense pas que le point de vue de la psychanalyse sur le monde entraîne un égalitarisme démocratique ; l'élite intellectuelle de l'humanité devrait maintenir son hégémonie ; je crois que Platon désirait quelque chose de similaire. [42]

Le 8 février 1910, Freud répondit :

> Vous ne devriez pas être surpris si dans ma conférence de Nuremberg (les Chances d'avenir de la thérapeutique analytique) vous entendez à nouveau vos pensées, et même certaines de vos formulations… J'ai un intellect décidément arrangeant, et suis très porté vers le plagiat. J'ai cependant, moi-même, surement déjà fait l'analogie avec la règle platonique des philosophes. [43]

---

[40] Freud S. : Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique, *op. cit.*, p.32

[41] Freud S. : Les voies de la thérapeutique analytique, *in* La technique psychanalytique, PUF, 2007, Paris, p. 154

[42] Freud, S., Ferenczi, S. : « Correspondance S. Freud – S.Ferenczi, t. I (1908 – 1914) », Calmann - Lévy, Paris, 1992, lettre de Ferenczi à Freud du 5 février 1910

[43] *Ibid.*, lettre de Freud à Ferenczi du 8 février 1910

En évoquant la cité idéale et la race des rois-philosophes, Freud et Ferenczi en appelaient à l'origine même de la notion d'autorité et du fondement conceptuel de la tradition politique occidentale, dans lequel le gouvernement reçoit sa légitimité d'une autorité transcendant la sphère politique des affaires humaines. La convocation du registre autoritaire par Freud et Ferenczi au moment de la création d'un pouvoir exécutif à l'échelle internationale mérite d'être soulignée, d'autant plus que Freud n'en fait jamais l'éloge.

Platon a apporté une contribution décisive à la notion d'autorité en posant en des termes essentialistes une conception du pouvoir en rupture avec le contractualisme dominant des sophistes, première tentative pour penser un mode de contrainte légitime, qui n'opère ni par la force, ni par l'argumentation. La démocratie athénienne, elle, ne connaissait pour réguler les relations entre maitres que la persuasion, l'argumentation, en vue d'emporter l'adhésion. Or c'est justement ce qui la disqualifie aux yeux de Platon : la démocratie est le règne de la doxa, des opinions relatives et au fond inconsistantes au regard de la vérité, un système instable, où la liberté d'opinions, de mœurs, conduit à la décadence puis au renouveau de la tyrannie. C'est dans les termes d'une dialectique du multiple et de l'un que Platon, et au profit de ce dernier, invente la notion d'un gouvernement pyramidal.

> Mais est-il plus grand mal pour une cité que ce qui la divise et la rend multiple au lieu d'une ? Est-il plus grand bien que ce qui l'unit et la rend une? [44]

L'opposition de la vérité et de l'opinion variable est sans doute ce qui a retenu l'intérêt de Freud et de Ferenczi. Freud n'est pas platonicien, dans ce sens que, pour Platon « *l'ordre n'est pas une conquête humaine sur les forces déréglées, il est plutôt au fond du réel* »[45] et cet ordre idéal est révélé au philosophe par une intuition intellectuelle. Or les constructions freudiennes du social révèlent plutôt d'une pensée d'allure hobbesienne, dans lesquelles le pacte fonde la civilisation d'une cession par chacun de sa souveraineté, — le renoncement aux pulsions — et dans lequel l'état de nature sans cesse menace. La conversion totale du pulsionnel au culturel n'étant pas possible, le social freudien est marqué toujours du retour de ce qui en a été exclu, c'est-à-dire l'exigence de satisfaction, la *Triebsanspruch*. D'autre part l'autorité n'est pas de nature essentielle chez Freud, elle est une place, exemplairement celle de l'Idéal du Moi, qu'il décrira en 1921 dans *Psychologie des foules et analyse du moi.*

> Le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité ou, pour nous servir de l'expression de M. Le Bon, elle a soif de soumission. Le père primitif est l'idéal de la foule qui domine l'individu, après avoir pris la place de *l'idéal du Moi.*[46]

Freud souligne d'ailleurs qu'il est envisageable que cette place ne soit occupée que par une idée, une cause :

> Le meneur ne pourrait-il pas, dans les autres, se trouver remplacé par une idée, une abstraction, ce avec quoi font, et bien déjà, transition les masses religieuses, avec leur chef suprême impossible à montrer ; une tendance commune, un souhait auquel une multitude peut prendre part, ne fournirait-ils pas ce même substitut ? (…) la haine envers une personne ou une institutions déterminée pourrait avoir une action tout aussi unifiant[47].

L'autorité, par son action unifiante, désigne dans la pensée de Freud le lien qui unit la multitude lâche et l'homme d'exception, le ciment de la foule étant l'attachement érotique, conception nouvelle et propre à Freud. D'autre part, et pour cela tout à fait à l'instar de

[44] Platon : La République, Livre V, Flammarion, Paris, 2002, p.462
[45] Bréhier E. : *Histoire de la philosophie*, t.1, Quadrige/PUF, 1988, Paris, p. 130
[46] Freud S. : Psychologie des foules et analyse du moi, *in* Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1981, p. 156
[47] *Ibid*., p.121

Platon, cet attachement lie chacun à l'exception dont l'unité rejaillit à la fois sur *chacun*, sur *tout homme*, le faisant *un* parmi les autres, et sur *tous*, les faisant *un* multiple : une foule, une totalité circonscrite. Totalité et unité se trouvent accordées dans la République comme dans la *Massenpsychologie* par la vertu de l'exception.

D'Alexandre, d'Hannibal ou de Moïse, du « grand homme » qui l'a fasciné, Freud avertit dans *Moïse et le monothéisme* qu'il ne fera pas la psychologie : le grand homme est une fonction du grand nombre, son plus grand dénominateur commun, et sa matrice est toujours le Père :

> La psychologie de l'individu nous a appris d'où émanait ce besoin collectif d'une autorité : il naît de l'attirance vers le père, sentiment qui est, dès l'enfance, inclus en nous, inclination vers ce père que le héros légendaire se flatte d'avoir vaincu. Et nous entrevoyons que tous les traits de caractère dont nous voulons parer le grand homme sont des traits propres au personnage paternel et que c'est justement cette similitude qui fait le grand homme dont nous avons vainement cherché à établir la nature essentielle.[48]

Freud n'exalte pas l'autorité comme telle, puisqu'elle a pour pendant cette « servitude volontaire » des hommes, dont Freud se désole mais qu'il semble le plus souvent tenir pour indépassable :

> Les faibles disparaissent dans la grande masse qui a coutume de suivre à contrecœur les impulsions données par les individus forts.[49]
>
> Il existe un besoin de trouver un soutien auprès d'une quelconque autorité. Le monde se met à vaciller si cette autorité se trouve menacée. [50]
>
> On ne peut se dispenser de la domination de la masse par une autorité car la masse est inerte et manque de discernement.[51]

Dans *Pourquoi la guerre ?*, Freud semble renoncer à « *l'éducabilité des masses* » que ses projets prophylactiques envisageaient : *« La masse a besoin d'une autorité qui tranche pour elle. (…) Les foules sont sans autonomie.* »[52] La seule voie est de compter sur des individus exemplaires.

Le modèle de la servitude volontaire est la religion qui fait croire aux hommes qu'ils vivent dans un monde hostile certes, mais sous la protection d'un Dieu, ce que Freud considère comme un déni de la réalité qui entretient les hommes dans une *« confusion hallucinatoire »* proche de la maladie mentale : « *Les consolations religieuses »* maintiennent l'homme dans un *« interdit de penser »*, une « *atrophie intellectuelle.* »[53]

S'il appelle à ce que l'homme sorte de cet « *infantilisme* » et renonce au réconfort de l'illusion religieuse, dans le même temps, il invite à considérer le rôle civilisateur de la religion : si l'on venait à apprendre aux hommes « *qu'il n'y a pas de Dieu juste et tout-puissant, pas d'ordre divin de l'univers, pas de vie future, alors ils se sentiraient exempts de toute obligation de suivre les lois de la civilisation* ».[54] La religion a une fonction régulatrice, et *Totem et tabou* en fait la première organisation de l'homme fondée sur l'éthique du renoncement aux pulsions. D'un renoncement de tous au désir de prendre la place du père et de posséder la mère émerge ainsi la première forme d'organisation sociale, à partir d'une « *reconnaissance d'obligations mutuelles, de la mise en place de certaines institutions déclarées inviolables (sacrées), autrement dit les commencements de la morale et du droit* ». Si la religion disparaissait, il faudrait craindre que le « *chaos que nous avons*

[48] Freud S. : L'homme Moise et la religion monothéiste, Gallimard, Paris, 1948, p.165
[49] Freud S. : La morale sexuelle civilisée, PUF, Paris, 1969, p.55
[50] Freud S. : Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Paris, Gallimard, 1987, p.14
[51] Freud S. : Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1983, p.8
[52] Freud S. : Lettre à Einstein, septembre 1932, « Pourquoi la guerre ? » in *Résultats, idées, problèmes*, p.213
[53] Freud S. : L'avenir d'une illusion, PUF, Paris 1976, p.47
[54] *Ibid.*, p.50

banni par un travail de civilisation recommencera. » Pour cela, « *même si on savait et pouvait prouver que la religion n'est pas en possession de la vérité, il faudrait le taire et se conduire comme le demande la philosophie du comme si* »[55].

L'autorité — celle du père — se trouve ainsi au cœur de la théorie freudienne du lien social, manifeste dans la prévalence accordée par Freud au lien vertical de l'identification à des figures d'autorité - le père de *Totem et Tabou*, l'Idéal, héritier du complexe d'Œdipe, le chef - sur les relations horizontales entre égaux. La civilisation freudienne est un faisceau de relations individuelles à l'objet qui prend la place de l'Idéal, mais Freud soutient à partir des années 20 que l'identification idéale ne suffit pas à produire un lien social pacifié : *Malaise dans la civilisation* traite du reste pulsionnel sacrifié qui ne trouve pas de voies d'élaboration dans la sublimation et de la férocité du Surmoi.

L'autorité n'est certes pas un concept psychanalytique, et on en chercherait en vain une formulation univoque chez Freud. Son thème se dénote par contre dans une pluralité de constructions et de réflexions, et témoigne autant de l'insistance de cette question que de sa situation complexe dans la pensée freudienne.

Ses coordonnées dans la cure sont celles de la suggestion, toujours repoussoir pour dire ce qu'est la psychanalyse. Mais jusqu'au terme de sa pensée, Freud s'interroge pour savoir si l'autorité est pleinement éliminable ou non, jusque dans son texte testamentaire, *Analyse finie et infinie*[56] : dégageant l'impasse sur laquelle vient buter le travail analytique, ce que l'on a coutume d'appeler le « roc de la castration », Freud en appelle au tact du médecin, avec toutes ses résonnances paternelles, paternalistes, dernier avatar de cette usage problématique de l'autorité dans la cure.

Elle est pareillement au cœur du projet institutionnel freudien : il est évident que l'I.P.A. est le projet d'un gouvernement des psychanalystes, qui s'enlève sur le fond de la déception de Freud et de son impuissance à transmettre la force morale nécessaire à la pratique et l'étude de la psychanalyse. Dans une lettre à Ferenczi, il écrit : « *Je consacre un vain effort éducatif à mes garçons mal élevés de Vienne* » ; il note ailleurs que la psychanalyse présente à cet égard des difficultés particulières, qu'il noue intimement à sa propre position de fondateur.

> Les difficultés que représentent l'enseignement de la psychanalyse et de son application pratique, difficultés très graves et qui sont la cause de la plupart des désaccords et divergences actuels, avaient déjà commencé à manifester leurs effets dans les réunions privées de la petite association psychanalytique de Vienne. Je n'osais quant à moi, étant donné qu'il s'agissait d'une technique encore incomplète et d'une théorie en pleine évolution, enseigner l'une et l'autre avec une autorité suffisante ; en quoi j'ai eu tort, car j'aurais probablement épargné aux autres plus d'une erreur et j'aurais prévenu plus d'un écart du droit chemin (…) Et cependant, me disais-je, un chef est nécessaire. Je savais trop bien quelles erreurs guettaient ceux qui s'occupaient de psychanalyse et j'espérais que beaucoup de ces erreurs pourraient être évitées s'il y avait une autorité chargée d'instruire et réprimander.[57]

[55] Ibid.
[56] Freud S. : L'analyse finie et l'analyse infinie, Quadrige/PUF, Paris, 2012
[57] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.95-96

III - LE PERE DE LA REALITE PSYCHIQUE

La perte de l'étiologie traumatique

« *On avait perdu le sol de la réalité.* »[58] Ainsi Freud évoquait-il le séisme qui avait jeté à bas la consistance de son étiologie traumatique, et dont, trois ans après, il peinait encore à se remettre : « *J'ai été obligé de démolir tous mes châteaux en Espagne, et c'est seulement maintenant que je récupère un peu de courage pour les reconstruire.* »[59]

Le 21 septembre 1897, il avait écrit à Fliess : « *Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma Neurotica* »[60].

L'abandon de la *Neurotica* constitue un virage capital de la pensée freudienne, que Paul Bercherie, dans son très précis travail d'épistémologie[61], situe au carrefour de deux renoncements :

— celui d'une intégrale transcription neurologique des premières découvertes – c'est le manuscrit adressé à Fliess, l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, sous-titré *psychologie à l'usage des neurologues*. Dès les premières lignes, il déclare la ferme intention *de faire entrer la psychologie dans le cadre des sciences naturelles, c'est-à-dire de représenter les processus psychiques comme des états qualitatifs déterminés de particules matérielles distinguables, ceci afin de les rendre évidents et incontournables.*[62]Deux mois plus tard, il en condamne l'inanité : « *Il m'est impossible de m'expliquer comment j'ai pu te l'infliger* »[63] ;

— celui de l'abandon de la « théorie de la séduction », dont l'Esquisse présentait la face théorique, désaveu d'une claire et univoque détermination de l'étiologie des psychonévroses.

Le premier renoncement signe l'échec d'une idéale inscription dans la science qui, s'il ouvre l'espace propre du déploiement métapsychologique, hantera toujours Freud. Comme le relève Paul Bercherie, le mode d'apparition de la métapsychologie pour son fondateur est d'abord celui de « *substitut d'un idéal scientifique* » dans lequel Freud est entré « *à reculons* »[64], et non d'emblée le registre théorique d'un savoir inédit.

Ces deux renoncements ne sont certes pas des opérations blanches, et nombre des conceptions de l'*Esquisse* vont se trouver réinvesties dans la partie théorique de *l'Interprétation des rêves,* et au-delà. Quant à l'abandon de la *Neurotica,* elle ne clôt pas les interrogations de Freud sur le traumatisme, le réel en jeu dans la cure et la consistance problématique de la toute nouvelle « réalité psychique ».

Freud relate cet épisode dans *Contribution à l'histoire du mouvement analytique*, revenant sur la période de ses travaux avec Breuer ; ci-dessous, la traduction réalisée par Guy Le Gaufey dans son très bon article *L ' « abandon » de la théorie de la séduction*,[65] dans lequel il examine à nouveaux frais ce lieu commun de la littérature analytique :

---

[58] *Ibid.*, p. 83
[59] Freud S. : Lettre à Fliess du 23 Mars 1900, in La naissance de la psychanalyse, *op. cit.*, p.279
[60] Freud S. : Lettre à Fliess du 21 septembre 1897, *in* La naissance de la psychanalyse, PUF, Paris, 2009, p. 190
[61] Bercherie P.: Géographie du champ psychanalytique, Navarin Editeur, Paris, 1988
[62] Freud S. : L'esquisse d'une psychologie scientifique, in La naissance de la psychanalyse, PUF, Paris, 2009, p.315
[63] Lettre de Freud à Fliess du 29 novembre 1895, in La naissance de la psychanalyse, *op. cit.*, p.119
[64] Bercherie P.: Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.*, p.22
[65] Le Gaufey G. : L' « abandon » de la théorie de la séduction, *in* Revue du Littoral, n° 34-35, Paris, EPEL, 1992

> Le seul fait qu'on avait constaté tout d'abord, c'était qu'il fallait voir dans les expériences psychiques actuelles des effets du passé. Mais le chercheur trouvait souvent plus qu'il ne voulait trouver. On se laissait entraîner vers des époques de plus en plus reculées du passé et on crut, à un moment donné, pouvoir s'arrêter à la puberté, c'est-à-dire à l'époque du réveil traditionnel des tendances sexuelles. Mais cet espoir fut vain, car en suivant les traces, on se trouva amené au-delà de cette époque, jusqu'à l'enfance, et même aux premières années de celle-ci. Chemin faisant, on se trouva dans la nécessité de surmonter une erreur qui aurait pu devenir fatale à cette jeune recherche. Sous l'influence de la théorie traumatique de l'hystérie qui se rattache à l'enseignement de Charcot, on n'était que trop disposé à attribuer une réalité et une signification étiologiques aux récits dans lesquels les malades faisaient remonter leurs symptômes à des expériences sexuelles qu'ils avaient subies passivement au cours des premières années de leur enfance, autrement dit à ce que nous appellerions vulgairement le « détournement de mineurs ». Et lorsqu'on se vit obligé de renoncer à cette étiologie, à cause de son invraisemblance et de sa contradiction avec des faits solidement établis, le résultat immédiat fut un état de complète perplexité. L'analyse avait conduit par un chemin correct jusqu'à de tels traumas sexuels infantiles, et néanmoins ceux-ci étaient faux. On avait donc perdu le sol de la réalité[66].

« On », c'est ici évidemment Breuer et Freud, obligés, dans leur recherche de l'événement traumatique, de remonter toujours un cran plus loin dans les récits du passé que livrent les patients. Puis sans beaucoup d'explications, Freud rend à Charcot ce qui est à Charcot : la théorie traumatique, et avec elle l'orientation sur la factualité et la position étiologique des allégations des hystériques, devenus soudainement invraisemblables.

Là, Freud avoue sa « perplexité » : en effet, *l'analyse avait conduit par un chemin correct jusqu'à de tels traumas sexuels infantiles, et néanmoins ceux-ci étaient faux, — c'est la* traduction proposée par G. le Gaufey, fidèle au texte de Freud : *« Die Analyse hatte auf korrektem Wege bis zu solchen infantilen Sexualtraumen geführt, und doch waren diese unwahr »,* là où la traduction de Jankélévitch propose : *« L'analyse qui avait conduit à ces traumatismes sexuels infantiles aurait-elle donc suivi un chemin incorrect, puisque ces traumatismes se sont révélés dépourvus de tout fondement réel ? »*

Car pour Freud, la question ne se pose pas, l'analyse a bien suivi un chemin correct, celui de l'implication associative des traces mnésiques, et pourtant le résultat doit être tenu pour « faux » : les traumas sexuels infantiles ne peuvent plus être reconnus comme de simples souvenirs de scènes effectives alors même que le chemin qui y a mené est correct. Alors que « le sol de la réalité », le sol rationnel de l'implication logique, semble bien se dérober, Freud choisit de brûler ses vaisseaux, comme les conquistadors auxquels il s'est une fois comparé :

> J'aurais alors volontiers fait le sacrifice de tout le travail que j'avais accompli, comme l'avait fait mon vénéré prédécesseur Breuer à la suite de son indésirable découverte. Si je ne l'ai pas fait, ce fut sans doute parce que je n'avais pas le choix, que je ne pouvais m'engager dans aucune autre direction. Je me suis finalement dit qu'on n'avait pas le droit de se laisser décourager parce que les espoirs qu'on concevait ne s'étaient pas réalisés ; qu'il fallait plutôt soumettre à une révision ces espoirs eux-mêmes. Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent ces scènes, et que la réalité psychique exige d'être appréciée à côté de la pratique. [67]

Le pendant de la perte du sol rationnel est la nature sexuelle du transfert, et c'est là le point, si souvent évoqué par Freud, où Breuer s'est retiré de la partie quand lui-même s'y est engagé sans espoir de retour ; le moment est alors évoqué par Freud dans des termes dramatiques, pathétiques, comme Lacan l'a souligné :

> Dans la lettre 138, on lit — En ce qui concerne les grands problèmes, rien n'est encore décidé. Tout est flottant, vague, un enfer intellectuel, des cendres superposées, et dans le tréfonds

[66] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, traduction de Guy Le Gaufey, *in* L' « abandon » de la théorie de la séduction, *in* Revue du Littoral, n° 34-35, Paris, EPEL, 1992

[67] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.83-84

> ténébreux se distingue la silhouette de Lucifer Amor. (…) Voilà ce qu'autour des années de sa quarantaine il a vécu, au moment décisif où était découverte la fonction de l'inconscient.
>
> L'expérience de la découverte fondamentale a été pour Freud une mise en question vécue des fondements mêmes du inonde. Nous n'avons pas besoin d'avoir plus d'indications sur son auto-analyse, pour autant qu'il y fait allusion plus qu'il ne la dévoile dans les lettres à Fliess. Il vit dans une atmosphère angoissante avec le sentiment de faire une découverte dangereuse[68].

Revenons, avec Guy Le Gaufey, au registre plus austère de l'analyse épistémologique. dans ce marasme, émerge le « fait nouveau » :

> Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent ces scènes, et que la réalité psychique exige d'être appréciée à côté de la pratique.

Le mot allemand est *neben (à côté)* et non *anstatt zu*, (*à la place de*). Or cette confusion a pesé lourd dans la réception de la doctrine freudienne, en créant une dichotomie entre réalité psychique et matérielle, fantasme et séduction, et de là une opposition entre tenants du fantasme et tenants du trauma : les premiers s'appuient sur le cadre monadique d'un appareil psychique pourvu d'une organisation interne déterminante et d'une relation au monde objectal seconde ; les seconds, exemplairement le Ferenczi de *Confusion des langues entre l'enfant et l'adulte*, ou, plus tard, et à partir d'un autre abord, le Lacan du *désir de l'Autre*, refusent de reléguer dans le seul domaine psychique la réalité du trauma et l'intrusion de l'autre. Lacan, avec le *désir de l'Autre*, en proposera une formulation complexe, rejetant le monadisme psychique au profit de la dimension fondatrice de l'altérité, sur le mode d'une dialectique du désir et non pas d'une grossière conception du traumatisme, telle que Masson l'a, lui défendue : dans son livre *Le réel escamoté*[69], il accuse Freud d'avoir couvert la perversion des pères en jetant la suspicion sur tout récit de séduction.

La réalité psychique existe *à côté*, et non au lieu de la réalité matérielle, la question de leur jointure restant vive chez Freud. Si la prise en considération du fantasme et de l'Œdipe est venue entamer à certains égards radicalement la conception traumatique, elle n'a pas clôt l'interrogation du réel en jeu dans le symptôme.

La perte d'une formule étiologique parfaite, ainsi que le commente Paul Bercherie, « *commandera jusqu'à son terme la quête freudienne, dans l'impossible effort de suturer la béance ainsi engendrée* »[70]. L'étiologie traumatique est suspendue, c'est-à-dire la position causale et univoque de l'événement, mais le « fantasme » qui vient prendre la place laissée vacante par la perversion des pères hérite des mêmes questions : Comment un fantasme, une imagination, une rêverie, peut-elle constituer une étiologie digne de ce nom ? Quelle est la part de réalité historique dans ces scènes fantasmées ? Freud, abandonnant la théorie traumatique, s'est empressé de découvrir la vie sexuelle de l'enfant derrière le voile du fantasme.

> Bientôt l'on découvrit que ces fantasmes servaient à dissimuler l'activité auto-érotique des premières années de l'enfance, à les embellir et à les porter à un niveau plus élevé. Alors, derrière ces fantasmes, apparut dans toute son ampleur la vie sexuelle de l'enfant.[71]

La sexualité de l'enfant, l'éduction sexuelle par la mère sous la forme des soins corporels donnés au nourrisson, pourrait être la séduction réelle qui serait le prototype des fantasmes

---

[68] Lacan J. : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique, le Séminaire livre II, Paris, Seuil, 1978, p.194

[69] Masson J.M. : Le réel escamoté. Le renoncement de Freud à la théorie de la séduction, Aubier, Paris, 1992

[70] Bercherie P. : Géographie du champ analytique, Navarin Editeur, Paris, 1988, p. 19

[71] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, *op. cit.*, p.84

ultérieurs : *« Ici le fantasme retrouve le sol de la réalité, car c'est réellement la mère qui a nécessairement provoqué et peut-être même éveillé, dans les organes génitaux, les premières sensations de plaisir, en donnant à l'enfant ses soins corporels ».*

En parallèle, Freud trouve dans l'Œdipe la matrice générale de régularités dénotées aussi bien dans son autoanalyse que dans les allégations hystériques de séduction, laquelle confère portée à la théorie, et, s'appuyant sur le registre phylogénétique de l'originaire, noue la psychanalyse à la rationalité après la perte de la causalité traumatique.

« Ma vie et la psychanalyse »

Le récit autobiographique est le principe de plus d'une présentation de la découverte de Freud: citons, en 1914, *Contribution à l'histoire du mouvement analytique* ; en 1925, dans l'autobiographie qu'il écrit pour un journal médical de Leipzig, *Selbstdarstellung*, traduite par Marie Bonaparte sous le titre *Ma vie et la psychanalyse.*

Son texte doctrinal est intimement lié à sa vie intellectuelle et personnelle, si enchevêtrés que l'invention de la psychanalyse – l'Œdipe, l'interprétation du rêve- est à son point initial quasi coextensive à son auto-analyse. Au cours de l'été 1908, en préfaçant la seconde édition de *L'Interprétation des rêves*, Freud écrit :

> [Ce livre est] un fragment de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme.[72]

Plus que l'exposé didactique, encore moins systématique, Freud choisit très tôt le mode du témoignage ou de l'autobiographie pour transmettre quelque chose de la chose analytique. Il a certes produit bien des exposés généraux de la doctrine, mais le récit tient une place propre. Pour dire ce qu'est la psychanalyse, Freud en dit les avancées, les remaniements, les rencontres imprévues avec les obstacles - tel le récit de la surprise du transfert, ou de la répétition.

> La meilleure façon de comprendre la psychanalyse est encore de s'attacher à ses origines et à son développement.[73]

Dans un texte intitulé *Psycho-Analysis*, écrit pour la 13e édition de l'Encyclopedia Britannica en 1926, on peut lire :

> La psychanalyse n'est point mentionnée dans la onzième édition de l'Encyclopedia Britannica ; je ne puis donc me contenter d'en exposer les progrès depuis 1910. La partie la plus importante et la plus intéressante de son histoire se situe dans les années précédant cette date. [74]

Cette date, soulignons-le, est aussi celle de la fondation de l'I.P.A., laquelle, en 1926, défend majoritairement le privilège médical, à l'encontre des positions de Freud.

Dans *Contributions à l'histoire du mouvement psychanalytique*, en 1914, Freud évoque les catastrophes qui se sont produites depuis la création de l'Association- la défection d'Adler, de Steckel, et la rupture en train de se consommer avec Jung.

> De même que mes adversaires furent obligés de reconnaître qu'il n'était pas possible de contenir ce mouvement, je devais, de mon côté, être amené à constater l'impossibilité d'orienter ce mouvement dans la direction que je voulais lui assigner. [75]

[72] Freud S. : L'interprétation du rêve, PUF, Paris, 2010, p.18
[73] Freud S. : Psychanalyse et Théorie de la libido, in Résultats, idées, problèmes II, Paris, PUF, 1985, p.51
[74] Freud S. : « Psycho-Aanalysis », in Résultats, idées, problèmes volII, P.U.F, Paris, 1985, p.153
[75] Freud S. : Contribution à l'histoire du mouvement analytique, op. cit., p.123

À défaut de contrôler un mouvement qui semble alors lui échapper, il en dit la trajectoire vraie, l'axe originaire. Certes, il a collaboré avec Breuer, avec Fliess, mais Freud revendique pour lui seul la paternité de la psychanalyse : « *Personne ne peut mieux savoir que moi ce qu'est la psychanalyse* ». Dans la première partie de cet écrit, Freud prend soin de rappeler que la psychanalyse fut sa création, de rappeler le temps où il fût seul, construisant un lieu origine en dehors de la collectivité analytique, à laquelle elle s'arrime pourtant irrémédiablement.

> Dans les pages qui suivent, je me propose d'apporter une contribution à l'histoire du mouvement analytique. cette contribution présente un caractère subjectif, qui, je l'espère, n'étonnera personne, de même qu'on ne trouvera sans doute pas étonnant que j'y parle du rôle que j'ai moi-même joué dans cette histoire. C'est que la psychanalyse est ma création. Pendant dix, j'ai été le seul à m'en occuper et pendant dix ans c'est sur ma tête que s'abattaient les critiques par lesquelles les contemporains exprimaient leur mécontentement envers la psychanalyse et leur mauvaise humeur à son égard. Je crois même pouvoir affirmer qu'aujourd'hui encore, où je suis loin d'être le seul psychanalyste, personne n'est à même de savoir mieux que moi ce qu'est la psychanalyse, en quoi elle diffère d'autres modes d'exploration de la vie psychique, ce qui peut être désigné par ce terme ou ce qui pourrait être mieux désigné autrement.[76]

Ce mouvement énonciatif, affine au registre mythique et originaire si conséquent dans la pensée de Freud, éclaire la délégation de pouvoir envers Jung et Ferenczi comme la difficulté avouée par Freud d'occuper dans le mouvement la place du chef, de l'autorité. C'est que Freud n'a pas fondé l'I.P.A. ; il a toujours déjà fondé la psychanalyse. Du point de vue du mouvement, le point origine est à proprement parler préhistorique, hors d'atteinte, et oblige toutes les générations d'analystes à venir envers Freud. Le mode de lien social et de transmission qui s'en déduit est bien sûr, formellement, celui de *Totem et Tabou*, texte contemporain de la création de l'I.P.A., dont la significativité pour celle-ci a été largement soulignée, et par Freud lui-même. Notons encore que *Totem et Tabou* fut le lieu où s'est constituée la discorde avec Jung, laquelle brisa les espoirs freudiens d'une transmission heureuse de sa création.

La place du père

Jung, depuis sa rencontre avec Freud, n'avait cessé de saluer en lui le découvreur de la réalité psychique. Mais alors qu'il élabore dans *Totem et Tabou* la problématique du meurtre réel du père réel, le seul qui aurait véritablement mis en œuvre la menace de castration, Jung lui rappelle qu'il a déjà commis l'erreur de confondre fantasme et séduction, réalité psychique et réalité historique. Il lui écrit :

> Il est sans importance qu'un traumatisme sexuel se soit véritablement produit, ou que ce n'ait été qu'un fantasme (…) le tabou de l'inceste est le symbole ou le porteur d'une signification bien plus vaste et particulière, qui a autant à voir avec l'inceste réel que l'hystérie avec le traumatisme sexuel. [77]

À quoi Freud répond immédiatement, campant sur ses positions et corrigeant Jung :

[76] *Ibid.*, p.79
[77] Lettre de Jung à Freud du 15 mai 1912 , Correspondance avec C.G. Jung, Gallimard, Paris, 1975, tome II, p. 276

> Je pense que nous avons cru jusqu'à présent que l'angoisse venait de l'interdiction de l'inceste ; vous dites à présent que l'interdiction de l'inceste vient bien plutôt de l'angoisse, et cela est très semblable ce que l'on disait avant la psychanalyse. [78]

L'hypothèse du père totémique n'a de valeur qu'à désigner une réalité et non une simple construction de l'esprit. Guy Le Gaufey, dans *L'éviction de l'origine*, évoque le spectre de la régression à l'infini qui ne manque pas de surgir dès lors que survient la question du père comme tel, du père en tant que père. En effet, dans le cadre de l'Œdipe, tout père est un fils. C'est au regard de cette fuite de « l'être père » que le statut de la proposition du meurtre du père doit être examinée.

> Un jour, les frères expulsés se groupèrent, abattirent et consommèrent le père et mirent ainsi un terme à la horde paternelle. Réunis, ils osèrent et accomplirent ce qui était resté impossible à l'individu. (Peut-être un progrès culturel, le maniement d'une nouvelle arme, leur avait-il donné le sentiment de leur supériorité.) Qu'ils aient ainsi consommé celui qu'ils avaient tué, cela s'entend, s'agissant de sauvages cannibales. Le père primitif violent avait été certainement le modèle envié et redouté de tout un chacun dans la troupe des frères. Dès lors ils parvenaient, dans l'acte de consommer, à l'identification avec lui, tout un chacun s'appropriant une partie de sa force. Le repas totémique, peut-être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la cérémonie commémorative de cet acte criminel mémorable, par lequel tant de choses prirent leur commencement, les organisations sociales, les restrictions morales et la religion.[79]

Freud a construit le meurtre du père à partir de sa rencontre avec la littérature ethnologique sur la formation du totem et du tabou, proposant une hypothèse audacieuse, et sans doute fantaisiste à certains égards. Dans les dernières lignes de sa préface, au sujet de son « hypothèse », il écrit : « *Mais à supposer même que celle-ci se révèle finalement comme invraisemblable, je n'en estime pas moins qu'elle aura contribué, dans une certaine mesure, à nous rapprocher d'une réalité disparue, et si difficile à reconstituer.* »

C'est que pour Freud l'origine est nécessairement appréhendée dans le registre de la construction : *« L'établissement de l'état primitif reste ainsi toujours une affaire de construction ».*[80]

Néanmoins, si difficile soit-elle à reconstituer, Freud ne doute pas du meurtre originaire, saisi dans la problématique du fondement inaltérable, celui de la civilisation et de la subjectivité. Pour cela Freud pose le père originaire, l'efface, le dissémine dans la série des fils identifiés. De même la répétition du repas totémique ou la culpabilité qui affecte tous les névrosés sont l'écho de cette scène primitive, unique. La thèse qui le conduit à saisir dans le collectif la marque de l'exception, et à construire l'articulation du « un » primitif au « tous », via une « construction » dont le statut va progressivement se complexifier dans sa doctrine[81], est intégralement reprise un quart de siècle plus tard, dans *Moïse et le monothéisme.*

Le 30 septembre 1934 Freud annonce à Arnold Zweig qu'il a écrit quelque chose qui l'a tellement occupé que tout le reste est passé au second plan :

> En face des nouvelles persécutions, on se demande de nouveau comment le Juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle. Je trouvais bientôt la formule. Moïse a créé le Juif... [82]

Ce texte est destiné à rester secret, sa publication risquant d'ébranler l'Église autrichienne, dernier rempart à ses yeux contre le nazisme, et de provoquer une interdiction de la psychanalyse à Vienne. Il fera l'objet de diverses réécritures et de deux publications partielles

[78] Lettre de Freud à Jung du 23 mai 1912, Correspondance avec C.G. Jung, tome II, op. cit, p. 277
[79] Freud S. : Totem et tabou, dans Œuvres complètes, t.XI, PUF, 1998, p360.
[80] Totem et Tabou, in Œuvres complètes vol. IX, Paris, Payot, 1973p.120
[81] cf. Constructions dans l'analyse, 1937, PUF, Paris, 2012
[82] Freud S. et Zweig A. : Correspondance (1927-1939), Gallimard, Paris, 1973

dans la revue *Imago* en 1937 : *Moïse, un Égyptien ?* et *Si Moïse fut un Égyptien*. Exilé à Londres en 1938, Freud retravaille la partie la plus importante de son texte, *Moïse, son peuple et la religion monothéiste*, et publie l'ensemble des trois textes sous le titre *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*.

Au temps Freud rédigeait son *Moise de Michel-Ange*[83], il avait par avance répondu aux critiques qui lui seraient faites, en soulignant que les modifications qu'il apportait peut-être au texte biblique devaient être envisagées dans le large mouvement des remaniements que le texte biblique avait lui-même subi lors de sa constitution, versions et interprétations plurielles du même événement, failles et contradictions, traces effacées. Les incohérences voilent le texte, mais indexent aussi les coupes et raccords qui ont été opérés, et autorisent une nouvelle construction. Freud y déplie une longue réflexion sur la survie et le destin du texte :

> On y retrouve les traces de deux traitements diamétralement opposés. D'une part les remanieurs ont altéré, mutilé, amplifié et même retourné en son contraire, le texte suivant leurs secrètes tendances ; d'autre part, une piété déférente l'a préservé, a cherché à tout garder eu l'état où elle l'avait trouvé, que les détails concordassent ou se détruisissent mutuellement. C'est ainsi qu'on trouve partout d'évidentes lacunes, de gênantes répétitions, des contradictions patentes, les vestiges de faits dont on n'aurait pas souhaité qu'ils fussent révélés. La déformation d'un texte se rapproche, à un certain point de vue, d'un meurtre. La difficulté ne réside pas dans la perpétration du crime, mais dans la dissimulation de ses traces. On souhaiterait redonner au mot *Entstellung* son double sens de jadis. Ce mot, en effet, ne devrait pas simplement signifier "modifier l'aspect de quelque chose", mais aussi "placer ailleurs, déplacer". C'est pourquoi dans bien des altérations de textes, nous sommes certains de retrouver, caché quelque part bien que modifié et arraché à son contexte, ce qui a été supprimé et nié, seulement nous avons parfois quelque difficulté à le reconnaître.[84]

En soulignant le terme d'*Entstellung* propre au travail du rêve et son interprétation, Freud indique que l'héritage de la tradition s'interprète, et que le père lui-même tient, dans cet écart entre trace et effacement de la trace, au registre de l'interprétation. La tradition est fondée sur le refoulement, écrit Freud, elle doit avoir subi le destin du refoulement pour plier les masses à son empire.

Sans doute, comme dans *Totem et Tabou*, faut-il d'abord qu'il y ait des traces réelles pour les effacer, un père réel pour le tuer, mais cette existence première est maintenant explicitement divisée, fuyante dans son identité : Moïse était égyptien. Un écart essentiel entre *Totem et Tabou* et *Moise* réside certainement dans la position du terme originaire, qui apparaît maintenant éclaté, diffracté dans ses multiples versions.

> Cette histoire ainsi racontée paraît très condensée comme si ce qui avait mis des années à s'achever, ce qui s'était répété sans cesse, ne s'était en réalité produit qu'une seule fois. [85]

Que le texte même de Freud porte la marque de ses successives élaborations est par lui-même souligné dans une belle mise en abime, quand, dans la seconde version, parlant de son propre texte, il écrit :

> Je n'ai pas été en mesure d'effacer les traces de la genèse de ce travail. En réalité, il a été écrit deux fois (…). L'œuvre réussit comme elle peut et se campe souvent vis-à-vis de l'auteur comme une chose indépendante, voire étrangère. [86]

[83] Freud S. : Le Moise de Michel-Ange, Points Essais, Paris, 2016
[84] Freud S. : L'homme Moise et la religion monothéiste, Paris, Gallimard, 1986, p.115
[85] *Ibid.*, p110
[86] *Ibid.*, p.199-201

De l'œuvre à l'auteur, l'écart est celui d'une étrangeté à soi-même. L'auteur donc n'est pas le terme simple qui circonscrit le disséminement de l'œuvre, pas plus que le nom propre –celui de Moise- qui retient longuement Freud, ne désigne un terme univoque.

Moise était certainement un nom théophore, suppose Freud, le père de Moïse ayant donné à son fils un nom où entraient ceux d'Amon ou de Ptah, et le suffixe *mose*, signifiant « enfant » : Amon-Mose, Ptah-Mose, et le nom de la divinité se serait perdu. La réflexion sur le destin du nom permet à Freud de dédoubler le nom de Moïse, de distinguer un Moïse madianite et un Moïse égyptien, et d'avancer l'idée que le nom du fondateur de la religion qui porte son nom, mosaïque, se détache de la fondation. Dès la première phrase de son texte, Freud indique qu'il rend Moïse étranger au peuple auquel lui-même appartient. En faisant du plus illustre des Juifs un étranger, Freud décentre non seulement la question de l'élection, mais aussi celle de l'origine. Telle est sa réponse adressée aux Nazis : il n'y a pas d'origine inaltérable, pas de pureté de la race.

- B -

La « reproduction de l'espèce analytique » : le système de formation des psychanalystes

I- La formation, « symptome » du mouvement analytique

Balint, Bernfeld : sur la standardisation de la cure didactique

Le 5 novembre 1947, à Londres, Michael Balint prononçait devant la Société britannique de psychanalyse une conférence, *À propos du système de formation psychanalytique.*[87] Paru dans *l'International Journal of psychoanalyse* en 1948, l'article inaugurait l'offensive contre un système toujours en vigueur, malgré des résultats jugés accablants : conformisme des analystes, soumission des candidats, luttes de pouvoir, bureaucratisme, réglementation dogmatique, inhibition théorique… Le constat dressé par Balint du système de formation conçu à l'Institut de Berlin, dont le règlement fut étendu à l'ensemble des sociétés membres de l'IPA, était sans appel : la formation était devenue le « symptôme » de la communauté psychanalytique.

Une « formation réactionnelle », avançait de son côté Siegfried Bernfeld, destinée à couvrir et entretenir une ambivalence concernant la psychanalyse elle-même. Le traitement violent qui fut réservé à ceux qui s'élevèrent contre les normes du cursus didactique paraît bien leur donner raison. Jacques Lacan fit circuler l'article de Balint au sein de la Société psychanalytique de Paris, dès la réouverture en 1952 de l'Institut de psychanalyse fermé pendant la guerre. Didacticien, responsable du Comité d'enseignement de la SPP, il trouva en Balint un allié dans le conflit qui l'opposait à Nacht et Lagache au sujet du règlement du nouvel institut de formation, qui se solda par une scission du groupe français[88].

Partageant ses prises de position contre un système jugé inepte, Lacan a pourtant refusé les solutions de Balint au problème de la fin de la cure, jugeant qu'elles en reconduisaient les apories. Il produit de son côté une critique extrêmement articulée du système de formation et de la standardisation de la pratique, dont *Variantes de la cure-type* et le majeur *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, satire violente de la hiérarchie de l'IPA, doublée d'une entreprise d'élucidation de la logique curative, la « *formalisation de l'expérience* » lui paraissant seule à même de contrer le « *formalisme pratique, soit ce qui se fait ou ne se fait pas* » en vigueur dans l'association. Il paiera au prix fort de ne pas s'être plié à la prescription des standards, qualifiée par lui de « *terreur conformiste* ».

Psychiatre et psychanalyste hongrois, Balint pratiqua la psychanalyse à l'Institut de Budapest jusqu'en 1939, moment de son exil à Londres. Les controverses violentes qui agitèrent la société de Londres, au début des années 40, mettant en évidence les impasses et dérives de la réglementation de la formation, alimentèrent sa réflexion critique, puisée dans les thèses de l'École hongroise, sur un sujet jugé essentiel : *« la formation des futurs analystes est peut-être notre fonction la plus importante (…)* »[89], écrit-il.

Le texte de Balint s'adressait à ses collègues britanniques en pointant le nouveau règlement de l'Institut britannique de Londres, et appelait à

> rechercher les causes de l'inhibition qui a empêché le développement d'une véritable discussion scientifique au sujet de la formation et à montrer que ces causes influencent défavorablement notre système actuel de formation. [90]

[87] Balint M. : A propos du système de formation psychanalytique, in Amour primaire et technique psychanalytique, Payot, Paris, p.285-308
[88] Roudinesco E. : Histoire de la psychanalyse en France, vol.2, Seuil, Paris, 1986, p. 236-265
[89] Balint M. : A propos du système de formation psychanalytique, *op. cit.*, p.285
[90] *Ibid.*, p.288-289

Le système didactique en vigueur est devenu le « *symptôme* » de la communauté psychanalytique, que dénotent d'un côté une « *inhibition intellectuelle* » patente, « *le conformisme et l'absence de sens critique des candidats* » [91] ; de l'autre « *l'attitude dogmatique* » d'une réglementation sans aucune justification théorique du modèle adopté, comme « *la répugnance des experts à se risquer à publier la moindre parcelle de leur savoir* » [92] ; depuis sa création en 1924 sous la houlette de son président Max Eitingon, le Comité international de formation a de fait brillé par l'absence effarante de publications, comme l'atteste la pauvreté de ses rapports.

Curieux personnage que ce Max Eitigon, médecin russe, fidèle parmi les fidèles de Freud qu'il rencontre en 1907 et dont il devient l'analysant. Membre du Comité secret depuis 1920, son grand œuvre fut, en réponse à l'utopie freudienne des *Voies nouvelles de la thérapeutique*, la mise au point zélée d'un système de « reproduction de l'espèce analytique »[93]. Initié à l'Institut de Berlin, le programme de formation en trois parties, cure, enseignement, et contrôle, fut calqué sur le cursus universitaire prussien. Les règles de la formation — les standards — y furent mises au point, et, à partir de 1924, étendues à toutes les sociétés sous la direction vigilante du comité international de formation.[94]

Eitingon a entrepris la systématisation de la formation dans une quasi inconscience des enjeux véritables de la question, déjà en son temps parfaitement épinglée par un Jones pince-sans-rire :

> Avec tout son enthousiasme et son idéalisme en la matière, il (M. Eitingon) a consacré tellement d'énergie aux problèmes difficiles de l'organisation qu'il n'a pratiquement pas eu l'occasion de s'attaquer au véritable travail. Et quand je parle de véritable travail, je ne veux pas dire établir les règles ou même coordonner les critères des divers pays, aussi souhaitable que cela puisse être, mais étudier à fond et minutieusement la technique de la formation. [95]

L'analyse élaborée par Balint consiste en une mise en perspective de ce qu'il appelle l'histoire exotérique de la formation, « *celle officielle et périodiquement répétée par Eitingon dans ses rapports* », et de son histoire ésotérique : la mise au point d'un système de contrôle du mouvement analytique, dont il lit l'aveu freudien dans « Contribution à l'histoire du mouvement analytique » : la nécessité d'une instance « *chargée d'instruire et réprimander* ».

Balint repère trois périodes scandant l'histoire de l'institutionnalisation de la formation :

— La *période préhistorique ou initiale* peut être considérée comme s'étendant des premières réunions du Mercredi jusqu'au congrès de Budapest en 1918 ou à la création de l'Institut de Berlin en 1920. Durant cette période la formation des analystes ne faisait pas encore l'objet d'une organisation formelle, et l'enseignement comme l'apprentissage étaient laissés à l'initiative personnelle, sans contrôle officiel. Elle aboutit à des sécessions. Freud reconnut au rang des causes non seulement la résistance générale à sa théorie de la libido, mais aussi de puissants motifs personnels. À ce diagnostic succéda l'indication explicite des mesures préventives :

> Selon Freud, pour éviter les sécessions successives, la psychanalyse devait veiller à ce que la nouvelle génération apprenne à abandonner une partie de son assurance, à se laisser éduquer à la discipline et à l'autodiscipline, et à accepter une autorité qui aurait le droit et le devoir d'instruire

[91] *Ibid.*, p.288-289
[92] Ibid.
[93] Eitingon M. : Rapport sur la policlinique psychanalytique de Berlin, mars 1920-juin 1922, Topiques , n° 18, janvier 1977, p. 76 (« Report on the Berlin Psycho-Analytical Policlinic (March-June 1922) », International Journal of Psychoanalysis , 1923, tome 1 et 2, p. 254-269)
[94] Sur ces questions, voir Sokolowsky L. : Freud et les Berlinois. Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin (1918-1933), PUR, Rennes, 2013.
[95] Cité par Balint M., Jones E. : Discours à l'Institut psychanalytique de Vienne en 1936, in Amour primaire et technique psychanalytique, op. cit., p.287

> et de mettre en garde. Accomplir ce programme devint le but ésotérique de notre système de formation et le moyen d'y parvenir fut de former la nouvelle génération à s'identifier à ses initiateurs et spécialement aux idées analytiques de ses initiateurs. [96]

C'est l'identification, voire l'identification « forcée », qui est pour Balint le concept clef de l'autoritarisme en vigueur dans l'Association comme de l'inhibition intellectuelle générale : les impétrants seraient forcés de s'identifier à leurs initiateurs. Les bases du système actuel furent établies en 1918, lors du congrès de Budapest, lors duquel Freud annonça que le moment était venu pour la psychanalyse de se préparer à la fois dans sa technique et son mode de formation à répondre à une demande de psychothérapie appliquée aux masses. Des buts inauguralement fixés, thérapie pour les masses, recherche et formation, seul ce dernier fût véritablement mis en œuvre, et l'idée originale de Freud fût perdue de vue.

— *Dans cette seconde période*, la création d'un système rigide de formation signifiait au sens ésotérique « l'établissement d'une forte autorité paternelle pour « instruire et réprimander » et « *une ferme pression exercée sur le candidat pour lui faire accepter les enseignements de son analyste et le pousser à s'identifier à eux* »[97].

Le système eut ainsi pour mission de discipliner la jeune génération, d'assurer cohésion et pérennité du mouvement analytique, la didactique, et surtout l'analyse de contrôle, offrant « maintes occasions de changer un candidat indépendant ou indifférent en un fervent prosélyte »[98]. Le contrôle fut en effet considéré comme un point délicat de la formation : fallait-il qu'il soit pratiqué par l'analyste du candidat ou un autre analyste ? À Budapest, on pensait que le contrôleur devait être la même personne que le didacticien ; à Berlin, on pensait qu'il devait être une autre personne, du fait même que la question se posait clairement en termes de pouvoir de l'analyste sur le candidat. Si le terme de « contrôle » apparaît dans le premier rapport d'Eitingon sur la Policlinique de Berlin, c'est dans son sens commun, celui de la vérification de la pratique des stagiaires qui prennent en charge leurs premiers patients et de la bonne application des règles techniques. C'est en réalité à Vilma Kovàcs [99], élève de Ferenczi, qu'il revient d'avoir la première formulé une doctrine du contrôle qui ne soit plus simple exercice pédagogique ou orthopédique, mais véritable analyse des propres points aveugles de l'analyste.

Au sujet de cette seconde période « *de forte autorité paternelle* », Balint note que Freud n'était pourtant pas particulièrement autoritaire, et récusait l'infaillibilité qu'on lui voulait à toutes forces lui prêter. Cette supposée infaillibilité fut ensuite conférée à ses proches élèves, les intimes, acceptés comme autorités intermédiaires, et Balint juge ce système plutôt acceptable « *parce qu'il était toujours possible d'avoir recours à Freud et que son avis était réellement sage* »[100]. Seulement ce système réclamait la présence effective de Freud, qui pouvait à tout moment se prononcer sur « *qui avait raison et ce qui était juste* ». Son influence ne se dissolvait ni « *dans la succession apostolique* » ni dans « *la distance géographique* ». Ce n'est qu'avec l'arrivée de la troisième génération de didacticiens, en 1925, que les choses se gâtèrent, quand réapparut « *la malédiction du conflit entre les pères et les fils* »[101], dont les premiers signes apparurent dans les contrées les plus éloignées de Vienne. Cette période se solda par la faillite de toute autorité centrale, et le projet

[96] *Ibid.*, p.300
[97] *Ibid.*, p.301
[98] *Ibid.*, p.302
[99] Sur cette question, voir Moreau-Ricaud M : La question de la formation analytique : trois apports essentiels de l'École de Budapest, Le Coq-héron 2004/3, n° 178, p. 112-121
[100] *Ibid.*, p.300
[101] *Ibid.*, p.301

d'une uniformisation de la formation plia devant le refus des Instituts américains d'accepter un contrôle central.

— La *dernière période*, « chaotique » ou « nationale », marquée par l'apparition de plusieurs prétendants à l'orthodoxie en farouche compétition les uns contre les autres, peut être datée de la déclaration d'indépendance américaine, en 1937, mais s'ouvre bien plutôt avec la mort de Freud en 1939 :

> une fois disparue la sage autorité qui était la sienne, tous les pères perdirent leur position privilégiée, tous les didacticiens et tous les instituts de formation devinrent égaux.[102]

Balint, selon une lecture promise à la postérité, fait de ce qu'il est convenu d'appeler la « babélisation » de la psychanalyse après la mort de Freud la conséquence même de la formation et du style d'interprétation qui y préside : *l'analyse des résistances,* et particulièrement l'analyse de l'agressivité transférentielle, a pour conséquence *« l'introjection idéalisée »* de l'analyste, qui, si elle est sans conséquence grave dans une analyse simplement thérapeutique, a des conséquences catastrophiques dans la didactique.

Balint développe plus longuement cette question dans l'article *Formation analytique et analyse didactique*, dans lequel il souligne que l'interprétation systématique et trop précoce du transfert négatif, des indices minimes de haine, apparaît volontiers comme un « *comportement réellement inamical motivé par l'esprit chicanier et susceptible de l'analyste* » [103].

L'interprétation de l'agressivité a pour effet d'habituer le candidat à ménager et protéger l'analyste contre son hostilité, qu'il préfère alors refouler. Le candidat ne peut donc pas « *découper son analyste en morceaux, prendre ou rejeter certaines de ses qualités, techniques, et méthodes* »,[104] toute tentative de cette sorte étant immédiatement empêchée : « *l'analyste doit être avalé en bloc* ». Aussi toute critique formulée à l'encontre de cet analyste déclenche chez son disciple la haine refoulée : « *La conversion de Saint Paul nous apprend que l'introjection sous une forme idéalisée d'un objet antérieurement haï et persécuté peut aboutir à l'intolérance, au sectarisme et à la fureur apostolique.* »[105]. Balint note qu'à la place du didacticien, il arrive souvent que ce soit l'un de ses ancêtres dans la succession apostolique qui apparaisse comme la face visible de l'image introjectée. Car si Freud est le « *fons et origo* » de l'espèce analytique, il est incontestable qu'existent plusieurs « *lignées* » de psychanalystes descendant chacune d'un didacticien, reconnaissables à leur style, à leur pratique, à leurs positions doctrinales.

D'autres voix se sont élevées contre les méthodes de formation arrêtées par l'expérience de Berlin parmi ceux qui furent les témoins de leur essor : Siegfried Bernfeld, en 1950, adressait à ses collègues de la Commission d'Enseignement de l'Institut psychanalytique de San Francisco un mémorandum dessinant en quatorze points le programme d'un Institut psychanalytique « libre », qui fut jugé utopique. Bernfeld donna alors sa démission en raison de la stérilité des débats et pour se libérer du devoir de réserve auquel son office le contraignait. En 1952, quelques mois avant sa mort, il prononça une conférence qui ne sera publiée que dix ans plus tard, non sans être précédée d'avertissements destinés clairement, si ce n'est à censurer, au moins à disqualifier sa parole.

Bernfeld divise l'histoire de la didactique en deux parties : la première s'étend des débuts de la psychanalyse aux années 1923-24, et fut une période libre, marquée par la fluidité des modes

[102] *Ibid.*, p.301
[103] Balint M. : Formation analytique et analyse didactique, *in* Amour primaire et technique psychanalytique, *op. cit.*, p.316
[104] *Ibid.*, p 317
[105] *Ibid.*, p 317

de transmission et le recours à l'analyse didactique non comme « diplôme de psychanalyse », mais solution aux difficultés rencontrées dans la pratique de la cure.

La deuxième période s'ouvre avec la décision de la commission d'enseignement de Berlin de réglementer ses activités et de soumettre la formation à condition : sélection à l'admission au terme de trois entretiens, désignation du didacticien et première analyse d'environ six mois à l'issue de laquelle le didacticien se prononce sur son avancement, et lui permet ou non d'accéder aux étapes ultérieures de la formation. La commission a seule pouvoir de décider de la fin de l'analyse, et *last but not least*, le candidat s'engage par écrit à ne pas faire usage du titre d'analyste avant son feu vert. Or cette prétention exorbitante de Berlin à légiférer pour toutes les didactiques n'a pas été sérieusement combattue, ce que Bernfeld rapporte au désir des analystes de devenir comme les médecins des notables, avec leurs propres instituts et sociétés corporatives.

Mais selon lui, la raison plus profonde de cette tyrannie est une défense contre l'angoisse liée à la mort du père de la psychanalyse :

> Plus importante que tout, cependant, pour le développement de ces traits de notre formation que je suis en train d'examiner devant vous ce soir, a été la maladie de Freud. Comme vous vous le rappelez peut-être, le cancer de Freud a été découvert l'été 1923, et tous, lui-même et ses médecins compris, s'attendaient à sa mort en peu de mois. L'été suivant, il s'est avéré que le cancer était contrôlable, et que Freud pouvait espérer vivre plus longtemps, pendant plusieurs années. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ce que la mort et la résurrection de Freud au cours de cette année ont pu signifier pour les vieux analystes à Vienne et à Berlin. (…) certains sont devenus intensément angoissés en raison de la perte menaçante, et voulaient établir à tout prix un barrage contre l'hétérodoxie, étant donné qu'ils se sentaient maintenant responsables de l'avenir de la psychanalyse. Ils ont décidé de limiter par une sélection rigide les nouveaux venus, et par une formation coercitive, autoritaire et qui traîne en longueur à fin d'épreuves, toute admission finale à leurs sociétés. En fait ils punissaient leurs élèves pour leur propre ambivalence. Du même coup, ils ont consolidé la seule tendance que Freud à toujours voulu éviter : rétrécir l'analyse jusqu'à en faire une annexe de la psychiatrie. [106]

Contrairement à Balint, qui souligne l'ambiguïté de la position de Freud à l'égard de l'autorité, Bernfeld le dédouane entièrement de sa responsabilité dans l'uniformisation du système de formation. Mais les deux s'accordent sur l'importance et la significativité de la mort de Freud :

Pour Bernfeld, la formation symptomatique du groupe analytique est une réponse à l'angoisse de la perte du père, tandis que Balint, dans une curieuse lecture de *Totem et Tabou*, fait de la mort du père la cause de la dispersion du mouvement analytique, marquée dans la tension entre Freud « *fons et origo* » et le pluriel de ses apôtres ou pères-didacticiens. Or Freud, dans *Totem et Tabou*, pose au contraire que c'est son meurtre même qui instaure l'autorité du père comme telle, qui l'inscrit éternellement dans les générations et soude la communauté des frères dans l'identification au totem. Ni l'éloignement de l'origine dans la succession des générations ni l'éloignement géographique ne lui porte atteinte, pas plus que l'extension de l'Empire romain à partir de la fondation sacrée de Rome n'en déplaçait le centre immuable.

L'histoire même du mouvement analytique semble faire comme objection à *Totem et Tabou*. Le père idéal, sage et juste, ou encore tyrannique et interdicteur, diversement convoqué par Balint et Bernfeld au joint même de la mort annoncée de Freud et de la question de ce qu'il a voulu pour la psychanalyse, n'oriente pourtant guère les choses de manière spécifique. Eludée par les considérations de la mort imminente ou annoncée, anticipée ou bien déniée sous les espèces

[106] Bernfeld S. : On psychoanalytic training, Psychoanal. Quarterly n°32, 1962, p.452-484.

de la seule perte, et non de l'ingestion du « père », la question demeure de ce qui s'est réellement transmis et du mode de lien qui en découle.

L'analyse profane

Il est certain que Freud n'a jamais appelé à une réglementation rigide de la formation telle qu'elle fut mise en place à Berlin. Freud n'était pas prescripteur ; il a bien songé à rédiger une méthodologie de la psychanalyse, mais y a renoncé. De sa technique, il disait qu'il l'avait faite à sa main, et qu'il n'était nullement opposé à ce que d'autres l'adaptent à la leur. Pourtant, Balint, Bernfeld, puis et Lacan, relèvent chacun à leur manière que pareil système n'a pu naître et croître que sur le sol de l'organisation qu'il a souhaitée pour les psychanalystes.

La forme institutionnelle sous laquelle existe la psychanalyse n'est pas une question annexe ou mineure par rapport à celle de la clinique ou de la doctrine. Elle est le lieu où s'est posée au contraire avec le plus d'acuité, car élevée à une puissance collective, la question de ce qui soutient, mais voilé, la dimension de l'expérience, c'est-à-dire la qualification de l'analyste.

Alors que les règlements les plus exorbitants ont été acceptés sans mot dire par la majorité des analystes, il est tout à fait remarquable que le seul enjeu de la formation qui ait déchaîné les passions ait été *la question l'analyse profane*, posée sous le nom révélateur des « *conditions d'admission* » à la didactique. Qui admettre à la didactique fut la préoccupation majeure des responsables de la formation, ce qui indique assez que la question se posait moins de sa finalité intrinsèque que de sa fonction de sélection, à des fins, comme l'a indiqué Bernfeld, de prestige et de respectabilité.

La question de l'analyse profane est à cet égard paradigmatique, mais elle n'est en fait que la pointe d'une posture bien plus généralisée, lisible dans la mise en place, en 1923, d'une procédure de *sélection à l'admission,* et dont le principe est la distinction même de la cure thérapeutique et de la cure didactique.

La cure didactique, promesse de carrière, a tendu dans le même mouvement à s'affranchir d'une portée proprement curative. Balint rapporte que les didacticiens recrutaient des gens normaux, bien adaptés socialement, ayant fini leurs études supérieures, c'est-à-dire déjà conformes à l'image qu'ils se faisaient de l'analyste : à leur image. Et si rien n'a été articulé de sérieux par les responsables du système sur la fin de la didactique, on trouve en revanche une profusion de portraits de l'analyste idéal, intelligent, cultivé, désireux d'aider, pourvu de rectitude scientifique, etc. Le système était fait pour attirer de telles personnalités « normales », symptôme « inanalysable » selon Balint. On n'a pas semblé croire à l'efficacité de la cure pour guérir, ni pour former, ni pour opérer une quelconque mutation subjective, mais seulement pour sélectionner parmi les impétrants les profils conformes à la représentation préalable de l'analyste : un médecin qui s'est soumis une cure didactique et a validé son cursus de formation. Freud, qui se tenait alors dans un certain retrait de la vie politique de l'I.P.A., s'est jeté avec la plus grande vivacité dans la défense de l'analyse profane ; il écrivait à Ferenczi :

> Le développement interne de la psychanalyse s'écarte partout, à l'encontre de mes intentions, de l'analyse profane vers une spécialité purement médicale, ce que je considère comme fatal pour l'avenir de la psychanalyse. [107]

[107] Lettre à Ferenczi du 22 avril 1928, in Sigmund Freud/Sandor Ferenczi, Correspondance 1920-1933, Les années douloureuses, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p.378

L'affaire Reik lui fit rédiger un argumentaire — *La question de l'analyse profane*[108] — d'autant plus combatif que la société américaine était en train de se prononcer sur l'exclusion des non-médecins. Theodore Reik fit l'objet d'une plainte à Vienne, pour exercice illégal de la médecine, au printemps 1926. Freud pouvait se sentir d'autant plus concerné que lorsque le tout jeune Reik était venu le trouver, près de dix ans auparavant, pour lui dire sa passion pour la psychanalyse, et lui demandé s'il fallait entreprendre des études de médecine pour devenir analyste, Freud lui avait répondu par la négative et l'avait envoyé faire son analyse à Berlin, chez Abraham.

L'aspect formel de ce texte de 1926 n'est pas l'un de ses moindres intérêts : Freud s'y donne à son habitude un interlocuteur fictif, dont on peut savoir qu'il eut vraisemblablement pour modèle le physiologiste Dürig, membre du conseil supérieur de la Médecine, un homme, au dire de Freud, « *aux dispositions bienveillantes et d'une intégrité peu commune* »[109]. Il ne s'agit donc pas seulement d'un médecin, mais d'un homme représentant l'appareil d'État. C'est auprès de cet homme, qui incarne doublement les exigences de la rationalité et de la légalité, dont l'impartialité exclut toute prise pathologique à ces enjeux, que Freud entreprend de démontrer que la psychanalyse n'est pas une spécialité médicale et de réclamer « *que la loi ne soit pas appliquée sans modifications* ». Comme le fait remarquer Pontalis dans son introduction à l'article de Freud, il exige d'être pris en considération par la rationalité, mais d'une façon telle que cette même rationalité, juridique ou scientifique, reconnaisse dans la psychanalyse quelque chose qui l'excède :

> La question sera tranchée par des personnes qui ne sont pas obligées de connaître les particularités d'une cure analytique. Il est donc de notre devoir d'instruire ces personnes impartiales, supposées actuellement encore dans l'ignorance. Nous regrettons de ne pouvoir les rendre témoins d'une cure analytique. La « situation analytique » n'admet pas de tiers. [110]

D'emblée, Freud annonce au représentant de l'État, tiers par excellence, source de toute légitimité sociale, qu'il est disqualifié dans sa prétention à légiférer sur la psychanalyse.

Dans son livre *Anatomie de la troisième personne* [111], Guy le Gaufey a monté en épingle ce principe freudien du tiers exclu : la psychanalyse, d'être une pratique sans témoin, se trouve engager la question de sa reconnaissance et de sa transmission d'une façon complexe. Alors qu'une société scientifique peut être conçue comme le multiple d'individus aptes à défiler au poste de l'observateur, assurant la communication scientifique de son principe, la reproductibilité, il ne saurait en être question dans l'analyse : pas de glace sans tain, ni de magnétophone, ni aucun des dispositifs expérimentaux chers à la psychologie générale par lesquels un tiers est convoqué comme condition même de l'intelligence de l'expérience. Quant à l'État, Le Gaufey montre, à partir de la notion de personne chez Hobbes, qu'il est le pourvoyeur même de troisième personne, seul à même d'*autoriser*, au sens de Hobbes,[112]c'est-à-dire de faire advenir à la représentation sociale, ces personnes fictives que sont par exemple les associations, mais aussi bien tout homme, en tant que citoyen.

---

[108] Freud S. : La question de l'analyse profane, Paris, Gallimard, 1985, p. 29

[109] Freud S. : La question de l'analyse profane, Post-face, *op. cit.*, p.142

[110] *Ibid.*, p.29

[111] Le Gaufey G. : *Anatomie de la troisième personne*, EPEL, Paris, 1998

[112] Hobbes T. : *Léviathan, chap. XVI*. L'autorisation est le lien qui unit l'auteur (le représenté) à l'acteur (le représentant), chacun des individus renonçant dans le pacte social à se gouverner lui-même en autorisant un représentant commun, lequel représente ce qui a cédé son autorité comme sujet du droit ou *personne*. Le gouvernement ainsi fondé dans le temps mythique du pacte peut à son tour adjoindre à certaines « réalités » qui ne peuvent produire le lien d'autorisation (les fous, les enfants, les villes) un acteur, ou tuteur, qui les représente comme personne fictive, ou troisième personne, puisque ces sujets du droit ne peuvent dire « je ».

La thèse de Le Gaufey est que l'antipathie de la psychanalyse et de l'État tient à leur concurrence dans le domaine de fabrication de « troisième personne » : la psychanalyse n'admet pas de tiers précisément pour laisser en blanc sa place, qui ne saurait se fonder ailleurs que dans le transfert lui-même, cette « *curieuse exfoliation d'une troisième personne à partir d'une situation d'interlocution* [113] ».

Dritte Person, *ça*, médiation de la parole, *sujet-supposé-savoir*, quel que soit le nom et la construction de ce tiers évanescent, pas tout à fait sujet, (celui de : « Il m'aime »), pas tout à fait personne neutre (« Il pleut »), la situation analytique exclut qu'il se trouve *autorisé* par une instance tierce ; « *il n'y a pas d'Autre de l'Autre* », selon l'aphorisme lacanien. La réduction des idéaux de l'analyste comme le refus de toute dimension contractuelle dans la cure sont d'autres conséquences de ce principe d'exclusion entre l'analyste et l'analysant d'une médiation autre que celle du jeu du transfert. Dès lors la cure didactique, en tant qu'elle concentre la question du transfert et celle du statut social de l'analyste, statut dont l'Association doit répondre, est au cœur du problème.

Freud a voulu l'autonomie du champ qu'il a ouvert, en rupture de ban avec la communauté scientifique, en confiant à l'Association la charge d'organiser ses modes de transmission, et ne s'est jamais dédouané de la garantie à apporter à ses membres ni de la nécessité de mettre en œuvre une formation *ad hoc* qui écarte les charlatans :

> Pour la loi est un « charlatan » quiconque soigne des malades sans pouvoir produire un diplôme médical d'État. Je préférerais une autre définition : charlatan est celui qui entreprend un traitement sans posséder les connaissances et capacités nécessaires. [114]

La formation appropriée à la psychanalyse comme la garantie de son effectuation est ce qu'il a attendu des premiers instituts, comme il le répond à son « interlocuteur impartial » :

> Les candidats sont pris eux-mêmes en analyse, reçoivent un enseignement théorique sous la forme de cours sur tous les sujets importants pour eux, et bénéficient du contrôle d'analystes plus âgés, ayant de l'expérience, lorsqu'ils sont autorisés à faire leurs premiers essais sur des cas assez faciles [115].

Sans doute a-t-il été déçu par le programme des instituts : une légitimation de la psychanalyse sans doute, mais au double prix de l'imposture législatrice d'abord dénoncée par Balint, et d'une impasse sur la formation spécifique, question à laquelle Lacan donnera toute sa dimension. Dans la postface à *l'Analyse profane*, publiée à l'issue d'une discussion organisée par la Revue Internationale de Psychanalyse en 1927, Freud prenait soin de préciser l'orientation qui devait guider cette formation, sans que l'on sache s'il espérait encore être entendu de ses disciples :

> J'ai bien mis au premier plan cette thèse : il ne s'agissait pas de savoir si l'analyste est pourvu d'un diplôme médical, mais s'il a acquis la formation spéciale qui est nécessaire à l'exercice de l'analyse. On peut rattacher à cela la question qui a été discutée avant tant d'ardeur par les confrères : quelle est la formation la plus appropriée pour un analyste ? Je pensais, et je soutiens encore aujourd'hui que ce n'est pas celle que l'université prescrit au futur médecin. (…)
>
> Le plan de formation de l'analyste est en premier lieu à élaborer, il doit englober aussi bien les sciences de l'esprit, la psychologie, l'histoire de la civilisation, la sociologie, que l'anatomie, la biologie et l'histoire de l'évolution. Il y a là tant à apprendre qu'on peut légitimement retrancher de l'enseignement ce qui n'a pas de rapport direct avec l'activité analytique et ce qui ne peut contribuer qu'indirectement, comme toute autre étude, à la formation de l'intellect et de l'observation sensible. Il est facile d'objecter à cette suggestion qu'il n'y a pas de telles écoles

[113] Le Gaufey G. : Anatomie de la troisième personne, *op. cit.*, p. 14
[114] Freud S. : La question de l'analyse profane, *op. cit.*, p.106
[115] *Ibid.*, p.102

> supérieures d'analyse, et que c'est là une exigence idéale. En effet, c'est un idéal, mais qui peut être réalisé, et qui doit l'être. Nos instituts d'enseignement sont, malgré toute leur insuffisance juvénile, déjà le commencement d'une telle réalisation. [116]

Apres la mort de Freud, la volonté de l'Egopsychology américaine, autour de son chef de file et dirigeant de l'I.P.A Heinz Hartmann, d'intégrer la psychanalyse des disciplines supposées connexes, biologie, éthologie, psychologie cognitive, et d'y appliquer leur méthode à l'expérience freudienne, semblent rompre avec l'orientation épistémique désignée par Freud. Son approche objectivante de la cure - reproduction *in extenso* des dits de la séance, distinction des *data* et hypothèses — se situant au strict niveau de l'énoncé, rejette, avec l'énonciation et le désir, la question du transfert à Freud que Balint et Bernfeld posent vivement chacun à leur façon. Lacan tiendra, lui, qu'il y a une voie à défricher entre la scientificité feinte de l'Egopsychology et l'amour du père qui savait ce qui était juste ou non, et dont la disparition a laissé les fils désemparés.

Le refus de l'analyse profane, *« le dernier masque de la résistance à la psychanalyse, et le plus dangereux de tous »*[117], puisqu'il émane des analystes eux-mêmes, n'a pas été fatal à la psychanalyse, contrairement à ce que Freud prédisait, et peut-être s'en doutait-il : il obtint certes que les instituts restent en principe ouverts aux non-médecins, mais dans les faits, les profanes restèrent des exceptions, et le système de formation fut calqué sur les études médicales. Si Freud y était opposé, il a pourtant laissé faire, et Berlin l'a emporté sur Vienne, comme Bernfeld le rapporte :

> À Vienne, on préférait l'idée d'offrir au nouveau mouvement les occasions d'une étude sérieuse de la psychanalyse et de l'application de la psychanalyse à tous les domaines de la thérapie et de l'éducation. À Berlin la tendance était plutôt d'isoler les sociétés psychanalytiques du mouvement culturel général, et d'établir la psychanalyse comme une spécialité au sein de la profession médicale. À titre de compromis, les cliniques de Vienne et de Berlin ont décidé d'inclure dans leur programme de formation quelques dispositions pour la formation de non-médecins. Mais il apparaissait bientôt avec une intensité croissante que leur but était de donner des diplômes de psychanalyse. À la fin, la tendance berlinoise l'a emporté. [118]

Le stigmate en est demeuré sous la forme de la double qualification, « médecin et psychanalyste », voire le moderne « psychologue et psychanalyste », la qualification universitaire venant en appui à la qualification analytique comme à l'autorisation thérapeutique, dans une logique de support et de complément, qui doit être appréciée bien au-delà de ses bénéfices professionnels ou fiscaux.

L'extraterritorialité de la psychanalyse

Le refus de l'analyse profane au sens large, c'est-à-dire le voile jeté sur la question laissée ouverte par Freud de la formation spécifique de l'analyste a, selon le mot de Lacan, condamné le mouvement analytique à l'*extraterritorialité :* le terme désigne une portion de territoire enclavée dans une puissance étrangère, qui échappe dès lors à sa juridiction.

Lacan conseillait humoristiquement qu'un vote du Congrès des U.S.A accorde à ladite IPA un petit territoire à la mesure des États philatéliques : « *Ellis Island*, disait-il, *pour fixer les idées* » - la terre d'accostage des immigrants aux U.S.A, asile de la diaspora analytique —, afin que l'IPA

[116] *Ibid.*, postface, p. 143
[117] Lettre à Ferenczi du 27 avril 1929 citée par Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, 1975, vol. 3, p. 339.
[118] Bernfeld S. : *On psychoanalytic training*, Psychoanalytic Quarterly n°32, 1962, p.452-484

« *y installe ses services avec ses Congrégations de l'Index, des Missions et de la Propagande* », si bien que « *les décrets qu'elle émettrait pour le monde entier, d'être datés et promulgués de ce territoire, rendraient la situation plus définie diplomatiquement.* »[119] Lacan oppose le *volant temporel* fondant la direction de la cure dans le temps logique de l'inconscient, au *volant spirituel* d'une pratique standardisée tributaire des bulles qui s'édictent depuis le Vatican de l'organisation psychanalytique internationale. Dans un registre métaphorique moins délicat, mais tout aussi évocateur : « *l'extraterritorialité couverte dont la psychanalyse procède pour s'étendre suggère de la traiter à la façon d'une tumeur, par l'extériorisation* ». [120]

Les psychanalystes se révèlent par là des « êtres-chauve-souris », écrit Lacan dans *Variantes de la cure-type*, qui dénient et réclament pour leur discipline une position d'exception les excluant de toute communicabilité scientifique.

> (…) imperméables à tous critères autres que ceux d'une dynamique, d'une topique, d'une économie, qu'ils sont incapables de faire valoir au dehors. Dès lors toute reconnaissance de la psychanalyse, autant comme profession que comme science, ne se propose qu'à receler un principe d'extraterritorialité auquel il est aussi impossible au psychanalyste de renoncer que de ne pas le dénier : ce qui l'oblige à mettre toute validation de ses problèmes sous le signe de la double appartenance, et à s'armer des postures d'insaisissable qu'a la Chauve-souris de la fable. Toute discussion sur la question présente s'engage donc par un malentendu, lequel encore se relève de se produire au contre-jour d'un paradoxe du dedans. [121].

Avant d'examiner ce « *paradoxe du dedans* », notons que la « *question présente* » est celle soulevée sous le titre *Variantes de la cure-type* : ce n'est pas un titre de Lacan, l'article fut écrit sur commande pour la section psychiatrie de l'encyclopédie médico-chirurgicale ; il est le pendant d'un premier, *La cure-type*, écrit par Maurice Bouvet, qui décrit par le menu la forme classique, canonique, du déroulement d'une cure. À Bouvet donc la « cure-type », à Lacan les « variantes », et tous les relents de déviation qu'une telle imputation traîne avec elle : Lacan était déjà dans le collimateur de la direction de l'Association pour sa pratique peu orthodoxe des séances dites « courtes ». Il s'est saisi de l'occasion pour mettre les points sur les i, de façon suffisamment claire pour que l'article soit refusé, malgré l'appui d'Henri Ey.

Que pour présenter la découverte freudienne dans l'Encyclopédie médico-chirurgicale on ne trouve rien de mieux que de se recommander d'un type est révélateur de l'impasse : l'appui pris sur le type, soit la forme exemplaire de l'espèce, la semblance, exonère de se prononcer sur les *critères* de la conclusion de la cure ; l'abandon généralisé des critères thérapeutiques n'est ainsi que l'alibi pris de la mise en garde de Freud sur la *furor sanandi* pour continuer de méconnaître tant la visée de la cure que le ressort de son action.

Les standards ne sont que « *l'instrument d'un standing* », quand la norme est tombée dans l'orbe des intérêts corporatistes. Or, comme Glover l'a démontré dans son enquête[122], ces normes sont en réalité d'un groupe à l'autre « *aussi différentes que la craie du fromage* », malgré la

> supposition affectée et entretenue avec soin que ceux qui sont en fonction de participer à un tel propos partageraient, fût-ce grossièrement, les mêmes vues, parleraient le même langage technique, suivraient des systèmes identiques de diagnostic, de pronostic et de sélection des cas,

[119] Lacan J. : Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956, in Ecrits, *op. cit.*, p.485
[120] Lacan J. : Variantes de la cure-type , *in* Ecrits, *op. cit.*, p.329
[121] *Ibid.*, p.325
[122] Dans le contexte des controverses de la British Society, Edward Glover, membre fondateur de la London clinic of psycho-analysis, fit circuler un questionnaire aux fins de rendre compte de ce qu'étaient les pratiques techniques réelles et les normes de travail en Grande-Bretagne. De l'examen des réponses, il s'avéra qu'il n'y avait d'accord complet que sur une infime partie des items. Le compte-rendu est publié dans *Technique de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1958

> pratiqueraient, fût-ce de façon approximative, les mêmes procédés techniques. Aucune de ces prétentions ne saurait supporter un contrôle un peu serré. [123]

Glover rapporte cet état de dislocation aux divergences théoriques, ce que Lacan conteste : il y a bien une ambiguïté native du statut du psychanalyste.

On demande à Lacan les *variantes* du type, il assène une définition : « *Une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste.* »[124] Boutade sans doute, mais qui, d'une part, relève l'enjeu qui s'attache à la définition du psychanalyste dans la psychanalyse — « *la psychanalyse est sa mise en question* »[125] — et d'autre part, en sa circularité tautologique, se donne conformément à l'ambiguïté constitutive de l'analyste : d'être fondé dans et par la parole, c'est-à-dire dans la situation transférentielle entendue par Lacan en 1955 comme voie vers une reconnaissance intersubjective.

Le psychanalyste dans sa pratique, l'homme réel, y est alors en effet exposé, dans le transfert à une « *ambiguïté insoutenable* », celle qui « *s'attache à ce que parler veut dire, et chacun la rencontre à seulement accueillir un discours* » [126]. En effet le sens du discours « *réside dans celui qui l'écoute, mais c'est de son accueil que dépend qui le dit* »[127] : ou bien le sujet qu'il accueille dans le registre symbolique du discours constituant, ou bien cet autre imaginaire que son discours lui livre comme constitué. La polarisation sur l'analyse des résistances, corrélative du délaissement de l'interprétation, tend à inscrire la cure dans le registre purement imaginaire du semblable, d'exclure son rapport au sujet de toute fondation dans la parole :

> Si dès lors l'analyste donnant au sujet le mot de son symptôme, celui-ci n'en persiste pas moins, c'est que le sujet résiste à en reconnaitre le sens : et l'on conclut que c'est cette résistance qu'il faut avant tout analyser. Entendons que cette règle fait encore foi à l'interprétation, mais c'est du versant du sujet où l'on va chercher cette résistance que va dépendre la déviation qui s'annonce ; et il est clair que la notion penche à tenir le sujet constitué par son discours. Qu'elle aille chercher la résistance hors de ce discours même, et la déviation sera sans remède. On ne reviendra plus à questionner sur son échec la fonction constituante de l'interprétation. [128]

Retour à l'envoyeur, donc : la déviation n'est pas le trait d'une pratique qui prend des libertés avec l'orthopraxie régnante, mais de celle qui, oublieuse de l'interprétation freudienne et des principes qui gouvernent la cure, tente de se stabiliser dans des formes qui en nient la nature.

> Pour l'expérience psychanalytique on doit comprendre qu'elle se déroule tout entière dans ce rapport de sujet à sujet, en signifiant par là qu'elle garde une dimension irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu. [129]

A défaut de donner ses fondements scientifiques à la cure, la tentation d'objectiver la relation analytique ne mène qu'à une impasse, un scientisme qui tient plus de l'organisation religieuse que de toute autre institutionnalisation.

> Une pratique qui se fonde sur l'intersubjectivité ne peut fuir ses lois, quand à vouloir se faire reconnaître elle en invoque les effets. [130]

---

[123] Glover E., cité par Lacan J. *in* Variantes de la cure-type, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.326-27
[124] Lacan J. : Variantes de la cure-type, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.329
[125] Lacan J. : Le Séminaire sur « La lettre volée », *in* Ecrits, *op. cit.,* p.41
[126] Lacan J. : Variantes de la cure-type, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.330-31
[127] *Ibid.*, p.331
[128] *Ibid.*, p.333
[129] Lacan J. Intervention sur le transfert, *in* Ecrits, *op.cit.,* p.216
[130] *Ibid.* p.333

Cet impensé, dont la conséquence est d'obérer la dimension intersubjective de la vérité, se reverse alors dans une interrogation permanente sur la limite des variations tolérables du dispositif, donc sur sa conformité.

II- LACAN : « ICH-PSYCHOLOGIE UND MASSENANALYSE » [131]

La reproduction imaginaire

Ich-psychologie und Massenanalyse, « psychologie du moi et analyse de masse », c'est le jeu de mot de Lacan, qui à inverser les termes du titre de l'article de Freud, s'en autorise pourtant pour désigner les impasses aussi bien curatives que d'organisation sociale auxquelles mène l'assimilation de la cure à l'identification au Moi fort de l'analyste. À l'instar de Balint ou Bernfeld, Lacan a produit une analyse très articulée de la formation des psychanalystes, et plus largement des modes de transmission de la psychanalyste, mais les effets délétères de l'identification sont selon lui bien plutôt à formuler à partir de *Psychologie des foules et analyse du moi* que de l'Œdipe ou Totem et Tabou : « *Freud a engagé l'IPA dans sa voie*, note-t-il, dix ans avant « *la découverte fondamentale de l'identification du moi de chaque individu à une même image idéale dont la personnalité du chef supporte le mirage* » [132].

Freud dégageait par l'analyse des deux foules hautement structurées que sont l'église et l'armée le mécanisme par lequel un groupe organique participe de la foule.

> Rendu plus tôt attentif à ces effets, Freud sans doute se fût interrogé sur le champ laissé à la dominance de la fonction du boss ou du caïd, dans une organisation qui, pour soutenir sa parole même, certes pouvait comme ses modèles s'équilibrer d'un recours au lien symbolique, c'est-à-dire d'une tradition, d'une discipline, mais non de façon équivalente, puisque tradition et discipline s'y donnaient pour objet de mettre en question leur principe, avec le rapport de l'homme à la parole. [133]

La thèse de Lacan est que Freud dans ce texte de 1921 rectifie son modèle totémique, et lance un avertissement aux analystes au moment même où le système de formation est en train de se cristalliser. D'autre part, il rapporte un ensemble de difficultés de la transmission de la psychanalyse au fait qu'elle participe à la mise en cause des structures traditionnelles, desquelles Freud a voulu pourtant l'étayer. La naissance de la psychanalyse est intimement liée au moment historique qui a vu s'accomplir, avec le déclin de *l'imago paternelle* [134], un profond bouleversement des structures traditionnelles, puisque ce déclin du père est cela même qui a rendu possible le dégagement de son statut symbolique, c'est-à-dire sa discordance quant à sa fonction symbolique, toujours attestée par les névrosés ; et sans doute la découverte de Freud n'est-elle pas pour rien dans l'accélération de la caducité des formes traditionnelles de l'idéal.

Freud avait pressenti la difficulté particulière qui s'attache à la transmission de la psychanalyse : « l'enseignement de la psychanalyse présente des difficultés très graves, qui sont sources de la

[131] Lacan J. : Le Transfert, Le Séminaire livre VIII, Paris, Seuil, 2001, p. 395
[132] Lacan J. : Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.474
[133] *Ibid.*, p.475
[134] cf. Lacan J. : *Les complexes familiaux, in* Autres Ecrits, Seuil, Paris, 2001

plupart des conflits et désaccords ». Devant l'impuissance à faire reposer la communauté analytique sur une autodiscipline qui se passerait des formes traditionnelles de la hiérarchie, Freud a alors parié sur un recours à l'autorité, à l'amour pour le père et la culpabilité, manœuvre dont Lacan indique qu'elle a échoué à pacifier les effets imaginaires du groupe. La voie de la tradition ou de la discipline, qui, dans les foules ecclésiales et militaires, traite par la fonction symbolique de l'amour et de l'obéissance pour le père ce que Lacan appelle ailleurs « *les puissances sombres du surmoi* »[135], est peu praticable pour une raison psychanalytique qui en dévoile et questionne le noyau efficient : le rapport de l'homme à la parole. Les dérives de l'organisation de la formation des analystes apparaissent dès lors comme un traitement de l'échec à lui donner son principe propre :

> Pour se transmettre, faute de disposer de la loi du sang qui implique la génération, voire de celle de l'adoption qui suppose l'alliance, il lui reste la voie de la reproduction imaginaire qui par un mode de fac-similé analogue à l'impression, en permet, si l'on peut dire, le tirage à un certain nombre d'exemplaires, où l'unique se pluralise. Ce mode de multiplication n'est pas sans trouver dans la situation des affinités favorables. Car n'oublions pas que l'entrée dans la communauté est soumise à la condition de la psychanalyse didactique, et il y a bien quelque raison pour que ce soit dans le cercle des didacticiens que la théorie qui fait de l'identification au moi de l'analyste la fin de l'analyse, ait vu le jour. [136]

La transmission de la psychanalyse, empruntant une voie imaginaire de reproduction, est une foule, une masse, plus qu'une famille, comme Ferenczi l'avait souhaité à Nuremberg. La distinction de l'imaginaire et du symbolique que Lacan formule avec la promotion en 1953 de son ternaire symbolique, imaginaire, réel, est cela même qui lui permet de faire le partage entre la fonction du père et celle du chef. De l'ambivalence ou conflit entre les pères et les fils tels que lus par Balint ou Bernfeld, Lacan y sépare ce qui ressortit à l'agressivité ou rivalité imaginaire, d'une part, et à la discordance symbolique d'autre part.

L'effet d'identification imaginaire se réduit pour Lacan à la structure du moi, qu'il rappelle liée par Freud au narcissisme, pour l'opposer à l'assimilation par l'*Egopsychology* du moi à l'instance de synthèse des fonctions psychiques : « *Freud a mis l'accent sur le fait qu'il s'agit de l'identité que porte en soi l'idéalisation narcissique* ». Lacan aborde dès sa thèse de psychiatrie[137] le registre du moi avec le narcissisme, ce que justifie la première occurrence freudienne des notions de moi idéal et d'idéal du moi dans « Pour introduire le narcissisme »[138] (1914), mais il le repère d'emblée comme une lacune de la théorie analytique. Or cette idéalisation narcissique porte avec elle des effets de violence :

> L'identification narcissique, si finement décrite par M. Balint (…) laisse le sujet, dans une béatitude sans mesure, plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle le Surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (Verwerfung) des commandements de la parole [139].

C'est à partir de la même thèse que Lacan rend compte de l'hallucination psychotique (la voix) : au point de rupture de la chaîne symbolique (la forclusion du Nom-du-Père) surgissent des éléments de l'imaginaire sous une forme féroce dès lors qu'ils sont dénoués de la médiation symbolique. Le *stade du miroir* en sa constitution hégélienne en rend compte sous la forme d'une relation d'exclusion :

---

[135] Lacan J. : La psychiatrie anglaise et la guerre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.120
[136] Lacan J. : Situation de la psychanalyse et formation de l'analyste en 1956, in Ecrits, *op. cit.*, p.475
[137] Lacan J. : De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, Seuil, Paris, 1975
[138] Freud S. : Pour introduire le narcissisme, in Œuvres complètes, tome XII, PUF, 2005, p.237
[139] Lacan J. : Variantes de la cure-type, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.360

> La signification décisive pour nous de l'aliénation constituante de l'Urbild du moi apparaît dans la relation d'exclusion qui structure dès lors dans le sujet la relation duelle de moi à moi. Car si la coaptation imaginaire de l'un à l'autre devrait faire que les rôles se répartissent de manière complémentaire (...), l'identification précipitée du moi à l'autre dans le sujet a pour effet que cette répartition ne constitue jamais une harmonie même cinétique, mais s'insinue sur le « toi ou moi » permanent d'une guerre. [140]

Aussi le mode de relation sur lequel va reposer un groupe qui tire son unité de l'identification narcissique sera à l'image de la « *jalousie fraternelle ou acrimonie conjugale* ». Ce lien est puissant : dans la conquête du pouvoir, la *Schadenfreude* que satisfait l'identification de l'opprimé au Führer a fait ses preuves ; dans la quête du savoir, c'est « *la haine* » qui soude le groupe : « *en lui on communie sans communiquer* »[141]. C'est le portrait cruel d'un tel groupe que Lacan peint dans *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*. [142]

La société de psychanalyse ne connaît qu'un seul grade hiérarchique, la « Suffisance », terme que Lacan dérive de l'*Eigendünkel* hégélienne : il caractérise les « *rapports du moi à la vérité* » dont Hegel a déduit la structure dialectique comme phénomène de l'*infatuation*, dont Freud livre le ressort avec le concept d'identification. Les *Suffisances*, ce sont donc les infatués, les identifiés. Il n'y a qu'un seul grade, bien que Lacan dresse le portrait satirique des différentes espèces qui peuplent les sociétés, selon la distinction qu'il fera valoir, au moment de fonder le recrutement des analystes sur autre chose que la cooptation, du *gradus* et de la *hiérarchie*, à entendre comme relevant le premier du rapport au savoir de l'inconscient, le second d'un degré dans l'échelle des pouvoirs. L'absence de grade qui, écrit-il, justifie ces sociétés à se dire démocratiques, n'a donc rien d'élogieux, et doit plutôt être rapprochée de « *la démocratisation des rapports hiérarchiques*[143] » régulièrement convoquée par Lacan pour désigner le nivellement de tous, la cohésion massive et l'égalitarisme forcené des totalitarismes. Au sein de ce seul grade — « *il n'y a pas de suffisance moindre ou plus grande* » — des catégories hiérarchiques se distribuent pourtant, dont Lacan montre la genèse, à partir de son donné paradoxal : comment se constitue une société de psychanalystes qui n'a pour toute définition de l'analyste que l'identification à l'analyste, et donc pour seul critère de « *suffire à la Suffisance* » ?

> Mais, dès lors que ces suffisances sont constituées en société et que leur choix est cooptatif, la notion de classe s'impose et ne peut apparaître en celle où s'exerce leur choix qu'à l'envelopper de quelque opposition à la leur. [144]

L'admission au sein des suffisances nécessite la situation une classe distincte d'impétrants, celle des *Suffisances* y trouvant quelque consistance en retour. Seulement, l'opposition purement formelle de l'insuffisance à la suffisance n'étant pas tenable, il y faut une catégorie qui ne soit pas dans un rapport de pure exclusion à la suffisance, mais se qualifie pourtant de se tenir en dehors : ce sont les *Petits Souliers*, qui n'en sont pas moins suffisants, d'être « *toujours dans leurs petits souliers, et dans le fait qu'ils s'en arrangent, manifestent une suffisance voilée de son opposition à la suffisance* ».

Un hiatus demeure entre ces deux positions qu'aucune transition ne semble pouvoir combler, qui se peuple pourtant d'une catégorie intermédiaire : les *Bien-nécessaires*, dont la fonction dans l'organisation est de « *relever l'usage de la parole* » puisque les deux classes fondamentales sont silencieuses, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes « *d'une communauté dont la charge est de maintenir un certain discours.* » Les *petits Souliers* ne pourraient que poser des questions, ce dont ils

---

[140] Lacan J. : La Chose freudienne, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.428
[141] Lacan J. : Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956, *in* Ecrits, *op. cit.*, p. 479
[142] *Ibid.*, pp. 479 à 486
[143] Lacan J. : La psychiatrie anglaise et la guerre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.103
[144] Lacan J. : Situation de la psychanalyse en 1956, *op. cit.*, p. 476

s'abstiennent en bons analysés. Il est d'ailleurs « *strictement impossible dans le langage en cours dans la communauté, de poser une question sensée* ». Les *Suffisances* « *se suffisant n'ont rien à se dire, et, dans le silence des Petits Souliers, personne à qui répondre* ». Les *Biens-Nécessaires* meublent ce silence d'un *discours inconsistant*. Les *Béatitudes* enfin sont les porte-paroles des *Suffisances* qui gardent le silence, en produisant un *discours immotivé*.

Quand Freud a donné tout son poids à l'analyse comme « métier impossible », elle est devenue une de ces « professions délirantes »[145] que peuplent au dire de Valéry des uniques. Les *number-one*, pour Lacan, ne sont pourtant jamais que des numéros deux :

> Que le numéro deux se réjouisse d'être impair, où cela va-t-il le mener dans cette réunion, — que nous pouvons sans abus ordonner en une rangée unique par la seule condition d'y lier à la queue leu leu chacun à un autre qui le précède ? [146]

Lacan en quelque sorte « topologise » ce que Balint traite en termes de filiation, voire de succession apostolique, en montrant que cette collection d'uniques ne s'ordonne qu'à faire entrer dans sa ronde *un en plus* : c'est qu'il y faut nécessairement le nombre trois « *qui accouchera de l'impair, avant que celui-ci puisse exercer ses séductions sur le numéro deux.* »

Ce tiers est la médiation de la parole, et il est précisément, à se maintenir dans l'Autre, ce qui interdit de rabattre la dimension évocatrice de la parole sur l'option binaire d'y suffire ou non : de faire de *l'O d'un oracle, l'U d'un verdict*, d'un *Urteil*. Il interdit encore de ramener la cure à la reproduction du même : la dualité s'excède dans cet un-en-plus, qui est Un-sans-plus, et non pas Un-encore qui serait toujours Un-de-trop ; c'est dire que ce tiers, dont Freud exclut qu'il soit Un-de-trop dans la situation analytique, est une fonction de la série, qu'il s'agisse de celle des dits de l'analysant ou de la « reproduction » des analystes. Ceci se trouve éclairé par les avancées de Lacan dans son Séminaire de 1961-1962 *L'identification*, qui noue le *trait unaire* de l'identification et la répétition à la fonction de l'Un-en-plus, en tant que principe sériel de récurrence et surgissement d'un terme excédentaire à toute opération de bouclage d'une liste.

L'idéal du moi de la masse analytique

> L'analyste n'est pas le seul analyste. Il fait partie d'un groupe, d'une masse, au sens propre qu'a ce terme dans l'article de Freud, Massenpsychologie. [147]

Lacan relève que ce n'est pas l'effet d'un hasard si Freud a abordé cette question au moment précis où la communauté psychanalytique était déjà constituée depuis dix années et commençait d'organiser la standardisation de la formation. Par ailleurs, la portée de ce texte doit être appréciée à partir de sa situation dans la doctrine de Freud, contemporaine de

[145] Paul Valéry, Monsieur Teste. « Paris enferme et combine, et consomme ou consume la plupart des brillants infortunés que leurs destins ont appelés aux professions délirantes... Je nomme ainsi tous ces métiers dont le principal instrument est l'opinion que l'on a de soi-même, et dont la matière première est l'opinion que les autres ont de vous. Les personnes qui les exercent, vouées à une éternelle candidature, sont nécessairement toujours affligées d'un certain délire des grandeurs qu'un certain délire de la persécution traverse et tourmente sans répit. Chez ce peuple d'uniques, règne la loi de faire ce que nul n'a jamais fait et que nul jamais ne fera. C'est du moins la loi des "meilleurs", c'est-à-dire de ceux qui ont le cœur de vouloir nettement quelque chose d'absurde... Ils ne vivent que pour obtenir et rendre durable l'illusion d'être seuls, car la supériorité n'est qu'une solitude située sur les limites actuelles d'une espèce. Ils fondent chacun son existence sur l'inexistence des autres, mais auxquels il faut arracher leur consentement qu'ils n'existent pas... Remarquez bien que je ne fais que de déduire ce qui est enveloppé dans ce qui se voit. Si vous doutez, cherchez donc à quoi tend un travail qui doit ne pouvoir absolument être fait que par un individu déterminé, et qui dépend de la particularité des hommes ? Songez à la signification véritable d'une hiérarchie fondée sur la rareté ».

[146] Lacan J. : Situation de la psychanalyse, *op. cit.*, .480

[147] Lacan J. : Le Transfert, le Séminaire livre VIII, Paris, Seuil, 2001, p. 391

l'élaboration de la seconde topique qui s'articule toute entière autour des rapports de l'analyste à sa propre fonction, fonction soutenue au sein de la communauté freudienne en tant qu'idéal du moi analytique.

> Il faudrait reprendre cet article en l'appliquant à l'évolution de la théorie que les analystes ont promue de la fonction analytique, pour voir quelle nécessité, quelle gravitation active, fait converger (…) la fonction de l'analyste vers l'image qu'il peut s'en faire. Cette image se situe très précisément au point que Freud nous apprend à dégager, dont il mène à son terme la fonction dans la seconde topique, et qui est celui de l'Ich-Ideal – traduction, idéal du moi[148].

La traduction anglaise de *l'Ich-Ideal* par *Ego Ideal*, langue dans laquelle les places du déterminant et du déterminatif sont plus lâches qu'en allemand, a entériné un *glissement sémantique* qui s'est amorcé dans les années trente. Lacan prend pour jalon de ce mouvement de confusion un article de 1933 de Jekels et Bergler, *Amour et transfert*, qui tourne tout entier autour de cette thématique de l'Ideal. Dans cet article de 1933, l'idéal du moi est employé à marquer la place que prend pour l'analysé l'analyste : la place de son idéal du moi. Vingt ans plus tard, il se dit en clair *« que les rapports de l'analysé et de l'analyste reposent sur le fait que l'analyste a un moi que l'on peut appeler idéal »* [149] Le glissement sémantique s'est produit dans la critique interne à l'analyse, et se trouve donc directement lié au rapport de l'analyste à sa propre fonction, *« et à l'image qu'il peut s'en faire ».*

La question se redouble de son inscription dans la communauté analytique, puisque dès lors se posent les problèmes relevés par Freud dans *Massenpsychologie*, ceux du rapport de l'organisation de la masse à l'existence du discours analytique. L'analyste doit avoir *« une juste aperception de son rapport, à lui, propre, avec la fonction de l'Idéal du Moi, en tant que pour lui, comme analyste (…) cette fonction est soutenue à l'intérieure de la masse analytique. »*[150] À défaut s'est produit ce glissement de sens, qui, bien plus qu'une erreur, implique subjectivement ceux qui en sont responsables. Il s'agit d'une opération de *« colmatage »*, en réaction à ce que l'on a coutume d'appeler le tournant des années 20, conséquence de la fermeture de l'inconscient produit par *« l'effet d'un discours, celui de la première génération, qui portant sur l'effet d'un discours, à savoir l'inconscient, ne sait que c'est de ça qu'il s'agit. »* [151]

Lacan indique qu'il en est résulté un effet de *« cristallisation nouvelle »* de l'inconscient en réponse à la production de la théorie analytique et à sa pratique. Freud a reconnu les structures qui soutiennent cette cristallisation, ces degrés d'aliénation du sujet, sous les termes de moi, d'idéal, de surmoi. Freud désigne ainsi des *« points nœuds »*, dont les *« effets mettent en recul le sujet, l'immunisent, le mithridatisent par rapport à un certain discours. Ils empêchent de mener le sujet là où nous voulons le mener, c'est à savoir à son désir »* [152].

Freud s'essaye à définir ces constantes, mais ce n'est pas pour les consacrer qu'il s'en occupe :

> Même lorsqu'il parle du Ich et qu'il le met au premier plan, ce n'est pas pour instaurer la fonction prétendue synthétique du moi comme une espèce d'inertie irréductible. [153]

Freud n'a pas écrit sa seconde topique pour frayer le retour du moi autonome, et la question qu'il ouvre dans *Psychologie des masses et analyse du Moi* est bien celle de savoir comment un *« objet réduit à sa réalité la plus stupide »*, mais mis par un certain nombre de sujets en une fonction de dénominateur commun, c'est-à-dire en fonction *« d'insigne »*, est capable de précipiter l'identification du moi idéal. Les thèses de la *Massenpsychologie*, l'identification narcissique au

[148] Ibid.
[149] *Ibid.*, p.393
[150] *Ibid.*, p.393
[151] *Ibid.*, p.394
[152] Ibid.
[153] Ibid.

principe de la foule et l'identité du collectif et de l'individuel, fournissent à Lacan les moyens d'une critique conjointe des sociétés analytiques et de la didactique comme identification au moi de l'analyste, promue par les hérauts du Moi autonome, les théoriciens de l'Egopsychology : « *Ich-psychologie und Massenanalyse* ».

Quand Freud rend compte de la psychologie des masses, son analyse dissout cette masse en autant de liens d'un à l'un, comme fondements du lien de masse. Le schéma optique de Lacan permet une distinction précise de ce qui relève de l'un ponctuel, insécable, unaire dira-t-il plus tard, de l'idéal du moi, et de l'unité cohésive de la foule du moi.

Dès le Stade du miroir, Lacan indiquait que le rapport du vivant aux objets qu'il désire est lié à des conditions de *Gestalt*, forme qui possède une propriété unitaire, et vient offrir une enceinte à un insaisissable pluriel cénesthésique : « *la turbulence de mouvements où il s'éprouve l'animer* » [154].

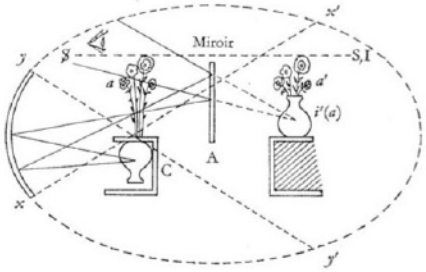
Ce grouillement n'est pas identique au morcellement : *le petit homme à ce stade infans* est l'expression qui désigne cette chose sans doute turbulente mise en forme par l'identification, où le sujet anticipe une unité qu'il n'a alors pas les moyens de soutenir, du fait de sa prématuration. Cette unité anticipée découvre en retour un corps, qui, par cette réflexivité nouvelle, va apparaître comme ayant été morcelé. Le morcellement n'est donc pas un donné premier, il est le corrélat du surgissement de l'unité de l'image de l'autre, ce qui donne à la relation spéculaire son caractère de tension mortelle, de fascination et de déréliction, voire d'angoisse : la dialectique spéculaire, « *drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation* », désigne sa dimension temporelle comme celle de l'angoisse ; l'image du double qui s'autonomise, dans les phénomènes paroxystiques des psychoses, est rapportée à la stase de la dialectique identificatoire.

Dans les complexes familiaux, Lacan fait du *complexe d'intrusion* ce qui introduit autrui comme tel : son ressort est la jalousie, permettant au moi d'affirmer son identité et de ne plus se confondre avec l'image de l'autre. Le moi se forme ainsi selon deux étapes bien distinctes : avec le stade du miroir surgit l'unité inédite du moi « *formé* » et « *aliéné* » à l'altérité de l'image plongée dans un « *monde narcissique* » [155] ; puis le moi va distinguer l'image spéculaire narcissique de l'image du semblable à travers le drame de la jalousie. La concurrence avec le rival et l'accord avec l'égal y sont donnés comme les vecteurs mêmes de la sociabilité, « *l'archétype des sentiments sociaux* ». Le grand Autre viendra plus tard marquer cette place de l'accord au-delà de la rivalité, quand Lacan disposera d'une claire distinction des registres symbolique, imaginaire et réel.

Le schéma optique, construit dès la première année du Séminaire à Sainte-Anne et qui a retenu Lacan de nombreuses années, voit le jour avec le ternaire RSI, et le nouage dans ce stade du miroir renouvelé de ces trois registres. Aux auditeurs du Séminaire du 24 mars1954, Lacan annonce : « *J'ai fomenté pour vous un petit modèle, succédané du stade du miroir* » [156], qui se prête à une présentation optique ; Lacan peut se recommander de Freud, qui a ouvert la voie de cette comparaison dans *l'Abrégé de psychanalyse*. L'expérience de « physique amusante » du bouquet inversé cueillie chez Bouasse est un dispositif de l'optique géométrique où l'espace réel se

[154] Lacan J. : Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.95
[155] Lacan J. : Les complexes familiaux, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.43-44
[156] Lacan J. : Les écrits techniques de Freud, Le Séminaire livre I, Seuil, Paris, 1975, p.142

double d'un espace imaginaire : au voisinage du centre géométrique d'un miroir sphérique, les points réels ont des images réelles situées en des points diamétralement opposés. Surtout, pour que l'image des fleurs cachées soit visible, l'œil doit se placer à l'intérieur d'un cône défini par des vecteurs spécifiés :



Le schéma optique de « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache »

> Alors, qu'est-ce que signifie l'œil qui est là ? Cela veut dire que, dans le rapport de l'imaginaire et du réel, tout dépend de la situation du sujet, et la situation du sujet — vous devez le savoir depuis que je vous le répète — est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole. [157]

Avec l'introduction du miroir plan dans le dispositif, qui rapatrie dans l'expérience de Bouasse celui du stade du miroir, les trois termes décisifs : l'*œil*, symbolisant le sujet ; les *fleurs*, symbolisant désir et instincts ; et le *vase*, symbolisant la forme unitaire et imaginaire du corps, font maintenant face au miroir. Le miroir sphérique conserve la même fonction que dans l'expérience de Bouasse : rassembler les fleurs, le vase et l'œil. À la différence du stade du miroir, ce qui fait face au miroir plan et va s'y refléter est d'entrée de jeu donné comme un composite, au lieu de ce qui s'appelait avant le « *corps* », ou « *l'enfant* », le schéma optique accusant encore ceci que l'unité, le « corps », ne préexiste pas à cette opération de bouclage. Ce miroir plan — l'Autre — est ce qui va en outre permettre une distinction maximale entre idéal du moi et moi idéal.

> En d'autres termes, c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme voyant. C'est la parole, la fonction symbolique, qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation, de l'imaginaire. La distinction est faite dans cette représentation entre l'IdealIch et l'Ichideal, entre moi-idéal et idéal du moi. L'idéal du moi commande le jeu de relations d'où dépend toute relation à autrui. [158]

Six ans plus tard, dans *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache*[159], Lacan donne *la forme généralisée* du schéma optique : le sujet y est désigné par $, le sujet barré, écriture issue du graphe du désir, le miroir par A, l'Autre.

L'image virtuelle hérite d'une écriture qui lui vient aussi du Graphe, i'(a), le moi idéal. La place du sujet virtuel, dans la ligne de l'œil, est I, l'idéal du moi. Lacan distingue i(a), l'image réelle du corps qui se forme sur le miroir convexe et reste invisible au sujet, et i'(a), le moi idéal, son reflet dans le miroir plan A. Le sujet n'accède à l'image réelle qui se produit en i(a) que sous la forme de son image virtuelle i'(a), l'image de l'autre, par l'intermédiaire du miroir plan de

[157] Ibid.
[158] Lacan J., Les écrits techniques de Freud, le Séminaire livre I, *op. cit.,* p.161
[159] Lacan J. : Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, *in* Ecrits, *op. cit.*

l'Autre. i'(a) est le support de la fonction de l'image spéculaire, chargée du pouvoir de fascination bien distingué par Freud sous le terme d'investissement narcissique.

L'image i'(a) apparaît au sujet dans l'Autre pour autant qu'il est à une place — celle de l'œil, $ — qui ne se confond pas avec la place de ce qui est reflété. L'œil ne se mire pas dans le miroir, puisqu'il représente le sujet qui ne saurait avoir d'image, d'être appendu uniquement au symbolique : « *Comme il n'est rien, il ne peut s'y voir. Aussi bien n'est-ce pas lui en tant que sujet qu'il cherche dans ce miroir* ». [160]

Comme Guy Le Gaufey[161] l'a finement repéré, l'introduction dans cet article d'un donné jusqu'alors délaissé du stade du miroir est significative du déplacement que Lacan est en train d'imprimer à l'ensemble de cette construction : il s'agit de l'assentiment donné par l'adulte, de l'authentification qui répond au retournement de l'enfant. En 1949, Lacan ne retenait de l'observation de Wallon que « *l'assomption jubilatoire* » comme marque de l'identification : *« au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image* » [162]. Là, Lacan redouble l'assomption imaginaire d'une assomption symbolique : l'identification narcissique apparaît comme supportée par l'appel à l'acquiescement symbolique de l'Autre, le témoin, le tiers entre le moi et son image, que Lacan n'hésite pas à nommer, dans le Séminaire contemporain *Le transfert*, « *les deux frères jumeaux du moi et de l'image du petit autre* ».

> Car l'Autre où le discours se place, toujours latent à la triangulation qui consacre cette distance ne l'est pas tant qu'il ne s'étale jusque dans la relation spéculaire en son plus pur moment : dans le geste par quoi l'enfant au miroir, se retournant vers celui qui le porte, en appelle du regard au témoin qui décante, de la vérifier, la reconnaissance de l'image, de l'assomption jubilante, où certes elle était déjà. [163]

Lacan en relève les conséquences cliniques :

> C'est bien cette manœuvre de l'Autre qu'opère le névrosé pour renouveler sans cesse ces ébauches d'identification dans le transfert sauvage qui légitime notre emploi du terme de névroses de transfert. [164]

Le caractère ponctuel de la référence originelle à l'Autre dans le rapport narcissique est supporté par *l'einziger Zug*, au principe de la seconde identification dans la doctrine freudienne, « *partielle, extrêmement limitée, et (qui) n'emprunte qu'un seul trait à la personne objet.* » [165]

> Ce regard de l'Autre, nous devons le concevoir comme s'intériorisant par un signe. Ça suffit. Ein einziger Zug. Il n'y a pas besoin de tout un champ d'organisation et d'une introjection massive. Ce point I du trait unique, ce signe de l'assentiment de l'Autre, du choix d'amour sur lequel le sujet peut opérer, est là quelque part, et se règle dans la suite du jeu du miroir.[166]

Et nul besoin davantage d'y faire entrer le pathétique de la reconnaissance filiale, tant il y suffit de presque rien :

> Un éclair, mais c'est trop dire, car un éclair a toujours passé pour être le signe même du Père des dieux, une mouche qui vole, si elle passe dans ce champ, suffit pour me faire me repérer ailleurs, pour m'entraîner hors du champ conique de visibilité de i(a).[167]

Il suffit que quoi que ce soit bouge dans l'Autre qui y fasse fonction de support du sujet, une mouche, une guêpe, ces petits animaux qui font des signifiants élus de la phobie, et dont la

---

[160] Lacan J. : *L'identification,* inédit, leçon du 21 juin 1961
[161] Le Gaufey G. : Le lasso spéculaire. Une étude traversière de l'unité imaginaire, E.PE.L., 1997, Paris, pp. 92-106
[162] Lacan J : Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée par l'expérience analytique, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.94
[163] Lacan J. : Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, *op. cit.*, p.678
[164] Ibid., p.679
[165] Freud S. : Psychologie des foules et analyse du moi, *in* Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1981, p.169
[166] Lacan J. : Le transfert, Le Séminaire livre VIII, Seuil, Paris, 2001, p.418
[167] *Ibid.*, p. 441

fonction opératoire est tout à fait suffisante à mettre en question la réalité et la consistance de l'illusion du moi. Que l'Autre soit un miroir ne dit pas d'où le sujet se regarde en ce miroir, si ce n'est en ce point I où il ne se reflète pas mais s'inscrit, s'amarre au point d'ancrage du regard. Aussi loin que peut s'étendre le champ du narcissisme, quelque chose y échappe, point de fuite qui « *ouvre au sujet la possibilité de sortir de la pure et simple capture narcissique* » [168].

Ces précisions de Lacan rendent possible l'appréhension de ce qu'a de foncièrement illusoire l'identification narcissique, comme l'opacité essentielle qu'apporte dans le rapport à l'objet la structure narcissique. De façon contemporaine, Lacan relève la nécessité de donner un statut à l'objet au-delà du rapport au semblable.

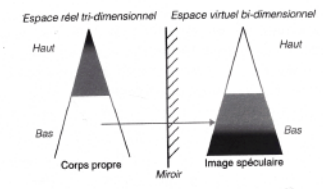
Lacan indique que les objets du désir — dans le schéma optique (a), les fleurs, dont l'image est (a') — sont prélevés sur le corps, et qu'ils ne sont donc plus réductibles aux objets de la concurrence (le complexe d'intrusion), mais pièces détachées du corps :

> (…) objet partiel, il n'est pas seulement partie, ou pièce détachée, du dispositif imaginant ici le corps, mais élément de la structure dès l'origine (…) En tant que sélectionné dans les appendices du corps comme indices du désir, il est déjà l'exposant d'une fonction (…) C'est bien pourquoi, réfléchi dans le miroir, il ne donne pas seulement a', l'étalon de l'échange, la monnaie par où le désir de l'Autre entre dans le circuit des transitivismes du Moi idéal. Il est restitué au champ de l'Autre en fonction d'exposant du désir dans l'Autre. [169]

L'objet du désir a jusque-là une image, au joint entre le rapport à l'autre et le champ du désir. Trois ans plus tard, il sera défini comme *non spéculaire*, lors du Séminaire *l'Angoisse* qui est le chant du cygne d'un schéma optique qualifié dès lors de « métaphorique », et abandonné pour une topologie qui, elle, ne le serait pas.

La situation juste de cet objet retient ainsi Lacan plusieurs années ; elle se trouve déjà très précisément approchée dans le Séminaire *Le transfert*, où Lacan construit, à côté de l'objet comme *agalma,* un nouveau schéma de la relation spéculaire à partir d'un cas clinique d'Abraham.[170]

Abraham y relate le rêve d'une patiente hystérique dans lequel le père est vu nu sans les poils pubiens. Cette altération privative de l'image est la marque selon Abraham d'une incomplétude dans l'investissement objectal, marque de la névrose. Lacan en fait un tout autre usage, n'ayant en perspective aucune totalité de l'objet, en posant que l'observation désigne ce qui ne passe pas dans l'investissement spéculaire.



Ce schéma indique que le transvasement de la libido, commandé par le point I de l'idéal du moi, dans le corps de l'autre du miroir, n'est pas complet : une partie de l'investissement

[168] Ibid.
[169] Lacan J. : Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, *op. cit.*, p.682
[170] Abraham K. : Débuts et développements de l'amour objectal, *in* Développements de la libido, Œuvres complètes II, Paris, Payot, 1966, pp. 298-313

narcissique du corps (en bas) est transférée à son équivalent dans l'image, tandis que la partie haute ne l'est pas, et laisse dans l'image un blanc. Se trouve ainsi distingué ce qui passe et ne passe pas à l'image, dégageant dès lors un reste dans le rapport spéculaire, qui disjoint le corps de l'image. Lacan conjoint ce reste à la castration, comme Abraham le suggère, lorsqu'il souligne en effet que l'investissement du sujet de ses propres génitoires est tel qu'il l'empêche un plein comblement de l'image. C'est le trait que Lacan retient, en considérant que ce qui reste si puissamment investi au niveau du corps, au point de ne pas passer à l'image, est *l'objet petit a*, dit ci-dessous « *phallus réel* », lequel a pour conséquence un blanc dans l'image : - φ.

> C'est pour autant que le phallus réel reste, à l'insu du sujet, ce autour de quoi l'investissement est conservé que l'objet partiel se trouve être élidé, laissé en blanc dans l'image de l'autre en tant qu'investie.

C'est là que se pose une « cassure » dans l'image spéculaire, donnant son support et son matériel à cette articulation signifiante que sur l'autre plan, symbolique, l'on appelle castration. De ce fait, i(a) n'est pas le simple reflet de i(a)', « son frère jumeau », et la question de l'assentiment de l'Autre, de I, que Lacan a situé justement à ce point, hors du champ narcissique, se trouve nouée à celle du reste de la dialectique imaginaire, l'objet a.

L'angoisse du troupeau

Lacan avait indiqué bien plus tôt que le rapport spéculaire, ou plutôt sa limite, possède des affinités avec l'angoisse, notamment lors de son commentaire du rêve de l'injection faite à Irma, où il situait l'angoisse au point de déchirure de la tension narcissique. Le sujet passe au-delà de cette vitre du monde où il voit, toujours mêlée, sa propre image, avec pour conséquence la décomposition spectrale de la bulle du moi du rêveur en une série de figures hétéroclites, *l'immixtion du sujet*[171].

Commentant *Inhibition, Symptôme, angoisse*, où Freud écrit que l'angoisse est un signal qui se produit au lieu du moi, Lacan indique que si le signal se produit au lieu du moi, ce n'est pas pour le moi qu'il s'allume, mais pour le sujet. Lors du séminaire *Le Transfert*, il souligne que c'est de *l'alter ego,* de l'autre qui constitue son Moi, que le sujet le reçoit. Aussi l'angoisse est-elle un phénomène propre à une structure de communication, et, usant d'une de ces références éthologiques qui émaillent son enseignement, Lacan en repère le lieu exemplaire dans le troupeau.

Chez les animaux sociaux le rôle du signal est prépondérant ; quand survient l'ennemi du troupeau, la bête veilleuse donne l'alerte, et tous détalent dans la même direction. Mais la fonction du signal d'angoisse ne s'épuise pas pour le sujet dans la métaphore de l'ennemi du troupeau, car, pour chaque sujet, l'ennemi du troupeau, c'est lui :

> Dans cette référence à la réalité du troupeau nous trouvons une transposition intéressante de ce que Freud nous articule sous la forme du danger interne. Nous trouvons ici la confirmation de ce que je vous dis toujours par rapport à l'universel chez l'homme, l'individuel et le collectif sont un seul et même niveau. Ce qui est vrai au niveau de l'individuel, ce danger interne, est vrai aussi au niveau du collectif ; c'est le même danger interne au sujet qui est le danger interne au troupeau. Ceci vient de l'originalité de la position du désir comme tel, (…) L'animal social, lui, au moment où il détale sous le signal que lui donne la bête veilleuse, est le troupeau. L'être

[171] Lacan J. : Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique, le Séminaire livre II, Seuil, Paris, 1978, p. 192

> parlant, lui, est essentiellement le manque à être surgi d'un certain rapport au discours. Ce manque à être, il ne peut le combler — je vous l'ai déjà articulé et indiqué — que par cette action qui, vous le sentez mieux dans ce contexte et dans ce parallèle, prend si facilement, prend peut-être radicalement toujours ce caractère de fuite en avant. Mais justement, foncièrement, cette action-là n'arrange pas le troupeau du tout. Cela ne joue pas du tout sur le plan de la cohérence ni de la défense collective. (…) le désir en lui-même porte un caractère dangereux, est ce danger dont le caractère menaçant pour l'individu s'éclaire si particulièrement du caractère tout à fait évident de ce qu'il comporte de menaces pour la troupe. [172]

L'action répondant au manque-à-être est une lecture de l'*Agieren* freudien : Lacan indique que l'acte est toujours impliqué dans la tentation de répondre à l'inconscient, et toute action, comme telle, est rapport à l'opacité du refoulé, à l'*Urverdrängt* dont Lacan donne la formule : « *il n'y a pas de métalangage* » ; il n'est pas plus d'action qui transcende définitivement les effets du refoulement. Cependant, pour Lacan, toutes les manières de répondre à l'inconscient ne se valent pas : la théorie de l'identification qui soutient la masse analytique est qualifiée *d'acting-out*, à laquelle il oppose l'« *action analytique* », donnant à lire que ces élaborations sont le laboratoire de *l'acte analytique*. L'acting-out est une manœuvre d'« *évitement de l'angoisse* »[173], visant « *l'auto-institution du sujet dans son rapport au signifiant d'une part, à la réalité de l'autre.* » Plus tard, Lacan articulera au contraire l'*acte analytique* à la *destitution subjective*.

La question de l'acte de l'analyste, au-delà du registre de la médiation symbolique et de la reconnaissance intersubjective, se pose donc en lien à l'angoisse, à la limite du spéculaire. L'angoisse apparaît ainsi comme le lieu privilégié où s'élabore la distinction lacanienne de l'objet a du désir et de l'image moïque.

> Sans doute l'angoisse se produit-elle topiquement à la place définie par i(a), c'est-à-dire, comme la première formulation de Freud l'articule, à la place du moi, mais il n'y a de signal d'angoisse que pour autant qu'il se rapporte à un objet de désir, en tant que celui-ci perturbe précisément le moi idéal, i (a), originé dans l'image spéculaire.[174]

L'idéal a pour fonction de préserver i (a), le moi idéal. La fonction radicale de l'image dans la phobie, cerne de l'objet, s'éclaire de ce que Freud a trouvé comme fonction du totem. C'est le cheval de Hans, au moment où il se trouve sans défense à l'endroit du désir de l'Autre menaçant i (a), la limite, le rivage. L'image spéculaire a donc une face d'investissement, mais aussi de défense contre l'angoisse. Le sujet peut tout risquer, dit Lacan, mais non pas cette image limite. C'est la raison pour laquelle Lacan enjoint l'analyste d'être aseptique quant à l'angoisse : le sujet attendrait de son compagnon de troupeau qu'il lui donne le signal du danger, pour détaler ensemble devant le danger réel. Lacan règle la question du désir de l'analyste autour de ce rapport à l'angoisse, dont l'analyste ne doit pas donner le signal. C'est donc faire de la masse analytique, en tant qu'organisée par la fonction de l'Idéal, ce qui objecte à l'élucidation de l'expérience ; l'identification à l'analyste qui ordonne la transmission de la psychanalyse est structuralement repérée par Lacan en tant que défense contre l'angoisse, *signe du désir* de *l'Autre*, puis *signe du réel*, comme il l'établira dans *L'angoisse*[175].

Les modèles du narcissisme forgés par Lacan situent progressivement une altérité radicale, au delà de l'*alter ego*, au cœur de tout bouclage imaginaire, de tout troupeau, faisant du désir le loup dans la bergerie des moi idéaux. C'est dire que l'identification cohésive de la *Massenpsychologie* a pour corrélat structural un point d'étrangeté interne, un « ennemi intérieur »

---

[172], Lacan J. : Le transfert, Le Séminaire livre VIII, *op. cit.*,p.431-432
[173] *Ibid.*, pp.396-400
[174] *Ibid.*, p.428
[175] Lacan J. : L'angoisse, le Séminaire livre X, Seuil, Paris, 2004

que l'identification ne résout pas, et autour duquel Lacan articulera précisément la fin de l'analyse et le statut de l'analyste.

III- Logiques du collectif

Les groupes sans chef de W. Bion

Très tôt dans son enseignement, Lacan s'est efforcé à une élucidation et à une reformulation de la psychologie des foules. Les décennies de l'après-guerre ont été, il est vrai, fécondes en expériences nouvelles de lien social, comme Éric Laurent l'a souligné dans son article Le réel et le groupe, [176] qui fait pour le propos ci-dessous référence. La recherche d'une alternative à l'identification à l'exception et ses effets de fascination est tout à fait lisible dans l'éloge que fait Lacan des petits groupes de Bion dans *La psychiatrie anglaise et la guerre*, mais aussi dans la construction d'une identification collective — c'est *l'Assertion de certitude anticipée* — qui n'en passe par les voies de l'identification à l'Idéal dans le procès de l'appartenance à un groupe, procès toujours ségrégatif.

La psychiatrie anglaise et la guerre, paru dans *l'Evolution psychiatrique* en 1947, est le récit du voyage fait par Lacan, en tant que psychiatre français, à Londres, en 1945, au moment même de la victoire. Lacan rapporte les expériences originales de la psychiatrie anglaise, les petits groupes, mais au-delà son propos concerne la place éthique et sociale de la psychanalyse, présentée dans sa dimension d'effectivité sociale, en tant qu'instrument de lutte contre la pulsion de mort à l'œuvre dans la civilisation.

S'il y a une chose qu'a démontrée la deuxième guerre mondiale, c'est l'effroyable docilité de l'homme moderne, prêt à s'enrôler sous des idéologies de néant. Comme le dit Lacan ironiquement, à la fin du texte, « *ce n'est pas d'une trop grande indocilité des individus que viendront les dangers de l'esprit humain* ». [177]. Du point de vue psychanalytique elle se formule pour lui en une conjonction parfaitement observée des *« abandons les plus veules de la conscience »* et de la tyrannie de la pulsion de mort, sous sa face surmoïque. Dans tout le texte, les termes de « collectif » ou de « collectivité » sont strictement homologues aux processus subjectifs : le champ social n'est pas structuré autrement que l'inconscient freudien, comme Freud le démontre dans la *Massenpsychologie*. Lacan distingue les attitudes des groupes français et anglais : la collectivité des français a vécu la guerre de bout en bout sous un mode d'irréalité, avec pour conséquence « *une dissolution vraiment panique de son statut moral* » et « *ces mêmes modes de défenses que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse* » [178]. À ce sentiment d'irréalité, Lacan oppose l'idéologie anglaise, son pragmatisme, son réalisme ; la vérité de sa victoire est du ressort moral, « *l'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel.* »[179]

[176] Laurent E. : Le réel et le groupe, Ornicar ? digital, http://wapol.org/ornicar/articles/186lau.htm
[177] Lacan J. : La psychiatrie anglaise et la guerre, *in* Autres Ecrits, Seuil, Paris, 2001, p.120
[178] *Ibid.*, p.101
[179] *Ibid.*, p.101

À l'échelle de la population réduite de l'Angleterre métropolitaine, la guerre a requis la mobilisation du plus grand nombre, hommes et femmes. Le problème majeur rencontré fut celui de la constitution « *de toutes pièces* » d'une armée d'importance dans ce pays qui ne disposait que d'une petite armée de réserve pour s'être opposé à la circonscription jusqu'à la veille du conflit. La psychiatrie a fait usage d'une « *science psychologique encore jeune* » pour opérer la « *création synthétique d'une armée* », que cette science a démontré être « *un corps social d'une structure originale.* » Organiser, commander, s'occuper du moral des troupes, « *toute cette incantation destinée à résorber entièrement les angoisses et les peurs dans une solidarité du groupe à la vie à la mort* », les militaires en avaient monopole, jusqu'à ce que Freud en formule scientifiquement les principes à partir du concept d'identification. « *Conquête de la raison qui vient à intégrer la tradition elle-même en l'allégeant et la portant à une puissance seconde.* » Car la tradition seule n'a pas fait le poids, comme en témoigne que l'armée allemande, toute emplie de la puissance de cette tradition, n'ait pas su faire face à la stratégie des ingénieurs anglais.

La sélection des recrues de l'armée par les psychiatres anglais s'est concentrée sur la dimension horizontale du groupe, évoquée, mais négligée par Freud au profit de l'identification verticale au chef. Lacan en lit les marques dans la recherche « *d'homogénéité du groupe* » menée par les anglais Bion et Rickman : « *ce qu'on recherche dans la troupe, c'est une certaine homogénéité qu'on tient pour un facteur essentiel de son moral* » [180]

Lors de la sélection des recrues, les tests psychologiques permettent de repérer et mettre à part ceux qu'on a appelés les *dullards*, les « lourdaux », ravagés par leur sentiment d'infériorité, prompts aux raptus anxieux et aux états confusionnels ; groupés entre eux, ils libèrent alors bonne volonté et sociabilité, dès lors qu'ils échappent aux effets ségrégatifs d'un groupe plus mixte les renvoyant à une solitude sociale, dont les inadaptations évoquées sont essentiellement les modes compensatoires.

Psychiatre dans un hôpital militaire de quatre cents hommes, Bion, devant l'impossibilité de traiter les cas individuels rétifs à la vie de l'armée par les méthodes classiques, a pris l'initiative de transposer les concepts de Freud à la psychiatrie militaire. Auparavant, les hôpitaux militaires étaient surtout organisés sur le traitement moral, le rappel à chacun de ses devoirs, la volonté de faire honte et les menaces de punition diverses. Or Bion considère que les difficultés à faire groupe de ces sujets n'ont justement pas d'autre fondement que leur difficulté à l'identification, qu'ils sont malades de la discipline et de l'idéal, qui les confrontent à des figures paternelles sources d'angoisse liée au complexe de castration que les sujets traitent par la fuite ou la rébellion : « *les malades du Totem* »[181], comme l'écrit joliment Éric Laurent. Au lieu de l'accentuation de l'inégalité du malade souffrant de troubles psychiques par rapport à ses devoirs, Bion organise des petits groupes de personnes qui sont tous à égal niveau par rapport à une tâche à accomplir, et dont le principe de cohésion est la tâche commune et la coopération : un certain nombre de groupes sont formés qui se définiront chacun par un objet d'occupation, chacun s'y agrégeant à son gré, chacun étant libre d'en promouvoir un nouveau.

Lacan salue ce pari sur le niveau horizontal du groupe. Pourtant cette fonction verticale n'est pas éliminable, elle est une fonction structurale du groupe et de l'individu, comme le démontre l'expérience de Bion des « groupes sans chef » : en assignant à un groupe une tâche difficile, sans lui donner de chef explicite, on peut voir comment ses fonctions indispensables sont remplies spontanément par les divers participants selon leurs qualités propres. Par ailleurs,

[180] Ibid.

[181] Laurent E. : Le réel et le groupe, Ornicar ? digital, http://wapol.org/ornicar/articles/186lau.htm

Bion est amené à assumer lui-même cette fonction, mais il choisit d'opérer de cette place non pas sur le mode du commandement mais sur celui de l'interprétation : car dès qu'un groupe est formé, les difficultés surgissent, plaintes, récriminations diverses, que Bion régule en désignant dans le comportement de chacun la même chose que ce dont il se plaint chez les autres. Le chef et l'ennemi commun, fonctions inévitables du groupe militaire, sont ainsi réservées. Là est la trouvaille de Bion, qui dégage le principe d'une cure de groupe : opérer de la place de l'Idéal non pour agréger en renforçant l'identification, mais pour analyser les cristallisations imaginaires.

La psychologie de groupe inaugurée par Bion fut considérée par Lacan comme une « révolution ». Elle n'est pas seulement un prolongement de la *Massenpsychologie* freudienne, mais en amène des développements, des apports nouveaux, et s'épanouira dans de nombreux champs, comme solutions au malaise dans l'identification et aux puissances sombres du Surmoi : dans la psychiatrie, ce sont les expériences de l'anti-psychiatrie et de la psychothérapie institutionnelle, dans l'éducation, dans des modes novateurs de vie communautaire, à l'université, dans les petits groupes d'étudiants alternatifs à des cours magistraux jugés réactionnaires.

Lacan fera en 1964 de tels petits groupes l'élément de base de son école, sous le nom de *cartel*, groupe de travail, de trois à cinq personnes, plus une. Le principe de l'admission à l'école de Lacan n'est pas celui de l'identification à l'analyste ou à la cause analytique, mais le *transfert de travail*. La fonction du *plus-un* du cartel n'est pas celle du chef de la foule : la personne qui le remplit temporairement est chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun, sans plus.

> La charge de direction ne constituera pas une chefferie dont le service rendu se capitaliserait pour l'accès à un grade supérieur, et nul n'aura à se tenir pour rétrogradé de rentrer dans le rang d'un travail de base.[182]

Les groupes sont dissous régulièrement et les fonctions permutent fin d'éviter les effets d'agrégation imaginaire.

Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée

Avant la guerre, Lacan a produit avec *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* [183] un « *nouveau sophisme* », dont l'ambition est de formaliser la forme fondamentale de la logique collective, qui est aussi bien la logique subjective. Il consiste en la résolution d'un problème de logique, avec cette particularité d'intégrer deux scansions suspensives, dont Lacan va montrer le rôle irréductible dans la conclusion du procès : celle qui à l'instant de voir adjoint un temps pour comprendre, celle qui fait basculer ce temps pour comprendre dans l'assertion de certitude anticipée, en précipitant le moment de conclure qui donne la forme logique du « je » psychologique. Où déjà se marque que si le temps du sujet est logique, la standardisation du temps de la cure ne peut que le manquer.

[182] Lacan J. : Acte de fondation, in Autres Ecrits, *op. cit.*, p.229
[183] Lacan J. : Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée, *in* Ecrits, Seuil, Paris, 1966, p. 197-213

On connaît le problème : il est celui de l'identification d'un signifiant caché au sujet, sous la forme d'un disque noir ou blanc que chacun des prisonniers porte dans le dos, *l'attribut ignoré du sujet.* Ci-dessous, un rapide exposé de ces trois temps :

> 1°/ « A être en face de deux noirs, on sait qu'on est un blanc », exclusion logique qui donne sa base au mouvement. [184]

Sa forme est instantanée, mais sa formulation au départ déjà se module : par la subjectivation encore impersonnelle qui s'y ébauche, « *on sait que…* », par la matrice encore indéterminée de la conjonction des propositions qui se creuse déjà d'un intervalle temporel, entre *prothase* et apodose : « A être…, alors seulement on sait qu'on est… » Pour que le donné de la protase se mue en la donnée de l'apodose, il y faut l'instant d'un regard :

> Cette modulation du temps introduit la forme qui, dans le second moment (Le temps pour comprendre), se cristallise en hypothèse authentique, car elle va viser la réelle inconnue du problème, à savoir l'attribut ignoré du sujet lui-même. [185]
>
> 2° « Si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour des blancs » [186]

La seconde modalité du temps est celle, imaginaire, *de sujets indéfinis sauf par leur réciprocité*, le « *je* » ne s'y calculant que d'un réglage sur les semblables. Elle introduit la forme de l'autre en tant que tel, c'est-à-dire comme pure réciprocité, puisque l'un ne se reconnaît que dans l'autre et ne découvre l'attribut qui est le sien que dans l'équivalence de leur temps propre. Ce temps se définit par sa fin, à savoir pour chacun le temps de comprendre que l'inertie de son semblable est la clef de son propre problème : « *Si j'étais un noir, il serait sorti sans attendre un instant. S'il reste à méditer, c'est que je suis un blanc* ».

> 3° « Je me hâte de m'affirmer pour être un blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se reconnaître pour ce qu'ils sont »[187]

La troisième modalité se hâte dans le registre où s'avère la structure essentielle du *« je »*, l'assertion sur soi, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un jugement. Le mouvement de comprendre ressurgit sous le mode subjectif d'un temps de retard sur les autres dans ce mouvement même, et se présente logiquement comme l'urgence du « moment de conclure » : « *s'il se laisse devancer en cette conclusion par ses semblables, il ne pourra plus reconnaître s'il n'est pas un noir* ».

Jusque-là il y a tension du temps pour comprendre, puis, dans l'horizon de la certitude conclusive, « *la tension du temps se renverse en tendance à l'acte* », dans une motivation où « *semble affleurer la forme ontologique de l'angoisse* » : *« de peur que (le retard n'engendre l'erreur)* … [188]. Cette dernière forme est en relation avec l'originalité logique du sujet de l'assertion dite subjective, qui n'est autre que la forme personnelle du sujet de la connaissance. Le jugement conclusif ne peut être porté que par celui qui en formule l'assertion sur soi, et ne peut lui être imputé par autrui, au contraire des deux premières modalités essentiellement transitives du sujet impersonnel et du sujet indéfini réciproque.

Lacan note que ce mouvement de genèse logique du « je » par une décantation de son temps logique est parallèle à sa naissance psychologique, le « je » psychologique se dégageant d'un transitivisme spéculaire indéterminé par l'appoint de la jalousie, le « je » logique par la subjectivation d'une concurrence avec l'autre dans la fonction du temps logique. Ce procès

[184] *Ibid.*, p.204
[185] *Ibid.*, p.205
[186] *Ibid.*, p.205
[187] *Ibid.*, p.206
[188] *Ibid.*, p.207

d'identification, d'intégrer des scansions suspensives, n'est en rien une démonstration au sens classique, puisqu'elle introduit des discontinuités nécessaires à la vérification qui s'opère de l'hypothèse de départ.

L'assertion anticipée se propose comme une réponse à l'inadéquation manifeste d'une affirmation telle que « *Je suis un homme* » aux formes de la logique classique, qu'on la rapporte en conclusion de telle ou telle prémisse, « l'homme est un animal raisonnable », etc.… Cette assertion hautement problématique — « *Je suis un homme* » — se laisse bien plus aisément penser comme produit de l'assertion subjective que du syllogisme conclusif :

> 1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;
>
> 2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;
>
> 3° Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.
>
> Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du « je »…[189]

Le premier temps de l'assimilation ne prend pas son départ du problématique *concept* d'homme, mais de ce que n'est pas un homme, qui ne s'affirme qu'au futur antérieur : ce qui aura été sa « barbarie ». Cette distinction primitive n'est donc pas fondée sur l'existence préalable des classes complémentaires « homme » et « non-homme », ou « barbarie », comme le démontre la structure du second temps : « *les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes* » : il faut donner toute sa valeur de finalité ou de production à ce « *pour* être des hommes ». La reconnaissance réciproque est un des temps de l'humanisation, et l'être homme n'est rien qui préexiste à son procès logique. Il y faut pourtant adjoindre une dimension supplémentaire, celle du moment de conclure, qui précipite le jugement.

Le temps logique noue ensemble, à partir d'une absence de définition de « l'être homme », un procès à la fois collectif et subjectif, le « Je » produit par l'assertion subjective, l'ensemble des hommes, sans recourir ni à la fonction identificatoire de l'idéal, ni à la logique prédicative des classes et sa ségrégation.

Au lieu de l'application d'un critère, d'une différence spécifique séparant l'espèce du genre prochain, Lacan promeut déjà la dimension de l'acte, et au moment de proposer à son École une procédure de recrutement sur l'inconscient, et non la cooptation, c'est précisément la dimension de l'acte qui sera convoquée, avec une référence claire et explicite au temps logique.

Ouverture de l'Idéal

L'assertion de certitude anticipée formule un apport essentiel à la notion logique de collectivité, qui se trouve déjà intégralement représentée dans le sophisme, affirme Lacan, par les trois prisonniers : *Tres faciunt collegium,* dit l'adage. Elle rend compte d'un procès identificatoire, qui, d'apparaître au premier abord sous la forme d'une pure réciprocité, semble rompre radicalement avec la structure verticale de la Massenpsychologie.

La notion de réciprocité se trouve en effet introduire une différence décisive entre la *classe* et la *collectivité*, cette dernière se trouvant ainsi définie

[189] *Ibid.*, p.213

> comme un groupe formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus, au contraire de la généralité, qui se définit comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus. [190]

La distinction de la classe et de la collectivité à partir de l'opposition du « nombre indéfini » et du « nombre défini » n'est en rien une restriction de l'extension du procès logique, puisqu'il « *suffit de développer par récurrence la démonstration pour un nombre illimité de sujets* », à cette seule condition : « *l'attribut "négatif" ne peut intervenir qu'en un nombre égal au nombre des sujets moins un* ». L'augmentation du nombre des sujets tend certes à en opacifier le mouvement logique, mais sa structure est conservée, offrant *la forme fondamentale d'une logique collective*[191] au-delà d'une simple logique des classes, exemplairement représentée par Lacan par la zoologie de l'Histoire des animaux d'Aristote : où la possession ou non de l'attribut organise la ségrégation des sujets en même temps que leur distribution en genres ou espèces. La critique de la logique des classes à partir de la mise en question du statut de l'universelle aristotélicienne retiendra, à partir de 1961, très longuement Lacan, effort qui culminera dans le tableau ensembliste des formules de la sexuation.

Dans ces deux textes anciens, *Le temps logique* et l'écrit sur les groupes de Bion, Lacan introduit déjà un ensemble de décalages par rapport à la logique classificatoire et aux formalisations freudiennes du lien social fondées sur le rapport de tous à la figure du père ou du chef. Dans le temps logique se trouve ainsi déplacée la fonction de l'exception en même temps que décentré le lien purement vertical promu par Freud.

La fonction de l'exception ne disparaît pas pour autant, pour être lisible encore dans le réquisit d'un nombre *impair* minimal du collectif, la foule à deux freudienne se composant bien sûr de deux *plus* l'objet mis au dénominateur commun de l'Idéal. À l'axe horizontal lacanien (a -- a′) de la réciprocité imaginaire s'adjoint donc d'emblée un terme supplémentaire : c'est le rond soustrait au regard du prisonnier, le nombre impair minimal des sujets, ou encore la condition que l'attribut négatif soit en en nombre égal au nombre des sujets *moins un.*

D'autre part l'adjonction, à l'axe vertical symbolique, que Lacan écrit (S-I), d'une fonction hétérogène, *la hâte*, voire *l'angoisse*, dénonce le schéma d'appartenance classificatoire par la commune possession du trait. Lacan précisera plus tard cette fonction : « *la fonction de la hâte, c'est déjà ce petit a qui la thétise* ».

Il faut alors mettre ceci en parallèle avec les petits groupes qui ont inspirés à Lacan son *cartel*, et remarquer que le principe du lien s'y trouve là encore dédoublé, entre, d'une part, la place du chef et le tourbillon des individus qui y font argument, le *plus-un* du groupe, et, d'autre part, la tâche ou production de travail de chaque membre du cartel.

La *Massenpsychologie* se trouve ainsi rénovée à partir du croisement de ces deux axes : entre l'axe (S-I) et l'axe (a-a′), Lacan va extraire, notamment dans le cours de son travail sur le schéma optique, une diagonale qui se trace entre grand I et petit a, entre le trait unaire et l'objet cause du désir.

Jacques-Alain Miller a dégagé sous le terme d'*insigne,* prélevé dans le texte de Lacan, la formule (I-a), qui indique que la subjectivité ne se résout pas dans la représentation signifiante, qu'on l'indexe du signifiant-maître, du S1, ou de l'Idéal, mais nécessite qu'on y articule un élément de jouissance hétérogène. Son travail vise à dégager au moyen de cette formule heuristique les modes variables d'ajointement de I et a, objet d'un ensemble de constructions de Lacan,[192] qu'il

[190] *Ibid.*, p.212
[191] *Ibid.*, p.211
[192] cf Miller J.-A. : Ce qui fait insigne, L'orientation lacanienne, cours de 1986-1987, inédit

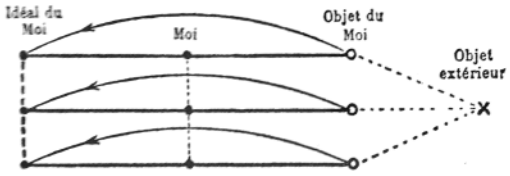
n'est pas lieu de retracer ici. Notons toutefois sa fonction dans les célèbres mathèmes des discours. Le lien social dit « discours du maître » met ainsi en place d'agent le signifiant maître, en place de production l'objet a.

$$\frac{M}{\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}}$$

Dans le Séminaire *Encore*, reprenant le temps logique, Lacan soutient que chaque sujet n'intervient qu'au titre de l'objet de pensée des deux autres, ou *enjeu* de pensée qu'il identifie à l'objet a : « *Chacun n'intervenant dans ce ternaire qu'au titre de cet objet (a) qu'il est sous le regard des autres.* »[193] Les trois sont en réalité *deux plus a*. Mais au point du a qui « *thètise* »[194] la fonction de la hâte, le deux se réduit à l'Un : *Un plus a.*

Le sophisme exposé dans ce texte ancien et de facture curieuse s'avère ainsi être une sorte de basse continue qui se fait entendre bien loin dans l'enseignement de Lacan, qui, au moment de la publication des *Écrits* en 1966 mettait ce texte à jour des avancées conceptuelles de son enseignement : on y lit cette note qui lie le moins-un dans l'attribut (le rond dans le dos) à la fonction de l'un-en-plus : « *cf. : la condition de ce moins-un dans l'attribut avec la fonction psychanalytique de l'un-en-plus dans le sujet de la psychanalyse* », note qui renvoie à la collection des impairs de *Situation de la psychanalyse.*

La mise au travail de l'Idéal, figure de l'Un, la fracture que Lacan y ouvre en l'écrivant 1+a, comporte d'immenses répercussions sur la conception de la cure, de la communauté des analystes et de la transmission de la psychanalyse, et, par-delà, sur l'élucidation du lien social contemporain. Elle implique que si l'exigence de dire « ceci est ou n'est pas de la psychanalyse » a en effet à être soutenue, ce ne peut être sur le fond de l'identification à l'idéal du moi de la masse analytique, puisque la cure opère au contraire à défaire la demande d'identification que génère le transfert : c'est en effet dans les termes d'une opposition dans les usages de l'identification que Lacan situe respectivement hypnose et psychanalyse, comme on le lit dans ce commentaire du schéma freudien de la *Massenpsychologie.*



> Il y désigne ce qu'il appelle l'objet – où il faut que vous reconnaissiez ce que j'appelle le a – le moi, et l'idéal du moi. Quant aux courbes, elles sont faites pour marquer la conjonction du a avec l'Idéal du moi. Freud donne ainsi son statut à l'hypnose en superposant à la même place a comme tel et ce repérage signifiant qui s'appelle l'Idéal du moi. (…) Définir l'hypnose par la confusion en un point, du signifiant idéal d'où se repère le sujet avec le a, c'est la définition

[193] Lacan J. : Encore, Le Séminaire livre XX, Paris, Seuil, 1975, p.47
[194] *Ibid.*

> structurale la plus assurée qui ait été avancée. Or, qui ne sait que c'est en se distinguant de l'hypnose que l'analyse s'est instituée ? Car le ressort fondamental de l'expérience analytique, c'est le maintien de la distance entre le I et le a.[195]

Le schéma de Freud écrit la convergence de tous les membres de la foule en un unique point, rendant compte de la massification de la foule comme de la suggestion hypnotique. Lacan, à la suite de sa précise élaboration du statut de l'idéal, démontre que ce point n'est pas simple, mais collusion de l'idéal du moi et de l'objet cause du désir, et que l'analyse opère à l'ouvrir.

[195] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, Paris, Seuil, 1973, p.245

- C -

Un héritage sans testament

I- Geographie du champ psychanalytique (P. Bercherie)

Le retour à la métapsychologie

Géographie du champ psychanalytique : c'est le titre donné par Paul Bercherie au troisième et dernier tome des *Fondements de la clinique*, publié en 1988. Issu de la réécriture de son article *L'oculaire quadrifocal*[196], paru quatre ans plus tôt dans la revue *Ornicar* et dépliant un nouveau pan de son entreprise d'« épistémologie de l'héritage freudien », son ouvrage témoigne de la constance comme de la fécondité d'une interrogation, ainsi formulée dès les premières lignes de la préface :

> Qu'est-ce que la métapsychologie ? Quel est donc le statut et la fonction de ces systèmes théoriques désormais pluriels, aussi baroques qu'hermétiques aux non-initiés, qui constituent les "langues fondamentales" des grands courants de la psychanalyse post-freudienne et structurent les pratiques et les cliniques divergentes et hétérogènes qu'ils encadrent ? [197]

La question est celle du projet scientifique freudien, la métapsychologie, du statut du savoir en psychanalyse, mais d'entrée de jeu saisie par les abords doctrinaux devenus pluriels, voire antinomiques, de ses héritiers. Comprendre pourquoi et comment des courants de pensée qui tous se réclament de Freud en sont venus à des interprétations contradictoires de la doctrine comme des ressorts et finalités du dispositif clinique, tel est l'objet, assurément crucial, d'une réflexion dont le cours s'inverse logiquement en un questionnement des conditions d'avenir du mouvement freudien.

La géographie ici dessinée est, on l'aura compris, celle de Babel dispersée. C'est comme réponse que Bercherie dit avoir ressenti la nécessité d'opérer un retour au projet initial de Freud, dans son originalité, pour tenter de ressaisir ce que Freud lui-même entendait de ses élaborations théoriques, en restituant le contexte historique de son œuvre, au sens des connaissances cliniques en psychopathologie et des modèles théoriques en psychologie dont s'est étayé son parcours. Parti en quête de la langue adamique de la psychanalyse, en-deçà des lectures partiales qui ont selon lui constitué sa postérité, Bercherie dit la surprise qui l'a saisi « *en présence d'une curieuse découverte* » : au terme d'une analyse extrêmement minutieuse de la

[196] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal. Epistémologie de l'héritage freudien (Les quatre courants fondamentaux de la psychanalyse), Ornicar n°30, revue du Champ freudien, juillet-septembre 1984, pp.94-125
[197] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, Navarin éditeur, 1988, Paris, p.9

métapsychologie freudienne et de ses soubassements épistémologiques, il est parvenu à la conclusion que les ambiguïtés et difficultés de lecture de l'œuvre de Freud reposent essentiellement sur le fait qu'il a produit au long de son parcours quatre modèles métapsychologiques hétérogènes, parfois contradictoires, en tous cas rétifs à la synthèse, maniés alternativement ou conjointement, Freud ne les ayant jamais abandonnés successivement ni réellement distingués dans sa pensée. Qu'il n'y ait pas d'unité de la théorie freudienne, voilà qui contribue certainement à élucider la situation du mouvement analytique, sa dite « babélisation », puisque la contradiction se trouve installée au cœur même de la référence commune.

Mais la thèse de Bercherie est en fait beaucoup plus précise et surtout beaucoup plus audacieuse : les grands courants qu'il appelle « *postfreudiens* » — l'*Egopsychology*, le *kleinisme*, le *lacanisme*, et les *« marginaux »*, héritiers de Ferenczi — se sont établis sur un effort de réinterprétation de l'ensemble de la métapsychologie à l'aune d'un des quatre modèles métapsychologiques dégagés. Les héritiers de Freud ont ainsi procédé au développement et à l'extension de l'un des modèles freudiens, à l'exclusion des trois autres.

Le début de la « Géographie » est consacré au registre métapsychologique, à son point d'émergence (l'abandon de la *Neurotica*), sa méthode de construction, ses contraintes logiques. Dès les premiers pas de la recherche freudienne, la construction d'une théorie scientifique de la phénoménalité en jeu dans la cure est apparue comme un enjeu vital du développement de la psychanalyse : la compréhension simplement clinique des formations de l'inconscient n'était pas aux yeux de Freud un objectif scientifique satisfaisant, et la nécessité d'une intégration de ses découvertes dans une théorie globale des processus psychiques s'est imposée, objectif indispensable aussi bien à la progression du savoir qu'au fonctionnement et à la transmission du dispositif où elle s'inscrivait. La psychanalyse a toujours refusé de constituer une expérience ésotérique, se réclamant de l'idéal de transmissibilité des sciences exactes ; aussi le problème de la construction théorique occupe-t-il une place essentielle de son interrogation.

À partir de l'analyse des « manifestes épistémologiques » de Freud (dans « La vie sexuelle » et « La métapsychologie », 1915) Bercherie extrait ce qui lui apparaît être le caractère essentiel de la métapsychologie freudienne — « *un outil* » — et corrélativement sa subordination à l'expérience clinique : orientation et cadre d'intégration du matériel extrait de l'expérience, la métapsychologie a un caractère fondamentalement instrumental, revendiqué par Freud contre toute « *fétichisation* » du registre métapsychologique. La théorisation ne saurait prendre le pas sur « *ce qui constitue le cœur et l'objet du savoir psychanalytique : la clinique, c'est-à-dire le réel.* »[198] Si cette valeur instrumentale, contre tout « *réalisme naïf* » du concept, était déjà affirmée avec vigueur dans l'article original de Bercherie, il y apporte un amendement dans la « Géographie » : place est faite au désir dans la structuration de la théorie, informant aussi bien les hypothèses que le travail de rectification et d'ajustement mené ensuite avec tant de persévérance, comme à l'ambivalence de Freud, se réclamant tantôt de l'idéal scientifique de la science du XIXe siècle, tantôt cédant à l'appel du dada, du tyran, de la « *sorcière* »[199], à distance de la démarche hypothético-déductive revendiquée dans les « manifestes ».

L'examen détaillé des quatre modèles métapsychologiques, qui ne sera qu'esquissé dans ce qui suit, confirme le caractère instrumental du registre métapsychologique, leur hétérogénéité

[198] Bercherie P. : Géographie du champ analytique, *op. cit.*, p. 31

[199] Freud S. : « "Il faut bien que la sorcière s'en mêle" Entendez : la sorcière métapsychologie. Sans spéculer ni théoriser – pour un peu j'aurais dit fantasmer - métapsychologiquement, on n'avance pas ici d'un pas » « Analyse finie et infinie », Résultats, idées, problèmes II, PUF, Paris, 1985, p.240

révélant le statut du concept dans la pensée de Freud, « *un outil précieux à la mesure de l'accès qu'il ouvre au réel, mais qui n'est par là que plus relatif* » [200].

Les deux premiers modèles et l'élaboration de la première topique

1/le modèle « hystérique » [201]

Ce premier modèle, essentiellement développé entre 1895 et 1900, se trouve exposé dans le chapitre VII de l'Interprétation des rêves, puis complété en ce qui concerne la théorie de la libido par la première édition des « Trois essais sur la théorie sexuelle » (1905). Issu du tournant de 1896-1897, il est caractérisé par :

- le concept d'un lieu psychique, hérité du système neuronique de l'Esquisse, et l'invention du registre topique. En découle la description des systèmes conscient et inconscient, cadre général de la dynamique du conflit psychique ;

- l'identité des processus normaux et pathologiques, à partir de laquelle la psychanalyse se constitue comme science du déterminisme psychique ;

- le concept d'un refoulement originaire, déjà opérant à cette époque même si le terme n'apparaitra qu'en 1911, qui prend la place du proton pseudos dans la constitution du refoulé et que structure la référence évolutionniste, identifiant le primaire fonctionnel, le précoce ontogénétique et le primitif phylogénétique. L'inconscient se trouve dès lors identifié à la phase infantile de la vie psychique ;

- enfin l'analyse des formations de l'inconscient comme accomplissement de désir fait de la jouissance inconsciente le nœud de leur consistance, ce que commandait l'abandon de la *Neurotica* et dont va tenter de rendre compte la théorie de la libido.

La référence associationniste y est dominante, empruntée aux doctrines psychologiques alors régnantes, et avec elle un certain nombre d'hypothèses fondamentales : atomisme, empirisme, sensualisme, monadisme, qui informent l'abord freudien des phénomènes cliniques.

Les concepts fondamentaux de ce premier modèle sont l'inconscient, le refoulement, le processus primaire (théorie de l'automatisme) et la théorie diphasique de la sexualité ; ses référents cliniques sont constitués par le rêve et l'hystérie, qui en a guidé pas à pas l'élaboration. Le cas Dora représente ainsi le prototype de la pratique et de la pensée freudienne de l'époque. Bercherie souligne la valeur foncièrement structurale de ce premier modèle, corollaire de la place fondamentale accordée au registre de l'originaire en lieu et place de l'étiologie traumatique, que traduit la formulation de repères nosologiques différentiels et strictement catégorisés et le poids accordé au facteur constitutionnel (choix de la névrose, tripode différentiel névrose-psychose-perversion).

L'envers de ce strict repérage des caractéristiques des diverses configurations psychopathologiques, se manifeste dans la lacune conceptuelle qui double les avancées freudiennes dès l'origine : si l'appréhension élémentiste et mécaniciste du fonctionnement psychique a permis une compréhension nouvelle et rigoureusement articulée des formations

[200] Bercherie P. :Géographie du champ psychanalytique, op. cit., p. 25
[201] *Ibid.*, pp. 37-44

de l'inconscient, elle interdit toute prise en compte de l'aspect global et téléologique de la subjectivité. Cette lacune vient à se traduire notamment dans la conception rationaliste de la thérapeutique qui en exclut toute pathologie du moi, conçue comme « *dégénérescence névropathique* » héréditaire : « *c'est à partir de (…) l'état normal qu'on se rend maître du morbide. Les psychoses, les états de confusion et d'humeur dépressive profonde (…) sont donc impropres à la psychanalyse.* »[202]

Cette exclusion est ainsi corrélative de la posture essentiellement pédagogique de Freud, qui avec l'abandon de la Neurotica et de la notion de guérison liée à la dissolution cathartique du corps étranger, a laissé place à une certaine directivité pédagogique. Bercherie repère deux autres points où ce modèle tourne court et vire à l'obstacle épistémologique : la question de « l'intelligence inconsciente », à laquelle Freud se heurte mais qu'il ne peut que récuser à partir de sa conception de l'inconscient comme jeu associatif mécanique et du processus primaire comme automatisme ; le problème du ressort de la cure, c'est-à-dire le statut du transfert réduit à un artefact de la remémoration, « une fausse liaison ».

2/ le modèle « narcissique — psychotique » [203]

Une série de facteurs sont réunis en 1910 pour permettre une profonde mutation de l'abord de la clinique et de la théorie : nouvelle récolte de matériaux cliniques (le petit Hans, l'Homme aux rats), qui débordent de toutes parts le premier modèle, mais aussi la rencontre de Jung, et avec lui de Bleuler et de la pensée de Janet, comme de la clinique des psychoses et de l'autisme, au centre de leurs discussions : Freud la conçoit comme retrait de la libido de l'objet ; Jung, sur la base de sa bien plus grande expérience des psychoses, reçoit le concept d'autoérotisme en le dotant d'une signification particulière, introduisant une polarité entre l'objet réel et l'objet fantasmatique, que marque le concept d'introversion. Freud lui emprunte l'ensemble de cette conception, s'efforçant de combler ce qu'il appelle « *l'insuffisance de son étude du moi* ».[204] Le référent clinique de ce modèle est explicitement la psychose : « *Démence précoce et paranoïa nous fourniront l'accès à l'intelligence du moi.* » [205]

Les « Formulations sur les deux principes du cours des évènements psychiques » introduisent donc le deuxième modèle métapsychologique freudien, tandis que l'élaboration du concept de narcissisme, qui lui est directement lié, est entamée lors de l'analyse des mémoires du Président Schreber. Freud postule l'opposition de deux registres du fonctionnement psychique, opposition qui ne reconduit qu'imparfaitement celle du premier modèle : d'une part une adaptation inventive au réel, l'alloplastie, d'autre part un repli pathogène dans un univers fantasmatique, hallucinatoire et omnipotent, l'autoplastie. Le fantasme, dont le concept était déjà présent dans le premier modèle, devient alors un des versants à part entière de l'activité subjective, opérant une médiation entre les pulsions et le réel objectal ; l'acte de la décharge pulsionnelle perd tout lien avec le modèle du circuit réflexe, pour devenir action, intelligente et informée du réel, invention d'une une solution pratique à la satisfaction. Le corollaire de cette introduction du caractère global et téléologique de la personnalité est une mutation technique dans laquelle le transfert s'arroge enfin la position centrale, à la fois foyer où émerge concrètement l'organisation névrotique, comme réinvestissement libidinal et actualisation des

[202] Freud S. : De la psychothérapie, in La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007, p.20
[203] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.*, pp.44-49
[204] Freud S et Jung C.G. : Correspondance 1906-1914, tome I, Parisn Gallimard, 1975, p.362
[205] Freud S. : Pour introduire le narcissisme, *op.cit.*, p.88

fantasmes inconscients, à la fois levier de sa déconstruction analytique, permettant d'arracher la libido à ses investissements pathogènes. La capacité au transfert règle maintenant l'accès à la cure, le poids du facteur narcissique (la fixation) en déterminant la possibilité-même.

Ce deuxième modèle est resté le moins élaboré des quatre, même si nombre de ses conceptions seront réinvesties ultérieurement, dans la seconde topique (les caractéristiques autistiques du ça) ou dans la construction du concept de clivage du moi. De ce que cette construction soit demeurée à l'état d'ébauche, Bercherie propose deux raisons principales : ce modèle s'organise autour du concept de narcissisme primaire, or la construction presque simultanée du troisième modèle tire ce concept du côté de son aspect secondaire : la théorie des idéalisations. Mais surtout, le narcissisme primaire ne se concevant « *qu'à condition d'y ajouter les soins maternels* » [206], élaborer plus avant ce modèle aurait nécessité une articulation précise de l'interaction maturative, qui est demeurée une lacune fondamentale de la pensée freudienne, toujours centrée sur la monade subjective.

Les deux derniers modèles et l'élaboration de la seconde topique :

3/le modèle « mélancolique » [207]

Il se constitue à partir de trois germes fondamentaux :

- le problème particulier de l'intégration de l'ambivalence au cours du deuil. Totem et Tabou permet à Freud de situer l'origine de l'instance morale (ontogenèse) et de la culture (phylogenèse) sur le terrain du complexe paternel et de la problématique de son intégration. La problématique de la répression de la haine et de l'envie où ce thème prenait son départ, se dilue ensuite dans l'investigation des processus d'intériorisation et d'idéalisation ; Freud ne reprendra ce fil qu'en 1925, en constituant le quatrième modèle.

- la clinique du narcissisme amène Freud à la théorie des idéalisations et de la structuration de l'idéal du moi. L'objet externe (parental) apparaît alors comme l'héritier de l'omnipotence originaire et source introjective de l'idéal. C'est en satisfaisant à cette instance idéale que le sujet peut récupérer une partie du narcissisme perdu (secondaire) ; à la différence des thèses du second modèle, le critère objectal ne suffit plus à définir l'investissement narcissique, puisque, même déplacée sur un objet externe, la libido narcissique conserve ses attributs, engendrant ce type particulier de relation qu'est l'idéalisation.

— enfin, la reconnaissance d'un choix d'objet libidinal très précoce introduit une profonde refonte de la théorie de la libido, comme séquence d'organisations sexuelles infantiles. Ces organisations infantiles débordent le cadre strict de la libido pour s'étendre à l'ensemble des modalités de la relation objectale et de l'organisation du moi, et finalement à la totalité du vécu. La vie mentale de l'enfant prend ainsi une nouvelle consistance et rend possible une véritable prise en considération de la névrose infantile, dont la névrose adulte apparaîtra toujours plus comme la réactivation.

[206] Freud S. : Formulations sur les deux principes du cours des évènements psychiques, *in* Résultats, Idées, Problèmes I, PUF, Paris, 1985, p.73

[207] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.*, pp.52-59

C'est dans « Métapsychologie » (1915) que ce modèle commence de se constituer, plus particulièrement dans l'article « Pulsions et destins des pulsions. », dans lequel l'ambivalence amour-haine se trouve rapportée au moi dans sa globalité. La relation objectale évolue vers une désintrication progressive de l'amour et de la haine, étroitement liée au devenir du narcissisme. Mais la Métapsychologie demeure un texte composite, où les nouvelles avancées issues du deuxième et du troisième modèle cohabitent avec une orientation dominante qui réitère les thèses du premier. C'est avec « Au-delà du principe du plaisir » (1919) et « Le Moi et le Ca » (1923), introduisant la nouvelle théorie des pulsions et la seconde topique, que Freud s'attelle à une profonde refonte de ses thèses.

Les concepts nodaux du troisième modèle sont la pulsion de mort, qui subsume la polarité amour/haine, le processus de liaison, les mécanismes introjectifs et l'instance idéale (surmoi). Son référent clinique fondamental est la mélancolie, pathologie du deuil, unique occurrence clinique dans laquelle se manifeste ouvertement la pulsion de mort. La barbarie de la guerre 14-18 ajoute à sa tonalité pessimiste : « compulsion de répétition » et « pulsion de mort » visent à rendre compte d'une négativité intrinsèque au cœur de la vie psychique, ce dont les élaborations biologisantes du premier modèle étaient incapables. Inertie, besoin de punition, masochisme, viscosité de la libido, tous ces facteurs de l'échec de la cure et de l'impuissance de l'analyste font écho aux concepts métapsychologiques qui intègrent le caractère « démoniaque » du psychisme, tout en dessinant les contours du continent noir de la pensée freudienne : les limites de la conceptualisation issue du tournant de 1897 (la réalité psychique, la jouissance érotique du symptôme)

4/ le modèle « obsessionnel » [208]

Après ce modèle marqué par un certain pessimiste, Freud change de cap en 1925 avec « Inhibition, symptôme, angoisse ». Son quatrième et dernier modèle reprend les termes de la seconde topique développée dans le troisième modèle, en leur conférant une autre valeur : la division et la faiblesse corrélative du moi sont désormais la conséquence strictement pathologique du fonctionnement névrotique, alors qu'à l'état normal, l'organisation subjective fonctionne comme un tout, dont le moi représente la partie organisée et règle l'unification (« compulsion à la synthèse »). Le quatrième modèle présente ainsi un tableau de l'activité stratégique du moi, de sa politique de synthèse et d'adaptation, sous le double aspect de sa structuration génétique et de son constant effort de médiation entre les pulsions et la réalité objectale d'autre part. Nombre de concepts vont alors se trouver remaniés :

— refonte de la théorie de l'angoisse, qui n'est plus définie par sa source économique mais sa fonction subjective, comme signal de danger au service du moi.

— l'ensemble du processus névrotique tend ainsi à être viré au compte de l'activité défensive du moi, ce que marque la reprise du concept de défense dont le refoulement n'est plus que l'une des modalités. La question du choix de la névrose y renoue avec la conception ancienne d'une intime correspondance entre forme de la défense et forme propre de la psychonévrose.

Les concepts nodaux de ce quatrième modèle sont l'adaptation à la réalité et les processus de défense du moi, et son référent clinique la névrose obsessionnelle, « *à n'en pas douter l'objet le plus intéressant et le plus fécond de la recherche analytique* ».[209]

[208] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.,* pp.59-62
[209] Freud S. : Inhibition, symptôme, angoisse, PUF, Paris, 1973, p.33

La psychopathologie est essentiellement pensée en termes d'anachronisme : la perduration des modes de défenses appartenant à une strate ancienne du développement du moi rend compte de la propension aux troubles névrotiques, conséquences de la prématuration du petit d'homme, source de sa vulnérabilité aux fixations évolutives. Ce dernier modèle va d'autre part s'investir dans un remaniement de la conception de la cure, axée sur le renforcement du moi : « *Le moi est affaibli par un conflit interne et il convient de lui porter secours (…) le médecin analyste et le moi affaibli du malade doivent, en s'appuyant sur le monde réel, faire ligue contre les ennemis : les exigences pulsionnelles du ça et les exigences morales du surmoi (…) C'est ce pacte qui constitue toute la situation analytique* ».[210]

Dans cette situation, l'analyste se voit conférer les pouvoirs du surmoi, ce qui lui permet « *de procéder à une post-éducation du névrosé* ».[211] C'est dans ce qui résiste à un tel programme thérapeutique, « *l'assèchement du Zuiderzee* »[212], tâche de civilisation que Freud propose comme métaphore de la cure, que resurgissent les pièces caractéristiques des autres modèles : pulsion de mort, compulsion de répétition, narcissisme, dispositions constitutionnelles, égrenées dans « Analyse finie et infinie ».

***

Au terme de cette analyse de la structure des ambigüités et contradictions de la pensée freudienne, de ses contraintes propres comme l'incidence des modèles épistémologiques de la psychologie du XIXe siècle, Bercherie livre l'image d'un Freud progressant « *à tâtons* » et « *faisant feu de tout bois* » pour dresser la carte de l'espace inédit qui s'ouvre devant lui, et relève « *la place fondamentalement instrumentale de la métapsychologie, aussi précieuse à le guider que produisant les obstacles à saisir pleinement l'expérience analytique* »[213], d'où les refontes continuelles qui scandent le parcours théorique freudien.

Certes, Freud n'a certainement pas conçu sa métapsychologie de façon si morcelée, comme en témoignent ses fréquents recours simultanés à des modèles distincts, comme les zones d'intersections de ces modèles, dont Bercherie souligne le caractère essentiellement fécond : ce fut à la condition d'élargir par croisement son cadre théorique que Freud put concevoir des registres cliniques dont l'appréhension lui fut restée interdite le long d'une unique ligne de pensée. La métapsychologie freudienne est un « *oculaire quadrifocal* », référence revendiquée à la « *vision binoculaire* » de Bion : l'utilisation d'un double « *vertex* »[214], ou point de vue, laisse apparaître dans l'écart ainsi dégagé le relief et la profondeur du champ considéré.

Epistémologie de l'héritage freudien

Bercherie indique alors que la division du champ analytique après la mort de Freud a eu pour conséquence la perte de ce relief et de cette amplitude quadrifocale du fait de l'affiliation

[210] Freud S. : Abrégé de psychanalyse, PUF, Paris, 1973, p.40
[211] *Ibid.*, p.43
[212] Freud S. : Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, PUF, Paris, 1967, p.110
[213] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.*, 63
[214] *Ibid.*, p.63

exclusive à l'un de ces modèles, au détriment donc de la relativité constituante du savoir psychanalytique, qui ne saurait se fixer en système sans oblitérer son projet même.

Parmi les héritiers de Freud, trois grandes écoles se sont constituées sur la base de l'élaboration systématique d'une doctrine et autour d'un chef de file : l'école kleinienne anglaise, l'egopsychology américaine, l'école française lacanienne. Le quatrième courant n'est pas lui constitué officiellement en école et regroupe plutôt une famille de penseurs (Ferenczi, puis Balint, Fairbairn, Winnicott, Searles), raison pour laquelle il se voit épinglé du terme de « marginal », emprunté à Balint (« la nébuleuse marginale »).

Bercherie distingue dans ces courants deux sous-ensembles, les « *orthodoxes* » — l'egopsycholy et le kleinisme — et les « *hétérodoxes* » — Lacan et les « marginaux » — selon une classification qui repose sur deux critères principaux :

— d'une part le degré de dépendance au modèle dont ils sont issus : les orthodoxes procèdent à une extension linéaire du modèle de base, sans en modifier fondamentalement les traits structuraux ; les deux courants hétérodoxes font eux rupture avec l'horizon théorique de Freud et proposent la construction d'une autre métapsychologie.

— d'autre part le mode de réception de l'abandon de la *Neurotica* et le statut de la réalité psychique, dans leurs conséquences techniques et théoriques : les orthodoxes se situent dans le cadre foncièrement monadique de la métapsychologie freudienne et de sa structuration autour d'un modèle dérivé de la gestalt d'un organisme individuel (système neuronique, appareil psychique, vésicule protoplasmique). L'organisation interne y est déterminante et la relation au monde objectal seconde. La traduction pratique de ce point de vue est à situer dans la reconduction freudienne de l'héritage de l'abandon de la *Neurotica*, où la dynamique psychopathologique est conçue comme étant d'ordre fantasmatique, interne à l'économie subjective, l'altérité ne s'y introduisant que par le biais du traumatique et dans le registre évènementiel.

Les hétérodoxes développent eux leur pensée hors de ce cadre monadique qui rattache le freudisme à la psychologie du XIX siècle, en y réintroduisant une altérité constitutive, une dimension tierce, dont la fantasmatique subjective est le reflet, par la voie d'une lecture d'inspiration écologique et interactionnelle (les marginaux, dont Balint) ou sociologique et structuraliste (Lacan).

L'egopsychology [215]

Ce courant peut, à bon droit, se réclamer d'une filiation sans rupture : à travers sa fille et ses plus proches collaborateurs, Freud patronna directement ce mouvement qui devint rapidement majoritaire dans l'IPA, surtout aux USA, depuis la diaspora des psychanalystes d'Europe centrale fuyant le régime nazi. Elle représente l'implantation aux USA des élaborations du groupe viennois dont les membres se sont pour la plupart retrouvés à la tête des instituts américains après l'exil. Heinz Hartmann, avec « la Psychologie du moi et le problème de l'adaptation » (1939) est le véritable fondateur de l'egopsychology, dans la voie des travaux d'Anna Freud, notamment Le Moi et les mécanismes de défense (1936), lui-même dans le droit-fil d'Inhibition, symptôme, angoisse. Il s'appuie, selon la classification de

[215] *Ibid.*, pp.66-74

Bercherie, sur le quatrième et dernier modèle de Freud, dont l'inspiration fonctionnaliste le prédestinait à s'intégrer à la psychologie nord-américaine.

Construite sur la base d'un travail de rationalisation et de synthèse opérée sur l'œuvre de Freud, l'Egopsychology analyse le fonctionnement mental à partir d'une approche génétique et biologisante de la structuration de l'appareil psychique, comme ultime différenciation des systèmes organiques d'intégration et d'adaptation des comportements instinctuels. L'étude du fonctionnement du moi comme instance d'adaptation (externe) et de synthèse (interne) en constitue l'axe doctrinal, son renforcement la visée de la cure. Cette approche fortement téléologique (fonctionnalisme) du fonctionnement mental s'appuie d'autre part sur une énergétique psychique empruntée à la pensée de Freud dans « Le moi et le Ca ». Il s'agit donc de décrire la façon dont le moi assume centralisation et autorégulation de l'ensemble du fonctionnement psychique en canalisant les énergies pulsionnelles du ça dans des modes de décharges réglés et adaptés à la réalité. D'où la place centrale des concepts d'identification du moi et de neutralisation pulsionnelle : libido désexualisée, inhibée quant au but et orientée vers la sublimation, énergie agressive neutralisée (rejet de la pulsion de mort) et investie dans les mécanismes de défense et l'autonomisation du moi. L'étude des moyens dont dispose le moi pour mener à bien sa tache « civilisatrice » débouche sur la conception d'une *« sphère libre de conflit »*, le moi autonome ; en partie inné, en partie construit par neutralisation de la libido, le moi autonome s'identifie alors volontiers à l'objet de la psychologie expérimentale, d'où les tentatives de synthèse avec la psychologie expérimentale, le behaviorisme et les neurosciences.

Elaboration théorique approfondie de la seconde topique, paradigme du fonctionnement mental mature, l'analyse psychopathologique y fonctionne à rebours, dégageant les lacunes du développement, dans une posture d'extériorité et d'observateur de l'analyste, débouchant sur un point de vue normatif. La conception d'une sortie de la cure par identification au moi fort de l'analyste en découle. L'egopsychology apparaît ainsi comme le courant le plus plat, le plus conformiste, le moins démarqué de la psychologie et de la psychiatrie, voire du conformisme social et des idéaux de la santé mentale. La conception de la cure s'appuie directement sur ces prémisses : la technique vise l'analyse du moi, celle des défenses et résistances, qui doit à la fois à Anna Freud et à « L'analyse du caractère » de Reich, titre de son Séminaire de technique psychanalytique de l'institut viennois de 1924 à 1930. La tonalité directive voire rigoriste de la cure se marque dans ses métaphores stratégiques : analyse des résistances, alliance avec la partie saine du moi du patient ou identification à l'analyste. La cure y est conçue comme une des modalités de l'arsenal thérapeutique, d'où à la fois une sélectivité rigoureuse de l'entrée en analyse, à la fois un certain éclectisme thérapeutique doublé d'une multiplication des applications spécifiques de la technique : techniques institutionnelles, traitement des enfants, des psychotiques, accueil bienveillant d'autres méthodes, dont la chimiothérapie ou les psychothérapies.

L'ultra-orthodoxie kleinienne [216]

L'école kleinienne, aujourd'hui essentiellement britannique, est l'héritière du chef de file du groupe berlinois, Karl Abraham, qui fut l'analyste de Mélanie Klein et soutint avec elle le début des cures d'enfants. Bercherie la qualifie « *d'intégrisme* », poussant à l'extrême les traits caractéristiques de la théorie et de la technique « classique » : la focalisation sur la réalité

[216] *Ibid.*, pp. 74-82

interne et fantasmatique est ici quasiment exclusive, ce que Bercherie rapporte à une mise en place première du dispositif par Mélanie Klein avec ses propres enfants. En découle naturellement l'exclusion des parents de la cure, leur non-implication, et présuppose donc à l'enfant un monde interne autonome, formant le pole subjectif de l'imputation fantasmatique duelle qui structure l'interprétation.

La pensée d'Abraham s'appuie sur le troisième modèle métapsychologique freudien, développé en particulier dans les articles de la Métapsychologie (1915), auxquels sa contribution fut importante (cf. la Correspondance Freud-Abraham). Le cycle maniaco-dépressif et la mélancolie ont de fait constitué le centre d'intérêt clinique principal d'Abraham : ses travaux sur les stades prégénitaux, les processus d'incorporation, le développement de la relation d'objet et ses processus d'ambivalence, ont largement informé la pensée de Mélanie Klein, qui intègrera ensuite la seconde topique et la dualité pulsionnelle : ce courant est le seul à faire de la pulsion de mort, sans réinterprétation, un concept opératoire.

Le kleinisme considère la totalité du registre subjectif et de la psychopathologie à la lumière des mécanismes du cycle maniaco-dépressif (introjection-projection, clivage, déni…) Au terme de quinze années de recherches, Mélanie Klein en formule une synthèse avec la description des positions, structurées autour d'une appréhension fondamentalement duelle de la relation d'objet. Le nœud en est constitué par la vectorisation de l'ensemble du développement autour de l'axe clivage/intégration. La position dépressive, comme vécu du conflit ambivalentiel, constitue le pivot de ce procès : avant (prédominance du clivage, position schizoparanoïde), pendant (balancement maniaco-dépressif) après (prédominance de l'intégration, séparation et complexe d'Œdipe).

L'adoption par Mélanie Klein de la deuxième dualité pulsionnelle comme base et fondement de la structuration du psychisme, en situant le conflit ambivalentiel à la source même de toute son activité — c'est-à-dire dans un temps logique situé en deçà de la rencontre réelle de l'objet, ceci à la différence d'Abraham qui ménageait l'idée d'une première étape pré-ambivalente — tend à concentrer le regard sur la dialectique interne de la structuration subjective. Ainsi l'objet externe constitue-t-il davantage l'externalisation d'une instance interne qu'un objet à proprement parler réel, au sens de la place que lui accordent chacun à sa façon l'egopsychology ou les marginaux.

Si Bercherie peut louer la robustesse de la métapsychologie kleinienne, il en relève un certain nombre de points aveugles : l'absence de conceptualisation des pôles de la relation d'objet au profit d'une dialectique de l'intégration, d'où une personnalisation extrême des relations fantasmatiques aux objets partiels ; son constitutionnalisme, n'accordant au registre de l'acquis qu'une incidence traumatique, moins déterminante que le rapport proportionnel inné d'Eros et Thanatos ; enfin le registre triangulaire œdipien y reste plus ou moins impensé, ou rabattu sur le duel.

L'ensemble de ces prémisses informe une conception de la cure comme externalisation du monde interne du sujet, où le transfert est omniprésent et dévoilé par l'interprétation, très active, identifiée à une description hic et nunc de la situation dont elle révèle le caractère profondément ambivalent, plus qu'à un éclaircissement du rôle de la répétition. La survalorisation de l'interprétation et de son exactitude a pour corrélat l'importance cruciale accordée à la théorie dans la technique. Elle est le pendant de la volonté d'extension du champ d'application (enfants, patients limites, psychoses) sans modifications de la technique, dès lors nécessitant un approfondissement constant de la théorie de la technique.

La « nébuleuse marginale » [217]

Plus qu'un courant à proprement parler, elle désigne une famille de penseurs dont la démarche repose avant tout sur des préoccupations thérapeutiques, donc techniques, une théorie ne se dégageant qu'a posteriori, toujours par le biais d'une tentative d'extension du champ de la cure et d'un effort d'approfondissement de son action. L'activité théorique procède par le biais d'emprunts et de rectifications de concepts freudiens, mais aussi de concepts issus des deux orthodoxies (ainsi pour Searles et Lidz l'egopsychology, pour Fairbairn, le kleinisme) et s'inspirent des œuvres des autres marginaux (Winnicott, Balint, Kohut) ou des modèles interactionnels de la microsociologie familiale (Bateson et les théories systémiques).

Ce qui rassemble ces psychanalystes est un même parti pris de considérer les échecs, les succès partiels, les limitations non comme afférentes à la psychopathologie du patient mais comme effets de l'insuffisance des moyens dont dispose le thérapeute. Il va donc s'agir d'étendre ses moyens, par la voie d'une « élasticité » de la technique défendue premièrement par Ferenczi, mais surtout en reprenant le fil de l'inspiration initiale de Freud : se laisser guider par le patient, être attentif aux effets du dispositif, sans rigidité technique. Une telle attitude implique pourtant naturellement un certain nombre de postulats implicites, qui, au fur et à mesure de leur validation par l'expérience, se développent en conceptions théoriques. Ainsi du concept d'un développement vital spontané et d'un processus maturatif et thérapeutique endogène du psychisme et des relations interpersonnelles, pour autant que l'environnement lui offre un cadre minimal de possibilités (le *good enough* de Winnicott, cf. « Le concept d'individu sain ») ; ainsi de l'idée d'une créativité propre de l'inconscient et d'une symbolisation de soi dans l'expérience authentique du self (Winnicott), proche de la pensée de Jung, et s'investissant chez Winnicott dans une théorie de l'espace transitionnel du jeu.

Ce courant se branche sur le deuxième modèle freudien qui propose une conceptualisation de la santé psychique à travers le contraste de la réalisation allo plastique de soi et de l'inversion pathogène dans l'autoplastie. Par ailleurs, le pathologique n'apparaît pas dans ce courant comme un simple anachronisme à l'instar de l'egopsychology, puisqu'il est conçu comme fixation à des modalités réactionnelles et non spontanées du développement.

Une des particularités de ce courant est le rejet du postulat technique hérité de l'abandon de la Neurotica, et la conception de la pathologie et de la névrose de transfert comme traces des situations traumatiques qui ont marqué l'enfance du sujet. Cette orientation conduit à une reprise de la théorie de la séduction, étendue au-delà du registre sexuel, d'où un regain d'intérêt pour la catharsis, entendue comme dimension véritablement thérapeutique de la psychanalyse. L'écoute de l'analyste y est plus bienveillante que neutre, fournissant au sujet le dialogue qui lui a manqué. Par ailleurs, loin qu'il faille insatisfaire la demande (règle d'abstinence) pour ne laisser d'issue qu'en direction de la perlaboration, la libération symptomatique ne peut être obtenue que si l'analyste se prête à des processus l'impliquant bien davantage que dans la posture classique, soit qu'il réponde, symboliquement mais pas seulement, à des demandes qui représentent une réparation des traumatismes de l'enfance, soit qu'il manifeste ses émotions, dont les émotions négatives comme la colère par exemple, identifiées alors aux modes de communication pathogènes qui ont pesé sur son développement infantile. Ferenczi avait relevé l'ensemble de cette problématique, comme l'essentiel des conceptions du courant

[217] *Ibid.*, pp.88-99

marginal, dans les textes recueillant son témoignage de thérapeute (tome IV des Œuvres complètes, 1928-1932, et son Journal clinique.)

Le registre schizoïde, psychoses et états narcissiques, constitue le référent clinique fondamental des marginaux, d'où leur affinité avec le second modèle freudien, qui recouvre dans ses trois versants d'attente déréelle, d'introversion et de satisfaction autoplastiques, ou de sadisme, une modalité relationnelle archaïque (amour primaire de Balint, double dépendance de Winnicott.) À cette dynamique régressive répond le cadre analytique contenant, avec sa régularité et la fiabilité de l'analyste, répétant les trais de l'environnement maternel primaire (le holding de Winnicott), réinterprétation du second modèle freudien et du narcissisme primaire, dont Freud disait qu'il ne se peut concevoir « *qu'à condition d'y ajouter les soins maternels.* » La défaillance de ces soins signe la pathologie et les conduites de réparation qui apparaissent dans le transfert, qui, pour ne pas répéter les conditions initiales du trauma, dans une attitude rejetante ou rigide, doit être, comme lien primordial à la mère, lieu d'accueil et de compréhension pour permettre l'intégration qui a jadis échouée possible (renouveau de Balint), au prix d'une certaine occultation de l'Œdipe.

La promotion des introjections pathogènes dénonce l'obtusion du freudisme classique au contenu traumatique inconscient de la névrose et à la violence des communications intrafamiliales. En attribuant à la dynamique interne du sujet l'origine du symptômes, l'orthodoxie se révèle complice du déni et de la mystification (« *pédagogie noire* » d'A. Miller) dont sont l'objet la réalité des événement vécus par le patient, voire des « *efforts pour rendre l'autre fou* » (Searles), qui ont endommagé l'enfant en le faisant dépositaire de la folie familiale. Ces conceptions nourrissent les plus vives interrogations sur les raisons de l'abandon par Freud de la théorie de la séduction.

Lacan [218]

La critique des insuffisances de la théorie freudienne est manifeste dès les premiers travaux de Lacan et légitime un vaste programme de refonte théorique, car l'expérience est jugée indiscutable dans sa phénoménologie.

A partir de la conviction que l'inconscient doit s'intégrer à une vaste théorisation anthropologique, il procède à une relecture du premier modèle freudien à la lumière de l'analyse structuraliste du langage, facilité par la structure conceptuelle associationiste de la première topique. Si le modèle structuraliste repose comme l'associationiste sur une combinatoire d'éléments discrets, il n'est pas atomistique du fait de la prévalence des relations entre éléments sur leur nature, et en raison du dégagement des effets propres de la structure. À la place de la constatation d'une genèse des éléments constituant l'inconscient, le concept d'une configuration signifiante déterminant la structure subjective (cf. le mythe individuel du névrosé, 1954) ouvre à une théorie inédite de la subjectivité.

La situation du langage dans le registre de l'altérité, comme ordre tiers symbolique qui préexiste au sujet et dans lequel il s'inscrit, permet une franche échappée du monadisme psychologique, et constitue une véritable modélisation des rapports fondateurs du sujet au registre objectal. De façon bien plus radicale que les conceptions transactionnelles des marginaux, la psychanalyse lacanienne, dispose les conditions d'un dépassement du

[218] *Ibid.*, pp.99-114

psychologisme freudien, accédant à une modélisation robuste de l'altérité – Autre primordial — dans la structuration subjective. (« *le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre* », l'inconscient comme « *discours de l'Autre* », la bande de Moebius, où la subjectivité s'ombilique à la pure altérité).

Le point de vue structuraliste déplace aussi bien l'abord des formations de l'inconscient (du registre du sens vers celui, formel, du signifiant) que du procès de la cure (au-delà de sa personne propre, c'est la fonction de l'analyste qui est pivot de la cure), introduisant un écart par rapport aux approches ailleurs surtout phénoménologiques de la cure. Sa fécondité se joue dans la mise en évidence, au-delà des effets de significations et de l'immédiat du face à face duel, de la structure qui les ordonne. À l'inverse, cette posture commanderait aussi les lacunes de la pensée lacanienne : négligence du vécu subjectif, de l'affectivité, de la relation à la mère ou du processus transférentiel dans son immédiateté.

Le registre symbolique apparaît d'abord comme l'axe majeur de la conceptualisation de Lacan, dans laquelle le sujet est l'effet du signifiant qui le détermine, et en reçoit son originelle division (l'inconscient). Les analyses précédentes de Lacan autour de l'imago et du stade du miroir viennent rendre compte du reflet aliéné de l'ordre symbolique : c'est le registre imaginaire, ou les incidences de la division subjectives se trouvent masquées au sujet, à travers la constitution spéculaire du moi (leurre d'unité) ou l'identification phallique (moi idéal) au manque de l'Autre (leurre de complétude). Autour de ces constructions s'articule le « retour à Freud », par « *le biais d'un commentaire très personnel des grands écrits freudiens* »[219].

Dans un second temps, c'est le registre du réel qui passera toujours plus au premier plan, comme reste impossible à penser de la symbolisation primordiale, recueillant l'intuition, fondatrice chez Lacan, de la béance originaire du sujet. Ce fondamental manque-à-être se trouve substantifié comme perte dans les objets pulsionnels de la théorisation freudienne, les objets a lacaniens, cause du désir et noyau du fantasme.

La babélisation du mouvement analytique

Quatre métapsychologies, quatre courants postfreudiens : telle est la thèse de Bercherie, qui pose dès lors la question des liens d'implication entre la structure de l'entreprise métapsychologique freudienne et ses modes de réception. L'enjeu de cette question est pour Bercherie fondamental, les dissensions des héritiers menaçant l'avenir même du freudisme :

> Car si une progression le long des lignes actuelles est certes tout à fait pensable, l'éclatement du champ analytique et la babélisation du discours qui le porte risquerait d'atteindre un point de non-retour, et de provoquer l'échec du projet freudien fondateur — la construction d'un savoir scientifique. [220]

La thèse de Bercherie se révèle déjà dans son choix de qualifier de « postfreudiens » ces courants qui, ouvertement ou non, opèrent une sélection sur l'ensemble de l'héritage freudien doublée d'un processus critique qui est la condition d'élaboration d'un ensemble doctrinal systématique, à rebours d'une démarche freudienne qui progresserait elle à tâtons, avec un constant souci du réel. Cette opération, note Bercherie, a laissé un stigmate, celui du rejet par chaque courant de certains concepts freudiens : la pulsion de mort dans l'egopsychology et

[219] *Ibid.*, p.107
[220] *Ibid.*, p.124

chez les marginaux, l'objet réel et de la première topique chez les kleiniens, les fonctions de synthèse du moi chez Lacan. Les postfreudiens auraient ainsi sacrifié une partie de la richesse des élaborations de Freud au profit d'une systématisation de sa doctrine contraire à sa logique propre. Humilité du fondateur, *hubris* des héritiers, voilà l'axe de la lecture de Bercherie et de sa critique et de leur tentative de bâtir un empire théorique à partir d'un « *morceau choisi* »[221] sur le corps de l'œuvre.

En s'attachant à démontrer le caractère éminemment construit, dans et par chaque groupe, des réalités cohérentes qui y structurent l'appréhension de la chose analytique, Bercherie cherche à circonscrire les écueils qui lui paraissent menacer particulièrement le projet freudien dans sa visée scientifique : le réalisme naïf qui fait voir directement le concept dans la clinique, et l'identification massive au groupe d'appartenance, deux attitudes qui tendent à voiler le statut du concept métapsychologique et, objectant à toute possibilité de relativisation du savoir, comportent le risque d'une sortie de l'univers rationnel, tendant à *« la constitution de sectes et églises analytiques »*. Les modèles théoriques paraissent ainsi jouer dans le savoir analytique un rôle particulier, exorbitant si l'on songe à l'importance des conflits dont ils sont l'enjeu, « *qui n'a pas d'équivalent dans d'autres modèles scientifiques qui s'accommodent très bien de la nécessité d'utiliser deux modèles contradictoires, n'invalidant en rien leur démarche* ».[222]

En 1984, dans son article *L'oculaire quadrifocal*, il dénonçait avec sévérité « *l'aspect dérisoire des excommunications réciproques auxquelles se livrent les analystes et qui pourraient passer pour dogmatiques ou idéologiques, et non scientifiques.* »[223] Les fractures lui semblaient réductibles de relever d'avantage d'effets d'adhésions locales, voire sectaires, que de véritables controverses scientifiques : c'est vu par le petit bout d'une des quatre lorgnettes métapsychologiques que le champ freudien prend cet aspect irréductiblement pluriel et contradictoire. Logiquement, il en appelait alors à une réconciliation et signalait la voie pour y parvenir, un « *œcuménisme* » non satisfaisant comme tel, mais nécessaire dans un premier temps.

> Tout le savoir psychanalytique est d'une certaine manière valide : la question est moins de savoir où est la Vérité et où est l'Erreur, que d'articuler, de hiérarchiser et d'intégrer cette immense moisson de connaissances effectuée avec des démarches, des outils, des principes fondamentalement hétérogènes et contradictoires. [224]

Bercherie ne reculait pas à en appeler une synthèse théorique, pourvu qu'elle soit coextensive à l'ensemble du champ freudien, et concluait sur la mission de produire, après la réunification du mouvement, l'unité enfin réalisée de la métapsychologie :

> Il est évident que la psychanalyse ne conquerra réellement son statut scientifique qu'en produisant le modèle théorique englobant qui permettra la synthèse et l'articulation des divers champs régionaux déjà constitués en synthèses partielles, comme l'intégration des différents registres de l'intuition freudienne (…) c'est là le pas qui constituerait l'entrée dans la troisième période de l'histoire de la psychanalyse, après la première phase purement freudienne et la deuxième, occupée par la structuration des courants postfreudiens. Il m'est évidemment très agréable de penser que ce texte est en quelque sorte le manifeste qui en annonce la venue. [225]

Dans la *Géographie*, ce point de vue assez sévère est fortement amendé :

> Mon approche restait fortement centrée sur le savoir comme objet et tendait à méconnaitre (ou plutôt à minimiser) la place du sujet et de son désir dans la construction de la théorie comme

[221] *Ibid.*
[222] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal, *op. cit.*, p.123
[223] *Ibid.*, p.120
[224] *Ibid.*
[225] *Ibid.*, p.123

> dans l'option retenue dans le champ des discours et des pratiques analytiques. En cela, elle demeurait une prise épistémologique sur la psychanalyse bien plus qu'une tentative d'épistémologie psychanalytique — où les concepts propres au champ analytique interviendraient à une place centrale pour rendre compte de la construction de la théorie et du savoir en psychanalyse. [226]

De là, la formalisation du problème se trouve déplacée autour d'une interrogation de la nature du savoir, déjà initiée dans l'article de 1984 qui soulignait « *l'urgence d'une appréhension du processus symbolique à l'œuvre dans la construction métapsychologique, avec sa relativité, comme de ses liens à l'objet du savoir et de la pratique analytique.* »[227] C'est le programme d'une métapsychologie de l'activité métapsychologique qui s'annonce ici, qu'avait déjà à sa manière engagée Bion, venu au problème de la théorie psychanalytique lui aussi pour répondre à Babel, en y apportant un formalisme et une algèbre (cf. *Aux sources de l'expérience* en 1962, *Eléments de psychanalyse* en 1963) en vue de chiffrer la signification des termes de l'expérience analytique, et de rendre possible une transmission du savoir à l'intérieur de la communauté freudienne, projet scientifique intimement lié, comme celui de Bercherie, à la vie politique des institutions psychanalytiques.

Sur cette question, Bercherie prend soin de préciser sa position : son travail n'est pas celui d'un militant, c'est-à-dire qu'il ne prend pas parti depuis l'un des quatre courants de pensée par lui dessinés. À l'instar de Bion, en qui il salue la vive conscience de la relativité des systèmes d'interprétation analytique, et « *l'incessante relativisation* » à laquelle il soumet son propre point de vue, il revendique une position d'équilibre entre deux tendances extrêmes :

> Ainsi me suis-je toujours tenu éloigné autant d' "un empirisme naïf" que d'un "idéalisme dogmatique", structuraliste en particulier, qui s'acharnerait à déduire de la batterie initiale de ses concepts l'intégralité de ses résultats, deux types d'approches qui font une nette délimitation entre l'erreur et la vérité.[228]

Seule une telle relativisation permettrait d'envisager que le « *large spectre d'attitudes techniques mis au point en un siècle débouche sur autre chose que sur une exclusion réciproque* »[229].

Attitude « Middle Group », aurait-on dit en d'autres temps, dont la marque la plus évidente est certainement le souci d'égalité de traitement des courants par lui distingués, alors même qu'il se reconnaît clairement du côté des hétérodoxes et de leur sortie du « psychologisme » et du monadisme freudien. D'où sa sympathie avouée, très lisible dans son article de 1984, pour un courant marginal qui joint à la prise en compte de la dimension de l'altérité un modèle épistémologique très souple, dans laquelle les théories ont encore ce caractère « *des conceptions nébuleuses, évanescentes* » que Freud plaçait à l'origine du travail métapsychologique. D'où également les éloges faites à Lacan, gratifié d'avoir produit un

> édifice théorique toujours en marche, infiniment plus rigoureux qu'il n'y paraît et que l'affirment ses détracteurs, même s'il est moins exempt de failles et de postulats que ne le pensent ses tenants ; il est désormais le seul en tous cas à pouvoir éclipser par son ampleur et sa créativité celui de Freud. [230]

Que l'on compare avec le sort réservé à l'egopsychology, élu le courant le plus plat, dogmatique et conformiste, responsable

---

[226] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.,* p.11
[227] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal, op. cit., p.120
[228] *Ibid.,* p.12
[229] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal, op. cit., p. 122
[230] Bercherie P : Géographie du champ psychanalytique, op. cit., p.108

> d'un travail de suture qui tend à exclure de la pensée freudienne toutes ses ambiguïtés, la refermant sur ses élaborations les plus raisonnables et les plus psychologisantes. [231]

Et pourtant, Bercherie est conduit par la logique de sa thèse à rétablir l'équilibre : ainsi le danger inverse du dogmatisme théorique, c'est le renoncement à un effort de conceptualisation cohérent, et donc « *la menace de l'univers informe du tact et de la subtilité* »[232], de l'improvisation inspirée et pernicieuse, dérive à laquelle les marginaux sont bien sûr les plus enclins. Quant à Lacan, s'il salue en lui la force de ses innovations dans « *la production des appareils métapsychologiques qui ont permis le dépassement du psychologisme freudien* » il regrette qu'elle « *se paye d'une telle subjectivation du discours analytique que le risque d'une sortie hors de l'univers rationnel de la science est désormais patent* »[233].

Bercherie reconnaît que les hétérodoxes proposent un abord moins tronqué que les orthodoxes, en intégrant les intuitions freudiennes qui n'ont pas trouvé d'élaboration théorique, mais ils laissent néanmoins échapper « *une part du patrimoine psychanalytique* »,[234] celle précisément que retiennent l'egopsychology et le kleinisme dans leurs filets. Il manque ainsi à Lacan la perspective génétique et la dialectique affective, aux marginaux la richesse clinique concrète du pessimisme freudien. Bref, puisqu'être freudien c'est souscrire à l'intégralité de l'héritage métapsychologique, les écoles de pensées ne peuvent être abordées que dans leur valeur foncièrement complémentaire, logique qui conduit à une relativisation de la valeur des élaborations « postfreudiennes », à laquelle Bercherie peine lui-même à souscrire mais qu'il doit soutenir pour ressaisir l'intégralité du « patrimoine » dans la diffraction des doctrines. Car en regard de l'insistance sur la partialité de la réception de l'héritage freudien, sur la sélection du « *morceau choisi* », la métapsychologie quadripartite parait en retour dotée d'une nouvelle et singulière unité.

Pourtant, à identifier les courants post-freudiens à de semblables opérations de sélection, fussent-elles en leurs options antithétiques, Bercherie ne s'écarte-t-il pas de ce qu'il s'est donné en manière de programme, à savoir « *considérer les disciples de Freud sans vouloir a priori situer les fidèles et les renégats, se contentant de leur propre déclaration de vassalité et repérant plutôt le niveau de leur point d'ancrage dans le discours freudien, comme les enjeux de leurs dissensions* » ? [235]

Si l'on pose que l'enjeu des dissensions tient non pas à une sélection mais aux modalités de lecture de Freud revendiquées par ses disciples, et à la nature de leurs opérations sur le texte freudien, il devient moins soutenable de tenir pour équivalents la « synchronisation » de Hartmann et le « retour à Freud » de Lacan ; l'egopsychology s'est donnée pour projet une synthèse des concepts freudiens, quand Lacan a engagé une démarche qui n'est ni de sélection, ni de systématisation, en témoigne le style même de son enseignement. Là est peut-être la rançon de la lecture « quadrifocale » ou « géographique » : un nivellement qualitatif des modes de réception de l'héritage freudien, et c'est sans doute dans le cas de Lacan que ses limites apparaissent le plus clairement.

Le retour à Freud n'est pas en effet réductible au retour à un modèle compatible avec une lecture structuraliste, qui, si elle fournit bien le cadre conceptuel du début de son enseignement, n'est pas, et loin de là, le seul formalisme convoqué pour tester la cohérence de

---

[231] *Ibid.*, p.68
[232] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal, *op. cit.*, p. 123
[233] Bercherie P : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.*, p.126
[234] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal, *op. cit.*, p.122
[235] Bercherie P. : L'oculaire quadrifocal, *op. cit.*, p.95

la pensée freudienne. Lacan a affirmé, et dans un texte clé, que « *la psychanalyse a consistance des textes de Freud* »[236], jamais que la psychanalyse a consistance de la première topique, plus la pulsion de mort. Quelques remarques s'imposent ici pour mieux comprendre cette situation discutable de la pensée de Lacan : dans l'article princeps de 1984, Bercherie la réduisait à ce moment de son enseignement qui s'étend jusqu'à la fin des années 50, celui du primat du symbolique et de l'inconscient structuré comme un langage.

À sa décharge, l'empan véritable de la pensée de Lacan était encore largement méconnu. Le succès de *l'Instance de la lettre*, applaudi comme chef-d'œuvre du structuralisme dans les milieux intellectuels et universitaires, a éclipsé longtemps sa véritable portée, et l'on doit énormément aux commentateurs éclairés qui furent et continuent d'être les artisans d'une élucidation de la complexité et de la richesse du legs de Lacan. Dans sa *Géographie*, Bercherie a pris soin de rectifier cette vision tronquée, en introduisant la référence lacanienne au réel et à l'objet a, dont il est plus délicat d'affirmer qu'elle ressortit particulièrement au « modèle de l'inconscient » et à une pensée purement structuraliste, que Bercherie continue pourtant de lui prêter. D'autre part, la promotion de ce concept d'objet a ne doit-elle pas être éclairée par sa situation à un point limite du « retour à Freud », dont une des formulations est la mise en question du « désir de Freud » comme cadre de la transmission de la psychanalyse ? Dans sa préface à la *Géographie*, Bercherie livre avec beaucoup de justesse la raison profonde qui a motivé son entreprise :

> Il me semble maintenant évident que la motivation véritable de ce programme résidait dans le malaise que suscitait en moi la lecture lacanienne de Freud, dont je percevais bien à la fois l'extraordinaire fécondité et le caractère souvent forcé. Je voulais donc reconstituer l'horizon de pensée du discours freudien, pour saisir ainsi ce que signifiait pour Freud lui-même ses énoncés, au-delà de tout commentaire qui en fasse autre chose qui n'aurait eu pour lui aucun sens. [237]

II- Le retour a Freud

Orthodoxie et hérésie

Retour à Freud : le syntagme évoque immanquablement Lacan, qui a placé son enseignement sous cet étendard, à tel point que le terme est régulièrement employé comme synonyme de l'enseignement de Lacan entre 1953 et la fin des années 50. Mais en-deçà de cet emploi circonstancié, le terme désigne une opération qu'il s'agit d'abord d'élucider, et dont le « retour à la métapsychologie » de Bercherie constitue explicitement une modalité. Plus largement, l'opération nommée « retour » semble coextensive à l'appréhension d'un champ dans les termes de l'orthodoxie et de l'hérésie ; comparer ce même champ à Babel, c'est appeler au « retour à » et invoquer le point d'origine et d'unité diffracté dans la multitude et le malentendu.

[236] Lacan J. : La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole , *in* Autres Ecrits, Seuil, Paris, 2001, p.250
[237] Bercherie P. : Géographie du champ psychanalytique, *op. cit.*, p.10

De ce point de vue, Bercherie n'a pas tort de qualifier les violentes polémiques des héritiers de non-scientifiques, de « quasi sectaires », bien qu'il recule à dénier à la psychanalyse le statut de science : ce mouvement, retourner au texte, aux sources, ou se retourner vers la fondation pour vérifier que l'on se trouve encore dans son axe, n'appartient clairement pas au champ scientifique de faire vibrer la dimension de l'autorité du fondateur, de l'*auctoritas*, et ses résonnances antiques et médiévales.

Dans son cours du 14 novembre 2001[238], Jacques-Alain Miller se livrait à une comparaison aussi amusante qu'évocatrice de la situation du mouvement analytique dans les années 50 et de l'histoire des schismes religieux, puisée dans un ouvrage de 1847, le *Dictionnaire universel des hérésies, des erreurs et des schismes, continués jusqu'à nos jours*, par l'abbé Guyot. Il notait que la manœuvre de Lacan — accuser les prétendants à l'orthodoxie d'être les véritables hérétiques, quand lui se situait dans l'axe continué de Freud — est une rhétorique classique de l'hérésie, dénoncée comme telle par Tertullien. Tertullien mettait en garde contre la manipulation textuelle des hérésiarques et leur rejet de « *certains livres canoniques* » ; quant à

> ceux qu'elle admet, elle les mutile, les interpole et par des additions et des retranchements les approprie à sa défense. Ceux qu'elle reçoit en entier, elle les travestit par des interprétations fausses de son invention. Habile tactique, car la vérité souffre autant d'un sens arbitraire que d'un texte altéré. Opiniâtre à rejeter ce qui le confond, l'hérésie cite en sa faveur et les passages qu'elle a falsifiés et ceux qui, par leur obscurité, fournissent matière à discussion. [239]

Tertullien préconisait, pour répondre à ces manœuvres, de ne rien discuter :

> Tout versé dans la science de l'écriture que vous êtes, que gagnerez-vous à une dispute, où l'on nie ce que vous avancez et où l'on soutient ce que vous niez ? d'une pareille conférence, vous ne remporterez que beaucoup de fatigue et d'indignation, et si vous n'êtes entré que pour lever les doutes et fixer les irrésolutions de votre auditeur, surpris que vous n'ayez eu aucun avantage marqué, que de part et d'autre on ait nié et affirmé également et qu'on en soit resté au point d'où l'on était parti, il vous quittera encore plus indécis sans pouvoir juger où est l'hérésie. L'hérétique ne se fera pas scrupule d'assurer que c'est nous qui corrompons l'écriture et qui l'interprétons mal, et que lui seul soutient la cause de la vérité. Il ne faut donc pas en appeler aux écritures, ni se placer sur un terrain où la victoire, si elle n'est pas incertaine, le paraitra. [240]

En tant que ces textes sont reçus dans la dimension de la vérité, et non de la science, l'orthodoxie est avant tout une position énonciative, autorisant telle lecture, interdisant telle autre ; ne pouvant s'assurer du sens des écritures, c'est donc sur un autre terrain qu'elle doit l'emporter, arguer de la continuité d'un conformisme, de la tradition apostolique ininterrompue, de la transmission de siècle en siècle de préceptes qu'on chercherait en vain dans les écritures saintes mais qui en prescrivent l'interprétation comme en circonscrivent l'extension, en faisant argument de l'universalisme et de l'unité de la foi, contre les singularités locales. Bossuet, dans les Variations des Eglises protestantes, en appelait à l'origine et la continuité pour confondre les hérétiques :

> En face de l'hérésie, il n'y a qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur origine. On trouvera toujours aisément et sans aucun doute le temps précis de l'interruption. Le point de la rupture demeurera pour ainsi dire toujours sanglant. [241]

---

[238] Miller J.-A. : Le désenchantement de la psychanalyse, L'orientation lacanienne, cours de DEA, département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2001-2002

[239] Cité par J.-A. Miller, op. cit., cours du 14 novembre 2001

[240] *Ibid.*

[241] *Ibid.*

Hannah Arendt[242] rapporte ce nœud de l'origine, de la religion et de la tradition à son point d'émergence, la république romaine, et à sa fonction de cohésion politique sans précédent, qu'elle nomme la « *force liante* » du commencement autoritaire. Les romains ont mis en œuvre politiquement ce que Platon et Aristote avaient approché conceptuellement, sous le nom d'*auctoritas*, dérivé d'augere, « augmenter » : ce que l'autorité augmente constamment, « *c'est la fondation* »[243], en l'occurrence celle de Rome, comme Arendt le déplie à partir de son étymologie. La fondation est cet acte qui ne se peut ni effacer ni répéter, auquel les hommes sont liés par la religion, obligeant toutes les générations à venir. Le passé était sanctifié par la tradition, assurant la transmission du témoignage de la fondation par les ancêtres, les *majores*. La notion d'une tradition spirituelle fut dérivée de son premier usage politique, quand les romains exigèrent des exemples et modèles autoritaires pour la pensée, et firent des ancêtres grecs leurs autorités dans les champs de la philosophie, de la théorie, de la poésie.

La robustesse de la trinité romaine autorité, religion, tradition, c'est-à-dire « *la solidité extraordinaire du principe de la fondation pour la création de corps politiques* »[244] s'éprouva dans le passage de la République à l'Empire, en pénétrant toutes les régions conquises en même temps que la *pax romana* ; l'extension de l'empire, augmentant la fondation romaine inaltérable, ne fut jamais un décentrement. Encore plus probant fut, au déclin de l'Empire romain, le passage de sa tradition politique et spirituelle à l'Eglise Chrétienne. Confrontée à la tâche mondaine de sa constitution, l'Eglise adopta la pensée romaine, fit de la mort et de la résurrection du Christ la pierre angulaire d'une nouvelle fondation, et érigea sur cette fondation une institution humaine nouvelle d'une inédite stabilité, en mesure de venir à bout des tendances antipolitiques et anti institutionnelles de la foi chrétienne, manifestes dans le Nouveau Testament et les premiers écrits chrétiens. La politisation de l'Eglise changea la religion chrétienne : la base de la communauté des croyants ne serait plus tant la foi en la résurrection ou l'obéissance aux commandements hébraïques que le témoignage de la vie et de la résurrection de Jésus en tant qu'événement historique. Comme témoins de cet événement, les Apôtres devinrent les pères fondateurs, dont l'Eglise dérivait son autorité aussi longtemps qu'elle en transmettait le récit de génération en génération au moyen de la tradition.

Ce beau texte d'Hannah Arendt s'ouvre par ces mots :

> Pour éviter tout malentendu, il aurait peut-être été plus sage, dans le titre, de poser la question : que fut l'autorité ? – et non : qu'est-ce que l'autorité ? Car c'est, à mon avis, le fait que l'autorité a disparu du monde moderne qui nous incite et nous fonde à soulever la question. [245]

Le propos d'Arendt est de penser l'âge moderne, marqué par la rupture du fil de la tradition, la crise dans la culture, non d'une façon nostalgique, mais pour en élucider les conditions renouvelées de transmission et de lien social.

> L'autorité reposait sur une fondation dans le passé qui lui tenait lieu de constante pierre angulaire, donnait au monde la permanence et le caractère durable dont les êtres humains ont besoin précisément parce qu'ils sont les mortels (…) Sa pertes équivaut à la perte des assises du monde, qui, en effet, depuis lors, a commencer de se déplacer, de changer de se transformer (…) Mais la perte de la permanence et de la solidité du monde – qui, politiquement, équivaut à la

[242] Arendt H. : Qu'est ce que l'autorité ?, La crise de la culture, Gallimard, Paris, 1972, pp. 121-185
[243] *Ibid.*, p. 160
[244] *Ibid.*, p. 164
[245] *Ibid.*, p. 124-125

> perte de l'autorité- n'entraîne pas, du moins pas nécessairement, la perte de la capacité humaine de construire, préserver et prendre à cœur un monde qui puisse nous survivre et demeurer un lieu vivable pour ceux qui viennent après nous.[246]

> Ainsi la disparition indéniable de la tradition dans le monde moderne n'implique pas du tout un oubli du passé, car la tradition et le passé ne sont pas la même chose (…) avec la tradition, nous avons perdu notre solide fil conducteur dans les vastes domaines du passé, mais ce fil était aussi la chaîne qui liait chacune des générations successives à un aspect prédéterminé du passé. Il se pourrait qu'aujourd'hui seulement le passé s'ouvre à nous avec une fraîcheur inattendue et nous dise des choses pour lesquelles personne n'a encore eu d'oreilles. [247]

Il se trouve que la psychanalyse est sans conteste fille de l'âge moderne : Freud l'a voulue science, *Aufklärung*, ce que ses héritiers ont massivement, bien que diversement, reconduit. Parmi eux, Lacan a toutefois une place à part, d'avoir revendiqué pour son enseignement l'appellation « retour à Freud », quand d'autres s'efforçaient de la lier au champ des sciences positives ; aux tentatives de synthèse de la psychologie du moi répondent les constructions lacaniennes des singularités et exceptions. Mais quelques soient les harmoniques de ce retour, il ne peut être réduit à une fonction de l'autorité, dont Arendt souligne avec justesse qu'elle ne peut plus se poser dans ses coordonnées traditionnelles.

Lacan a écrit que la découverte de Freud est contemporaine du déclin de l'imago paternelle, et, plus tard, que son sujet est celui de la science, dont le cogito cartésien est l'acte de naissance. Pourtant, s'il s'est résolument défié de la pente religieuse de la psychanalyse, il a réservé à la religion un accueil bien plus respectueux, et sans doute moins ambigu, qu'un Freud à la fois dénonçant « l'illusion », à la fois consacrant la névrose obsessionnelle « névrose idéale ». Il faut tenir en même temps plusieurs choses : Lacan fondant son enseignement dans le rapport à la science moderne (la « *formalisation* » contre le « *conformisme* ») tout en produisant comme clef de voûte de son architecture symbolique le Nom-du-Père.

> C'est dans le Nom-du-Père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. [248]

Concept dont la provenance est explicitement religieuse, comme Lacan l'écrit :

> L'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-père. [249]

De l'articulation complexe des références lacaniennes à la science et à la religion[250], et de son poids dans la situation et la transmission de la psychanalyse, notons qu'une part de l'ambiguïté déjà se lève à relever que le « retour à Freud » de Lacan prend son départ de la distinction et de l'irréductibilité du signifiant au signifié, (« l'algorithme du signifiant »), et non pas du sens, toujours religieux, comme de celle de l'énonciation à l'énoncé : entre énigme et citation, le retour à Freud se laisserait alors lire comme l'opération nécessaire à élucider les voies par lesquelles une discipline qui s'est voulue inscrite dans la science s'est trouvée, quant à ses modes d'élaboration, verser dans un « scientisme », et quant à ses modes d'institution et de transmission, tentée par un modèle ecclésial, une « catholicité parodique » que Lacan rapporte à son insertion dans l'universel des lois de la parole et du langage.

---

[246] *Ibid.*, p.126

[247] *Ibid.*, p.123-124

[248] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage, in Ecrits, *op. cit.*, p.278

[249] Lacan J. : Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *in* Ecrits, op. cit., p.556

[250] Sur la question du ternaire religion-science-psychanalyse, cf. Askofaré S. : Lacan, la religion, le symptôme : une nouvelle alliance ?, *in* L'en-je lacanien, 2009/1, n°12, ERES

Le retour à Freud, opération épistémologique inédite dans la science moderne, interroge inévitablement les coordonnées spécifiques du savoir freudien : si son statut était proprement scientifique, si la validité de ses propositions était déductible d'un faisceau d'axiomes et théorèmes fondamentaux, nul n'interrogerait encore son fondateur, et Freud lui-même n'aurait sans doute pas éprouvé le besoin d'une instance dépositaire de l'autorité pour en assurer les chances d'avenir. Le projet de l'I.P.A. a pris prétexte de la jeunesse de la science analytique et de la résistance qu'elle rencontrait pour soutenir sa vérité impuissante dans un lieu capable de proférer « ceci est ou n'est pas de la psychanalyse », ouvrant de ce seul fait la voie de l'orthodoxie.

Jacques-Alain Miller propose, à partir du commentaire de Lacan du Ménon dans le Séminaire II, de définir l'orthodoxie comme « *la collectivisation de l'opinion vraie* »[251] ou de l'*orthedoxa*, qu'il regrette d'avoir rendue dans la transcription du Séminaire par « orthodoxie ». Car l'*orthedoxa* n'est pas l'orthodoxie, elle est l'opinion juste, droite, adaptée, se soutenant d'une vérité qui n'est pas saisissable dans un savoir démonstratif. Ainsi de la vertu, dont Socrate met en valeur qu'elle n'est pas enseignable, puisqu'il n'y a pas d'*episteme* de la vertu, et que ne se peut enseigner ce qui n'est pas fonction de la raison. L'*orthedoxa* est fonction, elle, d'une pratique, comme la politique que Socrate cite en exemple.

Lacan retient du Ménon

> que l'épistémè, le savoir lié par une cohérence formelle, ne couvre pas tout le champ de l'expérience humaine, et en particulier qu'il n'y a pas une épistémè de ce qui réalise l'*arete*, la perfection de cette expérience. [252]

Dans ce texte, Socrate isole ce qui fait limite au savoir transmissible, mais, après avoir fait scintiller qu'il y a du vrai hors du savoir, le dévalorise : l'opinion vraie ne vaut pas grand-chose tant qu'elle n'est pas insérée dans la chaîne d'un raisonnement qui lui donne son assise. Lacan en déduit que l'*orthedoxa* est antérieure au savoir entendu comme « *cristallisation de l'activité symbolique* », et que ce mouvement anime à son insu la science elle-même : d'où l'erreur de croire que ce que la science constitue par l'intervention de la fonction symbolique était là depuis toujours.

> Cette erreur existe dans tout savoir, comme cristallisation de l'activité symbolique, tout savoir constitué se fonde d'oublier la fonction créatrice de la vérité sous sa forme naissante. Passe encore que les scientifiques l'oublient, qui s'attachent à la dimension proprement opérante de leur savoir, mais les analystes ne le peuvent pas, qui travaillent dans la dimension de la vérité à l'état naissant. [253]

Lacan dispose l'interprétation analytique dans le registre de l'*orthedoxa*, opinion vraie, juste, mais dont rien d'autre n'assure le fondement que les effets *après-coup* ; c'est précisément ce sans fond de la vérité à son point d'émergence que la prégnance de la notion d'orthodoxie aurait pour fonction de voiler.

Foucault : « Qu'est-ce qu'un auteur ? »

Le mot d'ordre d'un « retour à Freud » lancé par Lacan à Vienne en 1955 est resté sans écho, en dehors du champ de ses élèves, pendant près de quinze ans. Le 22 février 1969, dans sa

[251] Miller J.-A. : Le désenchantement de la psychanalyse, op. cit.,
[252] Lacan J. : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique, Le Séminaire livre II, *op. cit.*, p.26
[253] *Ibid.*, p.28

conférence *Qu'est-ce qu'un auteur ?* [254], Foucault répond à Lacan, en faisant du « retour à » le mode caractéristique d'un certain type de discours apparu au XIXe siècle. Dans cette conférence, Foucault dispute en fait plusieurs parties. Il répond d'abord à Barthes qui vient de publier « La Mort de l'auteur ». Il répond encore aux objections soulevées par Les mots et les choses, et plus largement par son projet de l'*Archéologie* (*L'archéologie du savoir* est alors sous presses), autour de l'usage tout à fait particulier qu'il fait du nom d'auteur et de la notion de discours, refusant délibérément les notions de livres et d'œuvres, au profit d'un nouveau concept opératoire, celui de *formations discursives*, désignant non pas des œuvres dans leur unicité inaliénable, mais des discours trans-individuels :

> Des masses verbales, des sortes de nappes discursives qui n'étaient pas scandées par les unités habituelles du livre, de l'œuvre et de l'auteur. [255]

La notion d'auteur lui apparaît à cet égard non seulement comme une notion très exactement historique, mais aussi comme une fonction attachée à un certain type de textes, et sédimentant des pratiques discursives elles-mêmes inscrites dans des pratiques institutionnelles. L'usage « imprudent » de noms d'auteur pour désigner ces formations discursives lui a valu des critiques, qui selon lui portent à côté : « *Car le problème pour moi n'était de décrire Buffon ou Marx, ni de restituer ce qu'ils avaient dit ou voulu dire* », mais de chercher « *les conditions de fonctionnement de pratiques discursives spécifiques* ». [256]

Enfin, en brossant le portrait d'un type particulier d'auteur, *l'instaurateur de discursivité,* tel Freud ou Marx, et le « retour à » comme participant de la logique même de ce type de discursivité, Foucault s'adressait très directement à Lacan, qui, venu l'écouter, accusa réception.

> On retourne peut-être à beaucoup de choses, mais, enfin, le retour à Freud c'est quelque chose que j'ai pris comme une espèce de drapeau, dans un certain champ, et là je ne peux que vous remercier, vous avez répondu tout à fait à mon attente. En évoquant spécialement, à propos de Freud, ce que signifie le retour à, tout ce que vous avez dit m'apparaît, au moins au regard de ce en quoi j'ai pu y contribuer, parfaitement pertinent. [257]

Foucault prend pour point de départ la thématique, chère à la littérature d'avant-garde et à la Nouvelle critique, de la disparition de l'auteur, en citant Beckett.

> Qu'importe qui parle, quelqu'un a dit, qu'importe qui parle. [258]

La mort de l'auteur, comme la mort de l'homme, la mort de Dieu, est un thème qui ne cesse d'être répété depuis la fin du XIX, en rupture avec la tradition critique inaugurée par Gustave Lanson, promoteur à la fin du XIX de la méthode de l'histoire littéraire. En amont, c'est à Sainte-Beuve qu'il faut revenir, à sa méthode biographique, ses portraits, cristallisant le couple « l'auteur et l'œuvre », que Proust dénonçait déjà dans le titre de la première ébauche de la Recherche, *Contre Sainte-Beuve*. Barthes poursuit et radicalise cette critique antihumaniste dans *La mort de l'auteur*: l'auteur, dans de tels protocoles de lecture, constitue une fonction herméneutique attachée au discours critique lui-même, l'explication de texte s'y égalant à la restitution de l'intention de l'auteur. À l'auteur comme principe et producteur de littérature, Barthes substitue le langage : « *c'est le langage qui parle, ce n'est pas l'auteur* » [259]. À l'auteur comme principe de saturation du sens, une évaporation ou « *exemption du sens* » :

---

[254] Compte-rendu de la séance du 22 février 1969 au Collège de France, publiée dans Littoral n°9, « La discursivité », EPEL, Juin 1983, pp. 3-39

[255] *Ibid.*, p.5

[256] *Ibid.*

[257] *Ibid.*, p.31

[258] *Ibid.*, p.3

[259] Barthes R. : La mort de l'auteur, *in* Le bruissement de la langue, 1984, Seuil, Points, p.68

> Donner un auteur à un texte, c'est imposer à ce texte un cran d'arrêt, c'est le pourvoir d'un signifié dernier, c'est fermer l'écriture. [260]

À l'auteur comme origine et originalité, l'*intertextualité* : « *le texte est un tissu de citations* ». Aussi « *La naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'auteur* », ouvrant à une lecture délivrée de l'autorité, « *contre-théologique, proprement révolutionnaire* » [261]. Libération qui, en déléguant au lecteur la seule responsabilité du sens est aussi une inquiétude : s'il ne cherche pas ailleurs, à l'extérieur du texte, la garantie du sens, comment assumera-t-il la dimension contingente et provisoire de sa propre lecture ?

Foucault fait remarquer que cette règle d'un effacement de l'auteur au profit des formes propres du discours a, d'une part, avant tout une valeur programmatique, et, d'autre part, tend au glissement subreptice des privilèges de l'auteur vers les notions d'œuvre et d'écriture : « *le mot "œuvre", et l'unité qu'il désigne, sont probablement aussi problématiques que l'individualité de l'auteur* » [262]. Pour Foucault, rien ne sert de répéter comme « *une formule vide* » la mort de l'auteur sans s'attacher à repérer les « *fonctions libres* » que cette disparation laisse apparaître.

Dans le monde de pensée post-frégéen qui est celui de Foucault, le terme de fonction, cette « *entité semi-crépusculaire* » selon le mot de Quine, vient à point pour prendre en charge l'existence de ce à quoi on refuse l'unité de l'objet ou de l'individu. Il s'agit d'analyser la fonction à l'intérieur de laquelle quelque chose comme un auteur peut exister, la « *fonction auteur* », qui n'est pas définie par l'attribution spontanée d'un discours à son producteur, mais par une série d'opérations complexes. Le nom d'auteur est distinct du nom propre de l'état civil, il ne va pas « *de l'intérieur d'un discours vers l'individu réel et extérieur qui l'a produit* » mais « *court, en quelque sorte, à la limite des textes qu'il les découpe, qu'il en suit les arêtes, qu'il en manifeste le mode ou du moins qu'il le caractérise* », [263]exprimant le mode d'existence et de circulation ou le statut d'un discours dans une société. Il n'est pas non plus appendu à l'œuvre, dont l'unité naïvement donnée ne fait que reconduire le mythe de l'unicité et de l'individualité de l'auteur, mais doit être situé dans « *la rupture qui instaure un certain groupe de discours et son mode d'être régulier* ». [264]

Certains discours sont de fait pourvu d'un auteur, d'autres non, et cela non uniformément selon les époques et civilisations. Foucault explicite selon quels modes divers la fonction auteur s'est exercée dans la culture européenne et sa situation étroitement interne à la distribution des discours les uns par rapport aux autres, cette distribution définissant pour chaque époque une épistémè propre : le XVIIe siècle est le moment de la bascule de l'épistémè de la ressemblance, ou de la signature, « *système global de correspondances micro et macrocosmiques* », « *où s'entrecroisaient sans fin le langage et les choses* » [265], vers l'épistémè classique de la représentation.

La fonction auteur suit cet infléchissement : avant le XVIIe siècle, les textes littéraires s'accommodaient d'un total anonymat, alors que les savoirs ne portaient une valeur de vérité qu'à la condition d'être marqué du nom de leur auteur : « Hippocrate a dit », « Pline raconte », indices que ces discours devaient être reçus comme porteurs de vérité, c'est-à-dire comme *auctoritates, sententia digna imitatione*. L'*auctoritas* médiévale peut être définie tout à la fois comme

[260] *Ibid.*, p.69
[261] *Ibid.*, p.68
[262] Foucault M. : Qu'est-ce qu'un auteur ?, *op. cit.*, p. 9
[263] *Ibid.*, p.12
[264] *Ibid.*, p.12
[265] Foucault M. : Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines, Seuil, Paris, 1982, p. 68

la qualité d'un *auctor*, le prestige personnel qui accompagne cette qualité, la légitimité des paroles et des écrits qu'il émet, ces paroles et ces écrits eux-mêmes envisagés dans le cadre réduit d'une citation. Les écrits d'un *auctor* ont de l'*auctoritas*, et, par extension, une *auctoritas* est un extrait d'un *auctor*. En se référant aux autorités, le penseur médiéval en appelle à une énonciation antérieure à laquelle il subordonne la sienne propre. Plus largement, la question s'inscrit dans une pratique étendue du commentaire, de l'exégèse, de l'herméneutique, indissolublement liée aux modalités concrètes de réception des textes (*scripta continua*, *lectio*, copies…) L'héritage de l'antiquité est un vaste espace à interpréter, comme la nature elle-même, dont il faut relever les signes et les faire parler, en portant le graphisme immobile à la parole. Le discours des anciens est à l'image de ce qu'il énonce, « *il a avec les choses qu'il dévoile une affinité sans âge, trésor de signes liés par similitude à ce qu'ils peuvent désigner* » [266].

Ainsi

> dans le trésor que nous a transmis l'antiquité (…) il n'y a pas de différence entre ces marques visibles que dieu a déposées sur la terre (…) et les mots lisibles que l'Ecriture ou les sages de l'Antiquité, qui ont été éclairés par une divine lumière, ont déposés en ces livres que la tradition a sauvés. [267]

Depuis le stoïcisme, le système des signes dans le monde occidental est ternaire : signifiant, signifié, conjoncture ; de la même façon, l'écriture est ternaire, qui, à partir d'une marque sur le monde, fait naitre deux autres formes de discours, « *au-dessus le commentaire, au-dessous le texte dont le commentaire suppose la primauté cachée au-dessous des marques visibles* »[268]. C'est ce jeu qui va disparaître avec la fin de la Renaissance. La disposition des signes devient binaire avec Port-Royal, définie par la liaison d'un signifiant et d'un signifié : « *Ainsi le signe renferme deux idées : l'une de la chose qui représente ; l'autre de la chose représentée ; et sa nature consiste à exciter la seconde par la première* » [269]. Le langage n'est plus « *l'écriture matérielle des choses* », mais trouve « *son espace dans le régime général des signes représentatifs* » : « *les choses et les mots vont se séparer* » [270]

Le langage se retire du milieu des êtres pour entrer dans son âge de transparence et de neutralité, pour désigner au-delà de lui-même. Corrélativement, la fonction auteur se trouve redistribuée : les textes littéraires cessent d'être anonymes, et la moderne notion d'auteur émerge au carrefour d'un ensemble de déterminations, philosophiques, sociales, techniques et juridiques, parallèlement à un mouvement plus général d'individuation ; les discours scientifiques commencent d'être reçus pour eux-mêmes, dans l'anonymat d'une vérité toujours à nouveau démontrable dans l'ensemble systématique qui leur donne garantie, dont la *mathesis universalis* cartésienne est le projet exemplaire.

> C'est cette configuration qui, à partir du XIXe siècle, change entièrement ; la théorie de la représentation disparaît comme fondement de tous les ordres possibles ; le langage comme tableau spontané et quadrillage premier des choses, comme relais indispensable entre la représentation et les êtres, s'efface à son tour. »[271] Foucault en lit les marques dans la littérature, de Hölderlin à Mallarmé, réclamant « la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots » ; la littérature moderne est revenue à « l'être brut du langage » oublié depuis le règne de la fonction représentative, mais non pas de la même façon, « car maintenant, il n'y a plus cette

[266] *Ibid.*, p.48
[267] *Ibid.* p.56
[268] *Ibid.*, p.57
[269] Arnauld et Nicole, La logique ou l'art de penser, I, chap. IV, Champs-Flammarion, Paris, 1970, p.80
[270] Foucault M. : Les mots et les choses, *op. cit.*, p.58
[271] *Ibid.*, p.14

> parole première, absolument initiale par quoi se trouvait fondé et limité le mouvement infini du discours. [272]

Le XIXe siècle, moment de reconduction d'une opacité et d'une « énigmatique épaisseur » des mots, sans pour autant réintégrer « la courbe du monde » qui les logeait à la renaissance, est également le lieu d'apparition d'un un type nouveau d'auteur, l'instaurateur de discursivité. Freud ou Marx ne sont pas les auteurs d'une œuvre mais d'une discipline, d'un discours dans lequel d'autres s'inscrivent, mais qui pour autant ne se confond pas avec les types antérieurs de fondateurs de traditions (auteurs de textes canoniques, auteurs littéraires initiateurs d'un genre), ni avec les fondateurs de scientificité.

Dans le cas d'une scientificité, l'acte qui la fonde est de plain-pied avec ses transformations ultérieures ; il fait partie de l'ensemble des modifications qu'il rend possibles, et le nom du découvreur s'y réduit à celui d'une loi, d'un théorème, d'un syndrome. Le champ ouvert par le fondateur de scientificité tient sa cohérence d'ailleurs que de cet acte toujours résorbé. La thèse de Foucault est qu'au contraire l'instauration d'une discursivité n'appartient pas au champ de ses transformations ultérieures. On n'y reconnaît pas certaines propositions comme fausses, comme c'est possiblement le cas pour le fondateur d'une science, mais on s'efforce, dans la tentative de saisir cet acte d'instauration, d'écarter les énoncés inessentiels ou préhistoriques, c'est-à-dire relevant d'un type de discours antérieur. La conséquence en est que la validité d'une proposition est examinée au regard du texte de ses instaurateurs, alors que dans le cas d'un fondateur de scientificité, Galilée ou Newton, c'est à la physique ou à la cosmologie, en leur structure et sa normativité intrinsèque, qu'elle est rapportée.

Là où « *l'acte de fondation d'une scientificité peut toujours être réintroduit à l'intérieur de la machinerie des transformations qui en dérivent* »[273], l'instauration discursive est vouée à demeurer « *en retrait ou en surplomb* », hétérogène au champ qu'elle ouvre, et trouve sa marque dans le mouvement qui l'accompagne nécessairement, que Foucault appelle une première fois, et avec quelque ambiguïté, le « *retour à l'origine* », puis dans la suite du texte, simplement le « *retour à* ». Le « *retour à* » n'est ni simple redécouverte ou réactualisation de savoirs, telles qu'elles se produisent fréquemment dans les sciences, ni « commencement autoritaire » d'une tradition, et Foucault s'attache à le spécifier :

> Pour qu'il y ait retour, en effet, il faut, d'abord, qu'il y ait eu oubli, non pas oubli accidentel, non pas recouvrement par quelque incompréhension, mais oubli essentiel et constitutif. L'acte d'instauration, en effet, est tel, en son essence même, qu'il ne peut pas ne pas être oublié. Ce qui le manifeste, ce qui en dérive, c'est en même temps, ce qui établit l'écart et ce qui le travestit. Il faut que cet oubli non accidentel soit investi dans des opérations précises, qu'on peut situer, analyser et réduire par le retour même à cet acte instaurateur. Le verrou de l'oubli n'a pas été surajouté de l'extérieur, il fait partie de la discursivité en question, c'est celle-ci qui lui donne sa loi. (…) En outre, ce retour s'adresse à ce qui est présent dans le texte, plus précisément on revient au texte même, au texte dans sa nudité, et, en même temps, pourtant, on revient à ce qui est marqué en creux, en absence, en lacune dans le texte. On revient à certain vide que l'oubli a esquivé ou masqué, qu'il a recouvert d'une fausse ou mauvaise plénitude, et le retour doit redécouvrir cette lacune et ce manque. [274]

[272] *Ibid.*, p.59
[273] Foucault M. : Qu'est-ce qu'un auteur ?, *op. cit.*, p. 20
[274] *Ibid.*, p.20-21

Lacan, lors de la séance du Séminaire qui suivit la conférence de Foucault, le 26 février 69, saluait cette analyse, non sans rappeler ce qu'un tel propos devait à la découverte freudienne elle-même, à ce que Lacan appelle ici pour la première fois l'« *événement Freud* » :

> Freud a joué à cet égard un rôle capital. De fait l'auteur en question, Michel Foucault, (…) a mis en pointe de toute son articulation la fonction du retour à. Dans la petite annonce qu'il avait faite de son projet, l'expression se trouvait au terme, et il avait mis trois points après. De ce seul fait, je me suis senti comme convoqué à cette conférence, personne de nos jours n'ayant plus que moi donné poids au retour à propos du retour à Freud. (…) il a montré sa parfaite information du sens tout spécial, du point clé que constitue ce retour à Freud par rapport à tout ce qu'il en est actuellement du glissement, du décalage, de la profonde révision de la fonction de l'auteur, de l'auteur littéraire spécialement. [275]

Dès l'année suivante du Séminaire, Lacan produisait la doctrine des quatre discours, ces discours dont Foucault appelait à la fin de sa conférence à ce qu'en soit produite une typologie, ce qu'il ne fera d'ailleurs pas. La postérité à laquelle fut voué le mathème des discours tient certainement pour une part à la robustesse avec laquelle Lacan situait, dans le *discours de l'analyste*, le principe du lien inédit dont s'assure le champ ouvert par Freud, ni religion, ni *Weltanschaaung* scientifique.

Le retour à Freud de Jacques Lacan

Le 1955, à Vienne, à l'occasion du centenaire de la naissance de Freud, Lacan se fait l'annonciateur d'un retour à Freud. L'expression « retour à Freud » apparaît pour la première fois en 1953, dans *Fonction et champ de la parole et du langage*. L'expérience analytique, y indique-t-il alors, est dialectique, s'opposant comme telle à l'objectivation qui oriente l' « *aberration* » des nouvelles tendances de la psychologie du Moi, et cela se déduit du texte de Freud : « *C'est par un retour à Freud que nous illustrerons encore ici notre propos…* ». La référence de Lacan à Freud, elle, est de beaucoup plus ancienne. En 1936, Lacan affirmait : Freud est « *en pointe de tous les autres dans la réalité psychologique.* »,[276] et, en 1950, il soulignait l'importance de la « *révolution freudienne* ». Une chose pourtant est la référence à Freud, une autre le retour à Freud, tel que Lacan en fait mot d'ordre en 55, mais dont le fond à la fois épistémique et politique est déjà réuni en 53.

Quelques mois avant le Congrès des Psychanalystes de Langues romane, en septembre à Rome, la Société Psychanalytique de Paris a connu une grave crise, ayant pour enjeux les modes de transmission de la psychanalyse, qui a abouti à une scission. Poussé à la démission de ses fonctions de président de la commission d'enseignement de la SPP, Lacan a fondé, avec quelques autres, la Société Française de Psychanalyse. Le groupe italien a toutefois tenu à maintenir l'invitation faite à Lacan, qui s'exprimera donc au nom de la toute nouvelle SFP, dans l'attente d'une reconnaissance officielle de l'IPA qui n'adviendra jamais.

Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse fera date, autant en raison des circonstances historiques dans lesquelles il se trouve prononcé, que pour la clarté de la ligne doctrinale qui s'y fait jour. Lacan a certes produit dès avant un ensemble de travaux, dont une part est publiée dans les *Ecrits* au titre *De nos antécédents*, et s'est déjà attelé à la tâche d'un commentaire serré des cas freudiens, l'Homme aux loups, l'Homme aux rats. A partir de 53, sans doute a-t-il estimé avoir produit de ses thèses antérieures les éléments nécessaires à

[275] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, Le Séminaire livre XVI, Seuil, Paris, 2006, p.188-189
[276] Lacan J. : Au-delà du principe de réalité, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.88

fonder un enseignement, qu'inaugure le premier des dix Séminaires qu'il tiendra à Sainte-Anne. Ce sont, pour le dire à grands traits, le narcissisme imaginaire, la dialectique intersubjective, auxquels vient de s'adjoindre la structure « comme un langage » de l'inconscient. C'est à partir de cet ensemble théorique que se positionne le problème qui ne cessera de travailler son retour à Freud : l'articulation de Freud avec la structure, à entendre non pas comme la référence prise au structuralisme dans lequel Lacan a inauguralement, et non sans torsions, tenter de l'inscrire, mais RSI. Ou plutôt le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, du titre de la conférence inédite qu'il prononçât à Sainte-Anne en juillet 1953, disposant pour la première fois son ternaire devant les membres de la toute jeune SFP.

Il y indiquait que l'étude des textes freudiens, qui avaient fait l'objet de son enseignement depuis deux ans, lui donnait « *l'idée toujours plus certaine qu'il n'y a pas de prise plus totale de la réalité humaine que celle qui est faite par l'expérience freudienne et qu'on ne peut pas s'empêcher de retourner aux sources et à appréhender ces textes vraiment en tous les sens du mot* »[277], les cas de Freud lui semblant à peu près inépuisables : de son Séminaire de l'an passé sur l'Homme aux loups, il estimait qu'il ne lui restait « qu'à le refaire » l'année suivante, engageant, dans cette « certaine orientation d'étude de la psychanalyse », un mouvement que les presque trente années à venir de son Séminaire ne démentiraient pas, attelées à situer « ce que veut dire la position d'un tel problème » ; ce problème, c'est celui de la « *confrontation de ces trois registres qui sont bien les registres essentiels de la réalité humaine, registres très distincts et qui s'appellent : le symbolisme, l'imaginaire et le réel* ».[278]

L'imaginaire est le premier registre que Lacan a dégagé en abordant le moi à partir du narcissisme — étape de l'élaboration freudienne abandonnée par les théoriciens du Moi autonome. Dès le point de départ du stade du miroir, c'est l'image de l'autre qui est installée par Lacan au cœur de l'identité à soi-même, qui n'assure donc cette identité qu'au prix d'un dédoublement et d'un manque à être.

Quant au symbolique, Lacan le démontre en suivant la voie que tracent les premiers écrits où Freud note le mot à mot de l'ouverture de l'inconscient : *L'interprétation des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. Le symptôme a donc, comme les formations de l'inconscient, « *une structure qui est identique à la structure du langage* »[279], et les moyens de la cure, ceux de la parole, lui sont homologues, raison de leur efficience. « *Si le symptôme peut être lu, c'est parce qu'il est déjà lui-même inscrit dans un procès d'écriture.* »[280] Le sujet de la parole et du langage est sans substance, non-identique à lui-même, distinct de la formation du moi qui en couvre la division. Le primat du signifiant va permettre à Lacan de se dégager des doctrines « *obnubilés par la relation d'objet* »[281], en rappelant que « *c'est la question du père, qui centre toute la recherche de Freud, toutes les perspectives qu'il a introduites dans l'expérience subjective* » ; [282] La fonction paternelle est l'effet d'un signifiant, le *Nom-du-Père*, « *signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la*

[277] Lacan J. : Le symbolique, l'imaginaire et le réel, conférence à la Société française de psychanalyse, Bulletin de l'Association freudienne, 1982
[278] *Ibid.*
[279] Lacan J. : La psychanalyse et son enseignement, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.444
[280] *Ibid.*, p.445
[281] Lacan J., Les psychoses, Le Séminaire, livre III, Paris, Seuil, 1981, p. 361.
[282] *Ibid.,* p. 360.

loi »[283], et la *métaphore paternelle* formalise, au moyen des apports de la linguistique structurale, l'Œdipe freudien, expression mythique des lois de la parole et du langage.

Le réel a reçu dans l'enseignement de Lacan des acceptions très différentes, qu'il ne nous revient pas de retracer ici. Au début de l'enseignement de Lacan, Jacques-Alain Miller propose de le situer en dehors de l'expérience analytique, préalable et extérieur aux effets du signifiant. Il note que ce réel préalable ne se confond pas alors pour Lacan avec le réel psychanalytique, qui est le signifié lui-même, le sens. On ajouterait ici volontiers un autre nom à ce réel psychanalytique : la Chose freudienne, la vérité, signifiant-maître du début de l'enseignement de Lacan.

En 1955, à Vienne, le retour à Freud devient mot d'ordre, commandé par le symptôme qu'est devenu Freud pour l'I.P.A., que Lacan lit dans la « *défaillance symptomatique* »[284] de l'Association qui vit de son parrainage : l'I.P.A. n'a pas daigné s'associer à l'apposition d'une plaque commémorant le centenaire de la naissance de Freud sur la maison où il a vécu et travaillé. Lacan y lit un reniement tel que retourner à Freud, c'est renverser le freudisme, celui-ci n'étant que ce qui a fuit Freud et cette Europe, « *effacée du souci comme du style, sinon de la mémoire, de ceux qui en sont sortis, avec le refoulement de leurs mauvais souvenirs.* »[285]

Lacan présente Freud en héros trahi par sa garde, laquelle, par « *le train qui ne devait plus s'arrêter qu'aux confins de notre monde* »[286], fuit le nazisme conquérant pour trouver abri aux USA. Lacan rappelait ainsi le cadre historique dans lequel la psychanalyse s'est trouvée inscrite, à savoir le transfert des intellectuels et universitaires juifs d'Europe vers les Etats-Unis, qui furent pour eux un refuge. Abri pour lequel les théoriciens de l'adaptation à la réalité sacrifieront les principes de la doctrine, *« plus faciles à effacer que les stigmates d'une provenance »*, comme sera sacrifié « *le pont unissant l'homme moderne aux mythes antiques* » à « *l'anhistorisme de culture propre aux Etats-Unis d'Amérique du Nord* »[287]. Les psychanalystes se sont trouvé en porte-à-faux par rapport à ce facteur constitutif du milieu culturel américain, tant par leur origine que par leur fonction, avec pour résultat une compensation dans la doctrine et la pratique, lisible dans les théories de l'identification et de l'adaptation à la réalité, c'est-à-dire aux idéaux sociaux.

C'est pour sa part à un mythe, véhicule d'une vérité qui ne peut être dite puisqu'elle tient au mouvement de la parole même, que Lacan va appendre son retour : celui d'Actéon, transformé en cerf puis dévoré par ses chiens pour n'avoir pas détourné le regard de la nudité de la déesse. Mais ici Freud est un Actéon « *perpétuellement lâché par des chiens dès l'abord dépistés, et qu'il s'acharne à relancer à sa poursuite.* »[288] La fuite de la garde s'y mue en celle d'une meute qui se sera refusé à dévorer Actéon. Reculade des chiens, égarement où chacun « *devient la proie des chiens de sa pensée* » : les didacticiens de l'I.P.A. y allant chacun de la petite touche, valant néanmoins distinction, de leur apport personnel à la doctrine. Contrairement à une lecture qui voudrait voir en Lacan le vengeur du père dépecé par la horde, c'est bien plutôt d'une préservation peureuse dont les chiens se sont rendu coupables, c'est de refuser de toucher à Freud, ne voulant rien savoir de la Chose freudienne qui achève ainsi sa prosopopée : « *Déjà vous voilà perdus, je me démens, je vous défie, je me défile et vous dîtes que je me défends* »[289].

[283] Lacan J. : D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.583
[284] Lacan J. : La Chose freudienne ou le sens d'un retour à Freud en psychanalyse, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.402
[285] *Ibid.*, p. 403
[286] *Ibid.*, p. 402
[287] *Ibid.*
[288] *Ibid.*, p.412
[289] *Ibid.,* p.411

Avec le ternaire SIR, cette formidable machine à ordonner l'expérience analytique dont les écrits de Freud sont la matière et le témoignage, Lacan va procéder à la critique d'une psychanalyse qui a délaissé la notion d'inconscient et l'interprétation pour se focaliser sur le Moi autonome qu'elle croit lire dans la seconde topique et l'analyse des résistances. Lacan a été conduit à dénoncer comme déviation ce qui se présentait comme orthodoxie, et possédait les moyens politiques d'imposer sa ligne de pensée : Hartmann, alors président de l'I.P.A., s'est opposé à Lacan lors les deux scissions du groupe français. Dans un style extrêmement polémique, parfois d'une grande violence, de la reprise de l'anathème voltairien, « *Ecrasons l'infâme* » à l'insulte caractérisée — la psychologie du moi, « *chancre constitué par les alibis récurrents du psychologisme* »[290] — Lacan a dénoncé l'abâtardissement de la doctrine, ravalée au rang de psychologie serve de la libre entreprise, reprenant ainsi le fil de la critique freudienne adressée aux Américains, accusés d'avoir fait de la psychanalyse « la bonne à tout faire de la psychiatrie » en la sacrifiant aux impératifs de *l'American way of life*. Lacan n'a jamais eu de mots aussi durs pour d'autres psychanalystes avec lesquels il pouvait être en désaccord, Melanie Klein, « tripière de génie », ou Michael Balint, dont il a critiqué les conceptions d'une façon parfois très ironique, mais pour lequel il eût toujours au fond la sympathie des marginaux. L'egospychology, de par ses prises de positions doctrinales et politiques, fut l'adversaire principal contre lequel s'est étayé le début de l'enseignement de Lacan.

Lacan a dénoncé le traitement du legs de Freud, ses écrits, homogène à l'inflexion doctrinale. Les psychanalystes ont hérité d'un texte, avant d'hériter d'une doctrine, d'une technique, d'une corporation. Tenir que la psychanalyse a consistance des textes de Freud, c'est donc faire de l'assomption de cet héritage une exigence de lecture. Mais quels textes ? Tous, et dans ces textes, tout : erreurs, préjugés, lapsus de Freud font partie de l'invention elle-même, autant que de la résistance à l'invention.

Tel est l'opérateur du retour à Freud. Lacan s'en fait un nom, quand, en 1966, il se présente ainsi à Pierre Daix qui lui demande comment il se situe par rapport à Freud : « *Je suis celui qui a lu Freud* »[291]. Lacan a ouvert son Séminaire sous la forme d'un Séminaire de textes, étudiant dans le détail et dans la langue de Freud les articulations de ses écrits. Il s'est désolé du sort réservé aux écrits de Freud — « *Bref on lit Freud comme on écrit dans la psychanalyse ; et c'est assez dire* »[292] - comme de l'indigence de sa traduction, du *Vorstellungsrepräsentanz*, le représentant de la représentation, devenu, au mépris aussi bien de la syntaxe allemande que de la cohérence de la pensée de Freud, « représentant représentatif », à l'aphorisme « *aux résonnances présocratiques* », « *Wo es war soll Ich werden* », devenu maxime du moi autonome : « *le moi doit déloger le ça* ».

Ainsi qu'Allouch le remarque dans *Les trois petits points du retour à…* [293], faire l'impasse de la lecture, c'est implicitement pratiquer certaines opérations sur le texte dont les principes sont à préciser : synchroniser Freud, expulser certaines propositions de Freud, compléter Freud, mais aussi extraire de Freud les concept d'un Vocabulaire. Ce sont toutes des opérations qui sont fondées sur un principe d'incorporation et de rejet, qu'Allouch commente en notant *« (…) qu'il ne suffit pas d'avoir prélevé certains termes dans Freud, d'avoir pris Freud comme objet de lecture, pour pouvoir dire "freudienne" l'élaboration qui en résulte.* »[294]

[290] Lacan J. : La psychanalyse vraie, et la fausse, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.456
[291] Entretien avec Pierre Daix du 26 novembre 1966 publié dans Les Lettres Françaises n° 1159 du 1er au 7 décembre 1966
[292] Lacan J. : D'un dessein, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.366
[293] Allouch J. : Les trois petits points du retour à…, *in* Littoral n° 9 « La discursivité », *op. cit.* pp. 39-79
[294] *Ibid.*, p.41

Lacan a particulièrement dénigré l'opération de « synchronisation » de la pensée de Freud menée par le chef de file de l'egopsychology.

> On trouve sous la plume de Hartmann cet aveu assez candide qu'après tout les conceptions de Freud ne s'accordent pas si bien que ça entre elles, qu'elles ont besoin d'être synchronisées. Les effets de cette synchronisation de la pensée de Freud sont précisément ce qui rend nécessaire un retour aux textes. À la vérité, elle me paraît avoir un fâcheux écho de mise au pas. Il ne s'agit pas pour nous de synchroniser les différentes étapes de la pensée de Freud, ni même de les accorder. Il s'agit de voir à quelle unique et constante difficulté répondait le progrès de cette pensée fait des contradictions de ses différentes étapes. Il s'agit, à travers la succession d'antinomies que cette pensée nous présente toujours, à l'intérieur de chacune de ces étapes, et entre elles, de nous affronter à ce qui est proprement l'objet de notre expérience. [295]

L'effort de *synchroniser* l'ensemble de l'œuvre freudienne, en écartant toutefois de la théorie proprement dites les *spéculations* de Freud — tout particulièrement la pulsion de mort — été au cœur du travail de Hartmann et de ses collègues du *triumvira*t new-yorkais, Kris et Loewenstein.

Il a consisté en une hiérarchisation des niveaux théoriques, distinguant par exemple le niveau descriptif (du matériel clinique) du niveau explicatif (les concepts), la métapsychologie constituant l'ensemble des hypothèses générales de plus haut niveau d'abstraction. Manœuvre qui sonne aux oreilles de Lacan comme un « *fâcheux écho de mise au pas* », référence très acerbe à un terme de la langue de propagande du IIIe Reich : la *Gleichstaltung*, littéralement « synchronisation », traduite en français par « mise au pas ». C'est lors de ce procédé mis en œuvre par Hitler et le parti nazi pour accéder au pouvoir total en Allemagne, entre 1933 et 1934, que les livres de Freud furent brulés. À cette entreprise « totalitaire », à entendre aussi bien dans sa dimension politique que comme spéculation sur la totalisation du savoir, Lacan répond qu'avant la seconde topique, il y eut l'*Au-delà du principe du plaisir* : « *Il faut les lire dans l'ordre, c'est préférable* »[296] ; non celui linéaire du développement génétique, mais celui qui préserve la dimension de l'histoire. La critique lacanienne de la synchronisation est ainsi de plein pied avec celle de « l'anhistorisme de culture » des Etats-Unis, que la diaspora analytique a fait sienne.

> Les effets de cette synchronisation de la pensée de Freud sont précisément ce qui rend nécessaire un retour aux textes. [297]

Lacan indexe ici son retour à Freud sur l'entreprise de suture dénoncée, mais il apparaît pourtant qu'un autre registre se dégage, qui se déduit de ce réquisit : « *l'objet de notre expérience* » doit être situé « *à travers la succession d'antinomies que cette pensée nous présente toujours, à l'intérieur de chacune de ces étapes, et entre elles.* »

Si le registre polémique est indissociable du retour à Freud, tel qu'il résonne comme mot d'ordre, comme nécessaire restauration, s'il a toute son importance dans l'histoire et le devenir des sociétés analytiques après Freud et s'il permet de situer un certain nombre des thèses de Lacan, — on peut lire les premiers Séminaires de Lacan à partir de son indication : « *prendre appui dans l'antithèse que constitue la phase parcourue depuis la mort de Freud dans le mouvement analytique, pour démontrer ce que la psychanalyse n'est pas* »[298] — il ne sature pas la portée de ce retour. Le

[295] Lacan J. : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Le Séminaire livre II, Seuil, Paris, 1978, p. 178
[296] *Ibid.*, p.20
[297] *Ibid.*, p.178
[298] Lacan J. : La Chose freudienne ou le sens d'un retour à Freud en psychanalyse, *op. cit.*, p.403

retour à Freud n'a pas pour seul principe l'objection du « lacanisme » à l'egopsychology, ou celle de la structure à la pensée génétique. Un autre mouvement le porte, qui met en œuvre une lecture attachée à suivre les contours et délinéaments du frayage freudien comme *succession d'antinomies* et procède d'une lecture de « Freud avec Freud », ou « Freud contre Freud », l'opposition s'annulant dans « *ce rapport fermé, cyclique* », auquel introduit de parler « *dans le fil de la parole* »[299] : le retour à Freud fait de son argument non un verrou herméneutique, mais l'indice d'un développement de la vérité.

Dès le départ de son enseignement, Lacan a posé l'unité de la psychanalyse, contre les éclectismes théoriques, à partir d'une pensée, celle de Freud, soucieuse du réel de l'expérience et *« dont les étapes et virages sont commandés par le souci de le maintenir »*[300]. Ses concepts sont reconnus dans « *leur ordonnance flexible, mais impossible à rompre sans les dénouer* ».[301]

L'emprunt à la linguistique structurale de Lacan est alors ce qui autorise la construction au singulier de la psychanalyse, à partir de son fondement de parole. À l'inverse d'un prétendu dogmatisme, Lacan situe l'essence du freudisme à partir de ses antinomies, et s'il pose son unité contre tout éclectisme, c'est au nom de la cohérence au travers de ses variations d'une pensée qui porte « *les marques vivantes des étapes de son élaboration* », système ouvert « *non seulement dans son inachèvement mais dans plusieurs de ses jointures* »[302].

La façon dont Lacan aborde la doctrine suppose que le progrès de la pensée freudienne est contraint par un réel, une vérité, dès les premiers pas de sa recherche, suivant les voies d'une logique qui ne coïncide pas nécessairement avec les modèles et références théoriques dans lesquels elle se déploie. *« Pour retrouver l'effet de la parole de Freud, ce n'est pas à ses termes que nous recourrons, mais aux principes qui la gouvernent »*[303].

C'est en cela que Lacan compare la psychanalyse aux arts libéraux de l'université du Moyen-Age, en tant que tous deux liés à la découverte de l'ordre du symbole.

> Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent compenser à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. [304]

Les énoncés de Freud dérogeant parfois à la logique freudienne, Lacan s'est attelé à la tâche de donner son fondement scientifique à la psychanalyse, au nom de laquelle il a remanié profondément le discours de Freud, reformulant l'œuvre conformément au sens de l'expérience qu'elle découvre.

Bercherie a certainement raison de faire remarquer comme Lacan a pris des libertés au regard de la métapsychologie de Freud, mais son imputation corrélative d'une « subjectivation » de la doctrine, toujours soupçonnée d'être en son fond capricieuse, tombe à côté. Ce n'est pas de sa subjectivité ou de son caprice que Lacan dit s'être autorisé pour fonder son enseignement, mais d'un « *commentaire littéral de Freud* »,[305] dont le principe n'est pas davantage le vouloir-dire originel de Freud, mais la *lettre* de Freud.

> Le privilège donné à la lettre de Freud n'a rien chez nous de superstitieux. C'est là où l'on en prend à son aise avec elle qu'on y apporte une sorte de sacralisation fort compatible avec son

[299] Lacan J. : Le mythe individuel du névrosé, Seuil, Paris, 2007
[300] Lacan J. : La Chose freudienne ou le sens d'un retour à Freud en psychanalyse, *op. cit.,* p.404
[301] Lacan J. : La psychanalyse et son enseignement, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.458
[302] Lacan J. : L'agressivité en psychanalyse, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.101
[303] Lacan, J. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *in* Les Ecrits Paris Seuil 1966, p.292
[304] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.288
[305] Lacan J. : D'un dessein, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.364

> ravalement à un usage de routine. Que tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voie sa littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontement à la vérité, c'est ce dont la découverte freudienne montre la raison de structure. Précisément en ce que la vérité qu'elle apporte, celle de l'inconscient, doit à la lettre du langage, à ce que nous appelons le signifiant. [306]

Cette pratique de la lettre, dont Lacan fait certes parfois vibrer les résonnances autoritaires, s'investit tout autant dans un travail de formalisation dérivé des champs de la linguistique structurale, des mathématiques et de la logique. Lacan, privilégiant le fondement logique à la fondation, s'est attaché à littéraliser la structure, faisant de la vérité une dimension interne à l'articulation signifiante.

III- Le desir de Freud

« L'excommunication » de 1963

Selon Jean Clavreul, la S.F.P. fut l'école du retour à Freud :

> car, pendant ces onze années d'existence, la SFP s'est avant tout caractérisée par l'élaboration progressive des travaux de Lacan, élaboration qui a situé la SFP d'une façon résolument originale, non seulement en raison de l'incontestable progrès que constitue la théorie de Lacan, mais aussi parce que, il faut le dire, c'est bien Lacan qui a permis cette ouverture aux sciences humaines et ce retour à Freud dont la SFP peut à bon droit se féliciter. [307]

Mais, continue-t-il, « *prise entre sa vocation avouée au conformisme et le style résolument original qu'elle prenait du fait de l'apport lacanien, la SFP était, dès le départ, profondément partagée* » [308]

Dès 1953, Lacan s'est trouvé avec ses collègues hors de l'Internationale pour avoir quitté la Société psychanalytique de Paris. Son enseignement a pris son départ dans le temps suspendu d'une demande de réintégration au sein de l'association, cette communauté née des rendez-vous du mercredi dans la maison de Freud, au 19 Berggasse, dans le IXe arrondissement de Vienne, avant de s'étendre à l'ensemble du monde occidental. Lacan en fut à jamais exclu. En juillet 1963, après dix années de mises en garde répétées, l'IPA rayait définitivement le nom de Lacan de la liste des didacticiens. Au-delà même du caractère exceptionnel de la mesure prise contre Lacan, l'événement a changé la face de la psychanalyse, pour la simple raison qu'elle serait désormais enseignée et pratiquée en dehors de la maison de Freud. C'est ce que Freud avait à toutes forces chercher à éviter, en confiant à l'Association le monopole du titre et la sauvegarde de sa pensée. Certes, il y eut des ruptures entre Freud et ses disciples, des divergences irrémédiables et définitives ; la situation exceptionnelle de Lacan tient à ceci qu'il fut le premier, et le seul, à rompre avec l'Association, mais non avec Freud.

---

[306] *Ibid.*

[307] Exposé introductif de Jean Clavreul à la réunion du GEP de juin 1964, document publié dans Miller J.-A. : L'excommunication, La communauté psychanalytique en France II, supplément à Ornicar ? n°8, bulletin périodique du Champ Freudien, p.140

[308] *Ibid.*

L'IPA a posé treize conditions à la Société française de psychanalyse pour l'admettre en son sein ; parmi celles-ci, la treizième était de rayer les noms de Jacques Lacan et Françoise Dolto de la liste des didacticiens. Les conditions furent votées à la majorité des voix. Georges Favez, Vladimir Granoff, Daniel Lagache furent élus parmi les membres du nouveau directoire de la SFP. Ceux qui avaient voté contre la motion d'exclusion ont constitué sous l'impulsion de Serge Leclaire le Groupe d'Etude de la psychanalyse, présidé par Jean Clavreul. LA SFP s'était divisée, et le GEP fut accusé par le bureau de mener sous couvert d'un projet purement scientifique, « *une entreprise visant à instaurer définitivement une lutte fractionnelle* »[309] au sein de la société.

L'état de crise se poursuit pendant que Lacan prépare son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* et le discours inaugural qu'il doit prononcer en janvier 64 l'ENS., où il est accueilli grâce à Althusser. La salle Dussane de l'ENS sera désormais le lieu de rendez-vous des fidèles du GEP, d'élèves de l'ENS, un nouveau lieu pour penser la psychanalyse, plus intellectuel, philosophique, plus ouvert à la culture que ne l'ont jamais été les sociétés analytiques.

La raison explicite de l'excommunication fut la dérogation aux standards : durée des séances, nombres de séances hebdomadaires à respecter pour la validation de la didactique, cette réglementation a été nécessaire à cimenter une communauté qui n'était en accord sur rien ou presque. Ce fut « *une régulation purement quantitative de la pratique* », analyse Miller, « *spécialement investie dans cette situation d'orthodoxie conflictuelle* »[310]. Lacan a introduit une séance à durée variable, dite « courte », mais surtout fondée qualitativement sur une théorie du signifiant et de l'après-coup, conformément à une logique de l'inconscient décantée de la lecture de Freud et donnant son principe au retour à Freud ; le nœud entre pratique et enseignement est ici impossible à défaire, comme l'a bien perçu la direction de l'I.P.A. qui s'est spécialement inquiétée de savoir les analysants de Lacan fréquenter son Séminaire, au risque de s'y laisser endoctriner.

Lacan a défendu l'idée que son exclusion était dirigée contre son enseignement bien plus que contre sa seule « hétéropraxie », c'est-à-dire dirigée contre ce qui fondait cette pratique originale participant doublement à la formation des analystes.

> Mon enseignement, désigné comme tel, subit, de la part d'un organisme qui s'appelle le Comité exécutif d'une organisation internationale qui s'appelle l'International Psychoanalytical Association, une censure qui n'est point ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de proscrire cet enseignement — qui doit être considéré comme nul, en tout ce qui peut en venir quant à l'habilitation d'un psychanalyste, et de faire de cette proscription la condition de l'affiliation internationale de la société psychanalytique à laquelle j'appartiens. Cela encore n'est pas suffisant. Il est formulé que cette affiliation ne sera acceptée que si l'on donne des garanties pour que, à jamais, mon enseignement ne puisse, par cette société, rentrer en activité pour la formation des analystes. [311]

L'I.P.A. l'a exclu, « *singulière coïncidence* », au moment où il s'apprêtait à professer son Séminaire sur les Noms-du-père, qui n'a donné lieu qu'à une seule leçon, le 20 novembre 1963.

> Ce que j'avais à dire sur les Noms-du-Père ne visait à rien d'autre, en effet, qu'à mettre en question l'origine, à savoir, par quel privilège le désir de Freud avait pu trouver, dans le champ

[309] Roudinesco E. : Histoire de la psychanalyse en France, *op. cit.*, p.370
[310] Miller J.-A. : Le désenchantement de la psychanalyse, *op. cit.*
[311] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, Seuil, Paris 1973, p.9

> de l'expérience qu'il désigne comme l'inconscient, la porte d'entrée. Remonter à cette origine est tout à fait essentiel si nous voulons mettre l'analyse sur les pieds. [312]

Là est la raison pour laquelle Lacan qualifie son exclusion d'*excommunication.*

> Je ne suis pas en train de dire — mais ce ne serait pas impossible — que la communauté psychanalytique est une Église. Cependant, incontestablement, la question surgit de savoir ce qui en elle peut bien faire ici écho à une pratique religieuse. [313]

« Tu es une Eglise » : telle est la réponse de Lacan à l'I.P.A, qui reçoit son propre message sous sa forme inversée. Or cet énoncé doit être mis en regard d'un autre, prononcé trois ans plus tard lors de la *Proposition d'Octobre 1967* :

> Nous partons du fait, qui a pour lui toute apparence, que Freud a voulu les Sociétés existantes telles qu'elles sont. [314]

Lacan n'exonère pas Freud de ce que sont les Sociétés psychanalytiques de l'I.P.A., association qui a répondu à une stratégie de Freud pour éviter l'extinction de l'expérience, et questionne par delà la responsabilité de Freud dans l'excommunication. L'incidence de ce qu'a voulu Freud pour la psychanalyse est présente assez tôt chez Lacan, qui la développe notamment très explicitement dans *La psychanalyse et son enseignement,* où il note le mépris dans lequel Freud tenait ses disciples, dont il n'attendait rien ou presque, mépris à ce moment « *consolidé par les abandons répétés où il avait mesuré l'inadéquation mentale et morale de ses premiers adeptes* ».[315]

Freud n'a pas cru qu'il lui serait possible de transmettre la psychanalyse autrement que sur un mode autoritaire, « *par où se maintient l'extraordinaire sujétion à quoi Freud a voué sa postérité, qu'on ose à peine en cette occasion qualifier de spirituelle* »[316].

> Je crois donc qu'ici, Freud a obtenu ce qu'il a voulu : une conservation purement formelle de son message, manifeste dans l'esprit d'autorité révérencielle où s'accomplissent ses altérations les plus manifestes. Il n'est pas, en effet, une bourde proférée dans l'insipide fatras qu'est la littérature analytique qui ne prenne soin de s'appuyer d'une référence au texte de Freud, de sorte qu'en bien des cas, si l'auteur n'était, en outre, un affilié de l'institution, on n'y trouverait pas d'autre marque de la qualification analytique de son travail. [317]

C'est grâce à cette préservation en l'état des concepts fondamentaux de Freud, au fait qu'ils soient demeurés en grande partie incompris, qu'ils sont demeurés inébranlables.

> Je pense que Freud a voulu qu'il en fût ainsi jusqu'au jour où ses concepts, dont j'ai indiqué combien ils ont devancé les autres sciences humaines, pourraient être enfin reconnus dans leur ordonnance flexible, mais impossible à rompre sans les dénouer. [318]

Freud l'a voulu délibérément, dit Lacan, comme en témoigne qu'il ait fait censurer par un comité secret les plus hauts responsables du mouvement analytique, en réaction à l'émergence de doctrines plurielles; mais c'est justement cette manœuvre qui a rendu inévitable le refoulement « *de la vérité dont ils étaient le véhicule* », et « *l'extraordinaire cacophonie que constituent actuellement les discours de sourds auxquels se livrent à l'intérieur d'une même institution des groupes, et à l'intérieur des groupes, des individus, qui ne s'entendent pas entre eux sur le sens d'un seul des termes qu'ils appliquent religieusement à la communication comme à la direction de leur expérience* »[319].

---

[312] *Ibid.*, p.16
[313] *Ibid.*, p.9
[314] Lacan J. : La Proposition du 9 Octobre 1067 sur le Psychanalyste de l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.
[315] Lacan J. : La psychanalyse et son enseignement, in Ecrits, op. cit., p.457-458
[316] *Ibid.*, p. 458
[317] *Ibid.*
[318] *Ibid.*
[319] *Ibid.*

Sidi Askofaré dans son article *Du Nom-du-Père au sinthome : Lacan et la religion*[320], note le profond remaniement de la position de Lacan entre le premier temps du retour à Freud et un second, qui s'ouvre dans la période contemporaine de l'excommunication. De même que le temps du retour à Freud

> est caractérisable à partir de la solidarité entre trois éléments – 1/ retour au sens de Freud (en tant que père de la psychanalyse) ; 2/ la sublimation religieuse du Père avec le concept de Nom-du-Père ; 3/ exaltation de Freud comme « homme de désir »[321], de même ce deuxième temps se caractérise par une triple mise en cause : de Freud et du « désir de Freud », du père symbolique en tant qu'homologue du Nom-du-Père, et de la religion en tant que « la fonction qu'y joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause ».[322]

En 1964, Lacan met clairement en cause « le désir de Freud » : l'hystérie nous « *met sur la trace d'un certain péché originel de la psychanalyse* ». Il a fallu la rencontre de deux désirs tous deux liés au père et par lui orientés, le désir de Freud et le désir de l'hystérique, pour que la psychanalyse voit le jour. L'hystérique est tout à fait prête à se remémorer pour le bénéfice de celui qui prend la place du père. Mais il s'agit aussi de la façon dont Freud a répondu au désir de l'hystérique, c'est-à-dire de la place du père. La théorie de l'Œdipe célébrait le père dans le temps qui voyait s'accomplir la décadence de sa figure.

Mais le désir de Freud, terme assez énigmatique, désir qui « n'est pas un désir psychologique », est-il réductible à la critique de la fonction paternelle dans la cure et l'institution ? Ce désir est *ambigu*, dit Lacan :

> Le champ freudien de la pratique analytique reste dans la dépendance d'un certain désir originel, qui joue toujours un rôle ambigu, mais prévalent, dans la transmission de la psychanalyse. [323]

N'est-ce pas dire que, quelques voilées qu'en soient les coordonnées, la transmission de la psychanalyse ne procède pas seulement du signifiant du père ou de l'identification au père mort, mais du désir à l'œuvre dans l'ouverture même du champ de l'inconscient ? Lacan remarque encore que

> Le vrai n'est peut-être qu'une seule chose, c'est le désir de Freud lui-même, à savoir que quelque chose, dans Freud, n'a jamais été analysé. [324]

Qu'il ne soit pas analysé pose la question de son caractère ou non analysable, et du rapport de la transmission et de la formation des analystes à l'analysable ou à l'interprétable. Au sein de la nouvelle Ecole Freudienne de Paris, c'est dans les termes d'un déplacement des limites freudiennes de l'interprétation et du « roc » de la cure que Lacan élaborera la question de la cure didactique, que réalisent les concepts de « désir de l'analyste » et d' « acte analytique ».

Secondes fondations

La réponse de Lacan à l'excommunication fut double : ce fut *l'Acte de fondation de l'Ecole freudienne de Paris*, choix en quelque sorte forcé après l'exclusion, et ce fut le Séminaire de 1964, intitulé *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse.*

---

[320] Askofaré S. : Du Nom-du-Père au sinthome : Lacan et la religion, *in* Estudos es Pesquisas em Psycologia, revista do Instituto de Psicologia da UERJ (revue de l'Université d'Etat de Rio de Janeiro), vol.8, n°1, 2008

[321] cf. Lacan J. : *in* Ecrits, *op. cit*, p.642

[322] Askofaré S. : Du Nom-du-Père au sinthome : Lacan et la religion, *op. cit.*

[323] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit.*, p.17

[324] *Ibid.*, p.16

Dans ce Séminaire, Lacan pose la question des fondements de la psychanalyse : « *Qu'est-ce qui la fonde comme praxis ?* » interroge Lacan, en relevant « *le maintien presque religieux des termes avancés par Freud* », qui « *serait le premier, et serait resté le seul, dans cette science supposée, à avoir introduit des concepts fondamentaux.* »[325]

> pour ce qui est des fondements de la psychanalyse, mon Séminaire y a été dès le début impliqué. Il en était un élément, puisqu'il contribuait à la fonder *in concreto* — puisqu'il faisait partie de la praxis elle-même — puisqu'il y été intérieur — puisqu'il était dirigé vers ce qui est un élément de cette praxis, à savoir la formation des psychanalystes.[326]

Mais, ajoute Lacan dans *l'Acte de fondation :*

> l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à un autre que par les voies d'un transfert de travail. Les Séminaires ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert[327] .

Il s'agit d'un enseignement non pas fermé sur lui-même, mais produisant des effets au-delà de lui-même, induisant les autres à faire ce travail, et soumis à une critique et à un contrôle interne et externe. Le contrôle interne est exercé par les organes de l'École qui peuvent réaliser une sélection des travaux, quand le contrôle externe dénonce la position d'extraterritorialité scientifique des Sociétés. Pour l'exécution de ce travail, Lacan choisi le principe des cartels, groupes de 3 à 5 personnes *plus une.* Le cartel est le mode d'engagement dans l'école, et concerne analystes comme non analystes.

> On adhérera à l'École en s'y présentant en un groupe de travail constitué comme nous l'avons dit. […] Le succès de l'École se mesurera à la sortie de travaux qui soient recevables à leur place. […] L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. [328]

Si l'Ecole est freudienne - c'est *l'Ecole Française de Psychanalyse*, qui en fait tient en réserve le nom d' *Ecole Freudienne de Paris* - les *quatre concepts fondamentaux* le sont aussi : l'inconscient, la répétition, la pulsion, le transfert Mais Lacan déplace pour chacun son fondement paternel pour y introduire celui de l'objet (a), jouissance résiduelle à laquelle le signifiant paternel donne certes sa place, mais qu'il s'avère impuissant à mettre en cause plus profondément, comme il s'avère insuffisant à élucider l'expérience de la cure. C'est pourquoi Lacan signale que ni Freud ni aucun de ses héritiers n'ont jamais donné la valeur qui convenait au concept de l'acte.[329]

C'est la question de l'acte qui se pose en effet avec *l'Acte de fondation,* celle du performatif dont la théorie discute les conditions du contexte qui font l'efficacité de l'énoncé. Lacan le dit dans le premier paragraphe du Préambule: « *Cette fondation, on peut soulever d'abord la question de son rapport à l'enseignement qui ne laisse pas sans garantie la décision de son acte* ». Le « *Je fonde* » de Lacan est un performatif efficace parce qu'il a tenu son Séminaire pendant dix ans, Séminaire qui est la condition contextuelle de ce « Je fonde ».

Lacan n'avait pas encore, à l'époque, tenu son Séminaire *L'acte analytique*, mais l'accent porté sur la dimension performative de la parole en est une claire anticipation. Le « *je fonde seul dans mon rapport à la cause* » dit bien que la cause n'est pas cause commune, mais la cause du désir. Le performatif lacanien vise ici la fondation d'un organisme, où doit s'accomplir un travail de reconquête, indissociable d'une formation à dispenser. Pour Freud, la fondation était trace effacée à déchiffrer, glose, exégèse. Lacan fait un pas de côté, en développant une théorie de

---

[325] *Ibid.*, p.15
[326] *Ibid.* p.8
[327] Lacan J. : L'Acte de fondation, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.236
[328] *Ibid.*, p.229
[329] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit.*, p.50

l'acte analytique qui s'appuie sur le hors sens du signifiant, la « coupure ». Freud n'avait pas avancé un « Je fonde » ; au moment de la création de l'association, il a expressément délégué l'annonce de la fondation à Ferenczi, la direction à Jung. C'est que Freud avait « déjà fondé », au temps où il était le seul, qu'il demeure à jamais. Lacan s'est dit non « le seul », mais « seul dans son rapport à la cause » : non celle de l'Idéal pour tous, mais celle de la cause du désir, l'objet petit a. Pour les deux se marque pourtant une position d'exception : celle du fondateur et celle de l'exclu.

L'Ecole de Lacan distingue trois sections : psychanalyse pure, psychanalyse appliquée, recensement du champ freudien. Cette dernière concerne la place de la psychanalyse dans la science.

> Elle entreprendra la mise au jour des principes dont la praxis analytique doit recevoir dans la science son statut. Statut qui, si particulier qu'il faille enfin le reconnaître, ne saurait être celui d'une expérience ineffable.[330]

La psychanalyse pure, c'est la didactique, que Lacan sépare de la thérapeutique, qui appartient, elle à la section de la psychanalyse appliquée. La psychanalyse pure n'est pas en tant que telle thérapeutique, le thérapeutique est un effet secondaire du processus analytique. Lacan organise son École d'après ce principe que le but propre d'une analyse n'est pas la guérison, thème qui n'a pas de sens dans la psychanalyse.

L'analysant est libre de choisir son analyste et « didacticien » n'est qu'une habilitation de fait.

> Ceux qui entreprennent une analyse didactique le font de leur chef (…) peuvent en être en position d'autoriser leur analyste comme didacticien[331]

Jusque-là, la didactique s'est pratiquée par sélection, garantie fondée sur le corps des didacticiens, ce qui n'a permis d'articuler aucun de ses principes. Il faut « *rompre avec un usage qui s'offre à la dérision* ».

> Le seul principe certain à poser et d'autant plus qu'il a été méconnu, (méconnu par cet usage dérisoire de sélection et de cooptation) est que la psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet, et qu'il doit être averti que l'analyse (et non l'analyste) contestera ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle.[332]

Deux registres sont là à relever : d'abord la cure didactique est fondée sur le transfert, c'est-à-dire libre choix de l'analyste, d'autre part elle met en question le désir qu'elle recèle, et ce depuis les temps freudiens inauguraux.

Dans le second paragraphe de la « Section de psychanalyse pure », Lacan avance :

> Les problèmes urgents à poser sur toutes les issues de la didactique trouveront ici à se frayer la voie par une confrontation entretenue entre des personnes ayant l'expérience de la didactique et des candidats en formation[333]

Il dénote une impasse à laquelle il convient de se confronter pour résoudre le problème des issues de la didactique, en tant qu'elle ne se ferait que par l'intermédiaire d'une confrontation soutenue uniquement entre didacticiens. La voie proposée par Lacan est au contraire celle d'une confrontation entre didacticiens et candidats, c'est-à-dire que la solution à ce que sont la fin de l'analyse et la qualification de l'analyste doit être située non pas à partir d'une discussion

[330] Lacan J. : L'Acte de fondation, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.232
[331] *Ibid.*, p.234
[332] *Ibid.* p.234
[333] *Ibid.*, p.230

entre analystes, mais à partir ce qui se passe entre analyste et analysant. Ces « problèmes urgents » trouveront réponse trois ans plus tard avec la procédure de *la passe.*

Retour et double tour

Lacan est-il passé, en produisant l'objet a, le concept de désir de l'analyste, en fondant une école hors de l'I.P.A., au-delà de Freud ? Ce que l'on a pris habitude de nommer dans le champ lacanien « l'au-delà de l'Œdipe » est-il un au-delà de Freud ? Il est certain que le principe de « s'autoriser de soi-même », qui donne son axe au passage du psychanalysant au psychanalyste, fondant le recrutement des analystes hors les voies de la nomination, invalide l'appui prit sur le signifiant paternel hérité. Il nous semble pourtant que la question reste ouverte de ce qu'il qu'advient du retour à Freud, non comme index ou jalon d'une périodisation de l'enseignement de Lacan, distinguant un premier d'un second voire d'un troisième Lacan, mais comme élément constitutif des conditions de transmission de la psychanalyse, voire fonction du discours analytique. Sous quel mode subsiste dès lors l'articulation à Freud, puisqu'il est patent que la référence n'est jamais abandonnée ? Jusqu'à la fin de son enseignement, Lacan réaffirme la primauté du dire de Freud :

> Il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire (…) Freud, faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste, le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement. [334]

Si l'on tient que le retour à Freud est réductible au retour au père de la psychanalyse, retour à la vérité, qui de fait prime sur le registre du savoir dans le premier enseignement de Lacan, c'est dire qu'à partir des années 60 Lacan passe au-delà de Freud, et que le propos de Michel Foucault en 1966 est déjà caduc. Or, ce n'est pas ainsi que Lacan a accueilli l'interprétation de Foucault qui fait du retour non pas retour au père mais « retour à la lacune », à l'oubli. Sans doute la figure prééminente du père freudien voilait-elle cette lacune, était elle-même une figure de l'oubli. Lacan a réarticulé son rapport à Freud tout au long de son enseignement. De l'objet *a*, Lacan a répété qu'il était sa seule invention, non sans laisser par moment, comme à Louvain, planer l'ambiguïté :

> Dans Deuil et mélancolie, littéralement je n'ai eu, pour tout vous dire, qu'à me laisser guider ; enfin, si j'ai un jour inventé ce que c'était l'objet petit a, c'est que c'est écrit dans « Trauer und Melancolie ». [335]

À la toute fin de sa vie, à Caracas, Lacan affirme : *« Je n'ai jamais prétendu dépasser Freud… mais le prolonger. »*[336] Si elle n'est pas rupture, quelle est donc la nature de cette « prolongation » ? Lacan a lui-même commenté le retour à Freud en 1966, dans son texte *D'un dessein*, qui appartient à ces textes intercalés dans les *Ecrits* pour leur parution, et qui se situe donc entre *l'Acte de fondation* et la *Proposition d'Octobre sur le psychanalyste de l'Ecole.* Dans ce texte introductif à plusieurs articles ou conférences prononcées entre 1954 et 1957, dont *La Chose freudienne*, Lacan revient ainsi sur le retour :

> On voit donc que le mot d'ordre dont nous nous sommes armé du retour à Freud, n'a rien à faire avec le retour aux sources qui pourrait aussi bien ici comme ailleurs ne signifier qu'une régression. Même s'agissant d'en corriger une déviation trop manifeste pour ne pas s'avouer

[334] Lacan J. : L'étourdit, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.454
[335] Lacan J. : Conférence à Louvain, 13 octobre 1972
[336] Lacan J. : Le séminaire de Caracas, *in* Dissolution, Le séminaire 1979-1980, inédit

> comme telle à tous les tournants, ce ne serait que donner place à une nécessité externe, encore qu'elle soit de salubrité. Notre retour à Freud a un sens tout différent de tenir à la topologie du sujet, laquelle ne s'élucide que d'un second tour sur elle-même.[337]

Lacan y réaffirme un retour à Freud épuré des nécessités externes qui ont donné sa configuration au mouvement analytique, Lacan apparaissant comme l'exception par rapport à laquelle les autres sont dans l'erreur et la déviation, le retour à Freud prenant sens de ce dévoiement. Lacan définit à présent ce retour dans ses coordonnées structurales.

Le lecteur quelque peu familier de l'enseignement de Lacan sait comme il s'efforce d'en voiler les heurts, les hésitations, les ruptures, au profit d'un style de déplacements, de déboîtements, voire de ces transformations continues dont la topologie donne le modèle. C'est bien à l'heure de cette topologie qu'il réarticule son lien à Freud : le ressort interne du retour est proprement structural puisqu'impliqué par la topologie du sujet, « *laquelle ne s'élucide que d'un second tour sur elle même* ». Le moment est corrélatif d'un déplacement chez Lacan du statut de l'interprétation, du déchiffrage, ou scansion, vers la coupure, l'acte analytique.

La reformulation du rapport à Freud suit donc la refondation du statut de l'interprétation, qui doit moins au Nom-du-Père, au point de capiton, qu'à la coupure opérée sur des surfaces, laquelle détermine une topologie du retour ou *double boucle*.

Dans le Séminaire XI, Lacan noue les concepts de l'inconscient et de la répétition dans le chapitre intitulé *Du réseau des signifiants*, mettant en évidence la fonction de la répétition comme étant la méthode de la psychanalyse pour situer le sujet.

> Là où c'était le Ich, (…) le sujet doit advenir. Et pour savoir qu'on y est, il n'y a qu'une seule méthode, c'est de repérer le réseau. Et un réseau ça se repère comment ? C'est qu'on retourne, qu'on revient, qu'on croise son chemin, c'est que ça se recoupe toujours de la même façon. Et il n'y a pas, dans le chapitre VII de La Science des rêves, d'autres confirmations à sa certitude à Freud que cela — parlez de hasard, messieurs, si cela vous chante, mais moi, dans mon expérience, je ne constate là aucun arbitraire, car ça se recoupe de telle façon que ça échappe au hasard. [338]

La répétition est ce qui assure la certitude de Freud, et la structure qui donne son statut à l'inconscient n'est assurée que par la fonction du retour.

> La notion du recoupement, la fonction du retour, *Wiederkehr,* est essentielle. Ce n'est pas seulement le *Wiederkehr* au sens de ce qui a été refoulé, la constitution même du champ de l'inconscient s'assure du retour.[339]

La connexion de l'inconscient et de la répétition est là absolument tout à fait étroite, avec en même temps la notion que comporte ce retour, à savoir que quelque chose y échappe. Par là-même la répétition devient témoignage du réel, défini comme ce qui revient toujours à la même place.

> Cette sorte de retour bien spécial (…) inscrit dans la structure et qui est proprement, dans tout ce que découvre la pensée freudienne, fondamental. Ce retour s'appelle : répétition. Répéter ce n'est pas retrouver la même chose, comme nous l'articulerons tout à l'heure et contrairement à ce qu'on croit, ce n'est pas forcément répéter indéfiniment.[340].

---

[337] Lacan J. : D'un dessein, *in* Ecrits, *op.cit.,* p.366
[338] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux, *op. cit.*, p.45-46
[339] *Ibid.,* p.48
[340] Lacan J. : La logique du fantasme, Séminaire 1966-67, inédit, leçon du 16 novembre 1966

La structure ne s'élucide que d'un second tour sur elle-même, nécessité qui n'est rien d'autre que celle qui s'exerce dans et par le Logos, l'*Anankè* freudienne de l'au-delà du principe du plaisir et de la répétition. Le double tour de l'interprétation est construit par Lacan comme homogène aux coupures, ou trajets, effectués sur des surfaces topologiques, telle que le modélise la topologie des surfaces ou *Analysis situ,* dont Lacan, depuis le début des années 60 a importé les objets étranges — cross-cap, bande de Moebius, bouteille de Klein — dans son Séminaire. Le double tour de la coupure, appelé encore *huit intérieur* est un trajet moebien, dont l'envers est en en continuité avec son endroit.

Cette coupure doit se répéter pour révéler la structure du sujet : la coupure qui passe une seule fois par la ligne d'intersection du cross-cap produit un *lambeau sphérique stable* et l'évanouissement du sujet ; la coupure qui passe deux fois par la même ligne d'intersection produit la chute de l'objet *a*. Il revient à Freud, écrit Lacan, d'avoir effectué le premier tour, celui qui l'a amené, au terme d'une longue exploration, au retour de toute sa carrière vers ce point originel de l'expérience, la *Spaltung* du *Ich*, le clivage.

> Ce que j'ai à faire c'est très exactement de faire une seconde fois le même tour, mais dans une telle structure le faire une seconde fois n'a absolument pas le sens d'un pur et simple redoublement. [341]

Le tour freudien a produit le sujet clivé et la jouissance comme trou dont les effets de signification se déploient dans la « *mythologie des bords pulsionnels* ». « *Mais d'en rester à ce trou-là, c'est la fascination qui se produit* »,[342] avertit Lacan dans *l'Etourdit*. L'interprétation doit parcourir un double tour pour dépasser le fading du sujet et articuler l'objet a au sujet, dans un trajet qui va de l'imagination mythique du trou —la castration — à la production de l'objet a. Le retour est ainsi devenu double tour :

> Tout doit en être redit sur une autre face pour que se ferme ce qu'elle enserre, qui n'est certes pas le savoir absolu, mais cette position d'où le savoir peut reverser des effets de vérité. (…) Ce double tour dont nous donnons la théorie, prête en en effet à une autre couture à y offrir un nouveau bord : celle d'où ressort une structure bien plus propre que l'antique sphère à répondre de ce qui se propose au sujet comme du dedans et du dehors. [343]

En effet, inscrite sur un tore, une bouteille de Klein ou un cross-cap, une telle coupure porte des effets différents. Elle a la particularité d'être non inscriptible sur une sphère, l'*antique* sphère à laquelle Lacan oppose l'*asphère* ou *cross-cap* (c'est-à-dire le plan projectif de Desargues). Contrairement à la sphère, l'*asphère* ne divise pas l'espace environnant en un extérieur et un intérieur, mais appartient au même type de surface que la bande de Moebius, qui participe de sa structure.

C'est donc dire que la structure de la découverte freudienne est elle-même *asphérique*, ce que voilaient les topiques freudiennes déterminant l'inconscient ou le ça comme « réservoirs ». Que la psychanalyse ait « *consistance des textes de Freud* » s'éclaire d'un nouveau jour. Il apparaît donc que la métaphore de l'au-delà, pour commode et pertinente qu'elle soit quant à ce qu'elle désigne, n'est pas la mieux appropriée. Elle fait écho certainement à *l'au delà du principe du plaisir* de Freud, concept par lequel il tentait de situer l'envers silencieux de la représentation en le situant *Jenseits*, de *l'autre côté*. L'au delà appartient à la pensée de la sphère, du dedans et du dehors et du franchissement d'une frontière, quand Lacan en propose une situation

[341] Lacan J. : D'un dessein, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.336
[342] Lacan J. : L'étourdit, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.485
[343] Lacan J. : D'un dessein, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.366-367

extrêmement plus subtile en l'espèce de la ligne chiasmatique des parcours topologiques. C'est moins alors d'un « au-delà de Freud » qu'il s'agit que d'un « passage à l'envers » à partir de la voie ouverte par Freud, par son désir. C'est dire que le mouvement du retour à Freud porte en lui-même un point de rebroussement qui est la mise en cause du désir de Freud, et le déplacement des limites qu'il a tracées pour la psychanalyse. Lacan inscrit explicitement son enseignement après l'excommunication dans cette structure :

> La répétition est unique à être nécessaire, et celle qui vient à notre charge, n'en viendrions-nous pas à bout, qu'il resterait de notre index, le commandement de sa boucle[344].

En voici le tracé, commenté par Lacan lors de *La logique du fantasme* le 15 février 1967, quelques mois avant qu'il prononce la *Proposition d'Octobre 1967* et jette les bases d'une profonde refondation des conditions de formation de l'analyste.



> Ceci, ce tracé, n'est autre que celui de la double boucle, ou encore de ce que j'ai appelé le huit inversé et que nous écrirons comme ceci : le voilà qui revient sur ce qu'il répète et c'est ce qui dans l'opération première, fondamentale, initiatrice comme telle de la répétition, donne cet effet rétroactif qu'on ne peut en détacher ; qui nous force à penser le rapport tiers, qui de l'Un au deux constituant le retour, revient en se bouclant vers cet Un pour donner cet élément non numérable que j'appelle l'Un-en-plus, et qui justement, pour n'être pas réductible à la série des nombres naturels, ni additionnable, ni soustrayable à ce Un et à ce deux qui se succèdent, mérite encore ce titre de l'Un -en-trop, que j'ai désigné comme essentielle à toute détermination signifiante. [345]

[344] *Ibid.*, p.367

[345] Lacan J. : La logique du fantasme, Le Séminaire 1966-67, inédit, leçon du 15 février 1967

— PARTIE 2 —
LOGIQUES DE CURE
ET CONDITIONS D'UNE COMMUNAUTE D'EXPERIENCE

– A –
Des fins de la cure

I- INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

Lacan : la Proposition d'Octobre 1967

Avec *Analyse finie et analyse infinie*, et au terme d'une vie consacrée à l'exploration « *de ce champ de recherches étrange et nouveau* », Freud léguait aux analystes une alternative aporétique ; la psychanalyse n'est ni travail sans conclusion ni tâche sans fin, mais celui qui voudra exercer ce « *métier impossible* », seulement assuré « *d' insuccès partiels* », s'engage dans une formation sans fin : celle qui impose, pour relever le gant d'une pratique qui se sustente de l'amour de la vérité contre les mirages du *Lustprinzip*, une constante *Selbstanalyse*, voire une reprise de cure périodique. À Ferenczi qui exigeait que l'être-analyste soit fondé dans la fin naturelle de l'analyse, Freud répondait qu'alors,

> l'analyse personnelle, elle aussi, et pas seulement l'analyse thérapeutique pratiquée sur le malade, deviendrait, de tâche finie, (*endliche*) une tâche infinie (*unendliche*).[346]

L'aporie fut sans doute après la disparition de Freud bien plus recouverte que mise au travail, et l'organisation de la formation des analystes qui émerge au début des années 20 pour atteindre à une forme stable et unifiée avant 1930 ne fut pas étrangère à la mise sous le boisseau des derniers paradoxes freudiens : procédant du clivage de la cure didactique et de la thérapeutique, de l'accession au titre et des finalités curatives, elle apparaît comme contournement, voire suture d'un débat complexe autour des enjeux thérapeutiques et de formation, particulièrement incarné dans le dialogue parfois violent de Ferenczi et de Freud, tel que restitué par ce dernier dans *Analyse finie et infinie.*

De la standardisation du système, Michael Balint, dans son article de 1953 *Formation analytique et analyse didactique,* [347] relevait une série de stigmates, dont l'inhibition à savoir et le secret entourant la fin réelle des cures. Il appelait alors à l'ouverture d'une nouvelle période de la courte histoire de la psychanalyse didactique, cette fois pleinement consacrée à la recherche.

Dans cette voie, le trajet de Lacan, qui a assumé, comme Balint, à la fois l'héritage de Freud et de Ferenczi, vaut d'être distingué pour sa position singulière dans le mouvement analytique : didacticien, enseignant, responsable de l'enseignement à la S.P.P., où il est chargé de rédiger le règlement de la Commission d'enseignement en 1949, puis à la S.F.P., il a posé avec une

[346] Freud S. : L'analyse finie et l'analyse infinie, suivi de Constructions dans l'analyse, PUF, Paris, 2012, p.39
[347] Balint M. : Formation analytique et analyse didactique, *in* Amour primaire et technique psychanalytique, Payot, Paris, 1972

exigence soutenue la nécessité de donner ses fondements conceptuels à la cure ; dans la voie du Ferenczi marginal de « *l'élasticité de la technique analytique* », il a renouvelé la technique de l'interprétation (la séance dite « courte »), la fondant dans une théorie générale de l'inconscient, quand celle-ci se trouvait reléguée au profit de l'analyse des résistances.

Enfin, à la rencontre de sa complexion intellectuelle et personnelle et du destin sans égal auquel le voua l'Association de Freud, il a produit une solution conjointe aux impasses de l'analyse infinie et des sociétés de psychanalyse, les démontrant intimement nouées : c'est, en 1967, *La Proposition sur le psychanalyste de l'École*, et l'invention d'une procédure de recrutement des analystes — la *passe* — fondée sur la finalité propre de l'expérience, le pari de sa transmissibilité, et non plus la cooptation en vigueur dans les sociétés de l'I.P.A.

Adopté en 1969 au sein de l'École Freudienne de Paris, ce dispositif, destiné à la vérification du *passage de l'analysant à l'analyste* supposé effectué dans la cure et dont la *Proposition d'octobre* articule les coordonnées structurales, est encore, presque cinquante ans plus tard, en vigueur dans bon nombre de groupes d'obédience lacanienne, distinguant en profondeur le style propre de l'École lacanienne de celui des sociétés de l'Association internationale.

La question combien épineuse de la formation des psychanalystes, conjoignant finalités curatives et modes institutionnels de garantie, s'y trouve formulée comme raccord spécifique de l'*extension* et de l'*intension* de la psychanalyse. Ce sont des termes issus de la logique, empruntés donc, mais auxquels Lacan attribue une signification particulière :

> (…) la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre École en tant qu'elle présentifie la psychanalyse au monde, et la psychanalyse en intension, soit la didactique, en tant qu'elle ne fait pas que d'y préparer des opérateurs.[348]

Ce couple de notions logiques de l'intension et de l'extension possède une histoire complexe, dont on peut relever au premier abord qu'il s'applique au concept et à sa définition.

La définition en extension d'un concept est la collection des individus auxquels ce concept s'applique ; la définition en intension, qui tend à se confondre avec le concept lui-même, désigne les traits caractéristiques exprimés par le concept, ou encore les prédicats du sujet ; leur conjonction traduit, *grosso modo*, la définition des critères d'appartenance à une classe. L'ensemble constitue une élaboration logique de la question qui a préoccupé Freud, à savoir la nécessité de trancher pour savoir si « *ceci est ou n'est pas de la psychanalyse* ».

Dans la conceptualisation lacanienne, la psychanalyse en extension désigne les modes sous lesquels la psychanalyse se présentifie dans le monde, modes d'existence et de consistance que Lacan, dans la dernière partie de la Proposition, distribue dans les registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

La densité du propos est telle qu'elle résiste à se laisser réduire en quelques formules, mais une première lecture conforme au référent logique autorise d'y lire ce que nous formulerons ainsi : que l'extension symbolique est passible de désigner sa consistance de doctrine comme collection d'énoncés ; l'extension imaginaire, sa consistance de groupe comme collection d'individus ; quant à l'extension réelle, elle est sans aucun doute question trop délicate pour être appréhendée en une formule hâtive : notons seulement qu'elle est, dans une allusion à l'histoire juive de la psychanalyse, le ghetto, la communauté des parias, des exclus.

La psychanalyse en intension, proche de la formulation de 1964 de la « psychanalyse pure », est la cure didactique. En quoi Lacan affirme son accord avec ce qui est partout ailleurs reçu, à savoir que ce qui qualifie le psychanalyste comme tel est sa propre cure, cœur de la formation

[348] Lacan J. : La Proposition du 9 Octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.246

des psychanalystes, et que ce registre est fondateur du champ psychanalytique en son extension.

> Nous partons de ceci que la racine de l'expérience du champ de la psychanalyse, posé en son extension, seule base possible à motiver une École, est toujours à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en intension : seule raison juste à formuler de la nécessité d'une psychanalyse introductive pour opérer dans ce champ. En quoi donc nous nous accordons de fait avec la condition partout reçue de la psychanalyse dite didactique, en tant qu'elle ne fait pas que d'y préparer des opérateurs. [349]

Le raccord de la cure et de la communauté

La conviction qui sous-tend la Proposition est que de l'expérience dont il s'agit une logique peut être extraite, et transmise. Cette direction est tout à fait inaugurale d'un enseignement qui s'est efforcé de situer la psychanalyse dans son rapport à la science, notamment la linguistique structurale, pour l'empêcher de dévaler la pente religieuse du sens, ou celle du conformisme, comme Lacan le rappelle à nouveau :

> Nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme.[350]

À cette nécessité répond l'appareillage conceptuel de la proposition, tout particulièrement *l'algorithme du transfert*, véritable mise en équation de l'entrée en analyse et du développement du transfert.

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s\,(S^1, S^2, \ldots S^n)}$$

La Proposition présente une doctrine de la cure plus explicite et fondée en logique que jamais auparavant dans l'enseignement de Lacan ; le moment politique, trois avant après la fondation de l'Ecole, n'y est surement pas étranger. La cure y trouve son mathème et se trouve identifiée à la *résolution de l'équation de l'être de l'analysant*[351].

Il y a donc au début et à la fin de la partie des structures repérables, des constantes :

> Il va s'agir de structures assurées dans la psychanalyse et de garantir leur effectuation chez le psychanalyste. [352]

Ce sont donc les structures *dans* la psychanalyse, ou de la psychanalyse, et non les structures *pour* la psychanalyse (« pour la cause ») qui sont en mesure de déterminer et garantir l'extension de son champ.

Que la question de la formation suffisante de l'analyste ait été pour Freud décisive, c'est indéniable ; il en faisait une des conditions des perspectives d'avenir de la psychanalyse :

> Celui qui n'arrive à rien dans une telle auto-analyse n'a pas autre chose à faire qu'à se contester à lui-même la capacité de traiter analytiquement les malades. [353]

---

[349] Ibid.
[350] Ibid.
[351] Ibid.
[352] *Ibid.*, p.243
[353] Freud S. : Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique (1910), *in* La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007, p. 31

Seulement, le réquisit de Freud n'est rien qui articule une garantie collective. Il y a une absence remarquable chez Freud d'évaluation de la compétence des praticiens, sa conception de la formation impliquant que chaque praticien se mesure à ses résultats thérapeutiques, aux résistances qui s'y font jour, au progrès de son auto-analyse, et en tire les conséquences qui s'imposent : la garantie se fonde du rapport particulier du psychanalyste à sa pratique, soutenue par une exigence morale, celle de supporter, et même d'*aimer* une vérité qui n'a pourtant rien d'aimable.

Très tôt, Freud a été convaincu que la pratique de l'analyse réclamait des qualités hors du commun : ceux qui sont capables de se passer de l'appui de l'autorité pour n'être, dans leur acte, garantis que par leur courage, sont rares. L'opposition de la multitude des hommes faibles aux quelques hommes exemplaires, aussi patente dans le discours freudien sur le mouvement analytique que dans ses réflexions sur la civilisation, structure de même la conception de Freud de la capacité de l'analyste. Cette vision se laisse lire volontiers comme une préfiguration de ce syntagme par lequel Lacan a fait scandale : *l'analyste ne s'autorise que lui-même*. Certains y ont lu alors, parmi les membres mêmes de l'École, la porte ouverte à toutes les déviations. Le principe est pourtant parfaitement freudien, et s'il ne l'a pas énoncé tel on en trouvera facilement bien des déclinaisons ; à pousser un peu plus loin ce bouchon, il apparait même que c'est le régime général de l'analyste. L'I.P.A., qui réclame que le candidat attende d'y être autorisé pour pratiquer, se pose certes comme l'Autre de la garantie, mais à un détail près, finement relevé par Michael Balint, en l'espèce de l'officieuse continuation en privé des didactiques au-delà de l'admission des candidats.

> Nous travaillons avec deux normes au lieu d'une seule : la norme A, contrôlée par les commissions de formation, stipule que la formation est suffisante pour l'exercice, mais que l'analysant n'est pas au bout de l'élucidation de ses complexes. La norme B, soumise à un accord privé entre l'analysant et le didacticien, fixe les critères véritables de la fin du traitement. De cette norme B, on ne sait presque rien. [354]

L'I.P.A., dans la formation qu'elle dispense et garantit, s'arrête pourtant à ce point où se disjoint d'une part la titularisation, la reconnaissance de capacité, l'admission au sein des pairs, et de l'autre, la menée à terme de la cure didactique qui doit pourtant qualifier comme tel l'analyste. Lacan, s'il a largement logifié ce manque structural de la garantie, a au contraire introduit un procédé de vérification de l'effectuation dans la cure d'une mutation déterminante.

> Que l'Ecole puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, est donc établi. Elle le peut, et le doit dès lors.[355]

Accorder ces deux temps, les critères A et B, n'existe ni chez Freud, pour qui didactique et politique semble irrémédiablement disjoints, ni dans le système de formation issu de l'expérience berlinoise. La démarche de Lacan vise elle précisément à l'examen de ce « raccord » nommé « de l'extension et de l'intension », identifié, dans la cure, au passage de l'analysant à l'analyste.

> Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper.[356]

[354] Balint M. : Formation analytique et analyse didactique, *in* Amour primaire et technique psychanalytique, *op. cit.*
[355] Lacan J. : La Proposition d'octobre, *op. cit.*, p. 244
[356] *Ibid.*, p.252

En 1910 l'I.P.A. ne rassemble pas sous sa houlette à proprement des psychanalystes, mais des freudiens, voir, selon le mot de Ferenczi, « la famille » de Freud, et en son sein quelques « garçons mal élevés » qui doivent être encadrés. L'éthique et le politique y coexistent sous des modes hétérogènes, et Lacan pointe la responsabilité de Freud dans la collusion qui s'est réalisée dans les sociétés entre *gradus* et *hiérarchie* : la *hiérarchie* repose sur une caste de didacticiens, laquelle seule permet de qualifier une analyse comme didactique ; le *gradus*, lui, est rapport au savoir de l'inconscient et à l'expérience de la cure.

> Qu'il y ait une règle du gradus est impliqué dans une école (…) car après tout dans une société, nul besoin de cela, quand une société n'a d'intérêts que scientifiques. Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste.[357]

C'est dire que l'intérêt scientifique pour l'objet ne recouvre pas le réel en jeu dans la formation, réel sur lequel les sociétés se fondent et prospèrent. Par ailleurs Lacan relève les effets mortifères pour la communauté de la hiérarchie et de la procédure d'admission en vigueur dans les sociétés.

> Il y a solidarité entre la panne, voire les déviations que montre la psychanalyse, et la hiérarchie qui y règne, -que nous désignerons, bienveillament on nous l'accordera, comme celle d'une cooptation de sagesL La raison en est que cette cooptation promeut un retour à un statut de la prestance, conjoignant la prégnance narcissique à la ruse compétitive. Retour qui restaure des renforcements du relaps ce que la psychanalyse didactique a pour fin de liquider.[358]

En 1949, quand Lacan rédige le règlement intérieur de la commission de formation de la S.P.P., la demande d'analyse est *a priori* inscrite comme thérapeutique ou didactique, et la demande didactique soumise à la condition d'une autorisation préalable à la cure. En 1964, au moment de la fondation de l'E.F.P., Lacan met fin à l'existence de la classe des didacticiens : « *la psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet (…) ceux qui entreprennent une psychanalyse didactique le font de leur chef et de leur choix* ».[359] La qualité de didacticien est une habilitation de fait, « *qui s'obtient de ce qu'on ait fait une ou plusieurs psychanalyses qui se sont avérées didactiques* ».[360]

En 1967, Lacan, avec la Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole, pour lequel il invente le titre d'A.E., *Analyste de l'Ecole*, décide d'interroger son existence de fait : il ne s'agit plus de demander qui est ou non psychanalyste, question toujours fuyante, mais *s'il existe* du psychanalyste. Le réel en jeu dans la formation est, pour Lacan, de l'ordre de l'existence, et non d'une classification, qui, quels qu'en soient les catégories et critères, ne peut qu'échouer à saisir son objet. Il peut là se réclamer de la clinique freudienne, Freud ayant toujours attiré l'attention sur le caractère singulier, inédit, imprédictible, de chaque cure. Pourtant, le corrélat de la tension freudienne entre particulier et général s'est avéré l'impossible nouage de la pratique et de la communauté que la formulation lacanienne du raccord de l'intension et de l'extension ambitionne de réaliser pour jeter les bases d'une possible *communauté d'expérience*[361].

---

[357] *Ibid.*, p.244
[358] *Ibid.*, p.245
[359] Lacan J. : Acte de fondation, note adjointe, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.234
[360] *Ibid.*, p.234
[361] Lacan J. : Première version de la Proposition…, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.576

On trouve à lire ici où là que le choix de ce binôme logique — *intension* et *extension* — par Lacan est peu significatif, essentiellement métaphorique ; on tiendra ici au contraire qu'il est solidement référencé, Lacan insérant le problème de la qualification du psychanalyste dans le registre de la prédication ou du jugement. Il n'est que de se référer aux longues leçons du Séminaire *l'Acte psychanalytique*, contemporain du discours de Lacan à l'E.F.P. le 9 octobre 67, sur la nature du jugement, le statut de l'universelle affirmative et sa non congruence avec l'existentielle, pour apercevoir le fonds conceptuel sur lequel ce choix s'opère, fonds certes nécessairement et profondément subverti par la *logique du signifiant*.[362]

La Proposition d'Octobre constitue certainement une réponse à l'*Analyse finie et infinie*, mais elle est tout autant réponse aux *Perspectives d'avenir de la psychanalyse*, y compris dans leur option implicite relative au traitement de cet enjeu crucial: à savoir que l'on dise « ceci est ou n'est pas de la psychanalyse ».

On peut dire que l'I.P.A. fut par là-même le projet d'une « logique des classes » de la psychanalyse, partageant « les nôtres et les autres », à la condition de relever ceci, que contrairement à celle issue d'Aristote, elle ne s'est pas donnée comme entreprise de suture de l'énonciation : qu'il y ait « quelqu'un à la tête », « qu'on dise », est resté pour Freud exigible. Sans doute Freud en 1910 espérait-il réduire cet excès énonciatif dans la science, laquelle fait communauté à d'autres conditions.

Ce binaire formel offre à Lacan une modélisation logique de la qualification ; mais, et il ne l'ignore pas, le raccord de ce couple de notions logiques est notoirement aporétique : les travaux de Frege, qui articulent le *Sinn* de l'intension à la *Bedeutung* de l'extension ont montré que la prédication, sur certains ensembles, est source de paradoxes, ou encore que certains prédicats ne permettent pas de constituer un ensemble consistant. Et c'est bien un tel raccord paradoxal que semble proposer Lacan :

> Conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension [363].

Avant même de faire quelque lumière sur la complexité des emprunts à la logique et à la topologie de Lacan à cet endroit, notons que l'*extension*, loin de se présenter, comme dans la logique des classes, tels le cercle eulérien ou la « patate » tracés autour d'un multiple d'individus, boucle fermée sur elle-même, se trouve pourvue d'un « horizon ». Le terme est fort peu logicien, plutôt métaphore d'indéfini recul, ou de mise à échéance perpétuelle d'une clôture. Quant à l'*intension*, elle est dite « béante », adjectif qui semble la situer au-delà du registre de la présence/absence des traits classificatoires ; autant dire qu'elle est posée comme hors saisie conceptuelle, et qu'en dehors du champ mystique, le discours sur une catégorie telle que « la béance » doit s'entourer de quelques précautions. Le raccord lacanien des registres indique bien que « *c'est à l'horizon de l'extension* » que « *se noue la béance* » de la psychanalyse en intension, et implique donc un certain traitement formel de ce qui s'offre comme série indéfinie, et non circonscrite.

[362] Voir Partie III B de ce travail.
[363] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.256

À l'appui de cette lecture, relevons *l'aleph zéro* cantorien donné par Lacan comme modèle d'une passe, - le *transfini* du *désir de l'analyste* [364] — ou plus discrète, la référence à Desargues, fondateur de la géométrie projective à partir de l'insertion dans le plan de points à l'infini évoqués à la fin du texte.

> Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs.[365]

De là, il s'aperçoit que l'horizon de l'extension ne désigne pas seulement « *tout ce que résume la fonction de notre Ecole en tant qu'elle présentifie la psychanalyse au monde* »[366], mais aussi bien l'extension du procès de la cure lui-même : la question de l'allongement de la durée des cures fut d'ailleurs au temps de Freud un des modes privilégiés sous lequel s'est posé le problème de l'analyse interminable, et plus largement celui des fins de la cure.

Une telle série s'inscrit de fait sous la barre de l'algorithme du transfert :

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s\,(S^1, S^2, \ldots S^n)}$$

Cette chaîne indicée sur celle des entiers naturels (1, 2, 3,…, n) est celle des *signifiants supposés présents dans l'inconscient.* C'est cette série qu'il s'agit non de parcourir exhaustivement, on comprend pourquoi, mais de pousser « *au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup* », opération nécessaire « *à la constituer comme expérience originale* »[367]. L'opération évoque la mobilisation d'un point où l'infini s'actualise, tel « le plus grand nombre entier », pour conjoindre l'extension des signifiants supposés présents dans l'inconscient à la béance de l'intension.

> Touchons là la futilité du terme de liquidation pour ce trou où seulement se résout le transfert. [368]

L'expérience originale de la cure ne se constitue comme telle qu'à opérer dans le transfert ce passage à la limite, lequel la fonde rétroactivement, « *effet de temps, on le sait, qui lui est radical* »[369], comme expérience *sui generis.* C'est donc dire que ce n'est ni d'être dirigée par un didacticien, ni du respect d'un cadre « type » préétabli que se fonde le statut de l'analyste, mais de l'atteinte d'un point décisif de la structure de l'expérience — le « moment de passe », la « traversée du fantasme ».

[364] *Ibid.*, p.249
[365] *Ibid.*, p.256
[366] *Ibid.*, p.249
[367] *Ibid.*, p.246
[368] *Ibid.*, p. 254
[369] *Ibid.*, p.246

II- Formation de l'analyste et destins des cures

La réduction de l'équation personnelle

Freud, s'il l'a voulue, s'est peu mêlé de l'organisation institutionnelle de la formation des analystes telle qu'elle s'institutionnalise au début des années 20 à Berlin, pour s'imposer dans sa forme standardisée à l'ensemble des instituts de formation avant 1930.

En 1918,[370] il appelait de ses vœux cet institut de soin, de recherche et de formation, dont la *Poliklinik* fut la première incarnation, et que suivirent d'autres instituts à Vienne, Budapest, Londres. Ses coordonnées se dessinaient en fait dès 1910, au point de convergence des perspectives d'avenir externes et internes de la psychanalyse, entre dispositifs institutionnels et progrès scientifiques. L'après-guerre fut le moment d'une expansion des assises du mouvement, mais aussi celui d'un retrait politique de Freud, qui se consacra alors presque exclusivement à la recherche. Hormis la défense de l'analyse profane, du côté de l'organisation du cursus, et sur la question essentielle de l'obligation de la cure didactique, il est alors resté extrêmement discret.

Si l'on veut trouver Freud, c'est vers un autre versant de la question qu'il faut se tourner : celui qui conjoint la fonction de l'analyste dans la cure et le problème des fins de la cure, d'emblée impliqué par les phénomènes transférentiels. Dès 1910, Freud versait le problème au registre scientifique, « interne », du programme des *Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique* :

> Chaque psychanalyste ne va qu'aussi loin que ne lui permettent ses propres complexes et résistances internes, et nous réclamons par conséquence qu'il commence son activité par son auto-analyse (*Selbstanalyse*), et approfondisse continuellement celle-ci au fur et à mesure de ses expériences avec le malade.[371]

Freud ne tient alors plus pour suffisante l'auto-analyse, l'analyse de ses propres rêves, et demande que le candidat à la pratique analytique se soumette à l'expérience de la cure :

> Quiconque veut effectuer des analyses sur d'autres doit auparavant se soumettre lui-même à une analyse auprès de quelqu'un de compétent. [372]

Cette cure ne nécessite pas d'être poursuivie longuement. Elle doit seulement permettre au futur praticien d'éprouver en lui-même les manifestations de l'inconscient et d'accéder à leur déchiffrage, après quoi l'auto-analyse prendra le relais, pour constamment soumettre à l'analyse ce qui se présentera dans la vie d'âme.

> (…) une telle analyse de quelqu'un de pratiquement sain restera, cela se conçoit, inachevée. Celui qui sait apprécier à leur éminente valeur la connaissance de soi et l'accroissement de la domination de soi obtenus grâce à l'analyse poursuivra ensuite l'exploration analytique de sa propre personne sous la forme d'une auto-analyse et se contentera volontiers de trouver, en soi comme en dehors de soi, toujours du nouveau. [373]

---

[370] Freud S. : Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique, *in* La technique psychanalytique, *op. cit.*
[371] Freud S. : Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique (1910), *in* La technique psychanalytique, *op. cit.*, p. 31
[372] Freud S. : Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique 1912), *in* La technique psychanalytique, *op. cit.*, p. 77
[373] *Ibid.*, p.77

La formation de l'analyste est, dans le petit texte technique contemporain *Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique*, nécessitée par la position spécifique de l'analyste, laquelle répond à la *règle fondamentale* qui organise le discours de l'analysant.

> Il est facile de deviner dans quel but se rejoignent ces règles avancées une à une. Elles veulent toute créer chez le médecin le pendant à la "règle fondamentale psychanalytique".[374]

Le terme de règle fondamentale apparaît pour la première fois dans le récit de la cure de l'Homme aux Rats, et, pour sa seconde occurrence, dans cet article de 1912, qui présente une série de conseils à l'attention de qui voudrait entreprendre des thérapies analytiques. Loin d'être des prescriptions techniques, Freud y prodigue une série de conseils plutôt hétéroclites, très concrets, donc, et essentiellement négatifs : les « *règles techniques que je propose ici sont dégagées des longues années de mon expérience propre, après que je fus amené par mes propres déboires à faire marche arrière (…) Cette technique s'est révélée la seule appropriée à mon individualité* ».[375]

Parmi les aspects du traitement abordés, on trouve le problème de la mémorisation des dits des patients, pour laquelle Freud recommande « l'attention en égal suspens », non sélective, car le matériel, d'abord énigmatique, tend à s'ordonner après-coup. L'effort volontaire, prévient-il, prélèvera à coup sûr dans le matériel offert ce qui est conforme à ses propres attentes ou inclinaisons : « *on est en danger de ne jamais trouver rien d'autre que ce que l'on sait déjà* »[376]. Il recommande de s'adonner à sa mémoire inconsciente, ainsi le matériel sans cohérence émerge à la mémoire de l'analyste quand le patient fournit un élément nouveau. Pour la même raison, peu ou pas de prise de notes pendant les séances, au profit d'une écoute du discours inconscient et non de l'exactitude ou de l'exhaustion des dits de la séance. « *Le médecin se comporte-il autrement, il anéantit en grande partie le gain qui résulte de l'observance par le patient de la « règle psychanalytique fondamentale* ».[377]

Freud recommande encore la mise à distances des affects, prend pour modèle le chirurgien et fait sienne la maxime d'Ambroise Paré : « je le pansai, Dieu le guérit »[378]. Moins que de froideur affective, la neutralité de l'analyste est faite de la restriction des ambitions thérapeutiques, de la mise en suspens des désirs propres et des idéaux scientifiques ou éducatifs. Plus largement, l'analyste ne doit pas constituer, avec ses complexes et névroses propres, ou même seulement ses croyances et ambitions, un obstacle au bon déroulement de la cure. Le dispositif freudien exige que l'analyste et la situation n'introduisent rien d'étranger dans l'esprit du patient, cette asepsie signifiant que la méthode ne fait que permettre la manifestation des processus inconscients, comme l'interprétation ne fait que dévoiler le sens de ce qui a été refoulé.

> Le médecin doit être opaque pour l'analysé et, telle la surface d'un miroir, ne rien montrer d'autre que ce qui lui est montré.[379]

Aussi le médecin ne doit tolérer en lui aucune censure, et le moyen en est l'analyse elle-même :

> L'on est en droit de poser l'exigence qu'il se soit soumis à une purification psychanalytique et qu'il ait pris connaissance de ceux de ses complexes personnels qui seraient de nature à le perturber dans sa manière d'appréhender ce qui est offert par l'analysé.[380]

---

[374] *Ibid.* : p. 75
[375] *Ibid.*, p. 71
[376] *Ibid.*, p.72
[377] *Ibid.* p.75
[378] *Ibid.*
[379] *Ibid.*, p.78
[380] *Ibid.*, p.76

En effet,

> Celui qui dédaignerait cette précaution succombera facilement à la tentation de projeter dans la science, comme théorie de valeur générale, ce qu'en une obscure autoperception il reconnaît des particularités de sa propre personne, il jettera le discrédit sur la méthode psychanalytique et fourvoiera des gens inexpérimentés. [381]

La menace que constitue l'insuffisante formation de l'analyste est indexée par Freud sur l'opposition du particulier au général. La suggestion peut bien emmener des effets thérapeutiques, mais l'analyse doit viser la vérité : l'analyste n'est un pas « lecteur de pensées »[382], comme Freud le rétorque à Fliess, celui qui lit dans la situation analytique rien d'autre que ses propres pensées projetées.

Aussi « maitrise du contre-transfert » ou « purification de l'inconscient » ne sont pas essentiellement des réquisits thérapeutiques : tout comme l'exercice « sauvage » de la psychanalyse par des médecins opportunistes, c'est « à la cause », à la science, bien plus qu'aux malades, que nuisent de telles pratiques. Or la psychanalyse, si elle fait sienne l'exigence scientifique, est un travail dans lequel l'importance de *l'équation personnelle* déborde ce qui est ailleurs acceptable dans la science. Dès lors l'analyse didactique est envisagée comme réduction de la particularité de l'analyste, laquelle ne peut pourtant être tout à fait éradiquée.

C'est sans doute le phénomène du transfert qui porte cette tension a son ambiguïté maximale, et interdit de s'arrêter à la grossière métaphore ferroviaire utilisée par Freud pour décrire la situation analytique : où l'un, le patient, décrit à l'autre, le médecin, le paysage qu'il voit défiler au-dehors et qui reste inaccessible à son partenaire autrement que par sa mise en mots.

Seulement, la réduction de l'équation personnelle et l'idéal de neutralité ne saturent pas, loin s'en faut, le champ des réponses au transfert ; lisibles dans le cas Dora, dans lequel Freud nomme l'obstacle sur lequel s'est brisée la relation analytique, elles apparaissent multiples, hétérogènes, et des paradigmes distincts s'y dénotent : tel celui de la « fausse liaison », tel celui de la continuité des productions morbides, tel celui qu'indexe le concept lacanien de signifiant du transfert (le signifiant *fumée*). Entre processus intrapsychique (les transferts d'affect, identiques au mécanisme du déplacement) et relation interpersonnelle, l'équivocité des conceptions freudiennes constitue certainement la matrice des divergences qui partageront le monde psychanalytique sur la question du transfert et de son interprétation.

Toutefois, à ce moment de l'élaboration freudienne, quelle que soit l'hétérogénéité des réponses au transfert et de ses conceptions, celui-ci est voué à être liquidé en même temps que la névrose du même nom. La question de la fin de la cure se pose alors seulement du point de vue thérapeutique, se confondant avec la levée du refoulement et l'élucidation du sens du symptôme. Le problème qui occupe Freud est celui, comme dans Dora, de la sortie anticipée de la cure, et il attribue cet échec à la méconnaissance du transfert, ou du moins à un traitement inadéquat du transfert.

> Le retard apporté à la guérison ou à l'amélioration n'est en réalité dû qu'à la personne du médecin. [383]

Or, quand Ferenczi formule la seconde règle fondamentale, ce temps est révolu, au carrefour de deux registres qui se sont décisivement noués dans l'institutionnalisation de la formation des analystes : celui, d'une part, du dit « tournant des années 20 », conséquent à

[381] *Ibid.*, p.77
[382] Freud S. : Lettre à Fliess du 19 Septembre 1901, in La naissance de la psychanalyse, PUF, Paris, 1991, p.299
[383] Freud S. : Fragments d'une analyse d'hystérie, *in* Cinq psychanalyses, PUF, Paris, 1954, p.86

l'amortissement des résultats thérapeutiques, et ses traitements techniques et élaborations métapsychologiques (seconde topique, *Au-delà du principe du plaisir*), et celui, d'autre part, de la reconnaissance politique (le « supplément d'autorité » tant attendu des *Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique*), fruit des succès obtenus dans les traitements des névroses de guerre. Ceux-ci, empruntant massivement aux techniques de suggestion reléguées par Freud, posaient avec une acuité renouvelée la question de ce qu'est la psychanalyse. C'est aux partisans enthousiastes de ces techniques que Freud s'adressait dans *Voies nouvelles de la thérapeutique analytique* via la métaphore de l'alliage du cuivre et de l'or.

Au cours des années 10, le problème central de la cure cesse d'être celui des sorties anticipées pour devenir celui de leur possible terminaison, et, par delà, celui de ses fins mêmes quand le critère thérapeutique ne suffit plus. *L'Au-delà du principe du plaisir* écrit en 1920 remanie profondément la vision freudienne des perspectives curatives et entreprend d'élaborer ce qui fixe le patient au symptôme et sa souffrance mais aussi à la cure, à l'analyste, les reliquats du transfert apparaissant comme une manifestation résiduelle particulièrement perturbante : c'est l'Homme aux loups et son transfert « paranoïaque » ; et c'est bien sûr Ferenczi lui-même, profondément engagé dans la direction de la cure comme dans la tâche analysante, dont le transfert à Freud s'éternise douloureusement.

Le paradigme de la « réduction de l'équation personnelle » et de la neutralité semble insuffisant et va déterminer des entreprises très hétérogènes de modifications des règles techniques : la conception étendue des résistances de l'analysé (résistance du moi, caractère, fantasme…) implique une concentration de la technique sur les foyers d'inertie ; les multiples approches thérapeutiques de Ferenczi, dont la particularité est d'avoir cherché la solution à cette *fermeture de l'inconscient*, comme l'analyse Lacan, du côté de l'analyste et de l'action qui lui revient, en constituent la face la plus ambitieuse et créative. Parmi les voies nombreuses qu'il aura tentées, la première, celle de la *thérapie active* — qui devint la première pomme de discorde entre lui et Freud —, se proposait de réintroduire dans la cure ce que la règle fondamentale se fondait d'exclure, à savoir l'activité de l'analyste. Il abandonna ensuite cette voie, trop violente, pour *l'élasticité de la technique*, concentrant le problème de la possible terminaison des cures sur l'analyste, son impatience, son incapacité à répondre aux besoins du patient. La seconde *règle fondamentale* fut formulée en réponse aux impasses de la première, désignant dans la cure menée à son terme absolu la voie de résolution des impasses thérapeutiques comme le moyen d'un lien communautaire renouvelé des analystes.

Freud et Ferenczi : limites thérapeutiques et analyse didactique

Balint, dans son article *Formation analytique et analyse didactique* [384], distingue dans l'histoire de la didactique plusieurs modèles successifs, cherchant à démontrer par cette mise en série que le système issu de Berlin n'est qu'un des temps de résolution de cette question complexe et non son aboutissement :

Ces « périodes » par lui distinguées sont rapportées aux discours de Freud et Ferenczi, hormis la première et la dernière, à savoir : une première « période d'instruction pure », préhistorique, consistant essentiellement dans un abord théorique de la psychanalyse — la

[384] Balint M. : Formation analytique et analyse didactique, *in* Amour primaire et technique psychanalytique, *op. cit.*

lecture des ouvrages de Freud —; et une dernière, contemporaine de l'article de 1953, appelant à l'ouverture d'une période de recherche après le constat de l'échec du système berlinois à assurer les bases communautaires et scientifiques de la psychanalyse.

Entre ces deux jalons, trois modèles de didactiques : la « période de démonstration », freudienne, née de la nécessité d'éprouver l'existence de l'inconscient, est destinée à expérimenter la validité des thèses freudiennes. Balint en trouve une description dans *Analyse finie et Infinie* :

> Pour des raisons pratiques, cette analyse ne peut être que courte et incomplète… Si elle peut conférer à l'étudiant une conviction sincère quant à l'existence de l'inconscient, lui permettant d'acquérir, grâce à l'émergence du matériel refoulé dans son propre psychisme, la capacité de percevoir en lui-même des processus qui autrement lui aurait paru incroyables, et si elle lui donne un premier échantillon de la technique qui s'est avérée être la seule méthode correcte pour conduire une analyse, alors elle a accompli son dessein. Cela seul ne saurait constituer une instruction suffisante, mais nous espérons et nous croyons que la stimulation reçue par l'étudiant dans sa propre analyse ne cessera pas d'agir sur lui après la fin de celle-ci (…) dans la mesure où cela se passe, l'étudiant qui a été analysé est qualifié pour devenir lui-même analyste.[385]

De cette « période », le qualificatif de "démonstration" parait quelque peu réducteur : elle exprime sans doute, chez Freud, l'adhésion nécessaire du candidat à l'hypothèse de l'inconscient, mais désigne surtout l'initiation à un processus dont les effets sont attendus comme constants. La démonstration vise l'instauration d'une incessante *Selbstanalyse*, et semble bien constituer le seul paradigme freudien de la formation de l'analyste, homogène des années 10 à la fin de sa vie.

De fait, les deux périodes suivantes dégagées par Balint, lors desquelles la cure didactique s'institutionnalise et se formalise, ne sont pas rapportées au discours de Freud, mais à celui de Ferenczi, qui devint l'adversaire le plus virulent de ce type de didactique :

> La fermeté devant cet assaut général du patient impose comme condition préalable que l'analyste, lui, ait entièrement terminé sa propre analyse. Je fais cette remarque, car souvent on estime suffisant que le candidat psychanalyste fasse connaissance, pendant un an par exemple, avec les principaux mécanismes : une analyse soi-disant didactique. Son évolution ultérieure est abandonnée aux possibilités d'apprentissage offertes par l'autodidactisme. [386]

Une troisième période, « d'analyse véritable », se dessine alors, quand, en 1922 Ferenczi refuse que l'analyste puisse être moins bien analysé que ses patients ; puis une quatrième période, en 1926, lors de laquelle il exige que l'analyse de l'analyste soit poussée à son point final :

> J'ai souvent signalé, dans le passé, que je ne pouvais voir aucune différence de principe entre analyse thérapeutique et analyse didactique. Je voudrais compléter cette proposition dans le sens qu'il n'est pas toujours nécessaire, dans la pratique clinique, d'approfondir le traitement jusqu'au point que nous appelons l'achèvement complet de l'analyse ; par contre l'analyste, dont le sort de tant d'êtres dépend, doit connaître et maîtriser jusqu'aux faiblesses les plus cachées de sa propre personnalité, ce qui est impossible sans une analyse entièrement achevée. [387]

Balint la nomme « superthérapie », et l'identifie à une radicalisation des positions de Ferenczi, n'exonèrant pas l'idéal de son maître de son incidence dans l'état actuel du système. La dureté des positions de Ferenczi aurait participé à l'engendrement de la férocité identificatoire et surmoïque du système de formation, dont les impasses sont manifestes deux décennies plus tard. Balint note que si Freud est resté fort réservé sur la possibilité d'une telle « superthérapie », la durée des cures commençât de s'allonger, « *à la fois dans l'absolu et par rapport aux analyses thérapeutiques* », avec des effets d'inhibition.

---

[385] Freud S. : Analyse finie et infinie, *op. cit.,* p.38
[386] Ferenczi S. : Le problème de la fin de l'analyse, Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927-1933), Payot, Paris, pp.49-50
[387] *Ibid.*

L'article restitue donc le débat sur la didactique dans le contraste et la dialectique des positions, dessinant d'un côté un Freud dont le rapport à la formation de ses élèves et analysants fut toujours marqué par un caractère informel, peu soucieux de réglementation, abordant de façon pragmatique l'expérience et ses enjeux, de l'autre un Ferenczi de plus en plus intransigeant, mû par la *furor sanandi.*

La distribution peut à bon droit étonner, quand on sait la fidélité exemplaire de Michael Balint envers son analyste et ami de Budapest, qu'il n'a eu de cesse de faire connaître pour le réhabiliter dans la communauté analytique. Après tout, le sens de l'exigence de Ferenczi, appuyée sur un idéal thérapeutique et l'idée d'une mutation définitive engendrée au terme de la cure (*l'analyse de caractère* ou celle du fantasme comme reste intouché de l'analyse des symptômes), fut dans sa mise en pratique complètement dévoyée : la durée obligatoire de la didactique fixée par la commission d'enseignement s'allongeât bien, mais sans rien céder du caractère conventionnel et dogmatique qui lui fut déjà, à l'époque, reproché. Ferenczi avait d'autres ambitions que le système berlinois, qu'il a vivement critiqué.

Aussi faut-il sans doute, pour tempérer cette distribution trop clivée, rappeler que Balint, dans l'article contemporain *À propos du système de formation,* pointait les conséquences du projet freudien « ésotérique » de contrôle du mouvement analytique. Il apparaît alors qu'aux incidences de la *furor sanandi* de Ferenczi répond, en creux, le choix autoritaire de Freud, que Ferenczi a soutenu avant d'y lire la marque d'une impasse curative. S'il fonde avec Freud en 1910 l'I.P.A. comme la famille obéissante du père de la psychanalyse, c'est en termes d'égalité, d'accord, et de fraternité, que Ferenczi pose les critères de l'analyse achevée, pour en faire le principe d'une organisation pacifiée des analystes. Son « école des maîtres », composée d'analystes venus à bout de leurs complexes et fantasmes œdipiens, devait orienter le mouvement analytique en prévenant les conflits d'autorité.

Au contraire les derniers propos de Freud sur la terminaison des cures affirment une asymétrie irréductible entre l'analyste et l'analysant, liée au complexe de castration : la fin de la cure est « *une affaire de pratique* »[388], laissée *in fine* à l'habileté, au « tact » du médecin. Le retrait freudien de toute standardisation témoigne certes d'un réglage sur le réel de l'expérience, mais implique, ailleurs, un échec de la transmissibilité de l'analyse dont Ferenczi a témoigné.

Pouvoirs de la parole contre analyse des résistances

En rapportant les modes de didactiques aux discours de Freud et de Ferenczi, l'article de Balint esquisse les contours du champ dans lequel la cristallisation du système s'est opérée : le dialogue de Freud et Ferenczi, dont Balint n'explicite pas le fond – les mutations théoriques et techniques des années 20, les constructions du curable et de l'incurable, et, au-delà, le transfert en impasse de Ferenczi envers Freud, dont le poids dans le destin du mouvement analytique doit être souligné.

Les tentatives de surmonter les points d'impasse du traitement formulées par Ferenczi entre les années 1926-1927 et 1933 ont été à la source d'un violent conflit avec Freud, conflit qui prit l'apparence pendant deux décennies d'un véritable schisme, comme l'a écrit Balint dans

[388] Freud S. : Analyse finie et infinie, *op. cit.,* p.40

son livre *Le défaut fondamental*, au chapitre intitulé *Le désaccord entre Freud et Ferenczi, ses répercussions* :

> Le fait historique représenté par le désaccord entre Freud et Ferenczi fit sur le monde analytique l'effet d'un traumatisme. Un maître consommé de la technique analytique comme Ferenczi, auteur de nombreux articles classiques en psychanalyse, aveuglé au point d'être incapable de reconnaître ses erreurs malgré les avertissements répétés de Freud ; ou bien Freud et Ferenczi, les deux analystes les plus éminents, incapables de se comprendre et d'évaluer correctement leurs découvertes cliniques, leurs observations et leurs idées théoriques respectives : le choc était extrêmement profond et douloureux. [389]

Le champ freudien s'est trouvé partagé quant aux réponses à apporter à l'inertie du symptôme et à l'interprétation du transfert. La question est celle des fins et moyens de la cure, et de la situation dans l'extension du procès curatif de ce noyau d'inertie : ou bien cette inertie est quelque chose de profondément indépendant de l'interprétation, pour lequel d'autres techniques doivent être mobilisées - c'est alors la nécessité de faire émerger dans *l'hic et nunc* de la séance les conflits supposés latents, vis-à-vis de laquelle Freud prend ses distances dans *Analyse finie et infinie*, ne croyant pas à une possible prophylaxie des développements futurs du symptôme. L'analyse des résistances qui émerge dans les années 20 vise précisément ce noyau d'inertie symptomatique ; Reich, approfondissant la résistance de caractère, formation en deçà du symptôme, ou Fenichel, auteur d'une *Critique de « l'analyse terminable et interminable » de Freud* [390] qui reprend le fil prophylactique délaissé par Freud, ont chacun à leur façon répondu à cet enjeu radical.

Au début des années 50, Lacan prend parti contre les rectifications engagées lors du tournant des années 20, pour un retour aux principes qui gouvernent la cure : *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* est le moment programmatique où s'affirment positions théoriques et techniques de Lacan. La troisième partie du rapport de Rome, *Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique*, est un manifeste pour un retour aux principes freudiens de l'interprétation, contre l'analyse des résistances, devenu alors le fin mot de la technique.

Sa thèse est que le « tournant des années 20 » n'est qu'une déviation des techniques et modes d'intervention de l'analyste dans la cure : les analystes, déçus des pouvoirs de la parole se seraient détournés de l'interprétation pour le préverbal, l'observation du comportement, la mimique. Lacan au contraire pose que les coordonnées originelles de l'expérience, telles que transmises par Freud, et ses conditions même de possibilités et d'efficience sont celle de la relation de parole, dialectique, dans son lien à la structure du langage qu'il démontre organiser le symptôme.

Dans la conception qui est la sienne à ce moment, Lacan affirme que la butée rencontrée comme résistance à la guérison est le produit de l'analyse des résistances elle-même : il n'y que de résistance que de l'analyste. Dans *Intervention sur le transfert*, toute résistance est causée par l'insuffisance du procès dialectique. Un peu plus tard, la stagnation des cures est rapportée à l'axe imaginaire du *Schéma L*, où il situe la libido narcissique dans son opposition à l'axe symbolique du sujet et de l'Autre sujet, vrais sujets derrière le mur du langage. L'analyse des résistances opère sur l'axe imaginaire a—a', là où les mirages de la satisfaction narcissique se déploient dans le registre de la parole vide. Or :

---

[389] Balint M. : Le défaut fondamental (1968), Payot, 1971, p.207

[390] Fenichel O. : Une critique de « l'analyse terminable et interminable » de Freud, *in* Figures de la psychanalyse 1/2002 (n°6), p. 213-229

> Il n'y a pas de réponse adéquate à ce discours. Le sujet tiendra comme de mépris toute parole qui s'engagera dans sa méprise.[391]

À intervenir à ce niveau de dénonciation des intentions imaginaires du discours, l'analyste n'obtiendra qu'agressivité de la part de l'analysant, « transfert négatif ». Lacan renvoie alors l'analyse des résistances au traitement de l'artefact produit par l'insuffisante information de l'analyste et l'erreur de sa position dans le transfert.

Cette conception de Lacan porte d'autant plus l'accent sur la fonction et la responsabilité de l'analyste dans le destin des cures. Le transfert « n'est rien de réel dans le sujet » et ne prend son sens que du moment dialectique ou il se produit, moment « peu significatif » puisqu'il dépend généralement d'une erreur de l'analyste. C'est à partir de la référence à la dialectique hégélienne que Lacan va lire le *Cas Dora* - « *le premier ou Freud reconnaît que l'analyste y a sa part* »[392]. - comme expérience de pure dialectique, et montrer comment la cure achoppe au point ou Freud s'écarte de cette position :

> Le transfert négatif de Dora est une entité toute relative au contre-transfert défini comme la somme des préjugés, des passions, des embarras, voire de l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique. [393]

Il y a de la part de Lacan une façon de ressaisir, d'emblée, à la fois l'héritage de Freud et celui de Ferenczi. De Freud, la technique classique, l'association libre et l'interprétation dont les fondements sont dits ceux de la parole et du langage. De Ferenczi, l'optimisme curatif et l'élasticité de la technique analytique, une implication accrue de l'analyste dans le destin des cures. Bien avant de formuler le désir de l'analyste comme ce dont la passe doit permettre la vérification, Lacan, a, dans la veine « *du plus authentique interrogateur de sa fonction de thérapeute* » [394], porté un accent constant sur la responsabilité de l'analyste, au-delà des variations théoriques qui en rendent compte, rapportant, comme lui, et en dernier lieu, la résistance à celle de l'analyste. Il a fait siennes les consignes données par Ferenczi dans *L'élasticité du traitement psychanalytique.*

> Réduction de l'équation personnelle, place seconde du savoir, empire qui sache n'insister pas, bonté sans complaisance, défiance des autels du bienfait, seule résistance à attaquer : celle de l'indifférence ou du très peu pour moi, encouragement aux propos malveillants, modestie vraie sur son savoir, en toutes ces consignes, n'est-ce pas le Moi qui s'efface pour laisser place au point-sujet de l'interprétation. [395]

L'accent est d'emblée porté sur la relation : expérience dialectique, la psychanalyse s'oppose d'emblée à toute visée psychologique ou tout ce qui surviendrait dans l'individu serait le développement de qualités particulières, substantiellement recelées, et qu'elle actualiserait à la faveur de cette expérience, de manière purement autonome. Dire que l'expérience est dialectique implique que ce qui se déroule en un point — un sujet — est dépendant de ce qui s'opère en un autre — un autre sujet. Le sujet est donc un sujet *asubstantiel*, spécification qui assure par ailleurs, relève Jacques-Alain Miller, la possible conjonction de l'emprunt hégélien et du paradigme structuraliste qui le suit et le complète. L'analyse n'est pas une « science objectivable » ni une « psychologie » : d'où la nécessité de produire de la cure des constructions de la circularité en jeu dans l'expérience, au sens il n'est pas question que

[391] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage, *in* Ecrits, *op.cit,,* p.250
[392] Lacan J. : Intervention sur le transfert, *in* Ecrits, *op.cit,* p.216
[393] *Ibid.,* p. 225
[394] Lacan J. : Du sujet enfin en question, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.232
[395] Lacan J. : Variantes de la cure-type, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.341

l'analyste s'extraie à loisir de la relation dont il est un des termes, sauf à adopter un improbable point de vue de Sirius.

> Pour l'expérience psychanalytique on doit comprendre qu'elle se déroule tout entière dans ce rapport de sujet à sujet, en signifiant par là qu'elle garde une dimension irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu. [396]

Si Lacan prendra largement ses distances avec le modèle hégélien, il convient de remarquer la rectification que celui-ci proposait à la psychologisation de la doctrine freudienne, telle que la conception du transfert donnée par Bouvet :

> L'analyste est un miroir, certes, et il prend toutes les précautions nécessaires pour ne réfléchir au sujet que l'image que celui-ci projette sur lui, c'est-à-dire les imagos parentales au sens large du terme, qu'il porte en lui et dont l'ensemble constitue le surmoi, qu'au cours dans l'analyse et dans le transfert il tendra à extérioriser sur l'opérateur, le chargeant ainsi d'être une personnification des forces refoulantes. [397]

Ainsi le transfert, conçu comme « *réédition des choix d'objets infantiles* », est entièrement assimilé au mécanisme de défense nommé *projection*, qui consiste en une *« substitution de la réalité subjective à la réalité tout court »*. [398] C'est précisément contre un tel recours à « la réalité tout court » que Lacan a convoqué la référence hégélienne, « *étape nécessaire pour faire brèche dans ce monde dit de la positivité* ».[399] Pour Bouvet le transfert est une déformation du réel, de l'analyste tel qu'en lui-même :

> le transfert, c'est-à-dire la transformation de la signification d'une situation objectivement caractérisée, en fonction de la réalité psychique. [400]

Corrélativement, l'analyste est « miroir », paradigme qui peut à bon droit se réclamer de la neutralité freudienne. Le transfert conçu comme projection s'ancre lui dans la tension freudienne, non résolue, entre processus intrapsychique (les transferts d'affect, identiques au mécanisme du déplacement) et relation interpersonnelle.

Cette tension trouve une voie de résolution originale avec Lacan : la psychanalyse se déploie dans le cadre de l'intersubjectivité, dans lequel les termes ne préexistent pas à la logique relationnelle, mais s'y fondent dialectiquement. L'analyste ne tient son statut que de sa position dans le dispositif et son « en soi » est question vaine dans la dialectique lacanienne. Si la question de ce qu'est l'analyste est centrale pour Lacan –*une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste* – elle est seulement posée via la dimension instituante d'une relation non pas duelle, telle la *two-bodies psychology* de Balint, mais tierce, car médiatisée par les lois de la parole et du langage.

> une pratique qui se fonde sur l'intersubjectivité ne peut fuir ses lois, quand à vouloir se faire reconnaître elle en invoque les effets. [401]

Le registre clinique de la responsabilité de l'analyste, inclus dans la première formulation dialectique et intersubjective, se double de constructions théoriques, que Lacan poursuit plusieurs années. Laurent Ottavi [402] indique que la référence hégélienne se complète d'une référence à Saussure, mais aussi d'une référence essentielle à Pichon, et son concept d'allocution [403] : sa thèse est qu'avec le cri, au début, il n'y a encore ni langage ni

[396] Lacan J. Intervention sur le transfert, *in* Ecrits, *op.cit*,, p.216
[397] Bouvet M. : Œuvres psychanalytiques 2, « Résistances, transfert », Paris, Payot, 1976 p.15
[398] *Ibid.*, p. 43
[399] Lacan J. : Les noms-du-père, leçon du 20 novembre 1963, inédit
[400] *Ibid.*, p.44
[401] *Ibid.* p.333
[402] Ottavi L. : Approche succincte des premières constructions théoriques sur le langage chez Freud et Lacan, *in* Psychologie clinique, 1997, p 161-175
[403] Damourette J. et Pichon E. : Des mots à la pensée, essai de Grammaire de la langue française, Paris, Vrin, p. 70.

« communication », laquelle nécessite d'y adjoindre un autre terme, l'« allocutaire ». Il n'y a de langage que pour autant que l'émetteur d'un son, le locuteur, le destine à un allocutaire.

Lacan conjoint cette assertion de Pichon, qui fait sa place à l'autre comme causal pour la construction du langage, et la thèse de Saussure. Le code (la question de la langue chez Saussure), préexistant au sujet, est fixé par la communauté parlante ou l'Autre. Se séparant du psychologisme de Pichon, Lacan pose que si le sens du message est déterminé par le récepteur, l'allocutaire, il est alors interdit de penser qu'il est au départ « l'expression » d'une pensée, la poussée hors de soi de quelque chose d'intérieur.

Une fois dégagée la dimension de l'*Autre* de celle de l'*autre*, le semblable, il précise que l'émetteur reçoit son message de l'Autre, et que c'est au lieu de l'Autre qu'il se constitue.

> La condition du sujet (...) dépend de ce qui se déroule en l'Autre. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent. [404]

Dans cet Autre se situent les questions du sujet qui lui sont essentielles, et que Lacan répartit en deux grands versants cliniques : la question du sujet sur son sexe, homme ou femme, et la question du sujet sur la contingence de son existence « Que suis-je là ? » [405] — ces deux questions *« conjuguant leur mystère et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort »*[406]. La relation du sujet à l'Autre est incarnée par une série de questions :

> Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.[407]

Pour connaître la réponse de l'Autre à sa question, le sujet s'adresse à lui en l'investissant d'un pouvoir de détermination : *« La parole engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle. »* [408] Dans *Variantes de la cure–type*, Lacan précise cette « structure de l'allusion » ainsi :

> Comme il apparaît en toute foi donnée, où les déclarations de « Tu es ma femme », ou « Tu es mon maître » signifient « je suis ton époux », « je suis ton disciple ». [409]

L'incidence clinique est directement pointée par Lacan ;

> Si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui intime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier. Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet. Telle est la responsabilité de l'analyste chaque fois qu'il intervient par la parole. [410]

Dans la variété de ces constructions, il faut relever à titre de constante l'opération d'institution subjective qui modélise alors la cure lacanienne structurée comme question et réponse. Au contraire, la Proposition articule en 1967 la fin de la cure dans les termes d' « *une destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée* »[411]. De l'une à l'autre de ces conceptions, n'est-ce pas

[404] Lacan J. : D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.549
[405] *Ibid.*
[406] *Ibid.*
[407] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.300
[408] *Ibid* p. 298
[409] Lacan J. : Variantes de la cure-type, *in* Ecrits, *op. cit.*, p. 351
[410] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *op. cit.*, p. 300
[411] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.252

précisément le registre de l'inertie que le premier Lacan excluait du champ de la cure, à la différence des tenants de l'analyse des résistances, qui se trouve réintroduit ? Le trajet qui s'opère prend en compte, mais de façon renouvelée, la dimension de l'inanalysable ou de l'impossible à déplacer : ce que permettent les élaborations de la jouissance et d'un réel « *qui revient toujours à la même place* », situant une résistance au dire, interne au développement même de la cure, qui ne soit pas de pure extériorité à la parole et au langage.

III- Le roc freudien

Le symbolique freudien

Freud a forgé très tôt une théorie du langage, qui est exposée dès sa « *Contributions à la conception des aphasies* » (1891). Dans ce texte, et pour des enjeux hautement spécialisés de la clinique neurologique de l'aphasie, Freud décrit le fonctionnement de ce qu'il pose comme un *Sprachapparat,* un « appareil de langage », que l'on peut à bon droit tenir pour l'ancêtre épistémologique de « l'appareil psychique » tel qu'il sera exposé au chapitre VII de la *Traumdeutung.* Prenant au part au débat instauré par les classifications de Broca, il vient d'emblée y rectifier certaines thèses contemporaines de cette clinique. Il y précise, de manière étonnament moderne, que

> la chaîne des processus physiologiques dans le système nerveux ne se trouve probablement pas dans un rapport de causalité avec les processus psychiques.[412]

Exit donc la localisation de la représentation dans le neurone : la représentation est « *un processus* », qui laisse « *dans le cortex une modification, la possibilité de se souvenir.* »

La distinction cruciale, qui dès lors parcourt toute la réflexion de Freud, est, à partir du déchiffrage possible de leurs traces, la logique des *représentations,* des *Vorstellungen :* entre les *représentations d'objet* (les impressions auditives, tactiles, visuelles, kinesthésiques…) et les *représentations de mots*, une distinction est par Freud exigée. Notons que plus tard, la première topique ordonnera ces deux complexes de représentations, celles de mot dans le préconscient, celles d'objet dans l'Inconscient, notons également que la distribution en deux classes des représentations articule leur lien, leurs relations, par privilège donné au lien entre le mot et le regard, comme une sorte de préfiguration épistémique de ce que l'on retrouvera plus tard, distribué au noyau même du fantasme.

On peut avancer que la théorie linguistique freudienne se fonde de poser trois termes, l'objet, la représentation d'objet, la représentation de mot, et précise que la relation qu'elle nomme *symbolique* articule les deux dernières, laissant en marge l'objet :

> la relation entre la représentation de mot et la représentation d'objet me paraît mériter davantage l'intitulé de "symbolique" que celle existant entre un objet et une représentation d'objet[413].

[412] Freud S. : Contribution à la conception des aphasies. Une étude critique, (1891), trad. C. van Reeth, Paris, Presses Universitaires de France, 1983. p.105

[413] *Ibid.*

Cette liaison *symbolique*, au principe de la signification, est produite par « *la liaison du mot avec la représentation d'objet* », et plus particulièrement de la face sonore de la représentation de mot et de la face visuelle de l'objet. Et l'étude des aphasies lui permet de relever que « *la liaison entre la représentation de mot et la représentation d'objet est la partie la plus épuisable de l'opération du langage, son point faible…* » Le lien entre l'objet et la représentation d'objet pouvait lui sembler poser moins de difficultés a priori, conçu sur le modèle de l'engramme, de la trace, que la liaison dite symbolique, elle possiblement le lieu d'un dysfonctionnement, aphasique, traumatique, mais résultant en fait tout autant « *d'un état purement fonctionnel de tout l'appareil à langage* ».

En effet, le symbolique freudien noue ensemble des éléments hétérogènes : la représentation d'objet, note-t-il,

> nous apparaît comme une représentation non close, à peine capable de l'être, tandis que la représentation de mot apparaît comme quelque chose de clos, même si elle paraît capable d'extension[414].

La représentation de mot définit clairement la nature du mot, ensemble clos d'éléments discrets, mais capable de générativité, alors que la représentation d'objet ne peut prétendre à la même ; ne retenant que quelques traces de l'objet, la représentation d'objet ne représente en rien l'objet dans son identité et dans la complexité de ses qualités. Il est avant tout conçu comme ce qui introduit des quantités dans l'appareil psychique, quantités que les barrières de contact ont pour fonction de fractionner. La question est donc celle de la liaison de ces quantités en provenance du dehors avec un complexe de représentation de mots lui sans nul rapport à l'extérieur.

Le symbolique freudien, s'il laisse l'objet ou référent, à l'écart – le *Proton pseudos*, démontre la signification dépendre de seules liaisons symboliques- n'est pas un système clos tel que Saussure l'invente en linguistique au même moment : articulant un complexe clos et un complexe ouvert, il présente un point d'ouverture, celui de l'objet qui a laissé les traces et introduit des quantités dans l'appareil psychique.

Dans un premier temps, la liaison entre représentation de mots et représentation d'objet ainsi que la thèse de la mise en mots des impressions sensibles a soutenu la conception dite « traumatique » de l'hystérie ; à ce cadre associationniste et empiriste par trop étroit pour l'intelligence des faits cliniques, le concept d'après-coup est venu donner du jeu sans d'abord l'infirmer.

Au sujet du cas d'Emma,[415] Freud rapporte que l'évènement déclencheur du symptôme n'est pas conforme à sa conception des caractères déterminants du trauma et doit donc postuler l'existence d'un autre événement, possédant les caractères traumatisants requis, dont Emma lui livre enfin le récit. Les deux scènes étant séparées de plusieurs années, la première bien avant la puberté, la seconde peu après, Freud fait l'hypothèse de traces mnésiques restées en sommeil, représentations d'objet non liées à des représentations de mots, pures empreintes des impressions sensibles, et donc dépourvues de signification, non subjectivées. En vertu des liaisons associatives (le signifiant « vêtement »), la seconde scène aura rappelé la première, devenue grâce au changement de la puberté compréhensible dans sa valeur sexuelle, déclenchant *une libération d'énergie sexuelle* qui se mue en *angoisse*. Freud conclut alors :

---

[414] *Ibid.*

[415] Freud S. : L'esquisse d'une psychologie scientifique, *in* La naissance de la psychanalyse, *op. cit.*, p.363-367

> Nous nous trouvons là devant le cas où un souvenir éveille un affect qu'il n'avait pas éveillé en tant qu'événement, parce qu'entre-temps le changement de la puberté a rendu possible une autre compréhension de ce qui est remémoré[416].

Après l'abandon de la séduction, le fantasme « concernant les parents » prendra la relève de la puberté comme matrice de significations, complexe hétérogène de représentations, scénarios ou images, catalysant le sexuel.

Dans la construction du cas Emma, le moment où les représentations de mots viennent lier les représentations d'objets inertes (les traces mnésiques) en leur donnant signification et valeur de souvenir est du même mouvement celui où trouve désigné le référent mondain : la scène avec l'épicier.

Cette ouverture de la représentation vers le monde extérieur a sous-tendu un certain temps chez Freud une conception de la cure digne d'une enquête policière : la présentification de l'objet, de l'événement mondain via le souvenir, dont la qualité d'index du réel n'est pas douteuse, en vient boucler le déploiement.

Les prises en considération du fantasme et de l'Œdipe, ainsi que du rêve, sont venues entamer cette conception, et à certains égards radicalement, mais non la clore ; l'interrogation reste impliquée par la position problématique de la réalité psychique à côté de la réalité matérielle. Le cas Dora est à cet égard exemplaire, qui juxtapose d'un côté l'interprétation des rêves, fraîchement élaborée en sa littéralité, et de l'autre une problématique de l'aveu et du secret : dont, entre autres, l'imputation du désir pour M.K (« la somme des préjugés de Freud »), ou celle de la masturbation infantile (la vie sexuelle de l'enfant, « réalité » cachée derrière le fantasme). Tout au long de la cure de Dora, la convocation du référent, fut-il imaginaire, ou de l'ordre d'une signification élective (œdipienne), est alors ce qui se propose de clore le progrès de la signification de la parole du sujet en exhibant son signifié ultime. Freud a témoigné de l'échec qu'il connut sur cette voie.

Dans le même temps, Freud produit le statut de l'interprétation analytique conformément au travail de l'inconscient et à la littéralité du rêve, qui « t*raite les mots comme des choses* », *rebus*. Le rêve se fonde du désir ; la thèse de Freud dans la *Traumdeutung* est que le désir ni ne s'éprouve ni ne s'imagine, mais s'interprète, et ce de façon homogène au travail du rêve. Le désir freudien est défini dans l'*Esquisse* puis au chapitre VII de la *Traumdeutung* comme le mouvement régrédient, qui, face à l'appel du besoin, va chercher à retrouver les coordonnées d'une situation ayant autrefois apporté satisfaction, la « *première expérience de satisfaction* » du besoin de l'enfant par l'intervention de la mère : « *La réapparition de la perception est l'accomplissement du désir* ».[417] La répétition de la « première expérience de satisfaction » a pour double corrélat l'objet perdu et l'hallucination qui modélise le rêve. En effet, les retrouvailles mêmes des coordonnées mnésiques de l'objet, liant ses traces en une représentation de satisfaction, effacent ces mêmes traces en tant que traces : advenant au statut de « souvenir », elles perdent du même mouvement celui de traces. Le lien organique de l'objet à la représentation est définitivement effacé, et l'objet, comme le dit Freud, perdu d'être retrouvé. La littéralité du rêve procède de cette perte, c'est-à-dire de la rupture des liens de la représentation et du représenté, et se dénote dans ce sur quoi Lacan lisant Freud a attiré l'attention, à savoir l'ombilic du rêve, la fuite de la signification dans l'interprétation du désir.

> Les rêves les mieux interprétés gardent toujours un point obscur ; on remarque là un nœud de pensées que l'on ne peut défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est

[416] I*bid.*, p.366

[417] Freud S. : L'interprétation du rêve, PUF, 1967, Paris, p.620

> l'ombilic du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu. Les pensées du rêve que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tous sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées. Le désir surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de son mycélium.[418]

En conséquence, le déchiffrage s'infinitise. Freud conclut *l'Interprétation du rêve* sur le caractère indestructible du désir, un désir cachant toujours un autre désir. En parallèle à la reconnaissance de la fuite du sens dans l'interprétation, la question du réel ne cesse d'insister, ne tranchant pas l'alternative entre l'axe littéral et l'axe référentiel.

Comme l'écrit Guy Le Gaufey :

> Existe ainsi chez Freud une tension permanente entre celui qui lit, à travers la trace, l'histoire de son empreinte, et celui qui lie la trace à d'autres traces et ce faisant, la lit comme trace de rien. La représentation inconsciente est à lire elle comme un oxymoron (…) pour tenter d'inscrire, dans l'ordre et le jeu de la représentation (classique), la part décisive qui revient à la lettre comme élément d'une combinatoire hors-sens : élément inconscient. [419]

Freud reste certes pris dans le cadre dit classique de la représentation, qu'il subvertit pourtant : le concept de représentation inconsciente, indiquant une rupture temporaire entre représentation d'objet et de mot, fait de l'inconscient le lieu de pensées sans sujet ni objet. Mais l'ombre de l'objet plane toujours, au dehors, dans un ailleurs hors d'atteinte mais dont les effets ne cessent d'insister. Serge Cottet dans *Freud ou le désir de l'analyste* a lui aussi élaboré cette problématique freudienne, dessinant un Freud écartelé « entre deux *passions, le réel et le signifiant* »[420].

L'expression par laquelle Lacan dans la Proposition qualifie l'inconscient transférentiel, comme *« le savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent »,*[421] semble un clin d'œil à la problématique freudienne de l'objet perdu et de la quête par là même impliquée d'une limite, d'une *Urszene*, d'un roc : d'un terme dans le registre de la vérité, fut-il cerné dans une fiction, une *construction,* comme son noyau efficient. Lacan fera un pas de plus que Freud, en démontrant, à partir de la linguistique structurale et de son éviction de la question de la référence, l'articulation de la fuite de la signification et du réel, mais d'un réel qui n'est plus alors derrière la représentation, dans la réalité historique et matérielle, mais inscrit en creux, en exclusion interne au symbolique et ses infinis réseaux.

Le métier impossible

Dans *Analyse finie et analyse infinie*, Freud répond au mouvement analytique, aux modes désormais pluriels de réponse à l'inconscient, et tout particulièrement à Ferenczi, en conclusion posthume du dialogue interrompu à partir des années 30. Il le cite, qui, en 1927, dans *Le problème de la fin de l'analyse*, écrivait :

---

[418] *Ibid.*, p.446
[419] Le Gaufey G. : L'incomplétude du symbolique, EPEL, Paris, 1996, p.144
[420] Cottet S. : Freud et le désir du psychanalyste, Seuil, Paris, 1996, p.35
[421] Lacan J. : La Proposition d'octobre, *op. cit.*, p.248

> Ma conviction est que l'analyse n'est pas un processus sans fin, mais qu'elle peut être conduite à un terme naturel, si l'analyste possède les connaissances et la patience suffisante.[422]

De son impossible analyse, Ferenczi rapportait le défaut à l'inanalysé de Freud lui-même. Quelques mois pendant les années 1914 et 1916, Ferenczi fait son analyse avec Freud. Plus tard, en 1926, au moment où Freud élabore sa deuxième théorie de l'angoisse, celle d'*Inhibition, Symptôme et Angoisse*, Ferenczi lui propose de se rendre à Vienne pour l'analyser. Dans cette voie, Ferenczi appelait à l'élaboration

> d'une métapsychologie qui reste à faire des processus psychiques de l'analyste. (…) une charge aussi excessive, qui trouverait difficilement sa pareille dans la vie, exige tôt ou tard la mise au point d'une hygiène spéciale de l'analyste.[423]

Freud a relayé l'appel de Ferenczi à un approfondissement de la cure de l'analyste, inscrivant en effet le « caractère propre de l'analyste », « les points faibles de sa propre personnalité » au compte des facteurs influençant les perspectives de la cure, mais aussi en envisageant la nécessité pour l'analyste de reprendre régulièrement la cure. Mais si Freud souscrit pour une part à l'exigence, il ne croit pas à une analyse complète : contre Ferenczi, il y a de l'impossible dans la pratique de l'analyse, qui n'est pas seulement l'impuissance de l'analyste.

Freud et Ferenczi s'accordent pourtant sur le terrain décisif où se joue la possible terminaison de la cure, à savoir le complexe de castration, qui se manifeste côté homme par la « protestation virile », côté femme, par le *Penisneid*. Ferenczi pronait la liquidation complète du complexe de castration comme critère de l'analyse achevée :

> (…) il faut que tout patient masculin ait acquis, à l'égard du médecin, comme signe qu'il a surmonté l'angoisse de castration, le sentiment d'être son égal en droit. Il faut que toutes les malades féminines, pour que leur névrose passe pour pleinement évidée en aient fini avec leur complexe de virilité et s'adonnent sans rancœur aux possibilités de penser propres au rôle féminin. [424]

Pour Ferenczi, la fin véritable de l'analyse est celle qui met en question la relation du sujet à la féminité et à la masculinité, à la passivité et à l'activité, avec ce qui en chacun est pulsion de vie et pulsion de mort, et leur représentants psychiques sous la formes des contenus imaginaires du masculins et du féminin. La technique élastique -être actif, puis passif- doit enfin permettre au patient de surmonter l'angoisse de castration et de se sentir l'égal de son analyste. Il en espérait non seulement une pleine solution du transfert mais aussi une communauté analytique pacifiée, et plus homogène grâce à la seconde règle fondamentale :

> Depuis que cette règle a été établie, l'importance de l'élément personnel introduit par l'analyste n'a cessé de s'amenuiser. Toutes les personnes qui été analysées à fond et qui ont réussi à connaître et à contrôler totalement les inévitables faiblesses et particularités de leur propre caractère, en arriveront forcément aux mêmes conclusions objectives dans l'observation et le traitement d'un même matériel psychologique brut et adopteront donc les mêmes méthodes tactiques et techniques pour le traiter. J'ai l'impression bien arrêtée que depuis l'introduction de la seconde règle fondamentale, les différences dans la technique analytique ont tendance à disparaître.[425]

Freud lui oppose que bien des facteurs influencent négativement l'issue de la cure, sériés au long de l'article : viscosité de la libido, résistances du moi, excès du facteur quantitatif,

[422] Ferenczi S. : Le problème de la fin de l'analyse, Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927-1933), Payot, Paris, p. 52 cité *in* Freud S. : L'analyse finie et l'analyse infinie, *op. cit.*, p. 37

[423] Ferenczi S. : L'élasticité de la technique psychanalytique, Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927-1933), Payot, Paris, p. 63

[424] Ferenczi S. : Le problème de la fin de l'analyse, *in* Psychanalyse IV, *op. cit*, p.50

[425] Ferenczi S. : L'élasticité de la technique analytique, Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927-1933), Payot, Paris

masochisme, pulsion de mort. A l'accord harmonieux qui résout la cure dans l'idéal ferenczien, Freud répond que le complexe de castration est le *roc* de la cure :

> Ce qui reste déterminant, c'est que la résistance ne laisse se faire aucune modification, que tout reste en l'état.[426]

A la réduction définitive de l'équation personnelle attendue par Ferenczi s'opposent encore *les constructions dans l'analyse*, qui convoquent à nouveaux frais l'autorité de l'analyste, en réponse d'une perte fondamentale dont les effets se diffractent dans les strates psychiques : le « morceau de réalité perdu » de la névrose et de la psychose, le refoulement originaire attirant à lui les refoulements ultérieurs, la pulsion de mort, doublure silencieuse de l'Eros, et la tache infinie qu'elle impose aux forces de liaisons du psychisme, angle mort du principe du plaisir.

Au nivellement des différences techniques attendu répond enfin le « tact » devant l'irréductible complexe de castration et les reliquats du transfert. Ferenczi espérait que la cure puisse être menée à sa fin naturelle :

> L'analyse est véritablement terminée lorsqu'il n'y a congé ni de la part du médecin ni de la part du patient ; l'analyse doit pour ainsi dire mourir d'épuisement (…) un patient vraiment guéri se détache de l'analyse, lentement mais surement. [427]

C'est que pour Ferenczi, il n'y a pas de limites à la puissance de l'opération analytique, toute butée n'étant au fond que résistance, que les innovations techniques et la *« patience requise »* de l'analyse doivent pouvoir surmonter, l'analyse ne devant être considérée comme achevée que lorsqu'elle est venue à bout de toute résistance et de la liquidation de tout reste transférentiel.

Pour Freud, la fin de la cure est « affaire de pratique », et le moment délicat de la séparation entre l'analysé et l'analyste est laissée *in fine* à l'habileté, au tact du médecin. Il vaut de souligner que l'appel au tact avait été bien plus tôt avancé par Ferenczi dans son dialogue avec Freud. Faculté de « sentir avec », Ferenczi en faisait une qualité indispensable à la pratique de la psychanalyse, quand Freud se montrait plus méfiant vis-à-vis de son caractère irrationnel. Il écrivait ainsi à Ferenczi :

> Autant ce que vous dîtes au sujet du tact est vrai, autant me semble périlleux de vous conseiller cela sous cette forme. Tout ceux qui n'ont pas de tact y verront une justification de l'arbitraire, c'est-à-dire du facteur subjectif (influence des complexes propres indomptés). En réalité, nous entreprenons de soupeser, à un niveau qui reste essentiellement préconscient, les différentes réactions que nous attendons de nos interventions ; ce qui compte avant tout, c'est l'évaluation des facteurs dynamiques dans la situation. Naturellement, on ne peut pas donner de règles pour ces mesures. L'expérience et la normalité de l'analyste auront à en décider. Mais on devrait ainsi dépouiller le tact de son caractère mystique.[428]

Ferenczi lui répondait indirectement dans *L'Elasticité de la technique psychanalytique :*

> D'ailleurs son exigence en ce qui concerne l'expérience et la normalité est à peu près équivalente à la mienne, à savoir que la seule base fiable d'une bonne technique analytique est l'analyse finie de l'analyste.[429]

Le terme de « tact », rappelé par Freud dans ce texte qui ordonne ses derniers enseignements, semble bien situer le « refus de la féminité » en deçà du registre de l'analysable.

> La récusation de la féminité ne peut évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité (…) Nous nous consolons avec la certitude que nous

[426] Freud S. : L'analyse finie et l'analyse infinie, *op. cit.,* p.42-43

[427] Ferenczi S. : Le problème de la fin de l'analyse, *op. cit.,* p.50-51

[428] Freud, Lettre à Ferenczi, cité *in* Ferenczi S. : L'élasticité de la technique psychanalytique, Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927-1933), *op. cit.,* p.64

[429] Ferenczi S. : L'élasticité de la technique psychanalytique, *op. cit.,* p.65

> avons procuré à l'analysé toute incitation possible pour réviser et modifier sa position à l'égard de ce facteur. [430]

Freud indique par là clairement que le roc ne répond pas à la structure de l'analyse, laquelle se trouvait définie dans *Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique* par comparaison avec l'analyse chimique qui décompose les éléments complexes en éléments simples. Il en est le résidu hétérogène, éternisant le transfert dans une demande sans perspective. Les évocations du résiduel de l'analyse, prégnantes dans l'article, apparaissent bien ainsi englober l'analyste lui-même, dans le transfert.

Serge Cottet, dans son *Freud ou le désir de l'analyste*, rapporte la butée sur le roc de la castration à la prééminence du registre signifiant dans la cure freudienne.

> La possibilité de détachement de la libido est liée à celle du déplacement, celui-ci ne pouvant être que symbolique, c'est-à-dire réglé par les possibilités de substitution signifiante : aussi l'impossibilité d'accepter un substitut du père et la viscosité de la libido sont une seule et même chose. `Freud a donc fait dépendre d'un phénomène purement symbolique – le transfert comme substitution signifiante de l'Autre conduisant à un remaniement du désir – les possibilités de vacillation du fantasme.[431]

Or le fantasme, dans la construction lacanienne à laquelle se réfère Serge Cottet, n'est pas tout signifiant, mais convoque le registre du réel comme indéplaçable. Pour prolonger son propos, il convient de remarquer que le transfert comme au-delà du registre substitutif, ou interprétable, est bien indiqué par Freud dans son texte, au sujet du transfert féminin. Freud indique que les comportements envers le complexe de castration, s'ils possèdent bien un tronc commun dans les deux sexes, trouvent chez l'un et l'autre des modes d'expression différents :

> Chez l'homme, l'aspiration à la masculinité est dès le début, et entièrement, conforme au moi ; la position passive, étant donné qu'elle présuppose l'hypothèse de la castration, est énergiquement refoulée, et plus d'une fois seules d'excessives surcompensations révèlent son existence. [432]

Et un peu plus loin :

> De la surcompensation emprunte de défi de l'homme découle une des plus fortes résistances de transfert. L'homme ne veut pas se soumettre à un substitut paternel (…)[433]

La cure offre ainsi à l'homme l'occasion de répéter devant un « substitut paternel » la résistance du moi envers la menace de castration. Mais situation diffère chez la femme du fait que l'aspiration virile n'est en accord avec le moi que pendant la phase phallique, succombant ensuite au refoulement, « de l'issue duquel, comme nous l'avons souvent présenté, dépendent les destins de la féminité »[434]. Par conséquent

> un transfert analogue ne peut pas s'instaurer à partir du désir de pénis de la femme. [435]

A la place de la résistance de transfert de l'homme surgissent chez la femme

> des accès de dépression grave dus à la certitude intérieure que la cure analytique ne servira de rien, et qu'aucune aide ne peut être apportée à la malade. On ne lui donnera pas tort si l'on sait que l'espoir d'acquérir malgré tout l'organe masculin dont le manque est douloureusement ressenti, fut le motif le plus fort qui l'ait poussée à la cure. [436]

Ainsi Freud remarque qu'il y a chez la femme, dans la phase terminale du transfert, une résistance qui n'est pas de transfert au sens de déplacement, et donc autre chose que réédition.

---

[430] Freud S. : L'analyse finie et l'analyse infinie, *op. cit*, p.43
[431] Cottet S. : Freud ou le désir de l'analyste, Seuil, Paris, 1996, p.174
[432] Freud S. : L'analyse finie et l'analyse infinie, *op. cit*, p.42
[433] *Ibid.*, p.42
[434] *Ibid.*, p.41
[435] *Ibid.*, p.42
[436] *Ibid.*

Analyse finie et infinie : « Zum gewachsenen Fels »

A la fin de son article *Analyse finie et infinie*, Freud, cherchant à articuler ce qu'il y a d'identique chez les deux sexes en dépit de leurs modes différents de manifestation, avance le terme *gewachsenen Fels*, classiquement traduit et colporté par la tradition analytique par « roc de la castration », ou dans cette traduction de Jean Laplanche, « roc d'origine » :

> On a souvent l'impression avec le désir de pénis et la protestation virile, de s'être frayé un passage, à travers toute la stratification psychologique, jusqu'au « roc d'origine », et d'en avoir ainsi fini avec son travail. Il ne peut pas en être autrement, car pour le psychique le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent. La récusation de la féminité ne peut évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité. Dire si et quand nous avons réussi dans une cure analytique à maîtriser ce facteur sera difficile. Nous nous consolons avec la certitude que nous avons procuré à l'analysé toute incitation possible pour réviser et modifier sa position à l'égard de ce facteur. [437]

C'est donc là que le travail est conduit à sa fin (*am Ende*), à la suite de quoi ne restent que tact et persuasion pour organiser la séparation du patient et du médecin.

La position énonciative de Freud mérite d'être soulignée : c'est une impression (*Eindrück*), dit-il, et ces quelques lignes semblent traversées d'une certaine hésitation, entre affirmation du caractère irréductible de ce roc — *« il ne peut pas en être autrement »* — et difficulté à « *dire si et quand nous avons réussi dans une cure analytique à maîtriser ce facteur* ». Ce curieux terme de *gewachsene Fels* n'est pas à proprement parler un concept de la doctrine freudienne, c'est bien plutôt une image, une métaphore qui survient sous la plume de Freud pour dire ce qui serait la limite de l'analyse. On est, sinon aux limites de l'analysable, aux limites du savoir de Freud.

Si *der Fels,* « le roc », et « *Felsen* », « la roche », connotent sans difficulté la dureté minérale de l'obstacle, *gewachsen* est par contre au cœur des aléas de la traduction : « roc d'origine », « roc de la castration », « roc biologique », voire « roc de la différence sexuelle » ou encore « roc de la féminité ». Il est bien question de la différence des sexes et de la castration dans le texte de Freud, mais, plus précisément, celle-ci est le *thème*, sous la double forme de la protestation virile et du *Penisneid*, par lequel se cerne cet obstacle dernier, le roc, encadré d'un double refus :

> Les deux thèmes sont liés à la différence des sexes (…) malgré le caractère distinct des contenus, il y a là des correspondances évidentes. Quelque chose qui est commun aux deux sexes a été forcé, par la différence des sexes, à se mouler dans l'une et l'autre formes d'expression.[438]

Dans son article *Le roc…*,[439] Ferdinand Scherrer, prenant à revers les traductions hâtives, produit plusieurs indications tout à fait précieuses, demandant d'abord que *Fels* et *Felsen* soient distingués :

> Il est vrai que *Fels* et *Felsen* sont en général considérés comme des synonymes — comme le sont d'ailleurs aussi roc et roche en français. Ils ont tous les deux la même racine. Ils proviennent du haut allemand *felis*, *felisa* qui vient lui-même par consonance du gallo-romain *falisia*, falaise en français. Fels est d'un usage plus ancien et il désignait dans un premier sens un rocher dans la

[437] *Ibid.,* p.43
[438] *Ibid.,* p.40
[439] Scherrer F. : « Le roc… » , Essaim 2011/2 (n° 27), pp. 83-99

> mer, un écueil, un brisant ou un récif, et au sens figuré, un obstacle, un passage délicat et scabreux. Il prendra par la suite le sens d'une grande formation ou masse rocheuse, signification géologique qui s'attachera ultérieurement au terme de *Felsen*, pour n'en garder que le sens figuré. *Fels* tombera peu à peu en désuétude pour ne rester en usage qu'en littérature, surtout en poésie, en raison de son potentiel métaphorique. Selon les frères Grimm, la flexion de *Fels* est considérée comme plus noble et plus forte que celle de *Felsen*. (…) Dans l'isotopie sémantique du contexte freudien, la valeur du mot *Fels* est purement métaphorique car très éloignée du référent minéralogique dont il ne retient que le seul trait de la dureté qui évoque l'impénétrabilité de l'obstacle et la résistance inentamable. (…) La dureté représente donc l'élément métonymique commun aux deux, le roc et la résistance. Mais si dans le cas du roc, cette dureté est un attribut objectivable, dans celui de la résistance, elle reste indéterminée dans sa polysémie et résiste à son tour à toute autre forme de métaphorisation susceptible de la signifier. Seul le recours à la production métaphorique du roc demeure encore pour ainsi dire parlant, mais sans réplique. [440]

À l'appui, il note que Freud introduit le terme de « *gewachsene Fels* » entre guillemets, alors que *gewachsener Felsen* ne l'est pas :

> On a souvent l'impression (…) de s'être frayé un passage, à travers toute la stratification psychologique, jusqu'au « roc d'origine » (« *zum gewachsenen Fels* »), et d'en avoir ainsi fini avec son travail. Il ne peut pas en être autrement, car pour le psychique le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent (*des unterliegenden gewachsenen Felsens*).[441]

Le premier est une quasi-invention de Freud, alors que le second est d'usage commun dans la langue allemande.

Le terme *gewachsen* qui leur est accolé se trouve littéralement éliminé de la plupart des tentatives de traduction : forme adjectivée du participe passé de *wachsen*, grandir, le roc « qui a grandi » évoquerait quelque chose comme une concrétion, une sédimentation, un dépôt du travail de la cure. Or Ferdinand Scherrer conteste cette traduction au prétexte qu'elle n'est pas idiomatique ; en effet *gewachsener Felsen* est une expression bien spécifiée en allemand, appartenant au vocabulaire minéralogique ou géologique :

> *Gewachsener Felsen* est d'usage courant en géologie où il a le sens général de roche de fond, synonyme d'*Urfels* (le roc originaire) C'est donc une roche primaire endogène qui, en dehors de la chaleur et de la pression qui ont présidé à sa formation, n'a été soumise à aucun autre agent de transformation ou d'altération. Ces roches mères sont à distinguer des roches sédimentaires qui résultent d'altérations, à savoir de modifications chimiques et minéralogiques des premières lorsqu'elles affleurent à la surface du globe et entrent en contact avec la biosphère. Toutes ces roches traversent, en fonction des conditions géologiques, des cycles de transformation les unes dans les autres de sorte qu'il est difficile de déterminer l'existence et la réalité d'une roche originaire pure. [442]

Les expressions construites avec *gewachsen* désignent encore le fondement, le principe sous-jacent, le socle, voire le soubassement dans le domaine du bâtiment, sens auxquels Freud fait nettement appel :

« *für das Psychische spielt das Biologische wirklich die Rolle des unterliegenden gewachsenen Felsens* » : « pour le psychique le biologique joue vraiment le rôle du fondement sous-jacent ».

Sont encore indiquées par Scherrer sa proximité avec des locutions similaires, dont *ein gewachsener Boden*, un sol qui s'est développé et a évolué sans subir aucune transformation de quelque nature que ce soit de la main de l'homme ; *gewachsen* a donc dans ce cas le sens de naturel, vierge, sauvage, en friche, sens qui a peut-être motivé la traduction de Laplanche par « roc d'origine », bien que Freud ne situe pas ce roc dans le registre très spécifié de l'originaire, de l'*Ur-* .

---

[440] Scherrer F. : Le roc… , *in* Essaim 2011/2 (n° 27), p. 90-91
[441] Freud S. : Analyse finie et infinie, *op. cit.*, p.43
[442] Scherrer F. : « Le roc… », *op.cit.*

Scherrer remarque encore que le thème appelle immédiatement ce *topos* de la pensée de Freud qu'est la réserve naturelle aux confins de la *Kultur* :

> De la même façon une nation dont la fortune repose sur l'exploitation des richesses de son sol réserve tout de même un domaine déterminé, qui doit être laissé dans son état original (*Urzustand*) et préservé des transformations de la civilisation (Parc de Yellowstone).] C'est cela qu'on nomme la création de fantasmes qui commence déjà avec le jeu des enfants et qui, lorsqu'elle se poursuit sous la forme de rêves diurnes, cesse de s'étayer sur des objets réels. [443]

Ou encore :

> La création du royaume psychique de l'imagination trouve son pendant complet dans les « réserves », « les parcs naturels », là où les exigences de l'agriculture, de la circulation et de l'industrie menacent de transformer rapidement le visage originaire de la terre jusqu'à la rendre méconnaissable. Le parc naturel maintient ce vieil état que, par ailleurs, on a sacrifié partout avec regret à la nécessité. Tout peut y foisonner et pousser comme cela veut, même l'inutile et le nuisible. C'est une telle réserve soustraite au principe de réalité qu'est aussi le royaume psychique de l'imagination. [444]

Le topos de la réserve désigne chez Freud la part pulsionnelle non prise dans les circuits de la sublimation, celle qui s'est dérobée au sacrifice pulsionnel exigé par la « morale sexuelle civilisée ». Elle possède une fonction de seuil, de limite, entre un état primitif, naturel, vierge, et la *Kultur*.

Cette topologie de la réserve éclaire alors la question des rapports du biologique et du psychique par lesquels Freud métaphorise ce roc final, atteint seulement après « *s'être frayé un chemin à travers toutes les stratifications psychiques* » : le biologique est aux strates psychiques ce que la roche-mère (*gewachsener Felsen*) est aux couches sédimentaires, son substrat ou fondement non transformé. Or, et Freud ne l'ignore pas, la roche-mère comme telle est fort difficile à isoler, dans sa pureté, des couches sédimentaires limitrophes issues d'une transformation chimique de la roche mère elle-même. D'où sans doute les précautions oratoires de Freud, avouant avoir seulement l'impression de toucher là à un roc irréductible, comme témoignant de la difficulté à savoir « quand et si » ce facteur peut être maîtrisé. Dans un autre registre métaphorique, non plus géologique, mais archéologique, c'est au fond la même difficulté formelle que Freud évoque dans *Constructions dans l'analyse*, quand il compare le travail de l'archéologue et de l'analyste.

> Dans les deux cas, beaucoup de difficultés et de sources d'erreurs sont les mêmes. On sait que la détermination de l'âge relatif d'une trouvaille est une des tâches les plus délicates de l'archéologie et, si un objet apparaît dans une certaine couche, il est souvent difficile de décider s'il a toujours appartenu à cette couche ou s'il est parvenu à une telle profondeur par une perturbation ultérieure. Ce qui, dans les constructions analytiques, correspond à ce doute est facile à deviner. [445]

Là encore Freud indique, dans ce texte contemporain, la difficulté à isoler comme tel un terme ultime : il y a bien un tel terme, c'est le postulat de Freud, mais les pincettes pour s'en saisir n'ont pas nécessairement la précision requise. L'attitude de Freud au sujet de la réalité de la scène primitive reconstruite de l'Homme aux Loups est encore de même facture.

> Je n'oserais pas me prononcer là-dessus. Je dois l'avouer, je porte déjà très haut au crédit de la psychanalyse qu'elle en soit venue à poser de pareilles questions. [446]

---

[443] Freud S. : Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques, *in* Résultats, idées, problèmes; vol. I . Paris, PUF, 1984

[444] Freud S. : Conférences d'introduction à la psychanalyse (1916-1917), Paris, Gallimard, 1999, p. 473.

[445] S. Freud, « Constructions dans l'analyse » (1937), dans Résultats, idées, problèmes II, Paris, PUF, 1985, p. 271.

[446] Freud S. : Cinq psychanalyses, *op. cit.,* p.399

Qu'il y ait un réel, un roc, une limite, cela ne fait pas de doute pour Freud. De savoir si ce qu'il tient est ce réel même, ou plutôt sa représentation la plus véridique, est ce qu'il est impossible de trancher. Dans *Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique*, Freud formule sa célèbre métaphore de l'analyse comme décomposition chimique[447]. Elle procède, dit-il, par analyse de produits complexes, jusqu'à l'élément le plus simple, minimal. L'hypothèse du roc pose alors la question de savoir si l'analyse est à proprement parler finie, et s'il en est donc le résidu purement hétérogène, ou bien s'il resterait encore de l'analysable, de l'indéfiniment analysable sur le mode de l'infinitésimal : dans ce cas, la rencontre du roc serait mise à échéance perpétuelle. L'analyse de Freud penche clairement pour la première option, plus satisfaisante : le travail est conduit à sa fin, le roc ne laisse plus faire aucune modification, car il ne répond pas à la structure de l'analysable, il en est le résidu, en l'occurrence le biologique : *il ne peut pas en être autrement, car pour le psychique le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent.*

Au fond toutes ces constructions postulent deux lieux, la roche-mère et les stratifications, la réserve pulsionnelle et la civilisation, le biologique et le psychique, le trauma et ses remaniements ultérieurs, dont les rapports complexes sont non réciproques ni symétriques : le premier est fondement, s'affirme volontiers dans le registre de l'origine, comme Laplanche le traduit, quand le second provient d'une élaboration du premier, élaboration non complète, qui laisse un reste. Mais alors il faut remarquer que si la réserve offre l'image de l'originaire sauvage, en friche, c'est de se trouver produite comme telle par une opération de transformation, qui la laisse être comme son cœur étranger.

Alors, nonobstant l'exactitude du précieux travail de traduction de F. Scherrer, qui le conduit à récuser au terme « *gewachsen* » sa connotation de croissance (connotation tendancieusement phallique, lui semble-t-il) au profit de sa signification idiomatique, il faut pourtant tenir bon sur les deux sens, ne pas trancher l'alternative, mais soutenir en même temps que le roc est cause obscure *et* ce qui a grandi dans la cure, ce qui est cerné et produit par le travail analytique comme sa limite même, l'inanalysable, au terme d'un « travail de longue haleine » dont Freud souligne l'importance contre un Rank qui prétend foncer droit à la cause supposée, l'origine même, la naissance, en court-circuit du processus.

[447] Freud S., Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique, in La Technique Psychanalytique, PUF, Paris, 2007, p. 146

–B –
Lacan : la structure de l'expérience

I — Freud avec Saussure

L'algorithme du signifiant

En son écriture formelle, l'algorithme du transfert est une variation sur « l'algorithme du signifiant », suivant les deux axes du rapport des signifiants (la chaîne signifiante, S1 — S2), et du rapport du signifiant au signifié (S /s), ou de la substitution métaphorique (S/S').

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s\,(S^1, S^2, \ldots S^n)}$$

Dans *l'Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, Lacan donnait en effet le signe saussurien pour « l'algorithme fondateur » de la linguistique structurale.



Dans la Proposition, il commente ainsi le mathème du transfert : le *signifiant du transfert*, *S*, représente le sujet pour un autre signifiant, *Sq*, le *signifiant quelconque* : *S*→*Sq*. L'algorithme du transfert prescrit donc ceci, d'articuler un signifiant à un autre dit quelconque, et d'autre part, concernant le signifié, de lui donner la valeur du savoir sous la forme d'une chaîne signifiante dans la *parenthèse d'une signification supposée* : les S en chaîne représentent

> les signifiants supposés présents dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant-signifié.[448]

[448] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.248

Sans doute l'algorithme se donne-t-il pour une écriture de la règle fondamentale, qui commande de lier le signifiant au signifiant sans souci de la référence du discours au profit de l'*Einfall*, des « idées incidentes » de l'inconscient. A la place du signifié, le sujet, et le savoir supposé dans l'inconscient, que Lacan écrit sous la forme d'une chaine de signifiants indicés, présentée dans le registre d'une certaine indétermination : chaine signifiante indéfinie (S1, …, Sn), elle occupe « *la place du référent encore latent* ».

Or lire Freud avec Saussure, ce fut essentiellement couper les amarres avec le monde de la représentation et son illusion référentielle, que Freud aura à la fois entamée et respectée. Le *Cours de linguistique général* a sonné le glas, intellectuellement du moins, de la représentation classique.

> Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique.[449]

Avec Lacan, d'emblée, la psychanalyse est une pratique non *référentielle* du langage, mais *textuelle*, opposition sur la quelle il revient dans la Proposition.

> La prévalence que vous pouvez saisir dans l'algorithme plus haut produit, mais qui n'en demeure pas moins pour ce qu'on l'ignore, la prévalence manifeste où que ce soit : dans la psychanalyse en extension comme dans celle en intension, de ce que j'appellerai savoir textuel pour l'opposer à la notion référentielle qui la masque.[450]

Dans la psychanalyse en extension, cette prévalence s'exprime : « *la psychanalyse a consistance des textes de Freud* », et non pas celle d'une technique, d'une ni même d'une pratique qui ferait joint d'une communauté ; dans la psychanalyse en intension, la consistance textuelle de la psychanalyse est la concaténation que Lacan nomme savoir.

> Ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir.[451]

Ou encore, dans la première version de la Proposition :

> Une chaine signifiante, telle est la forme radicale du savoir textuel. [452]

Le structuralisme issu de l'avancée saussurienne a permis à Lacan d'inscrire la psychanalyse dans un cadre épistémique qui n'est plus celui dans lequel Freud s'est parfois embarrassé en tentant d'y élaborer un savoir qui en excédait les possibilités. C'est dès lors le signifiant linguistique, la combinatoire de ses déplacements et substitutions qui livre la clef de l'*Entstellung* que Freud donne pour loi de composition des formations de l'inconscient.

> Ne sont-ce pas là, en effet, les trois registres (le lapsus, le rebus du rêve, le Witz), objets des trois ouvrages primordiaux où Freud a découvert les lois de l'inconscient et où, si vous les lisez ou les relisez avec cette clef, vous aurez la surprise de constater que Freud, à énoncer ces lois dans leur détail, n'a fait que formuler avant la lettre celles que Ferdinand de Saussure ne devait mettre au jour que quelques années plus tard, en ouvrant le sillon de la linguistique moderne.[453]

« Un intercesseur après-coup entre Freud et Saussure : Lacan »[454], titre le linguiste Michel arrivé, qui indique que, si pour Freud le langage, — aussi bien la linguistique, que la sémiologie ou l'étymologie — fut une constante préoccupation, et si le terme d'inconscient apparaît bien chez Saussure, dans un sens tout descriptif, les deux fondateurs, rigoureusement

[449] Saussure F. : Cours de linguistique générale, Payot, Paris, 1995
[450] Lacan J. : La Proposition du 9 Octobre 1967…, *op. cit.*, p.250
[451] *Ibid.*, p.249
[452] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.580
[453] Lacan J. : L'instance de la lettre dans l'inconscient, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.446
[454] Arrivé M. : Un intercesseur après-coup entre Saussure et Freud : Lacan, *Linx* [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 11 juillet 2012, consulté le 02 juin 2015. URL : http://linx.revues.org/1235 ; DOI : 10.4000/linx.1235

contemporains, n'ont jamais pris connaissance des travaux l'un de l'autre. Leur rapprochement par Lacan a porté sur les textes de Freud une clarté indéniable, toutefois pas sans faire violence à la pensée de Freud, ni à celle de Saussure. À les mettre en série, la représentation freudienne, le signe saussurien, et le signifiant lacanien présentent certains points de contact, mais ne se recouvrent pas.[455]

Avec Lacan, c'est d'un dépassement du cadre saussurien qu'il s'agit d'emblée, que réalise l'abolition de l'unité structurale du signe, c'est-à-dire les attaches réciproques du signifiant et du signifié. L'algorithme lacanien est à lire de façon ordonnée, en tenant compte de la position et de la casse : « Grand S sur petit s », S /s, prévalence de l'articulation de l'étage signifiant sur celui du signifié dans la production de la signification. Hors « *le fait positif* » du signe, il n'existe pour Saussure aucune articulation interne de l'étage signifiant : le signe est « une entité psychique à deux faces ». [456] C'est donc d'« *une linguistique sans théorie du signe* »[457], selon l'expression de Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, qu'il s'agit avec Lacan.

Pourquoi ? Car sans la « *duplicité essentielle du signifiant et du signifié* »[458], il n'y a pas de déterminisme au sens freudien : c'est-à-dire d'abord de refoulement, que Freud formule comme séparation de l'affect et de la représentation, ou processus primaires, déterminés par l'*Entstellung*, la transposition, le déplacement du sens, dont Freud fait la clef de l'interprétation du rêve. Là où le trait de l'algorithme saussurien marque l'union, Lacan, lui, le lit comme barre de la censure, qui implique le glissement en sens inverse du signifiant et du signifié. Or si le signifié est enclos avec le signifiant dans une cellule, *« un domaine fermé »*, [459] il ne peut pas « glisser ». Et il en est tout autant empêché si « *la signification n'est, comme l'indiquent les flèches de la figure, que la contrepartie de l'image auditive* »[460].

Le concept freudien de *Vorstellungsrepräsentanz*, donné, dans les textes de la *Métapsychologie*, comme l'objet du refoulement, légitime l'opération. Lacan en rectifie la traduction : le représentant de la représentation, le tenant-lieu, non représentatif, de la représentation, s'avère le parfait candidat au *signifiant* emprunté à Saussure. L'équivalence posée entre *signifiant* et *représentant*, Lacan peut conclure : « *c'est le signifiant qui est refoulé* ».[461] Le refoulement dissout l'unité habituelle du signe en ne portant que sur sa face signifiante, et la barre qui distingue et unit les faces du signe devient la « *barrière résistante à la signification* ». [462] Dès lors le signifiant, auquel pour Saussure nul sujet parlant n'a affaire en tant que tel, est mis en jeu ailleurs que dans le seul travail d'analyse du linguiste ou du phonéticien : dans toute formation de l'inconscient, dans l'association libre, dans l'interprétation.

[455] Arrivé M. : Signifiant Saussurien et signifiant lacanien, *in* Langages, vol.19, n°77, 1985
[456] Saussure F. : Cours de linguistique générale, *op. cit.*
[457] Lacoue-Labarthe P. et Nancy J.-L. : Le titre de la lettre. Une lecture de Lacan, Galilée, 1990
[458] Lacan, J. : Les Psychoses, Le Séminaire Livre III, *op. cit.*, p. 187
[459] Saussure F. : Cours de linguistique générale, *op. cit.*
[460] *Ibid.*
[461] Lacan J. : L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison de Freud, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.497
[462] *Ibid.*, p.497

Le passeur du structuralisme fut pour Lacan, comme il l'a lui-même affirmé, Claude Lévi-Strauss, et leur point de rencontre l'article de l'anthropologue intitulé *L'efficacité symbolique* [463] et dédié à Saussure, qui fit sur Lacan grande impression. Il faut dire que le psychanalyste y était convoqué, dans une comparaison avec le chaman, les deux tirant leur pouvoir de guérison de « l'efficacité symbolique ».

L'influence de Lévi–Strauss sur Lacan est immense- l'Œdipe freudien est relu et refondé à travers les structures élémentaires de la parenté, lui donnant ampleur et assise théorique- mais les divergences, qui existent d'emblée, s'affirmeront pour aboutir à un éloignement définitif des deux penseurs. Dès l'article lieu de leur rencontre, Lévi-Strauss rend compte de l'efficacité symbolique en évoquant la théorie linguistique du rapport de signifiant au signifié en tant que « *relation de symbole à chose symbolisée* ». Il suppose ainsi un certain homéomorphisme entre la nature, c'est-à-dire les processus organiques impliqués dans le symptôme, et les déterminismes symboliques de la culture, les mythes, évoquant une

> propriété inductrice que posséderait les unes par rapport aux autres, des structures formellement homologues pouvant s'édifier, avec des matériaux différents, aux différents étages du vivant : processus organique, psychisme inconscient, pensée réfléchie [464]

Lacan accuse réception et répond dans le schéma optique de 1949, qui mentionne l'efficacité symbolique, en lui accolant un autre registre, l'imaginaire : il existe une « *fonction inaugurale de l'image spéculaire chez l'homme qui spécifie son rapport à la nature* » et du même coup l'en éloigne radicalement. La relation de l'homme à la nature est d'abord marquée par une discontinuité, l'interposition de structures imaginaires — les *imagos* — qui rendent compte, dans le rapport spéculaire, d'une « *discorde primordiale* ».

Lacan répond donc à l'hypothèse de l'isomorphisme :

> À ce point de jonction de la nature et la culture que l'anthropologie de nos jours scrute obstinément, seule la psychanalyse reconnaît ce nœud de servitude imaginaire que l'amour doit toujours redéfaire ou trancher. [465]

L'algorithme saussurien du signifiant et du signifié est bien la matrice commune à partir de laquelle s'élabore chez Lacan et Lévi-Strauss, dans leur domaine respectif, le statut du symbolique, mais Lacan le met au travail dans une structure ternaire, symbolique-réel-imaginaire, laquelle détermine une autre originalité de taille : un sujet.

À partir du *Discours de Rome*, le recours à la linguistique structurale, levier au moyen duquel Lacan put hisser la doctrine freudienne hors du champ de la psychologie où ses héritiers l'embourbaient pour l'orienter vers une scientificité nouvelle, est le moyen paradoxal d'un retour à Freud qui n'esquive pas la question du sujet ; la déconstruction de la figure classique du sujet, si elle est posée par Lacan comme incluse dans les développements freudiens, est en fait plus dépréciée et contournée par Freud qu'attaquée frontalement.

Or de sujet, dans le structuralisme de Lévi-Strauss ou le système de Saussure, il n'y en a pas. Dans le *Cours de linguistique général*, la décomposition du signe en ses éléments, le *concept*, le signifié, et *l'image acoustique*, le signifiant, est corrélative de l'exclusion de la chose, mais aussi, du même mouvement, de celle du sujet comme lieu de la mise en rapport du représentant et

---

[463] Lévi-Strauss C. : L'efficacité symbolique, *in* Revue de l'histoire des religions, vol.135, n°1, 1949., p.5-27

[464] *Ibid.*

[465] Lacan J. : Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.100

du représenté. Signifiant et signifié ne se tiennent pas d'abord dans l'antécédence de leurs unités respectives, susceptibles d'être mis en correspondance, mais sont le produit d'une analyse réciproque, inconsciente, c'est-à-dire non subjective : « *leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités.* »[466]

Méfiant à l'égard de la psychologie, Saussure fait le choix radical d'exclure, avec le sujet parlant, le subjectivisme psychologique. Pour ce, à la clôture du signe sur lui-même répond celle du *système* : la valeur de l'unité linguistique –le signe- est le produit de ses relations à l'ensemble des unités du système, négativement déterminée par le fait qu'un signe n'est pas l'équivalent d'un autre signe. C'est le jeu des oppositions intrasystémiques qui fonde, non pas la signification, définie, elle, comme « *la réalisation du signifié d'un signe faite au niveau de la parole, de l'exécution* », mais la *valeur* : « *La langue ne peut être qu'un système de valeur pure* ». La question du sens se trouve donc posée au sein d'une théorie de la valeur, dissolvant toute problématique de l'expressivité. La langue est ainsi intronisée dans le champ scientifique en dissociant la question de la production du sens de la question philosophique du sujet, et permet d'éliminer l'aporie philosophique du report référentiel à un garant externe intangible : qu'il s'agisse de la vérité, des choses, ou du contrat entre les sujets parlants.

Avec Lacan, une fois rompus les liens réciproques du signifiant et du signifié que Lévi-Strauss a lui toujours maintenus dans une certaine adéquation, est promu à la place du signifié un « sujet du signifiant », effet de la chaîne signifiante. En 1961, Lacan formule la définition conjointe du signifiant et du sujet : *le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.*[467] Ce n'est donc plus *pour* le sujet que les représentations représentent, ce sujet traditionnel qui, lui, pas à être inscrit dans le système des représentations, bien au contraire, son extériorité et son antécédence assurant la fonction représentative. C'est là pour Lacan le registre du signe : « *Le signe représente quelque chose pour quelqu'un* »[468], ce quelqu'un dont *« l'ombre occultait l'entrée dans la linguistique »*[469]; le sujet lacanien, lui, ne se représente rien, il est représenté par le tenant-lieu de la représentation pour un autre, et doit être situé comme sujet de l'intervalle entre les signifiants. On voit ce que l'entreprise de Lacan doit, dans le mouvement même par lequel elle s'en écarte, à la démarche saussurienne, qui, décomposant le signe en ses éléments, dégageait des places nouvelles dans le jeu de la représentation. Se fait jour alors la possibilité d'envisager la question du sujet hors tout abord ontologique, et ainsi d'en réélaborer la notion.

L'autonomie du symbolique qui donne son statut à ce sujet, fondée sur la disjonction du signifiant et du signifié, fut un point de divergence majeur entre Lacan et Lévi-Strauss, à qui le symbolique lacanien paraissait, au dire de Lacan lors de son Séminaire de 1955, quelque peu transcendant :

> Lévi-Strauss est en train de reculer devant la bipartition très tranchante qu'il fait entre la nature et le symbole, et dont il sent bien pourtant la valeur créative, car c'est une méthode qui permet de distinguer entre les registres (…) il oscille, et pour une raison qui peut vous paraître surprenante mais qui est tout à fait avouée chez lui. Il craint que, sous la forme de l'autonomie du registre symbolique, ne reparaisse, masquée, une transcendance pour laquelle, dans ses affinités, dans sa sensibilité personnelle, il n'éprouve que crainte et aversion. (…) Il ne veut pas que le symbole, même sous la forme extraordinairement épurée sous laquelle lui-même nous le présente, ne soit qu'une réapparition de Dieu sous un masque. [470]

[466] *Ibid.* p.
[467] Lacan J. : L'identification, Le séminaire 1961-1962, inédit, leçon du 6 décembre 1961
[468] Ibid.
[469] Lacan J. : Radiophonie, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.404
[470] Lacan J. : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, *op. cit.,* p.48

Le symbolique lacanien ne tient pas sa consistance de sa liaison avec du signifié, car la question du langage chez Lacan s'articule dans cette structure plus vaste que la stricte composition structuraliste du signifiant telle que Jakobson la formalise au niveau phonématique, à savoir dans le ternaire Symbolique, Imaginaire, Réel.

> Le discours concret, c'est le langage réel, et le langage, ça parle. Les registres du symbolique et de l'imaginaire se retrouvent dans les deux autres termes avec lesquels il articule la structure du langage, c'est-à-dire le signifié et le signifiant.[471]

Le référent de la représentation dite classique, celle de Port-Royal, n'est pas la chose même, n'est pas une orientation sur le réel, mais le simple « *corrélatif imaginaire* » du signifiant :

> L'être humain n'est pas, comme tout nous laisse à penser qu'est l'animal, simplement immergé dans un phénomène comme celui de l'alternance du jour et de la nuit. L'être humain pose le jour comme tel, et par là le jour vient à la présence du jour — sur un fond qui n'est pas un fond de nuit concrète, mais d'absence possible de jour, où la nuit se loge, et inversement d'ailleurs. Le jour et la nuit sont très tôt codes signifiants, et non pas des expériences. Ils sont des connotations, et le jour empirique n'y vient que comme corrélatif imaginaire, très tôt. [472]

Reprenant l'idée toute freudienne du caractère sexuel de la signification, il pose l'équivalence de la libido imaginaire et du signifié.

> Les significations élémentaires que nous appelons désir, ou sentiment, ou affectivité, ces fluctuations, ces ombres, voire ces résonances, ont une certaine dynamique qui ne s'explique que sur le plan du signifiant en tant qu'il est structurant. Le signifiant ne fait pas que donner l'enveloppe, le récipient de la signification, il la polarise, il la structure, il l'installe dans l'existence.[473]

Seul le symbolique est ordonné en structure, et sa prise sur le signifié, dont Lacan récuse qu'il soit de même façon ordonnée, en détermine pleinement les effets de significations. Les significations majeures que le sujet doit traiter — son sexe et son existence — sont ainsi des effets de l'ordre symbolique sur le vivant.

Mais, à prélever sur le signe la seule dimension signifiante, la signification présente un caractère hétéroclite : si Lacan emprunte à Saussure la notion de structure, sa décomposition du signe oblige le signifiant à entrer, dans la production de signification, en rapport avec un signifié, imaginaire, qui n'est pas structuré de la même façon. Le signifiant est discret, différentiel, l'imaginaire « *ombres et reflets* ». Lacan doit comme Freud articuler un « système clos » à un « système non clos », même si son traitement de la question est radicalement différent [474] du fait de l'éviction de la problématique représentative. La question de la signification comme celle de la subjectivation requiert donc une théorie de la symbolisation ou *significantisation*, par laquelle s'établisse une prise de l'ordre symbolique sur ce qui est à signifier.

Le point de capiton

De Saussure, Lacan conserve le système oppositionnel des éléments en sa synchronie :

> Quand il parle, le sujet a à sa disposition l'ensemble du matériel de la langue, et c'est à partir de là que se forme le discours concret. Il y a d'abord un ensemble synchronique, qui est la langue en tant que système simultané de groupes d'opposition structurés. [475]

---

[471] Lacan J. : Les psychoses, *op.cit.,* p 65
[472] Les psychoses, p.169
[473] *Ibid.*, p.295-296
[474] Cf. les systèmes clos et ouverts des représentations, dans *Contribution à l'étude des l'aphasies* de Freud.
[475] Lacan J. : Les psychoses, *op.cit.,* p 66

C'est ce que Lacan appelle le site préalable de l'inscription du sujet, ou « *la batterie du signifiant* », mais toute considération de la subjectivité, comme du sens ou de la signification fait intervenir la mise en chaîne du signifiant et donc l'adresse à l'Autre : « *Le signifiant n'a de sens que de sa relation à un autre signifiant* »[476]. Or ce sens n'est pas seulement à entendre comme rapport binaire, dans un couple d'opposition réciproque, il est à entendre comme dialectique et vectorisé :

> La liaison, compte tenu de son orientation, est en effet réciproque ; autrement dit, elle n'est pas réversible, mais elle est rétroactive. [477]

Au départ de l'enseignement de Lacan se trouve donc posée une dissymétrie, qui sera ensuite indexée des chiffres 1 et 2 : S1 et S2 n'ont pas la même fonction, le premier représente le sujet quand le second, l'autre, est l'interprétant du premier, au sens du ternaire *representamen-objet-interprétant* de Peirce, qui a inspiré à Lacan sa définition conjointe du signifiant et du sujet.

S1→S2

> On ne peut pas ne pas mettre le discours dans un certain sens du temps, dans un sens qui est défini d'une façon linéaire, nous dit M. de Saussure (...). C'est dans ce diachronisme que s'installe le discours. [478]

Pour le faire dire à Saussure, il lui faut au passage assimiler purement et simplement la linéarité à la diachronie,[479] en posant que le changement diachronique se produit non pas au cours des âges, mais à tout instant du discours, en introduisant donc une temporalisation dans les rapports du signifiant et signifié.

Seulement, qu'est-ce qu'un signifiant, s'il n'est plus défini comme contrepartie auditive (image acoustique) d'une unité sémantique (concept) ? C'est la question à laquelle Lacan s'attelle dans *Les psychoses*, lors d'un commentaire du schéma saussurien des flots amorphes du son et de la pensée.

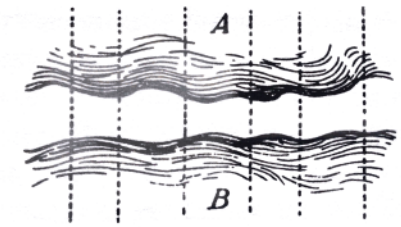


Schéma de Saussure

Ce schéma est ainsi commenté dans le *Cours de linguistique générale* :

> Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. (…) En face de ce royaume flottant des idées nébuleuses, les sons

[476] Lacan, J. Du sujet enfin en question, *in* Ecrits, *op. cit.*, p. 234
[477] Lacan J. : Le Séminaire sur la lettre volée, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.49
[478] Lacan J. : Les psychoses, *op.cit.*, p.66
[479] La linéarité saussurienne est le mode d'intervention du temps dans la parole, qui fait l'ordre des unités acoustiques lui-même significatif, quand la diachronie, ou, plus précisément, le changement diachronique, est son mode d'intervention dans la langue, au long cours. Encore que Saussure ait envisagé la linéarité de la parole comme condition du changement diachronique dans le « mythe » de la langue sans locuteurs : « *Si l'on prenait la langue dans le temps, sans la masse parlante — supposons un individu isolé vivant pendant plusieurs siècles — on ne constaterait peut-être aucune altération ; le temps n'agirait pas sur elle* ».

> offriraient-ils par eux-mêmes des entités circonscrites d'avance, pas davantage. La substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide, ce n'est pas un moule dont la pensée doit nécessairement épouser les formes mais une matière plastique qui se divise à son tour en parties distinctes pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées et confuses et sur celui non moins indéterminé des sons. [480]

L'opération de délimitation réciproque –le signe- est alors réglée par des seuils formels : sur le plan de l'analyse phonologique, le critère de pertinence garantit le caractère discret et différentiel du signifiant dans son rapport au signifié. Le critère analogue et inverse du caractère structural du signifié étant la dénotation. Le signe est ainsi clos, dans l'immanence et la codétermination de ses critères de fermeture, déniant toute positivité tant au signifiant qu'au signifié, tandis que leur conjonction relève de « l'arbitraire »[481].

Pour Lacan, qui conteste le caractère clos du signe, les « *fines raies de pluie* »[482] , comme il appelle les pointillés du schéma, censées en représenter l'instance semblent bien légères à fixer les rapports du signifiant et du signifié.

> C'est là quelque chose dont nous avons bien le sentiment. Le rapport du signifié et du signifiant paraît toujours fluide, toujours prêt à se défaire. L'analyste sait, plus que quiconque, ce que cette dimension a d'insaisissable.[483]

A l'analyste, l'inconscient se révèle en des phénomènes caractérisés par *« le glissement en sens inverse du signifié sous le signifiant »*, formalisation linguistique ou paralinguistique des processus primaires, et l'entreprise saussurienne ne règle pas la question de leur rapport.

> Vous le savez, de Saussure essaie de définir les segments et leur longueur dans lesquels peut en quelque façon se saisir une correspondance entre ces deux flots. Le seul fait que son expérience reste ouverte, c'est-à-dire laisse problématique la locution, la phrase entière, nous montre bien à la fois et le sens de la méthode et ses limites. [484]

Le problème posé par la phrase est une référence à l'article récemment paru d'Emile Benveniste, *Les niveaux de l'analyse linguistique,*[485] qui apporte de l'eau au moulin de Lacan. Benveniste y souligne en effet que la phrase est un type d'unité beaucoup plus problématique que le signifiant, le phonème ou le morphème, sa thèse étant que la phrase n'a ni *distribution* ni *emploi.*

La *distribution* de Benveniste correspond au *syntagmatique* saussurien, relation entre éléments de même niveau, quand l'*emploi* reprend le *paradigmatique*, relations entre éléments de niveaux différents. Phonèmes, morphèmes, lexèmes, ont une distribution à leur niveau respectif, un emploi au niveau supérieur. Or la phrase ne constitue pas *« une classe formelle qui aurait pour unités des « phrasèmes » délimités et opposables entre eux »*. En effet les phonèmes et morphèmes sont en nombre fini, ils peuvent être comptés, mais les phrases ne sont pas dénombrables, et ne forment pas un ensemble clos. La phrase est l'*unité du discours*, mais « *ne peut être distinctive par rapport à d'autres unités de même niveau* ». De même elle « *ne peut entrer comme partie dans une totalité de rang plus élevé* », le discours ne constituant pas un ensemble homéomorphe à celui du phonème

---

[480] Saussure F. : Le cours de linguistique générale, *op. cit.*, p 155
[481] *Ibid.*, p.136
[482] Lacan J. : L'instance de la lettre dans l'inconscient, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.503
[483] Lacan J. : Les psychoses, *op.cit.,* p.296-297
[484] *Ibid.* p.297
[485] Benveniste E. : Les niveaux de l'analyse linguistique, *in* Problèmes de linguistique générale vol.1, Gallimard, Paris, 1966, pp.119-131

ou du morphème. La phrase est dès lors la limite extérieure de l'analyse paradigmatique et syntagmatique, son niveau ultime, au prix de s'exclure de cette analyse : « *On quitte la langue comme système de signes pour entrer dans la communication du discours* ».[486]

La solution de Benveniste — les « niveaux de l'analyse » — est appuyée explicitement sur la hiérarchie des types de Russell, construite pour parer aux paradoxes en posant que l'ensemble contenant des éléments *n* doit être lui-même de niveau *n+1*.

Ce n'est pas l'option de Lacan :

> Une unité signifiante suppose une certaine boucle bouclée qui en situe les différents éléments.

La production de l'unité —la boucle bouclée — implique donc la fonction d'un point spécifié de la chaîne :

> La phrase (…) ne boucle sa signification qu'avec son dernier terme, chaque terme n'étant anticipé dans la construction des autres et inversement scellant leur sens par son effet rétroactif. [487].

Cette structure est dénommée par Lacan *le point de capiton*. En insérant sa doctrine du point de capiton à la limite même de l'analyse structurale, Lacan choisit une « déstratification » de la structure : il n'y a pas de niveau n+1 du signifiant, il y a chaîne signifiante, vectorisée et donc constituée d'éléments non réciproques quant à leur place. Il y a par contre un élément exceptionnel, le point de capiton, en infraction à la consistance purement différentielle du système saussurien.

C'est une thèse forte de Lacan qui se dégage là, et qui s'affirmera et se précisera avec *« il n'y a pas de métalangage »* ou encore « *il n'y a pas d'univers du discours* ». Ces affirmations ne tiennent pas à un savoir de Lacan, issu par exemple de sa clinique, qui lui permettrait d'embrasser du regard l'ensemble du langage pour conclure qu'il n'y a rien au-dessus ; il s'agit bien plutôt d'un axiome, nécessaire pour rendre compte du savoir freudien, et tout particulièrement de la place du sujet, décision qui portera ensuite un accent particulier dans sa doctrine sur la consistance que l'on peut prêter à l'ensemble des signifiants, à l'Autre, au trésor, en tant que d'emblée appendue à un terme exceptionnel.

La notion de point de capiton est apportée dans le Séminaire *Les Psychoses,* à partir de l'étude des phrases interrompues des psychotiques, de leurs effets de perplexité et de « *signification de signification* »[488], Lacan abordant le point de capiton par la négative, par son absence: c'est seulement dans la psychose que « *le courant continu du signifiant reprend son indépendance* » [489] faute d'un point où viennent se nouer localement le signifiant et le signifié : « *(...) le point de capiton est ce par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification* ». [490] Lacan le construit lors d'un commentaire d'Athalie, soulignant la teneur énigmatique du dialogue en l'absence de ponctuation :

> La phrase n'existe qu'achevée, et son sens lui vient après coup. Il faut que nous soyons arrivés tout à fait au bout, c'est-à-dire du côté de ce fameux Éternel. (…)

[486] *Ibid*., p.130
[487] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, *in* Ecrits, *op.cit*., p.805
[488] Lacan J. : L'instance de la lettre…, *in* Ecrits, *op. cit*., p.538
[489] Lacan J. : Les psychoses, Le Séminaire Livre III., *op. cit.,* p.330
[490] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, *in* Ecrits, *op.cit*., p.805

Ce n'est qu'à partir de ce point de capiton — le mot « *crainte* » que s'arrime la masse flottante des significations :

> Autour de ce signifiant, tout s'irradie et tout s'organise, à la façon de ces petites lignes de force formées à la surface d'une trame par le point de capiton. C'est le point de convergence qui permet de situer rétroactivement et prospectivement tout ce qui se passe dans ce discours. [491]

Ce point de convergence et de référence de l'univers des significations est noué à la doctrine freudienne du père :

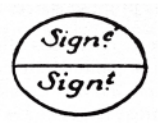
> Le schéma du point de capiton est essentiel dans l'expérience humaine. Pourquoi ce schéma minimum de l'expérience humaine, que Freud nous a donné dans le complexe d'Œdipe, garde-t-il pour nous sa valeur irréductible et pourtant énigmatique ? (..) — Si ce n'est parce que la notion du père, très voisine de celle de crainte de Dieu, lui donne l'élément le plus sensible dans l'expérience de ce que j'ai appelé le point de capiton entre le signifiant et le signifié. [492]

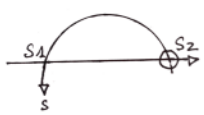
Lacan n'a pas longtemps conservé cette exorbitante liaison locale signifiant/signifié et n'a fait dès lors que de s'en éloigner : « *C'est la liaison du signifiant au signifiant qui donne l'étalon de toute recherche de signification* » ; quant au graphe du désir, ses croisements de vecteurs et rétroactions se situent entièrement sur le plan du signifiant.

La fonction diachronique du point de capiton se trouve dans la phrase, pour autant qu'elle ne boucle sa signification qu'avec son dernier terme ; sa fonction synchronique est la métaphore, dont l'opérateur est le Nom-du-Père. La production de significations normalisées, typifiées, est donc dépendante d'un point spécifié de la chaîne, ou encore d'un signifiant exceptionnel, le Nom-du-Père, dont Lacan fait la clef de voûte de l'ordre symbolique. Si ce terme exceptionnel n'est pas en fonction, il y a bien une production de signification, mais celle-ci, résultat non d'un bouclage mais de son défaut, prend une valeur énigmatique, telle la « signification personnelle » psychiatrique.

L'ensemble des signifiants tient donc sa consistance rétroactive d'une fonction d'exception, elle-même remplie par un signifiant, et ce, dès lors que se trouve introduite la considération du sujet.

Ainsi à la fois la batterie du signifiant est par elle-même complète, site préalable de l'inscription du sujet, et là Lacan est strictement structuraliste, à la fois la question du rapport signifiant/signifié est réglée non comme chez Saussure en tant que système de valeurs pures, mais d'une façon dynamique, non préétablie (la dimension du *futur antérieur* issue de la causalité freudienne après-coup), mais produite par réglage sur un point de référence distingué dans l'Autre, le Nom-du-Père :



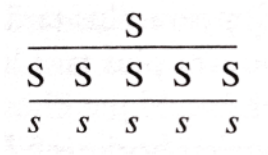


Cette conception de la production de signification donne son fondement de théorie à l'interprétation lacanienne et à la pratique de la séance à durée variable, dite scansion ou ponctuation.

[491] Lacan J. : Les psychoses, *op. cit.*, p. 303-304
[492] *Ibid.*, p.304

> Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants ; nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.[493]

Au niveau synchronique, Lacan installe, dans les *Formations de l'inconscient,* le Nom-du-Père en surplomb de la chaîne signifiante, schéma qui mérite d'être mis en regard de celui, saussurien, des « fines raies de pluie ».



> Le père est, dans l'Autre, le signifiant qui représente l'existence du lieu de la chaîne signifiante comme loi.[494]

Lévi-Strauss y voyait non sans raison une transcendance du symbole. Cette écriture a en effet le défaut de situer le Nom-du-Père dans une extériorité problématique à l'ensemble des signifiants. L'évolution de la pensée de Lacan, à partir de la thèse « *il n'y a pas d'Autre de l'Autre* », l'amènera en effet à reconsidérer la position de l'exception dans son rapport à l'ensemble des signifiants, et corrélativement la consistance que l'on peut prêter à ce dernier.

II- Exception et residu

Le caput mortuum du signifiant

Dans la seconde partie du *Séminaire sur la lettre volée*, Lacan puise dans le formalisme cybernétique pour démontrer que le fonctionnement du symbolique détermine de lui-même un manque, un *caput mortuum* du signifiant.

> Nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (Verwerfung), le refoulement (Verdrängung), la dénégation (Verneinung) elle-même — précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement (Entstellung) du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets[495].

La thèse est celle de l'autonomie du symbolique et de sa primauté dans la détermination du sujet de la psychanalyse, qui n'est pas le sujet psychologique vers lequel les freudiens

[493] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.252
[494] Lacan J. : Les formations de l'inconscient, Le Séminaire livre V, Seuil Paris, 1998, p.196
[495] Lacan J. : Le Séminaire sur la Lettre volée, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.11

s'orientent alors : « *Cette position de l'autonomie du symbolique est la seule qui permette de dégager de ses équivoques la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse* »[496]

La cybernétique, très en vogue alors dans le structuralisme, constitue pour Lacan une modélisation valable de *la mémoire que Freud a découvert sous le nom d'inconscient* et de l'automatisme dit compulsion de répétition, ou pulsion de mort, marque du symbolique pur, conditionnant l'indestructibilité du désir inconscient dont Freud nous entretient à la fin de la *Traumdeutung*. L'autonomie de la chaîne signifiante permet de rendre compte de l'insistance du désir inconscient, *désir mort* qui insiste à se faire entendre, corrélative de l'*existence* du sujet de l'inconscient, soit de sa place excentrique au symbolique, en distinguant radicalement la répétition de toute réminiscence imaginaire. Il s'agit de montrer que le fonctionnement même de la chaine signifiante produit dans celle-ci une exclusion dont les effets sont déterminant pour le sujet.

À partir de la génération au hasard d'une série de symboles (+ et -), émerge une structure, des places, des impossibilités, dont le sujet est l'effet. Il y faut deux temps : à partir d'une première détermination, celle d'une stricte répartition au hasard, Lacan ajoute une syntaxe et un calcul des probabilités, une conjecture :

> mais nous allons voir à la fois comment s'opacifie la détermination symbolique en même temps que se révèle la nature du signifiant, à seulement recombiner les éléments de notre syntaxe, en sautant un terme pour appliquer à ce binaire une relation quadratique. [497]

Il y a donc surdétermination, croisement de détermination, tel que laissant d'abord indéterminée la valeur des premiers éléments de la série. Cette dimension rétroactive, essentielle dans la pensée de Lacan, sera ensuite largement investie dans le graphe du désir. *« La liaison, compte tenu de son orientation, est en effet réciproque ; autrement dit, elle n'est pas réversible, mais rétroactive »*.[498] Une fois introduite cette condition essentielle dite du *futur antérieur*, la chaîne manifeste une dissymétrie dans les chances d'apparition des éléments. *« Il y aura toujours une lettre dont la possibilité sera exclue »* [499].

Alors que dans la première série, toute transparente, n'importe quel symbole peut venir à la suite de n'importe quel autre, dès que des liaisons syntaxiques suffisamment complexes entrent en jeu, il émerge au fil des coups successifs des combinaisons exclues, des impossibilités, sous la forme de l'exclusion de certaines lettres, que Lacan identifie à l'existence d'un sujet :

> Ceci pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le futur antérieur. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un trou s'ouvre que constitue un certain caput mortuum du signifiant (qui ici se taxe des trois-quarts des combinaisons possibles où il a à se placer), voilà qui suffit à le suspendre à de l'absence, à l'obliger à répéter son contour[500].

Pour donner place à un sujet, il lui faut, à partir d'une batterie par elle-même nécessairement complète, introduire un -1 à l'ensemble des signifiants, ce qu'il appelle le *caput mortuum* du signifiant, auquel il donne la valeur d'un trou dans la chaîne, en une formalisation originale de la question freudienne du refoulement.

Dans son ambiguïté, l'expression est grosse des développements que Lacan donnera à cet élément en moins ou en plus dans la structure, et ce n'est sans doute pas par hasard s'il a

[496] *Ibid.*, p.52
[497] *Ibid.*, p.48
[498] *Ibid.* p.49
[499] Ibid.
[500] *Ibid.*, p. 50

choisi ce texte pour introduire à ses Écrits. Elle désigne traditionnellement le résidu de l'opération alchimique, les scories de corps traités par le feu lors de la mise à mort de la matière, laquelle consacre la séparation de l'âme et du corps. Or ici ce reste, en sa nature, est homogène à l'ensemble des éléments : le *caput mortuum* est une lettre, un signifiant exclu de la chaîne, qui manque à sa place, et dont la valeur est essentiellement calculable, enjeu du *calcul des conjectures*. Lacan fait alors de la psychanalyse une science de la conjecture, à partir de l'opposition fournie par Koyré des sciences exactes, sciences du réel qui, comme les astres, revient toujours à la même place, et des sciences conjecturales, sciences de la combinaison de places, c'est-à-dire du symbolique.

> C'est qu'on ne peut dire à la lettre que ceci manque à sa place, que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. Car pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours et en tout cas, à sa place, il l'emporte collé à sa semelle, sans rien connaître qui puisse l'en exiler.[501]

La symbolisation

Au début des années 50, le recours au Symbolique témoigne d'une confiance certaine de Lacan dans les pouvoirs de la parole. L'interprétation tient son efficacité sur le symptôme de ce qu'elle lui est homogène : le symptôme est à rapporter à une structure de langage, et le sujet, effet du signifiant, est le sujet *ad hoc* à la théorie de l'interprétation. L'équation est alors posée : est analysable ce qui est symbolique. La cure prend ses pouvoirs du symbolique et de ses effets sur le vivant, de la mortification imposée à la jouissance par sa prise dans le signifiant, et la libido imaginaire comme le champ des désirs sont informés par l'ordre symbolique. Avec cette puissance de symbolisation, il y a là l'indication d'un processus qui, s'il était total, ferait de l'analyse une opération sans reste ni référence aucune au réel ainsi aboli.

Mais si le symbolique étend ses pouvoirs sur le réel et l'imaginaire, il existe pourtant du réel et de l'imaginaire hors symbolique, et donc un reste au processus de symbolisation qu'est la cure. L'imaginaire est bien loin de se confondre avec l'analysable.

> Ce n'est pas parce que l'analysable rencontre l'imaginaire que l'imaginaire se confond avec l'analysable, qu'il est tout entier l'analysable, et qu'il est tout entier l'analysable ou l'analysé. [502]

Lacan note que l'analyse n'est une opération totale, et l'on peut repérer deux statuts du résiduel : il l'est soit par contingence, c'est-à-dire causé par l'insuffisance de la dialectique analytique – c'est exemplairement la jouissance imaginaire au point de stagnation de la dialectique analytique de *Intervention sur le transfert* -, soit, pour ce qui s'y maintient d'irréductible, rapporté à des éléments constitutionnels, des « *facteurs psychophysiologiques individuels* », non mobilisables par le signifiant, et qui donc « *restent exclus de la dialectique de l'analyse* » ; « *on ne peut pas donner pour but à l'analyse d'en modifier l'inertie propre* »[503]. Ce sont des modes de jouissance qui ne se peuvent ni historiciser ni dialectiser, et restent donc extérieurs au projet de la cure : est du ressort de la psychanalyse ce qui de la jouissance du particulier peut rejoindre l'universel de la satisfaction, aussi, s'il y a là de l'impossible, c'est celui auquel nul n'est tenu.

---

[501] Ibid., p.25

[502] Lacan J. : Le symbolique, l'imaginaire et le réel, Conférence du 8 juillet 1953 à la S.F.P., paru dans le Bulletin de l'Association freudienne, 1982, n° 1

[503] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage, *op. cit.*, p.254

Quant au réel, sa position au début de l'enseignement de Lacan, et au regard de son destin ultérieur, reste plus délicate à appréhender. Jacques-Alain Miller[504] propose une lecture efficace de la formule de Lacan selon laquelle le réel est « *le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation* »[505]. Puisque la symbolisation du réel est une annulation du réel, rien n'existant dans le symbolique que sur le fond de sa propre absence, ce réel subsistant est le résultat d'une soustraction, la différence entre le réel symbolisé et le réel préalable.

$$R = Rp - Rs$$

Avec cette écriture, on obtient un réel comme reste d'une opération de symbolisation. Celle-ci est annulation du réel à sa place et élévation à l'existence du symbolique, qui est, selon le mot de Lacan, mortification, meurtre de la chose, thématique qui lui permet de nouer cette symbolisation essentielle au père mort de l'Œdipe : le meurtre du père n'est que la symbolisation de sa fonction.

La question se pose toutefois du statut de ce reste subsistant hors symbolisation : on peut le concevoir comme le résidu insignifiant de toute architecture symbolique, au sens le plus vaste, en tant qu'elle ne devient opérationnelle que d'avoir effectué un décisif retranchement.

Une telle soustraction est inaugurale de la démarche de Descartes, affrontée à la question du fondement du savoir : le doute hyperbolique est l'opération qui suspend le lien organique de la représentation à la chose représentée, en fait l'élément littéralisé (c'est-à-dire non représentatif, vidé de contenu) et différentiel de la *mathesis universalis.* Ce sont les conditions de la science moderne, qui n'a jamais affaire à la chose comme telle, mais à un objet appréhendé et construit par un appareillage symbolique : depuis la tablette de cire de Descartes, la chose en la complexité et l'opacité de ses qualités est ce qui est rejeté pour faire place à l'étendue accessible au dénombrement et au calcul. Pour Kant, c'est la « choséité de la chose », la « chose en soi » ; pour Saussure, c'est, en même temps que l'éviction du sujet psychologique, celle de la référence, exclue de l'analyse linguistique, qui rendra dès lors compte, exhaustivement, réquisit structuraliste, du champ ainsi délimité. Mise en série sans doute hétéroclite, qui ne procède que de la place de ce reste, celle du rebut à partir duquel la possibilité même d'une organisation formelle peut s'accomplir, et de sa fonction, qui est essentiellement fonction de limite, de cadre. On a donc là un premier statut du réel, un « réel insignifiant » et extérieur à l'analyse.

L'opérateur de la symbolisation pour Lacan est alors essentiellement la métaphore, *« entrée du signifiant dans le signifié »*. Ce qui est à symboliser est le sujet, son sexe et son existence. Lacan accorde à cette opération une importance spéciale, traitée, sans doute inévitablement, dans un registre très freudien du primordial, non au sens génétique, mais mythique, pour rendre compte de la subjectivation en son point inaugural (la métaphore du Nom-du-Père) La métaphore, qui annule à sa place un terme réel ou imaginaire pour le porter à son existence dans le symbolique, est une opération affine à l'entreprise structuraliste, telle la démarche de Lévi-Strauss, qui fait des objets mondains rencontrés par l'homme le support de son système symbolique, lequel en retour leur confère sens et fonction dans ce système.

[504] Miller J.-A. : Les réponses du réel, Cours prononcé dans le cadre du D.E.A.. de l'Université Paris VIII, inédit
[505] Lacan J. : Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud, *in* Ecrits *op. cit.*, p.388

La question de savoir si cette substitution est exhaustive ne se pose pas dans le structuralisme de Lévi-Strauss, mais elle est pourtant posée par Lacan : d'abord par son insistance à identifier cette annulation même de la chose à la subjectivité comme manque à-être, insistance donc à situer dans la structure la persistance des effets d'une perte. Le geste lacanien consiste à réintroduire le retranchement fondateur, non pas au titre d'un reste, mais d'un effacement, d'une rature, ce que son mathème du sujet – $ - laisse lire. Il est la trace de l'effacement de la chose, en quelque sorte son négatif, ce qu'il nomme une fois les « *effaçons du sujet* ».[506]

De là sa position par rapport à la science est d'emblée décentrée. Dans le Séminaire de 1954[507], esquissant le distinguo de la chose et de l'objet scientifique, il faisait remarquer que l'objet de la science est un objet disjoint de l'être, mais que le sens de la découverte freudienne y réintroduit la question de l'être en déplaçant la frontière étanche entre être et objet posée par un discours scientifique qui se développe tout en extériorité :

> L'être et l'objet, vous devez savoir, en tant que philosophes, que ce n'est pas du tout la même chose. L'être, du point de vue scientifique, nous ne pouvons pas le saisir, bien entendu, puisqu'il n'est pas d'ordre scientifique. Mais la psychanalyse est quand même une expérience, qui en désigne, si l'on peut dire, le point de fuite.[508]

« *L'homme n'est pas un objet* », continue-t-il, mais « *un être en train de se réaliser, quelque chose de métaphysique* », propos qui a sans doute paru exorbitant au penseur de l'*hontologie*. À l'appui il évoque alors l'ombilic du rêve freudien comme « *un point absolument insaisissable* » dans le phénomène du rêve :

> ça veut dire qu'il y a un point qui n'est pas saisissable dans le phénomène, le point de surgissement du rapport du sujet au symbolique. Ce que j'appelle l'être, c'est ce dernier mot qui ne nous est certainement pas accessible dans la position scientifique, mais dont la direction nous est indiquée dans les phénomènes de notre expérience. [509]

Le rêve ainsi construit, passible d'une analyse exhaustive, possède un point limite, point de fuite de la signification : c'est selon Freud en quelque sorte la trace de l'excision de l'objet perdu, et le point d'insertion du désir, tel « *le champignon sur son mycellium* »; c'est pour Lacan le sujet de l'inconscient, là où il s'ombilique au symbolique.

> C'est ainsi que si l'homme vient à penser l'ordre symbolique, c'est qu'il y est d'abord pris dans son être.[510]

Cet être se manifeste dans les phénomènes inconscients, mot d'esprit ou lapsus langagier qui marquent l'émergence du sujet et de sa parole, dans la dimension de la vérité.

> L'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique toujours au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.[511]

On touche au point de torsion nécessaire de la linguistique générale de Saussure, dont l'objet ne peut être que les régularités de la langue et non pas ses trébuchements singuliers. En cela, le domaine qui intéresse la psychanalyse n'est pas vraiment la linguistique, mais plutôt ce que

---

[506] Lacan J. L'identification, *op. cit.*, leçon du 6 décembre 1961

[507] Lacan J. : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Le Séminaire Livre II, Seuil Paris, 1978

[508] Lacan J. : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Le Séminaire Livre II, *op. cit.*, p.130

[509] *Ibid.*

[510] Lacan J. : Le Séminaire sur la Lettre volée, *in* Ecrits, *op. cit.*, p 53

[511] Lacan J. : Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose, Ornicar ? n°17-18, Seuil, Paris, 1978, pp.290-307

Lacan appelle la « *linguisterie* ». La subversion qu'introduit le sujet dans le savoir mènera Lacan à une position précise du rapport de la psychanalyse à la science, dont ce structuralisme qui lui permit de « faire jardin à la française » de la doctrine freudienne.

Autre marque de l'incidence d'un reste à la symbolisation, l'existence dans sa doctrine d'un réel qui « *subsiste hors symbolisation* », et peut à l'occasion se manifester dans ses interférences avec le symbolique. Lacan dans sa lecture de la *Verneinung* de Freud dégage le terme de *Verwerfung*, qui s'oppose à la *Bejahung* primaire, et constitue ce qui est expulsé, ce qui ne viendra jamais au jour du symbolique.

> La Verwerfung a coupé court à toute manisfestation de l'ordre symbolique.[512]

Aussi, ce qui n'est pas laissé être, ce qui est retranché (*verwirft*) de la *Bejahung* primordiale, ne se retrouvera pas dans l'histoire du sujet, c'est-à-dire ce lieu où le refoulé fait retour, mais, soustrait définitivement aux pouvoirs de la parole historisante, apparaîtra dans le réel.

> Telle est l'affirmation inaugurale, qui ne peut plus être renouvelée sinon à travers les formes voilées de la parole inconsciente, car c'est seulement par la négation de la négation que le discours humain permet d'y revenir. Mais de ce qui n'est pas laissé être dans cette Bejahung qu'advient-il donc ? Freud nous l'a dit d'abord, ce que le sujet a ainsi retranché (verworfen), disions-nous, de l'ouverture à l'être, ne se retrouvera pas dans son histoire, si l'on désigne par ce nom le lieu où le refoulé vient à réapparaître. Car, je vous prie de remarquer combien la formule est frappante d'être sans la moindre ambiguïté, le sujet n'en voudra « rien savoir au sens du refoulement ». Car pour qu'il eût en effet à en connaître en ce sens, il faudrait que cela fût venu de quelque façon au jour de la symbolisation primordiale. Mais encore une fois qu'en advient-il ? Ce qu'il en advient, vous pouvez le voir : ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, apparaît dans le réel.[513]

Ce qui est forclos du symbolique se manifeste dans le réel où il détermine certaines apparitions *erratiques*, distinctes de ce qui fait retour sous le mode, second, du retour du refoulé, c'est-à-dire des avatars de la *Verdrängung*, ou de la *Verneinung*. Lacan interprète deux phénomènes comme relevant d'une interférence du réel dans le symbolique : l'acting-out et l'hallucination, en l'occurrence celle du doigt coupé de l'Homme aux Loups. Lacan lit dans son identification inconsciente à la position féminine la marque de la forclusion de la castration, laquelle fait retour dans la mutilation hallucinatoire. « *Et c'est pourquoi la castration retranchée des limites mêmes du possible, mais aussi bien par là soustraite aux possibilités de la parole, va apparaître dans le réel, erratiquement* »[514].Si la symbolisation primordiale, la *Bejahung*, n'est donc pas complète ou totale, la question reste ouverte de savoir si c'est en tous cas, ou bien tout spécialement dans la psychose, quand elle porte sur « l'être-père », c'est-à-dire dans le cas d'une *forclusion du Nom-du-Père* au départ d'une clinique différentielle de la psychose et de la névrose.

Ce qui reste vivant de cet être

La mention d'un « reste vivant » de l'être du sujet, en opposition au registre de la mortification symbolique, apparaît dans l'écrit *La signification du phallus* : « *Ce qui est vivant de cet être dans l'Urverdrängt …* »[515] on assiste à ce moment dans l'enseignement de Lacan a un déplacement

[512] Lacan J. : Réponse au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung de Freud, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.387
[513] *Ibid.*, p.388
[514] *Ibid.*
[515] Lacan J. : La signification du phallus, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.693

décisif des statuts de l'exception, du manque et du résiduel, manifeste au cours de la construction du graphe du désir, pendant les Séminaires *Les formations de l'inconscient* et *Le désir et son interprétation*.

Le moment est celui de la reconsidération du désir et de la sexualité, sur laquelle la théorie de l'interprétation telle que présentée dans *Fonction et champ de la parole et du langage* faisait l'impasse, le désir y étant fondamentalement désir de reconnaissance. Le ternaire désir-besoin-demande permet à Lacan d'introduire la question de la jouissance dans le symbolique : la pulsion se trouve écrite dans les réseaux et vecteurs du second étage du graphe comme chaîne signifiante, la demande met en équivalence la signification et la satisfaction, le concept de phallus devient central, même si sa polyvalence rend parfois difficilement lisible le statut donné par Lacan au terme central de la doctrine freudienne.

> Freud nous dit que dans le monde des objets, il y en a un dont la fonction est paradoxalement décisive, à savoir le phallus. [516]

Le phallus, appartenant à la fois à l'imaginaire, objet privilégié parmi les objets, et au symbolique, désignant *comme tel le signifié qu'il conditionne par sa présence de signifiant*, concentre dans l'élaboration de Lacan des fonctions multiples, hétérogènes. Cette localisation complexe tient pour une part au fait que le terme supporte, chez Freud puis Lacan, la question essentielle et problématique des modes d'ajointement du signifiant et de la sexualité. Il a pour fonction, dans la métaphore paternelle, d'être le support de la liaison du désir et la loi, du signifiant et du signifié ; toute signification dans la névrose est phallique, et, dans la psychose, la forclusion du Nom-du-Père ouvre à sa place un trou dans la signification. La signification, comme telle, est symbolisée par le phallus, comme l'énigme du Désir de la Mère trouve sa résolution dans le phallus.

« *Le signifiant du signifié, en, général, c'est le phallus* », opérateur de mise en série des objets du désir sous leur même valeur phallique et désignant l'ensemble des effets de signification.

> A cause de l'existence de la chaîne signifiante, il va de toute façon circuler, comme le furet, partout dans le signifié - étant dans le signifié ce qui résulte de l'existence du signifiant. L'expérience nous montre que ce signifié prend pour le sujet un rôle majeur, qui est celui d'objet universel.[517]

C'est cela, note Lacan, qui fait scandale pour tous ceux qui voudraient que « *la situation concernant l'objet sexuel soit symétrique pour les deux sexes* »[518]. Or non seulement il n'y a pas de symétrie ou de complémentarité des sexes, mais encore sa traduction dans l'imaginaire ne peut-être que *l'objet métonymique*, à l'horizon de toute chaîne signifiante.

> Le rapport foncier de l'homme à toute signification du fait de l'existence du signifiant est un objet d'un type spécial. Cet objet, je l'appelle objet métonymique (…) à savoir quelque chose qui représente ce qui toujours se dérobe, ce qui s'induit d'un certain courant de fuite de l'objet dans l'imaginaire, du fait de l'existence du signifiant. Cet objet, il a un nom, il est central dans toute la dialectique des perversions, des névroses et simplement de tout développement subjectif. Il s'appelle le phallus.[519]

En même temps qu'objet furet du désir, il est appelé à désigner le sujet, identifié à l'objet du désir de l'Autre.

> Quel est son principe en tant que le sujet a un rapport avec lui ? Le sujet s'identifie imaginairement à lui d'une façon tout à fait radicale. ibid

---

[516] Lacan J. : La relation d'objet, Le Séminaire livre IV, *op. cit.,* p. 70

[517] Lacan J. : Les formations de l'inconscient, le Séminaire livre V, *op. cit.*,, p.199

[518] *Ibid.*

[519] *Ibid.,* p.231-232

Aussi Lacan est-il conduit à envisager la butée sur le complexe de castration, le roc freudien, comme confusion de l'être et de l'avoir, et la fin de la cure comme désidentification du sujet, rendu à sa pure valeur libre :

> Ce phallus dont le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas. Ici s'inscrit cette *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos, et sur quoi Freud commençant d'écrire, nous donnait à la pointe ultime d'une œuvre aux dimensions de l'être, la solution de l'analyse « infinie », quand sa mort y mit le mot Rien. [520]

La reconnaissance ultime à laquelle le sujet accède au terme de la cure est celle de son être de sujet vide, par-delà le mode sous lequel il s'est inscrit dans l'Autre. Cette version de la fin de la cure à partir de la désidentification au phallus se donne pour solution de l'Analyse infinie, faute de quoi « *la sortie du sujet hors transfert est ainsi reculée ad infinitum* ». [521] En effet la demande du phallus sur laquelle Freud clôt son article, demande d'être pour Lacan, ne peut que désigner son horizon inaccessible, celui de l'horizon déshabité de l'être dont l'interprétation désigne allusivement le lieu, et dont la solution est l'assomption de la castration comme assomption d'un rien, d'un manque-à-être : telle est alors l'interprétation de Lacan des deux derniers textes de Freud, *l'Analyse finie et infinie* et *Le clivage du moi.* [522]

Mais au même moment s'opère un déplacement de cette thèse sur la *Spaltung*, subtil, mais décisif, lisible dans l'écrit contemporain *La signification du phallus* :

> La demande, annule (aufhebt) la particularité de tout ce qui peut être accordé en le transmuant en preuve d'amour [523].

Dans la demande, qui est toujours demande d'amour, s'accomplit une *Aufhebung* de l'objet, c'est-à-dire son annulation comme objet particulier de satisfaction et son élévation à l'universel de l'amour. Le phallus, lui seul, résiste à la condition d'interchangeabilité qui résulte pour tout objet puisqu'il en est le principe même : la mise en série des objets comme pure valeur d'amour suppose une soustraction première, celle du phallus, annulé dans l'imaginaire, « *livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire* ». De ce fait, il est précisément ce qu'il est exclu de demander, l'objet perdu de la demande. La nouveauté introduite réside en ceci que l'*Aufhebung* de l'objet en preuve d'amour n'est pas sans reste, puisque la particularité de l'objet du besoin, une fois abolie par la demande, reparaît au-delà de la demande.

> Ce qui se trouve aliéné dans les besoins constitue une Urverdrängung de ne pouvoir, par hypothèse, s'articuler dans la demande ; mais qui apparaît dans un rejeton, qui est ce qui se présente chez l'homme comme le désir. [524]

De sorte que si la demande est négation du besoin, elle n'est pas une négation sèche, une opération blanche, comme Lacan le précise :

> Par un renversement qui n'est pas simple négation de la négation, la puissance de la pure perte surgit du résidu d'une oblitération. À l'inconditionné de la demande, le désir substitue la condition « absolue » : cette condition dénoue en effet ce que la preuve d'amour a de rebelle à la satisfaction d'un besoin. C'est ainsi que le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande

[520] Lacan J. : La direction de la cure, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.642
[521] Lacan J. : La direction de la cure et les principes de son pouvoir, *in* Ecrits, *op. cit.*, p. 591
[522] Freud S. : Le clivage du moi dans les processus de défense, *in* Résultats, Idées, Problèmes II, Paris, PUF, 1985
[523] Lacan J. : La signification du phallus, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.691
[524] Lacan J. : La signification du phallus, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.690

> d'amour, mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène même de leur refente (*Spaltung*).[525]

Entre le besoin et la demande, il y a *Spaltung*, mais là où dans *La direction de la cure* celle-ci s'enlève sur le fond d'un pur manque à être, elle s'articule maintenant au « *résidu d'une oblitération* », à un reste « *vivant* » :

> Ce qui est vivant de cet être dans l'Urverdrängt trouve son signifiant à recevoir la marque de la Verdrängung du phallus.[526]

La construction est certes quelque peu paradoxale, dans laquelle le phallus est appelé à désigner à la fois l'opération d'annulation ou de symbolisation, à la fois le solde de l'opération. Au-delà de la complexité des points particuliers de ce *work in progress*, est à extraire ceci que l'opération dite de la dialectique du désir n'est justement plus réductible à un pur mécanisme dialectique, pas plus qu'à une exhaustion du réel dans la structure, puisqu'elle comporte une fonction étrangère autant à Hegel qu'à Saussure, celle du reste. Celle-ci, à partir du Séminaire VI, sera clairement distinguée du simple résidu d'une opération de symbolisation, tel le *caput mortuum* alchimique, telle la différence du réel préalable au réel symbolisé. Son mode de production, bien plus affine à la division qu'à la soustraction, participe du registre par lequel Lacan entreprend alors de régler le rapport de la division du sujet à l'objet qui la cause. Les *significations majeures* que le sujet doit traiter ne sont plus rapportées au terme simple du phallus, mais à la formation du fantasme fondamental dont Lacan élabore la formule ($ <> a), et la portée dans l'expérience.

III- L'AUTRE BARRE ET LA REVISION DU STATUT DE L'OBJET

Le schéma synchronique de la dialectique du désir

Comme Jacques-Alain Miller l'a indiqué dans son commentaire du Séminaire VI à l'occasion de sa publication, *Le désir et son interprétation* s'attelle à la question de la fin de la cure telle qu'exposée par Lacan à la fin de *La direction de la cure*. Dans celle-ci, justement épinglée du terme d' « analyse métonymique », le fin mot de la cure est signe de l'ailleurs, « *doigt levé du Saint jean de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive* »[527]. A l'horizon de la cure, donc, *Rien*. Réponse manifestement insatisfaisante pour Lacan, qui reprend et déplace radicalement ce problème lors du séminaire de l'année 1958-1959.

Le désir, dit Lacan, c'est la Chose freudienne, dont l'existence se manifeste sous un mode fuyant depuis les premiers temps de l'expansion de la pratique psychanalytique.

---

[525] *Ibid.*, p.691
[526] *Ibid.*, p.693
[527] Lacan J. : La direction de la cure et les principes de son pouvoir, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.641

> J'irai plus loin, jusqu'à dire de l'authenticité de la chose, que sa manifestation la plus certaine, que le témoignage qui en est donné chaque jour, c'est le formidable verbiage qu'il y a autour (…) les auteurs s'efforcent toujours d'articuler le principe de leur propre activité dans l'analyse, sans jamais parvenir en fin de compte à rien qui soit clos, fermé, accompli, satisfaisant. Ce perpétuel glissement dialectique, qui fait le mouvement même et la vie de la recherche analytique, témoigne de la spécificité du problème à quoi notre recherche est accrochée (…) tout ce que contient d'équivoque notre pratique, où se retrouve toujours ce qu'on voulait éviter, à savoir la suggestion, la persuasion, la construction, voire la mystagogie, toutes ces contradictions dans le mouvement analytique ne font que mieux accuser la spécificité de la chose freudienne.[528]

Le glissement métonymique qui affecte la doctrine analytique est donc marque de son objet même. Depuis l'Interprétation des rêves, rappelle-t-il,

> il nous est sensible que tout exercice d'interprétation a un caractère de renvoi de vœu en vœu, où s'inscrit le mouvement du sujet, et aussi bien la distance où il se trouve de ses propres vœux. Ce mécanisme de renvoi indéfini, s'il ne nous présente jamais le désir que sous une forme articulée, suppose cependant à son principe quelque chose qui le nécessite. [529]

Le constat se trouvant diversement posé au cours du séminaire de la fuite de l'essence même de l'expérience freudienne, dans l'interprétation et le mouvement analytique, c'est-à-dire dans la psychanalyse en intension comme dans la psychanalyse en extension, vient alors le moment où Lacan avance ses pions.

> La dimension radicale dont il s'agit ici est la diachronie (…) notre effort va à ressaisir ce qu'il en est du désir pour le situer dans la synchronie.[530]

Il s'agit donc d'actualiser le report indéfini de la signification du désir pour saisir son principe, et telle est la fonction du *schéma synchronique de la dialectique du désir*.[531] Ce schéma s'établit selon un algorithme de division, à partir de « la position subjective la plus originelle », celle de la demande :

> A divisé par D – c'est à partir de ce rapport que s'institue la dialectique dont le résidu va nous apporter la position de a, l'objet. [532]

A	D
Sr	Ø
A	S
a	$
A'	
A''	
A'''	

Introduire la position subjective à partir d'une opération de division offre en effet, en sus d'une formalisation de la *Spaltung* freudienne, des possibilités intéressantes, notamment la position d'un reste ou *résidu*, censé donc situer *l'objet a*. La division s'écrit ici A/D, l'Autre divisé par la demande du sujet, exemplairement incarnés par la mère et l'enfant qui l'interroge

[528] Lacan J. : Le désir et son interprétation, le Séminaire livre VI, Ed. de la Martinière, Paris, 2013, p.424
[529] *Ibid.*, p.426
[530] *Ibid.*, p.426
[531] *Ibid.*, p.439
[532] *Ibid.*

selon le paradigme mythico-clinique qui retient volontiers Lacan ces années-là. Il en résulte premièrement (Sr, D barré), où Sr vaut pour l'Autre sujet, « *quelqu'un de réel* », tout-puissant de répondre à la demande, et faisant passer celle-ci à la valeur de la demande d'amour, c'est-à-dire se référant purement et simplement à l'alternative présence-absence. C'est pourquoi le D de la demande de satisfaction, élevée à la demande d'amour, est gratifié d'une barre, celle de l'annulation de l'objet sous sa valeur de don.

Au niveau suivant, A/S, le sujet interroge l'Autre comme sujet pour autant qu'il est sujet pour cet Autre, puisque c'est encore à l'intérieur du paradigme de l'intersubjectivité, mais plus pour bien longtemps, que s'opère cette dialectique. Seulement l'Autre requis de répondre, indique Lacan, n'est pas *l'Autre réel,* Sr, mais *l'Autre de la parole*, A :

> Quelle garantie toute espèce de fonctionnement de l'Autre dans le réel, comme répondant à la demande, peut-il trouver ? [533]

Cet *Autre réel* et cet *Autre de la parole*, Lacan n'en a pas conservé les termes, mais l'opération dont il est question est identique à celle formulée dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* :

> L'Autre est requis (Che vuoi ?) de répondre de la valeur de ce trésor, c'est-à-dire de répondre, certes de sa place dans la chaîne inférieure, mais dans les signifiants constituants de la chaîne supérieure, autrement dit, en terme de pulsion.[534]

En terme de pulsion, c'est-à-dire dans les termes du « code inconscient », lieu du rapport du sujet aux signifiants de la demande (S <> D). La pulsion comme chaîne signifiante est alors une trouvaille de Lacan pour lier la jouissance au symbolique et non seulement à l'imaginaire, s'autorisant à la fois de la grammaire freudienne de la pulsion mise en évidence dans les phrases du fantasme, à la fois du concept de *Triebrepräsentanz* ou *Vorstellungsrepräsentanz*, sur l'un desquels porte le refoulement originaire freudien.[535]

Lacan peut de ce fait poser qu'à la demande du sujet répond un manque de signifiant : aucun signifiant ne garantit l'authenticité de la suite des signifiants, ni, synchroniquement, le trésor des signifiants, ce que Lacan épingle sous la formule fameuse qui fait là sa première apparition : *il n'y a pas d'Autre de l'Autre*, ce qu'il écrit $\not{A}$. C'est dire que A ne répond pas de A, pas plus que de l'être du sujet : fading du sujet, évanoui dans la demande.

Ce manque de l'Autre de l'Autre, Lacan en fait alors le pivot du concept de castration, « tragédie commune » [536] du sujet et de l'Autre, en identifiant le signifiant qui manque dans l'Autre à la part du sujet sacrifiée d'avoir pris fonction signifiante, la « fonction énigmatique du phallus », symbole de cette vie que le sujet fait signifiante et par laquelle l'Autre devient le lieu de la parole où l'assertion se pose en vérité. Bien qu'il soit le symbole du sujet, le phallus est indisponible dans l'Autre, autrement dit toute sacrifiée qu'elle soit, sa vie n'est pas par l'Autre rendue au sujet, puisque sa seule réponse est S($\not{A}$) le signifiant du manque de ce symbole.

> Cette défaillance, cette non-garantie au niveau de la vérité de l'Autre, le sujet lui-même s'en trouve marqué. Et c'est pourquoi il aura à instituer ce que nous avons déjà essayé d'approcher tout à l'heure, sous la forme de sa genèse, à savoir petit a. Ces deux termes, le S barré et le petit a, se font face au quatrième niveau du schéma (a/S). [537]

---

[533] *Ibid.,* p.440
[534] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, *op. cit.*, p. 818
[535] Freud S. : Le refoulement, Métapsychologie, *op. cit.*, p.48
[536] Lacan J. : Le désir et son interprétation, le Séminaire livre VI, *op. cit.,* p. 440
[537] Lacan J. : Le désir et son interprétation, le Séminaire livre VI, *op. cit.*, p.565

L'objet a entre en fonction « *au moment où il (le sujet) s'évanouit devant la carence du signifiant à répondre de sa place de sujet au niveau de l'Autre* », dans cette formation qu'est le fantasme fondamental et dont Lacan dégage dans ce Séminaire réellement la fonction : (S <> a), mathème à lire *sujet en fading devant l'objet du désir*. Parti du problème de l'interprétation du désir et de sa métonymie, Lacan au cours du séminaire resserre la question autour du fantasme fondamental, expression qui fait là sa première apparition. Son mathème écrit le rapport du sujet et de l'objet qui du sujet exprime « *la tension dernière* », « *celle qui est en marge de toutes ces demandes et qu'aucune de ces demandes ne peut épuiser* »[538].

L'objet ne peut en aucun cas se trouver dans une position de vis-à-vis devant ce sujet, sur le modèle de l'autre spéculaire, puisqu'à ce moment le sujet s'évanouit : plus rien ne le représente. Qu'est-ce que cet objet a du désir ? Il est produit comme reste de l'opération de division par laquelle le sujet se loge dans l'Autre :

> L'objet perdu, l'objet à retrouver, n'est pas celui qu'une perspective génétique promeut comme l'objet primitif d'une impression primordiale. Il est de la nature même du désir de constituer l'objet selon cette dialectique. [539]

A/D, matrice originelle de la subjectivité, réalise un manque au niveau de l'Autre de la parole, Ⱥ:

> Ce manque, observez-le, se produit au niveau de l'Autre en tant que lieu de la parole, et non pas au niveau de l'Autre en tant que réel. Rien de réel du côté de l'Autre ne peut y suppléer, si ce n'est par une série d'additions, A', A", A"'… qui ne seront jamais épuisées. [540]

Lacan distribue avec l'Autre de la parole et l'Autre réel, équivalents au premier et second étage du graphe, un manque, S(Ⱥ), et une série, (A', A", A"'), nécessairement infinie : en effet la somme de ses termes ne vaudra jamais A/D, impliquant un reste, l'objet petit a. Sa nature est d'être le reste de toute demande possible. « *C'est par là que l'objet rejoint le réel, c'est par là qu'il y participe* »[541] Ce sont ces coordonnées qui déterminent alors son statut réel, mais un réel renouvelé depuis sa première position empruntée à Koyré, et qui se trouve à la fin du Séminaire esquissé :

> Le réel apparaît comme ce qui résiste à la demande (…). Cette forme du réel qui s'appelle l'inexorable se présente en ceci, que le réel revient toujours à la même place [542].

La quadrature du cercle

Le moment de l'enseignement de Lacan contemporain de la barre portée sur l'Autre engage, dans ses considérations cliniques et curatives, un déplacement de l'accent porté sur le symptôme et son déchiffrage vers la formation composite du fantasme.

Le symptôme, tel qu'inscrit sur le premier étage du graphe, s(A), mixte de symbolique et de libido imaginaire, est une signification en souffrance, un texte à ponctuer, à interpréter conformément à la structure dite du point de capiton. Mais, à choisir la seule voie de l'interprétation du désir dans le symptôme, Lacan soutient maintenant que la cure ne peut que désigner son horizon indépassable, sous la forme de cette demande indéfinie notée dans le *schéma synchronique du désir* A', A", A"', A""… Autre chose est la construction du fantasme, qui

538 *Ibid.*
539 *Ibid.* p.442
540 *Ibid.*, p.441
541 *Ibid.*, p.565
542 *Ibid.*, p.441

est lui-même l'interprétation du désir à condition de ressaisir la répétition diachronique, nécessairement infinie car inépuisable, dans sa ou plutôt ses formules synchroniques : ($ <> a), ($ <> D).

Fantasme et pulsion sont des concepts étroitement noués par Lacan : ainsi pour le névrosé l'objet du fantasme est une demande ; ou encore Lacan peut interroger en ces termes la fin de la cure : « *Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut il vivre la pulsion ?* »[543] Il semble bien que ces formules synchroniques, ramenant en une écriture une diachronie sans fin, doivent plus aux modèles mathématiques qu'à la stricte linguistique.

> Le signifiant (…) ce n'est pas la mesure : c'est précisément ce quelque chose qui, à entrer dans le réel, y introduit le hors de mesure ce que certains ont appelé et appellent encore l'infini actuel.[544]

La perspective de « *l'infinitude du désir est tout à fait à réduire* »[545], affirme Lacan lors du Séminaire *L'angoisse*, c'est une

> pseudo infinitude (qui) ne tient qu'à une chose, qu'une certaine partie de la théorie du signifiant nous permet heureusement d'imaginer — elle n'est rien d'autre que celle du nombre entier. Cette fausse infinitude est liée à cette sorte de métonymie, que, concernant la définition du nombre entier, on appelle la récurrence.

Si cette infinitude est fausse, quelle serait une infinitude véritable ?

> ce Un, auquel se réduit en dernière analyse la succession des éléments signifiants en tant que distincts, n'épuise pas la fonction de l'Autre (…) ce reste, cet Autre dernier, irrationnel, cette preuve et seule garantie, en fin de compte, de l'altérité de l'Autre, c'est le a.[546]

Avec le petit a qualifié du terme d'irrationnel, lequel désigne depuis l'antiquité grecque un rapport aporétique entre deux termes, on voit ce que le modèle de la division apporte à Lacan dans la position d'un manque ou d'un reste : le résultat d'une soustraction est nécessairement de nature homogène aux termes de l'opération, différence finie et aisément assignable, mais le résultat d'une division ne l'est pas nécessairement. Une division n'est pourtant qu'une série de soustractions répétées, mais là gît justement une propriété dont Lacan peut s'emparer pour situer à nouveaux frais l'articulation du signifiant et de l'objet ; le concept de répétition –un des « quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »- devient alors central, et avec lui les développements sériels que Lacan arpentera longtemps notamment sous la forme des séries convergentes : suite de Fibonnacci, division harmonique…

C'est sur ce fond que doit s'entendre l'évocation de la quadrature du cercle dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*, au décours d'un nouveau commentaire du graphe du désir.

> La soumission du sujet au signifiant, qui se produit dans le circuit qui va de s(A) à A pour revenir de A à s(A), est proprement un cercle pour autant que l'assertion qui s'y instaure, faute de se clore sur rien que sur sa propre scansion, autrement dit faute d'un acte où elle trouverait sa certitude, ne renvoie qu'à sa propre anticipation dans la composition du signifiant, en elle-même insignifiante. La quadrature de ce cercle, pour être possible, n'exige que la complétude de la batterie signifiante installée en A, symbolisant dès lors le lieu de l'Autre. À quoi l'on voit que cet Autre n'est rien que le pur sujet de la moderne stratégie des jeux, comme tel parfaitement accessible au calcul de la conjecture, pour autant que le sujet réel, pour y régler le sien, n'a à y tenir aucun compte d'aucune aberration dite subjective au sens commun, c'est-à-dire psychologique, mais de la seule inscription d'une combinatoire dont l'exhaustion est possible. Cette quadrature est pourtant impossible, mais seulement du fait que le sujet ne se constitue qu'à

[543] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le séminaire livre XI, *op. cit.,* p.246
[544] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, Séminaire inédit 1965-1966, leçon du 5 janvier 1966
[545] Lacan J. : L'angoisse, Le Séminaire livre X, *op. cit.,* p. 36
[546] *Ibid.*, p.37

> s'y soustraire et à la décompléter essentiellement pour à la fois devoir s'y compter et n'y faire fonction que de manque.[547]

Lacan y dénonce dans l'analyse, toute solution à partir d'une entreprise d'exhaustion, dialectique ou structuraliste, avec lesquels il prend très explicitement ses distances.

> Il est inadmissible qu'on nous impute d'être leurré par une exhaustion purement dialectique de l'être[548]

La référence hégélienne, si centrale dans les premiers développements lacaniens, ne fut convoquée qu'à des fins *didactiques*, insiste-t-il.

Le terme d'exhaustion est aussi manifestement une référence la *méthode d'exhaustion,* nom donné par les fondateurs du calcul infinitésimal au XVIIe à la *quadrature*, qui était dans l'antiquité grecque un mode de mesure de la surface, procédant par quadrillage d'une surface ou extraction réciproque et réitérée de deux segments de droite entre eux. La procédure de soustractions alternées et répétées opère une division des grandeurs entres elles à la recherche de leur plus grand commun dénominateur. Dans le cas de la quadrature du cercle, le cercle et le carré étant l'un à l'autre incommensurables, l'exhaustion est infinie, infinitude dont Euclide fait la définition par la négative de l'incommensurabilité. (cf. Euclide, Eléments X.2)

L'apparition des nombres irrationnels – le nombre d'or, le rapport de la superficie du cercle au carré de son rayon, π, ou encore la *diagonale ineffable* du carré du Ménon, √2 –fut un événement fondateur des mathématiques. Les pythagoriciens, qui n'admettaient comme nombre que les entiers, les rationnels (les *logoi)* n'étant jamais qu'un rapport d'entiers, découvraient un nombre qui n'était fruit d'aucun rapport concevable, *alogos*, irrationnel, et pourtant engendré par un rapport, quoiqu'impossible à écrire en une suite finie : rares sont ceux qui sont alors autorisés à évoquer un impensable et scandaleux *logos alogon*.

Le mathématicien et philosophe Imre Toth, dans son très bel ouvrage[549] sur la crise des irrationnels dans la pensée grecque, indique que l'existence du nombre irrationnel est restée indécidable, car indémontrable aussi bien qu'irréfutable. Pour le cas de l'irrationnel √ 2, il rapporte que les pythagoriciens se sont aperçus que si le rapport géométrique de la diagonale et du carré engendre, par méthode d'exhaustion, une suite décroissante infinie, son expression arithmétique par un algorithme produit une suite oscillante de nombres rationnels, approchant soit par défaut soit par excès la valeur √ 2, selon le rang qu'ils occupent dans la suite : les rationnels d'indice impair forment une suite croissante, approchant en défaut la valeur √ 2 ; la suite décroissante des rationnels d'indice pair s'en approche en excès.[550]

indices pairs *indices impairs*

$$(1.1) < (7.5) < (41.29) < (\ldots) < \mathbf{\ldots}\ \mathbf{(\sqrt{2})\ldots} < (\ldots) < (99.70) < (17.12) < (3.2)$$

Le nième intervalle est plus petit que toute grandeur définie, mais supérieur à zéro. Qu'y a-t-il dans cet infime intervalle encadré de ces deux séries convergentes ? Rien qui articulerait les suites paires et impaires sinon une lacune infinitésimale dans laquelle l'irrationnel √2 ne brille que par son absence. Les algorithmes de division grecs n'en permettent pas une construction

[547] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits, *op.cit.*, p.806
[548] *Ibid.*, p.804
[549] Toth I. : Platon et l'irrationnel mathématique, Editions de l'Eclat, 2011
[550] Pour une démonstration détaillée, voir Toth I. : Platon et l'irrationnel mathématique, *op. cit.*, pp. 84-89

effective et constituent seulement une suite infinie d'assertions d'inégalité avec le nombre présumé, n'en permettant aucune déduction. Aussi, comme le rapporte Imre Toth, c'est à tort que l'on parle de la crise des irrationnels comme de la première crise des mathématiques car les mathématiques démonstratives ne préexistaient pas à la découverte des irrationnels : s'il y a eu crise, c'est strictement au sens grec de *krisis*, décision, décision sur l'être ou le non-être de ce qui se trouve désigné par le symbole $\sqrt{2}$, strictement inaccessible dans cet algorithme.

Le paradigme de l'irrationalité ou de l'incommensurabilité, situant des opérations qui produisent une existence problématique et donc un terme hétérogène aux termes de départ, est exploité par Lacan pour formuler les rapports du signifiant et de l'objet a : ce dernier peut bien être dit cause d'un « *manque irréductible au signifiant* », cette irréductibilité au langage ne saurait être de pure extériorité, l'accès à l'ineffable comme tel se trouvant naturellement exclu. Ce champ de connexions de la psychanalyse a de plus l'avantage d'offrir une élégante métaphore de *l'Analyse finie et infinie* et de la relève de l'indéfini dans une construction où le réel a sa place. L'infini actuel et ses constructions mathématiques au XVIIe et surtout au XIXe siècle sont ainsi convoqués au titre de modèles d'un dépassement décisif d'un problème longtemps aporétique. Que Lacan s'en soit inspiré, en témoignent aussi bien la « passe transfinie » de Cantor que la promotion de l'interprétation comme *coupure*, prélevée sur le concept par lequel Dedekind a intégré le nombre irrationnel au corps des nombres réels.

Les *Eléments* ont eux misé sur une mise en œuvre finitiste de ces algorithmes, réglant l'aporie via une démonstration par l'absurde. Le virage finitiste des mathématiques grecques, en même temps qu'il permettait un dépassement opératoire de la crise ouverte par les irrationnels et les apories zénoniennes, suturait une question qui ne serait pleinement redécouverte qu'au XVIIe siècle — les infinitésimaux, le calcul différentiel — et refondue avec l'appareillage conceptuel nécessaire à son traitement seulement au XIXe siècle : Dedekind, avec *das Schnitt*, la *coupure*, réglait très simplement le statut des irrationnels en les intégrant avec les entiers et les rationnels au sein d'une nouvelle définition du nombre. Pour ce, il considère la droite L qui ordonne les entiers et les rationnels, et remarque qu'il existe « *une infinité de points ne correspondant à aucun nombre rationnel* », comme « *les Grecs de l'Antiquité l'ont déjà su et montré* », les irrationnels. Considérant que tout point de la droite opère une partition de celle-ci en deux classes, l'une à gauche et l'autre à droite du point, il pose que

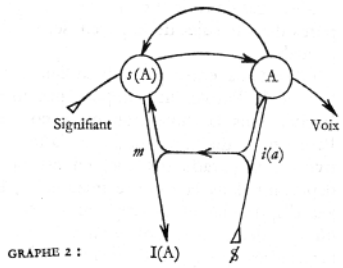
> si tous les points de la droite sont répartis en deux classes telle que tout point de la première classe est situé à gauche de tout point de la deuxième classe, il existe un point et un seul qui opère cette partition de tous les points en deux classes, cette découpe de la droite en deux portions.

Irrationnels, rationnels, entiers, sont alors passibles d'une définition commune : tout nombre est coupure de la droite réelle. Dedekind n'aurait toutefois pu formuler cette définition sans les travaux antérieurs de Cauchy, Galois, Dirichlet, qui ont démontré que tout nombre irrationnel est *limite* d'une série de nombres rationnels, formulant enfin le lien arithmétique jusque là manquant entre irrationnels et rationnels.

Le cercle dont il s'agit de faire la quadrature dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* n'est pas le cercle géométrique, mais celui de la signification qui se boucle au premier étage du graphe du désir, ce qu'il appelle le niveau de l'énoncé.

La chaîne signifiante, croisant l'intentionnalité du vecteur S → I, y détermine deux pôles, A, le trésor des signifiants, « *rassemblement synchronique et dénombrable où aucun ne se soutient que du principe*

de son opposition à chacun des autres »[551], et, en voie de retour s(A), « *la ponctuation où la signification se constitue comme produit fini* »[552].

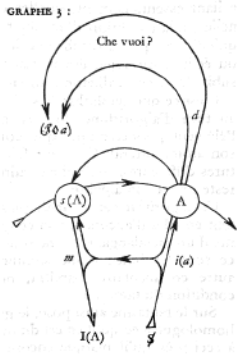


GRAPHE 2 :

> La soumission du sujet au signifiant, qui se produit dans le circuit qui va de s(A) à A pour revenir de A à s(A), est proprement un cercle pour autant que l'assertion qui s'y instaure, faute de se clore sur rien que sur sa propre scansion, autrement dit faute d'un acte où elle trouverait sa certitude, ne renvoie qu'à sa propre anticipation dans la composition du signifiant, en elle-même insignifiante.

Le premier bouclage en s(A), de même facture que le schéma optique, I(A) réglant l'axe imaginaire i(a)-i'(a), détermine le cercle de la signification dont l'affinité au moi est patente. A ce premier axe, Lacan dans le graphe du désir adjoint un second étage qui le redouble. C'est au point de ce dédoublement qu'il insère le « Che vuoi ? » comme excès de la signification sur son bouclage en s(A).

GRAPHE 3 :



> Dans les intervalles du discours de l'Autre surgit dans l'expérience de l'enfant ceci, qui y est radicalement repérable : il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? [553]

Aussi, « *tous les Pourquoi ? de l'enfant témoignent moins d'une avidité de la raison des choses qu'ils ne constituent une mise à l'épreuve de l'adulte* »,[554]une méthode d'exhaustion de l'adulte, non d'ailleurs sans un certain succès, mais, comme l'indique Lacan, qui relève de la quadrature du cercle, c'est-à-dire de l'impossibilité d'établir une commensurabilité de l'énoncé et de l'énonciation.

> Ce que le graphe nous propose maintenant se situe au point où toute chaîne signifiante s'honore à boucler sa signification. S'il faut attendre un tel effet de l'énonciation inconsciente, c'est ici en

[551] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits, *op.cit.*, p.806
[552] Ibid.
[553] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux, le Séminaire livre XI, *op. cit.*, p.194
[554] Ibid.

> S (Ⱥ), et le lire : signifiant d'un manque dans l'Autre, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant. Ceci pour autant que l'Autre est requis [Che vuoi ?] de répondre de la valeur de ce trésor, c'est-à-dire de répondre, certes de sa place dans la chaîne inférieure, mais dans les signifiants constituants de la chaîne supérieure, autrement dit en termes de pulsion.[555]

Au point S (Ⱥ), le sujet se trouve déterminé comme coupure :

> C'est comme coupure, et comme intervalle, que le sujet se rencontre au point terme de son interrogation. C'est aussi bien essentiellement comme forme de coupure que le a, dans toute sa généralité, nous montre sa forme.[556]

Le sujet est dans la coupure de l'intervalle, celui qui s'ouvre de l'énonciation à l'énoncé ou encore l'intervalle signifiant, ce qu'articulera précisément la formule *le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant.* Il n'y pas de signifiant de l'intervalle signifiant, corrélat local de "*il n'y a pas d'Autre de l'Autre*", mais il y a, par contre, des "objets" en forme de coupure, des *objets a* dont Lacan dresse une typologie lors du Séminaire *Le désir et son interprétation*[557] : l'objet prégénital, pour lequel Lacan évoque le mamelon, objet du sevrage, ou l'excrément, objet de la cession ; le phallus dans le complexe de castration ; la voix dans le délire psychotique, c'est-à-dire les phrases interrompues de Schreber. Ces objets en fonction dans le fantasme, *S coupure de a*, sont dits prélevés sur l'imaginaire, mais leur mode de prélèvement les distingue à la fois de l'image du moi ou de la signification produite par bouclage (unité imaginaire), à la fois de l'objet métonymique.

Auparavant le défaut de capitonnage était en effet saisi dans ses effets de signification en suspendue, énigmatique, métonymique.

> Car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension. Comme il se voit au niveau de la phrase quand elle s'interrompt avant le terme significatif : Jamais je ne.... Toujours est-il...,Peut-être encore... Elle n'en fait pas moins sens, et d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre. [558]

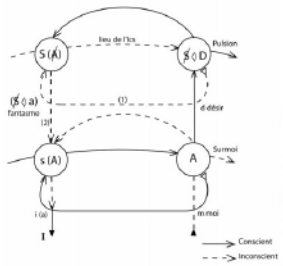
L'écart entre signifiant et signifié, ou barre résistante à la signification, est maintenant rapporté à la fonction de la coupure.

> Il nous faut tout ramener à la fonction de coupure dans le discours, la plus forte étant celle qui fait barre entre le signifiant et le signifié (…) le discours dans la séance analytique ne vaut que de ce qu'il trébuche ou même s'interrompt (…) Cette coupure de la chaîne signifiante est seule à vérifier la structure du sujet comme discontinuité dans le réel. »[559]

Dans la coupure entre énonciation et énoncé, ou intervalle, il insère entre les deux étages du graphe le fantasme, dont il dit à l'occasion qu'il est « *l'index d'une signification absolue* », formule assez opaque qu'on peut lire *a minima* comme distinguant la signification fantasmatique de l'effet de signification variable obtenu en s(A).

---

[555] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.818
[556] Lacan J. : Le désir et son interprétation, le Séminaire livre VI, *op. cit.*p. 452
[557] *Ibid.*, pp.451-40
[558] Lacan J. : L'instance de la lettre dans l'inconscient…, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.502
[559] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits, *op.cit.*, p. 801



Le fantasme s'inscrit sur un circuit en pointillé, donc au niveau de l'inconscient. Il est sur le passage de deux circuits, qui du signifiant de l'Autre barré conduit à la signification s(A) du symptôme. Cette position intermédiaire, dans la faille entre deux termes, était déjà soulignée par Freud dans son commentaire du fantasme « Un enfant est battu ».

> Sa formulation est donc maintenant : Je suis battue par le père. Il a indubitablement un caractère masochiste. Cette seconde phase est la plus importante de toutes et la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire d'elle en un certain sens qu'elle n'a jamais eu une existence réelle. Elle n'est en aucun cas remémorée, elle n'a jamais porté son contenu jusqu'au devenir conscient. Elle est une construction de l'analyse, mais n'en est pas moins une nécessité.[560]

D'autre part, la *coupure vérifiant une discontinuité dans le réel* de Lacan est une référence directe à l'invention de Dedekind. Il indique par là le déplacement nécessaire de l'interprétation, qui ne sera plus scansion où la signification se dépose « comme un produit fini », ni silence allusif, métonymique, mais la coupure, qui évoque aussi bien l'opération sur le signifiant que celle sur la jouissance. C'est dire que la représentation du sujet par le signifiant pour un autre signifiant engendre une signification non représentable, qui ne peut être ramenée à une intersection du symbolique et de l'imaginaire, ou encore « irrationnelle ».

> Cette quadrature est pourtant impossible, mais seulement du fait que le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire et à la décompléter essentiellement pour à la fois devoir s'y compter et n'y faire fonction que de manque.[561]

Lors de ses élaborations ultérieures au moyen des séries convergentes, Lacan identifie la chaine signifiante et la série de Fibonacci :

> Si je vous en parle, c'est en raison de ceci, qu'à mesure que les chiffres croissent, le rapport U_{n-1}/U_n se rapproche de plus en plus près, de plus en plus rigoureusement, de (…) l'objet a. Ce rapport se stabilise parfaitement à mesure que se poursuit ce qui s'engendre de la représentation du sujet par un signifiant numérique auprès d'un autre signifiant numérique. [562]

On obtient une métaphore d'une série signifiante qui approche une valeur qu'elle n'atteindra jamais, et la « stabilisation » évoquée par Lacan est quelque peu abusive : plus la chaine signifiante se développe, plus la « valeur » de a s'affine sans pour autant que son horizon se réduise puisqu'elle se situe à l'infini de la chaine, au point S(Ⱥ), *« là où toute chaîne s'honore à boucler sa signification »*. A suivre la chaine signifiante, aucun passage à la limite n'est envisageable. Plus intéressante est dans cette construction cette propriété, que le développement de la série produit sa propre limite, interne, que Lacan identifie à l'objet a, lequel prend consistance dans le fantasme. Le fantasme fondamental relève, comme Freud le soulignait, d'une construction dans la cure, et non d'une simple et naïve exhumation.

---

[560] Freud S. : Un enfant est battu, contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, Revue Française de Psychanalyse, Tome VI, n° 3-4, Éd. Denoël et Steele, Paris 1933, pp. 274-297

[561] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits, *op.cit.*, p.806

[562] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, le Séminaire livre XVI, Seuil, Paris, 2006, p.368

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre », formule que Lacan introduit lors du Séminaire VI comme « *le grand secret de la psychanalyse »* comporte une thèse sur la jouissance dans son rapport au signifiant. Elle se pose contre la thèse antérieure, qui rapportait le nœud du sexuel et du langage à l'Œdipe, c'est-à-dire au père et au phallus.

> L'Œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie. Partons de la conception de l'Autre comme du lieu du signifiant. Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation même, car il est vain qu'il le cherche dans un autre signifiant, lequel d'aucune façon ne saurait apparaître hors de ce lieu. Ce que nous formulons à dire qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse être parlé, plus aphoristiquement : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est en imposteur que se présente pour y suppléer, le Législateur (celui qui prétend ériger la Loi). Mais non pas la Loi elle-même, non plus que celui qui s'en autorise. Que de cette autorité de la Loi, le Père puisse être tenu pour le représentant originel, voilà qui exige de spécifier sous quel mode privilégié de présence il se soutient au-delà du sujet qui est amené à occuper réellement la place de l'Autre, à savoir de la Mère. La question est donc reculée.[563]

Ce tournant a été commenté par Miller, à l'occasion de la sortie du Séminaire *Le désir et son interprétation* : avant il y avait un Autre de l'Autre, le Nom-du-Père, « *le signifiant, qui, dans l'Autre en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.* »[564] : cette définition présente deux statuts de l'Autre, l'Autre du signifiant et l'Autre de la loi ; l'Autre du signifiant est posé comme contenant le second, l'Autre de la loi, c'est-à-dire le Nom-du-Père. L'Autre obéit donc à une loi, et plus particulièrement à celle qui se nomme métaphore et qui est la formalisation de l'Œdipe, de l'interdiction de l'inceste. Ce père mort son statut est de ne rien savoir du désir : *il était mort et il ne le savait pas.* De la même façon, Lacan peut dire de la jouissance que, si elle existait, l'Autre ne le saurait pas. La promotion de la catégorie de la jouissance implique donc un démantèlement de la fonction du père comme clef de voûte de l'ordre symbolique. De la jouissance l'Autre ne sait rien, aussi c'est par le biais du défaut de garantie que Lacan introduit la conséquence de ce qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre.

Le Nom-du-Père comme principe de réponse, structurant le dispositif même de la cure, n'est plus le modèle maintenant convoqué par Lacan. La fonction du signifiant d'exception, en l'espèce du point de capiton, se trouve décisivement refondée.

> Pour nous, nous partirons de ce que le sigle S (Ⱥ) articule, d'être d'abord un signifiant. Notre définition du signifiant [il n'y en a pas d'autre] est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet : c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Puisque rien n'est représenté que pour. [565]

S (Ⱥ) est le nouvel avatar du signifiant exceptionnel, puisque ce serait le S2 absolu, le point de capiton véritable, le signifiant pour lequel tous les autres représentent le sujet.

> Or la batterie des signifiants, en tant qu'elle est, étant par là même complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un [— 1] à l'ensemble des signifiants.[566]

---

563 Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, *in* Ecrits, *op. cit.,* p. 813
564 Lacan J. : D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.583
565 *Ibid.*, p.819
566 *Ibid.*, p.819

S(Ⱥ) est un signifiant, donc il s'inscrit nécessairement dans l'Autre comme totalité des signifiants. Du fait que Lacan définit S(Ⱥ) dans son rapport à la totalité des signifiants - *le signifiant pour lequel tous les autres représentent le sujet*- il tombe à pieds joints sur ce que Russell a appelé un cercle vicieux : Russell fit observer que les définitions des ensembles paradoxaux violaient toutes le principe selon lequel : « *un élément dont la définition implique la totalité des éléments d'un ensemble ne peut appartenir à cet ensemble.* » Cet énoncé servit de base aux *Principia mathematica*, et engagea Russell dans la théorie des types, afin de parer aux paradoxes. La solution de Lacan dans *Subversion* n'est pas celle de Russell, puisqu'il a choisi pour axiome *il n'y a pas de métalangage*, mais celle de faire équivaloir S(Ⱥ) et le cercle qui ceint tous les signifiants : *un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté*, où le cercle est l'Un en plus qui est l'un en moins de l'ensemble des signifiants, *l'Un-comptable.* Le dernier signifiant, pour lequel tous les autres représentent le sujet, ne peut être qu' un *-1 inhérent à l'ensemble des signifiants.* Aussi il apparaît que c'est d'avoir introduit la considération du sujet représenté par le signifiant que Lacan est conduit à celle du manque dans le savoir. Le totalisateur s'excepte de l'ensemble pour le former, mais le résultat est un ensemble marqué d'un manque, où Lacan désigne la place de la jouissance.

La jouissance est par Lacan située à la place dite -1 dans l'Autre, place de la jouissance en tant qu'interdite. Cette interdiction n'est pas celle du père œdipien ou de la morale sexuelle civilisée, elle l'est par « *la faute de l'Autre s'il existait* ».[567] Lacan indique alors que si l'Autre du signifiant n'existe pas au regard de la jouissance, cette jouissance en défaut revient comme faute du sujet, écho à la culpabilité inconsciente que Freud a reconnue pour un facteur d'inertie majeur dans la cure. Toutefois cette culpabilité, qui s'assouvit parfois dans le masochisme, reste essentiellement corrélée par Freud au meurtre du père et à l'exigence surmoïque de l'héritier du complexe d'Œdipe. Lacan, lui, fait du père mort simplement un des termes pouvant venir à la place S(Ⱥ) de la jouissance interdite :

> C'est beaucoup déjà qu'ici nous devions placer, dans le mythe freudien, le Père mort. [568]

Si c'est beaucoup, c'est que le père dans l'Œdipe freudien voile plus la place de la jouissance qu'il n'en élabore le statut ; Lacan approfondit cette thèse dans *l'Envers de la psychanalyse*, en faisant de *Totem et Tabou* le mythe qui couvre la castration du père, et en soutenant que la castration n'est pas un mythe, mais la structure même, S(Ⱥ).

> S(Ⱥ), ça peut vouloir dire toutes sortes de choses, jusques et y compris la fonction du père mort. Mais à un niveau radical, celui de la logification de notre expérience, S(Ⱥ), c'est exactement, si elle est quelque part et pleinement articulable, ce qui s'appelle la structure.[569]

[567] *Ibid.*, p.820
[568] *Ibid.*, p.818
[569] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, Le Séminaire livre XVI, Seuil, Paris, 2006, p.291

- C -
L'algorithme du transfert et sa résolution

I- LA MEPRISE DU SUJET-SUPPOSE-SAVOIR

L'algorithme de la cure

« *Au commencement de la psychanalyse est le transfert* »[570] : sous ses airs de *fiat lux*, rien de plus qu'une petite machine logique, *l'algorithme du transfert.* Si l'on peut extraire des doctrines successives de la cure chez Lacan, on n'en trouve toutefois pas d'aussi explicitement donnée pour telle que dans la Proposition d'Octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'Ecole. La cure y trouve son mathème, qui ambitionne de mettre la cure et son ressort, le transfert, en équation.

Telle est en effet la matrice où peut se résoudre *l'équation de la cure* avec la valeur de son

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s\,(S^1, S^2, \ldots S^n)}$$

inconnue, « *dont la solution au psychanalysant livre son être* »[571], pour laquelle Lacan donne les deux valeurs : *(-φ)* et *l'objet a,* lesquelles n'apparaissent pas dans l'écriture de l'algorithme puisque ces valeurs en sont les produits. Se trouve donc conférée à la cure une dimension tout à fait étrangère à Freud et aux freudiens : celle d'une conclusion logique. Les algorithmes, qui portent le nom de leur créateur, le mathématicien arabe Al Khuwarizmi, sont en effet des processus systématiques de résolution d'un problème décrivant précisément les étapes pour le résoudre. Il s'agit d'appliquer à des données une méthode ou un programme, suite finie et non-ambiguë d'instructions, qui en assure la transformation et produit un résultat. Ils ne sont pas réservés aux mathématiques, mais désignent toute méthode de raisonnement où la thèse s'affine étape par étape, itérativement, jusqu'à une certaine convergence, qui peut être d'ailleurs finie ou non finie : ainsi la notion d'algorithme n'exclut pas celle de stratégie, puisqu'il en existe de bien trop complexes pour être résolus en un temps humainement admissible. Si l'exhaustion des combinaisons ne peut être effectuée, des choix stratégiques

[570] Lacan J. : La proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.,* p. 247
[571] *Ibid.,* p.251

s'imposent - les *heuristiques*. Obtenues au moyen du calcul différentiel et intégral et de la théorie des probabilités, les heuristiques sont fréquemment utilisées dans la théorie des jeux, dont la modélisation ou programmation du jeu d'échecs. Freud a comparé la cure à une partie d'échecs, Lacan en formule l'algorithme.

> Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure. [572]

La métaphore lacanienne du jeu, de la partie, est quasi inaugurale, depuis le jeu de pair et d'impair, ou encore le temps logique et ses trois prisonniers. Indétermination première, partenaire, supposition de savoir sont pareillement en fonction dans le jeu et dans la cure. Mais, en 1967, le partenaire du sujet n'est plus le pur sujet de la théorie des jeux, réductible à une combinatoire de signifiants inscrits dans une matrice, et la saisie intégrale du sujet dans les signifiants de l'Autre relève de la quadrature du cercle.

Le modèle du jeu n'est plus le calcul conjectural des débuts, mais le pari de Pascal, qui est d'une autre nature : « *Tout manque dans le pari des conditions recevables en un jeu »,* fait remarquer Lacan, *« c'est précisément ce qui fait le prix de la façon dont le pari est par lui manié »* [573]

En effet, souligne Lacan, « *le propre du jeu, c'est toujours, même quand elle est masquée, une règle qui en exclut comme interdit ce point qui est justement celui qu'au niveau du sexe, je vous désigne comme le point d'accès impossible, le point où le réel se définit comme l'impossible.* »[574] Ainsi le jeu exclut l'impossible à savoir du sexuel pour fonctionner entre le sujet et le savoir, ce savoir où le sujet attend sa place.

Revenons à l'algorithme du transfert, que Lacan commente ainsi : le *signifiant du transfert*, *S*, représente le sujet pour un autre signifiant, *Sq*, le *signifiant quelconque.*

$$S \rightarrow Sq$$

Si le second est quelconque, le premier ne l'est pas : Lacan le désigne de l'article défini, *le* signifiant du transfert, signifiant qui fait point d'appel d'un savoir, à partir de quoi il y a demande d'analyse. Aussi le *Sq* se laisse-t-il lire, lui, comme réduction de l'analyste lui-même à un signifiant, le terme quelconque y invitant puisque Lacan évoque ensuite la réduction, au terme de la cure, de l'analyste au *nom quelconque*. « *Il ne suppose que la particularité au sens d'Aristote* » : c'est de *quelque* analyste qu'il s'agit, d'un quelconque parmi les membres de l'Ecole, si ce commencement du transfert doit être comme le veut Lacan le premier des « *point de raccord* » de l'extension et de l'intension, « *où ont à fonctionner nos organes de garantie* ». L'Ecole peut, et doit donc, garantir qu'un analyste relève de sa formation.

L'algorithme du transfert prescrit ceci, d'articuler un signifiant à un autre dit quelconque, et d'autre part, concernant le signifié, de lui donner la valeur du savoir sous la forme d'une chaîne signifiante dans la *parenthèse d'une signification supposée* : les S en chaîne représentent

> les signifiants supposés présents dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant-signifié.

Il apparait alors clairement que Lacan écrit par ce seul mathème aussi bien le dispositif concret et la relation transférentielle que l'association libre, qui se fonde d'une mise à échéance de la

[572] *Ibid.*, p. 246
[573] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, le séminaire livre XVI, *op. cit.*, p.117-118
[574] Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse , le séminaire livre XII, inédit, leçon du 19 mai 1965.

référence du discours, ce que Freud appelait « suspension des représentations-buts » au profit de l'automatisme associatif supposé au principe de l'*Einfall*. La mise à distance dans la cure de tout tiers référentiel externe au dispositif par Freud trouve écho dans le propos de Lacan selon lequel la psychanalyse ne saurait se développer qu'au prix d'un « *constituant ternaire* » : le sujet supposé-savoir, en place tierce au couple analysant-analyste, comme « *la signification qui tient la place du référent encore latent* » est le tiers du couple signifiant-signifié.

L'analyste, du savoir supposé, ne sait rien : le Sq de la ligne supérieure est séparé des signifiants de la ligne inférieure. Il ne sait rien des signifiants supposés présents dans l'inconscient, mais il n'a pas à se satisfaire de savoir qu'il ne sait rien. Il a à connaître quelque chose de cette structure logique même – l'algorithme du SsS – et de *« la signification qu'il engendre à retenir ce rien »* : c'est-à-dire l'*agalma*, l'objet précieux caché dans des enveloppes, ou le silène Socrate, dont Lacan fait l'objet cause de l'amour de transfert. Autour de cette signification se règle le désir de l'analyste, « constante » de l'équation.

Le sujet-supposé-savoir, « *formation non d'artifice, mais de veine* »,[575] a peu à voir avec l'imputation de savoir faite par l'analysant à l'analyste, et il n'est d'ailleurs nullement nécessaire que le sujet en fasse l'imposition à l'analyste. Un sujet n'est pas de toute façon supposé par un autre sujet, le transfert au temps de la Proposition ne se fondant plus dans l'intersubjectivité.

> Un souvenir d'Aristote, une goutte des catégories, prions-nous, pour décrotter ce sujet du subjectif. Un sujet ne suppose rien, il est supposé. Supposé, enseignons-nous, par le signifiant qui le représente pour un autre signifiant [576].

Le savoir est pareillement à la place du supposé de l'articulation signifiante. Le mathème du sujet supposé savoir est donc celui d'une juxtaposition du sujet et du savoir, sous la barre de la supposition.

$$s\,(S^1, S^2, S^3, \ldots S^n)$$

Ou encore, dans la première version :

$$\frac{\text{supposé}}{\text{sujet} \quad \text{savoir}}$$

Le sujet-supposé-savoir

> Le sujet supposé savoir est pour nous le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert.[577]

Le terme de *sujet-supposé-savoir* est introduit dans le Séminaire de 1964, promu au rang de concept fondamental de la doctrine, pour désigner le ressort du transfert :

> Dès qu'il y a quelque part le sujet-supposé-savoir, que je vous ai aujourd'hui abrégé en S.s.S — il y a transfert.[578]

[575] Lacan J. : Proposition du 9 Octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.249
[576] *Ibid.*, p.248
[577] *Ibid.*

Empruntant à la fois au Socrate du Banquet et au Dieu de Descartes, il résulte en fait d'une lente construction, dont la première pierre est certainement le recours au *cogito* amorcé dès la première année du Séminaire à Ste Anne :

> L'éluder ce cogito sous prétexte de ses semblants philosophiques est simplement faire preuve d'inhibition. Car la notion de sujet est indispensable au maniement d'une science comme la stratégie moderne, dont les calculs excluent tout subjectivisme. C'est aussi s'interdire l'accès à ce qu'on peut appeler l'univers de Freud, comme on dit l'univers de Copernic [579].

L'attitude est d'emblée double : à la fois un clair rejet de « *toute la philosophie issue directement du cogito* »[580] et de son « *sujet absolu* », à la fois la reconnaissance dans ce même cogito d'une tentative inédite de promotion d'un sujet. Entendons un sujet digne de ce nom pour la psychanalyse, ce à quoi ne peut prétendre le *Ich*, le problème étant par Freud bien davantage contourné que réglé. Or cette insuffisance laisse le champ libre à une interprétation idéaliste de l'inconscient, que Lacan n'a jamais cessé de dénoncer.

Aussi, contre « *ce foyer de mirage* »[581] du cogito, Lacan propose de « retourner l'arme » de la métonymie et de la métaphore, ou « git le tour de la conversion freudienne » : *Cogito ergo sum* devient alors « *Cogito ergo sum » ubi cogito, ibi sum* : *là où je pense « Je pense donc je suis », là je suis.* Introduisant une spatialité dans le Cogito, Lacan peut ensuite montrer la disjonction des « lieux » de l'être et de la pensée : « *je pense où je ne suis pas, donc je ne pense pas où je suis* », indiquant clairement que c'est sur la *res cogitans*, la chose qui pense, que porte la proscription.

En quoi Lacan peut-il identifier sujet de l'inconscient et sujet du cogito, au point d'affirmer ultérieurement, en référence à l'ego cartésien, que « le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science »[582] ?

L'Ego cartésien est l'effet de la concaténation de représentations vidées de leur fonction représentative ; tel est en effet le statut de la *figure* de la *mathesis universalis,* système d'unités, chacune valant au regard des autres dans un ensemble complet, sans plus hypothéquer de ce qui se trouverait ainsi représenté.

Revenons sur les traces du sujet-supposé-savoir : il en est fait pour la première fois mention lors du Séminaire sur l'identification, lequel règle avec précision le statut du sujet et permet à Lacan de soutenir « *que rien d'autre ne supporte l'idée traditionnelle philosophique d'un sujet, sinon l'existence du signifiant et de ses effets.* »[583]

> Il n'a jamais été, dans la lignée philosophique qui s'est développée à partir des investigations cartésiennes dites du cogito, il n'a jamais été qu'un seul sujet que j'épinglerai, pour terminer, sous cette forme : le sujet-supposé-savoir. Il y a là pour nous une entité intenable.[584]

« Pour nous », les psychanalystes, donc, si le sujet de l'inconscient, il est impossible de « *l'approcher plus loin qu'il n'est fait dans ce rêve exemplaire qui l'articule tout entier autour de la phrase : "il ne savait pas qu'il était mort"* ».

Autre piste, l'année précédente, lors du Séminaire *Le transfert* : dans son commentaire du Banquet de Platon, Lacan en approche la formule, au sujet du recel de l'analyste.

> Ce qu'il doit y avoir, ce qu'il peut y avoir, ce qu'il est supposé y être, de ce quelque chose, dans l'analyste, c'est bien à quoi tendra notre question, mais tout à la fin.[585]

---

[578] Lacan J., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit.*, p.210
[579] Lacan J. : L'instance de la lettre dans l'inconscient, *in* Ecrits, *op.cit.*, p.516
[580] Lacan J. : Le stade du miroir, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.93
[581] Lacan J. : L'instance de la lettre dans l'inconscient, *in* Ecrits, *op.cit.*, p.517
[582] *Ibid.*
[583] Lacan J. : L'identification, Le Séminaire (1961-62), inédit, leçon du 22 novembre 1961
[584] *Ibid.*
[585] *Ibid.*

Et plus loin, au sujet encore de l'analyste :

> Cette science, pourtant, il est supposé l'avoir.
>
> C'est à la place même ou nous somme supposés savoir que nous sommes appelés à l'être et n'être rien de plus que la présence réelle et justement en tant qu'elle est inconsciente. [586]

Il y a là, dans ces deux Séminaires contigus, deux registres qui vont s'articuler quelques années plus tard, mais qui restent alors à distinguer : le premier appartient aux relectures lacaniennes du cogito, et à la doctrine du sujet ; le second à la construction du transfert à partir du désir et de la localisation supposée au lieu de l'Autre — *le silène, Socrate* — d'un objet captivant — *merveille des merveilles* au regard d'Alcibiade, et paradoxal — l'*agalma*, le *brillant*, clairement démarqué du petit autre objet du moi ; le dire identique à ce qui a été approché sous le terme *d'objet partiel*, c'est déjà le distinguer du registre imaginaire du bouclage, mouvement amorcé les deux années précédentes avec l'objet en forme de coupure de la dialectique du désir puis *das Ding*.[587] Cet objet est ce à partir de quoi Lacan entend rendre compte du transfert « *dans sa disparité subjective* », au-delà donc de l'intersubjectivité dans laquelle il se fondait jusque-là.

Les deux voies jusque-là parallèles du sujet du signifiant et du ressort de la relation transférentielle vont se rejoindre dans le sujet-supposé-savoir, ce pour quoi Lacan peut dire de l'algorithme du transfert de la Proposition d'octobre qu'il est identique à l'*agalma*. Lors du Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Lacan traite du transfert et de l'Autre, le trésor des signifiants, et des opérations qui règlent les rapports de l'Autre et du sujet : l'aliénation et la séparation, présentées à l'aide des opérations ensembliste de réunion et d'intersection figurées sur des diagrammes de Venn, dans lesquels il place d'une part l'être et le sujet, de l'autre, l'Autre et le sens. Après avoir indiqué que l'aliénation se soutient d'une disjonction exclusive, ou bien, ou bien, le *vel* latin, Lacan évoque Descartes :

> C'est dans la démarche cartésienne que le vel a été pris pour la première fois comme constituant de la dialectique du sujet, dès lors inéliminable dans son fondement radical [588]

« Ou je ne suis pas, ou je ne pense pas » : telle est la réécriture lacanienne du cogito. Il s'agit d'une référence au Descartes de la seconde méditation, en possession d'un ego assuré d'exister, dans le registre de la certitude, mais pas encore au titre de la *res cogitans*.

Lacan introduit alors l'invention du Dieu « *créateur des vérités éternelles* » comme exemple de quelque chose « *de séparé* », pour rendre compte de l'opération de séparation, écrite au moyen de l'intersection, soit les éléments qui appartiennent à la fois aux deux ensembles du sujet et de l'Autre, de l'être et du sens.

> Descartes a fait autre chose, qui concerne le champ, qu'il ne nomme pas, où errent tous ces savoirs dont il a dit qu'il convenait de les mettre dans une suspension radicale. Il met le champ de ces savoirs au niveau de ce plus vaste sujet, le sujet-supposé-savoir, Dieu. [589]

---

[586] *Ibid.*

[587] « L'objet, ici, à ce niveau, s'introduit pour autant qu'il est perpétuellement interchangeable avec l'amour qu'a le sujet pour sa propre image. (…) c'est dans cette relation de mirage que la notion d'objet est introduite. Cet objet n'est donc pas la même chose que l'objet qui est visé à l'horizon de la tendance. Entre l'objet tel qu'il est structuré par la relation narcissique et das Ding, il y a une différence. » Lacan J. : L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p.117

[588] Lacan J., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit* , p.202

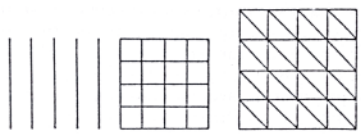
[589] *Ibid.,* p.201-202

Le Dieu non-trompeur

Toute la recherche cartésienne est orientée vers la construction du fondement, qui apparait au temps premier comme ce qui fait défaut. Ce fondement doit être trouvé non dans les choses, ni dans la diversité des savoirs et opinions, savoirs accumulés par les hommes et toujours passibles d'être relativisés. Il est donc d'abord « *à bâtir dans un fonds qui est tout à moi* ». Le doute hyperbolique de la *Première Méditation*, faisant table rase de tout savoir préalable en suspendant l'autonomie consistante de la référence, vise cette assurance de l'unité et de l'univocité du savoir comme savoir d'un seul : Ego. L'altérité se trouvant évacuée du savoir, reste le problème du positionnement de Dieu, l'Autre par excellence. Or l'altérité divine est menacée de façon inédite par la consistance propre des mathématiques, ce pour quoi Descartes exclut l'hypothèse de Kepler d'un Dieu mathématicien.

On se réfère ici à l'excellente présentation donnée par Guy Le Gaufey dans *L'incomplétude du symbolique* elle-même appuyée sur l'ouvrage de Jean-Luc Marion, *Sur la théologie blanche de Descartes.*

> La notion de figure est si commune et si simple qu'elle est impliquée dans toute représentation sensible. Supposez par exemple que la couleur soit tout ce qu'il vous plaira : vous ne nierez point cependant qu'elle soit étendue, ni par conséquent qu'elle soit figurée. Quel inconvénient y aurait-il dès lors si, dans le n'admettre inutilement ni de forger témérairement aucune espèce d'être, nous faisions, sans rien nier de ce qu'ont pu penser les autres de la couleur, abstraction de tout en elle, sauf de ce qui possède la nature d'une figure, et si nous représentions la différence qui sépare le blanc, le bleu, le rouge, etc., comme celle qui sépare les figures ci-dessous, ou d'autres semblables, etc. ?



> Et l'on peut en dire autant de tout le reste, puisqu'il est sûr que la diversité infinie des figures suffit à exprimer toutes les différences des choses sensibles. [590]

C'est donc *pure convention* que de nommer le blanc ou le rouge x ou y, pour peu que ce codage soit univoque. Les figures cartésiennes sont soit *abstraites* de la perception du sensible, soit, pour les sensibles non directement représentables, ou bien pour les choses inconnues, arbitrairement posées pour. L'avantage immédiat de cette technique est que la figure appelée à chiffrer l'inconnue permet de l'inclure comme toute autre dans les rapports avec les autres figures.

Reste à homogénéiser cet ensemble de figures, en vérifiant que rien de sensible n'y adhère. Jean-Luc Marion indique qu'il y faut une seconde opération, celle qui, à ce qu'il appelle un *premier codage, adjoint* un *sur-codage.* La conséquence sur la nature de la figure est relevée ainsi par G. Le Gaufey :

> Ainsi la figure est reconnue dans cette double propriété de pouvoir chiffrer l'inintelligible, le sensible pur dans une opération de transcription, mais également à tout moment de pouvoir

[590] Descartes R. : *Œuvres philosophiques*, Garnier, Paris, 196., tome I, p.137

> chiffrer l'intelligible, à savoir d'autres figures, dans une opération qui relève alors de la translittération.

Cette figure, c'est l'idée cartésienne, qui en aucun cas ne ressemble à la chose qu'elle représente : fin de l'*adequatio* comme critère classique de la vérité et de l'erreur. Ce que le savoir cartésien a gagné en consistance et unité, il l'a perdu en critère de vérité : disjonction du savoir et de la vérité, telle est selon la formule de Lacan la condition de la science. Descartes fait alors l'hypothèse, absolument invérifiable selon ses propres critères, mais pourtant nécessaire, que la Nature aurait procédé à l'aide d'une opération inverse des voies qui la rende intelligible à l'entendement, opération que Marion appelle « *dé-figuration* » : « *Dieu même nous a enseigné qu'Il avait disposé toutes choses en nombres, poids et mesure* ».[591]

Une intelligibilité première s'est ainsi dispersée dans le sensible au moment de la Création, par *dé-figuration*. Or cette première figuration que Dieu aurait « défigurée » dans le sensible, ce n'est certainement pas celle-là même qu'ego retrouve en se donnant tout arbitrairement des figures. Ego ne retrouve pas le « code divin », et le ferait-il qu'il n'aurait nul moyen de le savoir, mais s'assure ainsi que le monde est fondamentalement possibilité d'être décodé, et que le chiffrage par lequel opère la science est en même temps toujours déchiffrage. Il y a du savoir dans le réel, un savoir qui ne peut en aucune façon être révélé, mais seulement supposé par l'ordre des figures.

Par la suite, la valeur représentative des figures peut être réintroduite par Descartes, au titre d'un lien conventionnel entre représentations et contenus représentés, soutenu dans le pacte social. L'idée cartésienne possède ainsi deux faces : l'une qui n'en assure la tenue que dans son lien à toutes les autres, sa face littérale (le surcodage), l'autre référentielle, conventionnaliste, qui s'épanouit dans la doctrine classique de la représentation.

G. Le Gaufey propose de bien distinguer ce qui relève ici de la figuration (littérale) et ce qui relève de la représentation. Seule la problématique de la figuration ou chiffrage est au fondement de la science.

> Il n'y a de science que par la mise en jeu de batterie d'éléments discrets (littéraux, numériques) dont la confrontation expérimentale aux continuums réels s'appelle : mesure. Priorité est donc donnée aux figures sur les représentations. [48]

Ces deux versants de l'idée cartésienne impliquent deux sujets à ne pas confondre. Le « sujet de la science » qui retient Lacan est bien sûr celui de la figuration, le sujet ponctuel du cogito. La rupture décisive introduite entre les figures et ce qu'elles figurent est le modèle de ce que Lacan appelle dans l'identification la naissance du signifiant, à partir de l'effacement de ce dont il est le signe. Sa définition canonique du sujet suit alors : le signifiant le représente pour un autre signifiant. Sujet évanescent, puisque, réduit à ce qui fait lien entre les figures ou entre les signifiants, il est l'entre-deux figures ou sujet de l'intervalle, impossible à désigner par un signifiant, sinon de façon métonymique. C'est qu'il ne saurait y avoir de signifiant de l'intervalle signifiant, puisqu'à interposer entre deux signifiants un, deux, une infinité de signifiants, autant d'intervalles se creuseront. C'est en cela que Lacan peut faire du cogito l'appui d'une certitude vide de savoir, un sujet certain quant à l'existence, évanouissant quant à l'essence, manque-à-être.

Mais ce n'est pas la voie de Descartes, qui à ce point introduit Dieu :

---

[591] *Ibid.* p.363

> Descartes a fait autre chose, qui concerne le champ, qu'il ne nomme pas, où errent tous ces savoirs dont il a dit qu'il convenait de les mettre dans une suspension radicale. Il met le champ de ces savoirs au niveau de ce plus vaste sujet, le sujet-supposé-savoir, Dieu.[592]

Lacan met en parallèle la remise de la valeur du savoir d'Ego à ce Dieu séparé avec les développements du Séminaire sur *Le Transfert* au sujet du Banquet, autour de ceci que Socrate n'a jamais prétendu savoir autre chose que ce qu'il en est du désir, avant de prononcer sa formule désormais fameuse : « *Dès qu'il y a quelque part le sujet-supposé-savoir, que je vous ai aujourd'hui abrégé en S.s.S — il y a transfert.* »[593]

Ego ne peut à proprement rien savoir du sensible, n'ayant affaire qu'aux figures et idées qui font écran à toute saisie du monde. Pour garantir que celles-ci représentent quelque chose plutôt que rien, il y faut Dieu, et plus précisément un Dieu non trompeur, et infini, incomparablement au-dessus de cet univers et de ses lois, il y faut le fondateur du code assurant la conjonction du monde et de la mathesis.

« *Créateur de l'idée et de l'être,* écrit Koyré, *Dieu accorde l'une à l'autre.* »,[594] tout en étant absolument exclu, à distance infinie, de l'univers de la *mathesis*, qui est le règne d'ego : *Descartes inaugure les bases de départ d'une science dans laquelle Dieu n'a rien à voir*».

Lacan indique que le volontarisme dont Descartes affuble Dieu qui a voulu telles les vérités éternelles est le moyen d'une mise à distance décisive du sujet-supposé-savoir, puisqu'en posant qu'elles dépendent de Dieu, la science peut progresser dans l'accumulation du savoir sans s'encombrer de ses fondements de vérité. Or la question de la vérité posée au savoir est précisément ce que Lacan a nommé *Che vuoi ?*, à savoir que l'Autre est requis de répondre de la valeur du trésor des signifiants.

Aussi Lacan peut-il avancer que la neutralité apparente du champ du savoir cache la présence du désir, en même temps que s'opère la remise à l'Autre de la valeur du savoir. La question du désir du Dieu non trompeur pour ces vérités éternelles qu'il a voulues telles ne sera pas posée, condition pour faire de l'Autre seulement le lieu vide où l'assertion se pose en vérité. Lacan disait au sujet d'Einstein, pour qui « Dieu ne joue pas aux dés », que le Dieu non trompeur est « essentiel à la constitution du monde de la science » « si essentiel que là-dessus Einstein en restait au même point que Descartes ».

> Ce bon vieux Dieu est peut-être difficile à pénétrer dans ce qu'il soutient de l'ordre du monde, mais il n'est pas menteur, il est loyal, il ne change pas en cours de partie les données du jeu. Les règles du jeu existent déjà quelque part, elles sont instituées du seul fait que ce savoir existe déjà en Dieu. C'est lui qui préside à ce déchiffrement qui s'appelle savoir.[595]

Dès qu'il y a savoir, il y a supposition d'un sujet à ce savoir, qui le savait déjà. C'est bien par la voie d'une supposition de savoir, celle qui loge dans le symptôme un savoir inconscient, que Freud isole le phénomène du transfert, et la dimension d'un sujet à ce savoir vient pour en dire le lieu et l'unité. Les parenthèses qui dans l'algorithme entourent les signifiants supposés dans l'inconscient sont à cet égard significatives : ce savoir, d'être attenant à un sujet, est mis en un, façon imaginaire de le porter à l'être en l'aimant.

La méthode freudienne consiste à traiter les signifiants comme des représentations qui ne disent plus ce qu'elles représentent, et c'est ce que soutient en effet l'association libre. La cure met ainsi l'analysant dans les conditions du cogito, en accentuant le coté signifiant au

---

[592] Lacan J., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit* , p.201-202
[593] *Ibid.*, p.210
[594] Koyré A. : Etudes d'histoire de la pensée philosophique, Gallimard, 1971, p.226
[595] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, Le Séminaire livre XVI, *op. cit,* p.281

détriment du côté représentatif, pour l'empêcher de s'identifier trop vite à une quelconque *res cogitans*. Le désir de l'analyste opère à laisser en suspens la demande d'identification, et la voie qui lui est prescrite est le désir de Socrate, qui ne sait rien d'autre que ce qu'il en est du désir, et laisse la valeur du savoir supposé seulement suspendue à l'amour qui lui donne son lieu.

II- LOGIQUE DU FANTASME

Le trait unaire du cogito

> Avec ce que j'ai appelé la fin de la partie, nous sommes – enfin- à l'os de notre propos de ce soir. La terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste.[596]

Ce passage s'opère par résolution d'une équation dont la constante est l'*agalma*. Le désir de l'analyste, son énonciation, y doit être à la place de l'*x*, l'inconnue,

> de cet x même, dont la solution au psychanalysant livre son être, et dont la valeur se note (-φ), la béance que l'on désigne comme la fonction du phallus à l'isoler dans le complexe de castration, ou (a), pour ce qui l'obture de l'objet qu'on reconnaît sous la fonction approchée de la relation prégénitale.[597]

Cet objet, depuis l'écriture de son mathème lors de l'élaboration du graphe du désir, est en fonction dans le fantasme, formation autour de laquelle s'articule la question de la fin de la cure, ($\$ \lozenge a$). La proposition d'Octobre en fait le lieu du passage de l'analysant à l'analyste, en l'espèce d'une vacillation, d'une destitution.

> Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme, où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien d'autre que celle d'un désêtre.[598]

Le mathème n'en est pourtant pas donné dans le texte, qui ne développe et commente que celui du transfert, où l'objet brille par son absence. C'est donc dire, à suivre précisément Lacan, que le développement de l'algorithme se noue au fantasme, en tant que son fonctionnement produit une série ($S_1, S_2, \ldots S_n$) En effet l'accent porté par Lacan depuis le Séminaire *le désir et son interprétation* sur la formation du fantasme fondamental et non plus le déchiffrement du symptôme s'origine dans la position d'un reste de la dialectique du désir, ouvrant à une série répétitive, qui, qu'elle soit envisagée comme convergente ou divergente, pose la question de son possible achèvement dans la cure. Dans *le désir et son interprétation*, la raison de cette indéfinie série est par Lacan rapportée à la situation, synchroniquement appréhendée, d'une valeur « irrationnelle », l'objet a, et de l'Un-en-plus, le signifiant de l'Autre barré. La *logique du fantasme*, comme Lacan le rappelle dans l'ouverte de son Séminaire du même nom en 1966, est nécessitée par la fonction du retour ou de la répétition.

> Répéter, ce n'est pas forcément répéter indéfiniment. [599].

---

[596] Lacan J. : Proposition du 9 Octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.251
[597] *Ibid.*, p.251-252
[598] Lacan J. : Proposition du 9 Octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.254
[599] Lacan J. : La logique du fantasme, *op. cit.*, leçon du 16 novembre 1966

Les termes centraux du fantasme, du transfert, du sujet-supposé-savoir sont dès lors construits en relation à la répétition, concept fondamental de la psychanalyse que Lacan rénove, le disjoignant de toute reproduction imaginaire du même telle qu'elle organise classiquement le transfert conçu comme répétition – *Wiederholen* n'est pas *Reproduzieren* - le conjoignant à la catégorie du réel comme *rencontre manquée*, en une réélaboration de l'intuition freudienne de *l'Au-delà du principe du plaisir*, du trauma et de la répétition traumatique, dont les phénomènes furent saisis dans les cauchemars des névroses de guerre, ceux de l'Homme aux Loups, mais aussi dans le transfert négatif, marqué de masochisme.

> Le réel est au-delà de l'*automaton*, du retour, de la revenue, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir. Le réel est ce qui gît toujours derrière l'*automaton*, et dont il est si évident, dans toute la recherche de Freud, que c'est là ce qui est son souci.[600]

Dans le séminaire l'Identification, Lacan construit la répétition comme issue du *trait unaire,* I, marquant le sujet, dont le prototype est le sujet cartésien ou sujet de la science. Le cogito est ce qui se supporte de la fonction du trait unaire, laquelle efface le rapport signe-chose.

> Cet un comme tel en tant qu'il marque la différence pure c'est lui à quoi nous allons nous référer pour mettre à l'épreuve (...) les rapports du sujet au signifiant. Il faudra d'abord que nous distinguions le signifiant du signe, et que nous montrions en quel sens le pas qui est franchi est celui de la chose effacée. [601]

L'algorithme du transfert procède du même modèle, qui écrit la représentation signifiante du sujet cartésien et le savoir supposé de l'articulation signifiante, signification qui tient la place de la mise en suspens du lien référentiel. Le pas de la chose effacée est en effet cartésien : dans la connaissance de la mathesis, l'appréhension des objets est différentielle et non directe. Les objets, le rouge ou le blanc, entrent dans la connaissance au titre des figures arbitraires, et ce qui est représenté ne l'est qu'à titre d'une supposition, garantie par Dieu. Aussi le sujet qui s'en déduit est certain quant à l'existence, nul quant à l'essence, indéterminé. Mais Descartes ne se contente nullement de la ponctualité évanouissante du cogito, et tout son effort consiste à donner à son « je pense » une assise beaucoup plus solide, en effectuant en quelque sorte un transfert de la marque unaire qui supporte le *je pense,* marque symbolique purement différentielle, ne permettant donc aucune identité à soi autre que de pure différence, à l'imaginaire : pour Descartes, à la perception, la sensation, dont son être se déduit. Ainsi il remarque d'abord :

> Et ainsi, je reconnais certainement que rien de tout ce que je puis comprendre par le moyen de l'imagination, n'appartient à cette connaissance que j'ai de moi-même (...).

Pour immédiatement conclure :

> Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense.[602]

Or, pour Lacan, il y a de l'une à l'autre de ces assertions un *gap.*

Comment s'opère ce transfert de la marque unaire à l'être pensant pour Descartes ? La Nature, selon Descartes, offre des « signes » dont l'« être d'entendement », peut abstraire des figures ou idées, purement différentielles. Ce sujet de l'entendement ne peut jamais, selon Descartes, être trompé par aucune expérience, pourvu qu'il ait seulement l'intuition précise de la chose qui lui

[600] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux…, *op. cit.*, p.53-54
[601] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 17 janvier 1962
[602] *Ibid.*

est présentée, au titre d'une chose, et pourvu qu'il ne juge pas que l'imagination reproduise fidèlement les objets perçus par les sens, ni que les sens révèlent les véritables figures des choses. Les objets entrent dans le savoir au titre d'être comptés pour un, c'est-à-dire indexés d'une lettre algébrique, impliquant la dissolution de tout savoir immédiat déterminé par le sensible. Les *Regulae* visent en effet à établir une séparation absolution étanche entre, d'une part le savoir qu'Ego élabore — les fondements de la *mathesis universalis*, — et d'autre part, la réalité naturelle qui se présente comme relevant d'un savoir prétendument immédiat ; il s'agit d'en éliminer toute équivocité. Lacan commente cette disjonction telle que formulée dans les *Méditations*, incarnée par l'évaporation du bloc de cire en une simple étendue. Après cette opération :

> Il n'y a plus de rapport entre le signifiant et aucune trace naturelle, (...) et très nommément la trace naturelle par excellence que constitue l'imaginaire du corps. Ce n'est pas que cet imaginaire puisse être radicalement repoussé, mais il est séparé du jeu du signifiant. Rien à en faire que d'en vivre, de cet imaginaire théorie des passions, mais surtout ne pas penser avec. L'homme pense avec un discours réduit aux évidences de ce qu'on appelle la lumière naturelle, c'est à dire une algèbre, un groupe logistique qui, dès lors, aurait pu être autre si Dieu l'avait voulu.[603]

L'expérience du bloc de cire approché du feu permet à Descartes de mettre en évidence que le jugement ne se supporte pas fondamentalement de l'inspection de la chose, de l'imaginaire donc, mais d'un au-delà, le cogito, selon Lacan le trait unaire qui le supporte.

> N'est-ce pas que j'imagine que cette cire étant ronde est capable de devenir carrée, et de passer du carré en une figure triangulaire ? Non certes, ce n'est pas cela, puisque je la conçois capable de recevoir une infinité de semblables changements, et je ne saurais néanmoins parcourir cette infinité par mon imagination, et par conséquent cette conception que j'ai de la cire ne s'accomplit pas par la faculté d'imaginer. [604]

En effet, c'est parce qu'ego est capable de concevoir une infinité de changements dont il ne peut pourtant faire l'exhaustion qu'il peut inférer que l'acte du jugement n'est pas un acte d'imagination, mais qu'il relève de la pure pensée. Lacan lit cette assertion de Descartes comme marque de l'identification à *l'Einziger Zug* qui supporte le sujet et son monde : l'identité de la cire à elle-même dans l'infinité de ses formes est soutenue par le trait unaire du cogito. Le concept même de la matière comme étendue dénudée de la variété de ses qualités pour être seulement accessible au chiffrage se fonde de la répétition du trait unaire.

L'infini, issu de la répétition du trait, est alors élevée à la figure d'altérité qui permet à Descartes d'asseoir la distinction de la pensée et de l'étendue. La pensée peut être posée comme un point extérieur à l'étendue indéfinie, et Descartes se prendre pour une *res cogitans*, la chose qui pense l'étendue sans s'y confondre. Là est le point d'articulation et de séparation de l'être et de la pensée que Lacan conteste avec les formules de l'aliénation et de la séparation, disjoignant le cogito en alternatives irréconciliables : ou je ne pense pas, ou je ne suis pas.

Que l'infinitude, attribut par excellence du Dieu cartésien, à l'horizon de l'étendue de la répétition, résulte d'un déplacement de la marque unaire du sujet à l'Un Autre rend raison de l'assertion de Lacan selon laquelle le transfert se motive « *suffisamment de la primarité signifiante du trait unaire* ».[605] Mais Lacan ajoute que la séparation qui donne son assise au sujet métonymique se joue dans le fantasme, « *étoffe de ce Je primordialement refoulé* », à partir de la mise en fonction dans cette formation de la perte de jouissance ou d'être corrélative de la répétition. C'est par

[603] *Ibid.*
[604] Descartes R. : Oeuvres et lettres de Descartes, *op. cit.*, p. 280 (Méditation seconde).
[605] Lacan J. : Compte rendu du séminaire l'acte psychanalytique, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.377

cette perte même que s'opère le transfert de la propriété unaire du signifiant au sujet du savoir.

Aliénation et séparation

Contemporain de la Proposition d'Octobre, le séminaire de Lacan de 19966-1967 s'attache à formaliser la *logique du fantasme,* seule à même d'élucider le rapport du sujet à la jouissance. Commentant le mathème du fantasme, ($ \$ \lozenge a$), il énonce :

> Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle *petit(a). Petit(a)* est un objet dont ce que j'appelle cette année « *faire la logique du fantasme* », consistera à déterminer le statut : le statut, précisément dans un rapport qui est un rapport logique à proprement parler.[606]

Lacan souligne que quelque soit le registre convoqué par le fantasmatique, la fantaisie, l'imaginaire, c'est en termes logiques qu'il peut être le lieu d'élucidation de la fonction de l'objet.

> Aussi bien le trait imaginaire de ce qu'on appelle l'objet(a), vous apparaîtra-t-il mieux encore, à mesure que nous marquerons ce qui permet de le caractériser comme valeur logique, être beaucoup moins apparenté, il me semble, au premier abord, avec le domaine de ce qui est, à proprement parler l'imaginaire. L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule. L'objet(a) est d'un autre statut. [607]

Sa formule écrit un « lien », une « connexion », entre le sujet et l'objet a. Ce lien nouveau prend la relève du rapport dialectique du sujet et de l'Autre que Lacan a élaboré au début de son enseignement, est écrit au moyen du signe <>, le poinçon.

Freud distinguait avant lui dans le fantasme un composé hétéroclite de deux éléments qui se nouent l'un à l'autre par soudure : la satisfaction auto-érotique tirée d'une zone érogène se soude à une représentation. Lacan développe avec le poinçon la nature de la connexion entre le sujet du signifiant et la jouissance que concentre l'objet a, en offrant une série de lectures possibles de ce signe, dont ces quelques unes : il est le signe de l'inégalité, < ou >, en fonction dans les séries convergentes ; vectorisé, il est le modèle de la bande de moebius ou d'autres figures topologiques, et désigne une structure de bord ; enfin il rassemble le signe de la réunion, $\cup$, et celui de l'intersection, $\cap$, opérations au moyen desquelles Lacan construit l'aliénation et la séparation.

L'aliénation-séparation est une écriture des rapports du sujet et de l'Autre, rapports qui se formulent donc à la fois en termes de disjonction et conjonction logique, et que Lacan rapproche du cogito cartésien.

> C'est dans la démarche cartésienne que le vel a été pris pour la première fois comme constituant de la dialectique du sujet, dès lors inéliminable dans son fondement radical [608]

Cette construction de Lacan, très conséquente puisqu'elle est amenée à formuler la causation du sujet, mais aussi le trajet logique de la cure, s'élabore au moyen des opérations ensemblistes de la réunion et de l'intersection.

- L'union consiste à prendre tous les éléments qui appartiennent aussi bien au premier ensemble qu'au second, mais pas aux deux en même temps : à l'un *ou* à l'autre. Elle est la

[606] Lacan J. : La logique du fantasme, Le séminaire 1966-1967, inédit, leçon du 16 novembre 1966
[607] *Ibid.*
[608] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, *op. cit.*, p 202

version ensembliste de l'addition arithmétique ; soit la réunion d'un ensemble de cardinal 1 et d'un ensemble de cardinal 3 : $1 \cup 3 = 3$.

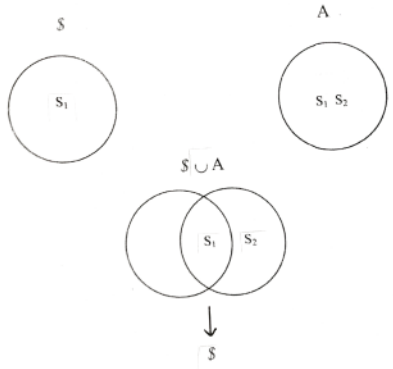
- L'intersection, elle, ne considère que les éléments qui appartiennent à la fois à un ensemble *et* à l'autre. Elle est la version ensembliste de la soustraction arithmétique ; soit un ensemble de cardinal 1 et d'un ensemble de cardinal 3 : $3 \cap 1 = 1$

Par comparaison avec les opérations arithmétiques classiques, on constate des effets de perte que Lacan exploite.

Aliénation

> Le sujet apparaît d'abord dans l'Autre, en tant que le premier signifiant, le signifiant unaire, surgit au champ de l'Autre, (…) il représente le sujet pour un autre signifiant, lequel autre signifiant a pour effet l'aphanisis du sujet. D'où la division du sujet — lorsque le sujet apparaît quelque part comme sens, ailleurs il se manifeste comme fading, comme disparition. Il y a donc, s'il on peut dire, affaire de vie ou de mort entre le signifiant unaire et le signifiant binaire, cause de sa disparition. Le Vorstellungsrepräsentanz, c'est le signifiant binaire. Ce signifiant vient à constituer le point central de l'Urverdrängung — de ce qui, à être passé dans l'inconscient sera, comme Freud l'indique dans sa théorie, le point d'Anziehung, le point d'attrait, par ou seront possibles tous les autres refoulements.[609]

Afin de déplier le propos de Lacan, il faut partir du temps inaugural où ce qui n'est pas encore le sujet est marqué par le trait unaire, et considérer que cette inscription première du sujet dans le champ du signifiant s'écrit sous la forme d'un ensemble constitué d'un élément, S1, le trait.



Cette première marque ou identification au signifiant est corrélative d'un évanouissement du sujet, dès que l'ensemble compte un signifiant :

> Avant que du seul fait que ça parle de lui, (…) il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant. [610]

Voici le second ensemble, A, l'Autre, représenté à droite, dont les éléments sont S1 et S2 : le savoir, le lieu de la chaîne signifiante, le sens.

« *Le sujet se trouve au vel d'un certain sens à recevoir ou de la pétrification* »[611] sous un S1 hors-sens. Choix fondamental, entre d'un côté l'épinglage sous ce S1 pétrifiant, où se branchent les phénomènes de la psychose, le « tu es » de l'identification primordiale, et de l'autre le choix du sens, dans le registre de la question sur le sexe et l'existence. Dès lors, *l'insondable choix de l'être*

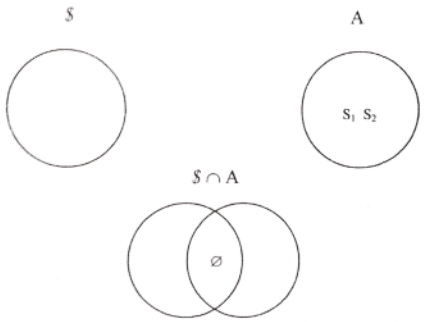
[609] *Ibid.*, p.199
[610] Lacan J. : Position de l'inconscient, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.835
[611] *Ibid.*,

s'articule entre être et sens. Du côté de l'être, il y a pétrification, du côté du sens il y a nécessairement méconnaissance : si le sujet fait le choix du sens à recevoir de S2, il n'aura plus S1 à sa disposition. C'est pour cela que Lacan fait du S2 l'*Urverdrängung*, le point d'attrait de l'inconscient, par où se perd la marque du sujet, en même temps que l'Autre du sens est amputé d'une part de non-sens : « *c'est bien du champ de l'Autre que ce non-sens relève, quoique produit comme éclipse du sujet.* » L'aliénation produit la chute du signifiant du sujet, et c'est cette opération que Lacan identifie comme étant celle du cogito :

> Le sujet ne peut être en dernière analyse rien d'autre que ce qui pense : « donc je suis », ce qui veut dire que le point d'appui, l'ombilic comme dirait Freud, de ce terme du sujet n'est proprement que le moment où il s'évanouit sous le sens, où le sens est ce qui le fait disparaître comme être, car ce « donc je suis » n'est qu'un sens.[612]

Séparation

Le second temps de la séparation formulé au moyen de l'intersection indique comment l'objet a se noue au sujet divisé.



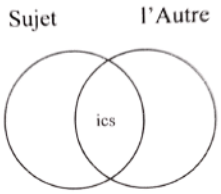
L'ensemble du sujet est vide ; l'ensemble de l'Autre contient {S1, S2}, mais aussi bien l'ensemble vide dont une propriété essentielle dans la théorie des ensembles est d'être inclus dans tout ensemble. Aussi entre l'ensemble vide $ et {S1, S2}, il y a une intersection qui est l'ensemble vide lui-même. Le tour de force de Lacan consiste à identifier l'intersection vide à la production de l'objet a.

Il est posé par Lacan comme produit du recouvrement du manque par le manque, *part prise du manque au manque*, par quoi le sujet vient à retrouver dans le désir de l'Autre son équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient. Ce que le champ vide du sujet et le champ barré de l'Autre ont en commun, leur « tragédie commune », est ce manque d'où advient l'objet a, quand le sujet se sépare de l'Autre pour se conjoindre à son manque.

> Par cette voie, le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre suivant le tracé que Freud découvre comme la pulsion la plus radicale et qu'il dénomme : pulsion de mort. [613]

À cette place où la partie commune au sujet et de l'Autre est une intersection vide, Lacan place une série de termes :

[612] Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse , Le Séminaire (1964-65), inédit, leçon du 16 décembre 1964.
[613] Lacan J. : Position de l'inconscient, *in* Ecrits, *op. cit.,* p.843



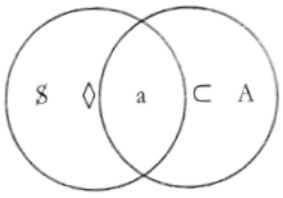
Ici l'inconscient comme la coupure en acte entre le sujet et l'Autre, coupure impliquant à la fois le refoulement et l'objet partiel, mais aussi le phallus, car l'Autre du signifiant peut prendre la valeur de l'Autre du sexe opposé. Dans l'intersection vide, la copule n'unit qu'à manquer là où elle serait vraiment copulatoire. « *Le vivant n'a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions partielles* », c'est-à-dire par la voie des objets a qu'il peut inscrire dans le manque de l'Autre. Le sujet comble ce manque en y plaçant les objets a produits par coupure, le sein, qui appartient au corps de l'Autre, ou bien le regard ou la voix qu'il prélève sur l'Autre, équivalent du corps du prélèvement des objets.

Lacan met en évidence deux valeurs du sujet, le vide, $\$$, ou encore (- φ) valeurs négatives, et une valeur positive sous cette forme particulière du reste, l'objet a, qui viennent alternativement s'inscrire à la place de recouvrement du champ du sujet et du champ de l'Autre, ou du champ de l'être et du champ de la pensée, selon la reformulation ensembliste du cogito. Ces deux versants se retrouvent dans le mathème plus tardif du discours du maitre, où il distingue la place de l'effet ou de la vérité, où s'inscrit le sujet effacé, et à droite la place du produit, l'objet a.

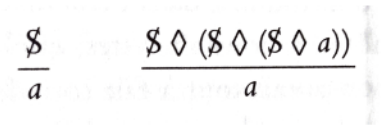
$$\frac{M}{\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}}$$

Deux modes donc d'articulation du sujet, soit par aliénation, c'est la représentation du sujet par un autre signifiant ; soit par séparation, qui écrit le rapport du sujet à l'objet, le fantasme, lequel devient l'*étoffe* de ce sujet refoulé, ce dont il *« se pare »*. La castration, *réversible d'un des termes à l'autre* de la formule du fantasme, frappe ou bien le sujet, $\$$ disparu dans l'aliénation, ou bien l'Autre, S (Ⱥ), au point où entre en fonction l'objet a.

La particularité du fantasme du névrosé est le report de l'objet dans l'Autre : après l'avoir situé tout entier au champ de l'Autre dans le séminaire *l'Angoisse*, Lacan en situe un seul pied dans l'Autre, le a.



Deux ans plus tard, dans *D'un Autre à l'autre*, Lacan articule à nouveau le lien du fantasme et de la répétition, dans l'écriture de ce schéma.



> La réitération du signifiant qui représente le sujet, S barré, par rapport à lui-même est corrélative du a placé ici sous la barre. Inversement, le rapport du sujet et de l'objet prend ici consistance en (S<>a), où se produit quelque chose qui n'est plus ni sujet, ni objet, mais qui s'appelle le fantasme. Dès lors, les autres signifiants, s'enchainant, s'articulant, et du même coup se gelant dans l'effet de signification, peuvent introduire cet effet de métonymie qui soude le sujet. [614]

L'articulation est complexe, qui fait de la perte de l'objet la cause de la répétition et de la répétition ce qui donne consistance à l'objet dans le fantasme, le plus-de-jouir, et à son effet de signification. L'objet a désigne la faille dans l'identité, ce qui rend compte que ce qui se répète —une première et mythique jouissance, la première expérience freudienne de la satisfaction — se répétant, diffère, à la fois impliquant une perte à la fois produisant une jouissance excédentaire. Commentant à nouveau le *on bat un enfant* freudien, il remarque que la diversité des positions du sujet – au niveau du on, au niveau du *bat-* tend à en faire un « *être solidaire* », « *comme s'il pouvait y avoir un sujet de tous les signifiants* ». Le fantasme est ce qui donne au sujet son illusoire unité, sous forme d'une soudure ou d'un gel des signifiants qui le représentent, et qui « *fait que nous pouvons unifier un sujet comme sujet de tout un discours* ».[615] C'est l'objet a produit dans le fantasme qui fait la cohérence du sujet en tant que moi. Mais

> l'analyste articule l'objet a pour ce qu'il est, à savoir cause du désir, c'est-à-dire de la division du sujet, de ce qui introduit dans le sujet ce que le cogito masque, a savoir qu'à côté de cet être dont il croit s'assurer, le a est, essentiellement et d'origine, manque.[616]

Les rapports du fantasme à la structure de l'Autre comme ceux du savoir et de l'être du Je, le sujet du fantasme, sont examinées au long du Séminaire, autour d'une thèse : que le sujet-supposé-savoir n'est rien d'autre que l'espoir du rassemblement du Je, lequel désigne le sujet du fantasme.

Lacan écrit l'ensemble de l'Autre, auquel appartiennent deux éléments : S1 et S2, l'appareil minimal du signifiant, puis construit une paire ordonnée traduisant la représentation du sujet par un S1 pour un S2. Une paire ordonnée est une fonction définie sur un ensemble qui se présente comme réunion de deux sous-ensembles : ici le singleton de S1 (ou sous-ensemble à un élément) {S1}, et le sous-ensemble maximal {S1, S2}, le savoir.

---

[614] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, le Séminaire livre XVI, *op. cit.*, p. 23
[615] *Ibid.*, p.22
[616] *Ibid.*, p.344

$$A \{\{S1\}, \{S1, S2\}\}$$

L'ensemble A s'inclut lui-même sous la forme du sous-ensemble { S1, S2}, lequel écrit une coexistence du sujet et du savoir — c'est-à-dire le sujet-supposé-savoir, noté dans l'algorithme du transfert d'une façon formellement très semblable :

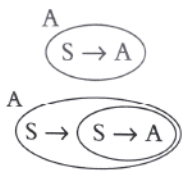
$s(S^1, S^2, \ldots S^n)$

> le grand A, si nous le définissons comme s'incluant possiblement, c'est-à-dire devenu savoir absolu, a cette conséquence singulière que ce qui représente le sujet ne s'y inscrit, ne s'y manifeste que sous la forme d'une répétition infinie, comme vous l'avez vu s'inscrire sous la forme de ce S, grand S, dans la série de parois du cercle où ils s'inscrivent indéfiniment[617].

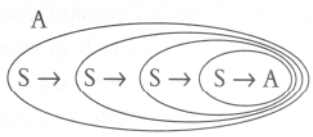
Lacan se réfère à la réécriture de cet ensemble qu'il a donnée peu avant, de façon moins rigoureuse mathématiquement, mais sans doute plus didactique. Elle a de plus l'avantage d'être plus conforme à l'écriture des vecteurs du graphe, la représentation du sujet s'y écrivant au moyen de la paire ordonnée S → A : où A est l'autre signifiant, mais aussi bien l'Autre, le trésor des signifiants, multiplicité subsumée sous la lettre A.

> Qu'en est-il de poser comme signifiant d'une relation un signifiant qui intervient dans cette relation même ? [618]

Puisque l'Autre est le lieu des signifiants, il est nécessairement le lieu de leurs relations, aussi il est possible, si A= (S→A), de remplacer le A dans la parenthèse par la valeur de cette égalité : A = (S →(S→A))



Première réécriture



Réécriture en série

> Nous allons avoir une série de cercles (…) et une répétition indéfinie du S sans que nous puissions jamais arrêter le recul, si je puis dire, du A. [619]

Rien là de l'ordre d'une élimination de l'Autre ou d'une réduction de la distance, nous dit Lacan, seulement une insaisissabilité, que Lacan identifie à l'*Urverdrängung*, laquelle équivaut à l'impossibilité stricte d'écrire la relation du sujet et de l'Autre en un nombre fini d'étapes. De ne s'inscrire que comme répétition infinie, le sujet est exclu de ce qui est posé comme savoir absolu.

> Le sujet, au regard de ce qui le rapporte à quelque chute de la jouissance, ne saurait se manifester que comme répétition et répétition inconsciente. C'est donc une des limites autour de quoi

[617] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, le Séminaire livre XVI, *op. cit.*, p. 74
[618] *Ibid.*, p.57. c'est-à-dire : qu'en est-il de déstratifier l'ensemble des signifiants, d'appliquer l'axiome « il n'y a pas de métalangage » ?
[619] *Ibid.*, p.59

> s'articule le lien du maintien de la référence au savoir absolu, au sujet supposé savoir, comme nous l'appelons dans le transfert, avec cet index de la nécessité répétitive qui en découle qu'est logiquement l'objet a. L'index de l'objet petit a est ici représenté par les cercles concentriques. [620]

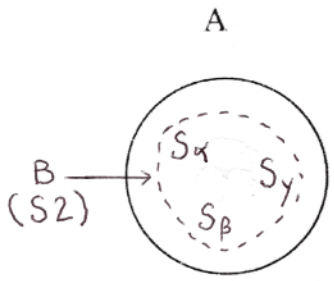
Si l'Autre est posé comme savoir absolu, s'incluant lui-même, le sujet en est rejeté. Le lien du transfert à la répétition est celui par lequel le sujet ne cesse de s'inscrire comme infinie répétition hors du lieu du savoir. Il est essentiellement exclu du rapport à ce qui est posé comme savoir se sachant lui-même, ou sujet-supposé-savoir, qui n'apparaît ici que comme le mirage de la conjonction du sujet et du savoir dans le cercle intérieur.

Lacan pose alors la question inverse :

> Qu'en est-il si l'Autre ne contient pas son propre signifiant ? Est-il possible que, sous cette autre forme, le sujet puisse se subsumer d'une façon telle que, sans rejoindre l'ensemble ainsi défini comme univers du discours, il pourrait être sûr d'y rester inclus ? [621]

Posons que A contient seulement des signifiants tous distincts de ce qu'il est comme A. S alpha, S bêta, S gamma « ne s'appartiennent pas à eux-mêmes », mais appartiennent tous à A comme à leur Autre. Ce sont tous des éléments qui représentent le sujet, des S1.

Nous allons alors former dans A le sous-ensemble B des éléments de A qui ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, c'est-à-dire le sous-ensemble ordinaire de A ; le sous-ensemble B ainsi construit est S2, *celui pour qui tous les autres représentent le sujet, celui qui les subsume comme sujet.*



B, comme représenté sur le schéma, est inclus dans A : il en est un sous-ensemble, le sous-ensemble ordinaire de A. Pourtant, B n'est pas un élément de A, il n'appartient pas à A. Autrement dit, A ne le « reconnaît » pas pour un des éléments qu'il rassemble, ce qui est facilement démontrable : l'affirmation $B \in A$ conduit à une antinomie.

En effet, supposons que B soit élément de A, de deux choses l'une :

- ou bien B est ordinaire, il n'est pas élément de lui-même ; alors il est un élément du sous-ensemble ordinaire de A, c'est-à-dire B, donc il est élément de lui-même : il est évènementiel.

- ou bien B est évènementiel, il est élément de lui-même ; alors il n'est pas élément du sous-ensemble ordinaire de A, c'est-à-dire B, donc il n'est pas élément de lui-même : il est ordinaire.

Aussi, si B appartient A, on obtient une inconsistance logique :

Si $B \in A$, alors $(B \in B) \leftrightarrow (B \notin B)$

On conclut donc que le sous-ensemble ordinaire de A n'est pas élément de A, $(B \notin A)$

L'ensemble B que Lacan identifie à S2, rassemblant les signifiants du sujet, celui pour lequel le sujet est représenté, ne peut s'inscrire dans l'Autre comme un de ses éléments.

---

[620] *Ibid.*, p.74
[621] *Ibid.*

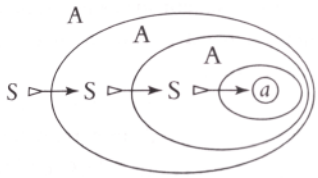
> Si vous rassemblez quoique ce soit dont vous pourriez énoncer ce jugement "C'est le sujet", le terme nécessité par ce rassemblement sera forcément à situer hors de cette totalité.[622]

Aussi

> À la demande Qui est-Je, la structure même répond par le refus, S(Ⱥ), signifiant de l'Autre barré [623].

Le champ même de l'Autre est « en forme de a », selon l'expression de Lacan, index de la répétition représentée par les parenthèses successives.

> Cet en forme s'inscrit dans une topologie où il se présente au niveau de ce champ comme le trouant.[624]



> Il est ici à une place que nous pouvons désigner du terme d'extime, conjoignant l'intime à la radicale extériorité. C'est à savoir que c'est en tant que l'objet a est extime, et purement dans le rapport instauré de l'institution du sujet comme effet de signifiant, et comme par lui-même déterminant dans le champ de l'Autre une structure de bord [625]

Cette structure est l'objet a, « *pour autant que l'objet a est le trou qui se désigne au niveau de l'Autre comme tel quand il est mis en question dans sa relation au sujet* »[626] La structure de bord de l'Autre est identifiée par Lacan au plan projectif qui modélise le fantasme de puis le début des années 60.

> Cette fuite qui fait que c'est en son intérieur même qu'une enveloppe trouve son dehors, n'est pas autre chose que ce que nous avons dessiné jadis sous la forme topologique du plan projectif. [627]

C'est en raison de sa situation topologique que l'objet a peut fonctionner comme équivalent de la jouissance dans le fantasme, laquelle est dans cette structure projetée à l'infini.

III- Le cadre du savoir

« L'en réserve » logique

Quel est le rapport que l'analyste entretient avec le sujet-supposé-savoir ? du savoir supposé, il ne sait rien : le Sq de la ligne supérieure est séparé des signifiants de la ligne inférieure. L'analyste ne sait rien des signifiants supposés présents dans l'inconscient, mais il n'a pas à se

[622] *Ibid.*, p.83
[623] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, le Séminaire livre XVI, *op. cit.*, p.88
[624] *Ibid.*, p.301
[625] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, *op. cit.*, p.249
[626] *Ibid.*, p.60
[627] *Ibid.*, p.249

satisfaire de savoir qu'il ne sait rien. Il doit savoir quelque chose de la « méprise du sujet supposé savoir », comme Lacan traduit le *Vergreifen* freudien de l'acte manqué, « *dépassant le Begriff (ou la prise)* ».

> Ce qu'il a à savoir peut-être tracé du même rapport "en réserve" selon laquelle opère toute logique digne de ce nom. Ca ne veut rien dire de "particulier", mais ça s'articule en chaînes de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une le non-su s'ordonne comme cadre du savoir. [628]

Lacan donne deux indications sur la façon d'entendre cet « *en réserve* » : un propos sur le zéro, référence à Frege, et une allusion au transfini cantorien, que Lacan donne pour un savoir opérant : « *L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple* »[629]. Quel est l'en réserve dont Cantor a procédé pour « trouver » les transfinis ? C'est à « *tripoter diagonalement des décimales* »,[630]que Cantor fit surgir d'une suite de nombres une série d'éléments supplémentaires, qui ne lui appartenaient pas, et qui pourtant s'y logent en un recel à proprement parler insituable avant lui : « *Où étaient-ils, avant* ? », interroge Lacan.

Cantor démontre que l'ensemble **R** des nombres réels n'est pas dénombrable, contrairement à **N** l'ensemble des entiers, infini mais dénombrable. Cantor considère l'intervalle {0,1} de **R**, lequel génère une suite de nombres rn appartenant à cet intervalle. Cette liste étant indicée par des nombres naturels, r1, r2, r3,… rn, on considère donc la bijection des ensembles **N** et **R**.

Soit un tel tableau infini (les indices de rang verticaux comme les suites horizontales sont infinis) :

$r_1 = 0, \mathbf{0}\,1\,0\,5\,1\,1\,0\ldots$

$r_2 = 0, 4\,\mathbf{1}\,3\,2\,0\,4\,3\ldots$

$r_3 = 0, 8\,2\,\mathbf{4}\,5\,0\,2\,6\ldots$

$r_4 = 0, 2\,3\,3\,\mathbf{0}\,1\,2\,6\ldots$

$r_5 = 0, 4\,1\,0\,7\,\mathbf{2}\,4\,6\ldots$

$r_6 = 0, 9\,9\,3\,7\,8\,\mathbf{1}\,8\ldots$

$r_7 = 0, 0\,1\,0\,5\,1\,3\,\mathbf{0}\ldots$

…

En choisissant dans cette liste une diagonale de décimales : 0, 014021… (en caractères gras sur le schéma), Cantor, construit un nombre réel en ajoutant 1 à chaque décimale : 0,125132… Or ce nombre ne peut exister en aucun rang de la suite rn, puisqu'il serait alors différent de lui-même. Cantor démontre ainsi que dans **R** se trouve toujours un élément en excès sur le dénombrable **N** : tous deux sont des ensembles infinis, mais **R** est toujours « plus grand » que **N**, il contient toujours un élément supplémentaire. Il en contient en fait une infinité.

Cette méthode diagonale a permis à Cantor de démontrer que l'ensemble des parties d'un ensemble est plus grand que cet ensemble. Le théorème de Cantor s'énonce : il n'existe pas d'application surjective de l'ensemble E sur l'ensemble de ses parties P(E). Donc le cardinal de P(E) est supérieur à celui de E : Card P(E)> Card E.

---

[628] Lacan J. : La proposition du 9 octobre 1967…, *op. cit.*, p. 249
[629] Lacan J. : La proposition du 9 octobre 1967…, *op. cit.*, p. 249
[630] Lacan J. : La méprise du sujet-supposé-savoir, *op. cit.*, p.336-337

Une des conséquences de ce théorème est la découverte quelques années plus tard par Cantor que l'ensemble de tous les ensembles n'existe pas : si un tel ensemble existait, P(E) serait élément de E et donc : Card P(E)< Card E Russell s'inspira de la méthode de Cantor pour démontrer les antinomies de la théorie frégéenne des ensembles, et permit de construire une version simple de la démonstration du théorème de Cantor :

Dans l'ensemble A, on considère le sous-ensemble ou la partie B formée des éléments x de A qui ont la propriété de ne pas s'appartenir à eux-mêmes. Or B est inclus dans A, il en est une partie, mais n'appartient pas, n'est pas un élément de A, au contraire des x qu'il rassemble. La contradiction oblige à rejeter la thèse : B$\notin$A, B n'appartient pas à A, mais il est élément de l'ensemble des parties de A : B $\in$ P(A), c'est-à-dire, formule équivalente, qu'il est inclus dans A : B $\subset$ A. il y a toujours au moins un élément des parties de A qui n'est pas élément de A. L'inclusion est en excès sur l'appartenance, il est impossible que toute partie d'un ensemble lui appartienne.

Le théorème de l'excès de l'inclusion sur l'appartenance permet à Cantor de construire la notion de transfini, en démontrant que Card P(A)> Card A.

Dans le cas de l'ensemble **N** des entiers naturels, ensemble infini *dénombrable*, P(**N**) est manifestement infini (il contient **N**) mais selon ce théorème, P(**N**) ne peut être mis en bijection avec **N** : il serait donc non dénombrable. En 1883, Cantor décide dans ses *Grundlagen* de prolonger ainsi le concept de cardinal aux ensembles infinis et parle de nombre *transfini* (*au-delà du fini*). Il crée le symbole de l'aleph 0, première lettre de l'alphabet hébreu et cardinal de **N**, le « plus petit » des transfinis, sorte de « point à l'infini » au bord de la suite des entiers. Reste la question de savoir quel est le cardinal de l'ensemble des parties de **N,** P(**N**) : premier ensemble non dénombrable, équivalent à l'ensemble **R** des nombres réels, Cantor appelle aleph 1, son cardinal transfini.

De ce geste par lequel Cantor, au grand dam de son maître constructiviste Kronecker, asserte l'existence de l'infini en acte, en s'inspirant de ce qui est pratiqué en géométrie projective, à savoir d'inclure l'infini sur le plan des points à l'infini et donc s'autoriser à calculer à l'aide d'un point où l'infini est comme transporté, Lacan indique que l'analyste, « *son désir ne fut-il pas, lui, transfini* » a à en prendre de la graine. La série des signifiants que Lacan écrit dans la parenthèse, indicée de nombres entiers, (1, 2, 3,… n) met en œuvre un développement indéfini. Leur ordre est indicé d'entiers, dans une sorte de rapport bijectif de l'ensemble appelé inconscient et de l'ensemble des entiers naturels, et, d'une façon tout à affine à l'invention de Cantor, Lacan peut comparer la résolution terminale du transfert dans la première version de la proposition à la profération du signifiant de l'Autre barré, l'Un-en-plus immanent à tout ensemble signifiant :

> C'est pourquoi, qui peut bien articuler ce S(Ⱥ), celui-là n'a nul stage à faire, ni dans les Bien — nécessaires, ni parmi les Suffisances[631]

Dans le tout social, la hiérarchie procède de cet Un-en-Plus, qui est à la fois comme son sommet et son principe transcendant. C'est la raison pour laquelle Lacan double son propos sur la fin de la cure d'un propos sur l'ordre des sociétés et la hiérarchie qui y règne et demande à ce que la proposition soit lue sur le fonds de *Situation de la psychanalyse en 1956*. Il indique ainsi la solidarité entre le rapport de l'analyste au savoir et la réponse en termes de hiérarchie et d'exigence d'Un-en-plus incarné dans le groupe.

[631] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre…, *op. cit.*, p.586

« *Ces transfinis, qui les savait avant ?* » écrit-il dans la *Méprise du sujet supposé savoir*. Lacan tranche dans le débat entre découverte et invention, en mettant en valeur le désir qui le soutient, et l'acte par lequel, au point même de la faille du sujet-supposé-savoir, l'existence du transfini est soutenue — *« aventure qui ne fut pas précisément gratuite »*[632] — pointe-t-il, dans une allusion à la psychose de Cantor.

> Ou peut-on dire que le nombre transfini, comme rien que savoir, attendait celui qui devait se faire son trouveur ? si ce n'est en aucun sujet, c'est en quel on de l'être ? [633]

S'il faut faire porter une négation sur le sujet-supposé-savoir – il n'y a pas de sujet-supposé-savoir-, note Lacan, c'est sur le sujet et non le savoir qu'elle doit porter. La destitution subjective est celle de l'Autre - *c'est de l'Autre que choit le (a), comme en l'autre que s'ouvre la béance du (- φ)* - laquelle résout le transfert « *lié au lieu de l'Autre comme lieu où le savoir s'articule illusoirement comme Un* »[634].

Le signifiant de la jouissance

La seconde référence est à Frege, qui a fondé l'arithmétique sur le zéro. Il lui a fallu évoquer l'objet impossible, non identique à lui-même et ne tombant sous aucun concept, pour ensuite le rejeter de la dimension de la vérité, et inscrire à sa place la marque 0, trace de son exclusion. De ce retranchement s'engendre le +1 de l'opérateur successeur, sorte de présence virtuelle du rien chaque fois compté pour 1 : un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté.

> Frege est amené nécessairement à faire partir de l'appui, de l'appoint, de ce concept dont l'assignation de nombre est 0 pour en faire surgir cet 1 inextinguible lui aussi, toujours s'évanouissant, pour — dans sa répétition — s'ajouter à lui-même, mais dans une unité de répétition dont on peut dire, d'elle aussi que jamais on ne retrouve, à mesure qu'elle progresse, ce qu'elle a perdu, sinon cette prolifération qui la multiplie sans limite, qui se manifeste comme présentifiant, d'une façon sérielle, une certaine manifestation de l'infinitude. [635]

Seulement, cet infini par récurrence n'est-t-il pas un pseudo infini ? interroge Lacan.

> La question du sujet dans son rapport à l'Autre n'est pas à penser dans « *un pur creux* », « *d'un 0 initial de la réalité du sujet s'incarnant dans le pur manque* ». Il y a toujours *« un résidu »*, au niveau logique ou apparaît le zéro, l'expérience subjective fait apparaître quelque chose que nous appelons l'objet a.

Le savoir, indique Lacan, n'est pas un registre disjoint de la jouissance. Reprenant ce fil lors du Séminaire *l'Envers de la psychanalyse*, il fait du savoir le moyen de la jouissance :

> le savoir qui nous paraît le plus épuré (…) montre sa racine, en ceci que, dans la répétition, sous la forme du trait unaire pour commencer, il se trouve être le moyen de la jouissance (...). Ce qui apparaît de ce formalisme (…) c'est qu'il y a perte de jouissance. Et c'est à la place de cette perte qu'introduit la répétition, que nous voyons surgir la fonction de l'objet perdu, ce que j'appelle le (a). » [636]

Le lien de la jouissance à la répétition, par lequel Lacan reprend le débat sur la résistance, l'inertie du symptôme, en construisant la jouissance comme inaccessible par le signifiant, située

---

[632] Lacan J. : La proposition du 9 octobre 1967…, *op. cit.*, p. 249
[633] Lacan J. : La méprise du sujet-supposé-savoir, *op.cit.*, p.336
[634] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, *op. cit.*, p.349
[635] Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse 1964-1965, Le Séminaire livre XII, inédit, leçon du 3 mars 1965
[636] Lacan J. : L'envers de la psychanalyse, Le Séminaire Livre XVII, *op. cit.*, p. 53

au lieu du refoulement originaire -« *l'Autre en tant que je ne l'atteins pas* »[637]-, nécessite de concevoir le terme à l'infini qui détermine la position du sujet.

> À son niveau, l'expérience analytique repère le point à l'infini de tout ce qui s'ordonne dans l'ordre des combinaisons signifiantes. Ce point à l'infini est irréductible, en tant qu'il concerne une certaine jouissance laissée problématique, en tant qu'il instaure la jouissance sous un aspect qui n'est plus externe au système du savoir. Ce signifiant de la jouissance, signifiant exclu pour autant qu'il est celui que nous promouvons sous le terme de signifiant phallique, est ce autour de quoi s'ordonnent toutes les biographies à quoi la littérature analytique tend à réduire ce qu'il en est des névroses [638]

Dans ces biographies, dit Lacan, on peut pourtant saisir le choix de la névrose, celui d'un choix entre le point d'impossibilité ou le point à l'infini toujours introduit par l'approche de la conjonction sexuelle, et la face qui en est corrélative, celle d'une insuffisance, d'une immaturité, qui n'est que la projection de cette impossibilité dans les termes de l'impuissance.

Lacan repère les positions respectives de l'hystérique et de l'obsessionnel par rapport à ce terme, le phallus comme signifiant hors système, et aux impasses qui se formulent comme loi de l'Autre quand il s'agit du sexuel.

> Pour l'homme, en tant qu'il a remplir l'identification à la fonction dite du Père symbolique, qui est la seule à satisfaire, et c'est en cela qu'elle est mythique, la position de la jouissance virile dans la conjonction sexuelle est ce qui s'offre au niveau du naturel. C'est, très précisément, ce qui s'appelle être le maître. (…) eh bien, je dirai que l'obsessionnel est celui qui refuse de se prendre pour le maître, car, au regard de ce dont il s'agit, la vérité du savoir, ce qui lui importe, c'est le rapport de ce savoir à la jouissance. De ce savoir, ce qu'il sait, c'est qu'il n'a rien d'autre que ce qui reste de l'incidence première de son interdiction, l'objet a. Toute jouissance est n'est pour lui pensable que comme traité avec l'Autre, par lui toujours imaginé comme entier fondamental. (…) La jouissance ne 'autorise pour lui que d'un paiement toujours renouvelé, dans un insatiable tonneau des Danaïdes (…)[639]

> L'hystérique, et c'est pourquoi ce mode se rencontre plus spécialement chez les femmes, se caractérise de ne pas se prendre pour la femme, alors que, dans cette aporie, les choses s'offrent assez uniment à elle, aussi naturellement que pour l'homme, d'être la femme, d'en remplir le rôle dans la conjonction sexuelle (…) Ce que l'hystérique refoule, dit-on, c'est la jouissance sexuelle. En réalité, elle promeut le point à l'infini de la jouissance comme absolue. Elle promeut la castration au niveau de ce Nom-du-Père symbolique, à l'endroit duquel elle se pose comme voulant être, au dernier temps, sa jouissance. Et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse toute autre, qui, au regard de ce rapport absolu qu'il s'agit pour elle de poser, aurait un caractère de diminution, ce qui est vrai en plus, de n'avoir rien à faire que d'externe, de n'être que du niveau de la suffisance ou de l'insuffisance.[640]

Dans le signifiant, il n'y a que rapport, à perte de vue, et même, comme Lacan le dit, *Bedeutung* générale, celle du phallus, référent latent de toute articulation signifiante, lequel échoue pourtant à recouvrir ce qu'il en est du sexe. L'indéfini rapport signifiant qui assure la représentation du sujet auprès de l'Autre n'entame nullement une fondamentale absence de rapport. Côté obsessionnel ou hystérique, la structure impose la répétition, et l'analyste dans la cure opère dans une structure dont il ne peut rien saisir que la répétition. C'est dire d'une part que le désir de l'analyste opère à viser le point à l'infini de la suite des dits de l'analysant, ou

[637] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, *op. cit.*, p.51
[638] *Ibid.*, p.331
[639] *Ibid.*, p.335
[640] *Ibid.*

des signifiants supposés présents dans l'inconscient, raison pour laquelle Lacan fait de S(Ⱥ) le signifiant de l'interprétation, d'autre part que l'interprétable est constitué par cette répétition, *chaînes de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une le non-su s'ordonne comme cadre du savoir.*

> Nous devons admettre que n'est interprétable que la répétition, et c'est ce qu'on prend pour le transfert (…) la prise de l'analyste dans le forage du a c'est très précisément cela qui constitue l'ininterprétable. Pour tout dire l'ininterprétable dans l'analyse c'est la présence de l'analyste.[641]

C'est pourquoi, au terme de la cure, l'analyste, en fonction d'objet a, « *choit, à devenir la fiction ainsi rejetée* ».

La psychanalyse inclut et doit traiter une problématique d'infinitude, et Lacan met en garde les psychanalystes.

> L'alibi pris de l'impossibilité dans l'insuffisance est aussi bien la pente que prendre la direction (…) de la psychanalyse. [642]

Les modes de « passe » de cet infini sont diversement indiqués par Lacan : ou bien une réversion, une extériorisation topologique qui conjoigne le plus intérieur au plus extérieur, ou encore la construction d'un bord, ou l'invention d'un signifiant.

> Il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel) .[643]

Freud en témoigne, du déchiffrement infini des formations de l'inconscient à l'Analyse finie et infinie. Au-delà des déchiffrements partiels des formations de l'inconscients, Freud affirmait, dans *Les limites de l'interprétation*, que la fonction primordiale du rêver est sans doute d'être une activité de jouissance. Qu'il y ait une jouissance propre au chiffrage est certainement une thèse inédite, dont il faut mesurer l'écart qu'elle impose avec une pratique de déchiffrement du sens comme la difficulté qu'elle impose aux sociétés de psychanalyse qui se fondent, comme le dit Lacan, sur un *« réel (qui) provoque sa propre méconnaissance », « voire sa négation systématique »*[644].

La limite de l'analyse avec Freud

Lors des leçons de janvier 1963, lors du Séminaire *l'Angoisse*, Lacan donne à entendre que la butée sur l'angoisse de castration, dernier terme atteint par Freud dans cette expérience, n'est pas son terme indépassable, mais « la limite de l'analyse avec Freud ». Il annonce que l'objet petit a est le concept qui mènera au-delà des limites freudiennes de l'analyse finie et infinie. Dans le Séminaire XI, en 1964, il esquisse l'analyse du désir de Freud comme ce qui aurait entravé la puissance de l'opération analytique : le désir de Freud de sauver le père et ses « amours avec la vérité » voilaient la fonction de l'acte analytique. Trois ans plus tard, il fait le pas de formuler la fin de l'analyse dans des termes qui sont supposés en permettre une vérification, sinon scientifique, du moins suffisamment logique pour réunir une paradoxale communauté d'expérience.

Lacan l'articule au décours d'un commentaire renouvelé du cas de la jeune homosexuelle en désignant le point où Freud s'est arrêté, et donne à entendre que la fonction de l'objet a dans la cure ouvre à son possible au-delà. Sidi Askofaré, dans son article *« Au delà du complexe*

641 *Ibid.*, p.350
642 *Ibid.,* p.333
643 Lacan J. : Ou pire…, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.551
644 Lacan J. : La Proposition du 9 Octobre 1967…, *op. cit.,* p.244

d'Œdipe » : quel père ?,[645] souligne que ce commentaire de Lacan vise, dans Freud, dans sa pratique, la place du père que Lacan s'est attelé à construire depuis des années. Le maniement de la cure à partir de l'objet est aussi un passage au-delà des termes que Lacan s'est attaché à restaurer dans leur tranchant, la dialectique œdipienne, le père, la vérité.

Des deux temps du commentaire de la jeune homosexuelle par Lacan, en 1954 puis 1963, relevés par Sidi Askofaré pour faire valoir le trajet lacanien, prélevons-en seulement le *niederkommen*, le « laisser tomber », terme central dans le cas. À comparer avec la première lecture du cas en 1954 la question n'est plus celle de la seule signification imaginaire ou symbolique du *niederkommen* et de ses résonnances dans l'accouchement fantasmatique, mais de la fonction du réel dans la cure, que concentre l'objet a.

Dans l'Angoisse, le cas est maintenant construit autour du passage à l'acte de la jeune fille qui se jette dans le vide sous le regard du père ; il se trouve formalisé comme conséquence de « *l'impossible mise en rapport du sujet et de l'objet a* ». Mais le passage à l'acte est aussi, corrélativement, celui de Freud :

> Cette analyse se termine en ceci que Freud la laisse tomber[646].

Ce laisser tomber, passage à l'acte de Freud, est interprété par Lacan comme conséquence de l'embarras où il se trouve : ce Freud « embarrassé » construit par Lacan est à entendre au sens conféré plus tôt au terme « *embarazzada* », enceint de l'objet, embarras auquel Lacan rapporte la décision de Freud d'interrompre le traitement.

Freud explique sa décision par le fait que sa patiente transférait sur son analyste son « radical refus de l'homme », provoqué par la déception venue de son père.

> Je mis donc un terme à l'analyse aussitôt que je pris connaissance de la position de la jeune fille vis-à-vis de son père.

Ce père est pour Freud le père trompé, et toute une partie de la cure se règle en effet autour des rêves menteurs de la jeune fille, qui prétendent la porter vers le sexe auquel sa nature la destinerait quand son discours dément cette option. C'est devant cette menace d'infidélité de l'inconscient que Freud recule, réaffirme que l'inconscient mérite toujours la confiance, et se détourne devant ce que Lacan appelle « ce grippage de tous les rouages » :

> Il ne s'intéresse pas à ce qui les fait gripper, à savoir le déchet, le petit reste… [647]

Cet aveuglement est impliqué selon Lacan par la *passion* freudienne de la vérité.

> C'est le point où Freud refuse de voir dans la vérité, qui est sa passion, la structure de fiction comme étant à son origine.[648]

Or l'amour de la vérité, continue Lacan, opérateur de perpétuelle relance de l'énigme de l'inconscient, implique un point aveugle, qui est pour Freud resté "la" question : *Was will das Weib* ? À quoi Lacan répond : la femme, *'Freud a voulu qu'elle lui dise toute la vérité* »[649], indiquant par-là que la question de Freud est le strict corrélat de sa posture paternelle : « *On se remémore jusqu'à plus soif au bénéfice de celui qui prend la place du père* ». Après l'excommunication, Lacan reprend ce thème : « *Le vrai n'est peut-être qu'une seule et même chose…* » en affirmant que quelque chose n'a jamais été analysé chez Freud.

---

[645] Askofaré S. : « Au-delà du complexe d'Œdipe » : quel père ?, La clinique lacanienne, 2009/2, n°16
[646] Lacan J. : Le séminaire livre X, *op. cit.,* p.152
[647] Lacan J. : L'angoisse, Le séminaire livre X, *op. cit.,* p.152
[648] *Ibid.*, p.152
[649] *Ibid.*

La place de Freud dans la cure, à partir de laquelle la féminité ne peut être que point aveugle, continent noir, refusée, est identifiée par Lacan à celle de l'hypnotiseur, Freud comparant lui-même en effet la cure de la jeune homosexuelle à une hypnose.

> Son analyse faisait un peu l'impression d'un traitement hypnotique, où la résistance se replie de la même façon jusqu'à une frontière déterminée, au-delà de laquelle elle s'avère ensuite invincible.

Ce que Lacan commente en ces termes :

> Freud sent que quelque avance spectaculaire que fasse la patiente dans son analyse, ça lui passe, si je puis dire, comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Et s'il désigne nommément cette place qui est celle du petit a dans le miroir de l'Autre, par toutes les coordonnées possibles, bien sûr sans avoir les éléments de ma topologie, mais on ne peut pas dire plus clairement, car il dit, ici, ce devant quoi je m'arrête, je bute, c'est quelque chose comme ce qui se passe dans l'hypnose. Or, que se passe-t-il dans l'hypnose ? Le sujet, dans le miroir de l'Autre, est capable de lire tout (…) ce qui est spécularisable (…) ce n'est pas pour rien que le miroir, le bouchon de la carafe, voire le regard de l'hypnotiseur sont les instruments de l'hypnose. La seule qu'on ne voit pas dans l'hypnose, c'est justement le bouchon de carafe ou le regard de l'hypnotiseur, à savoir la cause de l'hypnose. La cause de l'hypnose ne se livre pas dans les conséquences de l'hypnose.[650]

Deux ans plus tard, Lacan définit respectivement hypnose et psychanalyse lors d'un commentaire de la psychologie des foules : Freud y livre la formule de l'hypnose, foule à deux, aussi bien que celle de l'autorité du chef, dans les termes de la conjonction de l'objet et de l'idéal du moi.

> Définir l'hypnose par la confusion, en un point, du signifiant idéal où se repère le sujet avec le a, c'est la définition structurale la plus assurée qui ait été avancée. Or, qui ne sait que c'est en se distinguant de l'hypnose que l'analyse s'est instituée ? Car le ressort fondamental de l'opération analytique, c'est le maintien de la distance entre le I et le a [651]

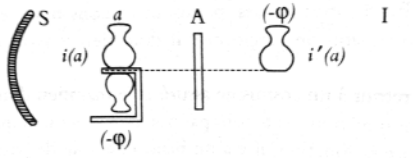


Schéma simplifié

Dans la projection i'(a)de i(a) au champ de l'Autre, il y a une place réservée pour un manque où l'objet cause n'apparaît que comme (-φ), objet manquant, invisible. Le sujet peut y lire tout ce qui est spécularisable, mais non cette cause cernée par un bord. Ce qui manque à l'image atteste que quelque chose est resté investi au niveau du corps propre, et ceci vaut comme métonymie. Voilà pourquoi (a) peut être dit équivalent au phallus comme objet métonymique : l'image i'(a) a valeur phallique parce qu'elle est frappée de ce –φ qui renvoie à l'investissement phallique toujours domicilié dans le corps propre. Le désir a son siège dans ce reste auquel correspond dans l'image ce mirage par où elle est identifiée justement à la partie qui lui manque, et dont la présence invisible donne à l'image sa brillance. Dans le séminaire l'*Angoisse*, Lacan avance l'identité de ce qui ne passe pas à l'image et de la butée freudienne.

> Cet objet a, c'est ce roc dont parle Freud, la réserve dernière irréductible de la libido. [652]

[650] Lacan J. : L'angoisse, *op.cit.*, p.132
[651] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit.*, , p.245
[652] Lacan J. : L'angoisse, Le Séminaire livre X, *op. cit.*, p.127

Réserve pulsionnelle, sa seule traduction subjective est l'angoisse. C'est donc à partir de la localisation de cet objet, dont Freud articule les coordonnées, mais devant lequel il résiste, le sacrifiant à la vérité, que Lacan peut formuler le ressort d'un certain échec de Freud, qui « *restait, pour son analysé le siège, le lieu de cet objet partiel* »,[653] marqué de la valeur phallique, éternisant le transfert. Lacan indique que l'image agalmatique est soutenue par deux éléments hétérogènes, I et a.

> Vous voyez là que le jeu de l'identification, du même coup que la fin de l'analyse, est suspendu dans une alternative entre deux termes qui commandent qui déterminent les identifications du moi, qui sont distinctes sans qu'on puisse les dire opposées, car ils ne sont pas du même ordre.[654]

-d'un côté I, le trait de l'Idéal ou trait unaire, autour duquel se joue le sort des identifications du moi dans leur racine imaginaire mais aussi, ailleurs, le point de réglage « invisible » dans l'Autre qui module le transfert ;

-de l'autre, a, la réserve, dont i'(a) n'est aucunement l'image mais ce qui se forme d'une accumulation de l'imaginaire autour de son manque au champ de l'Autre, comme le vase heideggerien autour du vide.

L'analyste est appelé à occuper pour le sujet la place de l'Idéal, la demande virant toujours à l'identification. « *C'est de cette identification que l'analyste a à déchoir pour être le support de l'a séparateur* », et permettre le « *franchissement du plan de l'identification* ».

L'objet partiel se révèle séparé du corps de l'Autre – *c'est de l'Autre que choit le (a), comme en l'autre que s'ouvre la béance du (- φ)* – lorsque le cycle de la demande, dont la répétition scande la cure, atteint une limite :

> C'est dans la mesure où sont épuisées jusqu'à leur terme, jusqu'au fond du bol, toutes les formes de la demande jusqu'à la demande de zéro, que nous voyons apparaître au fond la relation de castration. (…) C'est ce qu'il s'agit de comprendre topologiquement[655].

Avec l'invention de l'objet a, dont la situation au delà du spéculaire réclame en effet des modélisations topologiques ou logiques, Lacan a rendu opératoire ce qui se trouvait à l'horizon de la découverte de Freud. L'angoisse de castration n'est plus la butée dernière de la cure, mais

> C'est la limite où s'arrête l'analyse finie avec Freud, en tant que celle-ci continue de suivre ce parallélisme indéfiniment approché qui constitue l'asymptote. Voilà le principe de l'analyse que Freud appelle *unendliche*, indéfinie, illimitée[656].

Quelle que soit la parallèle suivie, celle du *Penisneid* ou de la menace de castration, quelle que soit la façon dont le sujet se détermine au regard de l'objet partiel marqué de la valeur phallique, l'asymptote, si elle n'est pas sans désigner une limite, interdit tout passage à la limite. L'analyse « indéfinie » se révèle tenir à

> la non aperception par Freud de l'analyse synchronique du transfert, celle qui est incluse dans la position de l'analyste et par quoi git dans l'espace qui le détermine la fonction de l'objet partiel.

En effet

> L'objet est (…) lié à son manque nécessaire là où le sujet se constitue au lieu de l'Autre, c'est à dire aussi loin que possible, au-delà même de ce qui peut apparaître dans le retour du refoulé. L'Urverdrängung, l'irréductible de l'incognito, nous ne pouvons pas dire l'inconnaissable

[653] *Ibid.*, p.111
[654] *Ibid.*
[655] *Ibid.*
[656] Lacan J. : L'angoisse, *op. cit.*, p.111

> puisque nous en parlons, c'est là que se structure et se situe ce que, dans notre analyse du transfert, j'ai produit devant vous par le terme d'agalma. [657]

La construction de la « limite de l'analyse avec Freud » a lieu en un moment tournant de l'histoire de la psychanalyse en France, à l'orée de la mise au ban ou du rejet à l'horizon du monde analytique de Lacan et de ses élèves. Sidi Asofaré, dans l'article précédemment cité, commente ainsi les propos de Lacan sur la jeune homosexuelle de Freud :

> En condensant à l'extrême, on peut dire que Freud "laisse tomber" la jeune fille — en réalité, il l'adresse à une consœur qui est en contrôle avec lui — parce qu'il se refuse au risque d'être laissé tomber par elle. En effet, s'il avait emprunté la voie signalée par Lacan, Freud aurait peut-être ouvert la possibilité que Sidonie Csillag le laisse tomber, lui, Freud, mais lui en tant que support ou porteur d'un regard, ou même en tant que regard. Et, sans doute, aurait-il fallu, pour arriver à ce moment conclusif de son analyse, qu'elle réalise à quel point ce regard était de l'ordre de cet objet cessible qu'est l'excrément. Un des intérêts de la reprise, par Lacan, de ce cas, est de démontrer que la limite de l'analyse avec Freud n'est rien d'autre en définitive que la place de Freud en tant que père de la psychanalyse[658].

Avec cette dernière phrase, il indique que la place de Freud dans la cure que Lacan construit en ce moment décisif politiquement a à être appréciée, au-delà, en tant que place du père de la psychanalyse, c'est-à-dire aussi bien dans la psychanalyse en intension que dans la psychanalyse en extension : dans *Situation de la psychanalyse en 1956*, Lacan, dans une allusion au conte de Poe, évoquait déjà Freud en « hypnotiseur » du grand corps mort-vivant de l'I.P.A., que seuls les signifiants du père idéal retiennent encore de tomber en morceaux ; Lacan appelait à ranimer les mots du maître — objectif du « retour à Freud » — , évocation qui se confondrait "*avec les soins d'une sépulture décente*"[659], libérant l'association de son destin pourrissant en la laissant au repos éternel. Le retour à Freud a permis le dégagement, l'extraction de l'objet a, qui se révèle donc, dans la construction de Lacan, au cœur du problème de la transmission analytique, évoquée d'une façon ambiguë dans l'infléchissement de la formule du retour :

> La Chose freudienne, c'est ce que Freud a laissé tomber — mais elle continue après sa mort, et c'est encore qui emmène toute la chasse, sous la forme de nous tous [660]

[657] *Ibid.*, p. 127
[658] Askofaré S. : « Au-delà du complexe d'Œdipe » : quel père ?, La clinique lacanienne, 2009/2, n°16
[659] Lacan J. : Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.486
[660] Lacan J. : L'angoisse, le Séminaire livre X, *op. cit.*, p.153

— PARTIE III —
VOIES CONTEMPORAINES DE FORMATION ET TRANSMISSION DE LA DECOUVERTE FREUDIENNE

–A –
Construction projective
de la traversée du fantasme

I- LE PLAN PROJECTIF

L'horizon de la Proposition

Dans les derniers paragraphes de la Proposition d'Octobre sur le psychanalyste de l'Ecole, le propos, extrêmement riche et référencé, semble appeler l'exégèse. Allant de l'élucidation magistrale des perspectives d'avenir de la psychanalyse à celle de la civilisation contemporaine, de l'analyse éclatante à la quasi prophétie, il est toujours largement commenté, dans les Ecoles de psychanalyse où la proposition de la passe et son texte fondateur restent une référence fondamentale de l'orientation épistémique et politique, et au-delà de ces cercles.

La construction même de cette analyse, complexe, appuyée sur les trois registres symbolique imaginaire et réel et le problème du raccord entre intension et extension de la psychanalyse, n'est pas le moindre intérêt du texte. Elle est investie dans une critique très structurée de l'histoire du mouvement analytique et de ses apories : Lacan indique qu'à défaut de trouver dans la psychanalyse en intension la racine de l'extension, la psychanalyse, dans ses modes d'existence, tend à se cristalliser en deçà d'elle-même, en des formes abâtardies, factices. Dans la seconde version de la Proposition, publiée dans Scilicet, Lacan précise le statut de l'articulation de l'intension et de l'extension de la psychanalyse :

> Conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon de la psychanalyse en extension que se noue la béance que nous traçons comme le cercle intérieur de la psychanalyse en intension. Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs.[661]

Entre logique et topologie, l'hétérogénéité du montage nécessite d'en mettre à jour les niveaux formels, comme d'éclairer ces « connexions » de la psychanalyse qui participent largement, au moment contemporain de la Proposition, des élaborations du Séminaire, et sont affines aux formalisations doctrinales de la structure et de l'expérience analytique.

[661] Lacan J. : La proposition d'octobre 1967, *op. cit.*, p. 256

En adjoignant à la topologie du plan projectif les termes *d'horizon*, comme de *points de fuite perspectifs*, Lacan nous porte sur les fonts baptismaux de cette discipline née de la conjonction, au XVIIe siècle, de la science perspective et de la théorie des coniques d'Euclide. La géométrie projective de Desargues a donné ses principes à la représentation picturale en perspective, dite perspective centrale, ou conique : les droites reliant l'œil aux contours d'un objet projeté forment en effet un cône, le plan du tableau intersectant ce cône. Les sections coniques que sont une hyperbole ou une parabole, caractérisés par leurs courbes asymptotiques, n'étaient avant Desargues qu'objets virtuels et incomplets ; il lui revient d'en avoir fait des objets actuels, intégralement déterminés par leur nature projective.

L'invention de la perspective centrale par les artistes fut donc le moyen d'un discret retour de l'infini actuel dans la géométrie euclidienne, que Desargues sut reconnaître comme tel et porter à l'existence mathématique. Ses travaux ouvraient la voie à l'advenue au XIXe siècle de nouvelles géométries caractérisées par introduction d'éléments à l'infini et imaginaires, dont la topologie des surfaces ou de *l'analysis situs*.

En 1967, ce champ de connexions soutient l'enseignement de Lacan depuis plusieurs années, comme en témoignent les nombreuses leçons que Lacan consacre à la topologie des surfaces et la géométrie projective, depuis les Séminaire IX et X, mais aussi à l'art pictural : ce sont dans le Séminaire XI les leçons sur la schize de l'œil et du regard, le commentaire des Ambassadeurs, des travaux de Merleau-Ponty, recherche poursuivie dans le Séminaire XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », sur la fonction du tableau dans la structure de la pulsion scopique, puis dans le Séminaire XIII, « L'objet de la psychanalyse » : une part conséquence du Séminaire se penche sur l'étude de la géométrisation de la perspective, à partir notamment des travaux de Panofsky[662], développe un long commentaire des Ménines de Vélasquez, pour se clôre sur un examen des propriétés des coniques. Entre mathématique et peinture, ici intimement liées dans leur part prise à une révolution épistémique et culturelle, il s'agit donc pour Lacan d'élaborer une topologie de la pulsion et du fantasme, et plus particulièrement du fantasme scopique, de ce montage, ou de cette « *monture* », comme l'appelle Lacan, et de ses fonctions d'*écran* – ce sur quoi quelque chose vient à se projeter- et de *fenêtre*. Dans le compte-rendu de ce Séminaire, Lacan explicite son projet :

> Le Séminaire de cette année s'est occupé, suivant sa ligne, de la fonction longtemps repérée dans l'expérience psychanalytique au titre de la relation dite d'objet. On y professe qu'elle domine pour le sujet analysable sa relation au réel, et les objets oral ou anal y sont promus, aux dépens d'autres, dont le statut pourtant manifeste, y demeure incertain. C'est que si les premiers reposent directement sur la relation de la demande, bien propice à l'intervention corrective, les autres exigent une théorie plus complexe, puisque n'y peut être méconnue une division du sujet, impossible à réduire par les seuls efforts de la bonne intention : étant la division même dont se supporte le désir. Ces autres objets, nommément le regard et la voix (…) font corps avec cette division du sujet et en présentifient dans le champ même du perçu la partie élidée comme proprement libidinale. Comme tels, ils font reculer l'appréciation de la pratique, qu'intimide leur recouvrement par la relation spéculaire, avec les identifications du moi qu'on y veut respecter. (…)
>
> Ce rappel suffit à motiver que nous ayons insisté de préférence sur la pulsion scopique et sur son objet immanent : le regard. Nous avons donné la topologie qui permet de rétablir la présence du percipiens lui-même dans le champ où il est pourtant perceptible, quand il ne l'est même que trop dans les effets de la pulsion. Cette topologie qui s'inscrit dans la géométrie projective et les surfaces de *l'analysis situs*, n'est pas à prendre comme il en est des modèles

[662] Panofsky E. : La perspective comme forme symbolique, Les Editions de Minuit, Paris 1957

> optiques chez Freud, au rang de métaphore, mais bien pour représenter la structure elle-même. Elle rend compte de l'impureté du perceptum scopique, en retrouvant ce que nous avions cru pouvoir indiquer de la présence du percipiens, irrécusable de la marque qu'elle emporte du signifiant, quand elle se montre monnayée dans le phénomène jamais conçu de la voix psychotique.[663]

Prédominance est accordée depuis le Séminaire XI à la pulsion scopique, lisible à partir du déplacement opéré du schéma optique des idéaux à la topologie du fantasme : ce tournant dans l'enseignement de Lacan tient à la situation de la jouissance dans le réel (la pulsion) et non plus le seul imaginaire libidinal du corps sur l'axe i(a)-i'(a). La forme imaginaire du corps propre n'est plus ce qui convient à l'inscription de l'objet de la pulsion dans la structure, raison pour laquelle le schéma optique, caduque, cède la place à une topologie dont Lacan souligne qu'elle n'est pas une géométrie, laquelle, depuis l'Antiquité grecque, est fondée sur la mesure à l'aune du corps, du pied, du pouce. Le miroir se trouve, de la même façon, délaissé au profit du tableau comme affine à la position de l'objet dans le fantasme. Le raccord de l'intension et de l'extension de la psychanalyse « *conformément à la topologie du plan projectif* » s'effectue à partir du lieu même de la conclusion de la cure, le fantasme, et de l'opération de sa « *traversée* », selon l'expression prélevée par Miller et devenue fameuse, qui doit être ramenée à ses conditions dans le plan projectif : « *Il s'agit, pour nous, de situer notre topologie : de nous situer, (…) dans ce qui n'est plus métaphore du sujet, c'est aller chercher les fondements de sa position, non point dans aucun effet de signification, mais dans ce qui résulte de la combinatoire elle-même.* » [664]

L'inscription du sujet dans le tableau

Lacan pose une connexion du fantasme au réel, mais ce réel n'est pas celui des théories de la connaissance qui le situent derrière l'écran de la représentation, pas plus que l'objet pulsionnel n'est en avant du sujet, visé par un désir, ou encore *Gegenstand*. C'est au contraire en tant qu'ils ne sont pas de l'ordre de la représentation que Lacan met en série ces formations que sont le fantasme, l'écran, le tableau, exemplairement *les Ménines* de Vélasquez dont le premier plan est un tableau retourné, donné à voir dans sa matérialité de chevalet. Lacan en donne une longue analyse tout au long du Séminaire de 1966, en dialogue avec le Foucault des Mots et des choses qui vient alors de paraître.

L'analyse de Foucault fait de ce tableau de Diego Vélasquez « *la représentation de la représentation classique, et la définition de l'espace qu'elle ouvre* »[665]. Paradigmatique de *l'épistemé classique*, le tableau expose le processus même de la représentation, qui ne peut lui-même représenter ce qui le fonde ; c'est ce que découvre la mise en abîme des Ménines, à savoir que l'homme comme sujet de la représentation est absent de la « *représentation de la représentation* » :

---

[663] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, compte-rendu du Séminaire 1965-1966, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.219-220
[664] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, Le séminaire 1966-1965, inédit, leçon du 25 mai 1966
[665] Foucault M. : Les mots et les choses, *op. cit.*

> Dans la pensée classique, celui pour qui la représentation existe, et qui se représente lui-même en elle, s'y reconnaissant pour image ou reflet, celui qui noue tous les fils entrecroisés de la représentation en tableau – celui-là ne s'y trouve jamais représenté [666] .

L'ordre où la représentation peut se donner comme pure représentation s'accompagne de « *la disparition nécessaire de ce qui la fonde* »[667]. L'analyse par Foucault de la structure du tableau des Ménines y met en évidence deux centres de référence : il s'agit du regard de l'infante et du miroir. Deux lignes se tracent dans le tableau, chacune ayant source dans un de ces centres : l'une, partant du miroir, traverse toute l'épaisseur du représenté, l'autre, partant du regard de l'Infante, plus courte, ne traverse que le premier plan. Ces lignes sont convergentes, « *et le point de leur rencontre, jaillissant de la toile, se fixe à l'avant du tableau, là à peu près d'où nous le regardons* ». Voilà le point qui retient Foucault, comme Lacan ensuite. Foucault lit dans les lignes de composition du tableau la prescription de la place du spectateur. « *Qu'y a-t-il en ce lieu parfaitement inaccessible puisqu'il est extérieur au tableau, mais prescrit par toutes les lignes de sa composition* ? »[668] C'est bien sur la question du sujet de la représentation et de son mode d'inscription dans le tableau qui se pose nouvellement au moment de l'invention de la perspective, comme Lacan le rappelle de son côté :

> La perspective c'est le mode, en un certain temps, en une certaine époque comme vous diriez, par lequel le peintre comme sujet se met dans le tableau, exactement comme les peintres de l'époque, improprement appelés primitifs, se mettaient dans le tableau comme donateur. Dans le monde dont il s'agissait que le tableau soit le représentant, au temps des prétendus primitifs, le peintre était à sa place dans le tableau. Au temps de Velasquez, il a l'air de s'y mettre mais il n'y a qu'à le regarder pour voir, - vous l'avez fort bien souligné - à quel point c'est à l'état d'absence qu'il y est.[669]

Mais Lacan ne peut prendre pour son sujet sa situation au croisement des lignes de composition du tableau, à leur point de convergence déterminant sa place inévitable. Quelque chose est éludé dans la construction de Foucault, qui est, pour le ramasser rapidement, la schize de l'œil et du regard. La question du sujet de la perspective n'est pas à saisir au niveau labyrinthique d'une représentation de la représentation, ou de la représentation de tous les modes possibles de la représentation, mais au niveau de ce que Freud appelle *Vorstellungsrepräsentanz*.

Ce terme chez Freud indique le nouage de la pulsion et de l'inconscient. Freud a mis au jour que le champ de la perception humaine, de la réalité même, est un champ structuré par l'inconscient ; les fonctions de l'organisme y sont essentiellement privées de leur vocation biologique pour être fonctions d'un désir causé par un objet, qui n'est donc pas l'objet représenté, mais celui au contraire soustrait au champ du perçu.

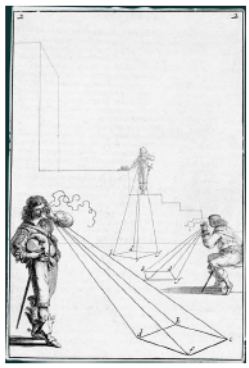
Lacan soutient que tableau, dans sa matérialité, dans ses règles de composition qui relèvent au temps de la perspective d'une pure combinatoire signifiante, comme Desargues l'a démontré, en lui-même « *constitue une figure qui de la représentation est le représentant* »[670] ; c'est à ce titre qu'il en fait l'homologue du fantasme défini comme « *représentant de toute représentation possible du sujet* ».[671]

---

[666] *Ibid.*
[667] *Ibid.*, p.29
[668] *Ibid.*
[669] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, inédit, leçon du 18 mai 1966
[670] *Ibid.*
[671] *Ibid.*, leçon du 1er juin 1966

Ainsi le sujet de la perspective est-il, comme le sujet de la science, le sujet de la psychanalyse : « *Je peins donc je suis* »[672], fait dire Lacan à Velasquez, ajoutant que la perspective a introduit la problématique du sujet divisé avant même le cogito de Descartes, avant « *l'institution du sujet cartésien — qui est lui aussi une sorte de point géométral* »[673]. Lacan crédite même Desargues d'avoir fait un pas supplémentaire par rapport à Descartes. Pour ce dernier, le monde de ce sujet ponctuel est un monde d'indéfinie étendue, ce que Lacan conteste : « *Si nous pensons que la res cogitans, pour nous, ne nous livre qu'un sujet divisé de se déposer sous le coup des effets du langage* », alors il faut « *faire intervenir un schéma qui n'est pas d'« étendue » mais qui en est parent à proprement parler : le schéma topologique.*[674]

Dans la mise en perspective, le *point géométral* est la réduction du peintre au point dit *l'œil*, pointe sans épaisseur du cône perspectif, tel qu'admirablement figuré par Bosse dans sa représentation de la pyramide visuelle de trois « perspecteurs »[675].



Le mode d'inscription de ce sujet éminemment ponctuel est dans le tableau le *point de fuite*, qui fut de fait expérimentalement inventé par Bruneschelli dans un montage par lequel l'œil devait réellement se placer dans un trou situé dans le tableau, face à un miroir. Le second moment à la fois crucial et fondateur de la perspective a été l'invention, à la Renaissance, de la perspective linéaire – dite aussi perspective centrale, c'est-à-dire l'usage, dans un dessin tendant à représenter le réel, d'un point de concours à l'horizon des lignes parallèles.

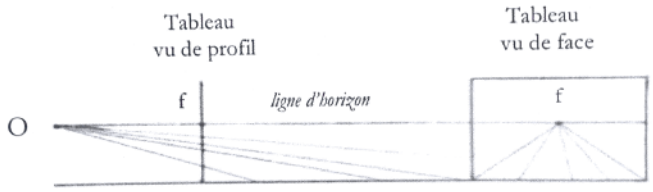
Vers 1435, Leon Battista Alberti définit ce point de concours comme point de fuite central et comme *point d'aboutissement du prince des rayons* – le rayon visuel principal –l'*œil*, c'est-à-dire la projection orthogonale de l'œil du peintre sur le tableau. D'emblée, cette notion d'œil vient unifier deux plans distincts de convergence : en tant que projeté comme point de fuite dans le tableau, l'œil est le point de concours des parallèles ; en tant que centre de projection, il est le point sommital du cône projectif.

[672] *Ibid.*, leçon du 11 mai 1966

[673] Lacan J. : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire livre XI, *op. cit.*, p.81

[674] Lacan J : L'objet de la psychanalyse, inédit, leçon du 13 janvier 1965

[675] Bosse A. : « Les perspecteurs », planche n°2 tirée de la « Manière universelle de M. Desargues pour pratiquer la perspective par petit pied, comme le géométral » (1647-1648).



Il y a dans la prééminence de cette image de l'œil, dit Lacan, un voile porté sur la nature de l'opération qui consiste en la projection d'un objet sur un écran. « *L'image mythique de l'œil* »[676] fait que cette projection n'y est jamais reçue que comme représentation, double de l'objet, dédoublement le sujet de l'œil assume aussi bien que réduit, et dont il tire une assise imaginaire. Le sujet réduit au point de fuite, point qui ne représente rien mais ordonne toute la représentation, n'est autre que « *le sujet idéal de l'identification du sujet classique de la connaissance* »[677]. Il rappelle à cette occasion que dans ses propres schémas sur l'identification, c'est toujours d'un point d'œil que se règlent les identifications imaginaires du sujet.

> La représentation comme telle, le monde comme représentation et le sujet comme support de ce monde qui se représente, c'est là « le sujet transparent à lui-même » de la conception classique et c'est là justement ce sur quoi il nous est demandé, par l'expérience de la pulsion scopique, ce sur quoi il nous est demandé de revenir.[678]

Le point de fuite, d'abord unique et centré, sera bientôt multiplié et/ou décentré, à partir de la construction de la ligne d'horizon du tableau, qui s'impose comme le repère majeur de la perspective, repère structural, comme Lacan le souligne en y opposant le caractère arbitraire des points de fuite :

> La première présence du point-sujet dans le plan-figure, c'est un point quelconque de la ligne d'horizon, disons n'importe quel point, je souligne encore, il doit y en avoir en principe un. Quand il y en a plusieurs, c'est quand il arrive que les peintres se permettent la licence, quand il y en a plusieurs, c'est à des fins déterminées. De même que, quand nous avons plusieurs « moi idéal » ou « moi idéaux » - l'un et l'autre se disent - c'est à certaines fins.[679]

L'identification que le sujet marqué du trait unaire trouve dans l'image du corps est par Lacan corrélée au fourvoiement de la fonction du fantasme chez le névrosé, qui cherche l'objet dans i(a), l'image du corps.[680] Le graphe présente ainsi la relation du désir au fantasme comme homologue à celle du moi au moi idéal de l'étage inférieur. « *L'image spéculaire est une erreur en tant que le sujet s'y me-connaît* ».[681] L'objet i(a) spéculaire voile l'objet cause du désir, en même temps qu'elle polarise le désir : « *l'image centrale du narcissisme secondaire ne fonctionne que comme voie d'accès, voie d'accès leurrante mais voie d'accès orientée comme telle au désir* » [682].

[676] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966
[677] *Ibid.*
[678] *Ibid.*, leçon du 25 mai 1966
[679] *Ibid.*, leçon du 18 mai 1966
[680] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 13 juin 1962
[681] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 30 mai 1962
[682] *Ibid.*, leçon du 13 juin 1962

Lacan soutient que le sujet s'inscrit certainement comme le point géométral de l'œil, équivalent au trait unaire comme modalité de l'inscription du sujet au champ de l'Autre, mais qu'il est aussi, dans le tableau, un *autre sujet*. Au lieu même où ce sujet classique semble hors champ, au sens où la représentation classique l'exclut en l'assignant à n'être que pure vision, il se trouve inscrit dans le tableau selon une modalité de division, et non pas seulement de reflet.

Le point à l'infini de Desargues

Les travaux de Desargues ont mis à jour la structure mathématique qui sous-tend le champ du perçu dans la représentation perspective, en conférant « *une toute autre portée à ce qu'il en est de la correspondance d'un objet avec ce que nous appellerons sa figure.* »[683] La perspective n'est en rien une optique, ni homogène à la physiologie de la vision, ce qu'indique très bien Panofsky[684]. La géométrie projective qui lui donne ses principes s'éloigne en outre radicalement de la géométrie grecque de la mesure, qui était toujours posée à l'aune du corps, du pied, de la coudée. Fondée sur une combinatoire de points, de lignes, de plans, elle n'est pas métrique, mais signifiante, émergence inédite d'un nouage entre étendue et combinatoire, dans lequel les objets sont renvoyés à un pur jeu d'équivalences symboliques. Son sujet, corrélat de l'introduction d'une structure visuelle dont le fondement intuitif s'évanouit derrière les nécessités combinatoires, est celui d'un espace aux lois topologiques, qui ne sont donc pas celles de l'étendue cartésienne dans sa distinction d'avec la pensée, coextensive du monde de la représentation.

Si le point de fuite de la perspective, où les parallèles semblent se rejoindre à l'horizon, est bien une première représentation de l'infini actuel dans l'espace du tableau, approché empiriquement dès le *Quattrocento*, puis modélisé de façon de plus en plus formelle par les peintres géomètres que furent Alberti ou Dürer, Lacan insiste sur la rupture produite par la géométrie arguésienne, dont témoigne le rejet violent de ses travaux par ses contemporains. Desargues n'eut qu'un seul disciple, un certain Blaise Pascal, lui aussi porté au pari sur l'infini. « *C'est à faire exister ce point que se fonde la géométrie projective* ».[685] comme le dit Lacan avec les mêmes accents qu'il a pour l'invention de Cantor : l'Aleph de Desargues, c'est le *point à l'infini* au moyen duquel il achève l'espace classique.

C'est bien à partir de l'accent porté sur le caractère révolutionnaire de l'affirmation de l'existence de l'infini actuel dans la géométrie que se peut entendre, à la fin de la *Proposition,* la dichotomie qui organise la critique des modes sous lesquels la psychanalyse s'est historiquement cristallisée autour de trois points de fuite, comme autant de « *facticités* » : « *Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs, remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience* » ; d'un côté, trois points de fuites à l'horizon de la psychanalyse, qui déterminent autant de stases identificatoires ou d'images factices de la psychanalyse : la famille, le groupe, le camp de concentration ; de l'autre, le « raccord projectif » de la béance de l'intension et de l'horizon de l'extension de la

[683] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966
[684] Panofsky E. : La perspective comme forme symbolique, *op. cit.*
[685] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966

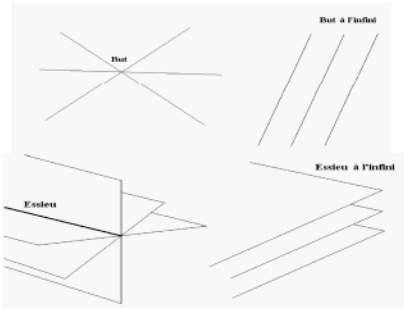
psychanalyse, « *conformément à la topologie du plan projectif* », qui se fonde de faire exister le point à l'infini.

Point de fuite et *point à l'infini* se trouvent mis en tension très précisément quant à l'*horizon* de la psychanalyse, belle formule évocatrice aussi bien des freudiennes *perspectives d'avenir de la psychanalyse* que du précèdent commandement lacanien à « *rejoindre à l'horizon la subjectivité de son époque* » [686]: dans les deux cas, il est question des conditions de déploiement de la psychanalyse, de « *l'œuvre du psychanalyste* »[687] dans le siècle, de sa part dans le traitement du Malaise dans la civilisation. Mais en 1967 rejoindre l'horizon n'est plus atteindre ce « *moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun* »[688], c'est mobiliser le point à l'infini supposé de l'expérience.

On sait Lacan tout à fait précis dans ses recours à la topologie, et les séances du Séminaire consacrées à la projective ne dérogent à pas à cet esprit de rigueur : les théorèmes de Desargues, de Brianchon, de Pascal, ou de Pappus sur les projections coniques ; ou encore le fondamental *principe de dualité*, qui formalise l'analogie entre deux axiomes formulés comme l'inverse l'un de l'autre : par deux points distincts passe une droite et une seule ; deux droites distinctes se coupent en un seul point. La dualité consiste en des transformations obtenues par substitution dans un théorème de « point » à « droite » et de « droite » à « point », renvoyant les objets à un pur jeu d'équivalence formelle. Cette géométrie n'est pas une géométrie d'être, ni de permanence, mais de relations, de correspondances et de coordonnées symboliques. Développer dans toute sa subtilité et complexité ce champ de connexion excède le cadre présent, mais suivre Lacan dans les dernières leçons du Séminaire XIII nécessite d'en préciser, même si sommairement, les références.

Portant à l'existence le point à l'infini, Girard Desargues a affirmé et fondé ce que les peintres ont expérimenté : il y a identité entre le concours de droites et de plans et le parallélisme de ces objets, et le parallélisme n'est rien d'autre qu'un concours à l'infini. C'est ainsi que le point à l'infini se trouve intimement lié à la notion mathématique de limite d'une suite convergente, qu'il a pour partie inspiré. Cette idée, exprimée en 1639, suppose une rupture essentielle avec certains modes de pensée hérités de la géométrie grecque : celui d'un cosmos borné par la sphère des fixes, celui de l'infini comme essentiellement potentiel, comme non-être. Avec Desargues, une droite, un plan, volume, sont fonction d'un espace conçu d'emblée dans son infinie extension. Le point s'y définit comme intersection de deux droites, deux droites se définissent de toujours posséder un point d'intersection, même les parallèles. Desargues rompt avec le Cinquième Postulat d'Euclide, qui figure au premier Livre de ses Éléments et qui affirme en substance que, par un point, il ne passe qu'une seule droite parallèle à une droite donnée, dès l'introduction du « *Brouillon project d'une atteinte aux evenemens des rencontres du cone avec un plan* » :

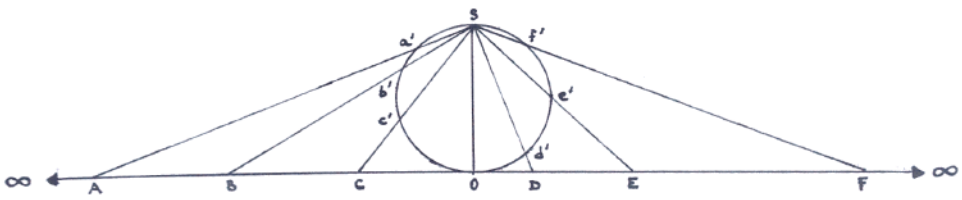
[686] Lacan J. : Fonction et champ de la parole et du langage, *in* Ecrits, *op.cit.,* p.321
[687] *Ibid.*
[688] *Ibid.*



Pour donner à entendre de plusieurs lignes droites qu'elles sont toutes entre elles ou bien parallèles ou bien inclinées à même point, il est ici dit que toutes ces droites sont d'une même ordonnance entre elles. L'endroit auquel on conçoit que tendent ainsi plusieurs droites en l'une aussi bien qu'en l'autre de ces deux espèces de position est ici nommé but de l'ordonnance de ces droites.

De même pour les « *ordonnances de plans parallèles ou inclinés à mesme droite* » : « *l'endroit auquel on conçoit que tendent ainsi plusieurs plans en l'une aussi bien que l'autre de ces deux espèces de position a ici nom essieu de l'ordonnance de ces plans* »[689].

Dans le curieux vocabulaire de Desargues, *but* et *essieu* désignent respectivement le point de concours de droites et de plans, à l'infini ou non. Le point à l'infini d'une droite, la droite à l'infini d'un plan, s'introduisent alors comme éléments géométriques au même titre que les autres. La géométrie projective neutralise la différence entre le fini et l'infini, car son infini n'est ni de grandeur ni de petitesse. Elle postule au contraire une continuité des propriétés obtenue par passage à l'infini, et engage une profonde refonte du statut de l'objet géométrique : pour que deux figures y soient considérées comme identiques, il n'est pas nécessaire qu'elles soient égales, il suffit qu'on puisse passer de l'une à l'autre par transformation projective, l'une devenant la perspective de l'autre, par l'adjonction d'un point à l'infini. Ainsi la droite projective dont Lacan fera un élément du nœud borroméen se présente comme une ligne fermée dont les deux extrémités se rejoignent à l'infini. Une démonstration simple de leur équivalence s'obtient par la projection d'une droite sur un cercle.



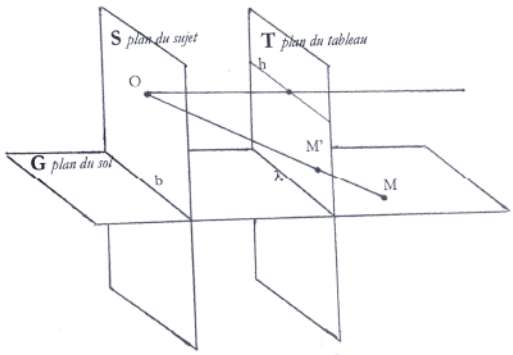
On considère un cercle tangent en O à une droite, infinie au sens classique, c'est-à-dire qu'elle n'est pas un segment, et une projection de centre S (l'œil) des points de la droite sur le cercle :

[689] Cité par Brini J. : De l'omnivoyant à l'omnivoyure, Journal français de psychiatrie, 2002/2 n°16, Eres, p.8-10 ; le schéma ci-dessous provient du même article.

A est projeté en a', B en b', etc… Le point O est sa propre image. Le point S n'a pas d'image sur le cercle, mais correspond à un point situé à l'infini sur la droite, à gauche ou à droite, comme on l'aperçoit intuitivement à imaginer les vecteurs se déplacer sur la ligne au-delà des points A et F. Il est donc possible de faire équivaloir la droite au cercle à la condition de l'adjonction au cercle de ce point S, qui est le point à l'infini de la droite. Le cercle ou droite infinie est la réunion de la droite et du point à l'infini S, et la droite munie d'un point à l'infini ou droite projective représente l'ensemble des directions d'un plan (l'ensemble des vecteurs inscrits dans cercle).

La projection est donc une opération de transformation, qui permet un « passage » du plan affine – celui de la droite « indéfinie » — au plan projectif par adjonction points à l'infini, achevant l'espace classique. L'infini insituable de la droite qui s'étend à perte de vue est là comme transporté en un point par le geste de Desargues, qui du même coup démontre que le tableau est lui-même un espace complété des points à l'infini du monde.

Avec l'éclairage de Desargues, Lacan entreprend un long commentaire de la nature de ce montage perspectif, se référant à ce dispositif classique :



Le plan T est le tableau, le plan G le sol (dit *perspectif* ou *géométral*), le plan S est le plan du sujet. O désigne son œil, et la *ligne b* d'intersection de S et la ligne b, en quelque sorte ses pieds. Enfin h est la *ligne d'horizon*, λ la ligne d'intersection de T avec le sol, ou *ligne fondamentale du tableau* dans le vocabulaire des peintres.

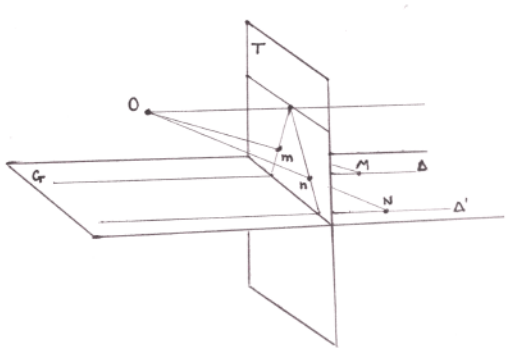
La perspective centrale consiste à associer à un point M du plan G, le sol, son image M' sur le tableau, par projection de centre O (l'œil) de M sur T. De cette ligne tendue de l'œil aux contours de l'objet qu'elle projette sur l'écran du tableau, « *traversée de la ligne oculaire laissant sa trace sur le plan figure* »[690], Lacan précise qu'elle n'est pas de nature visuelle : intersection de la droite OM et du plan T, déterminant le point M' comme image de M, elle est strictement de nature géométrique.

La projection orthogonale de O sur T représente ici le point de fuite, en fait arbitrairement choisi par le peintre quelque part sur la ligne d'horizon, qui, elle, comme Lacan le souligne, est structurale. Elle est tout autre chose que la représentation intuitive qui la donne pour deux rails qui se rencontrent à l'horizon, route qui s'étrécit au loin, illusion optique.

[690] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966

> On n'oublie qu'une chose, le danger qu'il y a à de telles références car tout ce que nous connaissons comme horizon est un horizon de notre boule terrestre, c'est–à–dire un tout autre horizon, déterminé par la forme sphérique, comme on le remarque d'ailleurs - sans y voir, semble-t-il, la moindre contradiction - quand on nous dit que l'horizon est la preuve de la rotondité de la terre. Or, je vous prie de remarquer que même si nous étions sur un plan infini, il y aurait toujours, pour quiconque s'y tiendrait debout, une ligne d'horizon. Ce qui nous trouble et nous perturbe, dans cette considération de la ligne d'horizon, c'est d'abord (…) que nous ne la voyons jamais que dans un tableau. Comme un tableau est limité, il ne nous vient même pas à l'esprit que si le tableau s'étendait infiniment, la ligne d'horizon serait droite jusqu'à l'infini… nous nous satisfaisons d'avoir simplement à penser d'une façon grossièrement analogique, à savoir que l'horizon qui est là sur le tableau, c'est un horizon comme notre horizon, dont on peut faire le tour. [691]

De ces rails ou de cette route, voici la mise en perspective sous la forme de deux droites parallèles du plan G, Δ et Δ', se rejoignant au point de fuite du tableau, sur la ligne d'horizon h :



Par projection de centre O des points M et N situés respectivement sur Δ et Δ', sont obtenues sur T deux images de ces points, **m** et **n**. Pour situer la ligne d'horizon dans son rapport au sol, il suffit d'imaginer les points M et N, qui se déplacent le long des parallèles, comme illustré ci-dessous[692], en deux dimensions, pour le point N de Δ' :

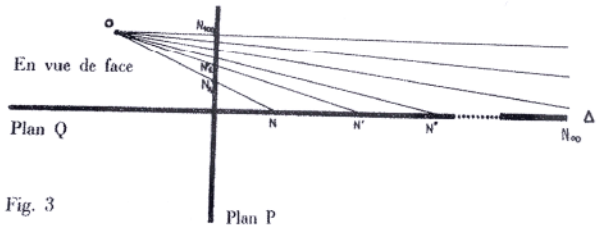
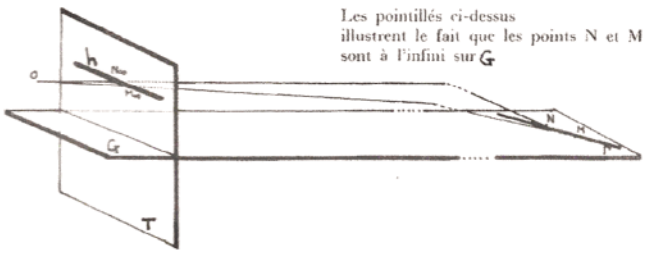


Fig. 3

[691] Ibid.

[692] Ce schéma, ainsi que le suivant, est extrait de l'article de Georgin J.-P. : Du plan projectif au cross-cap, Littoral n°17, EPEL

Quand N est déplacé à l'infini, ON'∞ est parallèle à Δ'. La même opération étant faite pour M de Δ, il apparait que h, la ligne d'horizon, est l'image des points à l'infini des parallèles de G, et même l'image de toutes les droites et points à l'infini de G :

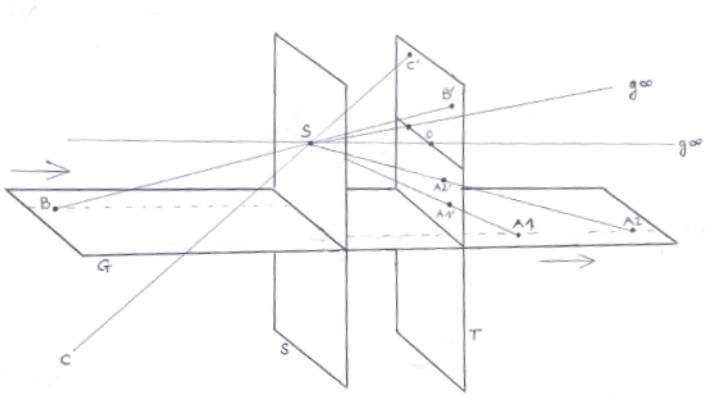


La ligne h du tableau donc est bien elle aussi une *image*, mais l'image d'aucun point visible du plan géométral. Elle est l'image de tous les points à l'infini de G. « *A tout point d'horizon - c'est-à-dire à l'infini du plan-support (G) - correspond un point sur l'horizon de votre plan vertical. (T)* ».[693]

C'est ce qui conduit Desargues à poser l'existence de la ligne à l'infini, dite encore *ligne imaginaire* ou *ligne d'horizon* du plan géométral, à laquelle on n'a accès que via son image **h**, la ligne d'horizon de T.

> Elle est cette ligne qui est toujours à l'infini sur un plan quelconque. Intuitivement, nous la représentons par un cercle, mais elle n'est pas un cercle. Le prouvent tout son maniement et les correspondances ligne par ligne, point par point qui constituent l'essentiel de cette géométrie projective.[694]

Le tableau est donc un espace complété des points à l'infini de G, de la même façon que le cercle projectif, comme avant indiqué, est complété du point à l'infini de la droite. Cet espace possède des propriétés remarquables, et tout à fait contraires à l'intuition, comme y insiste Lacan. En effet, si la ligne d'horizon h correspond à l'ensemble des points de la droite infinie de G, maintenant nommée g∞, « *qu'y a-t-il au-dessus de l'horizon ?* demande Lacan, *le ciel ?* »[695]



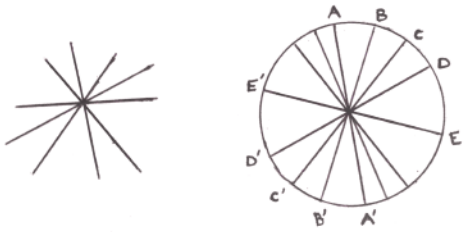
[693] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966
[694] *Ibid.*, leçon du 11 mai 1966
[695] *Ibid.*, leçon du 4 mai 1966

Si l'on fait se déplacer le point A1, en avant et à droite du sujet sur une ligne de G, en A2, A3,…

An, son image projetée A1', A2', …, An', s'approche de la ligne d'horizon sur T. Au moment où l'image se trouve sur la ligne d'horizon, A disparaît à l'infini, pour réapparaitre de l'infini en B, en arrière et à gauche du sujet. Il n'y a pourtant pas deux infinis, « en avant » et « en arrière » du sujet ; ce point est unique, et se trouve sur g^{∞} :

> C'est de cette ligne, qui est à l'infini sur le plan-support, que nous verrons les points se nouer, venant respectivement d'en haut, et d'en bas, et d'une façon qui, pour l'horizon postérieur, vient s'accrocher dans un ordre strictement inverse à ce qu'il en est de l'horizon antérieur. [696].

Cette ligne, on l'a vu, est représentable par un cercle ; mais la droite infinie n'est pas un cercle comme les autres : il ne partage pas plus un intérieur et un extérieur qu'une droite, et possède donc cette particularité que ses points antipodiques, diamétralement opposés, sont identiques, raison pour laquelle la traversée de la ligne d'horizon a pour conséquence une inversion de l'orientation. Cette propriété est facilement appréhendable :



A gauche, on considère un point du plan (le point S) et toutes les droites passant par lui, dans toutes les directions étendues à l'infini. A droite, on figure cet infini en l'actualisant dans le diamètre d'un cercle : chaque droite le coupe en deux points, alors qu'elle est munie, axiomatiquement, d'un unique point à l'infini. Deux points antipodiques du cercle représentent donc le même point à l'infini du plan projectif, et ce cercle, composé d'une infinité de points à l'infini, est la droite à l'infini du plan projectif. La modélisation de ce plan en trois dimensions, obtenu en joignant deux à deux les points diamétralement opposés d'une demi-sphère, est celle du cross-cap, dont les parois antérieures et postérieures viennent se croiser le long d'une ligne d'auto-intersection. Impossible à construire en trois dimensions, Jean-Pierre Georgin en donne cette représentation dans un article paru dans Littoral auquel on se réfèrera pour une démonstration détaillée de l'articulation du dispositif perspectif et des objets topologiques[697] :

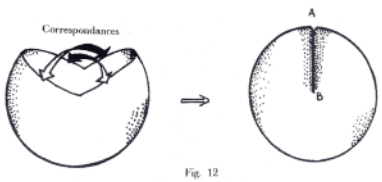
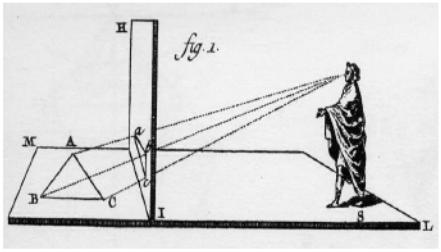


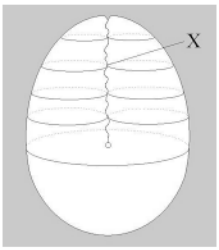
Fig. 12

[696] *Ibid.*

[697] Georgin J.-P. : Du plan projectif au cross-cap, in Littoral n°17, revue de l'Ecole lacanienne de Psychanalyse

Cette figure a été produite au XIXe siècle, mais les principes de la géométrie arguésienne la présupposent déjà, et la donnent pour la structure véritable du montage perspectif :





> Tel est ce qu'il en est de la ligne d'horizon, nous indiquant déjà que ce qui fait la cohérence d'un monde signifiant à structure visuelle est une structure d'enveloppe, et nullement d'indéfinie étendue »[698].

Lacan se réfère là à l'étendue cartésienne. L'infini, chez Descartes, a deux fonctions conjointes : celle de fournir un support au Dieu garant des vérités éternelles, celle d'articuler tout en les distinguant la pensée et l'étendue.

> Cette étendue, dans la théorie de la connaissance, elle est là depuis toujours. Elle est là depuis Aristote (...) C'est celle d'un espace métrique à trois dimensions homogène et au départ, ce que ceci implique c'est une sphère sans limite sans doute, mais constituée quand même par une sphère (…) Rien n'est changé avec l'espace cartésien. Cette étendue est simplement poussée par lui à ses dernières conséquences, à savoir que lui appartient de droit tout ce qui est corps et connaissance du corps. (…) La structure de cette espace sphérique, c'est là l'origine de cette fonction du miroir mis au principe de la connaissance. Celui qui est au centre de la sphère se voit monstrueusement reflété dans ses parois, microcosme répondant au macrocosme. Ainsi la conception de la connaissance comme adéquation de ce point central mystérieux qu'est le sujet à cette périphérie de l'objet est-elle une fois pour toutes instaurée comme une immense tromperie. (…) Descartes ne s'est pas assez méfié du Dieu malin. Il pense pouvoir l'apprivoiser au niveau du « je pense », c'est au niveau de l'étendue qu'il y succombe. [699]

Cette topologie du sujet de la connaissance, du moi, est une sphère privée du point à l'infini du sujet ; son corrélat, dans le champ de la connaissance, est une « *limite imposée par Dieu* », le *firmamentum, cela au-delà de quoi Dieu a dit : « tu ne passeras pas ».* Cet espace prend appui sur un point exclu de l'indéfinie étendue, lui conférant sa tenue, son assise. Au contraire, la combinatoire signifiante à partir de laquelle Desargues construit son plan projectif confronte à un autre espace, non-métrique - le signifiant, à entrer dans le réel, y introduit le *hors de mesure, l'infini actuel*- et troué.

[698] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966
[699] *Ibid.*, leçon du 5 janvier 1966

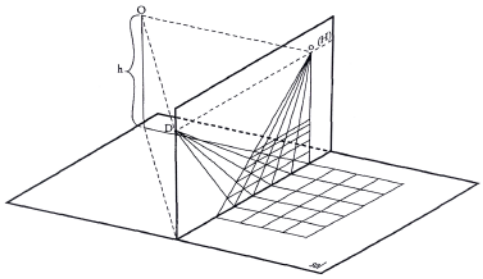
II- Le point a l'infini du sujet

L'autre œil

Dans ses leçons de mai et juin 1966, Lacan s'attache à formuler les coordonnées topologiques de l'objet et de l'inscription de la division du sujet dans le tableau :

> Dans le tableau comme champ perçu, peut s'inscrire à la fois la place de l'objet(a), et sa relation à la division du sujet, (…) je vous l'ai montré, en introduisant mon problème par la mise en avant de la fonction - dans le tableau - de la perspective en tant que c'est le mode où à partir d'une certaine date historiquement situable, le sujet - nommément le peintre - se fait présent dans le tableau et pas seulement en tant que sa position détermine le point de fuite de la dite perspective.[700]

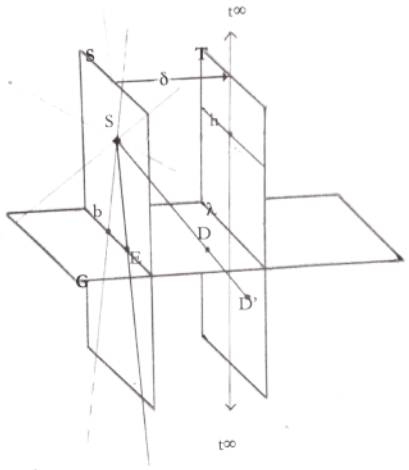
Le point de fuite n'est pas la seule marque du sujet dans l'espace pictural, et l'usage par les peintres de la technique dite de « l'autre œil » lui offre un précieux support métaphorique de ce qu'il appelle « l'autre-sujet » : pour représenter un échiquier par exemple, le point de fuite central ne suffit pas à définir la hauteur dégressive des cases. La solution est d'ajouter « l'autre œil », ou « point de distance », qui consiste à rabattre la distance de l'œil du peintre au tableau sur le tableau. Il permet de rendre la perspective plus ou moins violente, mais au-delà inscrit la position du sujet, sa distance au tableau, dans le tableau lui-même :



Où Oo = oD.

Ceci permet à Lacan d'affirmer que la distance entre le sujet et le tableau n'est pas seulement un espace métrique : « *Cette distance en elle-même s'inscrit dans la structure, et c'est là que nous devrons trouver non pas l'autre œil, (…) mais l'autre sujet.* » Pour cela, il examine les points du sol perspectif qui se trouvent dans l'intervalle entre le sujet et le tableau, entre le plan S et le plan T, intervalle nommé δ :

[700] *Ibid.* leçon du 25 mai 1966



Si faire d'un point du tableau l'image d'un objet lorsque cet objet est situé devant le sujet et au-delà du plan du tableau ne heurte pas l'intuition, dans une entreprise de représentation ou de réduction des objets du monde à l'échelle du tableau, il est plus difficile de se représenter l'image D' de D lorsque D est situé entre le sujet et le tableau. Lacan parle à ce sujet des « *profondeurs infinies* » où se perd l'image de l'objet. Plus l'objet s'approche de la ligne d'intersection du plan du sujet et du sol, plus son image s'éloigne infiniment vers le bas sur le plan du tableau. Le point E, lui, n'a pas d'image, son image partant à l'infini le long du plan S.

Il y a là une propriété tout à fait remarquable du dispositif, que Lacan va exploiter : la ligne **b** d'intersection du plan du sujet et du sol géométral est en effet la seule droite de G à ne pas posséder d'image dans T. De même, tous les vecteurs du plan S se projettent à l'infini sur T :

> Rien de ce qui est dans ce plan du regard ne peut aller se projeter dans le tableau d'une façon qui soit par vous représentable, puisque cela va en effet s'y projeter, puisque tout s'y projette mais cela va s'y projeter selon, non pas la ligne d'horizon mais la ligne à l'infini du tableau. [701]

Cette ligne à l'infini du tableau est notée t∞. Elle est le pendant de la droite infinie de G, dont la ligne d'horizon est l'image. Dans la géométrie de Desargues, chacun des plans du dispositif est conçu dans son infinie extension, et chacun possède une droite infinie.

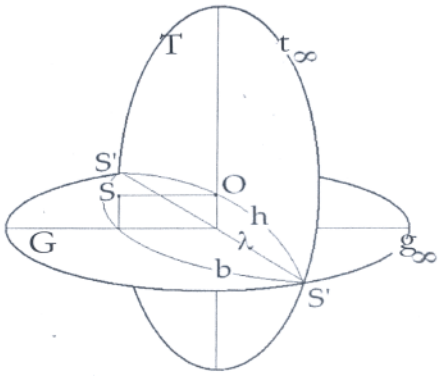
Les vecteurs du plan S n'étant projetables qu'à l'infini sur T, il convient, indique Lacan, de considérer maintenant un second système de projection, inverse du premier : la projection se fait maintenant sur le sol, et non plus sur le tableau, toujours de centre S. Lacan en retire une série d'équivalences : à la droite infinie du sol perspectif, g∞, répond dans T t∞, la droite infinie du tableau. Donc la ligne b a la même fonction par rapport à t∞ que la ligne h par rapport à g∞. A considérer les deux systèmes de projection, on obtient une série de transformations, qui associent une droite du système 1 à un point du système 2, et inversement ; le système 2 est donc le *dual* du premier (cf. le principe de dualité)

[701] *Ibid.*, leçon du 18 mai 1966

Projection 1 : g∞ est projeté en h, s∞ en t∞, b en t∞, et le point à l'infini de b est le point à l'infini de h (b et h sont parallèles).

Projection 2 : h est projeté en g∞, t∞ en b, et le point à l'infini de celui de b.

Ainsi, et c'est le point que vise Lacan dans cette démonstration, il existe au sein de ces transformations projectives un point qui, lui seul, ne varie pas : le point à l'infini de b et h, mais aussi de λ, qui est parallèle aussi bien à b qu'à h. Les trois plans S, T, et G ont donc en commun ce point unique et invariant, ci-dessous noté S' :



S'est à l'intersection de p∞, de t∞, de la ligne λ, de la ligne h, et de la ligne b, qui apparaissent ici quelque peu « tordues » puisqu'elles ne s'intersectent qu'à l'infini, en S'. S'n'apparaît ci-dessus dédoublé qu'en raison de la même contrainte schématique. Le construire nécessite, comme vu plus haut, le recours au cross-cap. Ce point est l'autre-sujet, le point de distance à l'infini :

> J'ai désigné le point où est, non pas comme l'ont dit les artistes, parlant en tant qu'artisans, comme l'autre œil : ce point qui règle la distance à laquelle il convient de se placer pour apprécier, pour recevoir au maximum, l'effet de perspective, mais cet autre point que je vous ai caractérisé comme étant le point à l'infini dans le plan du tableau.[702]

La distance S'O exprime la véritable distance δ qui sépare S de T. Cette distance est bien réelle, mais elle n'est pas métrique, pas mesurable. Elle cependant calculable et opératoire dans la topologie.

> Pour en rester sur un domaine de l'image, je dirai que cette distance [δ] des deux parallèles, qui sont dans le plan-support celles qui sont déterminées par ma position fixée de regardant et celle qui est déterminée par l'insertion, la rencontre du tableau avec le plan-support, cette *béance*, cette *béance* qui, dans le plan-figure ne se traduit que par un point, par un point qui, lui, se dérobe totalement car nous ne pouvons pas le désigner comme nous désignons le point de fuite à l'horizon, ce point essentiel à toute la configuration, et tout à fait spécialement caractéristique, ce point perdu si vous voulez vous contenter de cette image, qui tombe dans l'intervalle des deux parallèles quant à ce qu'il en est du support : c'est ce point que j'appelle le point du sujet regardant.[703]

[702] *Ibid.*, leçon du 25 mai 1966

[703] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 4 mai 1966

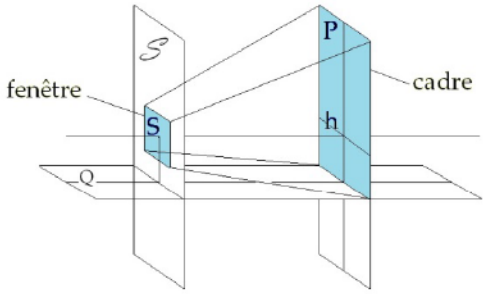
Ainsi la constitution du monde du sujet en tant que monde projectif détermine nécessairement deux point-sujets :

- O, l'œil, qui est un point quelconque sur la ligne d'horizon, dans le plan de la figure, le point de fuite, le point du sujet en « tant que voyant » ; c'est le point d'ou le sujet se repère comme i(a)'.

- S', l'autre œil, le point perdu du regard qui lui n'est pas quelconque, puisqu'il est le point de distance à l'infini assurant la tenue de l'image projetée dans l'homéostase du champ spéculaire. C'est celui-là que Lacan qualifie de *béance,* et non de *point de fuite,* termes repris dans la Proposition : *c'est à l'horizon de la psychanalyse en extension que se noue (…) la béance de la psychanalyse en intension.*

La fenêtre du fantasme

Par la distinction de ces deux points –S' et O-, Lacan avance la démonstration topologique de la *schize* de l'œil et du regard avancée dans Les quatre concepts fondamentaux, schize identique à la distance structurale entre le plan sujet et le plan tableau.



Cette schize est l'intervalle où chute « *le point-perdu du sujet regardant* », situé au bord commun des deux plans, bord à l'infini, ou, dans le langage de Desargues, *essieu.*

> Ce sujet divisé est soutenu par une monture commune : l'objet(a), qui dans ce schéma est à chercher où ? Il est à chercher en un point où bien entendu il tombe et s'évanouit, sans ça ce ne serait pas l'objet (a). (…) l'objet (a) c'est ce qui supporte ce point S, ce que j'ai ici figuré par la menée de ce plan parallèle.[704]

Dans le plan S, cette chute de l'objet se marque comme une ouverture que Lacan assimile à la fenêtre, qui ne saurait être vue dans le cadre du tableau. Ce qui fait face au point de fuite (sur la ligne h) est une *structure trouée,* et non pas le point géométral du centre de projection, l'un que le sujet se croit être, reflété dans le miroir du monde.

> Dans le rapport scopique de ce sujet au point S d'où part toute la construction, apparaît spécifié, individualisé dans ce mur, si je puis m'exprimer ainsi, que représente ce plan parallèle en tant

[704] *Ibid.*

> qu'il va déterminer le second point du sujet, dans ce mur il faut qu'il y ait une ouverture, une fente, une vue, un regard.
>
> C'est dans ce cadre où est le point S qu'est, si je puis dire, le prototype du tableau, celui où effectivement le S se sustente, non point réduit à ce point qui nous permet de construire dans le tableau la perspective, mais comme le point où le sujet lui-même se sustente dans sa propre division, autour de cet objet(a) présent qui est sa monture[705].

« L'objet a-monture » est représenté comme cette surface trouée, la fenêtre, fonction dévolue par Lacan au cadre inaperçu du fantasme dans le Proposition d'Octobre : *« dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre ».*[706] Celle-ci, dans le rapport du regard au monde vu est toujours ce qui est élidé dans le champ du perçu, fente des paupières, entrée de la rétine. Elle l'est nécessairement pour être la condition de l'homéostase du champ spéculaire : le *perceptum* s'ordonne comme monde perspectif par la soustraction nécessaire d'un objet a au champ du perçu, qui fait fonction de point de fuite (-φ) de l'image i'(a). C'est cette extraction qui fait « cadre » du savoir ou du fantasme, lequel constitue pour chacun sa fenêtre sur la réalité. Les modes de manifestation de l'objet perdu ont été bien indiqués par Lacan dans l'Angoisse : c'est la dérégulation, la perturbation de l'homéostase du champ scopique qui se produit « quand le manque vient à manquer ».

Dans ce Séminaire, Lacan en détermine précisément les coordonnées topologiques, en posant l'équivalence de la soustraction de l'objet a à la distance du sujet au tableau, qui d'une part normalise, en le vidant de la jouissance, (-φ), le champ du perçu, mais du même coup se trouve au principe de l'effet captatif de l'œuvre, en fonction de plus de jouir. Le tableau constitue en lui-même une prise de distance, dit Lacan, comme les plus grands le savent, Velasquez ou Magritte, ou encore Holbein, capturant dans leur œuvre cette distance. Ce que les peintres, « parlant en artisans », ont appelé l'autre œil, dans sa distance avec l'œil, est au principe de l'anamorphose des Ambassadeurs, qui surgit quand le sujet quitte la place que la construction semble lui assigner parmi les vanités. Commentant les Ménines ou la fenêtre de Magritte, Lacan note :

> Quelle plus propre façon de le piéger que d'étendre le champ des limites du tableau de la perspective jusqu'au niveau de ce qui est là, au niveau de ce point S et que j'appelle à proprement parler ce qui s'évanouit toujours, ce qui est l'élément de chute, la seule chute dans cette représentation où ce représentant de la représentation en soi, c'est l'objet a. L'objet a c'est ce que nous ne pouvons jamais saisir et spécialement pas dans les miroirs, pour la raison que c'est la fenêtre que nous constituons nous-mêmes d'ouvrir les yeux. »[707]

L'idéal de la réalisation du sujet serait de présentifier ce tableau dans sa fenêtre, comme Magritte l'a fait, c'est-à-dire de réduire à rien la distance entre les deux plans.

> C'est aussi l'image à quoi j'ai recouru pour expliquer ce qu'il en est de la fonction du fantasme : l'image qui implique cette contradiction, si jamais elle était réalisée dans quelque chambre, comme ici, éclairée d'une seule fenêtre, que l'accomplissement parfait de cet idéal plongerait la salle dans l'obscurité.[708]

---

[705] *Ibid.*, leçon du 11 mai 1966

[706] Lacan J. : La proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.254

[707] Lacan J. : L'objet de la psychanalyse, *op. cit.*, leçon du 18 mai 1966

[708] *Ibid.*

A placer l'écran dans la fenêtre, la chambre serait plongée dans l'obscurité. C'est pourquoi le tableau doit nécessairement se produire en avant du plan où il s'institue comme place du sujet dans sa division, et que la question est celle de ce qui tombe dans l'intervalle à ce qu'il l'écarte de lui. De cette chute, il advient que le sujet divisé peut s'inscrire dans le tableau où se projette l'œuvre d'art. A écarter le tableau de lui, le peintre, comme chacun, renonce à la fenêtre pour le tableau, à l'être pour le fantasme.

Les Ménines

Lacan procède, en réponse à Foucault, à un long commentaire du fascinant tableau de Velasquez : le peintre est au milieu de ce qu'il peint, œuvrant ce tableau retourné, donné dans sa matérialité de support, de chevalet. Le peintre se tient à distance de son œuvre, trop loin pour que le pinceau atteigne la toile, *à la bonne distance de ce tableau c'est-à-dire un peu trop loin, pour que nous n'ignorions rien de son intention*[709].

Les hypothèses sur la nature du tableau dans le tableau et de ce que Velasquez y peint n'ont pas manquées, évoquées par Lacan, et réfutées. Il soutient ainsi que le tableau dans le tableau ne représente rien d'autre que ce qu'il y a devant le spectateur : derrière il n'y a rien qui donnerait la vérité de la scène du devant, le réel n'étant pas à chercher derrière la représentation. L'effet de subjugation tient bien plus à la dimension d'énigme du désir : « que veut-il que nous voyons ? », qui se reverse en un « fais voir ce qu'il y a derrière la toile ». Ce « Fais voir » convoque alors ce qui, de fait, se donne à voir, c'est-à-dire un montage perspectif, un écran qui ne cache rien. Lacan récuse tout particulièrement l'interprétation qui consiste à faire du tableau le portrait du couple royal au fond de la scène, qui aurait accès, lui, au tableau dans sa transparence. Si tout ce monde en représentation semble l'être pour lui, le couple royal ne voit rien.

> Toute cette scène qui ne se supporte que d'être prise dans une vision, et vue par des personnages dont je viens de vous souligner que par position ils ne voient rien. Tout le monde leur tourne le dos et ne leur présente, en tout cas, que ce qu'il n'y a pas à voir. Or, tout ne se soutient aussi que de la supposition de leurs regards. Dans cette béance gît à proprement parler une certaine fonction de l'Autre, qui est justement celle-là d'une vision monarchique au moment où elle se vide[710].

La vision de ce couple, essentiel à la fonction scénique, est l'homologue de la fonction de l'Autre dans le rapport narcissique, l'homologue du dieu cartésien : de la supposition qu'ils voient tout se soutient ce monde d'êtres en représentation, mais c'est une vision aveugle. Le regard dans le tableau est celui du peintre, que Lacan lit, à partir des lignes structurales du tableau, comme revenant du point à l'infini du regard, son lieu naturel, d'où l'aspect sur son visage d'un regard rentré, non pas contemplatif. L'endroit et son envers sont mis en continuité par la fonction de ce point situé à l'infini, là d'ou revient le regard du peintre, en arrière de lui. Lacan fait des Ménines une bande de Moebius, où le sujet passe à l'envers, après un double tour autour du vide de l'objet de la pulsion. Au lieu de la béance réalisée par cette chute de l'objet, en l'occasion le regard du peintre, s'inscrit l'objet, le personnage de l'Infante :

---

709 *Ibid.*
710 *Ibid.*

> À la place de son objet, le peintre dans cette œuvre vient placer quelque chose qui est fait de l'Autre, de cette vision aveugle qui est celle de l'Autre, en tant qu'elle supporte cet autre objet, cet objet central : l'Infante, la petite fille.[711]

Lacan donne à l'Infante la fonction d'incarner l'objet agalmatique du tableau : sa robe est identique au vase de l'identification spéculaire, i'(a), *cette sorte d'objet secret sous une brillante vêture.* C'est là que Velasquez cache ce regard, au centre même du tableau, caché sous les robes de l'Infante, ce qui lui confère sa valeur captivante, celle de la *girl*, en tant que phallus, « *qui est ceci aussi bien que tout à l'heure je vous ai désigné comme « la fente»,* le (-φ) de la castration. Elle est « *un objet double* » qui comporte une « *fonction amboceptrice* » : on ne sait si elle appartient au couple royal ou au peintre, à l'Autre ou au sujet.

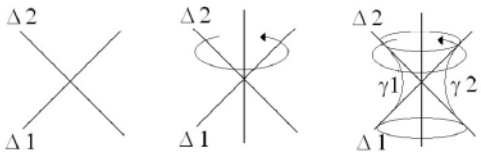
> Cet objet(a), devant ce miroir, en somme inexistant de l'Autre nous avons posé la question de savoir de qui il est l'appartenance : de ceux qui le supportent dans cette vision vide, ou du peintre, ici placé comme sujet regardant qui fait surgir la transmutation de l'œuvre d'art ?
>
> Cette ambiguïté de l'appartenance de l'objet(a), l'objet(a) rejoignant ici sa plus universelle combinatoire, c'est ce qui est en jeu entre S et A en tant que aucun d'entre eux ne saurait coexister avec l'autre, sinon d'être marqué du signe de la barre, c'est à dire d'être en position de divisé précisément de l'incidence de l'objet(a).[712]

La position de l'objet dans l'intervalle entre l'Autre et le sujet est construite par Lacan en réponse à Michel Foucault, qui a en effet lui aussi mis en évidence l'Infante dans son commentaire comme l'objet central du tableau. Foucault lit dans les lignes du tableau un croisement de deux grands axes, et au centre de ce l'X, le regard de l'Infante :

> Une ligne médiane partageant la toile en deux volets égaux passerait entre les deux yeux de l'enfant. (…) si bien que là, à n'en pas douter, réside le thème principal de la composition ; là, l'objet même de cette peinture »[713]

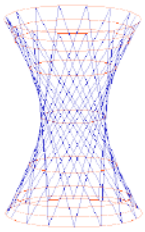
Lacan reprend ces lignes, mais pour dire qu'elles ne se croisent pas, qu'elles ne sont pas dans le même axe. Elles traversent en croix les Ménines : la première va du point de fuite qui se perd à l'horizon (le personnage qui sort) jusqu'au premier plan au pied du chevalet ; la seconde part de l'œil de Vélasquez pour s'en aller tout à fait vers la gauche, là où elle rejoint son lieu naturel, à savoir à la ligne à l'infini du tableau, ou se cousent son endroit et son envers.

Ces deux lignes, soutient Lacan, sont en fait dans des plans différents. Il se livre alors une formulation de leur rapport appuyée sur les propriétés des coniques, objets mathématiques essentiels dans la géométrie projective. Elles ne sont en rapport que relativement à une autre ligne, qui est l'axe autour desquelles on les fait pivoter :

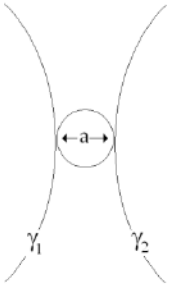


[711] Ibid.
[712] *Ibid.*, leçon du 1 juin 1966
[713] Foucault M. : Les mots et les choses, *op. cit.,* p.27

La figure obtenue est une hyperboloïde de révolution, obtenue par rotation d'une hyperbole autour d'un axe. Toutes ses lignes s'en vont à l'infini.



Tous les points de ces lignes ont pour particularité que leur distance à deux points, qui s'appellent les foyers, est une constante. La mesure de cette différence est exactement donnée par la distance qui sépare les deux sommets de cette courbe : le point où elles s'approchent au maximum sans parvenir à se toucher, les courbes de l'hyperbole étant des asymptotes symétriques :

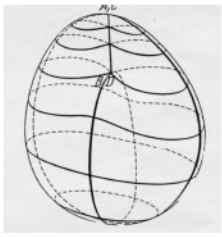


Lacan identifie cet intervalle ambocepteur entre le sujet et l'Autre, ici les deux lignes γ 1 et γ2, à l'objet a : A ou S ne saurait coexister, sauf à être marqués de la barre, en position de divisé par l'objet a ; aussi la castration de l'Autre est-il le corrélat de la division topologique du point de fuite et du point perdu du regard. Au-delà de l'intérêt intrinsèque de cette construction, est remarquable l'effort de Lacan de positionner l'objet dans la structure à la fois comme une constante, à la fois comme un terme irréductible à *un* quelque chose : ici, c'est la valeur d'un intervalle conjoignant/ disjoignant le sujet et l'Autre, ailleurs l'intervalle signifiant S1-S2, lequel est dit « non métrique », « irrationnel », c'est-à-dire continu ou réel, ou encore l'objet comme reste et cause de la division du sujet.

III- Topologie, trajets, coupures

La coupure

La formation du fantasme se trouve modélisée par Lacan par le cross-cap ou plan projectif, présenté par lui pour la première fois le 16 mai 1962 dans le séminaire *L'identification* comme supportant la structure du fantasme. Sans doute était-il prêt dès avant, puisqu'une note insérée au moment de la publication des Écrits dans son article de 1959 *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, signale que « *ce que le schéma R étale, c'est un plan projectif* », mettant en évidence que « *champ de la réalité ne fonctionne qu'à s'obturer de l'écran du fantasme* »[714]



Cette forme apparemment homogène présente la particularité d'être un composé, dont Lacan peut faire la formation hétérogène du fantasme, mixte du sujet et de l'objet, et nœud des registres symbolique, imaginaire et réel avant l'aventure du borroméen.

Le plan projectif, pour le dire savamment, est en effet homéomorphe à « *l'espace quotient d'une réunion disjointe d'une bande de Moebius et d'un disque, la relation d'équivalence identifie les points de la frontière du disque et celle de la bande de Moebius.* » [715] Sa structure composée d'une bande de Moebius et d'un disque se révèle telle par les coupures ou trajets sur sa surface, en induisant les transformations. Ce champ de connexions qui requiert Lacan depuis le début des années 60 fait l'objet, au long de son enseignement, de développements extrêmement variés et complexes, dont l'enjeu ici ne peut être de les restituer pleinement, pas plus que d'établir un précis de topologie. Il s'agit seulement de faire quelque lumière sur un des lieux de modélisation par Lacan de la fin de la cure comme « traversée du fantasme ».

Qu'est-ce qu'une coupure, dans l'usage qu'en fait Lacan ? Le terme provient de la topologie, branche des mathématiques issues des ensembles cantoriens et de sa théorie des nombres transfinis. Elle se fonde sur la notion d'ensemble ouvert, c'est-à-dire d'ensemble dont la limite ou la frontière lui est extrinsèque, sans en être pour autant séparée. Dans la topologie, l'espace et les formes ne possèdent pas d'existence *a priori* ; l'espace topologique est produit par les coupures ou trajets engendrant les surfaces nommées tore, bouteille de Klein, cross-cap ; les trajets et les transformations de l'espace produits par les coupures formalisent pour Lacan le parcours structural de la cure, tel que très précisément décrit dans l'Etourdit.

La coupure y désigne l'effet du signifiant sur le réel, ou l'entrée du signifiant dans le réel.

[714] Lacan J. : D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.553
[715] Georgin J.-P. : Du plan projectif au cross-cap, Littoral n° 17, p.162

> Le langage entre dans le réel et il y crée la structure. Nous participons de cette opération et y participant nous sommes inclus, impliqués dans une topologie rigoureuse et cohérente. [716]

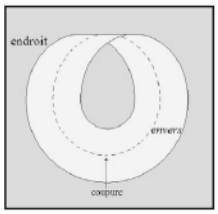
Le recours lacanien à la topologie est d'autre part corrélatif de l'accent porté sur la catégorie de la jouissance.

> Depuis que je l'ai introduite dans notre maniement, j'ai essayé d'indiquer que la fonction de la jouissance est essentiellement rapport au corps, mais ce rapport n'est pas n'importe lequel. Il se fonde sur une exclusion qui est en même temps une inclusion. D'où notre effort vers une topologie (...) La topologie de la jouissance est la topologie du sujet.[717]

La topologie du sujet en fait trait de coupure : la bande de Moebius du sujet, ruban fermé à un seul bord, est produite par une coupure qui fait trou dans une surface.

> Une bande de Moebius n'a qu'un bord. Si vous suivez son bord vous avez fait le tour de tout ce qui est bord sur cette bande, et en fait ce n'est qu'un trou, une chose qui peut apparaître comme purement circulaire.[718]

On passe y de l'endroit à l'envers sans franchir aucun bord, parce qu'elle *est* un bord, dit Lacan, déterminant le sujet comme trou, *discontinuité dans le réel.* En effet la coupure médiane, l'unique coupure longitudinale autorisée sur cette surface, l'annule dans sa propriété essentielle, puisque la coupure transforme la bande de Moebius en une bande a deux bords. Lacan en tire ceci, que cette coupure *est* la bande de Moebius.





> Mais du même coup ce qui apparaît, c'est que la bande de Moebius n'est rien d'autre que cette coupure même, celle par quoi de sa surface elle disparaît. (…) Où il se touche que ce n'est pas du travers idéal dont une bande se tord d'un demi-tour, que la bande de Moebius est à imaginer ; c'est tout de son long qu'elle fait n'être qu'un son endroit et son envers. Il n'y a pas un de ses points où l'un et l'autre ne s'unissent. Et la bande de Moebius n'est rien d'autre que la coupure à un seul tour, quelconque (bien qu'imagée de l'impensable « médiane »), qui la structure d'une série de lignes sans points. [719]

Inscrite sur un tore, un cross-cap ou encore une bouteille de Klein, la coupure en huit intérieur n'a pas le même effet, y séparant ou non un reste.

> Cette double boucle, tracé de la répétition : si elle nous impose une topologie, c'est que ce n'est pas sur n'importe quelle surface qu'elle peut avoir fonction de bord. Essayez de la tracer sur la surface d'une sphère, je l'ai montré depuis longtemps, vous m'en direz des nouvelles ! Faites-la revenir ici et essayez de la boucler de façon à ce qu'elle soit un bord, c'est-à-dire qu'elle ne se recoupe pas elle–même : ceci est impossible ! [720]

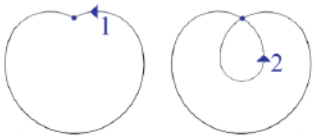
Le résultat d'une telle coupure sur une surface, en tant qu'elle peut en modifier ou non sa nature première, « *voilà qui va pour nous nous proposer modèle,* dit Lacan*, à distinguer ce qu'il en est de*

[716] Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, inédit, leçon du 16 décembre 1964
[717] Lacan J. : D'un Autre à l'autre, *op. cit.,* p.114
[718] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 13 juin 1962
[719] Lacan J. : L'étourdit, in Autres Ecrits, *op. cit.*, p. 469-470
[720] Lacan J. : La logique du fantasme, leçon du 15 février 1967

l'incidence de l'acte, non pas tant dans la détermination que dans les mutations du sujet ».[721] C'est en effet cette structure que Lacan donne pour support de l'acte.

> Mais comment définir ce qu'est un acte ? Il est impossible de le définir autrement que sur le fondement de la double boucle, autrement dit de la répétition. Et c'est précisément en cela que l'acte est fondateur du sujet. L'acte est précisément l'équivalent de la répétition, par lui-même. Il est cette répétition en un seul trait, que j'ai désignée tout à l'heure par cette coupure qu'il est possible de faire au centre de la bande de Mœbius.[722]

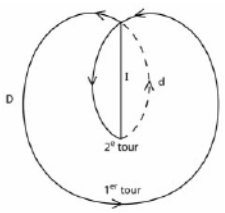
Sous le nom de huit intérieur ou de double boucle, ou double tour, elle est introduite par Lacan comme le signifiant de l'acte ou de l'interprétation, au moment où l'interprétation ne peut plus se motiver seulement du Nom-du-Père et de la boucle simple de la ponctuation, nécessitant au contraire l'émergence d'un écart interne ou différence dans la répétition, en l'espèce d'une perte de l'une à l'autre fois. En ce sens, le dédoublement du graphe du désir en ses deux étages et le hiatus qui s'y ouvre de l'énoncé à l'énonciation peut certainement être tenu pour la préhistoire de la topologie de la double boucle.



D'une boucle à l'autre, la structure se ferme mais ne se recouvre pas elle-même. Cette topologie est impliquée par la situation de la pulsion au-delà de l'imaginaire du corps et du bouclage narcissique, toujours sphérique.

> Car si nous avons suffisamment approfondi le mécanisme de *la pulsion* pour voir que ce qui s'y passe, c'est un aller et retour du sujet au sujet, à condition de saisir que ce retour n'est pas *identique* à l'aller et que précisément le sujet, conformément à la structure de la *bande de Mœbius,* s'y *boucle à lui-même* après avoir accompli ce demi-tour, qui fait que, parti de son endroit, il revient à se coudre à son envers, en d'autres termes qu'il faut faire *deux tours pulsionnels* pour que quelque chose soit accompli qui nous permette de saisir ce qu'il en est authentiquement de la division du sujet.

De même le trajet de la cure, écrit sur le huit intérieur, ne se boucle sur lui-même qu'à avoir fait deux tours. Le premier tour est celui de la demande D, le second s'amorce à la condition de la traversée de la ligne de l'identification I, pour entamer un second tour qui est celui du désir de l'analyste (petit d). Cette structure comporte ainsi D et d, demande et désir, ainsi que la ligne I de l'identification :



[721] Ibid..

[722] Lacan J. : La logique du fantasme, leçon du 15 février 1967

Ce double tour est nécessaire à franchir la ligne I de l'identification ou ligne d'horizon du plan projectif, là où se projettent les facticités dont Lacan parle à la fin de la Proposition : le second tour de la double boucle introduit, comme on le voit sur le schéma, un passage à l'envers ou franchissement de l'horizon. Le transfert tend toujours à ramener la demande à l'identification, le désir de l'analyste doit l'en écarter pour faire valoir le second tour en pointillé, celui du désir, qui se boucle dans un trajet à l'envers de la surface. Alors, *à l'horizon de la psychanalyse en extension se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension.*

Là s'éclaire que l'identification à l'analyste, fin factice de la cure, est conséquence du manque de l'aperception de la fonction de l'objet partiel dans le transfert :

> Autour disons du (a) caché dans la référence à l'Autre, autour du (a) - tout autant et plus qu'autour de l'idéal du moi - se joue le drame des identifications du sujet, et la question est de savoir si nous devons considérer que la fin de l'analyse peut se contenter d'une seule des deux dimensions que déterminent ces deux pôles [I, a], à savoir aboutir à la rectification de l'idéal du moi, à savoir à une autre identification du même ordre et nommément ce qu'on a appelé, ce qu'il est admis de désigner, comme l'identification à l'analyste, si toutes les apories, les difficultés, les impasses - dont effectivement l'expérience des analystes et les dires des analystes nous apportent le témoignage - si ce n'est pas autour de quelque chose d'insuffisamment vu, visé et non repéré, au niveau de (a) que jouent à la fois ces impasses et la possibilité de leur solution.[723]

Le tore névrotique

La conception du transfert, limitée uniquement aux effets de répétition en tant que reproduction – besoin de répétition ou répétition du besoin ? ironise Lacan dans la réponse au compte rendu de Daniel Lagache- voile la dimension synchronique de « *ce qui est inclus, latent, dans la position de l'analyste, par quoi gît dans l'espace qu'il détermine, la fonction de cet objet partiel* ». Le tore, qui articule lui aussi les tours de la demande et du désir, rend compte de l'effet de méconnaissance de cet objet inclus dans la ré-pétition de la demande.



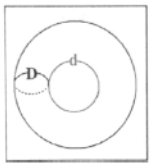
Sur le schéma de gauche, le tore est engendré par la répétition de la demande, soit une série de cercles unaires. Le schéma de droite indique le trajet supplémentaire qui s'y trace, le tour du désir. Le tracé de ces coupures correspond à la délimitation de circularités topologiques précises : l'une est une petite boucle qui fait le tour de l'anneau ; l'autre fait le tour de l'anneau autour de son trou central. Ainsi deux types de tours peuvent être effectués sur le tore, que Lacan identifie respectivement à D, la demande, et d, le désir.

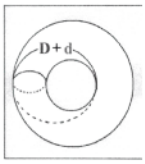
Le tour supplémentaire du désir n'est pas repérable par un trait unaire, incarné ici par la boucle de la demande engendrant le tore dans sa répétition : (I, I', I'', I'''…) *A l'horizon de l'extension* de

[723] *Ibid.*, leçon du 3 février 1965

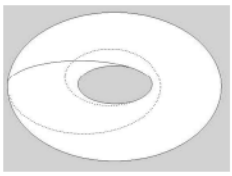
la chaine, il est l'Un-en-plus des demandes, ou encore le tour non-compté, *l'Un-comptable*, comme le nomme Lacan.

Il existe une coupure qui conjoint ces deux tours, celui de la demande autour du vide de l'objet de la pulsion, celui supplémentaire du rien du désir : le huit intérieur, soit ce que Lacan spécifie comme étant la coupure radicale du sujet. La coupure en forme de huit intérieur suppose l'addition de ces deux cercles, D+d.





Sur le tore, la coupure constituée par la double boucle produit une surface à deux bords, qui matérialise le nouage de la demande et du désir dans la névrose.





Contrairement à ce qui se passe sur une sphère, cette coupure ne se rejoint jamais elle-même. Mais elle échoue à y séparer l'objet : la topologie du tore, comme Lacan le souligne, ne permet de saisir de l'objet a que *son contour*[724], et non sa fonction de cause du désir, puisqu'il n'apparaît jamais que comme l'un-en-plus des tours de la demande. Cet objet produit par le langage est ce qui ne peut qu'être raté dans sa visée même, induisant l'indéfinie succession des demandes auxquelles l'analyste aura à ne pas répondre pour assurer la continuation de la cure, ce que Freud relevait sous le nom de « principe d'abstinence », en l'accordant à ses coordonnées structurales.

> Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction.[725]

En effet,

> Lorsque l'objet originaire d'une motion de désir s'est perdu à la suite d'un refoulement, il est fréquemment représenté par une suite d'objets substitutifs, dont aucun ne suffit pleinement.[726]

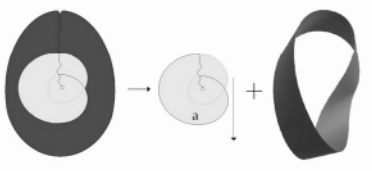
La traversée du fantasme sur le cross-cap

[724] Lacan J. : L'identification, inédit, leçon du 9 mai 1962
[725] Freud S. : Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse, in La vie sexuelle, PUF, Paris, 1964, p.64
[726] Ibid.

Dans la métonymie infinie de la demande enroulant ses spires sur l'axe central du tore, l'objet est définitivement absent, il ne brille qu'au *point de fuite* de l'image fascinante, i'(a). De ce fait même, la dissymétrie de la demande et du désir dans le rapport du sujet et de l'Autre y reste voilée par la méconnaissance de ce qui soutient l'image spéculaire organisée autour d'un vide. (a) est dans la parenthèse au cœur de la notation i(a) qui n'en est pourtant ni l'image, ni le représentant. La cure doit prendre la direction d'un au-delà du spéculaire pour produire l'objet a comme séparé du support i (a) qui couvre (-φ), la séparation de l'objet et de la castration organisant la fin de la cure dans la Proposition.

> Le désir du psychanalyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait s'opérer qu'à ce qu'il y vienne en position de l'x : de cet x même, dont la solution au psychanalysant livre son être et dont la valeur se note (-φ), la béance que l'on désigne comme la fonction du phallus à l'isoler dans le complexe de castration, ou (a) pour ce qui l'obture de l'objet qu'on reconnaît sous la fonction approchée de la relation prégénitale[727].

Le plan projectif, ou fantasme, donnant son support topologique au mathème du fantasme ($\$<>a$), $\$$ coupure de a, est l'espace de cette opération par laquelle le sujet peut se séparer du spéculaire, le « traverser ». La confusion du désir et de la demande peut s'y dénouer car *l'un-en-plus* du désir, insaisissable dans la demande, toujours à l'horizon et stabilisant le spéculaire dont il est le *point de fuite*, est en fonction de *point à l'infini* dans le fantasme. La coupure, cette fois, y produit la bande de Moebius et la chute de la *rondelle supplémentaire* de l'objet.



En effet, le trou bordé par la bande de Moebius se complémente de cette rondelle sphérique : le bord de la coupure en huit intérieur de la bande de Moebius est en même temps le bord d'une surface bilatère, représentée ci-dessus en a. Il est l'objet produit par la coupure primordiale du sujet, qui se coud le long du bord de la bande de Moebius. Il n'est pas complément, mais supplément, *rondelle supplémentaire* comme Lacan le nomme parfois. La bande de Moebius seule se réduit à la coupure, à la ligne insaisissable, ou *ab-sens*, écrit Lacan dans l'Etourdit (« *l'ab-sens désigne le sexe* », c'est-à-dire le féminin non représentable). Aussi la rondelle sphérique est-elle nécessaire à stabiliser la bande de Moebius qui disparaît dans la coupure qui n'est autre qu'elle-même.

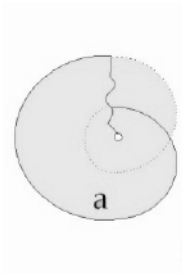
La bande de Moebius, *ligne sans point*, est la coupure du sujet résultante de la coupure de cet objet discal, dit *point hors-ligne*. Réduite en un point, la rondelle centrale du cross-cap est le point hors ligne supplémentant la ligne sans point, son point à l'infini :

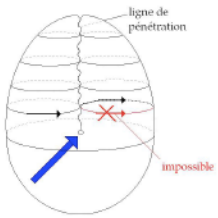
> Il peut se réduire au point hors-ligne qui, de supplémenter la ligne sans points, se trouve composer ce qui dans la topologie se désigne du cross-cap. C'est l'asphère, à l'écrire : 1, apostrophe. Le plan projectif autrement dit, de Desargues, plan dont la découverte comme

[727] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.252

> réduisant son horizon à un point, se précise de ce que ce que se point soit tel que toute ligne tracée d'y aboutir ne le franchit qu'à passer de la face endroit à sa face envers »[728]

Cette partie discale, non spéculaire, car déformable continument en son image obtenue par une symétrie, est l'objet a mis en fonction dans le fantasme au point de défaillance de l'Autre, la castration, et de ce fait contient, dit Lacan, le point-trou ou *point à l'infini de la jouissance phallique* qui génère le plan projectif ou cross-cap.





Sur le schéma de gauche : la partie discale a est un disque composé de deux feuillets contenant le point phallique, c'est à dire que cette structure double conserve, après la coupure, le point à l'infini d'où s'origine le plan projectif, alors que la surface moebienne le perd.

Sur le schéma de droite, représentant le plan projectif en son entier : la ligne de pénétration est l'horizon du plan projectif, zone chiasmatique, où les trajets s'inversent. Le point fléché est la fonction du phallus, ainsi commenté par Lacan dans l'Identification :

> Ce point double et point simple à la fois, autour duquel est supportée la possibilité même de la structure entrecroisée du bonnet ou du cross-cap, ce point, c'est par lui que nous symbolisons ce qui peut introduire un objet(a) quelconque à la place du trou. Ce point privilégié, nous en connaissons les fonctions et la nature : c'est le phallus, le phallus pour autant que c'est par lui, comme opérateur, qu'un objet(a) peut être mis à la place même où nous ne saisissons dans une autre structure (le tore) que son contour.[729]

Ce sont, dans la Proposition, les deux valeurs, (-φ) et (a) que Lacan donne pour celles de l'être de l'analysant à la fin de la cure : « *Ce manque et cet objet, je démontre qu'ils ont même structure* »[730]. Il aura fallu opérer sur l'infini, pour, comme Desargues, réduire cet horizon à un point, « *point simple et double à la fois* » (le point à l'infini du sujet ou point phallique), et envisager la résolution du tore névrotique ou analyse interminable.

> L'objet(a) à choir du trou de la bande s'en projette après coup dans ce que nous appellerons, d'abus imaginaire, le trou central du tore, soit autour de quoi le transfini impair de la demande se résout du double tour de l'interprétation.[731]

[728] Lacan J. : L'étourdit, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p. 471
[729] Lacan J : L'identification, *op. cit.*, leçon du 23 mai 1962
[730] Lacan J. : Première version de la Proposition, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.584
[731] Lacan J. : L'étourdit, in Autres Ecrits, *op. cit.*, p. 487

– B –

Le raccord de l'intension et de l'extension de la psychanalyse

I- UN BINAIRE LOGIQUE

Logique des classes de la psychanalyse

En 1964, l'école est une école de travailleurs, « *l'organisme ou doit s'accomplir un travail* »[732], dans laquelle on entre par le cartel, « *élaboration soutenue dans un petit groupe* », muni d'un *Plus-un.* L'Ecole n'est pas une association de psychanalystes : ceux-ci en sont membres au même titre qu'étudiants, médecins, ethnologues, et le statut de didacticien n'existe pas : « *Un psychanalyste est didacticien de ce qu'il a fait une ou plusieurs psychanalyses qui se sont avérées didactiques. C'est une habilitation de fait (…)* »[733]

En 1967, la Proposition pose la question d'une habilitation de droit : celle d'une mise à l'épreuve de la qualification d'une psychanalyse comme didactique, pour laquelle Lacan invente le dispositif de la passe comme mode de sélection interne à l'Ecole. En 1967 Lacan propose de maintenir le titre d'analyste membre de l'Ecole, l'AME tel que produit dans l'Acte de fondation, tout comme les titres de membres et d'analyste praticien (AP), et de reconduire directoire et jury d'accueil dans des fonctions similaires. Comme son nom l'indique, c'est sur le psychanalyste de l'École, l'AE, que porte la proposition. La modification essentielle concerne donc le jury d'agrément et la nomination des AE. Le jury est composé de sept membres : le directeur, trois AE tirés au sort et trois membres, en cure chez des AE qui les désignent pour siéger au jury. Ces membres, les *passeurs*, ont pour mission de recueillir le témoignage du candidat au titre d'AE, le *passant.* Les passeurs, analysants eux-mêmes à un virage décisif de leur propre cure, transmettent ensuite le témoignage du passant sur sa cure au jury, qui donne avis positif ou négatif sur l'accession au titre d'AE. La décision du jury se prend à la majorité des AE, le directeur et les passeurs n'ayant qu'avis consultatif. La fonction du passeur insérée entre candidat et jury contourne le dispositif qui confronte impétrant et jury d'admission et vire structuralement à la cooptation. Son modèle ternaire emprunte, comme Lacan l'a dit, au temps logique et au Witz.

Parallèlement à la mise en place de cette procédure institutionnelle, le Séminaire *L'acte psychanalytique* met au travail la question de ce qu'est un analyste, via l'interrogation de ce que

[732] Lacan J. : Acte de fondation, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.229
[733] *Ibid.*, p.233

serait un acte proprement analytique. Il rappelle l'opacité dans laquelle ce problème est maintenu dans les sociétés :

> Jusqu'à présent, rien n'a pu être articulé de censé ni de solide sur ce qu'il en est de ce qui qualifie comme tel le psychanalyste. On parle, bien sûr, de règles, de procédés, de modes d'accès, mais ça ne dit toujours pas ce que c'est qu'un psychanalyste. Le fait que je parle de l'acte psychanalytique est ce dont en somme j'espère que puisse faire un pas ce qui s'appelle la qualification du psychanalyste.[734]

Le mode sous lequel sera interrogée cette qualification est celui la prédication, c'est-à-dire les conditions de l'attribution logique, question déjà largement abordée par Lacan depuis 1960, et que le Séminaire de 1967-1968 déplie encore longuement : il faut situer le « *rapport de l'acte psychanalytique avec quelque chose de l'ordre d'une prédication, c'est à savoir : qu'est-ce qu'il en est, de quoi pouvons-nous dire qu'il situe le psychanalyste ?* »

C'est en écho à ces enjeux institutionnels et épistémiques que doit être entendu le choix fait par Lacan de distribuer les registres de l'expérience analytique dans les termes de l'extension et de l'intension, c'est-à-dire les modes traditionnels d'interprétation du concept : la psychanalyse en intension désigne les traits spécifiques du concept, à trouver dans la cure didactique, et concerne donc cet acte que Lacan cherche à cerner comme ce qui situe le psychanalyste. La psychanalyse en extension désigne la classe des individus, au sens logique, qui tombent sous le concept, la collection des sujets auxquels le prédicat « psychanalyse » ou « psychanalyste » convient. La passe se présente alors en effet, formellement, comme leur raccord. Il faut bien sûr tout de suite ajouter que l'usage que fait Lacan de ces termes n'est pas conforme aux réquisits logiques, et qu'il n'est pas question d'une logique des classes de la psychanalyse ; on peut certes arguer pour cela de la subversion qu'introduit la psychanalyse dans le savoir, mais on verra qu'en logique même, le raccord de cette double acception du concept, ambiguë dès ses origines aristétolicennes, est aujourd'hui notoirement aporétique : la classification au moyen de l'attribution d'un prédicat, appliquée sans restriction, a pour conséquence l'inconsistance des collections ainsi définies. À la toute fin du XIXe siècle, la tentative originale de Frege butait sur les paradoxes bien connus à partir de sa loi V exigeant qu'à toute fonction propositionnelle (sa version du prédicat) corresponde un domaine (une extension) entrainant avec elle ce que l'on appelle « la crise des fondements des mathématiques » au début du XXe siècle. Elle est aux dires des spécialistes moins réglée qu'endiguée par l'axiomatisation de la théorie des ensembles, axiomes dont l'un est spécifiquement consacré à la restriction de l'intension (*Axiome de compréhension* ou *de séparation* de Zermelo et Fraenkel).

Aussi le raccord lacanien de la béance de l'intension et de l'horizon de l'extension de la psychanalyse, pour poétique qu'il soit, trouve néanmoins un ancrage rigoureux dans des savoirs logico-mathématiques très largement arpentés par Lacan depuis plusieurs années, et tout particulièrement dans la distinction ici cruciale de la logique des classes et de la théorie des ensembles. La logique moderne elle-même s'appuyant sur un dépassement des difficultés répétitives qui ont régulièrement surgies d'un usage incontrôlé de cette articulation, ces difficultés même viennent ici modéliser heuristiquement les problèmes propres au statut de la

[734] Lacan J. : L'acte psychanalytique, le Séminaire 1967-1968, inédit, leçon du 20 mars 1968

communauté analytique comme ensemble d'analystes et à la formation en tant que sa reconnaissance donne lieu à qualification.

Il est ainsi bien certain que l'exigence posée par Lacan que les modes d'existence de la psychanalyse, l'École au premier chef, trouvent leur fondement, leur *racine* dans l'intension n'est pas à entendre au sens de la loi de Port-Royal : la formulation originale des termes, sous les noms tout proches d'*étendue* et de *compréhension,* par ailleurs fortement inspirés du dualisme cartésien étendue et pensée, est en effet l'œuvre des Messieurs.[735] Une tradition continue leur attribue une « loi de Port Royal », énonçant que l'étendue d'un concept est liée à sa compréhension par la loi de leur variation inverse : plus les critères discriminants sont nombreux, moins les individus qui y répondent le sont, et vice-versa. La compréhension y est le pivot de la détermination de l'extension. Mais si ce n'est pas la loi de Port-Royal qui s'impose pour penser la Proposition, celle-ci ne manque pas d'une certaine pertinence appliquée aux aléas du mouvement psychanalytique : de fait, l'extension de la psychanalyse, en termes de nombre de disciples, d'élaborations théoriques, d'extension à de nouvelles pathologies, a été marquée par des forces centrifuges. Le *Verein* de Freud a peiné à faire un d'une multitude, à la contenir unitairement, à tel point que s'est noué, pour prévenir ou endiguer les débordements de l'extension, ce cercle intérieur gardien de l'intension et de la pureté de la doctrine que fut le Comité secret. Ce fut un échec. Le résultat en fut un champ composite, unifié politiquement par la standardisation de la pratique et de la formation, mais dont les termes, selon la forte expression de Glover, demeurent aussi différents que la craie du fromage, lesquels n'ont pas plus vocation à se mélanger que les serviettes et les torchons ainsi que l'enseigne la logique des classes à l'école primaire.

On peut en déduire que la psychanalyse, dans sa nature même, objecte à la classification, fait difficulté à se laisser ranger à sa place parmi le champ des savoirs comme des pratiques. Freud le savait, qui a soutenu cette extraterritorialité de sa propre position énonciative et du désir qui s'y lit, avec le corrélat d'y laisser en blanc ses conditions réelles de transmission.

C'est le sens de ce que Lacan avance : le mouvement analytique dont il fait la critique à la fin de la proposition tient sa ou ses consistances factices non d'un principe homogène de classification, mais de termes en position d'exception, de points de fuites, facticités identificatoires qui tiennent lieu de commun dénominateur. Il faut apprécier ici ce qui formellement accointe logique des classes et *Massenpsychologie*, et que Lacan interprète, on le verra, en ramenant le principe d'identité, qui veut qu'une craie soit une craie et un fromage un fromage, à la logique de l'identification.

La loi de Port-Royal, pour conforme à l'appréhension intuitive qu'elle soit, a été dénoncée ; la logique de Port-Royal n'en est de toute façon pas une : c'est une grammaire, fondée sur la langue commune, et qui repose sur une priorité donnée à l'intension, au sens, quand la logique s'est développée nécessairement en extension.

Cette logique des classes naïve est largement en vigueur au cours élémentaire ou dans les tests appliqués à la psychologie enfantine, où l'on apprend à tracer, dans l'ensemble des fleurs rouges,

[735] Arnauld A. et Nicole P. : La logique ou l'art de penser, Gallimard, Paris, 1992 « J'appelle étendue de l'idée, les sujets à qui cette idée convient, ce qu'on appelle aussi les inférieurs d'un terme général, qui à leur égard est appelé supérieur », « J'appelle compréhension de l'idée, les attributs qu'elle enferme en soi, et qu'on ne peut lui ôter sans la détruire, comme la compréhension de l'idée de triangle enferme extension, figure, trois lignes, trois angles, et l'égalité de ces trois angles à deux droits. »

la collection des coquelicots, en prenant soin de bien refermer la courbe patatoïde sur elle-même. La classe comme rassemblement de quelques objets est en effet selon Piaget le fondement intuitif de la notion de nombre. Cette conception suppose que le sujet psychologique assume la fonction d'unification de la classe, en extrayant le trait pertinent de la collection, thèse que Lacan réfute : l'enfant qui semble buter sur la définition extensionnelle de sa fratrie - « *J'ai trois frères, Paul, Ernest, et moi* »[736] - manifeste en réalité un fait de structure habituellement voilé. Cet énoncé est en fait une reformulation par Lacan d'une question du test de Binet-Simon : « *Quelqu'un disait : J'ai trois frères : Louis, Roger et moi. Qu'est-ce qu'il y a de bête dans cette phrase-là ?* ». Il n'y a là rien de bête, car le moi se situe en effet à deux places : à sa place dans la série des frères, dans l'énoncé, et à la place de celui qui énonce. Lacan évoque l'anecdote de même facture rapportée par l'explorateur Sir Shackelton : lors d'une expédition en Antarctique, menée dans des conditions très rigoureuses, les membres, isolés du reste du monde, se comptaient pour ne pas se perdre et, se comptant, se trouvaient toujours à la fois « *un de plus* » et du même coup avec « *un qui manquait* »[737]. La place énonciative d'où la série se compte n'est pas, soutient Lacan, sans effet sur la collection du compté : elle entretient avec lui strictement le même rapport que le phallus à l'ensemble des signifiants, « *un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un -1 à l'ensemble des signifiants* ».[738]

Au début des années 60, Lacan inaugurait la période logique et mathématique de son enseignement, disciplines qui, si elles n'étaient pas absentes de sa pensée, se trouvaient reléguées derrière les doctrines structuralistes, mythologiques et linguistiques, elles-mêmes empruntant d'ailleurs largement au champ mathématique. La rencontre des étudiants de l'E.N.S. et du Cercle d'épistémologie en 1964, avec notamment l'introduction des études frégéennes, y fut certainement pour beaucoup. Lacan traitait avec ceux de sa génération d'anthropologie et de linguistique ; il traitera avec la nouvelle de logique et de mathématiques. De la même façon qu'il avouait faire de la « linguisterie » dans le Séminaire *Encore*, on peut bien sur dire qu'il fait ici de la « logiquerie ». La chose est en fait rendue plus complexe par la thèse cruciale de Lacan, résolutoire, selon laquelle le sujet sur lequel opère la psychanalyse est le sujet de la science. Et au delà de l'appui trouvé par Lacan dans le savoir logico-mathématique pour élaborer le statut du signifiant, connectant psychanalyse et logique comme deux pratiques de la lettre, il faut prendre en compte la voie plus originale d'une interprétation de la logique, d'une psychanalyse de la logique ; ainsi de ce que doivent ses fondations aristotéliciennes au traitement syllogistique de la mort de Socrate : « *Il y a donc là, chez Aristote, quelque chose que nous pouvons interpréter comme quelque tentative justement d'exorciser un transfert qu'il croyait un obstacle au développement du savoir* »[739].

Jacques-Alain Miller, lors du Séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse,* n'hésitait pas à dire que la *logique du signifiant* est la « *logique de l'origine de la logique* »[740], qu'elle traite de son « *émergence* » même, ne tombant donc pas dans son champ de prescription mais en formant au contraire les règles implicites et rendant raison de ses options.

[736] Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, le Séminaire 1964-1965, inédit, leçon du 20 janvier 1965.
[737] *Ibid.*, leçon du 24 février 1965. Il s'agit du livre de Sir E. Shakleton : *L'Odyssée de « l'Endurance »*, Paris, Phébus, 2000
[738] Lacan J. : Subversion du sujet et dialectique du désir, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.819
[739] Ibid.
[740] Miller J.-A. : La suture, intervention au Séminaire Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, leçon du 24 février 1965, paru dans *Cahiers pour l'analyse* n°10

La logique du signifiant

En 1961, Lacan évoquait pour la première fois un

> malentendu dans la logique dite des classes, ce malentendu séculaire de l'extension et de la compréhension dont il semble que la tradition effectivement fasse toujours plus état, s'il est vrai, à prendre les choses dans la perspective par exemple du milieu du XIXe siècle, sous la plume d'un Hamilton, s'il est vrai qu'on ne l'a bien franchement articulé qu'à partir de Descartes et que la Logique de Port-Royal, vous le savez, est calquée sur l'enseignement de Descartes. En plus, cela n'est même pas vrai, car elle est là depuis bien longtemps, et depuis Aristote lui-même, cette opposition de l'extension et de la compréhension. [741]

Robert Blanché, dans *La logique et son histoire*[742], indique d'où provient cette opposition. Aristote distingue deux façons d'entendre l'universalité : une *universalité intensive*, essentielle, *kath'auto*, et une *universalité extensive*, *kata pantos*, selon que le concept est regardé comme exprimant la nécessité d'une essence ou bien la totalité des individus d'une espèce, ou des espèces d'un genre. La différence se traduit bien en français par la distinction de « tout » et de « tous » : « tout corbeau est noir », proposition dans laquelle « tout » exprime l'essence du corbeau ; « tous les corbeaux sont noirs », qui marque la totalité réalisée des individus. Or une différence logique existe entre ces deux acceptions : pour preuve l'inférence de l'une à l'autre n'est pas systématiquement permise, car d'une totalité empirique on ne peut inférer avec certitude une essence, et inversement, d'une essence on ne peut conclure à l'existence empirique des individus où elle se trouve réalisée.

Dans la théorie de la proposition, qui est pour Aristote une attributive, la compréhension l'emporte, signifiant soit l'inhérence d'un attribut à un sujet s'il s'agit d'une singulière (qui par là même ne tolère pas la conversion), soit l'implication d'un concept par un autre si c'est une universelle (la particulière, elle, énonçant en fait la conjonction de deux attributs). Mais dès qu'Aristote passe de l'analyse descriptive aux conditions de validité formelle, c'est le point de vue extensif qui domine. Le syllogisme, son accent porté sur la quantité, comme en témoignent les notions de grand, moyen et petit terme, met certainement en œuvre une logique extensive.

La distinction et la complémentarité de ces deux points de vue sont conséquences du traitement aristotélicien des Idées platoniciennes. En refusant de voir dans celles-ci des entités séparées, Aristote leur fait jouer le rôle de prédicats. Or un prédicat n'a pas d'existence par lui-même, mais présuppose des existants desquels il puisse être prédiqué, et qui, dans une proposition, joueront le rôle du sujet (*hupokeimenon*). La proposition attributive requiert ainsi, en raison des fonctions distinctes du sujet et du prédicat, une double interprétation, intensive et extensive. Le sujet doit y être entendu comme substance, et les substances secondes, qui se distribuent en classes (espèces et genre), doivent être considérée du point de vue de l'extension ; tandis que le prédicat devra être entendu comme un attribut, selon l'une ou l'autre des catégories de la prédication, et donc considéré du point de vue de l'intension. Non seulement la logique d'Aristote, mais aussi sa philosophie, affirme Blanché, lui interdisaient le sacrifice de l'une ou

[741] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 13 mars 1963
[742] Blanché R. : La logique et son histoire, Armand Colin/Masson Paris, 1970, p. 25-44

l'autre. En effet, dans une interprétation purement extensive, en termes de classes, l'attribut disparaît, ce à quoi s'oppose sa conception de la proposition et sa métaphysique des qualités. Au contraire, dans une interprétation purement intensive, c'est le sujet qui disparaît, et la proposition catégorique devient une hypothétique, décrivant l'implication d'un concept par un autre ; or pour Aristote le sujet grammatical est aussi bien le sujet logique que le sujet ontologique. Blanché conclut sur ceci qu'une logique formelle n'a pu se développer que sur le terrain de l'extension, la compréhension d'un terme faisant par trop appel à un registre sémantique dont la logique doit s'abstraire.

La logique des classes évoquée ci-dessus par Lacan s'élabore véritablement à partir du XVIIIe, autour de Hamilton, De Morgan, Boole ; les classes obéissent désormais au « principe d'extensionalité », qui prescrit que deux classes sont identiques si et seulement si tout individu qui appartient à l'une appartient à l'autre. Entièrement déterminées par les individus qui en font partie, elles consacrent la victoire du nominalisme, particulièrement du nominalisme ockhamien et de sa théorie de la supposition qui en constitue la préhistoire : l'identité ne se fonde plus de la non-différence ou participation à la même essence, ni de l'inhérence d'une qualité, mais de l'extension du concept, et des rapports – inclusion, exclusion, intersection- que les concepts entretiennent, lesquels doivent être réglés formellement en leurs lois logiques.

Aussi, si Lacan critique explicitement le développement extensionnel de la logique des classes – Hamilton et la quantification du prédicat, voir plus loin- ce n'est pas pour se précipiter dans son interprétation intensive. Fonder l'extension de la psychanalyse sur son intension n'est pas à entendre au sens de Mill, ni d'un autre philosophe de l'intension, c'est-à-dire de la signification ; c'est en réalité l'ensemble de la problématique qui tombe sous le coup de la mise en cause de Lacan, en tant qu'elle présuppose la totalisation de ses termes, et ce, depuis ses origines aristotéliciennes :

> Dans la logique originelle, celle d'Aristote, quelque chose nous est masqué, précisément d'impliquer ces sujets comme collection, quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de la saisir en extension ou en compréhension.[743]

Lacan a mis au travail le statut de la proposition universelle, d'une façon si riche, développée, complexe, qu'il est impossible d'en rendre compte ici pleinement. Notons que le questionnement de la logique aristotélicienne et l'élucidation de l'universelle s'amorce explicitement lors du Séminaire *L'identification*, premier Séminaire en prise manifeste avec le champ logique. Mais dès le début de la connexion structuraliste, qui convoque l'universalité sous forme de totalité de relations et dont le corrélat est une analyse nécessairement exhaustive, Lacan choisit de faire tenir l'ensemble des signifiants par l'exception : Nom du père, Idéal, phallus, point de capiton. Et en effet une de ses thèses centrales, diversement formulée, est celle de la disjonction de l'universelle et de l'existence, qui culmine dans les formules de la sexuation.

Dans l'Identification, Lacan s'attaque au principe d'identité, A=A, au moyen de la seconde identification freudienne à *l'einziger Zug*. À la tache d'établir le statut du signifiant comme tel, hors tout rapport avec le signifié, il prend appui sur l'assimilation du principe d'identité et du signe pour positionner son signifiant, en soutenant que « *c'est dans le statut même de A qu'il y a*

[743] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 14 mars 1962

inscrit que A ne peut pas être A ».[744] Si c'est dans son statut même, c'est au moins pour deux raisons que Lacan peut invoquer : d'une part la définition différentielle du signifiant saussurien lui offre une définition strictement négative. Différent de tous les autres, son être est réduit à n'être que ce que ne sont pas tous les autres, et donc à n'être pas identique à lui-même ; d'autre part, A est A écrirait une présentation répétée, que Lacan lit à travers le prisme de l'apologue freudien du Fort-Da : dans ses apparitions et disparitions scandées, la bobine est la bobine. *« Quel rapport y a-t-il entre le est qui unit les deux apparitions de la balle et cette disparition intermédiaire ? »* Il y a ce que Lacan appelle identification, *« cette assomption spontanée par le sujet de l'identité de deux apparitions pourtant bien différentes »,* sur fond d'effacement de la chose : « *c'est lui, le sujet, qui en effaçant tous les traits de la chose, fait le signifiant* »[745].

Ainsi pour Lacan l'identité de la lettre à elle-même n'est pas un donné premier mais le résultat d'une opération élidée, qui construit une identité sur la base d'une différence première, dans une opération qui s'effectue au lieu même du sujet. C'est donc à la racine même de la logique que la fonction du sujet est requise, ainsi que ses *effaçons*[746], que Lacan commente longuement au sujet de la cote de cervidé du Musée St Germain, sur laquelle se trouve batons et intervalles, signes de quelque chose, pourquoi pas de bêtes tuées par un imaginaire chasseur préhistorique : une bête, puis une autre, puis une autre, et ces petits trait marqués pour chaque fois, pour chaque situation à la fois semblable et différente, répétée, et dont les différences de l'un à l'autre ne sont pas d'ordre qualitatif :

> Le signifiant n'est point un signe. Un signe, nous dit-on, c'est de représenter quelque chose pour quelqu'un, le quelqu'un est là comme support du signe. La définition première qu'on peut donner d'un quelqu'un, c'est quelqu'un qui est accessible à un signe. C'est la forme la plus élémentaire, si on peut s'exprimer ainsi, de la subjectivité. Il n'y a point d'objet ici encore, il y a quelque chose d'autre, le signe, qui représente ce quelque chose pour quelqu'un. Un signifiant se distingue d'un signe d'abord en ceci, qui est ce que j'ai essayé de vous faire sentir, c'est que les signifiants ne manifestent d'abord que la présence de la différence comme telle et rien d'autre. La première chose donc qu'il implique, c'est que le rapport du signe à la chose soit effacé. Ces 1 de l'os magdalénien, bien malin qui pourrait vous dire de quoi ils étaient le signe »[747].

Le pas franchi du signe au signifiant, en tant qu'il marque la différence pure, non qualitative, est d'abord celui de la chose effacée.

> Si c'est de l'objet que le trait surgit, c'est quelque chose de l'objet que le trait retient : justement son unicité.[748]

La genèse du trait implique l'effacement, la destruction absolue de toutes les autres émergences, de tous ses autres prolongements de la chose : tel est le rapport de l'objet à la naissance de quelque chose qui s'appelle ici le signe, qui détruit l'objet en en retenant que le trait, unique, unaire, « extrêmement limité ». La répétition pour l'obtention de jouissance fait de cette pure différence figure d'identité : parce qu'elle est toujours différente de toutes les autres, elle est chaque fois identique à elle-même. Cette identité ne se fonde en fait que du trou qu'elle constitue chaque fois à manquer à toutes les autres.

---

[744] *Ibid.*
[745] *Ibid.*
[746] *Ibid.*
[747] *Ibid.*, leçon du 6 décembre 1961
[748] *Ibid.*, leçon du 10 janvier 1962

La dissolution des liens du signe et de la chose dans la répétition inscrit « *les diverses effaçons (…) dont vient au jour le signifiant, (qui) nous donneront les modes majeurs de la manifestation du sujet* ». À la place de la chose effacée, identifiée au -1, Lacan inscrit le sujet du signifiant, représenté par le signifiant non identique à lui-même, ou par un signifiant pour un autre signifiant, et la constitution de l'objet comme perdu :

> Nous ne dirons A, le signifiant, que pour dire que ce n'est pas le même grand A. Le signifiant, d'essence, est différent de lui-même, c'est-à-dire que rien du sujet ne saurait s'y identifier sans s'en exclure. Vérité très simple, presque évidente, qui suffit à elle seule à ouvrir la possibilité logique de la constitution de l'objet à la place de ce *splitting,* à la place même de cette différence du signifiant avec lui-même, dans son effet subjectif.[749]

Muni des définitions respectives du signe et du signifiant, à partir de sa connexion au sujet, Lacan peut formuler que la logique des classes depuis Aristote repose sur une confusion entre deux registres de l'un, celui de l'*Einheit,* de l'unité au sens de totalité, et celui de l'*Einzigkeit*, forgée sur le trait unaire, l'un au sens de pure différence, qui soutient dans la classification la fonction de l'attribut :

> Unité et totalité apparaissent ici dans la tradition comme solidaires, et ce n'est pas par hasard que j'y reviens toujours pour en faire éclater la catégorie fondamentale. Unité et totalité, à la fois solidaires, liées l'une à l'autre dans ce rapport que l'on peut appeler rapport d'inclusion, la totalité étant totalité par rapport aux unités, mais l'unité étant ce qui fonde la totalité comme telle en tirant l'unité vers cet autre sens, opposé à celui que j'en distingue, d'être l'unité d'un tout. [750]

Il s'agit au contraire pour Lacan de soutenir que l'identification du sujet trait unaire[751] objecte à toute totalisation des signifiants du sujet : elle ouvre la voie de la répétition et de son effet de perte dans l'identité. La logique du signe, ou de l'attribut, versant intensif, exige une extension close, quand la logique du signifiant détermine une série, une extension pourvue d'un horizon.

Logique de la castration

C'est à partir de la définition différentielle du signe et du signifiant que Lacan construit, lors du Séminaire l'Identification, la critique de la logique classificatoire : « *Le signifiant n'est pas le signe et l'ambiguïté de l'attribut aristotélicien, c'est justement de vouloir le naturaliser, en faire le signe naturel* »[752]

Le contrepoint de la naturalisation du signifiant, c'est-à-dire d'une logique attributive qui repose sur « l'avoir ou pas », et que Lacan appelle « logique de la privation », est l'existence d'un *univers du discours* : en effet, comme Lacan le souligne, « *ce n'est absolument pas la même chose de parler sans aucune précision de ce qui est non-homme, ou de ce qui est non-homme à l'intérieur des animaux.* »[753] Pour que la négation ait un sens à peu près assuré, utilisable en logique, il faut savoir par rapport à quel ensemble quelque chose est nié. En d'autres termes, si A' est non-A, il faut savoir dans quoi il est non-A, à savoir dans B. À défaut, en niant A, on peut certes obtenir quelque chose qu'on nommera A', mais en niant A', on ne retrouvera pas A.

---

[749] *Ibid.*, leçon du 20 juin 1962

[750] *Ibid.*, leçon du 7mars1962

[751] Le *trait unaire* est d'ailleurs un terme que Lacan emprunte à la logique prédicative, où il spécifie l'*arité* d'une fonction : fonction unaire, à un argument.

[752] *Ibid.*, leçon du 7 mars1962

[753] *Ibid.*

L'univers du discours ne fait son apparition qu'au XVIIIe siècle, quand la conception de l'extension en termes d'inférieurs et de supérieurs (individus, espèces et genres) qui grevait encore jusqu'à la logique de Port-Royal, disparaît, et que les définitions de classes sont désormais données exclusivement en termes de collections d'individus.

Or un prédicat tel que non-A est-il à même d'autoriser la formation d'une classe définie ? La réponse est que cette classe est définie tout autant que celle des A si l'on considère que A et non-A forment ensemble la totalité de ce dont on parle : pour intégralement quantifier les propositions négatives, comme ce fut le projet d'Hamilton, il faut introduire la notion d'Univers du discours, (De Morgan), ou de classe universelle (Boole) : cette dernière est écrite au moyen du symbole 1, le symbole 0 représentant la classe vide. De là, le signe de soustraction est utilisé par Boole pour noter le complémentaire d'une classe : « 1-A » désigne la classe de toutes les choses de l'univers qui ne sont pas A, soit la classe complémentaire de A. Avant l'invention de la logique des classes, un « *cercle extérieur du discours* » est par Aristote pareillement supposé : ce qui en tient lieu sont les substances secondes, genre prochain et espèce ; c'est à cette condition expresse que l'attribut peut prendre sa fonction de différence spécifique. Inversement, le corrélat de l'Univers du discours, est le signe, qui soutient, selon Lacan, le principe d'identité : A est A.

Dans le Séminaire l'Identification, Lacan prend pour paradigme de la classification *l'Histoire des animaux* d'Aristote. Pour la logique zoologique, la classe des mammifères est incluse dans la classe des vertébrés, comme l'espèce dans le genre. Quant à la différence spécifique, le trait distinctif, c'est la mamme. Pour élucider le fondement de la classe, il faut substituer à ce rapport d'inclusion un rapport d'exclusion : « *Le vrai fondement de la classe n'est ni sa compréhension ni son extension, mais ceci : que la classe suppose toujours le classement* », c'est-à-dire l'exclusion à partir du détachement de l'attribut, prélèvement corporel qui trouve à se justifier des réquisits ontologiques aristotéliciens de l'inhérence de l'attribut :

> L'objet aristotélicien, car c'est bien ainsi qu'il faut l'appeler, a justement, si je puis dire, pour propriété de pouvoir avoir des propriétés qui lui appartiennent en propre, ses attributs. Et ce sont ceux-ci qui définissent les classes. πας, c'est bien en effet le tout, et si cela se rapporte à quelque chose, c'est à πασασθαι, à la possession. Et peut-être trouverai-je à me faire reprendre si je rapproche ce πας du pos de possidere et de possum, mais je n'hésite point à le faire. La possession ou non du trait unaire, du trait caractéristique, voilà autour de quoi tourne l'instauration d'une nouvelle logique classificatoire explicite des sources de l'objet aristotélicien. Ce qui caractérise la structure de l'objet aristotélicien, c'est que ce qui n'est pas hérisson est non-hérisson. C'est pourquoi je dis que c'est la logique de l'objet de la privation.[754]

La classification zoologique opère d'abord par extraction d'un trait :

> Le zoologiste, si vous me permettez d'aller aussi loin, ne taille pas la classe des mammifères dans la totalité assumée de la mamme maternelle, c'est parce qu'il détache la mamme qu'il peut identifier l'absence de mamme.[755]

Les mammifères sont ainsi ce qui est exclu du genre prochain des vertébrés par le prélèvement du trait unaire mamme, le fait primitif étant que le trait unaire peut manquer, absence de mamme, -1. Le jugement universel, note Lacan, ne peut donc que transcender radicalement

[754] *Ibid.*, leçon du 27 juin 1962
[755] *Ibid.*

l'inférence inductive, c'est-à-dire issue de l'expérience ; ce n'est pas par abstraction que le trait est prélevé comme ce qui fait signe d'une ressemblance déjà présente au sein de la totalité des choses. Le sujet se constitue d'abord en tant qu'absence de tel trait choisi dans le champ de l'Autre. C'est donc au lieu même du sujet que s'introduit la fonction du -1, seul fondement possible d'une classe dans son statut universel, en tant qu'il constitue la possibilité de son inexistence, puisque la classe qui ne contient aucun individu, la classe vide, n'en est pas moins une classe universelle.

> C'est donc le sujet, comme il fallait s'y attendre, qui introduit la privation, et par l'acte d'énonciation qui se formule essentiellement ainsi, se pourrait-il qu'il n'y ait mamme ? Ne qui n'est pas négatif, ne qui est strictement de la même nature que ce que l'on appelle explétif dans la grammaire française. Se pourrait-il qu'il n'y ait mamme ? Pas possible... rien, peut-être, c'est là le commencement de toute énonciation du sujet concernant le réel. Ce n'est qu'à partir du pas possible, de l'exception, que le réel s'ordonne.

On croirait entendre le petit Hans, dans le fameux dialogue avec sa mère :

> -Maman, est-ce que tu as aussi un fait-pipi ?
>
> -Naturellement ! Pourquoi cette question ?
>
> -c'était seulement une idée…[756]

Aussi « *l'exception ne confirme pas la règle, comme on le dit gentiment, elle l'exige, c'est elle qui en est le véritable principe.* » En faisant de l'énonciation du sujet, notée -1 par Lacan, ce qui décomplète l'Autre, Lacan substitue à la logique du concept une logique modale : le fondement du réel, c'est l'impossible. Ensuite viennent le rien, le peut-être, modalités aux moyens desquelles Lacan reconstruit le carré logique[757] ; là où on attendrait pour universelle négative une pluralité niant le prédicat, « tous les x sont non p », Lacan introduit le *rien* : « nul x », « pas de x ».

> Il s'agit de préserver les droits du rien, parce que c'est lui qui crée en bas, le peut-être, la possibilité (…) loin qu'on puisse dire que tout réel est possible, ce n'est qu'à partir du pas possible que le réel prend place. Ce que le sujet cherche c'est ce réel en tant que justement pas possible, c'est l'exception. [758]

Cette place du rien, que Lacan note -1, fait d'une énonciation première, du choix d'un trait prélevé au champ de l'Autre, le fondement élidé de tout énoncé à caractère universel, lequel ne garantit aucune existence. L'universel n'est qu'un être de langage. Ainsi de l'universelle freudienne « tout père est Dieu » : si au niveau universel, remarque Lacan, « il n'y a d'autre père que Dieu », celui-ci est quant à l'existence, dans la réflexion freudienne, radicalement mis en question. Le Nom-du-Père « *est ce quelque chose qui, à la fois a sa valeur universelle, mais qui vous remet à vous, à l'autre, la charge de contrôler s'il y a un père ou non de cet acabit. S'il n'y en a pas, il est toujours vrai que le père soit Dieu.* »

Ces formulations de 1962 seront affinées dix ans plus tard, dans les formules de la sexuation, avec le statut de l'exception, *il en existe au moins-un.* Lacan relèvera à l'époque l'apport radical de la psychanalyse sur ces questions :

> Il est singulier que ce ne soit qu'avec le discours analytique qu'un universel puisse trouver, dans l'existence de l'exception son fondement véritable, ce qui fait qu'assurément nous pouvons en tous cas distinguer l'universel ainsi fondé de tout usage rendu commun par la tradition philosophique dudit universel.[759]

---

[756] *Ibid.*

[757] *Ibid.*

[758] *Ibid.*, leçon du 7 mars 1962

[759] Lacan J. : Ou pire…, Le Séminaire livre XIX, leçon du 03 mars 1972

La formule du pas–tout, où l'absence d'exception ne fonde aucune universelle, est déjà approchée en 1961, au décours des manipulations lacaniennes de l'universel et de la négation[760] ; impossible à ramener à l'un, sa fonction est d'assurer un type d'altérité avec lequel le rapport est ne peut s'écrire. Cette altérité d'aucun couple est alors, dans sa fonction, essentiellement soutenue par le concept d'objet a, objet partiel en un sens inédit, irréductible aussi bien à l'unité unaire qu'imaginaire. Raison pour laquelle Lacan, par un renversement, en pose la fonction au principe de l'illusion du tout, non du tout distributif, l'*omnis*, le pour tout, mais du *totus*, la totalité intègre :

> Que l'objet(a) soit l'indicatif autour de quoi se forge la fonction du tout en tant qu'elle est mythique, en tant qu'elle est précisément ce à quoi s'oppose, ce que contredit, toute la recherche du statut du sujet telle qu'elle s'institue dans l'expérience de la psychanalyse, voilà qui est à repérer et qui seul peut donner sa fonction de pivot, de point tournant à cet objet(a) dont d'autres formes se déduisent, mais toujours, en effet, à cette référence que c'est l'objet(a) qui est au principe du mirage du « tout »[761].

Le mirage du tout est à l'origine de la spéculation de la logique formelle sur « *une explication en extension faisant intervenir la carcasse symbolisable par un cercle, par une zone dans laquelle les objets constituant son support sont rassemblés* », exemplairement le cercle d'Euler.

Lacan construit deux modes d'exception à l'universel, -1 et (a), chacun prenant à revers le tous ou le tout. Aussi la simple introduction de la privation ou non du trait unaire dans la zoologie, si elle se fonde de ce *-1 dans l'attribut*, n'est pas suffisante, en ce qu'elle laisse intouchée l'intégrité narcissique : que certains soient privés assure les autres de ne pas l'être, et les premiers se consoleront d'obtenir des seconds ce qu'il leur manque.

Lacan dans l'Identification fait de la logique de la privation le premier temps de la constitution du désir ; une logique de la frustration introduit, via l'image de l'autre, la fonction du désir, puis suit une logique de la castration, logique de l'objet a. La logique des classes traditionnelles apparaît comme un arrêt dans la consécution, une défense : « *Si l'on a pu établir une logique des classes (…) c'est parce qu'il y avait l'accès qu'on se refusait à une logique de l'objet du désir ; autrement dit, c'est à la lumière de la castration que peut se comprendre la fécondité du thème privatif* ». Ce que révèle la logique de la castration, ou l'*hétéroclite du complexe de castration*, en l'occurrence, l'articulation du —φ et du (—1), dans laquelle *la logique se déconcerte de la disjonction qui éclate de l'imaginaire au symbolique*[762], c'est l'effet de perte non représentable qui supporte l'ordonnancement logique du monde :

> Ce sans quoi ce formalisme logique ne serait pour nous absolument rien, à savoir qu'il ne fait pas que nous requérir, qu'il ne fait pas que de nous donner les cadres non seulement de notre pensée, mais de notre esthétique transcendantale : qu'il nous saisit par quelque part, et que ce quelque part, dont nous donnons, non pas simplement la matière, non pas seulement l'incarnation comme « être de pensée », mais le morceau charnel comme tel, à nous-mêmes arraché, c'est ce morceau en tant que c'est lui qui circule dans le formalisme logique tel qu'il se dégage par notre travail de l'usage du signifiant, c'est cette part de nous-même prise dans la

[760] Lacan J. : L'identification, *op. cit.*, leçon du 13 mars 1962 « En effet, ceci est déjà présent et tout à fait sensible, fût-ce au niveau de la logique d'Aristote, pour autant qu'à nous mettre en face des quatre pôles constitués par l'universel, le particulier, l'affirmatif et le négatif, elle nous montre bien qu'il y a une autre position, celle de l'universel et du particulier, en tant qu'elles peuvent se manifester par cette opposition de l'universel et du particulier, par l'usage d'une négation, ou que le particulier peut être défini comme un pas tous et que ceci est véritablement à la portée de notre main et de nos préoccupations ».

[761] Lacan J. : L'acte psychanalytique, *op. cit.*, leçon du 13 mars 1968

[762] Lacan J. : Subversion du sujet, *in* Ecrits, *op. cit.*, p 820

> machine, à jamais irrécupérable, cet objet comme perdu aux différents niveaux de l'expérience corporelle où se produit sa coupure.[763]

C'est ce que Freud a formulé avec le jugement attributif. « *La fonction du jugement doit pour l'essentielle aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité.* »[764] Le jugement attributif prend racine dans une première expérience de satisfaction, constitutive du *moi* et du *non-moi*. Sur cet usage de la négation se greffe toute une tradition dont Freud, aux dires de certains, hériterait avec sa notion de moi, et qui lie les premiers pas de l'expérience au surgissement d'une entité autonome par rapport à celle-ci : ce qui serait admis ou identifié serait appelé moi, ce qui serait exclu ou rejeté pourrait s'appeler non-moi. C'est le « mythe du dedans et du dehors » dont Lacan rappelle qu'il désigne l'identification du moi dans ce qui lui plaît, dans le *Lust* .

> Ce qui veut dire que le moi du sujet ici s'aliène de façon imaginaire, ce qui veut dire que c'est précisément dans le dehors que ce qui plait est isolé comme moi.[765]

Ce que l'on prend pour une négation complémentaire n'est autre que ce qui fonctionne dans la *méconnaissance* à partir de quoi le sujet s'aliène dans l'imaginaire.

> Voilà cette négation que nous appellerons le « *mé* » (μὴ) - de *méconnaissance* - qui déjà nous pose sa question et qui se distingue du complément, en tant que dans l'univers du discours il désigne la contrepartie (…)[766]

Ce qui tient sa consistance d'une paire oppositive, quand elle est cerclée comme le signe, tend à se présenter comme une unité autonome au sein d'un couple de termes. Cette autonomie est corrélative d'une imposition d'unité au monde, d'un univers du discours peuplé d'objets dont chacun réduplique l'unité de son contenant.

Le moi freudien, lui, n'admet pas une telle complémentarité. Il est marqué d'un trait différentiel ; c'est I, soutenant l'aliénation i(a)-i(a)', qui n'implique pourtant aucune identité à soi-même autre que de leurre. Qu'il y ait différence des sexes est une chose, et elle est nommée par Freud : c'est le phallus, la petite différence. Mais qu'il y ait du proprement homme et du proprement femme en est une autre, comme Freud l'écrit : « *tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possède à la fois des traits féminins et des traits masculins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain* ».[767] C'est dire que l'être parlant qui a à se situer par rapport au phallus, de l'un ou l'autre des côtés, n'en tire pas pour autant une existence tombant sous le concept. Sa jouissance demeure pour une part inqualifiable, non représentable, prix payé pour faire du phallus l'*organon* de la catégorisation symbolique.

---

[763] Lacan J. : L'angoisse, Le Séminaire livre X, *op.cit.,* p.249

[764] Freud S. : La négation, *in* Résultats, idées, problèmes II, PUF, Paris, 1998, p.135

[765] Lacan J. : La logique du fantasme, *op. cit.,* leçon du 7 décembre 1966

[766] *Ibid.*

[767] Freud S. : Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, *in* La vie sexuelle, Paris, PUF, 1969, p.127

II- Les paradoxes ensemblistes

Le pas de Frege

Dans sa répudiation de la logique des classes comme logique du signe, et à la tâche de rendre compte de ce que serait une logique du signifiant, Lacan a trouvé appui du côté de la logique mathématique qui s'élabore à la fin du XIXe siècle, et dont les aléas aboutiront à une distinction tranchée de la classe et de l'ensemble. La première définition d'un ensemble est donnée par Cantor en 1895 : « *Par ensemble, nous entendons toute collection en un tout M d'objets m, définis ou séparés, de l'intuition ou de la pensée. Les objets sont appelés les éléments ou les membres de l'ensemble* ». Frege, avec son domaine, en élaborait une autre doctrine. Toutes ces tentatives de fonder l'arithmétique en logique donnèrent lieu à des paradoxes : paradoxe de Burali-Forti, de Cantor, de Russell. Leur structure logique est très similaire, même si disposée dans différents systèmes formels. Cette série de paradoxes, mettant tous en cause les principes jusqu'alors inviolables de la logique aristotélicienne (principe d'identité, de contradiction, du tiers exclu), ouvrit la voie à ce qu'on a appelé la crise des fondements mathématiques. Lacan a largement exploité la structure du paradoxe, soulignant qu'il s'est produit un « *éclatement du concept dans la théorie logico-mathématique des ensembles* »[768], c'est-à-dire une disjonction définitive des registres de l'unité et de la totalité.

Russell a démontré que malgré le raffinement de précautions de Frege inventant une langue exempte de tout recours à l'intuition, qu'à tout prédicat, à toute propriété logique, ne correspond pas toujours une extension. La contradiction qui s'ensuivait mettait à mal non seulement des éléments proprement mathématiques, comme dans le cas des antinomies cantoriennes, mais plus profondément la logique qui sous-tend les mathématiques.

La crise des fondements peut être datée de la lettre que Bertrand Russell adressa à Frege, alors professeur de mathématiques de l'Université d'Iéna, le 16 juin 1902, pour lui témoigner son admiration à la lecture des *Lois fondamentales de l'arithmétique* (*Grundsetze der Arithmetik*, vol I, paru en 1893 à Iéna, non traduit en français), mais qu'il y avait trouvé un os ; à quoi Frege répondit immédiatement après :

> Votre découverte de la contradiction me cause la plus grande surprise, et, je dirai presque, la plus grande consternation depuis qu'elle a ébranlé la base sur laquelle j'essayais de construire l'arithmétique.(Il semble donc que la transformation de la généralisation d'une égalité dans une égalité de parcours de valeurs n'est pas toujours permise, que ma règle V est fausse, et que mes explications au paragraphe 31 ne sont pas suffisantes pour assurer que les combinaisons de signes ont un sens en tous les cas. Je dois réfléchir plus avant sur le sujet. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, puisque, avec la perte de ma règle V, non seulement les fondements de mon arithmétique, mais aussi les seuls fondements possibles de l'arithmétique semblent s'évanouir. (…) en tous cas votre découverte est remarquable, et entrainera peut-être un grand progrès en logique, aussi malvenue qu'elle puisse être au premier abord. [769]

[768] Lacan J. : Discours de Rome, *in* Autres Ecrits, *op. cit* p.159

[769] Lettre de Frege à Russell, traduite par G. Le Gaufey, L'incomplétude du symbolique, *op. cit.*, p. 73

Avant d'examiner cette décisive loi V, il faut rappeler ce que fut le pas de Frege dans la logique : l'analyse logique de la proposition par Frege ne le conduit pas à la décomposition classique en un prédicat et un sujet, mais en une fonction et un argument. Frege appelle fonction ce qui indéniablement s'appelait avant lui prédicat, et objet, ou argument, ce qui s'appelait sujet. Il est désormais réduit à n'être que la variable d'une fonction, représenté par une lettre, un x, qui le désigne de façon indéterminée. Il n'est donc plus question d'objets porteurs de qualités, mais d'une fonction se spécifie d'être incomplète ou insaturée, (telle que « Le roi de… ») c'est-à-dire de présenter une place vide apte à être occupée par un objet, tellement quelconque au départ que Frege en donne la définition suivante : « *un objet est tout ce qui n'est pas une fonction, ce dont l'expression ne comporte aucune place vide* ».[770]

C'est au moyen de cette armature logique que Frege entreprend de fonder l'arithmétique sur une base qui ne soit pas psychologique, en excluant donc le sujet du compte de la collection, abstrayant l'unité de la diversité des qualités de l'objet. Le principe d'exclusion réciproque entre fonction et objet assurée par l'existence d'une place vide du seul côté de la fonction permet à Frege de soutenir que toute fonction série d'elle-même les objets susceptibles de la satisfaire, délimitant ainsi une extension que Frege appelle le *Wertverlauf* de la fonction, son parcours de valeurs, ou domaine de dénotation (*Reich des Bedeutung*), ensemble des cas pour lesquels la fonction prend toujours la valeur de vérité. Voilà donc positionnée cette coupure essentielle entre objets et fonctions, qui doit assurer l'homogénéité de la classe des fonctions.

L'extension d'un concept, ne possédant aucune place vide, est donc un objet. L'extension du concept est un objet, mais non pas le concept. Ainsi Frege doit soutenir ce qui heurte le sens commun, et lui a valu bien des incompréhensions, à savoir que des expressions telles que « le concept 'F' », qui ne présentent aucune place vide, désignent donc non pas des concepts, mais des objets. Cette exigence fondamentale de l'édifice frégéen que l'extension du concept, ou domaine, soit un objet, *un* quelque chose, *indépendamment des objets qu'il subsume,* est justement ce qui va être mis à mal par la découverte de Russell.

Cette préséance donnée au concept et à sa fonction individualisante, distinctive, sur le multiple de la classe d'individus démarque d'emblée la théorie de Frege des interprétations purement extensives des théoriciens des ensembles. Pourtant Frege précise sa position, plus complexe :

« *On tirera peut-être l'impression que dans ce conflit entre les logiciens de l'extension et ceux de la compréhension, je me range du côté de ces derniers. En fait, je soutiens que le concept précède logiquement son extension et qu'on se trompe en essayant de faire reposer l'extension du concept ou classe, non sur le concept, mais sur les individus. (…) cependant, à maints égards, je suis sans doute plus proche de l'auteur (il s'agit de Schröder) que de ceux, qu'antithétiquement, on appellerait les logiciens de la compréhension.* » 1895, 1984, p.228 et encore « *les logiciens intensionnalistes sont simplement trop heureux de ne pas aller au-delà du sens. Car ce qu'ils appellent l'intension, si ce n'est pas une idée, n'est autre chose que le sens. (…) ils oublient que les lois de la logique sont d'abord et avant tout des lois du domaine de dénotation et ont des liens seulement indirects avec le sens* ».

[770] Frege G. : Ecrits Logiques et philosophiques, Seuil, Paris, 1971, p.92

Si le concept de Frege possède une classique fonction de rassemblement, son extension « *n'est pas constituée par les objets qui tombent sous le concept à la manière dont une forêt est faite d'arbres, mais elle reçoit de ce concept et de lui seul son fondement. Ainsi, le concept a-t-il une préséance logique sur son extension.* »[771] Il récuse ainsi la définition naïve de Cantor : « *Par ensemble, nous entendons toute collection en un tout M d'objets m, définis ou séparés, de l'intuition ou de la pensée. Les objets sont appelés les éléments ou les membres de l'ensemble* » l'intuition d'objet cantorienne devient chez Frege la seule extension du concept.

Celui-ci est défini par la seule relation qu'il entretient avec *l'objet : la subsomption.* L'objet qui « tombe » sous le concept n'est la chose mondaine ou intuitionnable, car ici l'objet est défini seulement par sa propriété de *tomber sous un concept,* sans égard pour ses déterminations empiriques. Ce qui est subsumé par le concept est défini seulement d'être compté pour un, d'être individualisé par la fonction : d'être un cas de vérité si l'objet satisfait la fonction. L'ensemble, ou domaine, est ce qui compte pour un le multiple de satisfaction de la fonction.

L'extension –le domaine- est un objet purement logique, et qui ne se confond jamais avec la somme de ses éléments. La délimitation est le propre de la fonction, et non celui des objets, sinon il serait impossible de distinguer entre l'ensemble qui n'a qu'un seul élément et cet objet lui-même. Et quid dès lors de l'ensemble vide ? Or Frege fonde le statut du nombre cardinal à partir du concept : « … non identique à soi », qui ne subsume aucun objet et auquel Frege assigne le nombre zéro, qui n'est pas un nom d'espèce, le nom unifiant d'une collection qu'il n'y a pas, mais un nom propre.

« *Zéro est le nombre cardinal assigné au concept « non identique à soi-même »* ». Ou encore : zéro est le cardinal de la classe des x, tels que $x \neq x$, puisque Frege construit la notion de nombre comme une classe d'équivalences bijectives entre classes. De façon plus triviale, on peut dire que le nombre x est la classe de toutes les classes possédant x objets, formulation qui laisse apparaître cette « classe de toutes les classes » que relèvera Russell.

Jacques-Alain Miller, alors étudiant à l'ENS, intervenait au Séminaire le 14 février 1965 dans un propos intitulé La suture, qui fut publié dans les Cahiers pour l'Analyse. Il attirait l'attention de ses auditeurs sur ceci que Frege, empruntant à Leibniz le principe « *identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde* », introduisait la dimension de la vérité comme nécessaire à ce que fonctionne l'identité : « *C'est au champ de la vérité que l'identité à soi surgit* »[772].

L'engendrement du zéro comme nom du concept « non identique à soi » suppose que la vérité existe : si cette chose non identique à elle-même n'existe pas, c'est qu'elle contradictoire avec la dimension de la vérité.

> C'est dans l'énoncé décisif « que le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est 0 », que se suture le discours logique (…) il a fallu évoquer, au niveau du concept, cet « objet non

[771] Frege G. : Kleine Schriften, Georg Olms, 1967, p. 210

[772] Miller J.-A. : La suture, intervention au Séminaire du 24 février 1965, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, inédit, paru dans Cahiers pour l'analyse n°10

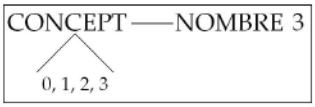
identique à soi » qui s'est trouvé rejeté ensuite de la dimension de la vérité et dont le 0 qui s'inscrit à la place du nombre, trace comme la marque de l'exclusion[773].

Le geste de Frege consiste en effet à installer le nom propre 0 à la place d'un rejet primitif, d'un

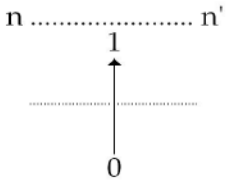
-1. Et c'est en effet par ce tour de passe-passe, ce « *rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom* », que Frege peut engendrer le 1, puis l'opérateur successeur, et de là l'ensemble des entiers naturels.

Frege, grâce au concept « …non-identique à lui-même », fait ainsi surgir *un* objet, l'ensemble vide nommé zéro, sans partir d'une unité déjà donnée qui vicie toute l'arithmétique depuis l'Antiquité. Ceci permet à Frege de définir le nombre 1 grâce à la notion logique primitive qu'est l'identité : puisqu'il n'y a qu'un seul objet identique à zéro, à savoir zéro lui-même, 1 sera le nombre cardinal assigné à l'extension du concept « … identique à non-identique à soi », c'est-à-dire, « … identique à zéro ». Le 1 est le cardinal de la classe des x, tels que x=0. On appellera donc « zéro » la classe qui rassemble toutes les classes vides, « 1 » la classe qui rassemble toutes les classes ne possédant qu'un seul objet, etc…

Miller trace alors un schéma didactique de cet élément en réserve :



Il s'agit du concept « membre de la série des entiers naturels se terminant par 3 », noté « Nombre 3 » : son extension est (0, 1, 2, 3). Elle contient 4 éléments, et on lui assigne donc le nom de nombre 4. De là, on engendre le 5 comme nom du concept « membre de la série des entiers naturels se terminant par 4 », et ainsi de suite. Dans une chaine de nombre, telle que : n1 … (n+1)… n2 , le successeur, le 1 du n+1, est le 0 qui se fixe au nombre pour ensuite disparaître à nouveau, ne pas être entre 1 et 2 comme une unité en excès.



La répétition qui se développe dans la suite des nombres se soutient de ceci, que le 0 passe selon :

-un acte d'abord horizontal, franchissant le champ de la vérité sous la forme de son représentant comme 1,

-et selon un axe vertical, pour autant que son représentant ne tient lieu que de son absence. [774]

[773] *Ibid.*

Voilà qui confère, note Miller, à ce zéro une fonction homologue à celle du sujet, en tant qu'il n'est rien d'autre que cela, la possibilité d'un signifiant en plus. Le rapport du zéro à la chaine des nombres est l'homologue du rapport du sujet à l'Autre en tant que le lieu de la vérité. Le sujet représenté par le signifiant au champ de l'Autre est corrélativement exclu de ce champ, barré par le signifiant, il s'y présente comme un +1 évanouissant, s'abolissant à la fois dans le signifiant suivant et dans l'objet métonymique.

Revenons à Frege pour suivre ailleurs le destin de cet Un-en-plus immanent à la chaine des nombres : Fondant le nombre sur le zéro, c'est-à-dire sur la classe vide, Frege doit donc pouvoir articuler rigoureusement le concept à son extension. C'est là que la loi V intervient, pour régler l'articulation du concept à son domaine, et donc l'articulation de l'intension et de l'extension du concept. L'extension d'un concept frégéen est toujours définie (c'est la « délimitation » du concept), mais généralement inconnue, comme dans le cas des ensembles infinis. Tout au plus pourra-t-on dire que deux concepts ont même extension s'ils ont mêmes cas de vérité, et c'est ce qu'assure la loi V : si, pour tout argument x, la valeur de vérité de la fonction F(x) est identique à la valeur de vérité de la fonction G(x), alors il existe une bijection entre les deux concepts F et G, et donc entre leurs domaines. Cette loi permet d'affirmer l'équinuméricité de l'extension des concepts F et G, point capital pour fonder sa définition du nombre cardinal au moyen du concept « … identique au concept F », ou « …équinumérique au concept F ». Il est donc nécessaire que le domaine (l'extension) soit une propriété intrinsèque du concept F (l'intension), en dehors de tout objet qu'il subsume, puisqu'il entre en effet comme un terme dans l'égalité qui le lie bijectivement au domaine de G.

Les paradoxes

Il se trouve que cette loi V est toujours apparue comme le point faible de son système aux yeux de Frege, et ce fût là en effet que Russell porta le fer, en démontrant que tout concept n'est pas en mesure de strictement délimiter son domaine d'application, et qu'il est difficile de tenir le domaine de la fonction pour un objet, sauf à engendrer des paradoxes :

La voie suivie par Russell fut l'application à la théorie de Frege de *l'argument diagonal*, produit par Cantor pour démontrer l'existence d'un infini de cardinal supérieur à celui de l'infini dénombrable. Systématisé sous le nom de *méthode diagonale*, ce type d'argumentation s'est révélé extrêmement fécond en mathématiques (Gödel par exemple l'utilise comme un lemme essentiel de sa démonstration d'incomplétude), mais aussi source de redoutables paradoxes. Il est possible de le présenter en deux points très succincts :

- premièrement, il s'applique à une fonction qui à chaque élément de l'ensemble E associe une fonction définie sur E, et met donc en œuvre un « redoublement de E par E », ailleurs souligné par Lacan dans ses conséquences : « *La logique mathématique (…) C'est du dehors qu'elle atteste un Autre tel que sa structure, et justement d'être logique, ne va pas à se recouvrir elle-même : c'est (S (A barré)) de*

[774] *Ibid.*

notre graphe. »[775]. C'est en effet car il lui a été prescrit de se recouvrir elle-même que des impossibilités sont apparues.

-le deuxième point rend raison de ce non-recouvrement : l'argument diagonal est une opération définie sur un ensemble d'objets qui fait apparaître un objet qui n'appartient pas à cet ensemble. Il permit à Cantor de construire dans une énumération d'un intervalle déterminé du corps des réels, soit un intervalle continu composé d'une infinité de nombres, un nouveau nombre qui n'y était pas dénombré ni dénombrable. D'où l'affirmation de Cantor de l'indénombrabilité de l'ensemble des nombres réels (quand y'en a plus, y'en a Cantor !) De toute série ou ensemble, fussent-ils infinis, surgit l'Un-en-plus, pour le dire en termes lacaniens.

Le paradoxe de Russell est formé par l'application de cette méthode à l'objet de la théorie de Frege par lequel il définit le nombre, « la classe de toutes les classes ». Le 16 juin 1902, le jeune Bertrand Russell écrivait à l'obscur professeur d'Iéna :

> « Il y a juste un point où j'ai rencontré une difficulté. Vous dites qu'une fonction peut également jouer comme l'élément indéterminé.[776] J'ai d'abord cru cela, mais maintenant cette opinion me paraît douteuse à cause de la contradiction suivante. Soit w le prédicat : être un prédicat qui ne peut être prédiqué de lui-même. w peut-il être prédiqué de lui-même ? Pour chaque réponse, son contraire s'ensuit. Nous devons donc conclure que w n'est pas un prédicat. De la même manière, il n'y a pas de classe (comme totalité) de ces classes qui, chacune prise comme totalité, n'appartiennent pas à elles-mêmes. De cela je conclus que dans certaines circonstances un ensemble défini ne forme pas une totalité. »[777]

Russell démontre les antinomies qui surgissent de la jonction de l'intension et de l'extension, aussi bien du côté prédicatif, avec le *prédicat w* et le prédicat « *ne pas être membre de soi-même* », que du côté extensif - *la classe de toutes les classes* - : certaines extensions ne sont pas des totalités circonscriptibles, certains prédicats sont imprédicables. Examinons ces deux points :

> Soit w le prédicat : être un prédicat qui ne peut être prédiqué de lui-même. w peut-il être prédiqué de lui-même ? pour chaque réponse, son contraire s'ensuit. Nous devons donc conclure que w n'est pas un prédicat. [778]

Les prédicats, à de rares exception, ne sont pas porteurs des qualités qu'ils désignent : « bleu » n'est pas bleu, « dur » n'est pas dur. Ces termes sont dits imprédicables, et ils sont légions, comme d'ailleurs les classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes. Russell tient le raisonnement suivant : si la propriété imprédicable est imprédicable, elle possède la propriété qu'elle signifie, et donc est prédicable. Mais si elle est prédicable, elle ne vérifie plus son propre concept classificatoire, et donc est imprédicable.

Avec le prédicat imprédicable w, Russell met en jeu un concept tel que l'extension de ce concept n'appartient pas, en tant qu'objet, à elle-même. Il démontre ainsi l'impossibilité de tenir l'extension d'un concept pour un objet, sauf à introduire ce qu'il appellera « un cercle vicieux ». Il existe un nombre considérable de prédicats qui à l'instar d'w ne peuvent être prédiqués d'eux-mêmes : l'extension de la fonction « … est un nombre impair », qui est infinie, n'est ni impaire ni paire. De tels prédicats font apparaître que leur extension, n'étant pas un

[775] Lacan J. : Compte-rendu du Séminaire l'Acte psychanalytique 1967-1968, *in* Autres Ecrits, op. cit., p.377

[776] Ce qui est dénoté par la variable, ce qu'elle désigne de façon indéterminée : l'objet.

[777] Cité par Van Heijenoort J, in From Frege to Gödel, A source book of mathematical logic, Hervard University Press, 2002, p.124-125

[778] *Ibid.*

objet de l'extension en question, ne se trouve pas, du même coup, constituée comme un objet par ce même prédicat, et donc ne peut être tenue pour une.

> De la même manière, il n'y a pas de classe (comme totalité) de ces classes qui, chacune prise comme totalité, n'appartiennent pas à elles-mêmes. De cela je conclus que dans certaines circonstances un ensemble défini ne forme pas une totalité. [779]

Soit C, la classe de toutes les classes. On met en relation chaque classe de C avec la classe C, en usant donc de l'argument diagonal. Cette mise en correspondance engendre une partition de C en séparant d'un côté les classes qui possèdent la propriété c d'être membres d'elles-mêmes (comme C : la classe de toutes les classes est une classe), et de l'autre celles qui possèdent la propriété p de n'être pas membres d'elles-mêmes (la classes des hommes n'est pas un homme) On nomme P la classe de toutes les classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes. Etant donné que cette classe P est membre de la classe C, on peut lui poser la question de savoir si elle possède la propriété p ou bien la propriété c. Surgit alors la contradiction :

- si la classe P possède la propriété c, elle est membre d'elle-même, et doit donc posséder la propriété définissant la classe P, ne pas être membre d'elle-même.
- si la classe P possède au contraire la propriété p, elle n'est pas membre d'elle-même et donc ne possède pas la propriété définissant la classe P. Or, ne possédant pas la propriété p, elle doit posséder la propriété inverse c, et donc être membre d'elle-même.

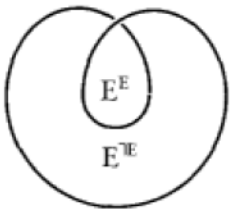
Ainsi le paradoxe de Russell aboutit en effet à l'éclatement du concept évoqué par Lacan. En effet si l'objet répond à la définition en intension, il manque à l'extension, et s'il appartient à l'extension du concept, c'est au prix d'en nier l'intension. Pour le dire dans les termes de la représentation spatiale du paradigme intérieur/extérieur que Lacan relève comme fondement imaginaire de la logique des classes : ou bien l'élément est à l'intérieur du domaine, mais alors il rend le concept contradictoire et le domaine inconsistant (violation du principe de contradiction, le domaine collectivisant des éléments qui satisfont *et* ne satisfont pas au concept) ; ou bien l'élément satisfait le concept, mais il s'écrit à l'extérieur du domaine.

La définition cantorienne de l'ensemble se trouve là insuffisante : un ensemble ne peut être tenu pour une totalisation d'« objets », et il est faux de penser que l'on pourrait distinguer sans axiome spécial dans des ensembles infinis d'ensembles.

Frege a buté sur l'articulation de l'intension et de l'extension, le domaine frégéen s'avérant être une collection « trop grande », comme le disent certains mathématiciens, pour se fermer sur elle-même, « trop grande » pour que l'on puisse autour d'elle tracer une quelconque « patate ». Cantor les nommait « multiplicités absolument infinies », ou « inconsistantes », et y insérait l'existence de Dieu. Le multiple se trouve là en excès sur les capacités de circonscription de la langue, fut-elle aussi rigoureusement construite que la *Begriffschrift*, « langue pour la pure pensée » ; à moins que ne soit cette même langue qui ne produise un pullulement excédant ses propres capacités de conceptualisation, au sens du concept comme ce qui délimite, fait « coupure sphérique », comme l'appelle Lacan dans l'Etourdit, où il affirme que « *les logiciens ont du mal à se séparer d'une pensée de la sphère, où le concept est cerné d'un cercle autour, à se découper d'une topologie sphérique, celle qui soutient l'universel, la quant-au-tout, topologie de l'univers* »[780], et à laquelle il oppose sa coupure en huit intérieur. Ce que Russel a trouvé dans Frege, c'est un objet de langage qui ne tombe pas sous le concept, un excès de la *Bedeutung*, sur le *Sinn*, la signification.

[779] *Ibid.*
[780] Lacan J. : L'étourdit, *op. cit.*, p.472

Le paradoxe de Frege et Russell fait dire à Lacan « *Le redoublement dans le recouvrement d'une classe, d'une proposition par elle-même, loin de laisser la catégorie dans un rapport plus accentué à l'identité, a pour effet de la réduire à l'homogénéité avec ce qui est à l'extérieur* ». Cette homogénéité de l'intérieur et de l'extérieur est ce qui lui permet d'écrire la « topologie » du paradoxe sur son huit intérieur :



E^E : *ensembles qui se comprennent eux-mêmes*
$E^{\neg E}$ *ensembles qui ne se comprennent pas eux-mêmes*

Construire dans un ensemble A le sous-ensemble B des éléments qui ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, revient à construire un ensemble qui n'appartient pas à A, un ensemble surnuméraire, invisible, non présenté par la structure : l'ensemble vide. La moderne théorie des ensembles se donne, comme Frege, le zéro comme premier objet, à partir, toutefois, d'une existence déjà donnée, celle de l'ensemble dans lequel est prélevé le sous-ensemble ordinaire : l'existence, supposée, précède le sous-ensemble qui s'y découpe. S'il existe un ensemble, alors l'ensemble vide y est inclus, bien qu'il n'en soit pas un élément, c'est-à-dire qu'il n'appartienne pas à la série des éléments que l'ensemble compte-pour-un. Il est l'excès « incomptable » de tout ensemble sur lui-même, marque d'une différence entre l'ensemble comme un-multiple et l'ensemble comme totalité, différence qui est un « rien » dans l'appartenance, un « vide » dans l'inclusion : le propos de Lacan sur le zéro dans la Proposition s'y réfère :

> Le non-savoir n'est pas de modestie, ce qui est encore se situer par rapport à soi ; il est proprement la production « en réserve » de la structure du seul savoir opportun. (…) C'est qu'il y a là un chapitre que je désignerai comme la confusion sur le zéro. Le vide n'est pas équivalant au rien. Le repère dans la mesure n'est pas l'élément neutre de l'opération logique. La nullité de l'incompétence n'est pas le non-marqué par la différence signifiante. Désigner la forme du zéro est essentiel, qui (c'est la visée de notre 8 intérieur), placée au centre de notre savoir, soit rebelle à ce que s'y substituent les semblants d'un batelage ici très singulièrement favorisé.[781]

Dans *Ou pire*, c'est au titre de l'Un que le zéro ou ensemble vide de Frege est salué d'avoir dénoncé la réciprocabilité de l'être et de l'un qui a retenu Leibniz de faire ce pas : « *C'est bien ce que Leibniz pressentait avec sa monade, mais que, faute de la dépêtrer de l'être, il laissait dans la confusion plotinienne* »[782]

Le signe de l'ensemble vide, ∅, qui proviendrait de l'alphabet scandinave, évoque curieusement, avec sa rature, sa barre, l'objet rejeté de la vérité de Frege : c'est le double statut de ce terme primitif, à la fois manque, -1, à la fois 0, rien, que la logique « en réserve » de Frege a fondé tout en ambitionnant de le réduire. La distinction essentielle dans la théorie des ensemble entre appartenance et inclusion, entre *Einzigkeit* et *Einheit*, est l'héritage de son échec.

[781] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.583
[782] Lacan J. : Ou pire, compte rendu du Séminaire 1971-1972, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.550

L'axiomatisation de la théorie des ensembles a mis en place des contraintes précises pour éviter les paradoxes : l'axiome de compréhension interdit d'inférer une existence d'une propriété, impliquant de se refuser toute définition de ce qu'est un ensemble. Le concept n'est pas recteur pour l'existence. Aussi étrange que cela puisse paraître, il n'y a pas de définition ou de concept de ce qu'est un ensemble dans la théorie des ensembles. C'est à tort que l'on distingue communément « élément » et « ensemble » : ces termes ne désignent que la place occupée par des lettres autour du seul signe spécifié de la théorie, celui de l'appartenance : ∈, première lettre de esti, être. L'inclusion, notée ⊂, en est strictement dérivée.

N'admettant pas d'univers du discours, la théorie moderne issue des travaux de Frege et Cantor, a profondément subvertit la conception de l'universel avec la notion d'ensemble, « ce quelque chose qui résulte de l'enveloppement d'un certain champ par quelque chose qui est l'ordre de l'Un, à ceci près qui est la véritable signification de la notion de l'ensemble, c'est très précisément ceci, c'est que l'ensemble, c'est la notation mathématique de ce quelque chose (…) celle que je note du S barré, (Ⱥ) »[783]

III- LA QUALIFICATION DE L'ANALYSTE

Le prédicat psychanalyste et l'acte analytique

> Jusqu'à présent, rien n'a pu être articulé de censé ni de solide sur ce qu'il en est de ce qui qualifie comme tel le psychanalyste. On parle, bien sûr, de règles, de procédés, de modes d'accès, mais ça ne dit toujours pas ce que c'est qu'un psychanalyste. Le fait que je parle de l'acte psychanalytique qui est ce dont en somme j'espère que puisse faire un pas ce qui s'appelle la qualification du psychanalyste.[784]

À cette question s'attelle Séminaire l'Acte analytique, contemporain de la Proposition d'Octobre. Deux axes y sont lisibles, concourant à la détermination de l'acte et de ce que serait un acte proprement analytique : le premier est l'approche conjointe, l'année précédente lors du Séminaire La logique du fantasme, de l'acte et du non rapport sexuel par la formule « *il n'y a pas d'acte sexuel* ». L'acte, y notait Lacan, concerne la répétition, et l'acte sexuel la répétition de ce que Freud a appelé la scène primitive. Celle-ci se trouve dans le Séminaire construite sur le rapport incommensurable de l'objet (a) au 1, où 1 représente le couple des parents, le (a) en le sujet comme primitivement chu de ce rapport. Le second axe est la question de qualification du psychanalyste, appuyée sur une critique du statut de l'universelle logique et une promotion de l'acte psychanalytique :

> On a quand même écrit un certain nombre de choses insatisfaisantes, incomplètes, sur *la psychanalyse didactique*. On a écrit aussi des choses bien instructives par leurs défauts sur la terminaison de l'analyse, mais on n'a strictement jamais encore réussi à formuler, je veux dire noir sur blanc, je ne dis pas : *quoi que ce soit* de valable, *quoi que ce soit*, oui ou non – mais *rien, sur ce*

[783] *Ibid.*

[784] Lacan J. : L'Acte psychanalytique, le Séminaire 1967-1968, inédit, leçon du 20 mars 1968

> *qui peut être la fin, dans tous les sens du mot, de la psychanalyse didactique.* Je laisse ici seulement ouvert le point de savoir s'il y a un rapport. Il y a le rapport le plus étroit entre ce fait, et le fait que rien n'a jamais non plus été articulé sur ce qu'il en est de *l'acte psychanalytique*

L'acte analytique est celui par lequel le sujet se réalise dans sa castration au terme de la cure, et passe à l'analyste. La logique de la fin de la cure interdit qu'elle se solde par une identification ou rapport du sujet à l'Autre :

> Ne l'oublions pas, si c'est au terme d'une expérience de la division du sujet que quelque chose qui s'appelle le psychanalyste peut s'instaurer, nous ne pouvons nous fier à une pure et simple identification du terme de celle qui est au principe de la définition du signifiant, que tout signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Justement, le signifiant, quel qu'il soit, ne peut être tout ce qui représente le sujet. Justement, comme je vous l'ai montré la dernière fois, de ceci : que la fonction que nous épinglons tout relève d'une cause qui n'est autre que l'objet a si cet objet a, chu dans l'intervalle qui, si l'on peut dire, aliène la complémentarité, - je vous l'ai rappelé la dernière fois -, de ce qu'il en est du sujet représenté par le signifiant du sujet $ avec le S, quel qu'il soit, prédicat qui peut s'instituer au champ de l'Autre. Donc, que ce qu'il en est, de par cet effet, du tout en tant qu'il s'énonce, intéresse tout autre chose que ce vers quoi, si je puis dire, l'identification ne se rend pas, à savoir vers la reconnaissance venue de l'Autre, puisque c'est de cela qu'il s'agit, que dans rien de ce que nous pouvons inscrire de nous-mêmes au champ de l'Autre, nous ne pouvons nous reconnaître.

En 1967, la Proposition de Lacan de la passe porte sur le psychanalyste de l'École. Elle vise à vérifier l'existence du psychanalyste, qui est dans l'histoire même de la psychanalyste ce qui est en question, comme Lacan le soulignait déjà dans Variantes de la cure-type, évoquant un poids spécial porté sur l'analyste, sur l'homme réel, et renvoyait toute question sur le formel de la cure à la fonction de l'analyste.

> Nous devons nous apercevoir que si la question toujours actuelle, voire quelquefois brûlante, si elle se porte sur le psychanalyste, disons, pour aller prudemment, pour aller au minimum, que c'est pour autant que le terme « psychanalyste » est mis en position de qualification qui, quoi, peut être dit (prédicat) « psychanalyste » ?[785]

La question est celle du suppôt de la qualification, de l'hupokeimenon ou ousia aristotélicienne, imprudemment identifié à la « substance » : une erreur selon Lacan, puisque la question est celle du sujet, du supposé, que Frege a pu réduire à sa seule existence de variable d'une fonction. Le prédicat « psychanalyste », à quel sujet peut-il s'appliquer, peut-il être du registre de l'universel ? L'universel trouve son ressort dans le sujet en tant qu'il peut n'être représenté que par son absence, et il s'accorde parfaitement à une mise en question totale de l'existence.

Cette qualification ne peut se supporter que la tâche achevée du psychanalysant. Lacan assigne à l'analysant le terme de tâche, à l'analyste l'acte. Si la cure est un procès conclusif, c'est celui par lequel le sujet qui s'y soumet irait se conjoindre au prédicat psychanalyste. Dans le syllogisme, rappelle Lacan, c'est le moyen terme, le prédicat de la mineure, qui permet la conjonction du sujet et de l'universelle. Dans la psychanalyse ce moyen terme est l'objet a, effet du discours analysant : il est le solde de l'opération psychanalysante, qui libère ce qu'il en est d'une vérité fondamentale à la fin de la psychanalyse, à savoir l'inégalité du sujet à toute subjectivation possible de sa réalité sexuelle. Pour que cette vérité advienne, il faut que le psychanalyste soit déjà le tenant lieu de la représentation de ce qui obture cette vérité qu'est

[785] Lacan J. : Le Séminaire l'Acte analytique, *op. cit.*, leçon du 7 février 1968

l'objet a. Lacan précise qu'il ne s'agit pas tant que le psychanalyste devienne pour l'autre un objet a, mais d'un aperçu de « *l'en-soi du psychanalyste* » dans cet objet, en-soi qui n'est pas métaphorique :

> il suffit d'ouvrir la littérature pour en avoir à tout instant le témoignage – qu'ils sont réellement ce sein de (…), qu'ils sont eux-mêmes ce déchet présidant à l'opération de la tâche, qu'ils sont le regard, qu'ils sont la voix, ...c'est en tant qu'ils sont en soi le support de cet objet(a) que toute l'opération est possible. Il ne leur en échappe qu'une chose, c'est à quel point ce n'est pas métaphorique.[786]

La tâche analysante produit l'objet a. Il est là sans doute depuis toujours, mais ce n'est qu'au terme de l'opération qu'il apparaît dans le réel, comme rejeté par le psychanalysant *:*

> Mais c'est là que fonctionne notre moyen terme, que nous le trouvons obéré d'un tout autre accent. Ce (a) dont il s'agit, nous l'avons dit : c'est le psychanalyste, ce n'est pas parce qu'il est là depuis le début que, à la fin, du point de vue de la tâche cette fois psychanalysante, ce n'est pas lui qui est produit, je veux dire qu'on peut se poser la question de savoir quelle est la qualification du psychanalyste.[787]

La question est celle de savoir qui, ou quoi, est produit, et le rapport de cette production à la qualification. La question n'est donc pas celle « *de ce genus, de cette espèce* » et de sa reproduction, terme au demeurant tendancieux, mais de sa production au terme de la tâche analysante : il n'y a pas de psychanalyste sans psychanalysant.

> S'il n'y avait pas de Polonais, il n'y aurait pas de Pologne.
>
> …s'il n'y avait pas de psychanalysant, il n'y aurait pas de psychanalyste[788].

Mais, un pas au-delà, et la consécution se noue sur elle-même, puisque ce qui autorise la tache analysante, laquelle produit le psychanalyste, c'est l'acte analytique :

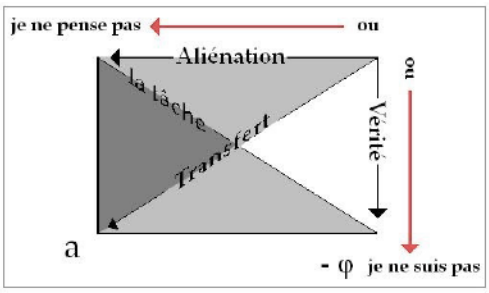
> La psychanalyse, précisément, ne saurait s'instaurer sans un acte, sans l'acte de celui qui, si je puis dire, en autorise la possibilité, sans l'acte du psychanalyste et à l'intérieur de cet acte qu'est la psychanalyse, la tâche psychanalysante s'inscrit. Et déjà vous voyez apparaître en quelque sorte cette première structure d'enveloppement (…) cette distinction au sein même de l'acte.… c'est de l'acte par quoi un sujet donne à cet acte singulier sa conséquence la plus étrange, à savoir qu'il soit lui-même celui qu'il institue, autrement dit qu'il se pose comme psychanalyste.[789]

Le saut et l'oubli de l'acte

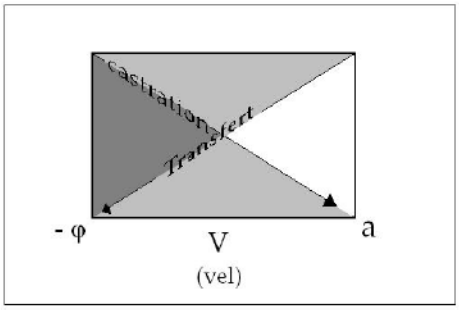
Dans le Séminaire l'Acte analytique, Lacan déplie longuement le moment terminal de la cure au moyen d'opérations définies sur le demi-groupe de Klein :

---

786 *Ibid.*, leçon du 21 février 1968
787 *Ibid.*
788 *Ibid.*
789 *Ibid.*



Le sujet aliéné s'inscrit, à l'entrée dans la cure, en haut à gauche, à la place du je ne pense pas. Sa tâche le fera advenir à la place du manque, du je ne suis pas, via l'opération de vérité que soutient le désir de l'analyste. La fonction de l'aliénation se retrouve à la fin en ce sens que le sujet, qui s'est réalisé dans sa castration par la voie d'une opération logique, « *voit aliéner, remettre à l'autre, se décharger si je puis dire - et c'est là la fonction de l'analyste - de cet objet perdu d'où dans la genèse nous pouvons concevoir que s'origine toute la structure. D'où distinction : l'aliénation du petit(a) quand il vient ici, se sépare du moins phi (–φ) qui à la fin de l'analyse, idéalement, est la réalisation du sujet* »[790].



Dans le passage de l'analysant à l'analyste, le sujet s'offre alors à la répétition de cet acte, à être le tenant de ce dont il connaît l'aboutissant : à se mettre à place de l'analyste, il deviendra cet objet rejeté, dont le sujet décisivement se sépare, se reconnaissant causé par lui dans sa division, opération dont l'analyste s'institue comme le moyen et la fin.

La question soulevée par l'acte est celle de l'assomption de cette place : c'est un « *saut* », dit Lacan, et toute l'ordination traditionnelle des psychanalystes est faite pour masquer que c'est un saut, pour tendre une couverture sur la nature de ce qu'il y a à franchir. Ce saut s'effectue à partir du *vel* de la disjonction logique entre entre a et -φ : soit entre -φ, la castration, expérience subjective dans laquelle le sujet se réalise en tant que manque, à partir de ceci qu'il n'a pas l'organe d'une jouissance unifiante qui conviendrait au rapport sexuel ; et l'objet petit a, l'analyste qui donne corps à ce que le sujet devient comme objet perdu.

> La structure ainsi abrégée vous permet de vous faire idée de ce qui se passe au terme de la relation du transfert, soit : quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option, c'est-à-dire le reste qui comme déterminant sa division, le fait déchoir de son fantasme et le destitue comme sujet. Voilà-t-il pas le grand motus qu'il nous faut garder entre nous, qui en prenons, psychanalystes, notre suffisance, alors que la béatitude s'offre au-delà de l'oublier nous-mêmes ? N'irions-nous à

[790] *Ibid.*

> l'annoncer, décourager les amateurs ? La destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée... n'est-ce point provoquer l'horreur, l'indignation, la panique, voire l'attentat, en tout cas donner le prétexte à l'objection de principe ?[791]

Le saut que réalise le passage à l'analyste, en quelque sorte par-dessus le poinçon du fantasme et auquel Lacan donne valeur de franchissement réel induisant « *sa propre méconnaissance, voire sa négation systématique* », est ce que s'évertuent à voiler les sociétés analytiques. Si quelque chose doit être évoqué d'une identification finale à l'analyste, ce ne peut être identification à l'Idéal de l'analyste, voire à l'analyste idéal, pour de là rejoindre le troupeau de l'espèce, mais ce que Lacan appelle l'acte analytique, par lequel s'opère une conjonction au petit a comme ce qui ne peut être de l'ordre d'un prédicat.

> Le a peut-il être un prédicat ? Sa fonction ne peut d'aucune façon s'instituer d'une façon prédicative, et très précisément pour ceci que, sur le a lui-même ne peut aucunement porter la négation. [792]

Puis :

> L'être tel qu'il peut surgir de quelque acte que ce soit, est *être sans essence*, comme sont *sans essence tous les objets(a)*, c'est ce qui les caractérise : *objets sans essence* qui sont ou non dans l'acte à ré-évoquer à partir de cette sorte de sujet qui, nous le verrons, est le sujet de *l'acte*, de tout *acte* dirai-je, en tant que, comme le *sujet supposé savoir*, au bout de l'expérience analytique, c'est un sujet qui, dans *l'acte*, n'y est pas.[793]

Ce qui organise et permet l'expérience de l'analyse, c'est l'acte qui consiste à autoriser la tâche psychanalysante, avec ce que ceci comporte de *foi faite au sujet supposé savoir.* Elle consiste à feindre que la position du sujet supposé savoir soit tenable, parce que c'est là le seul accès à une vérité dont ce sujet va être rejeté pour être réduit à sa fonction de cause d'un procès en impasse. L'expérience didactique d'une analyse est le préliminaire nécessaire à tout acte analytique possible, de lui donner son cadre, c'est-à-dire de supporter le sujet-supposé-savoir, tout en visant à ce que le sujet s'en sépare. C'est dire, selon Lacan, qu'il n'y a pas d'acte sans le savoir acquis (« croire à l'inconscient ») mais pas non plus sans un aperçu de l'impossible à savoir que cela implique. L'acte analytique est donc nécessairement un acte *en porte-à-faux*, puisqu'il n'est pas de sujet-supposé-savoir, et que le psychanalyste entre tous le sait.

> À restaurer le sujet supposé savoir, à reprendre le flambeau de l'analyste lui-même, il ne se peut pas qu'il n'installe, fût-ce à ne pas le toucher, le (a) au niveau du sujet supposé savoir, de ce sujet supposé savoir qu'il ne peut que reprendre comme condition de tout acte analytique. Lui sait, à ce moment que j'ai appelé « dans la passe », lui sait que là est le désêtre qui par lui - le psychanalysant - a frappé l'être de l'analyste.[794]

Cette foi est intenable, puisqu'elle repose sur l'aperçu de l'inexistence de l'Autre comme sujet et que le procès qu'elle soutient consiste précisément à en rayer de la carte la fonction. Ce que les analystes appellent analyse du transfert n'est rien d'autre que l'élimination du sujet supposé savoir, - « *Touchons du doigt la futilité du terme de liquidation pour ce trou où seulement se résout le transfert* »[795] - et la décantation d'un résidu, d'une vérité, l'objet petit(a), réalisation du désêtre qui frappe le sujet supposé savoir. Le sujet, dit Lacan, devient la vérité de ce savoir : « *c'est*

[791] Lacan J. : La Proposition, *in* Autres ecrits, *op. cit.*, p. 252
[792] *Ibid.*
[793] *Ibid.*
[794] *Ibid.*
[795] Lacan J. : La Proposition d'octobre, *op.cit.*, p.254

incurable : on est cette vérité ». L'acte, en ce sens, s'autorise de lui-même, du fait que l'Autre de la garantie manque, et permet de sortir de ce qui se termine comme une impasse dans la cure. S'il y a dans la didactique transmission de la psychanalyse, c'est au sens inédit d'une transmission dont la condition est la non coexistence des partenaires, le non-rapport.

Lacan souligne que cet *acte de foi* requis pour la continuation de l'expérience freudienne, et dont le fondement est réel, tend toujours à mesure de « *la consécration dans l'office* » à s'opacifier ; il évoque le « *rabougrissement de la conséquence de ce qui résulte de l'inscription de l'acte dans ce que j'ai appelé la consécration sous une forme prédicative* »[796].

C'est dire que le temps même de nomination, titularisation, reconnaissance et admission de l'analyste dans la communauté analytique, c'est-à-dire la qualification de sa cure comme didactique, a pour conséquence l'oblitération de la dimension réelle du passage à l'analyste. L'acte inaugural se répète ensuite au départ de chaque cure que cet analyste dirige, mais se trouve structuralement oublié.

> L'acte est instauration du sujet comme tel, c'est-à-dire que d'un acte véritable, le sujet surgit différent […] sa structure est modifiée […]. La limite imposée à sa reconnaissance […], c'est la *Verleugnung*, à savoir que le sujet ne le reconnaît jamais dans sa véritable portée inaugurale, même quand le sujet est, si je puis dire, capable d'avoir cet acte commis [797]

Dans la Proposition de 1967 Lacan avance que la *Verleugnung*[798], le démenti qui provoque la méconnaissance du réel en jeu dans le passage de la position analysante à l'analyste, est au principe du malaise dans les sociétés analytiques. Freud en élabore la notion dans son article « Le clivage du moi », ou *Spaltung*, Supposons donc, indique Freud, que « *le moi de l'enfant se trouve au service d'une puissante revendication pulsionnelle qu'il est accoutumé à satisfaire, et que soudain il est effrayé par une expérience qui lui enseigne que la continuation de cette satisfaction aurait pour conséquence un danger réel difficilement supportable.* (…) *Il doit se décider : ou bien reconnaître le danger réel, s'y plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle ou bien dénier la réalité, se faire croire qu'il n'y a pas de motif de craindre, ceci afin de pouvoir maintenir la satisfaction.* »[799] Le moi se clive, chacune des parties ignorant l'autre, pérennisant la jonction-disjonction de l'alternative. « *Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper* ». C'est pour l'élucider que Lacan propose de mettre en place le dispositif particulier dans lequel un candidat qui vient de franchir la passe en témoigne auprès de passeurs qui auront la charge de faire passer ce témoignage à un jury qui nomme ou non le passant Analyste de l'École.

L'autorisation

L'EFP fut l'École de la passe, « *solution du problème de la Société psychanalytique* » du fait que partout ailleurs l'impasse y soit faite sur le réel de l'expérience analytique, visant ce réel « *pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique* »[800] Il propose

[796] *Ibid.*
[797] Lacan J. : La logique du fantasme, *op. cit.*
[798] Lacan J. : La Proposition, *op. cit.*, p.254
[799] Freud S. : Le clivage du moi dans les processus de défense, Résultats, Idées, Problèmes vol.II, Paris, PUF, pp. 283-286
[800] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.244

donc à l'École de s'employer à dissiper l'ombre épaisse qui couvre ce passage, et de donner à l'acte où advient le désir de l'analyste, la place qui doit lui revenir dans la sélection et le recrutement des analystes.

En 1967, Lacan propose de maintenir le titre d'AME tel que produit dans l'Acte de fondation, tout comme les titres de membres et d'AP, et de reconduire directoire et jury d'accueil dans des fonctions similaires. Comme son nom l'indique, c'est sur le psychanalyste de l'École, AE, que porte la proposition. La modification essentielle porte sur son statut et sur le jury d'agrément, composé de sept membres : le directeur, trois AE tirés au sort et trois membres en cure chez des AE qui les désignent pour siéger au jury. Ces membres, les passeurs, ont pour mission de recueillir le témoignage du candidat au titre d'AE, le passant. Les passeurs transmettent le témoignage du passant sur sa cure aux AE, qui donne avis positif ou négatif sur l'accession au titre d'AE. La décision du jury se prend à la majorité des AE, le directeur et les passeurs n'ayant qu'avis consultatif.

Cette proposition eut pour premier effet une scission et un scandale, et ne se mit en place qu'au bout de plusieurs années. Parmi les point incriminés, l'importance accordée aux passeurs dans le processus de recrutement, quand ceux-ci ne sont pas des analystes, mais des analysants supposément dans un moment décisif de leur cure. À la veille du vote de l'assemblée générale où, le 26 janvier 1969, la proposition sur la passe fut telle quelle adoptée à la majorité absolue, trois anciens de l'École, Piera Aulagnier, François Perrier et Jean-Paul Valabrega, présentèrent à Lacan leur démission, pour ensuite fonder le Quatrième groupe OPLF (Organisation psychanalytique de langue française). Au lieu de la passe, ils choisiront le contrôle, dit *analyse quatrième*.

Deux années plus tôt, le 6 décembre 1967[801], en réponse au vote consultatif qui suivit la Proposition d'octobre, Lacan remettait déjà les pendules à l'heure dans un contexte houleux, répondant à l'intervention de Valabrega[802]. Celui-ci, s'opposant à la passe, soutenait qu'on ne peut « *parler de son analyse* » qu'à propos d'un « *tiers objet* », soit dans le contrôle. *Les messieurs P. et V.* dont parle méchamment Lacan dans son discours à l'EFP , « *à se croire chefs de file* » dans son école, jugeaient la tournure prise par sa nouvelle école de la passe et l'organisation qui en résultait « *incompatibles avec les garanties nécessaires à une activité psychanalytique rigoureuse* » [803] Valabrega dénonçait en effet une « dégradation de la position analytique fondamentale » dans l'EFP tenant « au côté purement fictif » des organismes de l'École et annonçait la catastrophe qui s'ensuivrait de l'adoption de la passe : si « *chacun (n'importe qui) peut s'autoriser à être psychanalyste, l'aphorisme en question autorise bons nombres de collègues débutants et même à la limite peut-être certains candidats, à se charger d'analyses didactiques.* »[804] Était reproché à la passe – dont l'opération était identifiée au fantasme sadien, d'avoir pour but de « *remettre le contrôle de l'École à des non-analystes* ».

[801] Lacan J. : Discours à l'EFP, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.261

[802] Valabrega J.-P. : « Après la proposition du 9 octobre », Analytica, vol. 7, janvier 1978, supplément à Ornicar?, n° 12, p. 41-51.

[803] Lacan J. : Scilicet, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 51.

[804] Valabrega J.-P. : Après la proposition du 9 octobre, Analytica, vol. 7, janvier 1978, supplément à Ornicar?, n° 12, p. 41-51.

Lacan ayant dans la Proposition cité l'Analyse profane de Freud, Valabrega répond sur ce point : « *Ce serait pourtant une bien singulière perversion du sens que de pousser cette thèse donc jusqu'à ceci : et pourquoi pas l'analyse par des non-analystes ?* » Et de citer l'article d'Octave Mannoni[805] sur l'analyse de Freud avec Fliess, également commenté par Lacan dans la Proposition[806], qui ferait ce dernier, non-analyste, le premier analyste. Si Freud a refusé que l'analyse soit réservée aux médecins, Lacan refuserait qu'elle le soit aux analystes, ce à quoi Lacan ne recule pas, non sans provocation :

> C'est que, quand on va jusqu'à écrire que ma proposition aurait pour but de remettre le contrôle de l'École à des non-analystes, je n'irai pas à moins qu'à relever le gant. Et à jouer de dire que c'en est bien en effet le sens : je veux mettre des non-analystes au contrôle de l'acte analytique, s'il faut entendre par là que l'état présent du statut de l'analyste non seulement le porte à éluder cet acte, mais dégrade la production qui en dépendrait pour la science. [807]

Seulement le non-analyste de Lacan n'est pas celui de Valabrega : celui de Valabrega, nouvelle figure du charlatan, est un usurpateur, dont il voit la figure dans ce « réseau » fourmillant autour de Lacan, « *quelque chose si vous voulez sur le modèle du circuit qui va de la rue de Lille à la rue d'Ulm.* » Lacan répond. Sur le réseau : « *pourquoi pas ?* », mais à une condition : « *si un bout d'Oulm se faisait analyser* ». Sur le non-analyste :

> Mais à prendre le terme d'analyste dans le sens où à tel ou tel peut s'imputer d'y manquer au titre d'un conditionnement mal saisissable sinon d'un standard professionnel, le non-analyste n'implique pas le non-analysé, qu'évidemment je ne songe pas à faire accéder, vu la porte d'entrée que je lui donne, à la fonction d'analyste de l'École. [808].

Il n'y pas lieu de confondre non-analyste et le non-analysé, quand l'École de Lacan propose un recrutement sur le témoignage de l'analysé. *« Ce n'est même pas le non-praticien qui serait en cause, quoique admissible à cette place »*[809]. Non pas que le non-analyste soit nécessairement non praticien, ce n'est pas la pratique qui le détermine :

> À cette place, disons que j'y mets un non-analyste en espérance, celui qu'on peut saisir d'avant qu'à se précipiter dans l'expérience, il éprouve, semble-t-il dans la règle, une amnésie de son acte. Est-il concevable autrement qu'il me faille faire émerger la passe dont personne ne me discute l'existence ? (…)l'attribut du non-psychanalyste est le garant de la psychanalyse, et je souhaite en effet des non-analystes, qui se distinguent en tous des psychanalystes d'à présent de ceux qui payent leur statut de l'oubli de l'acte qui le fonde. [810]

« L'attribut du non-psychanalyste » est à entendre sur le fond de la critique de la logique prédicative et de la négation complémentaire, ainsi que du temps logique de la conclusion de la cure, qui opère à partir d'« *un moins-un dans l'attribut* »[811], et de la consistance de l'objet a, phénoménologiquement fondant la *fonction de la hâte*. Réécrit 1+a dans Encore, le temps logique appartient aux élaborations nouées de l'acte et du non-rapport.[812]

Peu après la Proposition d'octobre, aux journées, Valabrega intervenait déjà pour indiquer

---

[805] Mannoni O. : L'analyse originelle, dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, coll. Points, p. 117

[806] Lacan : « Le titre prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (Je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une auto-analyse.) » *in* Autres Ecrits, *op. cit,* p.253

[807] Lacan J. : Discours à l'Ecole freudienne de Paris, *op. cit.*, p. 270

[808] *Ibid.*

[809] *Ibid.*

[810] Lacan J. : Discours à l'Ecole freudienne de Paris, *op. cit.*, p. 270-271

[811] cf. Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée, *in* Ecrits, *op. cit.*

[812] cf. l'écriture 1+a dans les paradigmes de l'incommensurabilité (Fibonnacci ou raison harmonique) notamment dans *La logique du fantasme* ou *D'un Autre à l'autre.*

qu'il lui paraissait impossible de parler de son analyse à quelqu'un qui serait désigné à cet effet : « *la seule façon de parler de son analyse, c'est à propos d'un tiers objet. Et la situation toute indiquée pour entendre quelque chose là-dessus, elle existe : c'est ce qu'on appelle le contrôle.* »[813]

Ce qui doit être contrôlé, c'est le reliquat transférentiel de l'analyste candidat, tout particulièrement le résidu de transfert négatif à son propre analyste, rejoué avec ses analysants. L'analyse quatrième doit permettre « *de lever le scellé apposé sur le transfert résiduel, lequel devient apparent et saisissable dans le contrôle sous les formes et les espèces du contre-transfert.* »[814]

Il fait remarquer que le transfert ne peut pourtant être complètement liquidé : ce qui reste intouché dans la didactique c'est le résidu lié à la décision de devenir analyste, qui devient saisissable quand l'analysé est en position d'analyste à son tour. Le contrôle est donc conçu avant tout comme un repérage du contre-transfert résiduel, et il est exclu que le contrôle puisse se faire avec son propre analyste ; il est nécessaire qu'un autre analyste que le sien propre assure le contrôle en position donc « quatrième » par rapport au patient en analyse, au candidat au contrôle qui est l'analyste de ce patient, et à l'analyste de cet analyste.

L'analyse quatrième de Valabrega se présente comme une véritable contre-théorie de la passe, se proposant comme un « nouvel algorithme » dont le quatrième terme serait « *la garantie explétive* »[815] du trois que la situation analytique ne souffre pas, Freud *dixit*.[816] Au lieu du passant, comme quatrième de la rencontre entre les deux passeurs et le jury ou cartel de la passe, le contrôleur comme quatrième de la relation entre le *candide*, son patient et son analyste. Le contrôle de l'analyse quatrième opère au moyen d'une « interprétation latente », non explicitée dans la cure, et dans laquelle le contre-transfert resterait contenu. Cette interprétation est attendue en lieu et place de l'acte qui, pour Lacan, se produit au point structural défaut de cette interprétation, S(Ⱥ) : dans l'analyse quatrième, ce qui reste inanalysable dans la cure recevra son signifiant de l'Autre, dans une cure « au carré », de niveau supérieur au sens d'une hiérarchisation comme celle de Russell : où le manque de l'Autre au niveau n se trouve racheté au niveau n+1. Sans mauvais esprit, on peut légitimement se demander ce qu'il advient dès lors du reste inanalysé de l'analyse quatrième et du traitement de la métonymie qui s'en suit.

Michel Bousseyroux dans son article *Le contrôle au lieu de la passe*[817] relève la différence qui marque le contrôle selon Valabrega et selon Lacan : dans sa lecture du journal d'une Analyse de Freud – le cas de l'Homme aux rats-, Valabrega se fait contrôleur de Freud : le lorgnon perdu (*Kneifer*)[818] équivoque avec un souvenir d'enfance, dans lequel le petit Ernst s'était laissé gifler par un camarade, passant pour un lâche (*Kneifen*) ; dans ce signifiant, Valabrega déchiffre un effet du contre-transfert de l'analyste lisible dans le souvenir de Freud de la lâcheté de son père lors de l'épisode du bonnet jeté par un Chrétien dans le caniveau. Que Freud et l'Homme aux rats aient ce signifiant en commun, c'est une chose, mais Lacan, dans le résumé de l'Acte analytique, y lit autre chose : Freud s'est soutenu dans l'acte analytique à avoir « *été fait comme un*

[813] Analytica n°7, Documents, p.47

[814] Valabrega J.-P. : Le Fondement théorique de l'analyse quatrième, *in* La formation du psychanalyste, Bibliothèque scientifique Payot, Paris, 1984

[815] Ibid.

[816] Freud S. : L'Analyse profane, *op. cit.*

[817] Bousseyroux M. : Intervention au Séminaire de l'EPFCL, Paris, 27 novembre 2008, http://www.champlacanienfrance.net/IMG/pdf/Bouseyroux_M42.pdf

[818] S. Freud, L'Homme aux rats, Journal d'une analyse, *in* Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1996, p. 249.

rat »[819], c'est d'être fait – produit- comme un rat que de l'analyste s'est produit. Bousseyroux note que Lacan a eu une pratique constante et soutenue du contrôle, y compris avec ceux qui étaient en analyse avec lui. Dans la note adjointe de 1971 à *l'Acte de fondation* de l'École, il est stipulé que le contrôle s'impose « *d'abord pour protéger celui qui y vient en position de patient* »[820]. Le contrôle n'a pas, pour Lacan, à garantir l'analyste, mais à protéger l'analysant de « *l'analyste-rhinocéros* »[821] , comme il l'appellera par la suite. La passe pour Lacan ne se substitue en aucune façon au contrôle, qui n'a pas la même fonction, comme il le rappelle dans le Discours à l'EFP : le contrôle est contrôle d'« *un sujet que son acte dépasse, ce qui n'est rien, mais qui, s'il dépasse son acte, fait l'incapacité que nous voyons fleurir le parterre des psychanalystes. C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour nous dicter la proposition* ».

Installer l'acte au point de l'inqualifiable, faire de la titularisation de l'analyse la cause d'un oubli de l'acte, souligne l'antipathie naturelle de la psychanalyse et de la communauté des analystes, en tant qu'agrégée par l'Idéal, plus grand dénominateur commun de la foule. Les effets de méconnaissance portés sur l'intension de la cure sont ce que la passe a l'ambition de lever. Tel est le sens de la proposition de Lacan à ses élèves et compagnons de route, qui ont voulu le suivre dans l'aventure de l'École freudienne de Paris. Le statut de l'analyste relève de l'objet a, plus tard du *pas-tout* : il n'y a pas L'analyste, comme La femme n'existe pas ; son l'existence doit se vérifier au cas par cas, au registre du partiel, du partitif, démontrant qu'il y a *de l'analyste*, sur le mode d'une existence sans essence. Dès lors l'ensemble des analystes ne peut être qu'un ensemble paradoxal, que Lacan évoque à l'occasion sous le terme d'« *épars désassortis* »[822]. Pour être nommé A.E. dans l'École, et non pour y entrer, il faut sans doute satisfaire à une fonction, mais celle-ci ne peut que s'énoncer : l'analyste ne s'autorise que de lui-même.

> D'abord un principe : le psychanalyste ne s'autorise que de lui- même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position.[823]

C'est le principe inscrit au fronton de l'École, tel le pythagoricien « nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Celui qui, demandant la garantie venant de l'École, fait vérifier qu'il satisfait la fonction se trouve pris dans un paradoxe. Pour autant, Lacan n'a reculé ni devant le problème inédit de vérifier une existence hors concept, problème qui touche au réel même de la formation de l'analyste, ni à la nécessité, pour la communauté analytique et la place qui lui revient dans le monde, sa participation au corps social, d'organiser des formes d'extensions qui ne soient pas de pure facticité : les enjeux en sont, avertit Lacan dans les dernières lignes de sa Proposition d'Octobre, d'une importance cruciale, et, s'il faut l'ajouter, d'une totale actualité.

---

[819] Lacan J. : L'acte psychanalytique, *in* Autres Ecrits, *op.cit.*, p.382

[820] Lacan J. : Acte de fondation, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.235

[821] Lacan J. : « Il arrive que je me paie le luxe de contrôler, comme on appelle ça, un certain nombre de gens qui se sont autorisés d'eux-mêmes à être analystes, selon ma formule. Il y a deux étapes. Il y a celle où ils sont comme le rhinocéros. Ils font à peu près n'importe quoi, et je les approuve toujours. Ils ont en effet toujours raison. La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque qui pourrait libérer du sinthome. » Le sinthome, le Séminaire livre XXIII, Paris, Seuil, 2005, p.17

[822] Lacan J.: Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI, in Autres Ecrits, op. cit., p. 573 « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité ».

[823] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.243

– C –
Nouages et dissolutions

I- L'ENVERS DU MOUVEMENT ANALYTIQUE

Facticités à l'horizon

Dans les dernières pages de la Proposition, dans ses deux versions, Lacan en quelques paragraphes présente une construction complexe de l'extension du mouvement analytique. Dans la première version, il rappelle son objectif de fonder l'accession à une garantie collective de la didactique sur la seule psychanalyse en intension.

> Ce n'est pas dire que de considérer la psychanalyse en extension — soit les intérêts, la recherche, l'idéologie qu'elle cumule — ne soit pas nécessaire à la critique des Sociétés telles qu'elles supportent cette garantie hors de chez nous, à l'orientation à donner à une Ecole nouvelle. Je ne pare aujourd'hui qu'à une construction d'organes pour un fonctionnement immédiat. Ceci ne me dispense peut-être pas d'indiquer au moins, préalable d'une critique au niveau de l'extension, trois repères à produire comme essentiels. D'autant plus significatifs qu'à s'imposer par leur grosseur, ils se répartissent dans les trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel.[824]

Dans la version réécrite de la Proposition de la passe, qui sera soumise au vote en 1969, le contenu des mêmes derniers paragraphes est à peu de choses près inchangé. Par contre, l'articulation, sous le terme de « *raccord* », de l'intension et de l'extension, dont quelques aspects ont fait l'objet plus haut d'une mise en lumière, est au centre de cette deuxième version, et sa construction investie par Lacan dans une critique profondément articulée du mouvement analytique.

A les lire sur le fond de *Situation de la psychanalyse en formation de psychanalyste en 1956*, on mesure le pas que Lacan a franchi, à plusieurs niveaux. Le modèle optique, construction de l'Idéal freudien, qui soutenait la critique de 1956 relevait la fonction métonymique de l'Un-en-plus à l'horizon de l'organisation, le rapportant au registre de l'Autre. Mais le schéma optique ne peut inscrire l'objet a et la pulsion qu'en l'espèce du point de fuite de la représentation. Son actualisation nécessite la topologie des surfaces qui marque l'abandon du schéma optique. En 1967, l'invention de l'objet a et de la passe lui permet non seulement de dénoncer les facticités qui se projettent à l'horizon de la psychanalyse en extension, mais surtout, en les rapportant à la béance de l'intension, d'en construire les impasses et le franchissement. Ce franchissement

[824] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit*, p.587

se trouve incarné dans l'extension même du mouvement par l'excommunication de Lacan, qui vient dès lors en situer l'horizon, le point d'ouverture, et révéler la consistance factice d'un ensemble qui tient de la formation de compromis, au sens où y coexistent des options tout à fait contradictoires. La création de l'EFP hors de l'IPA est le passage à la limite de la psychanalyse freudienne ; on compte à partir de ce moment des « psychanalystes », des « freudiens », aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Association internationale de psychanalyse, ruinant en son principe même son projet de monopole. C'est le moment où Lacan peut souligner ce que fut la limite de l'analyse avec Freud, en extension et en intension, et produire avec la passe le passage à l'envers, au sens du point de rebroussement de l'horizon projectif, de ce qu'on a appelé le « mouvement psychanalytique ».

Dans la seconde version de la Proposition, Lacan mentionne les « *trois points de fuite perspectifs* » qui centrent l'horizon de la psychanalyse en extension, « *remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience* »[825]. Le terme de « facticité » y vient qualifier le point de fuite et la formation extensive qu'il détermine : *« Dans le symbolique, nous avons le mythe œdipien. Observons par rapport au noyau de l'expérience sur lequel nous venons d'insister, ce que j'appellerai techniquement la facticité de ce point »*[826] ; puis, dans l'imaginaire : « *Le second point est constitué par le type existant, dont la facticité cette fois est évidente, de l'unité : société de psychanalyse, en tant que coiffée par un exécutif à l'échelle internationale »*[827] ; et enfin : *« La troisième facticité, réelle, trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce que rend parlable le terme du : camp de concentration »*[828].

Ces trois facticités sont des points de fuite perspectifs, qui ordonnent l'espace de l'extension dans une convergence vers eux. Les paradoxes de l'intension et de l'extension eux interrogent la consistance de ces ensembles : la famille ou la doctrine (l'Œdipe et « *sa prévalence dans la théorie* »), le groupe, le ghetto : trois ensembles, maintenus par la filiation freudienne, par l'identification au chef, par l'identification à la communauté des exclus. Faut-il souligner la difficulté du commentaire de ces quelques paragraphes, inépuisables, aussi lus et mis au travail que ceux de la fin d'Analyse finie et infinie ?

Le niveau formel, d'une grande richesse, est inéliminable de la lecture : il semble que Lacan mette à jour trois versions de l'un, dans chacun des registres : l'un d'exception symbolique, l'unité imaginaire, le rebut réel. L'aspect pré-borroméen de la construction est souvent, à juste titre, souligné. Le borroméen mènera Lacan à une sorte d'application de la structure sur elle-même : le rond symbolique est le trou, l'imaginaire la consistance, le réel l'ex-sistence. On doit donc considérer le trou du rond de l'imaginaire, sa consistance, son ex-sistence, mais aussi la consistance du réel, son trou, etc… Le système ternaire de Lacan, très rare dans la tradition de pensée occidentale qui procède par dichotomie, se développe en une complexité remarquable, à partir d'un décalage interne propre à ce genre de système, à l'instar de celui de Peirce.

D'autre part, en son contenu, la critique se présente sous une forme très dialectisée, les facticités s'impliquant l'une l'autre, l'ensemble se présentant comme un montage complexe, tournoyant. Le point de référence est certainement celui du traitement du réel de l'expérience. L'affirmation que « *les sociétés se fondent sur un réel qui implique sa propre méconnaissance, voire sa*

[825] Lacan J. : La proposition d'Octobre, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.256
[826] *Ibid.*
[827] *Ibid.*, p.257
[828] *Ibid.*

négation systématique » est l'axe majeur du propos. De plus l'enjeu qui s'attache à la question de l'existence du psychanalyste est soulignée ainsi par Lacan dans ses rapports à la science, et dans ses incidences les plus capitales :

Sans nul ambition de faire le tour des questions ici dépliées, commençons comme Lacan y invite par la facticité symbolique, l'Œdipe, ainsi décrite dans la première version :

> La participation du savoir analytique à ce mythe privilégié qu'est l'Œdipe, privilégié pour la fonction qu'il tient dans l'analyse, privilégié aussi d'être selon le mot de Kroeber, le seul mythe de création moderne, est le premier de ces repères. Observons son rôle dans l'économie de la pensée analytique et épinglons-le de ceci qu'à l'en retirer, toute la pensée normative de la psychanalyse se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber. Qu'on pense à Entmannung, aux âmes rédimées, voire au psychanalyste comme cadavre lépreux. Ceci laisse la place à un Séminaire sur le Nom-du-Père dont je maintiens qu'il n'est pas de hasard que je n'aie pu le faire.[829]

Ainsi dans la seconde :

> Observons par rapport au noyau de l'expérience sur lequel nous venons d'insister, ce que j'appellerai techniquement la facticité de ce point. Il relève en effet d'une mythogénie, dont on sait qu'un des constituants est sa redistribution. Or l'Œdipe, d'y être ectopique (caractère souligné par un Kroeber), pose un problème. L'ouvrir permettrait de restaurer, à la relativer même, sa radicalité dans l'expérience. Je voudrais éclairer ma lanterne simplement de ceci que, retirez l'Œdipe, et la psychanalyse en extension, dirai-je, devient tout entière justiciable du délire du président Schreber. Contrôlez-en la correspondance point par point, certainement pas atténuée depuis que Freud l'a notée en n'en déclinant pas l'imputation. Mais laissons ce que mon Séminaire sur Schreber a offert à ceux qui pouvaient l'entendre[830].

Les registres sont déjà nombreux, et entrecroisés. La psychanalyse s'est développée sur un *attachement spécifié aux coordonnées de la famille*, comme en témoigne son cœur freudien, l'Œdipe, et sa prégnance dans la direction de la cure, mais aussi bien les conceptions du lien social et les choix politiques de Freud : l'IPA a eu vocation à constituer la famille des psychanalystes, comme Ferenczi le demandait explicitement aux disciples de Freud, leur rappelant leurs devoirs d'obéissance envers leur père. Lacan s'est attaché à la construction de la fonction paternelle, et sa réduction signifiante et métaphorique est sans doute la marque, comme le souligne Sidi Askofaré[831], d'un précoce transfert négatif à Freud, d'une dé-supposition de savoir :

> Dans le même temps où Lacan paraissait le plus freudien, que son travail de Séminaire se faisait sous l'enseigne du mot d'ordre du « Retour à Freud », que l'essentiel de son activité consistait en un commentaire des textes freudiens, il critique l'Œdipe, l'amende et lui substitue la « métaphore paternelle.[832]

Cette critique, ajoute-t-il, n'est pas que théorique ; elle porte essentiellement sur la pratique et les conceptions cliniques de Freud, et ce dès le départ de l'enseignement de Lacan, le relativisme de l'Œdipe, sa contingence géographique et culturelle se trouvant exposés dès Les complexes familiaux. La déconstruction de l'Œdipe, ainsi repérée, apparaît quasi coextensive à l'enseignement de Lacan, lequel identifie en effet le nœud borroméen à trois à l'échec freudien de faire tenir la structure sans le quatrième rond de la réalité psychique ou de l'Œdipe.

Pourtant si l'Œdipe est une facticité, un mythe, *le rêve de Freud*, Lacan lui assigne une fonction cette fois plutôt bénéfique, celle de ne pas délirer :

---

[829] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p. 587

[830] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.256

[831] Askofaré S. : « Au-delà du complexe d'Œdipe » : quel père ?, *in* La clinique lacanienne n°16, *op. cit.*

[832] *Ibid.*

« *Retirez l'Œdipe, et la psychanalyse en extension, dirai-je, devient toute entière justiciable du délire du Président Schreber* »[833]. On touche là à un point de difficulté certain de la lecture de ces quelques paragraphes de Lacan, qui consonne d'ailleurs avec le problème de la juste position du lien de Lacan à Freud, et donc, pour le lecteur de Lacan et de Freud par Lacan, d'un aspect essentiel, et problématique, de la transmission de la psychanalyse.

Après la mort de Lacan, la question sera d'ailleurs largement mise au travail, notamment dans *Freud ou le désir de l'analyse*, de Serge Cottet, ou *Freud déplacé*, de Jean Allouch.

Prenons d'abord acte de ce que dit Lacan : sans l'Œdipe, la psychanalyse est un délire. Freud a reconnu la proximité de ce danger, saluant Schreber comme un collègue ; il a témoigné de la menace de la paranoïa, de la lecture de pensées, du délire à deux qui a pesé sur la pratique de la psychanalyse. Au moment où l'étiologie traumatique s'effondre, et les châteaux en Espagne de Freud avec elle, l'Œdipe, intimement lié à l'auto-analyse de Freud, prend la relève de la rationalité perdue. La question porte alors sur le statut de la psychanalyse par rapport à la science : est-elle science, religion, délire ? Le propos de Lacan sur l'extraterritorialité qui suit va dans ce sens : *« Il y a d'autres aspects de ce point relatifs à nos rapports à l'extérieur, ou plus exactement à notre extraterritorialité, — terme essentiel en l'Ecrit, que je tiens pour préface à cette proposition ».* En 1956, Lacan appelait à clarifier la situation d'extraterritorialité scientifique de la psychanalyse, masque de sa religiosité et de son « idéologie œdipienne », qui la dispense, à l'heure du lien social marqué par le discours de la science, de prendre parti sur le statut de la famille petite bourgeoise et la « *conversion de la fonction sexuelle qui s'opère sous nos yeux* ».[834]

Lacan a dit la boussole que fut pour Freud le désir attaché à la fonction du père, soulignant que si l'Œdipe est un mythe, c'est au titre de principe structural d'organisation qu'il faut l'entendre : sous une forme certes épique, inessentielle, la castration, point vif de la découverte de Freud, s'y formule. Le temps premier de la reprise par Lacan des constructions freudiennes y travaille à distinguer l'imaginaire de fiction de l'ordre symbolique qui prescrit des places et ordonne l'infinité de combinaisons et permutations des termes à partir de la soustraction de l'un d'eux. Le signifiant du père, asémantique, rappelle Michel Bousseyroux commentant *Les Psychoses*, est précisément celui qui fait limite au « *tout fait sens* »de la paranoïa, au « *tout non sens s'annule* »[835] schrébérien. Il assume essentiellement une fonction de limite dans l'interprétation que Lacan serrera dans une pluralité de constructions, et qui est un axe essentiel de ce qu'il reconnaît de vérité dans les textes de Freud. La limite de l'interprétation touche au joint du symbolique et du réel, par la fonction de l'exception, soulignée par Lacan : « *Il relève en effet d'une mythogénie, dont on sait qu'un des constituants est sa redistribution. Or l'Œdipe, d'y être ectopique (caractère souligné par un Kroeber), pose un problème* »[836].

Le Nom-du-Père est une première approche de la question, avec laquelle Lacan prendra ses distances, voire rompra, à partir de l'écriture du mathème du manque de l'Autre, S(Ⱥ), dont l'Œdipe est au fond ce qui tient lieu dans la formulation freudienne. Lacan, dans Subversion du sujet, y situe en effet le père mort, ou encore le nom propre asémantique, dont *l'énoncé s'égale à son énonciation.* Mais il le dévalue en même temps au titre de bouchon, de leurre installé à la place du trou dans l'Autre, leurre dont le ton du propos dit par ailleurs assez que Lacan a participé à la promotion de ce qui est là mis en cause.

---

[833] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.256

[834] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.587

[835] Bousseyroux M. : Au risque de la topologie et de la poésie. Elargir la psychanalyse, ERES, Toulouse, 2012

[836] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.256

L'ambiguïté maintenue sur le statut de l'exception symbolique permet une première approche du montage de Lacan du raccord factice de l'intension et de l'extension et de la voie de son dépassement : chacune des facticités se présente comme un terme d'exception, dans le symbolique le Père œdipien, dans l'imaginaire, le chef ou le Père idéal, dans le réel, ce qui se pourrait formuler : le rebut, autre mode de ce qui s'excepte. L'exception apparaît dans la doctrine, comme au cœur des questions de la cure et de la politique de la psychanalyse, comme un terme problématique autant qu'irréductible. L'importance croissante prise par la question de l'Un dans les dernières élaborations de Lacan comme le problème contemporain des « usages de l'exception » dans la politique des Ecoles impose de ne pas sous-estimer la complexité qui s'y attache ni les enjeux qu'il concentre dans la transmission de la découverte freudienne.

En 1967, l'exception symbolique est exemplairement pour Lacan le signifiant impossible à articuler de l'ensemble des signifiants, S(Ⱥ). Celui-là n'est pas une facticité, au contraire du père œdipien, il est voie d'accès au réel à partir du symbolique. Sur quoi repose le dépassement de la facticité du père symbolique ? On propose de la lire dans l'opposition de l'axe symbolique-imaginaire à l'axe symbolique-réel qui suit le même déplacement dans l'enseignement de Lacan. Conversion du point de fuite imaginaire dans l'articulation du symboliuqe au réel. Deux types d'effets distincts s'en déduisent : à partir du nouage du signifiant avec l'imaginaire, le bouclage « sphérique » de la signification moïque ; à partir du nouage du signifiant et du réel, la signification infinie, et en ce sens absolue, du fantasme. L'écart entre signifiant et signifié, le non sens, est alors la voie où s'articulent les registres du signifiant et de la jouissance au delà du narcissisme. Au contraire, son articulation à l'imaginaire de l'identification l'emporte du côté de la facticité suivante, imaginaire, examinée par Lacan : « *l'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille* »[837] dans le registre symbolique est en effet lui même couvert par l'identification imaginaire au groupe structuré sur le modèle de l'Eglise ou de l'Armée, propageant une supposée orthodoxie freudienne, qui, elle, tend au délire : « *Cette structure est incontestablement une défense contre la mise en question de l'Œdipe : le père idéal, c'est-à-dire le père mort, conditionne les limites où restera désormais le procès analytique* ».[838] L'identification à l'analyste en est la marque dans la cure et « *cette tendance (…) est responsable de la relégation au point d'horizon précédemment défini ce qui est qualifiable d'œdipien dans l'expérience* ».[839]

> La fonction de l'identification dans la théorie — sa prévalence —, comme l'aberrance d'y réduire la terminaison de l'analyse, est liée à la constitution donnée par Freud aux Sociétés — pose la question de la limite qu'il a entendu donner par là à son message. Elle doit être étudiée en fonction de ce qu'est dans l'Église et dans l'Armée, prises ici pour modèles, le sujet supposé savoir. Il fige la pratique dans une finalité désormais impossible à articuler et qui obscurcit au principe ce qui est à obtenir de la psychanalyse didactique.[840]

Freud est convoqué, Lacan soulignant que Freud, qui a voulu les société telles qu'elles sont, est

[837] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.587
[838] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.587
[839] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.257
[840] *Ibid.*, p.588

pour quelque chose dans son excommunication, parce que quelque chose est resté chez lui inanalysé qui rend compte de ses difficultés avec la transmission de la psychanalyse : la limite que Freud a entendu donner à son message consonne avec ce que Lacan appelle la limite de l'analyse avec Freud, « *qui restait pour son analysant le lieu de cet objet partiel* ». Le terme de « limite » prend là une valeur dépréciative, qui n'est pas celle, structurale, des « limites de l'interprétation ».



Ce petit schéma, inspiré de la *Massenpsychologie* et du raccord lacanien de l'extension et de l'intension, n'ambitionne que d'imager la variation topologique qui s'opère à seulement supprimer, en l'espèce du point sommital du cône, le point de convergence finie de la figure, pour le projeter à l'infini, ou encore l'*ouvrir*, comme le dit Lacan au sujet de la place singulière dans tous les savoirs contemporains de l'Œdipe et de ses variations –le père de la horde-, seul mythe moderne : « *L'ouvrir permettrait de restaurer, à la relativer même, sa radicalité dans l'expérience* »[841]. Cette simple manipulation du terme d'exception détermine des types d'extensions radicalement différentes. L'écart entre I et a est la façon dont Lacan définit, à partir de la période contemporaine de l'excommunication, le désir de l'analyste en tension avec le désir de Freud et la place de Freud dans la cure et dans la psychanalyse, qualifiée de place de l'hypnotiseur, où se confondent I et a, éléments pourtant hétérogènes. A cet endroit, Freud, dans les Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique, nouait « progrès internes » et « progrès externes » par la fonction de l'autorité, dix ans avant d'écrire *Massenpsychologie*. [S1-S2] y trouverait autant place, inscrivant le sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, et, au niveau de la répétition primitive, l'opération de la perte comme fondatrice de la fonction de l'objet perdu. La fonction de l'objet, décrite par Freud dans l'Esquisse d'une psychologie scientifique en 1895 et fondement de l'interprétation du rêve, implique que, rompus les liens organiques du signe et de la chose, ceux du signifiant au signifiant y déterminent un réel en asymptote à la signification symbolique. Dans l'imaginaire, il faudrait encore y écrire -φ, le point de fuite de l'image qui la soutient et l'ordonne autour d'un cœur vide.

Convergence finie ou convergence à l'infini distribuent des cadres de pensée tout à fait différents. Dans le champ de la doctrine, c'est-à-dire d'une extension symbolique comme ensemble d'énoncés, l'énonciation de Freud peut difficilement être tenue pour un principe d'homogénéité ou d'unification. Ceux qui ont entrepris de « synchroniser » Freud pour en extraire les contradictions ont d'ailleurs du exclure une part de ses énoncés. La fonction de l'auteur, comme l'écrit Foucault, inéliminable de la psychanalyse, contrairement à la science qui

[841] *Ibid.*, p.256

la forclot, ne saurait être pensée comme pointe transcendante à l'ensemble qu'elle génère mais comme lacune interne, ombilic.

Lacan a formalisé très rigoureusement la problématique d'infinitude relevée par Freud dans plusieurs textes, de l'ombilic de rêve à l'éternisation du transfert, et, bien sûr, l'analyse finie et infinie. C'est parce que cette infinitude fuyante se dénote dans tous les registres de la psychanalyse que s'y projettent un certains nombres de facticités, lesquelles couvrent ce que Lacan appelle la béance de la psychanalyse en intension. Il fallait d'abord construire l'infinitisation métonymique de la signification dans la cure, c'est-à-dire pour Lacan le registre du sujet, pour en permettre le franchissement ou l'actualisation. Les élaborations modernes de l'infini en logique, en mathématique et en topologie sont alors largement convoquées par Lacan pour penser un raccord à l'infini comme modèle de la passe.

Il faut prendre en compte ce que la psychanalyse, mais aussi ce que Lacan doit personnellement à la science. Lacan a étudié et s'est formé dans les années 1930, dans une période de triomphe logicien et mathématique –en France, ce sera le règne de Bourbaki- et la vague structuraliste qui déferla après la deuxième guerre mondiale surfa largement, non parfois sans excès, sur les succès formalistes.

La science et la ségrégation

La mise en marge de la dialectique œdipienne qui résulte de la fin par l'identification à l'analyste implique que la question du désir du père ne sera pas posée ; or cette « *exclusion* » de la dialectique du désir « *a une coordonnée dans le réel* », avertit Lacan : « *c'est l'avènement, corrélatif de l'universalisation du sujet procédant de la science, du phénomène fondamental, dont le camp de concentration a montré l'éruption* »[842] et qu'il qualifie de *ségrégation*. Aussi « *l'idéologie œdipienne* » qu'elle soutient dans la « *société véhiculée par la science* » est lourde de conséquences : « *Bénéficions-nous ou pas de ce que là nous couvrons à notre insu ?* »[843]

La lecture est là encore plurielle. L'I.P.A. s'est-elle-même soutenue de la ségrégation, son extraterritorialité scientifique en étant un des avatars, l'excommunication de Lacan, qui a interrogé l'attachement au père idéal à ses dépends, un autre.

> Or c'est là le ressort de la ségrégation particulière où elle se soutient elle-même, en tant que l'IPA se présente dans cette extraterritorialité scientifique que nous avons accentuée, et qui en fait bien autre chose que les associations analogues en titre d'autres professions. A proprement parler, une assurance prise de trouver un accueil, une solidarité, contre la menace des camps s'étendant à l'un de ses secteurs. L'analyse se trouve ainsi protéger ses tenants — d'une réduction des devoirs impliqués dans le désir de l'analyste. [844]

Le terme de ségrégation dénonce « *l'insularité* » et la *« situation de ségrégation scientifique où la communauté analytique se soutient* »[845]. La ségrégation pointée par Lacan est celle décrite dans *Situation de la psychanalyse*, avec ses castes, ses « petits souliers » et ses « Béatitudes », où le « tous » n'est obtenu que par un compromis, un silence entretenu sur les finalités de la cure et un caractère rétif à l'examen scientifique, si ce n'est, dans l'Ego-psychology, le dialogue avec une biologie positiviste affine au moi autonome et au bonheur génital.

---

[842] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.588
[843] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.256
[844] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.588
[845] Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, Le Séminaire Livre XII, *op. cit.*, leçon du 9 Juin 1965

Le mode ségrégatif qui soutenait secrètement, et nécessairement, la fraternité ipéiste a surgi au grand jour avec l'exclusion de Lacan. La question ne devait pas être posée du désir singulier qui avait ouvert ce champ. En fond, et noué à ce désir, le ségrégation dont Freud et ses disciples ont été, comme Juifs, les victimes.

> Pour l'articulation ségrégative de l'institution psychanalytique, il suffira de rappeler que le privilège d'y entrer après-guerre se mesurait à ce que tous les analystes d'Europe centrale se fussent, les années d'avant, rescapés dans les pays atlantiques[846]

L'accueil des émigrants juifs aux U.S.A. a contribué à voiler ce point, comme à la position d'extraterritorialité de la psychanalyse, en l'amenant à se fondre dans les idéaux adaptatifs de *l'American Way of life*, précisément mis en cause par Freud dans *Analyse finie et infinie*. La pensée normative qui l'accompagne est ce qui est à l'origine d'une autre ségrégation, celle de Lacan.

La question est là posée du mode de communauté possible des psychanalystes, d'une problématique *communauté d'expérience*, laquelle expérience, dit Lacan, destitue le sujet et, quant à la jouissance, produit un être de rebut, de déchet. J.-A. Miller souligne ce point : « *Il faut dire qu'une expérience ineffable a nécessairement, concernant ses servants, un effet de ségrégation. C'est un effet que l'on constate chez les psychanalystes. On constate même qu'ils ont tellement pris l'habitude de cette ségrégation, qu'ils se sont mis à l'aimer. Ils croient même devoir la défendre comme le plus précieux* ». [847]

Donnant à la question de la place des psychanalystes dans le monde toute son ampleur, Lacan la prolonge en une réflexion terriblement lucide, voire extra-lucide, sur la civilisation et le lien social, à partir du traumatisme que fut la seconde guerre mondiale.

> Qui ne voit que le nazisme n'a eu ici que la valeur d'un réactif précurseur ? La montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation, voilà à quoi la psychanalyse s'est montrée plus sensible encore, en ne laissant pas un de ses membres reconnus aux camps d'extermination.[848]

Pas un des membres de l'IPA n'a laissé sa vie dans les camps. Le fait de constituer *tous les analystes* dans une identification au ghetto, aux Juifs, la fait soutenir son universel factice, dans le monde, de cette ségrégation même, qui n'est que le masque du produit de la cure : un sujet désidentifié, atopique.

La réflexion de Lacan sur la ségrégation parcours son enseignement. Il affirme d'une façon qui n'est qu'apparemment paradoxale que « *le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration* »[849].

La ségrégation resurgit violemment dans notre monde comme traitement de l'extension planétaire du discours de la science, ou la particularité dissoute tendrait à faire retour sous de nouvelles formes ; comme l'angoisse est le manque du manque, la ségrégation évoquée par Lacan est celle qui surgit du manque de ségrégation, de la disparition des anciennes formes qui soutenait l'ordre social, ordre religieux ou paternel, « *quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social* », et pose la question « *de comment faire pour que des masses humaines, vouées au même espace non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ?* » [850] On revient au père, et au principe de limite symbolique que sa fonction assume. Lacan affirmait en 1968 à

---

[846] Lacan J. : Préface à une thèse. Préface à "Jacques Lacan", ouvrage d'Anika Rifflet-Lemaire paru à Bruxelles en 1970, *in* Autres écrits, *op. cit.*, p. 395

[847] Miller J.-A. : Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII , cours du 23 mai 1990, inédit

[848] Lacan J. : Première version de la Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.588

[849] Lacan J., « Préface à une thèse. Préface à "Jacques Lacan", ouvrage d'Anika Rifflet-Lemaire paru à Bruxelles en 1970 », *in* Autres écrits , Paris, Seuil, 2001, p. 395

[850] Lacan J. : « Allocution sur les psychoses de l'enfant », Autres écrits , *op. cit.* , p. 362-363.

Strasbourg :

> Je crois qu'à notre époque la trace, la cicatrice de l'évaporation du père est celle que nous pouvons mettre sous le titre général de la Ségrégation. Nous pensons que l'universalisme, la communication de notre civilisation homogénéisent les rapports entre les hommes. Au contraire, je pense que ce qui caractérise notre époque, et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée qui produit des intersections à tous les niveaux et qui ne fait que multiplier les barrières. [851]

Une nouvelle forme de ségrégation, distincte de celle ordonnée par l'interdit paternel, verrait le jour, ramifiée, prenant le relai du manque de l'Autre de l'Autre.

Dans *les Complexes familiaux* Lacan invitait à ne pas s'affliger du passé révolu, du déclin des idéaux paternalistes, jusqu'à faire de l'anomie une condition sociale de possibilité de l'avènement de la psychanalyse, anomie due à l'évolution de « *la famille vers la forme conjugale* » qui la soumet « *plus aux variations individuelles (…) qui a favorisé la découverte du complexe* » d'Œdipe.[852]En 1974, répondant à un journaliste, il invite à ne pas s'alarmer de cette évolution : « *Je ne suis pas,* répond-t-il, *parmi les alarmistes ni parmi les angoissés* »[853]

Dans la leçon du Séminaire du 11 mars 1970, Lacan resitue l'origine de la fraternité dans la ségrégation et critique l'idéal contemporain de disparition :

> Je ne connais qu'une seule origine de la fraternité — je parle humaine, toujours l'humus —, c'est la ségrégation. Nous sommes bien entendu à une époque où la ségrégation, pouah. Il n'y a plus de ségrégation nulle part, c'est inouï quand on lit les journaux. Simplement, dans la société (…) tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation, et, au premier temps, la fraternité.[854]

Lacan a vivement critiqué l'humanisme qui s'épanouissait alors chez les psychanalystes, et qui a constitué à l'EFP une opposition à son enseignement jugé trop formaliste, trop intellectuel. Citons *Un destin si funeste*[855], de François Roustang, qui affirmait contre le structuralisme et son anti-humanisme, un rejet du mathème et une volonté de retour à l'homme et à sa liberté. Pour Lacan, c'est une façon de céder sur la difficulté et le réel en jeu, une faiblesse de la pensée dont les incidences sont graves.

> La destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée... n'est-ce point provoquer l'horreur, l'indignation, la panique, voire l'attentat, en tout cas donner le prétexte à l'objection de principe ?
>
> Seulement faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction. Ce qui est refusé dans le symbolique, rappelons-en le verdict lacanien, reparaît dans le réel.
>
> Dans le réel de la science qui destitue le sujet bien autrement dans notre époque, quand seuls ses tenants les plus éminents, un Oppenheimer, s'en affolent.
>
> Voilà où nous démissionnons de ce qui nous fait responsables, à savoir : la position où j'ai fixé la psychanalyse dans sa relation à la science, celle d'extraire la vérité qui lui répond en des termes dont le reste de voix nous est alloué (…) Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir[856].

[851] Lacan J. : Intervention au Congrès de Strasbourg, le 12 octobre 1968 après-midi, publié dans Lettres de L'école Freudienne, n° 7, 1969, p.84

[852] Lacan J. : Les Complexes familiaux, *in* Autres Ecrits, *op . cit.,* p.74

[853] Lacan Jacques, Le triomphe de la religion (29 oct. 1974), coll. Champ freudien, Seuil, Paris, 2005, p.95

[854] Lacan J. : L'envers de la psychanalyse, Le Séminaire livre XVII, *op. cit.*, p. 132.

[855] Roustang F. : Un destin si funeste, Editions de Minuit, Paris, 1977

[856] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.,* p.252

Le sujet sur lequel opère la psychanalyse est celui de la science, thèse majeure de Lacan. Descartes construit un univers de savoir qui n'est plus ordonné autour de l'homme, mais qui prend valeur d'universel, au sens de l'univocité des vérités scientifiques, valant pour tous et sans exception. Fondé sur les mathématiques, excluant les données des sens, des formes, des images, le discours scientifique implique dès lors le rejet de l'équivocité, de tous les savoirs antérieurs, traditionnels, opinions communes, remises au lieu de l'Autre par excellence, Dieu, dont la *mathesis universalis* se sépare décisivement. Corrélatif du rejet de l'Autre, la dimension de la vérité est suspendue au profit du postulat d'un savoir dans le réel. La dimension de l'Autre attaquée, les spiritualités, voire les obscurantismes, constituent une réponse moderne à la science, en réintroduisant le sujet, c'est-à-dire l'énigme. La psychanalyse en est l'alternative, réponse à la science qui prend son fondement dans la science.

Le désir de savoir du scientifique est tel qu'il constitue la science en tant qu'elle l'évacue lui-même, le sujet de la science se trouvant exclu du savoir qu'il produit. L'extension de la science, sa progression, « échoue » à réduire un « reste », que Lacan dit *sujet de la psychanalyse.* Ainsi Lacan scelle science et psychanalyse tout en s'éloignant de la conception de la science comme scientisme, et en apportant une réponse a la question que posait Freud de savoir si la psychanalyse était science ou *Weltanschauung.* Freud choisissait de la situer comme nouvelle discipline scientifique émergente dans l'histoire. Lacan précise leurs rapports en écartant l'évolutionnisme scientifique freudien. Si l'avènement de la psychanalyse est effectivement lié à la naissance de la science, c'est en tant que son champ relève de ce que la science forclot.

La science met en œuvre et en position dominante la catégorie logique de l'universel. L'infini, impliqué par le quantificateur universel qui le convoque sans cesse, en l'ensemble des nombres réels ou naturels, est la voie par où l'altérité exclue semble faire retour. Car si la science vise à forclore le sujet, elle échoue à l'éliminer, « *elle s'avère définie par la non-issue de l'effort pour le suturer* »[857], comme l'écrit Lacan dans *La science et la vérité.* Cet échec est structural, du fait de l'incomplétude du symbolique, et c'est explicitement au théorème de Gödel que Lacan se réfère. Les systèmes formels, dans la théorie des ensembles, sont des univers axiomatiques qui excluent le sujet. Pourtant y apparaît un objet *extime* : un ensemble indiscernable, hétérogène, qui fait partie de cet univers sans pouvoir y être compté, ou une proposition non démontrable et pourtant dérivée comme les autres de la batterie des axiomes. La crise des fondements des mathématiques, de fait, a ouvert la voie, pour certains scientifiques, à un retour du religieux : s'il y a des limites au savoir, il y a donc du savoir hors du savoir, et donc la supposition d'un sujet à ce savoir. Ce ne fut pas le choix de Hilbert, pour qui le seul paradis qui ait jamais valu fut celui de Cantor, avant que Gödel démontre que ce lieu là était irrémédiablement « fracturé », comme Lacan le dit de l'Autre, et qu'il ne pouvait pas être tenu pour un. Cette clôture espérée (la consistance de l'arithmétique) se révélait être pourvue d'un point de fuite que les paradoxes découvraient, et, depuis Gödel, nouée à une béance, à une incomplétude.

Aussi les limitations internes des systèmes formels de la science contemporaine est précisément le point à partir duquel Lacan ambitionne d'arrimer la fracture inaugurée par Freud à l'ordre rationnel. La psychanalyse doit « *construire la théorie de la méprise essentielle au sujet de la théorie : ce que nous appelons le sujet supposé savoir* ».

[857] Lacan J. : La science et la vérité, *in* Ecrits, *op. cit.*, p.861

> Une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s'inscrire ici en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l'ininterprétable, je m'y emploie non certes sans en éprouver l'atopie sans précédent.[858]

La psychanalyse a à tenir compte, du savoir de la science comme *savoir dans le réel,* et même à en prendre modèle. Lacan, dans la Note italienne de 1974, assigne à la psychanalyse un but par où elle « *s'égalerait à la science : à savoir, démontrer que ce rapport -le rapport sexuel- est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité* ».[859]À partir de ce point d'impossible, le savoir qu'invente la psychanalyse, comme celui de la science, a vocation de déplacer la limite, la frontière du réel et de la réalité : « *Ce savoir n'est pas rien, car ce dont il s'agit, c'est qu'accédant au réel, il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science* »[860], ajoute Lacan. De même le mode idéal de transmission et d'enseignement, le mathème, est celui de la science, les mathématiques par excellence et leur transmission hors sens.

II- Glissements, coinçages, fixions

Glissements et coinçages

Ces facticités de l'extension sont au nombre de trois : c'est « l'horizon complexe » ; l'intension, elle, n'est pas nombrée : c'est « la béance ». Dans son affinité, invoquée par Lacan, à l'ensemble vide, elle est nécessairement unique, au sens des axiomes de la théorie des ensembles, c'est-à-dire ne tombant pas sous les modes traditionnels de l'unité. Si la condition d'un passage au-delà du mouvement analytique et de ses impasses se pose dans les termes d'un « raccord » de l'intension et de l'extension, ce n'est pas d'un raccord binaire qu'il s'agit, mais de celui des trois registres à partir de la béance de l'intension. Il est souvent souligné l'aspect en quelque sorte pré-borroméen de la construction exposée dans ces quelques fascinants paragraphes, où l'objet se trouve au coincement du nœud des trois dimensions du « parlêtre ». Mais en 1967, la conception de Lacan de ce raccord n'est pas borroméenne, elle est « projective », reposant sur l'écart entre I et a. Elle indique une ouverture de la consistance symbolique-imaginaire i(a) vers la liaison asymptotique du symbolique et du réel. (I, a) se déplie nécessairement en S→(S→(S→A)). Cette structure que Lacan donne pour celle du sujet suppose que la fin de la cure, la passe, soit articulée en termes de passage à la limite, de franchissement, ce qu'Eric Laurent appelle joliment une « nomination par limite », dans la perspective d'un capitonnage à l'infini -« *au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup* ». La nomination par limite n'est donc plus celle du Nom-du-Père, de l'héritage.

Colette Soler a extrait de la Note Italienne le terme *d'arbre généalogique* pour en disjoindre la psychanalyse que Lacan a dite « intransmissible » dans cette jolie formule : « *la passe ou l'arbre généalogique* »[861].La filiation demeure le mode freudien de conclusion de la cure : faire le deuil du phallus et la paix avec le père. D'une certaine façon, la solution lacanienne emprunte bien plus

[858] Lacan J. : La méprise du sujet-supposé-savoir, *in* Autres Ecrits, *op.cit.*, p.337-338
[859] Lacan J. : Note italienne, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.310
[860] *Ibid.*
[861] Soler C. : Le savoir, sans la fatalité, *in* Link 14-15, Le Temps de la psychanalyse, publication de l'EPFCL

à la psychose qu'à la névrose, ou la fonction de l'invention subjective est structuralement beaucoup plus prégnante que celle de l'héritage, de la dette, de l'identification ; elle emprunte bien sûr à la science, science et psychose se trouvant d'ailleurs intimement nouées dans les invention de Gödel ou Cantor, payant au prix fort le dépassement de la rationalité commune : il y avait donc, hors de l'Autre, quelque chose qui n'est pourtant pas l'Autre de l'Autre. Chacun de ces deux inventeurs a d'ailleurs à ce point insoutenable invoqué Dieu, Cantor identifiant la divinité aux multiples absolument inconsistants, ces ensembles trop grands pour être cernés et ramené à l'un, et dès lors pure dissémination, pullulement. Lacan propose non pas Dieu, mais la passe et le titre d'A.E.

La nomination en jeu n'est ni identification ni filiation, mais liée à un signifiant en position d'exception, ou de chute telle que l'écrit le mathème du discours de l'analyste. Ce S1 exclu du lieu du savoir supposé, en démontrant l'incomplétude, ou bien, dans les termes de la première version de la Proposition, S(Ⱥ) désignant l'un-en-plus immanent à toute série, Lacan en trouve éminemment modèle dans l'invention, le signifiant nouveau : le *Witz* qui structure la procédure de la passe[862], la réglant comme admission d'un signifiant nouveau dans l'Autre, ou encore l'invention scientifique, celle de Cantor, celle de Desargues. Leur point commun est le bouleversement de l'ordre établi du savoir, son franchissement, sa relégation à l'impuissance. En témoigne l'accueil outragé qui fut fait au point à l'infini de Desargues ou à l'aleph cantorien, et bien sûr à l'objet petit a de Lacan : l'excommunication tient faussement à sa dérogation aux standards et essentiellement à son enseignement, son invention et sa conséquence, la pluralisation des Noms-du-Père.

Le premier pas de Lacan consiste à rendre compte de l'infinitude inhérente à la subjectivité dans la logique de la cure, telle que Freud la découvre. Le second pas est l'exigence de la construction d'un bord, d'une limite, par laquelle s'assurer de l'impossible propre à la cure, dans les termes d'une élévation de l'impuissance à l'impossibilité qui aura manqué à Freud, quoiqu'il ait dit du « métier impossible ». S'assurer d'un impossible, c'est s'assurer d'un point de certitude dans l'expérience, d'un « roc pour la pensée » (le mot est de Guy Le Gaufey), en l'occurrence celui d'une assignation du réel aux impasses du symbolique, sur le modèle de la logique ou de la métamathématique, Gödel exemplairement. Ainsi pensé comme mathématisable, le réel dont il est attendu qu'une psychanalyse apporte la démonstration conclusive est celui qui constitue une limitation interne au savoir. Loin de le craindre, la science fait à l'impossible une place de choix, dans le raisonnement apagogique exemplairement : le vrai peut découler du faux ou du vrai – *ex falso sequitur quodlibet* - mais le faux ne peut découler que du faux. Ce précieux roc, loin d'être une terreur pour le raisonnement, préserve des affres de la régression à l'infini qui menace tout enchainement logique.

Au regard du destin de l'Ecole, le paradigme du passage de l'impuissance à l'impossibilité apparaît résolument optimiste, et sans doute consonnant avec l'enthousiasme de l'aventure nouvelle de l'EFP De fait, le capitonnage à l'infini qui s'opère à partir de la construction du fantasme n'est pas le dernier mot de Lacan : la question qui animera les dernières années du Séminaire sera celle du *sinthome,* inscrite dans le problème plus large du nouage des trois

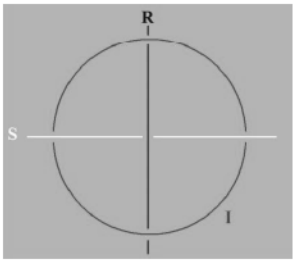
[862] Lacan J. : Discours à l'EFP, in Autres Ecrits, op. cit. : « Qui verra donc que ma Proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la dritte Person ? », p.265

consistances. A cela, il faut ajouter que si la Proposition de 1967 est projective, la dissolution de 1981 est borroméenne.

Ce déplacement est celui qui s'opère d'un rapport à l'infini, d'un irrationnel, vers le non-rapport du nouage à trois. Ce qui fait joint est certainement les formules de la sexuation, que Lacan commence d'élaborer dans le Séminaire XIX de 1971, mais dont les prémisses sont contemporaines du virage logiciste de Lacan (cf. les modes de négation de l'universelle, qui lui font évoquer un « pas-tout » dès le Séminaire sur l'Identification). Abouti dans Encore, le tableau des formules de la sexuation, acmé et chant du cygne de sa réflexion ensembliste – les nœuds borroméens font leur apparition au cours du Séminaire- soutient une thèse majeure de Lacan, celle qu'il jugera être la thèse même de la psychanalyse depuis Freud, à savoir : « *Il n'y a pas de rapport sexuel* ».

Il est manifeste que cette orientation de la pensée de Lacan vers le borroméen et le non-rapport vient invalider certains appuis théoriques constitutifs de la doctrine de la Proposition de 1967. Point local, mais significatif, la mise en cause du recours à quelque point à l'infini tel que déterminé par deux droites.

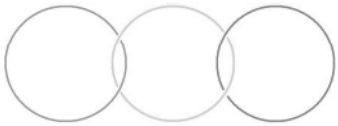
Le nœud borroméen, explique Lacan aux auditeurs du Séminaire de 1975, est susceptible de s'écrire aussi bien avec des droites à l'infini que des ronds de ficelle : Lacan évoque alors ce qu'il disait de Desargues, « *à qui il était venu l'idée que toute droite, toute droite infinie faisait clôture, faisait boucle, en un point à l'infini. (…) c'est une idée absolument sublime autour de laquelle j'ai construit tout mon commentaire des Ménines* ». [863]



Il est donc parfaitement possible, avec deux droites infinies et un seul rond de ficelle de maintenir la propriété du nœud borroméen, mais à cette seule condition que les deux droites ne sauraient quelque part, entre ce nœud et l'infini se recouper que d'une seule façon : « *que faut-il pour que cela fasse nœud ? Il faut que le point à l'infini soit tel que les deux droites ne fassent pas chaîne* » [864].

C'est en effet de cette façon que Lacan définit le non-rapport : pas de rapport des ronds deux à deux. *Le nœud borroméen consiste en strictement ceci que 3 en est le minimum*[865]. Au contraire la *chaine* est un nouage deux à deux des dimensions, tel que si un nœud est dénoué, les autres demeurent noués :

[863] Lacan J. : RSI, Le Séminaire 1974-1975, inédit, leçon du 8 avril 1975
[864] Ibid.
[865] *Ibid.*, leçon du 10 décembre 1974



Le nouage en chaîne

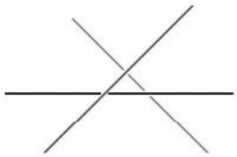
Aussi, sur le nœud borroméen écrit avec les droites à l'infini, *« il ne faut pas en quelque sorte qu'elles soient amenées à se boucler deux à deux »*[866]. Lacan amène donc là une condition dont Desargues, lui, n'aurait pas eu l'idée, car *faire boucle d'une droite à l'infini,* c'est bien *faire un nœud,* mais pas un nœud borroméen :

> C'est bien là que commence pour nous la question. Il ne semble pas que Desargues ne se soit jamais posé la forme sous laquelle il supposait ces droites infinies, en posant la question de savoir si elles se nouaient ou pas. Il est tout à fait frappant que Riemann, pour lui, ait tranché la question d'une façon peu satisfaisante en faisant de tous les points à l'infini à quelque droite qu'ils appartiennent un seul et unique point qui est au principe de la géométrie de Riemann[867].

Lacan s'attaque alors au statut de ce point, dont il remarque qu'il est un concept que la géométrie définit peu alors même qu'il lui est essentiel, et dont elle se sert comme support de l'indivisible, « *puisqu'à l'occasion elle y ponctue l'individu* ». Le point est le seul élément à n'avoir pas de dimensions, contrairement aux droites, surfaces, volumes, le seul à être de dimension zéro. Or, note Lacan, quelques soient les progrès de la géométrie de Riemann, pas plus que pour Desargues le point n'y est défini autrement que par la géométrie euclidienne, à savoir comme l'intersection de deux droites, dut-elle être supposée à l'infini.

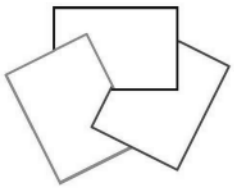
> Est-ce qu'il n'y a pas, dans la définition que donne la géométrie euclidienne du point – comme l'intersection de deux droites – quelque chose, je me permettrai de dire, quelque chose qui pèche ? C'est-à-dire, qu'est-ce qui empêche deux droites de glisser l'une sur l'autre ? [868]

Lacan, à la tâche d'établir l'existence dans la nécessité d'un nouage à trois et non à deux, entreprend alors de démontrer que deux droites ne coincent pas un point, parce qu'elles « glisseraient » l'une sur l'autre : pour dire ce qu'est un point « *il faut inventer autre chose que simplement l'indication d'une dimension qui soit zéro, qui ne se dimense pas* »[869]. Puis il avance sa solution à trois termes : « *Seul peut permettre de définir comme tel un point, ce qui se présente comme ceci* »[870] **:**



866 *Ibid.*, leçon du 10 décembre 1974
867 Ibid.
868 *Ibid.*, leçon du 8 avril 1975
869 *Ibid.*, leçon du 10 décembre 1974
870 *Ibid.*, leçon du 8 avril 1975

Il en faudrait donc trois, et de plus trois « *droites consistantes* », pas les « *ombres* » de la géométrie mais les dimensions du nœud, ou encore le croisement de trois surfaces :



Voilà pour Lacan la façon appropriée de concevoir le coincement du point, sinon *ce que vous obtenez ce sont trois droites libres l'une sur l'autre, c'est-à-dire ne se coinçant pas, ne définissant pas le point comme tel.*[871] La distance prise par Lacan vis-à-vis du capitonnage à l'infini dont il rappelle l'usage qu'il en fit est patente : c'est au titre de participer d'un mode de rapport deux à deux qu'elle est, au temps du borroméen, dite caduque.

Le même sort est d'ailleurs réservé à l'appui pris sur l'incommensurabilité, quand, le 13 mai 1975, Lacan substitue le nœud à la théorie des proportions euclidiennes, dans les chicanes de laquelle il identifiait le petit a au nombre d'or ou le phallus à la raison de la division harmonique :

> Ceci pour vous faire sentir que quand j'énonce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, je donne au sens du mot rapport l'idée de proportion. Mais chacun sait que le more geometricum d'Euclide, qui a suffit pendant tant de temps à paraître le parangon de la logique, est tout à fait inssufisant et qu'à entrer dans la figure du nœud, il y a une toute autre façon de supporter le non-rapport des sexes : c'est de les supporter de deux cercles en tant que non noués [872].

A partir du Séminaire *Encore*, Lacan dévalorise le petit a irrationnel, après avoir essayé, dans tout le second mouvement de son enseignement d'élaborer l'objet petit a comme réel, un réel de consistance logique défini comme ce qui consiste dans les impasses du symboliques. Mais l'objet a n'est qu'un semblant d'être sur la voie du réel :

> le symbolique, à se diriger vers le réel, nous montre la vraie nature de l'objet a. si je l'ai tout à l'heure qualifié de semblant d'être, c'est parce qu'il semble nous donner le support de l'être (…) mais il ne se résout que de son échec, de ne pouvoir se soutenir dans l'abord du réel. [873]

S'ouvre alors pour Lacan la période que Jacques-Alain Miller a justement évoquée sous le terme d'hénologie, pour l'opposer à l'ontologie qui a semblé à Lacan encore trop s'attacher au concept de l'objet a, être de sens, insuffisant à prétendre à l'existence que Lacan séparera dès lors radicalement de celle du sens. La seule ontique de l'expérience, dira-t-il, est celle de la jouissance. Le reste n'est qu'« hontologie ». L'ontique de la jouissance, disjointe du sens, déborde dès lors sa prise dans le scénario et les images du fantasme, relégué au profit du sinthome, seul à même de soutenir la thèse de Lacan d'un mode d'existence absolument séparé de l'essence, à partir du registre de l'Un et non plus de l'Autre : « *Le nœud borroméen est la meilleure métaphore de ceci, que nous ne procédons que de l'Un* ».

[871] *Ibid.*, leçon du 8 avril 1975
[872] *Ibid.*, leçon du 13 mai 1975
[873] Lacan J. : Encore, Le Séminaire Livre XX, Seuil, Paris, 1975, p.87

Unicité du nœud et « abus de métaphore »

Dans les années 70, surviennent, avec le nœud borroméen, les nouages, les mises à plats, les bouts de ficelles, les raboutages du nœud. L'essor des manipulations de bouts de ficelles, que Lacan a pu dire du registre de la monstration, dans une inspiration « wittgensteinienne », marque un déclin progressif de la logique et de la voie du mathème, qui condensait jusque là un certain idéal doctrinal. Dans le même temps s'opère progressivement dans la pensée de Lacan, comme l'a relevé G. Le Gaufey[874], un glissement quant au mode de négation du rapport sexuel, du « *il n'y a pas de rapport sexuel* », qui prend place dans la série des « *il n'y pas* », et dans le statut du manque et du traitement logique de la négation que *l'Un-bewusst* freudien convoque, à l'affirmation de *l'ex-sistence* d'un non-rapport. « *Yadl'Un !* », la *jaculation* d'*Ou pire…* est elle aussi l'une des marques de ce déplacement vers un type d'existence très spécial.

Lacan a dans la première partie de son enseignement élaboré le père dans son statut d'exception, en tension avec sa pensée dialectique, tension dont la résolution doit être sans doute cherchée dans le positionnement d'un Autre non réductible à *l'alter ego* ; la période qui s'ouvre avec la prise en compte de la jouissance qui manque à cet Autre via l'invention de l'objet a repose sur 1+a, sur l'impossible rapport, telle que l'ir-rationnalité est un des lieux : l'objet a y est dit « seule garantie de l'altérité de l'Autre ». La dernière, celle du nœud borroméen, est retour à l'Un, non plus symbolique, mais réel, celui de la thèse « le réel est trois ».

Dès le début du Séminaire RSI, Lacan pose, avec l'équivalence des trois consistances, l'irréductibilité du trois et donc la fin du primat du symbolique. Vers la fin du Séminaire, « rapport » et « non-rapport » trouvent leur régime respectif au moyen des types de nœuds : le nœud en chaine, concaténation de ronds de ficelles, est le support du rapport ; le nœud borroméen -« *coupez-en un et les deux autres se libèrent* », celui du non-rapport, aucun des trois ronds n'entretenant avec aucun autre un rapport deux à deux.

Si le non-rapport sexuel « *se supporte d'un non-rapport de couple* », il n'est pas pour autant pure absence de rapport, Lacan évoquant à l'occasion « *ce lien que j'appelle le non-rapport sexuel* »[875]. Le non-rapport est donc un type de lien à trois irréductible à des liaisons deux à deux : seul le nœud borroméen présenterait cette condition. Il faut par conséquent que l'objet qui présente cette propriété soit univoque. Guy le Gaufey, à la fin de son excellent *Le pas-tout de Lacan*, a détaillé cette ultime quête : Lacan part à la recherche de l'unicité du borroméen, épaulé par les mathématiciens Pierre Soury et Thomé.

Si les consistances sont équivalentes, elles doivent néanmoins être différenciables, et Lacan, avec Soury, introduit deux opérateurs, le coloriage et l'orientation.

[874] Le Gaufey G. : Le pas-tout de Lacan, EPEL, 2006, pp. 155-169
[875] Lacan J. : RSI, le Séminaire 1974-1975, inédit, leçon du15 avril 1975

> J'avais posé la question, dit Lacan le 18 mars 1975, de savoir si ce nœud n'était qu'un, à savoir si l'introduction de la différenciation dans le nœud laissait le nœud, non pas pareil, mais toujours le même.[876]

Soury lui apporte la réponse que l'exhaustion des mises à plat du nœud colorié montre son unicité, mais Lacan s'inquiète du résultat obtenu si, au lieu de les colorier, on oriente les consistances :

> J'étais en effet bien convaincu qu'il n'y qu'un seul nœud colorié, mais j'ai eu un flottement – c'est ça que j'appelle ma dernière aventure- concernant les nœuds orientés (…) Je ne sais pas pourquoi je me suis cassé la tête sur le fait qu'il y en avait deux.[877]

Intuition juste, puisqu'un peu plus tard, au début du Séminaire *Le sinthome*, Soury et Thomé apportent la démonstration de deux nœuds irréductibles, et Lacan s'interroge :

> Lequel est le vrai au regard de ce qu'il en est de la façon dont se nouent le symbolique l'imaginaire et le réel dans ce qui supporte le sujet ? [878]

La question de l'unicité du nœud insiste au fil des années, pour trouver, le 9 janvier 1979, un aboutissement dans l'impossibilité démontrée de l'obtenir par une mise à plat. Ce jour-là, Lacan revient sur le lien du nœud et du non-rapport : « *Il n'y a pas de rapport sexuel, c'est ce que j'ai énoncé* ». Il conclut la séance :

> La métaphore du nœud borroméen à l'état le plus simple est impropre. C'est un abus de métaphore car en réalité il n'y a pas de chose qui supporte l'imaginaire, le symbolique et le réel. Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, c'est ce qui est l'essentiel de ce que j'énonce. Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel parce qu'il y a un imaginaire un symbolique et un réel, c'est ce que je n'ai pas osé dire. Je l'ai quand même dit. Il est bien évident que j'ai eu tort, mais je m'y suis laissé glisser (…) c'est d'autant plus ennuyeux que c'est injustifié. C'est ce qui m'apparait aujourd'hui, c'est du même coup ce que je vous avoue. [879]

Le non-rapport supporté par le nœud, abus de métaphore, s'avère pour finir toujours tributaire de l'énonciation de Lacan : c'est l'énonciation qui demeure, cette dernière énonciation négative qui clôt la série des « il n'y a pas ». Le non-rapport, lui, ne s'énonce pas, il n'est même pas du registre de l'écriture à partir de laquelle Lacan soutenait *il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire* grâce à la fonction phallique des formules de la sexuation. Il est de ce registre limite du nœud, de la manipulation du nœud, du savoir-y-faire, du raboutage.

Quand Lacan a relevé l'inconsistance de l'Autre, il a produit l'objet a dont l'enjeu est d'amarrer le réel de l'expérience à la consistance de pure logique de l'objet. La consistance logique de l'objet a est alors « mesure d'une différence », « distance » constante et structurale, toujours incommensurable à l'un, aussi bien l'un symbolique (l'un unaire du compte, du dénombrable, l'aleph zéro premier transfini ou l'ensemble vide en excès sur le compte) que l'un imaginaire (le reste, le partiel).

L'objet petit a, à son tour dévalorisé dans l'abord du réel, comme semblant d'être, être de dit, a cédé place au coinçage borroméen, à la consistance ternaire du nœud, qui s'avère encore « *abus de métaphore* ». Faut-il y entendre l'écho de Freud avouant que la psychanalyse ne peut se dire que dans des comparaisons, des emprunts qui ne seront jamais que ponctuels, comme si, pour

---

[876] *Ibid.*, leçon du18 mars 1975

[877] *Ibid.*

[878] Lacan J. : Le sinthome, le Séminaire Livre XXIII, Paris, Seuil, 2005, p.53

[879] Lacan J. : La topologie et le temps, le Séminaire 1978-1979, inédit, leçon du 9 janvier 1979

se dire, la psychanalyse ne pouvait se soutenir que de son constant déplacement ? Ce propos de Lacan, à la toute fin de sa vie et de son enseignement, met en perspective le vaste champ des connexions de la psychanalyse, des mathèmes, des *fixions du réel* de l'Etourdit.

Versions de la passe

La Proposition d'Octobre se présente sous forme de deux versions, toutes deux de Lacan. La première fut distribuée à quelques personnes avant la séance de travail à l'EFP où Lacan en donna lecture. Elle fut publiée seulement en 1978 aux éditions Navarin dans la série des Analytica. La seconde, publiée dix avant dans Scilicet n°, puis pages 243 à 259 des Autres Ecrits, au Seuil, présente un certain nombre de déplacements par rapport à la première. C'est cette seconde version qui a été adoptée en janvier 1969, via un vote préférentiel.

Tandis que la Proposition se devait d'être maintenue dans un certain état de stabilité, afin, une fois acceptée la procédure et les règles, de la mettre en acte et d'en recueillir les fruits, son enseignement poursuivait sa marche, son sillon, déplaçant toujours ce qui avait été posé. Les membres de l'Ecole n'ont pas manqué d'interroger ce qu'il restait de la passe formalisée en 1967 au regard du dépliement dernier de la pensée de Lacan. En 67, la fin de l'analyse se situe autour du fantasme, de sa construction comme lieu ou se mesure l'écart irrésorbable de l'identification et de la jouissance. A la fin des années 70, Lacan avance que la fin de l'analyse serait identification au symptôme.

> connaître son symptome veut dire savoir faire avec, savoir le débrouiller, savoir le manipuler. (…) savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court[880].

Mais Lacan n'a pas réécrit sa Proposition, si ce n'est dans cette origine double, première et seconde version, où s'ouvre déjà l'espace de la question. Il a par contre, dans des écrits ou interventions publiques, fourni les des indications, des rectifications locales, qui, sans attenter au noyau dur de la passe comme cœur du projet de l'EFP, sont d'un statut problématique. On ne dépliera pas ou presque pas ici le contenu des variations et indications ultérieures, souvent subtiles, sur la teneur de cette passe, pour seulement mettre en lumière ceci que pour ceux qui en sont les acteurs ces questions se posent. Ce qu'est la passe, au-delà de la description de sa procédure, ne peut s'aborder que dans les conséquences de la dissolution. C'est dans la lecture et les interprétations plurielles de ceux à qui cette proposition s'adressait et s'adresse aujourd'hui que la question peut seulement être saisie.

Citons, parmi bien d'autres, trois extraits de textes, aux formes et enjeux hétérogènes.

Le texte de présentation de l'ELP l'Ecole Lacanienne de Psychanalyse, et sa mise en ligne du texte de sa fondation, une réécriture de la « Proposition »[881], qui formule précisément ce problématique statut de la passe et de son interprétation, dans les termes d'une « transposition » de la proposition :

> Ce chassé-croisé entre les deux textes-sources ne pouvant être négligé, l'ELP a pris le parti de ne pas s'en tenir exclusivement à tel ou tel de ces deux textes pour le travail de transposition. Celui-

[880] Lacan J. : L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre, Le Séminaire 1978-1979, leçon du 11 novembre 1978

[881] ELP : une présentation, document de travail de l'Ecole lacanienne de psychanalyse, en ligne sur le site de l'ELP http://e-diciones-elp.net/images/secciones/documentos/plaquette_elp/plaquette_elp.pdf

> ci part de la deuxième version (celle qui a fait référence de 1967 jusqu'à la dissolution de l'EFP), mais tire un certain nombre d'enseignements de l'écart entre ces deux textes, choisissant occasionnellement de privilégier le premier. Remarquons que l'écart entre ces deux premières versions allant de pair avec le maintien de son titre instaurait déjà ce jeu du pareil au même. Trois versions donc, la troisième[882] faisant désormais référence pour l'E .L.P. Cette version est à lire sur le fond d'une « position de la psychanalyse et du psychanalyste en 1985 ».[883]

Et aussi Michel Bousseyroux, qui, dans un article intitulé *Du mathème au poème, quel réel ?* [884], avance la thèse suivante :

> J'ai essayé de montrer à Buenos Aires en quoi et jusqu'où la conception de la passe comme coupure modificatrice de la structure, qu'on trouve dans « L'étourdit », reste valable dans les dernières avancées borroméennes de Lacan tout en étant à réévaluer en fonction du nouveau réel du nœud. [885]

Il rappelle la double approche de la passe par la logique,

> le demi-groupe de Klein, représentable par un rectangle dont chaque sommet est relié aux trois autres par trois opérations fondamentales : l'aliénation, la vérité et le transfert. Lacan reprend cette construction logique un an après, dans L'Acte psychanalytique, pour y situer, dès le 10 janvier 1968, la passe au sommet inférieur gauche du graphe – c'est cette conceptualisation que l'on retrouve formulée dans la Proposition d'octobre 1967[886]

et simultanément par la topologie : « *Lacan conceptualise la passe à l'aide de la topologie du huit intérieur et de la bande de Moebius »,* qui supplante clairement à partir de l'Etourdit l'abord logique par le demi-groupe de Klein. Que faut-il penser de ces déplacements pour la conception de la passe et de la fin de la cure ? S'il y a bien un saut de « *cette fin par l'affect plutôt maniaco-dépressif à celle par la satisfaction de 1976 qui signe qu'a été pris acte du réel* »,

> le Lacan borroméen n'a pas renoncé à sa conception de la passe comme passage au moebien. Du moins c'est ainsi que je lis le retour qu'il fait, au début de La Topologie et le temps, à la bande de Moebius, mais cette fois non plus à une mais à trois demi-torsions, qu'il appelle « la bande triple.[887]

Ou encore le cours de Jacques-Alain Miller *La question de Madrid* [888], où, dans le contexte d'une crise institutionnelle autour de la passe, « l'entrée par la passe » de la *Note italienne* est soupesée.

> Je demande l'avis. Je demande d'opiner sur la mise à l'ordre du jour de la proposition que Lacan a écrite aux Italiens en 1973, proposition qui n'a pas, à ma connaissance, été publiée à l'époque, et dont il se trouve qu'il m'avait donné le texte tapé à la machine. Je l'ai donc conservé et je l'ai publié en 1982 dans le numéro 25 d'Ornicar ? sous le titre de Note italienne, puisque ça n'a pas de titre dans l'original. Cette proposition, je l'ai déjà assez ressortie pour que ce soit commenté de partout, mais maintenant je demande : qu'est-ce que vous en faites, de cette proposition de Lacan qui est là depuis seize ou dix-sept ans ? Qu'est-ce que vous en faites, et est-ce qu'à l'un ou à l'autre, ça vous dit quelque chose ? Est-ce que ça vous parle ? Est-ce que vous le prenez pour

[882] Il s'agit de la *Proposition du 17 novembre 1985 sur le psychanalyste de l'Ecole, «* transposition » de la Proposition d'Octobre 1967 de J. Lacan

[883] *Ibid.*

[884] Bousseyroux M. : Du mathème au poème, quel réel ? Intervention au Séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 10 décembre 2009

[885] *Ibid.*

[886] *Ibid.*

[887] *Ibid.*

[888] Miller J.-A. : La question de Madrid, 1990-1991, Séminaire prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII

> vous ? Est-ce que vous acceptez de vous en faire destinataire ? par delà le trio italien qui, à peine cette proposition formulée, a pris - ça a été radical - la poudre d'escampette.[889]

L'année 1973, pendant laquelle Lacan rédige la note italienne, adresse étrange, puisqu'elle n'est pas au groupe de l'EFP., mais aux trois Italiens qui n'en feront rien, marque un tournant. Le Séminaire contemporain *Les non-dupes errent* s'ouvre par ces mots :

> Je recommence. Je recommence puisque j'avais cru pouvoir finir. C'est ce que j'appelle ailleurs la passe : je croyais que c'était passé. Seulement voilà : cette créance - « je croyais que c'était passé » - cette créance m'a donné l'occasion de m'apercevoir de quelque chose. C'est même comme ça, ce que j'appelle la passe. Ça donne l'occasion tout d'un coup de voir un certain relief, un relief de ce que j'ai fait jusqu'ici. Et c'est ce relief qu'exprime exactement mon titre de cette année, celui que vous avez pu lire, j'espère, sur l'affiche, et qui s'écrit *Les non-dupes errent.* [890]

La lettre au groupe italien, la même année, radicalise la Proposition, en soumettant l'idée d'une entrée dans l'Ecole par la passe :

> Je leur suggère de partir de ce dont j'ai dû faire refonte d'un autre groupe, nommément l'EFP. L'analyste dit de l'École, AE, désormais s'y recrute de se soumettre à l'épreuve dite de la passe à quoi cependant rien ne l'oblige, puisqu'aussi bien, l'École en délègue certains qui ne s'y offrent pas, au titre d'analyste membre de l'Ecole, AME. Le groupe italien, s'il veut m'entendre, s'en tiendra à nommer ceux qui y postuleront leur entrée sur le principe de la passe prenant le risque qu'il n'y en ait pas. Ce principe est le suivant, que j'ai dit en ces termes. L'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi. Peu lui chaut d'une garantie que mon École lui donne sans doute sous le chiffre ironique de l'AME. Ce n'est pas avec cela qu'il opère. Le groupe italien n'est pas en état de fournir cette garantie. Ce à quoi il a à veiller, c'est qu'à s'autoriser de lui-même il n'y ait que de l'analyste. Car ma thèse, inaugurante de rompre avec la pratique par quoi de prétendues Sociétés font de l'analyse une agrégation n'implique pas pour autant que n'importe qui soit analyste. [891]

En 1967, il s'agissait de proposer une sélection par la passe à l'intérieur de l'École, mais la cruciale sélection de l'A.E. par la passe n'a pas donné les fruits que Lacan en attendait, en réponse à sa mise en question de l'ex-sistence de l'analyste. Si des A.E. ont été nommés depuis l'EFP, Lacan souligne que leur existence de fait reste de droit incertaine :

> Il y en a, maintenant c'est fait : mais c'est de ce qu'ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l'ex-sistence de l'analyste. Probabilité suffisante pour garantir qu'il y en ait : que les chances soient grandes pour chacun, les laisse pour tous insuffisantes. S'il convenait pourtant que ne fonctionnent que des analystes, le prendre pour but serait digne du tripode italien. Je voudrais frayer ici cette voie s'il veut la suivre.[892]

La voie de l'entrée par la passe présente le risque, souligné par Lacan, *qu'il n'y en ait pas,* et que l'Ecole reste vide. Sans doute les conditions de l'EFP ont elles parues telles à Lacan qu'il n'a pas pu formuler cette passe. De l'analyste, *« il y en a, maintenant, c'est fait : mais c'est de ce qu'ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l'ex-sistence du psychanalyste »*[893] La fonction ne rend que probable l'existence, admettant non pas des existants, mais seulement des variables qui désignent de façon indéterminée des termes, dont l'existence n'est pas nécessairement démontrée. Qu'il ait de l'analyse c'est une chose, mais qu'il y ait de l'analyste, c'est ce que la

---

[889] *Ibid.*, cours du 28 novembre 1990
[890] Lacan J. : Les non dupes errent, Le Séminaire 1973-1974, leçon du 13 novembre 1973, inédit
[891] Lacan J. : Note italienne, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.307
[892] *Ibid.*, p.308
[893] Lacan J. : Note italienne, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.308

passe échoue à démontrer. Au terme de l'analyse,

> il sait être un rebut. C'est ce que l'analyste a dû lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance. C'est ce que ma « passe », de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature. C'aura une autre portée dans le groupe italien, s'il me suit en cette affaire. Car à l'Ecole de Paris, il n'y a pas de casse pour autant. L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, sa faute passe aux passeurs, et la séance continue pour le bon heur général, teinté pourtant de dépression. Ce que le groupe italien gagnerait à me suivre, c'est un peu plus de sérieux que ce à quoi je parviens à ma prudence. Il faut pour cela qu'il prenne un risque. [894]

Lacan avait proposé le renouvellement tous les six mois du jury par tirage au sort « *jusqu'à ce que des résultats suffisants pour être publiables permettent sa refonte éventuelle ou sa reconduction.* » La procédure implique « *une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrès (…) ses résultats doivent être communiqués* ». [895]

Or les résultats scientifiques de l'expérience sont restés très en deçà de l'ambition qui avait présidé à son adoption. Les membres du jury ont témoigné de l'embarras de ce jury à assumer sa fonction : tel Jean Clavreul, en 1973 : « *la question de qui est analyste est certainement à la base de toutes les discussions qui tournent dans le jury d'agrément* ». La même année, Serge Leclaire dénonçait « *la relative monotonie, pour ne pas dire l'indigence de nos réunions* ». Pourtant l'entrée par la passe n'a pas été proposée à l'Ecole. Sans doute le dispositif aurait-il été en contradiction avec les statuts de l'Ecole fondée en 1964, qui n'accueille pas des analystes mais des travailleurs, des « cartellisants », et où le transfert de travail est désigné comme le mode de lien convenant à la communauté psychanalytique.

Lacan, au début de la Proposition d'Octobre, signale en effet : *« Nous n'instituons du nouveau que dans le fonctionnement ».* C'est dire que le principe est déjà en place dès l'Acte de fondation. Deux mois plus tard, dans le Discours à l'Ecole Freudienne de Paris, il demande « *qu'on sache que m'amuse qu'échappe sa minceur, laquelle devrait détendre même si l'enjeu n'est pas mince. Je n'ai avec moi décidément que des Suffisances à la manque, à la manque d'humour en tout cas* ».

De fait, c'est aux Italiens que Lacan a proposé l'entrée par la passe, quand à l'Ecole il a réservé un autre destin, la dissolution.

III- Dissemination des signifiants de Lacan

L'échec de la passe et la dissolution

Jusqu'en 1970, l'École comprenait seulement une centaine de membres, le petit nombre facilitant reconnaissance et demandes d'admission. Mais la création, à l'université de Vincennes, d'un département d'enseignement de la psychanalyse et la notoriété grandissante de l'École amenèrent rapidement un grand nombre de candidats, et des effets de confusion. Lacan imposa en 1975 la création de la Section clinique, ce qui souleva de véritables tempêtes

[894] *Ibid.,* p.309

[895] Lacan J. : La Proposition d'Octobre, *op. cit.*, p.255

parmi les membres de l'École qui appréhendèrent à nouveau, comme lors de la création de Vincennes, que beaucoup s'autorisent d'être psychanalystes du seul fait de leur participation à ces deux lieux d'enseignement et non pas de formation.

D'autre part, la passe a cristallisé des oppositions, tendant à partager le camp des pour et le camp des contre, les défenseurs et les pourfendeurs de la passe - la fidélité ou la critique à l'égard de Lacan en constituait l'enjeu constant et central. L'existence du groupe des A.E. au sein de l'Ecole a pris pour certains la signification d'une instance de pouvoir. Le fait que les premiers aient été nommés par Lacan a représenté une sorte de sommet de l'Ecole, conforté par le fait que le règlement pose que seul un analysant en analyse chez un A.E. peut-être nommé passeur. Les passeurs choisis ont ainsi cristallisé le ressentiment, de par leur élection à une procédure qui pouvait sembler une mystérieuse initiation. Lacan a reconnu que sa Proposition a été marquée par la prudence qui a consisté à s'en remettre aux personnes « *qui avaient déjà un certain titre, un titre qui correspondait en effet à ce qui, dans toute société psychanalytique, est une sélection* ». A la Grande Motte, au congrès de l'EFP de novembre 1973, Lacan revenait sur la nature de son projet :

> J'ai fait cette proposition parce que le fait de la délégation, par reconnaissance commune, d'une autorité, pourquoi ne pas dire d'un pouvoir, me paraissait pouvoir devenir plus conforme à ce qu'il devrait en être d'un véritable recrutement si l'on instaurait ce mode d'enquête qu'est la passe. La passe en effet permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble.[896]

En réalité, la Proposition et l'assentiment qu'elle a emporté n'a pas suffi à éteindre les conflits qui existaient déjà avant elle. Parmi les témoignages critiques, celui d'une analyste qui compare le jury à un conseil de famille, dont Lacan serait le père. La passe se serait dégradée, écrit-elle, en « *désir d'aller se faire reconnaître conforme par le père pour en recevoir son nom* ». « *Si Lacan reconnaît son dire dans mes dires, l'écriture à moi aussi me sera possible, je pourrai, moi aussi, produire de la théorie* ». La production théorique deviendrait « *un procès en reconnaissance de paternité* ».

Jeanne Favret-Saada, dans sa lettre ouverte publiée dans Les Temps Modernes[897], lettre de démission de l'EFP, et consécutive à au suicide d'une analyste de l'Ecole, soutient que le terme même d'Ecole n'aurait vocation qu'à « *donner aux élèves la garantie de ce qu'ils sont bien tels* », viserait à n'y considérer que des élèves, et en effet, note-t-elle, « *rien n'est jamais entendu qui ne soit la répétition du discours du Maître* ». Elle ajoute : « *Lacan fut, en 1964, l'unique fondateur de l'EFP ; et, depuis lors, son unique directeur. Sur sa proposition, l'Ecole institua, en 1969, des titres garantissant aux élèves qu'ils relevaient bien de sa formation. L'inconvénient d'une telle proposition c'est que, jamais, des élèves - fussent-ils ceux de Lacan - ne sauraient être des analystes, c'est-à-dire des sujets qui s'autorisent d'eux-mêmes à penser, à parler ou à écouter* ». Elle conclut sur le rejet de toute école de psychanalyse possible : « *Car la fondation d'une Ecole de psychanalyse entraîne inévitablement la défense et l'illustration de la théorie constituée par le Maître et une inhibition certaine, pour les élèves, à prendre le risque d'inventer la psychanalyse*

[896] Lacan J. : Intervention du 3 novembre 1973 au Congrès de l'Ecole Freudienne de Paris à la Grande Motte, du 1er au 4 novembre 1973, Actes publiés dans les Lettres de l'EFP n°15, 1975

[897] Favret-Saada J. : Excusez-moi, je ne fais que passer, lettre de démission de l'EFP publiée dans Les Temps Modernes n°371, 1977

en leur propre nom ». L'auteur « *considère à présent que toutes les institutions psychanalytiques sont mauvaises* » et que pour soutenir le discours analytique « *mieux vaut se passer des garanties illusoires que sont les écoles, groupes, et associations de psychanalyse* ».

Miller, dans le numéro de 1977 d'Ornicar, *Sur la passe*, dans un texte intitulé *Les paradoxes de la passe,* répondait à ces discours en demandant qu'on distingue « une passe double », à même de résoudre une part des paradoxes de la passe :

Il y a une procédure de nomination, mais il y a aussi dans le décours de la cure un moment de passe : « *Or Lacan n'a inventé la procédure que sur le fondement de la découverte du moment, jamais situé avant lui* »[898]. Il y a donc passe simple et passe double, passe (1) et passe (2). Le paradoxe apparent qui soulève les objections de membres de l'Ecole tient en ceci que passe 1 et 2 peuvent se présenter comme antinomiques : la première se fonde de la déchéance du sujet-supposé-savoir, de l'autorisation de soi-même, quand la seconde, couronnant la première d'une épreuve de capacité, relève ce sujet-supposé-savoir dans l'Ecole, l'y transfère.

Il y a en effet le moment de conclure, moment résolutoire de l'analyse, que la Proposition « *redouble d'un consentement à l'examen* »[899] visant à faire « *émerger la passe par le moyen de la redoubler du suspense qu'y introduit sa mise en cause aux fins d'examens* ».[900]« *La passe 2 porte sur l'expérience de la passe (1), mais elle constitue par elle-même une expérience, et tend à se confondre avec la première* ».[901]

Ce hiatus ouvre une scission entre un Lacan progressiste, libéral, et un Lacan réactionnaire, autoritaire. Lacan, qui théorise la fin de l'analyse comme passage au-delà du sujet-supposé-savoir reconduirait une épreuve de capacité au terme du parcours, réintroduisant un caractère autoritaire dans le dispositif qu'il s'est par ailleurs évertué à faire disparaître de la fin de l'analyse freudienne. La procédure de la passe relèverait ce sujet-supposé-savoir, le transférant à l'Ecole, à son fondateur, l'éternisant. Il y aurait une antinomie entre la passe 1 et la passe 2. Une autre voie existe, indique Miller, qui consiste à poser que la procédure est conforme à la structure du moment de la passe. Elle est nécessaire, car la première conduit à ne tenir pour terminables que les analyses dites thérapeutiques, les didactiques s'éternisant dans le transfert et ne se soldant que dans l'identification à l'analyste. Le paradoxe n'est donc pas là où peut le croire, mais dans le passage même de l''analysant à l'analyste, dans le désir de l'analyste : la relève du sujet-supposé-savoir s'accomplit quand un sujet qui a fait l'expérience de l'analyse jusqu'au point de la réduction de l'analyste à l'objet cause du désir se « *fait l'homme de paille du sujet-supposé-savoir* ».[902] Comment s'y vouer quand le mirage s'est effondré ? ou bien ce choix est choix de vie, choix d'embrasser l'analyse comme profession ; ou bien une autre dimension est en jeu, non de choix, mais de virage, de mutation subjective impliquée dans le passage de l'analysant à l'analyste, passage structuré de façon telle qu'il peut en être rendu compte. La première dimension est sociologique ; la seconde, proprement psychanalytique, demande que l'on distingue « l'acte analytique » de la « *condition professionnelle qui le couvre* », et ce jusqu'à ce « *se demander comme didactique sans que l'enjeu en soit un établissement* »[903]

La passe 1 n'est pas soumise à obligation de se voir vérifier, toute fin de cure n'est pas tenue d'être authentifiée. C'est le sens de la Proposition, qui fait appel au consentement. Elle est, dit

[898] Miller J.-A. : Ornicar n° 12/13, p. 106
[899] Lacan J. : Adresse à l'Ecole, Adresse du jury d'accueil avant son vote, *in* Autre Ecrits, *op. cit.,* p.294
[900] Lacan J. : Discours à l'Ecole Freudienne de Paris, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.271
[901] Miller J.-A. : Les paradoxes de la passe, *in* Ornicar n° 12/13, p. 107
[902] Lacan J. : Lacan J. : Discours à l'Ecole Freudienne de Paris, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.271
[903] Miller J.-A. : Les paradoxes de la passe, *op. cit.*, p. 107

Miller, non devoir, mais « *offerte comme un risque. Elle suppose qu'on se fie à la théorie de la passe, aux passeurs, au jury, à Lacan, à l'Ecole, voire à l'esprit de la psychanalyse* ».[904]

Le paradoxe caché que Miller veut pointer est ceci que le consensus sur l'existence d'un moment de passe dans la cure, la faille aperçue de l'Autre du savoir, qui fait les psychanalystes revendiquer pour eux-mêmes l'auto-autorisation, cohabite avec la mise en cause de sa procédure institutionnelle. Or, d'où tiennent-ils que le psychanalyste ne s'autorise que de lui même si ce n'est de Lacan ?

Un analyste qui ne s'autorise que de lui-même n'aurait nul besoin d'une reconnaissance. C'est « *l'anarlyste* », dit Miller, « *pour qui ne pas céder sur son désir veut dire ni Dieu ni maître, voire sans foi ni loi* »[905] Celui-là s'est si bien identifié au sujet-supposé-savoir qu'il ne le voit plus. C'est une position cynique tenue au moyen du solde de jouissance isolé à la fin de la cure, hors l'Autre.

Dans la *lettre aux Italiens*, Lacan met en garde sur le principe de l'autorisation de soi : d'une part *la pente à l'autori(tuali)sation* et de l'autre ceci que le fonctionnement de la passe ne rend que probable l'ex-sistence de l'analyste.

La lettre de dissolution fut écrite le 5 janvier 1980, et envoyée à quelques centaines de personnes qui reçurent ce courrier réclamant en retour une lettre de ceux qui déclareraient vouloir poursuivre avec Lacan :

> Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt. Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution : c'est la dis - la dissolution. A entendre comme de l'Association qui, à cette École, donne statut juridique. Qu'il suffise d'un qui s'en aille pour que tous soient libres, c'est, dans mon nœud borroméen, vrai de chacun, il faut que ce soit moi dans mon École. Je m'y résous pour ce qu'elle fonctionnerait, si je ne me mettais en travers, à rebours de ce pour quoi je l'ai fondée. Soit pour un travail, je l'ai dit - qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité - qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde - qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens. C'est pourquoi je dissous. Et ne me plains pas desdits « membres de l'École freudienne » - plutôt les remercie-je, pour avoir été par eux enseigné, d'où moi, j'ai échoué - c'est-à-dire me suis embrouillé. Cet enseignement m'est précieux. Je le mets à profit.
>
> Autrement dit, je persévère. Et appelle à s'associer derechef ceux qui, ce janvier 1980, veulent poursuivre avec Lacan. Que l'écrit d'une candidature les fasse aussitôt connaître de moi. Dans les 10 jours, pour couper court à la débilité ambiante, je publierai les adhésions premières que j'aurai agréées, comme engagements de « critique assidue » de ce qu'en matière de « déviations et compromissions » l'EFP a nourri. Démontrant en acte que ce n'est pas de leur fait que mon École serait Institution, effet de groupe consolidé, aux dépens de l'effet de discours attendu de l'expérience, quand elle est freudienne. On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Église. [906]

En ouverture de son Séminaire du 11 mars 1980, Lacan s'est dit « homme couvert de lettres », en réponse à sa « lettre d'amour » : « aux mille », Lacan annonce qu'il fonde, ce 21 février 1980, l'Ecole de la Cause Freudienne.[907]

---

[904] Lacan J. : Discours à l'Ecole Freudienne de Paris, *in* Autres Ecrits, *op. cit.*, p.271
[905] Miller J.-A. : Les paradoxes de la passe, *in* Ornicar n° 12/13, p. 109
[906] Lacan J. : Dissolution, Le Séminaire 1979-1980, inédit
[907] *Ibid.*

Tout comme la Proposition, la dissolution provoqua un scandale, cette fois non de ceux qui voulaient partir mais de ceux qui voulaient rester. Un groupe adressa le 7 janvier 1980 à Lacan une lettre rappelant les contraintes des statuts et énonçant les motifs principaux qui figureront dans l'assignation en référé qu'ils engageront dix jours plus tard. Lacan a qualifié de « faussaires avérés » ceux qui ont refusé la dissolution.

> Voilà ce que je leur dis : Delenda est.
>
> J'ai fait le pas de le dire, dès lors irréversible (…)
>
> Déjouer la manœuvre revient à ceux de l'École que je réunis ce samedi. Qu'on m'en croie : je n'admettrai personne à s'ébattre dans la Cause freudienne, que sérieusement d'écolé (…) Aussi bien est-ce la faute à Freud, d'avoir laissé les analystes sans recours, et d'ailleurs sans autre besoin que de se syndiquer. Moi, j'ai essayé de leur inspirer une autre envie, celle d'ex-sister. Là, j'ai réussi. Cela se marque aux précautions dont se contorsionne le retour dans l'ornière. [908]

Le 15 mars 1980 paraît le premier numéro de *Delenda*, bulletin temporaire qui « *répond à la nécessité d'activer le travail de la dissolution et de déjouer les manœuvres qui se font jour en vue d'usurper le sigle de l'EFP* ». Les réunions organisées par *Delenda* au Musée social, rue Las Cases, se poursuivent pendant des mois.

En janvier 1981 est annoncée la fondation de l'École de la Cause Freudienne (ECF). Ses statuts sont signés par Lacan, qui meurt en septembre de la même année. Parmi les acteurs de ce moment, nombreux furent ceux qui rejoignirent la Cause freudienne – l'École que Lacan a dite, en mars 1981, avoir « adoptée » - et dont l'objectif était « *la contre-expérience* » de la passe et de son échec à l'EFP

Géographie contemporaine du champ freudien

Jacques-Alain Miller, lors de son cours de 1999 intitulé *Désenchantement de la psychanalyse*,[909] esquissait les contours d'une géographie du champ freudien, dans le contexte d'un monde analytique marqué par la dispersion, la perte des idéologies. Il soulignait le devenir éclectique de l'orthodoxie ipéiste qui a même entrepris d'aborder l'hérésie lacanienne. Ce qu'il appelle le « désenchantement de la psychanalyse » est éprouvé par l'I.P.A. comme une fragmentation de la psychanalyse théorique, fragmentation qui ne prend sens que des restes de sa croyance qu'il eut bien une orthodoxie, avant le constat que personne ne dit le vrai sur le vrai en psychanalyse.

Miller pose que Freud pensait le savoir, et qu'il a été amené à le dire au moment ou ca a été mis en question. Cette manœuvre fut « une erreur », et l'échec du projet de Freud, déjà patent pour Lacan, est aujourd'hui subjectivé par ceux qui sont restés membres de l'Association *« nous pouvons d'abord enseigner ce que l'expérience d'un siècle de psychanalyse enseigne, à savoir que cette expérience s'est démontrée animée d'une dynamique qui n'a permis en définitive à aucune théorie de la psychanalyse de se stabiliser durablement dans un état d'orthodoxie.* »[910]

---

[908] Lacan J. : D'écolage, Séminaire du 11 mars 1980, in Dissolution

[909] Miller J.-A. : Désenchantement de la psychanalyse, inédit, cours du 14 novembre 2001

[910] *Ibid.*

Miller invoque « un débordement de l'expérience par rapport à une formalisation théorique », au principe du projet freudien : Freud s'est rendu compte que ses élèves pouvaient s'emparer de sa méthode, du dispositif, la conceptualiser autrement, et a fait appel à l'orthodoxie pour réduire cet écart. Or dans l'œuvre de Freud lui-même s'est produit un débordement de l'expérience : c'est la production de la pulsion de mort, du surmoi, et de la seconde topique. Cette dernière devint le fondement d'une orthodoxie qui régna aux Etats-Unis des années 40 aux années 70, et dont l'effondrement progressif manifeste aujourd'hui ses effets.

L'I.P.A., qui s'est constituée sur la base d'un compromis historique passée avec l'hérésie kleinienne, a vu très tôt cohabiter deux styles, l'un très rigide, celui d'Anna Freud, un autre plus souple, le courant dit des relations d'objet, à partir de la déviation kleinienne alliée aux héritiers de Ferenczi. Une troisième orthodoxie a ainsi vu le jour, mixte des deux premières, informe, celle que l'on a connue en France.

Cette division n'est pas allée jusqu'à son terme, retenue par une série de contraintes : premièrement, l'appartenance à un même ensemble institutionnel aux mains des Anna-freudiens, auxquels il a fallu très longtemps faire allégeance pour être président de l'I.P.A. ; deuxièmement, la conservation du privilège médical, c'est-à-dire le rejet de la question de l'analyse profane ; troisièmement, la régulation purement quantitative de la pratique, surinvestie dans cette situation d'orthodoxie conflictuelle. L'I.P.A. était aux prises avec le multiple, et spécialement avec la tâche d'accorder le multiple présent en son sein.

La ligne orthodoxe dont Freud avait voulu pourvoir la psychanalyse s'est muée fort rapidement en un éclectisme, qui fut le régime régulier de l'I.P.A., lui assurant stabilité par agrégation d'un pluriel peu consistant en son sein. Mais l'I.P.A fut tellement éclectique qu'à partir des années 80, la doctrine de Lacan elle-même s'est trouvé au programme de certains instituts de formation. La conséquence pour l'I.P.A. de l'agrégation de l'hérétique, consiste, selon Miller en un « désenchantement », le voile commençant de se lever sur l'illusion de consistance de l'ensemble ipéiste et la caducité des prétentions à l'orthodoxie.

Quant au côté lacanien, dit-il, *« symétriquement, il était aux prises avec le Un, et avec la difficulté de faire avec son Un, le Un qui l'habitait, le Un qui l'envahissait, le Un à l'occasion dont certains ont pu penser qu'il l'étouffait. La difficulté de faire avec ce Un et de tenter de se déprendre de ce Un. Si vous ne l'avez pas reconnu, ce Un, c'est Lacan, Lacan qui a été, et qui est encore, le problème des lacaniens. »*[911]

Entre l'Un et l'Autre, voilà les catégories convoquées. A l'I.P.A. le monde de l'Autre, celui de la garantie, des prescriptions, du sujet-supposé-savoir ; celui qui, en l'espèce de l'Autre de l'Autre, se déliterait aujourd'hui, et avec lui l'orthodoxie factice qui assurait sa tenue. Aux lacaniens, l'enseignement d'un unique, Lacan, qui fermement tenu à distance de tout éclectisme. D'emblée pour lui, la psychanalyse est une, consistante, et il faut la construire au singulier – la structure- en revenant aux fondamentaux freudiens. Inversement, la pratique est empreinte d'une grande liberté, d'une souplesse qui fait la richesse de la clinique lacanienne et

[911] *Ibid.*

sa pertinence auprès de sujets difficiles, psychotiques, pour lesquels les dispositifs classiques sont inappropriés, au travers notamment de pratiques institutionnelles créatives.

Les psychanalystes lacaniens s'inscrivent sous un nom propre, bien plus que les autres, pour lesquels Freud a fondé une Association de psychanalyse. Lacan a inscrit son école au nom de Freud, même si entretenant un temps, étrangement, une équivoque sur la signification des lettres EFP : mais l'Ecole française de psychanalyse fut bien l'Ecole freudienne de Paris, et l'allégeance à Freud, « à la lettre de Freud », fut-elle bien souvent un transfert négatif, n'a jamais été démentie par Lacan. « *C'est à vous d'être lacaniens,* lançait-il à Caracas*, moi je suis freudien* »[912].

La transmission du discours analytique va de l'un à l'un, par la voie du transfert, et non de l'Autre au sujet, puisque l'Autre n'existe pas et que le sujet s'en trouve destitué. Cet Un n'est pas celui de l'Idéal d'où les réponses de l'Autre déterminent les stases imaginaires du sujet. Il est celui, réel, de l'ex-sistence que Lacan a poursuivi dans ses dernières élaborations, et dont la phase finale- l'unicité du borroméen- a été esquissée plus haut. L'inscription du nom propre règle d'une certaine façon le lancinant questionnement sur le statut de la psychanalyse : science, religion, escroquerie, délire ? Il est en tous cas un registre de la transmission de l'analyse tout à fait central. *Scilicet*, la revue de l'EFP., a fonctionné selon le principe de contributions anonymes, sauf le nom de Lacan :

> Eh bien, c'est ce qui dans le discours psychanalytique est arrivé pour mon nom, et c'est là ce qui rend impossible de retirer sa signature de ma part dans Scilicet. Ce qui a fait ce nom devenir trace ineffaçable, n'est pas mon fait.[913]

Quand Lacan fut assigné en référé par les *faussaires avérés* qui auraient voulu garder l'EFP sans Lacan, Lacan interpréta, lors de la réunion du 15 mars 1980 : « *Pourquoi est-ce qu'ils veulent comme ça que mon nom s'efface ? parce qu'ils croient que c'est le signifiant-maître. Eh bien ! ils se trompent, ça n'est pas l'Un, c'est l'Autre* »[914].

Or cette organisation qui aurait procédé de l'Un, et non pas du tout ou du tous, a été vouée, inversement à l'I.P.A. et sa « flottabilité universelle », à la dispersion, la fragmentation, la balkanisation. Babélisation ici ne convient pas, parce que Babel porte la nostalgie de la langue commune, et que la nostalgie est un registre bien plus freudien que lacanien. La dissolution elle-même, sans doute, interdit la nostalgie.

L'expression consacrée pour évoquer le champ des disciples de Lacan est « la nébuleuse lacanienne ». Le terme s'est appliqué d'abord à la multitude de petits groupes qui émergèrent au moment de la dissolution ; elle mérite de qualifier aujourd'hui la kyrielle d'écoles, d'associations ou de lieux de travail se revendiquant de l'enseignement de Lacan, plus ou moins formels et orientés, ainsi que les nombreux praticiens, exerçant au titre de psychanalyste, psychologue, psychothérapeute, voire éducateurs, médecins ou travailleurs sociaux, se disant orientés par la psychanalyse lacanienne sans appartenir à une école ou association. Les universités, les sections cliniques et Séminaires, les cartels, constituent des lieux de travail et d'enseignement, de rencontre d'un public hétérogène.

---

[912] Lacan J. : Le Séminaire de Caracas, 12 juillet 1980, in Dissolution, Le Séminaire 1979-1980, *op. cit.*

[913] Lacan J. :Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'Ecole freudienne de Paris, *in* Autre Ecrits, *op. cit.*, p. 283

[914] Lacan J. : Dissolution, Le Séminaire 1979-1980, *op. cit.*

Parmi les groupes psychanalytiques, certains ont abandonné explicitement ou non la passe ; d'autres ont conservé la passe sous des formes différentes, mais sans liste, ni titre : la procédure n'aboutit pas à une nomination.

Serge Leclaire a voulu encadrer cette nébuleuse par un ordre des psychanalystes. Il pointait l'exigence d'une définition opposable aux états : « *en raison des conflits internes qui l'ont traversée et de l'accaparement multiple dont elle est l'objet, la psychanalyse se trouve, plus encore qu'autrefois, confrontée à l'épreuve de son identité* »[915] En danger de voir dissoudre sa spécificité dans des pratiques et savoirs autres, il souhaitait l'extraire de son « rôle ancillaire » dans la psychiatrie, la médecine…Il avertissait que selon lui « *la psychanalyse ne pourra longtemps exister et se développer sans préciser en quoi et comment elle s'inscrit dans une autre nécessité et dépend d'une logique différente* »[916]. Leclaire avance l'argument qu'à défaut de ce qu'il nomme « *une déontologie provenant d'elle-même* », le risque est qu'elle se voit prescrire par le haut un cadre juridique.

Reprise moderne du débat sur l'analyse profane, le projet de Leclaire voile le point réel de difficulté. Freud savait que sur cette question c'étaient les psychanalystes les véritables ennemis de la psychanalyse, et non son interlocuteur impartial, lequel, depuis, nonobstant de réguliers rebonds du problème, semble avoir plutôt accepté de fermer les yeux sur ce champ déclaré hors de sa compétence.

Leclaire note encore la menace que fait peser l'idéologie moderne, évaluative, scientiste, peu bienveillante envers la psychanalyse, à laquelle les psychanalyses de plusieurs pays d'Europe (Suède, Pays-Bas) ont souscrit. « *De nombreux analystes s'en sont alarmés, mais trop tard* », écrit-il, avant d'alerter sur « *la nécessité d'une élaboration précise de ces impasses, par les psychanalystes eux-memes », d'autant plus urgente que l'harmonisation des réglementations européennes est imminente.* » Le texte est de 1989.

Ce projet n'est en fait pas autre chose que la solution freudienne pour faire exister la psychanalyse dans le monde, pour éviter son extinction. Or la réglementation du titre, son monopole, sa défense, n'a pas eu les résultats escomptés dans l'Association de Freud. Le camp lacanien dissident est maintenant plus important en nombre que l'I.P.A., et les nombreux groupes qui le composent au travail, diversement, de ces impasses.

Des usages de l'Un

Au moment de *Delenda*, ou peu après, certains choisirent de continuer hors de la Cause Freudienne. L'ECF qui prend la relève de la Cause Freudienne a certainement une place à part dans l'histoire du « lacanisme ». De par sa contiguïté avec l'Ecole de Lacan, de par sa taille, son poids politique et sa volonté d'expansion, que marque la création de l'AMP, seule entité à faire pièce à l'IPA, objectif d'ailleurs assumé : l'adjectif « mondial » y vient concurrencer l'internationale freudienne. Une autre étoile, plus jeune, au sein de la nébuleuse : celle qui naît de la scission, en 1998, d'une part non négligeable des membres historiques de l'ECF, choisissant, au terme de la crise violente qui agita l'Ecole dans la seconde partie de la décennie 1990, de fonder les Forums du Champ Lacanien, qui se distinguent eux aussi par un

[915] Leclaire S. et l'A.P.P.U.I., Etat des lieux de la psychanalyse, Albin Michel, 1991, p.14
[916] *Ibid.*, p.15

souci d'organisation à l'échelle internationale, de production de savoir et de formation, comme d'impact social et politique.

Les lieux de manifestations de cette crise furent la passe et la politique de l'association Mondiale de Psychanalyse, structure de rassemblement des écoles, l'inscrivant donc dans la tension entre nomination au un par un et extension mondiale. Cette extension mondiale se pose moins dans les termes d'une totalisation telle que la réalise la standardisation ipéiste, que dans ceux des usages de l'exception : l'Association mondiale doit être mise en regard de l'Ecole Une :

> À cette fin, et en ce commencement du nouveau siècle, les signataires, membres de l'Association mondiale, se reconnaissent pour compagnons d'une même cause, et déclarent se constituer en École Une. Une, en dépit de la diversité des langues et des traditions culturelles. Une, malgré les distances géographiques. Une, en sens contraire de la tendance naturelle à l'éloignement, à la divergence, à l'émiettement. Une, mais sans l'ennui qui s'attache à l'homogénéité du Un, car plurielle et non-standard[917].

Le nœud de la crise qui aboutit à la scission de l'ECF et la création des Forums du Champ Lacanien, éclairant les crises précédentes, notamment celle de 1990, est, aux dires mêmes de ses protagonistes, la problématique de l'Un, ainsi invoquée sur le site des Forums :

> Après la scission de 1998 les Forums tentent une contre-expérience : nés d'une opposition au mésusage de l'Un dans la psychanalyse, ils optent pour une alternative institutionnelle et une Ecole effectivement orientée par les enseignements de Sigmund Freud et Jacques Lacan.[918]

Car le Un évoqué par Miller dans ce que nous avons rapporté ci-dessus comme une moderne géographie du champ psychanalytique, le Un attribué à Lacan, qui étouffe, qui encombre, c'est bien sûr Miller lui-même, en sa qualité de dirigeant et de légataire désigné par Lacan. On arrive là, nécessairement, à la limite du cadre de ce travail. Ce point est celui à partir duquel le registre universitaire, celui de la consistance des énoncés et des savoirs, de nature silencieux sur l'énonciation et le désir qui les fondent, se trouve en défaut : les discours rapportés dans ce travail, les concepts qui l'ordonnent en frayant leurs sillons dans les textes, ne sauraient s'énoncer de nulle part, et l'auteur universitaire, que Lacan inscrit à la place de la vérité occultée du savoir, n'est pas la catégorie qui convient pour les entendre. C'est donc seulement au titre des témoignages et diffractions des positions que ces propos, qui appartiennent à ceux engagés dans la politique des Ecoles et la vie en acte de la psychanalyse, sont ici rapportés, pour constituer de ce travail le point d'ouverture, c'est-à-dire aussi bien la limite, « l'un-en-plus » de la série des lieux et paradigmes jusqu'ici collectés.

D'un côté Miller construit le mouvement de fragmentation interne qui anime la communauté psychanalytique depuis ses débuts, et en l'occurrence l'E.C.F., dans la dialectique de l'Un et du Multiple :

> Selon moi, il y a un retour du multiple. Cela implique donc l'*Aufhebung* du Un, si je puis dire. Il faut accentuer l'unité, qui est présente dans le Champ freudien depuis l'origine, c'est-à-dire faire un pas en avant dans l'unité, pour répondre à ce retour du multiple. Ce pas en avant porte un nom, c'est l'École Une. [919]

[917] La déclaration de l'Ecole Une, Association Mondiale de Psychanalyse, 24 janvier 2000 http://lemessager.online.fr/tournant/Communique22.htm

[918] Site internet de L'EPFCL, l'http://www.champlacanienfrance.net

[919] Miller J.-A. : Barcelone, le 22 juillet 1998

De l'autre, Colette Soler y lit un « *combat contre ce qui résiste à l'homogénéisation* ». Lors du *Forum l'envers de l'Ecole* de 1998 qui réunit les membres critiques envers la ligne de Miller, elle affirme :

> Le modèle de notre crise n'est pas celui de la dissolution, c'est celui de la vieille IPA d' il y a cinquante ans, accommodé au goût du cynisme de cette fin de siècle (…)
>
> Pour l'instant je conclus que ce qui nous fonde à être ici, c'est de ne pas consentir, et il ne faut pas consentir, à une unité si fallacieuse qu'elle ne s'entretient que d'une logique sacrificielle vouée à expulser son Autre. L'unité c'est bien, mais pas à ce prix. Pour y avoir cédé, l'IPA y a perdu son exclusivité et elle a cessé de tenir le haut du pavé dans la psychanalyse. L'AMP payera aussi le prix, c'est inévitable.[920]

Jacques Adam, lors du *Contributions au Forum des Forums* à Rio, commentait ainsi la dialectique millérienne :

> AMP versus IPA, le trajet politiquement correct de la première, la bénéfique AMP, allait du Multiple au Un (tout en pratiquant, nous a-t-on assuré, la diversité du Un par Un), tandis que la seconde, la maléfique IPA, s'était fourvoyée à aller du Un au Multiple (tout en préservant et en célébrant son Un dans la figure décadente des « standards »)[921]

Le mésusage de l'exception, note-t-il, repose sur la confusion effective de la problématique de l'Un et de celle du tout, voire de « *l'Univers du discours, que Lacan a démontré ne pas exister* ».

Dans d'autres écoles, les apories du Un sont résolues par un règlement de la passe valorisant la permutation, selon le principe du *tourbillon* invoqué par Lacan, par permutation régulière des membres quelconques.

C'est le choix de l'ELP, fondée en 1985, dans laquelle on entend maintenir tout à fait séparés hiérarchie et gradus.

> L'École lacanienne de psychanalyse a été fondée le 17 novembre 1985 dans les suites et l'approbation de la dissolution de l'École freudienne de Paris par Jacques Lacan (…) L'École n'assure aucune garantie institutionnelle. Elle déclare comme principe de base qu'il n'existe qu'une seule qualité de membre. On choisit de devenir membre de l'ELP en présentant sa demande lors d'une réunion de l'École à Paris. Le questionnement initié par Lacan concernant la production des analystes continue d'y être soutenu, en ce sens existe dans l'École, la passe, comme procédure d'invention réitérée de l'analyse.[922]

Son poids social, en termes de garantie et de reconnaissance de ses membres est par là même infime, au contraire des deux grandes écoles que sont l'E.C.F. et les Forums du Champ Lacanien, à même de peser pour la cause et d'intervenir dans le débat public.

Ces positions sont chacune réponse en acte à la question que posait Lacan avec la Proposition d'Octobre 1967, « *de savoir si l'Ecole est faite pour la psychanalyse, ou bien la psychanalyse pour l'Ecole* ».[923]

Le rebond des conflits d'autorité, des enjeux de pouvoirs, de fidélité à Freud puis à Lacan qui ont agité la communauté analytique depuis ses fondations ne doit pas être tenu pour un retour du même, un éternel recommencement. Il faut poser que Lacan, l'enseignement de Lacan, le réel son « symptôme », ont opéré un déplacement si important de ces questions, que, quelque soit l'apparente résurgence à l'identique de ce qui s'est joué à l'intérieur de l'I.P.A., les données en sont foncièrement déplacées. Qu'il ait dit que « *le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même* »,

---

[920] Soler C. : Sans le dire, Forum l'envers de l'Ecole, le 5 novembre 1998

[921] Adam J. : Contributions au Forum des Forums à Rio, in La psychanalyse, pas la pensée unique, Histoire d'une crise singulière, Editions du Champ Lacanien, Paris, 2000

[922] Site de l'Ecole Lacanienne de Psychanalyse, présentation de l'Ecole, http://ecole-lacanienne.net/presentation/

[923] Lacan J. : Adresse à l'Ecole, *in* Autres Ecrits, *op. cit.* p.293

qu'il ait dit la psychanalyse « *intransmissible* »[924] et la nécessité « *que chaque psychanalyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer* »[925] coupe court aux querelles d'orthodoxie. La responsabilité des Ecoles et de leurs membres se trouve dès lors radicalement engagée dans les perspectives d'avenir de la psychanalyse et ses conditions d'existence, en intension et en extension.

[924] Lacan J. : Intervention aux assises de l'E.F.P. « L'expérience de la passe », Le congrès de Deauville, Lettres de l'Ecole Freudienne n°23, 1978

[925] Ibid.

CONCLUSION

Actualité de la Proposition d'Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École

En 1967, L'École freudienne de Paris est l'École de la passe, que Lacan présente comme la solution conjointe de l'analyse finie et infinie et du problème de la Société psychanalytique.

En 1964, il avait fondé une école pour les travailleurs décidés : « *Du travail de transfert* » au « *transfert de travail* », l'accent était porté sur la nécessité de dénoter l'empan de la question transférentielle jusqu'à y déchiffrer la logique et l'orientation du lien à l'École, à la cause analytique, pour interroger l'au-delà de toute identification, pourtant sans doute inéliminable, et dégager bel et bien une logique de production *sui generis*, produit de la psychanalyse elle-même. Mais dans le premier directoire formé par Lacan, les conflits éclatent et rapidement les questions de nomination d'AE et d'AME génèrent discords et heurts. C'est alors que la *proposition de la passe* vient comme solution possible aux effets mortifères du groupe, en relevant le défi du déchiffrage de l'l'impasse faite sur le réel de l'expérience analytique, *« pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique »*[926].

Tendue entre d'une part la nécessité d'organiser la communauté analytique en ce qu'elle puisse réponde de ses membres, et d'autre part à la nécessité de spécifier un principe de transmission si exigeant, distinct de toute infatuation imaginaire, - *s'autoriser de soi-même* - la *Proposition d'Octobre sur le psychanalyste de l'École* entend dépasser la formulation habituelle des questions de garantie et de formation, jusque-là toujours construites par la distribution du particulier et du général. La passe comporte un enjeu qui peut bien apparaître à certains égards paradoxal, voire posé en chicane. C'est que l'École ne se laisse pas réduire aux fonctions d'enseignement et de formation qu'elle dispense ; elle doit être, pose Lacan, *une communauté d'expérience*[927], dont la *Proposition de la passe* et son acceptation est la condition préliminaire. Comme telle, cette communauté d'expérience est donc celle de l'expérience psychanalytique, de l'expérience de la cure, posant avec une acuité inédite la question de la cohérence et de l'élucidation de l'expérience.

De ce point de vue, la passe apparaît bien comme le seul mode rigoureusement construit de formation de l'analyste, plutôt que *des* analystes, qu'il n'y a pas, leur espèce relevant d'une identification que la cure doit résoudre. Lacan, en une boutade, s'est montré plus radical : *Il n'y a pas de formation de l'analyste, il n'y a que des formations de l'inconscient.*

Le modèle standardisé de la formation, issu de l'Institut berlinois et calqué sur le cursus universitaire, n'a nullement répondu à la nécessité de dégager une construction nouvelle et

[926] Lacan J. : La Proposition du 9 octobre 1967, in Autres Ecrits, op. cit., p.244
[927] Lacan J. : Première version de la Proposition du 9 octobre 1967, in Autres Ecrits, op. cit., p. 575

spécifique aux modes d'élucidation de cette expérience, et, de ce point de vue, ne fut en rien une formation *ad hoc* à la dimension d'expérience que Freud a immédiatement attachée à la psychanalyse.

Avant qu'émergent les plutôt maigres théories de la cure didactique, c'est l'expérience de l'inconscient qu'il recommandait à celui qui désirait pratiquer. Tant *l'Interprétation des rêves*, l'Œdipe, que ses ouvertures aux échanges avec Fliess dessinent les cheminements de l'expérience propre de Freud, dans son statut princeps et d'exception, témoignages de son élucidation de l'inconscient, à partir des tensions qu'il inscrivait entre le personnel de son expérience et le postulat de l'universel des formations de l'inconscient qu'il dénotait. Quelque chose de son expérience passe ainsi à l'organisation même du rapport à la Chose analytique, mais sans prétention de sa part à définir le réglage de chacun.

Dès comment aborder l'universel possible de la définition de l'analyste ? Le statut qui lui convient ne peut prendre forme de critères assignables et universellement vérifiables, car il est, selon la thèse de Lacan, produit dans la cure, produit réel. De ce fait, la psychanalyse se différencie de toute garantie qui serait définie par le tempo d'acquisition de compétences non accordées à l'expérience personnelle, et, dans le même temps prévient des dangers d'un idéalisme de la norme générale, qui, comme Lacan l'a régulièrement souligné, constitue une pente dangereuse pour la psychanalyse.

Freud a été animé d'un idéal de scientificité, et Lacan s'est également tourné vers la science, non pas les sciences de la nature, ni les sciences humaines, mais la linguistique et l'anthropologie structurale, puis la logique et les mathématiques, à même de situer un réel dans les impasses de la formalisation symbolique. Il appelait ainsi la psychanalyse à être la « science de l'impossible », fonction que Freud avait déjà relevée à sa façon. L'impossible propre à la psychanalyse — son réel — est, au terme de l'enseignement de Lacan formulé comme « non-rapport sexuel ».

Freud, lui, dans *Analyse finie et infinie*, soutenait que le procès de la cure touchait à une limite dernière, en l'espèce des modes distinctement exprimés selon les sexes d'un même de refus de la féminité. Au terme de la cure freudienne, se rencontre ce « roc », *gewachsene Fels*.

Du « *Roc* » — qui appelle donc au « tact » de la réponse de l'analyste chez Freud plutôt que l'application du général de la science de l'interprétation, au non-rapport chez Lacan, lequel revisite la construction logique de ce qui fait *articulation* entre deux éléments, le prolongement du paradigme est patent. C'est la « protestation » subjective contre un trait de la différence sexuelle d'un côté qui appelle à ce tact ; c'est l'épuisement des catégories modales et le non-rapport qui appellent à un saut de l'autre, l'*acte* : avec ces deux voies, dont la seconde est en dégagement et développement de la première, se définit le plus spécifique de la question psychanalytique dans son extension, dès lors qu'elle n'a plus à répondre à d'autres voies ou d'autres convocations que les siennes. Là se marque qu'elle ne peut être définie par le terrain de l'échange général sur la formation en clinique, posée en termes de général de la science et particulier de son repérage, mais qu'elle spécifie, conformément à son expérience, ce qu'il en est de la formation qu'elle garantit, en son champ.

La passe eut l'ambition de vérifier, pour chacun, *l'ex-sistence* du produit réel de la cure, qui est pourtant resté inscrit dans un certain suspens, en deçà sans doute de l'idéal démonstratif qui a animé l'entreprise. Le dit « *échec de la passe* » de 1978 fut sans doute à l'origine de l'entropie doctrinale de la fin de l'E.F.P. en ce qui concerne la garantie psychanalytique, puis aux dires de

ses acteurs, de la crise induite dans l'E.C.F. en 1990 et enfin de celle de 1996, qui aboutit à la scission et la création des Forums du Champ Lacanien. Le mouvement centrifuge que l'I.P.A. a eu pour projet d'endiguer, sous forme d'une prétention à gouverner les psychanalystes, ne l'a pas plus été dans l'E.F.P. Les querelles de priorité, d'autorité et enjeux de pouvoirs que Freud regrettait dans son groupe viennois ne semblent nullement avoir été pacifiées par *l'autorisation de soi-même*. Il y aurait matière à y lire un éternel retour du même, mais ce serait faire fi de ce que Lacan a produit, ce serait faire comme s'il ne s'était à proprement rien passé. Le fait que la géographie contemporaine du champ se trouve profondément redistribuée depuis l'excommunication de Lacan en témoigne : ce travail s'est attaché à esquisser les paradigmes mêmes qui permettent de saisir tant la cohérence interne profonde, nécessaire au sérieux de la chose analytique, que le point où c'est bien de politique de la psychanalyse qu'il s'agit également dans son rapport à elle-même et au monde. Les questions se listent alors, quant aux modèles de cure, aux choix de statuts. Mais surtout, quelles que soient les décisions prises pour l'organisation de son expansion, c'est bien le couple logique « intension et extension » qui est à même de se substituer au couple des manières convenues de faire ou de s'inscrire dans le variable du champ social : c'est la tension même de l'interrogation, endogène, qui est venue se substituer à toute politique exogène.

Le dégagement de ces logiques endogènes, qui débouchent sur un double questionnement en intension et extension, marque par là des voisinages mais aussi une restriction nécessaire, comme « en réserve », dans le grand champ des pratiques cliniques et de leurs logiques de validation. La psychanalyse est en effet une expérience spécifique qui appelle à une politique spécifique. A ce niveau, plus d'un acte politique est et sera possible de se définir à partir de cette substitution. Les moments de ces actes, leurs dégagements, sont et seront pluriels, comme sont plurielles les écoles qui s'en réclament.

Pour finir, relevons que la procédure de la passe en vigueur dans les écoles qui se réclament de l'enseignement de Lacan est toujours lue dans le texte ou plutôt les textes de la *Proposition*, bien que les entours théoriques de la proposition aient eux connu un infléchissement conséquent. La manipulation des bouts de ficelle et la topologie des nœuds de son dernier enseignement, toujours assez opaque, portent des conséquences profondes aussi bien épistémologiques que cliniques. La construction de 1967 est pourtant toujours pleinement actuelle. D'abord car la procédure inventée par Lacan a définitivement déplacé et refondé la question de la formation des analystes. Quelles qu'en soient les limites, impasses propres, elle a marqué une traversée, désignée telle sinon accomplie, de l'horizon freudien de la cure comme de l'horizon de son extension associative. Ensuite pour une raison de « méthodologie » propre à une lecture *ad hoc* de Lacan et de Freud, et dont Lacan, lisant Freud, a tracé la voie : elle demande à ce que soient éclairés les décalages, les déplacements, les butées, plutôt que les zones stables, pleines, lisibles, et interdit de tenir pour caduques les élaborations antérieures. Le commentaire toujours renouvelé de la parole ou dire de Freud est à rapporter à cette spécificité, forgée par Lacan, de la transmission doctrinale de la psychanalyse, et plus largement au statut du transfert. Enfin, l'actualité du propos éclate dans la clairvoyance avec laquelle Lacan dressait l'état des lieux du lien social à la fin du texte de la Proposition. Quelques années plus tard, Lacan formalise les discours, situant la psychanalyse comme un des modes de lien social, soutenant, plus loin que Freud, que sa mission est de répondre au malaise dans la civilisation et ses formes contemporaines, jusqu'aux points majeurs et sinistres de la ségrégation et de l'exclusion, à l'heure d'une chute déjà bien consommée des idéologies et de leur abri identificatoire.

L'analyse du malaise dans la civilisation de Lacan n'est pas rapportée au Père œdipien, mais à une forme de l'*Un* nouvelle, qui détermine dissémination plutôt qu'agrégation, groupe ou famille. Ce *Un* qui s'affirme au détriment des modèles plus traditionnels de liens, c'est-à-dire religieux et paternels, est celui qui est véhiculé par la science depuis le XVIIe siècle. La progression du racisme que Lacan redoutait est aujourd'hui bien là. Marché commun et universalisation du sujet de la science ont pour conséquence un dénouage des sujets, dont la conséquence est un appel sauvage à la ségrégation. Mais pour autant Lacan ne s'est jamais présenté comme un nostalgique du père, et on lui doit une progression lumineuse dans le continent noir de la féminité qui est resté opaque à Freud. La conception de Lacan de la passe, rapportant à l'invention singulière l'appartenance à une communauté d'expérience, et non d'idéaux, est affine à ces questions. Sur l'ensemble de ces problématiques - le moderne « remaniement des groupes sociaux par la science », la non-identité à soi du sujet parlant, l'atopie foncière de la jouissance — la clinique lacanienne est en prise directe avec les enjeux cruciaux de la civilisation.

BIBLIOGRAPHIE

Sigmund Freud

Articles, conférences, ouvrages

- Freud, S. : « Analyse finie et infinie » (1936), Quadrige, Paris, PUF, 2012
- Freud, S. : « Cinq psychanalyses », Paris, PUF, 1954
- Freud, S. : « Conférence à la soirée de la Société psychanalytique de Vienne du 26 octobre 1910 sur les « Deux principes du fonctionnement psychique », Les premiers psychanalystes (minutes de la Société psychanalytique de Vienne, t. III (1910 – 1911), Gallimard, Paris, 1979
- Freud, S. : « Conférences d'introduction à la psychanalyse » (1916-1917), Paris, Gallimard, 1999
- Freud, S. : « Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique » (1912), La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007
- Freud, S. : « Constructions dans l'analyse » 1937, Résultats, idées, problèmes II, Paris, PUF, 1985
- Freud, S. : « Contribution à la conception des aphasies : une étude critique », PUF, Paris, 1983
- Freud, S. : « De la psychothérapie », La technique analytique, Paris, PUF, 1981
- Freud, S. : « De l'hypnose et de la suggestion : compte rendu », L'écrit du temps, n°6, 1983
- Freud, S. : « Esquisse d'une psychologie scientifique », La Naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1996
- Freud, S. : « Essais de psychanalyse », Payot & Rivages, Paris, 2001
- Freud, S. : « Etudes sur l'hystérie », PUF, Paris, 1971
- Freud, S. : « Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques » Résultats, idées, problèmes; vol. I . Paris, PUF, 1984
- Freud, S. : « Introduction à la psychanalyse » (1916/1917), Payot, Paris, 1994
- Freud, S. : « La disparition du complexe d'Œdipe », La vie sexuelle, Paris, PUF, 1969
- Freud, S. : « La dynamique du transfert », La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007
- Freud, S. : « La méthode psychanalytique de Freud », La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1981
- Freud, S. : « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », La vie sexuelle, Paris, PUF, 1997
- Freud, S. : « La naissance de la psychanalyse », PUF, Paris, 1991

- Freud, S. : « La négation », Résultats, idées, problèmes, II, Paris, PUF, 1985
- Freud, S. : « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973
- Freud, S. : « L'avenir d'une illusion », Quadrige, PUF, 2013
- Freud, S. : « La question de l'analyse profane », Paris, Gallimard, 1985
- Freud, S. : « Le clivage du Moi dans le processus de défense », Résultats, Idées, Problèmes, II, Paris, PUF, 1985
- Freud, S. : « Le début du traitement », La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1981
- Freud, S. : « Le malaise dans la civilisation », PUF, Paris, 1995
- Freud, S. : « Les chances d'avenir de la thérapeutique analytique » (1910), La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007
- Freud, S. : « Les explications sexuelles données aux enfants » (1907), La vie sexuelle, PUF, Paris, 1969
- Freud, S. : « Les voies de la thérapeutique analytique », La technique psychanalytique, PUF, Paris, 2007
- Freud, S. : « L'étiologie de l'hystérie », Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973
- Freud, S. : « L'inconscient », Métapsychologie (1915), Gallimard, Paris, 1968
- Freud, S. : « L'intérêt de la psychanalyse », Résultats, idées, problèmes tome I. (1890-1920), Paris, PUF, 1984
- Freud, S. : « L'interprétation des rêves » (1899), PUF, Paris, 1973
- Freud, S. : « L'homme Moïse et la religion monothéiste », Gallimard, Paris, 1986
- Freud, S. : « Ma vie et la psychanalyse », Gallimard, Paris, 1978
- Freud, S. : « Métapsychologie », Gallimard, 1968
- Freud, S. : « Névrose, psychose et perversion », PUF, Paris, 2002
- Freud, S. : « Observation sur l'amour de transfert », De la technique psychanalytique, Paris, PUF, 1953
- Freud, S. : « Pour introduire le narcissisme », Œuvres complètes, tome XII, PUF, 2005
- Freud, S. : « Psychanalyse et théorie de la libido », Œuvres complètes, XVI, PUF, 1991
- Freud S. : « Psycho-Analysis », Résultats, idées, problèmes volII, P.U.F, Paris, 1985
- Freud, S. : « Psychologie des masses et analyse du moi », Paris, Collection Points Essais, 2014
- Freud, S. : « Psychopathologie de la vie quotidienne », Paris, Payot, 1969
- Freud, S. : « Pulsions et destins des pulsions », Métapsychologie (1915), Gallimard, Paris, 1968
- Freud, S. : « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », La vie sexuelle, Paris, PUF, 1969
- Freud, S. : « Résultats, idées, problèmes », t. I, t 2 (1890 – 1920), PUF, Paris, 1984
- Freud, S. : « Sigmund Freud présenté par lui-même » (1925), Gallimard, Paris, 1984
- Freud, S. : « Sur l'histoire du mouvement psychanalytique » (1914), Gallimard, Paris, 1991
- Freud S. : « Totem et tabou », Paris, Payot, 1965
- Freud, S. : « Trois essais sur la théorie de la sexualité » (1905), Gallimard, Paris, 1962

Correspondance

- Freud, S. : « Lettres à Wilhelm Fließ » (1887-1904), PUF, Paris, 2006
- Freud, S. et Abraham, K. : « Correspondance (1907 – 1926) », Gallimard, Paris, 1969
- Freud, S. et Jung, C. G. : « Correspondance (1906-1914) », Paris, Gallimard, 1992
- Freud, S., Ferenczi, S. : « Correspondance 1920-1933, Les années douloureuses », Paris, Calmann- Lévy, 2000
- Freud, S., Ferenczi, S. : « Correspondance S. Freud – S.Ferenczi, t. I (1908 – 1914) », Calmann - Lévy, Paris, 1992
- Freud, S., Jones, E. : « Correspondance complète de S. Freud et E.Jones (1908 – 1939), éd. PUF, Paris, 1998
- Freud, S. : « Correspondance avec le Pasteur Pfister : 1909-1939 », Paris, Gallimard, 1966
- Freud, S. et Zweig, A. : « Correspondance (1927 – 1939) », Gallimard, Paris, 1973

Jacques Lacan

Ecrits et Autres Ecrits

- Lacan, J. : « Acte de Fondation de l'École Freudienne de Paris », L'Excommunication, Ornicar ?, 1977 ; Autres Écrits, Seuil, Paris, 2001
- Lacan, J. : « Adresse au Jury d'accueil de l'E. F. P. à l'Assemblée avant son vote, Scilicet 2/3, 1970 ; Autres Écrits, Seuil, Paris, 2001
- Lacan, J. : « Allocution sur l'enseignement », Scilicet 2/3, 1970 ; Autres Ecrits, Seuil, Paris, 2001
- Lacan, J. : « Au-delà du "Principe de réalité" », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in Ecrits, Paris Seuil, 1966.
- Lacan, J. : « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », Scilicet, 1969. In Autres Écrits, Paris : Seuil, 2001
- Lacan, J. : « De nos antécédents », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « De Rome 53 à Rome 67 : La psychanalyse. Raison d'un échec », Scilicet, 1968 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : Du Trieb de Freud et du désir du psychanalyste, Ecrits, Paris : Seuil, 1966.
- Lacan, J. : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, Congrès de Rome, *La Psychanalyse*, 1956 et *Écrits* (avec Du Sujet enfin en question), Paris : Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Discours à l'École Freudienne de Paris, *Scilicet* 2/3, 1970. In *Autres Écrits*, Paris : Seuil, 2001.
- Lacan, J. : « Discours de clôture du Congrès de l'École Freudienne de Paris, Scilicet 2/3, 1970 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Discours de Rome [1953] », Autres écrits, Paris, Seuil, 2001

- Lacan, J. : « Du sujet enfin en question », Ecrits, Seuil, Paris, 1966
- Lacan, J. : « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud et Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud, Paris : Seuil, 1966.
- Lacan, J. : « Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'École Freudienne de Paris, *Scilicet*, 1968. In *Autres Écrits*, Paris : Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Intervention sur le transfert », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Joyce, le Symptôme » Actes du 5ème Symposium James Joyce, 1979 ; L'Âne 6, 1982 ; Joyce avec Lacan, Paris, Navarin, 1987. Autres Écrits, Paris : Seuil, 2001
- Lacan, J. : « L'Acte psychanalytique », compte-rendu du séminaire 1967-1968, Autres Ecrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La signification du phallus », Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « L'Etourdit », Scilicet 4, 1973 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « L'objet de la psychanalyse », compte-rendu du Séminaire 1965-1966, Autres Ecrits, Paris 2001
- Lacan, J. : « La chose freudienne ou le sens du retour à Freud en psychanalyse », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « La famille : le complexe, facteur concret de la psychologie familiale. Les complexes familiaux en pathologie », Encyclopédie Française, Paris : Larousse, 1938 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La logique du fantasme », compte-rendu du Séminaire 1966-1967, Autres écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La méprise du Sujet supposé savoir », Scilicet, 1968 ; Autres Écrits, Paris : Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La psychanalyse et son enseignement, Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « La psychanalyse vraie, et la fausse », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La psychiatrie anglaise et la guerre », In Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La science et la vérité », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Le Séminaire sur la lettre volée », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu : Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », Autres écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Note italienne : Lettre adressée à trois psychanalystes italiens, Ornicar ? 25, 1982 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « ... Ou pire », compte-rendu du Séminaire XIX, 1971-1972, Scilicet 5, 1975 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Peut-être à Vincennes », Ornicar ? 1, 1975, Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001

- Lacan, J. : « Position de l'inconscient », Congrès de Bonneval, Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Préface à une thèse », Préface à "Jacques Lacan", ouvrage d'Anika Rifflet-Lemaire paru à Bruxelles en 1970, Autres écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « La Proposition du 9 Octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'École », Scilicet, 1968 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Première version de la Proposition du 9 octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'Ecole», Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache : « Psychanalyse et structure de la personnalité », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, Congrès de Royaumont », Écrits, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Variantes de la cure-type », Écrits, Paris, Seuil, 1966

Le séminaire

- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre I : Les écrits techniques de Freud », 1953-1954 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1975
- Lacan, J. : « Le Séminaire, livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », 1954-1955 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1978
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre III : Les psychoses », 1955-1956 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1981
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre IV : La relation d'objet », 1956-1957 (texte établi par J.A. Miller), Paris : Seuil, 1994
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient », 1957-1958 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1998
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre VI : Le désir et son interprétation » 1958-1959 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Editions de la Martinière, 2013
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre VII : L'Éthique de la psychanalyse », 1959-1960 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1986
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre VIII : Le transfert », 1960-1961 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1991
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre IX : L'identification », 1961-1962, (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre X : L'Angoisse », 1962-1963, (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 2004
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », 1964-1965 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1973
- Lacan, J. : « Le Séminaire, livre XII : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 1964-1965 (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XIII : L'objet de la psychanalyse », 1965-1966 (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XIV : La logique du fantasme », 1966-1967 (texte Pro manuscripto Staferla)

- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XV : L'acte psychanalytique », 1967-1968 (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XVI : D'un Autre à l'autre », 1968-1969 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 2006
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XVII : L'envers de la psychanalyse », 1969-1970 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1991
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant », 1970-1971 (texte établi par J.A. Miller), Seuil, Paris, 2007
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XIX : ... ou pire », 1971-1972 (texte établi par J.A. Miller)Paris, Seuil, 2011
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XX : Encore », 1972-1973 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1975.
- Lacan, J. : « Le Séminaire, livre XXI : Les non-dupes errent » 1973-1974 (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XXII : R. S. I. », 1974-1975, Ornicar ?, 1975 ; (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XXIII : Le sinthome », 1975-1976, (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 2005
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XXIV : L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », 1976-1977 (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XXV : Le moment de conclure », 1977-1978, Ornicar ? 1979 ; (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XXVI : La topologie et le temps », 1978-1979 (texte Pro manuscripto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XXVII : Dissolution », 1979-1981, Ornicar ? (texte Pro manuscripto Staferla)

Autres

- Lacan, J. : « Allocution prononcée par Lacan J. au P. L. M. Saint –Jacques », Le Matin, 18/03/80
- Lacan, J. : « Clôture des Journées de EFP : "Les mathèmes de la psychanalyse" », Lettres de l'École. Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, 1977, n° 21
- Lacan, J. : « Collaboration à la rédaction du rapport de la Commission de l'Enseignement de la Société Psychanalytique de Paris : « Les conseillers et les conseillères d'enfants agréés par la Société Psychanalytique de Paris », Revue Française de Psychanalyse, 1949
- Lacan, J. : « Conclusion aux Journées d'étude de l'École freudienne de Paris (1975) », Lettres de l'École. Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, 1978
- Lacan, J. : « Conclusions au 9e Congrès de l'École freudienne de Paris sur la transmission », Lettres de l'École Freudienne de Paris n° 25, 1979
- Lacan, J. : « De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (1932) », Thèse de psychiatrie de Jacques Lacan, suivi de Premiers écrits sur la paranoïa, Paris, Seuil, 1975
- Lacan, J. : « Delenda est », Le Monde, 17/03/80.
- Lacan, J. : « Discours d'ouverture des Journées de l'École freudienne de Paris, Lettres de l'École Freudienne, 1972
- Lacan, J. : « Discours d'ouverture des Journées de l'École Freudienne de Paris, Lettres de l'École Freudienne, 1976
- Lacan, J. : « Discours de clôture des Assises de l'École Freudienne de Paris sur « L'expérience

de la passe », Lettres de l'École Freudienne, 1978

- Lacan, J. : « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à la Grande-Motte », 1973, Lettres de l'École. Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, 1975, n°15
- Lacan, J. : « Intervention aux Assises de EFP : "L'expérience de la passe", à Deauville », Lettres de l'École. Bulletin intérieur de l'EFP, 1978, n° 23
- Lacan, J. : Intervention dans la séance de travail sur : « La passe », Ornicar ?, 1977
- Lacan, J. : Intervention sur l'exposé de C. Lévi-Strauss : « Sur les rapports entre la mythologie et le rituel », Bulletin de la Société Française de Philosophie, 1956.
- Lacan, J. : Intervention sur l'exposé de M. de Certeau : « Ce que Freud fait de l'histoire. » Note à propos de « Une névrose démoniaque au XVIIème siècle », Lettres de l'École Freudienne, 1970.
- Lacan, J. : Intervention sur l'exposé de M. Foucault : « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Bulletin de la Société Française de Philosophie, 1983.
- Lacan, J. : Intervention sur l'exposé de M. Montrelay et F. Baudry : « Sur l'enseignement de la psychanalyse à Vincennes » Lettres de l'École Freudienne, 1971
- Lacan, J. : Intervention sur l'exposé de M. Safouan : « La proposition d'Octobre 1967 dix ans après », Lettres de l'École Freudienne, 1978
- Lacan, J. : « L'Autre manque » Séminaire du 15/01/1980 (« Dissolution »), Ornicar ? 20/21, 1980
- Lacan, J. : « L'Ego de Joyce », Séminaire du 18/11/1975 (« Le sinthome »), Ornicar ?, 1976
- Lacan, J. : « La Troisième »,1974, La Cause freudienne, 2011, n° 79
- Lacan, J. : « Le malentendu » Séminaire du 10/06/1980 (« Dissolution »), Ornicar ? 22/23, 1981
- Lacan, J. : « Le mythe individuel du névrosé, ou Poésie et vérité dans la névrose (1952) », Le mythe individuel du névrosé, Paris, Seuil, 2007
- Lacan, J. : « Le nœud borroméen orienté » (sur le nœud borroméen), Ornicar ?, 1975
- Lacan, J. : « Le réel est sans loi », Séminaire du 18/11/1975 (« Le sinthome »), Ornicar ?, 1977
- Lacan, J. : « Le Séminaire de Caracas », L'Âne, 1981
- Lacan, J. : « Le Séminaire des Noms du Père », L'Excommunication ; Ornicar ? 1977
- Lacan, J. : « Le stade du miroir en action », Revue Française de Psychanalyse, 1953
- Lacan, J. : « Le stade du miroir. Théorie d'un moment structurant et génétique de la constitution de la réalité, conçu en relation avec l'expérience et la doctrine psychanalytique, Communication au 14ème Congrès psychanalytique international, Marienbad, *International Journal of Psychoanalysis*, 1937
- Lacan, J. : « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel », Conférence à la Société Française de Psychanalyse, Bulletin de l'Association Freudienne, 1982
- Lacan, J. : « Le triomphe de la religion », in Le triomphe de la religion précédé de Discours aux catholiques, Paris, Seuil, 2005
- Lacan, J. : « Lettre à Heinz Hartmann », La scission de 1953, Ornicar ?, 1976
- Lacan, J. : « Lettre à Madame J. Roudinesco », La scission de 1953, Ornicar ? 1976
- Lacan, J. : « Lettre à Michael Balint », La scission de 1953 et Ornicar ?, 1976
- Lacan, J. : « Lettre au journal Le Monde », Le Monde, 26/01/80 ; Ornicar ?, 1980
- Lacan, J. : « Lettre de dissolution Séminaire du 05/01/1980 », Dissolution, Ornicar ? 20/21, 1980 ; Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001

- Lacan, J. : Lettre à Serge Leclaire, L'Excommunication et in Ornicar ? 1977
- Lacan, J. : « Lettre adressée aux membres de l'Assemblée de la Société Psychanalytique de Paris », La scission de 1953 et Ornicar ? 1976
- Lacan, J. : « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », Conférence sur la psychanalyse et la formation du psychiatre à Sainte Anne, (1967), Pro manuscripto ELP
- Lacan, J. : « Statuts proposés pour l'Institut de Psychanalyse », La scission de 1953 et in Ornicar ?, 1976

Autres auteurs

- Abraham, K. : « Débuts et développements de l'amour objectal », in Développements de la libido, Œuvres complètes II, Payot, Paris, 1966, pp. 298-313
- Allouch, J. : « Les trois petits points du retour à… », Littoral n° 9 « La discursivité », EPEL, 1983
- Arendt, A. : « La crise de la culture », Gallimard, Paris, 1972
- Arnauld, A. et Nicole, P. : « La logique ou l'art de penser », Champs-Flammarion, Paris, 1970
- Arrivé, M. : « Un intercesseur après-coup entre Saussure et Freud : Lacan », Linx [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 11 juillet 2012, consulté le 02 juin 2015. URL : http : //linx.revues.org/1235 ; DOI : 10.4000/linx.1235
- Arrivé, M. : « Signifiant Saussurien et signifiant lacanien », Langages, vol.19, n°77, 1985
- Arrivé, M. : « Le linguiste et l'inconscient », Presses Universitaires de France, Paris, 2008
- Arrivé, M. : « A la recherche de Ferdinand de Saussure », Presses Universitaires de France, Paris, 2007
- Askofaré, S. : « "Au-delà du complexe d'Œdipe" : quel père ? », La clinique lacanienne, 2009/2, n°16
- Askofaré, S. : « Traversée de la religion », Prélude 3, Journées nationales de l'EPCF-France de décembre 2009 « Psychanalyse et religion »
- Askofaré, S. : « Lacan la religion, le symptôme : une nouvelle alliance ? », L'en-je lacanien, 2009/1 n°12, ERES
- Attal, J. : « La passe à plus d'un titre », Cahiers de l'Unebévue, Paris, 2012
- Badiou, A. : « L'être et l'événement », Seuil, Paris, 1988
- Balint, M. : « À propos du système de formation psychanalytique », Amour primaire et technique psychanalytique, Payot, Paris, 1972
- Balint, M. : « Formation analytique et analyse didactique », Amour primaire et technique psychanalytique, Paris, Payot 1972
- Balint, M. : « Le médecin en formation », Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1979
- Barthes, R. : « La mort de l'auteur », Le bruissement de la langue, Seuil, Points, 1984
- Belna, J.-P. : « Histoire de la théorie des ensembles », Ellipses, 2009
- Benveniste, E. : « Problèmes de linguistique générale », tome I et II, Gallimard, 1966
- Bercherie, P. : « Les fondements de la clinique » (1983), vol. II (Genèse des concepts freudiens), éd. Universitaires, Paris
- Bercherie, P. : « Géographie du champ psychanalytique » Navarin éditeur, 1988, Paris
- Bercherie P. : « L'oculaire quadrifocal. Epistémologie de l'héritage freudien (Les quatre

courants fondamentaux de la psychanalyse) », Ornicar n°30, revue du Champ freudien, juillet- septembre 1984

- Bernfeld, S.: « On psychoanalytic training », Psychoanal. Quarterly n° 32
- Blanché, R. : « Introduction à la logique contemporaine », Armand Colin/Masson Paris, 1968
- Blanché, R. : « La logique et son histoire », Armand Colin/Masson Paris, 1970
- Bourbaki, N. : « Eléments d'histoire des mathématiques », Masson, Paris, 1984
- Bousseyroux, M. : « Au risque de la topologie et de la poésie. Elargir la psychanalyse », ERES, Toulouse, 2012
- Bousseyroux, M. : « Du mathème au poème, quel réel ? » Intervention au Séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 10 décembre 2009.
- Bousseyroux, M. : « Le contrôle au lieu de la passe », Intervention au Séminaire de l'EPFCL, Paris, 27 novembre 2008
- Bouvet, M. : « La cure type », La cure psychanalytique classique, Presses Universitaires de France, Paris, 2007
- Bouvet, M. : « Résistances, transfert », Œuvres psychanalytiques 2, Payot, Paris, 1976
- Brini, J. : « De l'omnivoyant à l'omnivoyure », Journal français de psychiatrie n°16, 2002/2, Ères
- Bréhier, E. : « Histoire de la philosophie. Antiquité et Moyen-Age », tome I, PUF, Paris, 1988
- Bruno, P. : « La passe. Papiers psychanalytiques II », Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2003
- Cassou-Nogues, P. : « Gödel », Les belles lettres, Paris, 2008
- Cantor, G. : « Sur les fondements de la théorie des ensembles transfinies (1899) », Kessinger Legacy Reprints, Kessinger Publishing, USA
- Cottet, S. : « Freud et le désir du psychanalyste », Seuil, Paris, 1996
- Colasse, B., Pavé, F. : « La mathématique et le social » (entretien avec Georges Th. Guilbaud) (2000), Revue Gérer et comprendre, N° 67, mars 2002.
- Damourette J. et Pichon E. « Des mots à la pensée, essai de Grammaire de la langue française », Paris, Vrin
- Dehing, J. : « Deux modes de pensée : Freud et Jung » (1984), in Carl Gustav Jung, éd. de l'Herne, Paris, 1984
- Descartes, R. : « Œuvres philosophiques » tome I, Garnier, Paris, 1967
- Descartes, R. : « Œuvres philosophiques » tome II, Garnier, Paris, 1973
- Donn, L. : « Freud et Jung : de l'amitié à la rupture », éd. PUF, Paris, 1995
- Eitingon, M. : « Rapport sur la policlinique psychanalytique de Berlin, mars 1920 -Juin 1922 », Topiques, n ° 18, janvier 1977
- Ellenberger, H.F. : « Histoire de la découverte de l'inconscient » (1970), éd. Fayard, Paris, 1994
- Euclide : « Les éléments », vol. 3, Livre X, PUF, Paris, 1998
- Fenichel, O. : « Une critique de « l'analyse terminable et interminable » de Freud », Figures de la psychanalyse 1/2002, n°6
- Ferenczi, S. : « De l'histoire du mouvement analytique », Psychanalyse I, Œuvres complètes 1908- 1012, Payot, Paris
- Ferenczi S. : « Discours au Congrès de Nüremberg », Psychanalyse I, Œuvres complètes (1908- 1012), Payot, Paris

- Ferenczi, S. : « Le problème de la fin de l'analyse », Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927-1933), Payot, Paris
- Ferenczi, S. : « L'élasticité de la technique psychanalytique », Psychanalyse IV, Œuvres complètes (1927- 1933), Payot, Paris
- Fondation du champ freudien : « Clinique différentielle des psychoses », Rapports de la Rencontre internationale 1988 du Champ freudien à Buenos Aires, Paris, Navarin, 1988.
- Fondation du champ freudien : « Hystérie et obsession : Les structures cliniques de la névrose et la direction de la cure », Rapports de la Rencontre internationale 1986 du Champ freudien à Paris, Paris, Navarin, 1986
- Foucault, M. : « Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines », Paris, seuil, 1982
- Foucault, M. : « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Compte-rendu de la séance du 22 février 1969 au Collège de France, publiée dans Littoral n°9, « La discursivité », EPEL, Juin 1983
- Frege, G. : « Ecrits logiques et philosophiques », Seuil, 1971
- Frege, G. : Les fondements de l'arithmétique, Paris, Seuil, 1969
- Georgin J.-P. : « Du plan projectif au cross-cap », in Littoral n° 17, revue de l'École lacanienne de Psychanalyse
- Hobbes, T. : « Léviathan », Chapitres 13 à 17, Gallimard, 2007
- Jacobson, R. : « Essais de linguistique générale », t. 1 (Les fondations du langage), Les éditions de Minuit, Paris, 1963
- Jones, E. : « La vie et l'œuvre de Sigmund Freud », Paris, PUF, 1975, vol. 1, 2, 3.
- Koyré, A. : « Du monde clos à l'univers infini », Paris, Gallimard, 1988
- Koyré, A. : « Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes », Ernest Leroux (Bibliothèque de l'École Pratique des Hautes Études), Paris
- Lacoue-Labarthe, P., et Nancy, J.-L. : « Le titre de la lettre. Une lecture de Lacan », Galilée, 1990
- Laurent, E. : « Le réel et le groupe », Ornicar ? http://wapol.org/ornicar/articles/186lau.htm
- Leclaire, S. et l'A.P.P.U.I. : « Etat des leiux de la psychanalyse, Albin Michel, Paris, 1991
- Le Gaufey G. : « Anatomie de la troisième personne », EPEL, Paris, 1998
- Le Gaufey G. : « L'incomplétude du symbolique », EPEL, Paris,
- Le Gaufey G. : « Le lasso spéculaire. Une étude traversière de l'unité imaginaire », EPEL, Paris, 1997
- Le Gaufey G. : « Hiatus sexualis : du non-rapport sexuel selon Lacan », EPEL, Paris, 2013
- Le Gaufey G. : « Le pastout de Lacan. Consistance logique, conséquences cliniques », EPEL, 2006
- Le Gaufey, G. : « L'"abandon" de la théorie de la séduction », Littoral, n° 34-35, Paris, EPEL, 1992
- Lemérer, B. : « Questions d'extension », Les racines de l'expérience, Cahiers de lectures freudienne n°17, Lysimaque, 1989
- Lévi-Strauss, C. : L'efficacité symbolique », Revue de l'histoire des religions, vol.135, n°1, 1949
- Mannoni, M. : « D'un impossible à l'autre », Seuil, Paris, 1982
- Marion, J.-L. : « Sur la théologie blanche de Descartes », PUF, Paris, 1981
- Masson, J.- M. : « Le réel escamoté. Le renoncement de Freud à la théorie de la séduction », Aubier, Paris, 1992
- Miller, J.-A. : « Ce qui fait insigne », L'orientation lacanienne, cours de 1986-1987, inédit

- Miller, J.-A. : « Extimité», L'orientation lacanienne, cours de 1985-1986, inédit
- Miller, J.-A. : « Désenchantement de la psychanalyse», L'orientation lacanienne, cours de 2001-2002, inédit
- Miller, J.-A. : « Du symptôme au fantasme et retour », L'orientation lacanienne, cours de 1982-1983, inédit
- Miller, J.-A. : « Introduction aux paradoxes de la passe », Ornicar 12/13, 1977
- Miller, J.-A. : « La question de Madrid », L'orientation lacanienne, cours de 1990-1991, inédit
- Miller, J.-A. : « La suture », intervention au Séminaire Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, leçon du 24 février 1965, Cahiers pour l'analyse n°10
- Miller, J.-A. : « L'Autre sans Autre », intervention aux journées préparatoires au XIIe Congrès de la NLS, Athènes, 2014
- Miller, J.-A. : « Le banquet des analystes », L'orientation lacanienne, cours de 1989-1990, inédit
- Miller, J.-A. : « Les six paradigmes de la jouissance », La Cause Freudienne n°43, oct.1999
- Miller, J.-A. : « Les réponses du réel », L'orientation lacanienne, cours de 1983-1984, inédit
- Moreau-Ricaud, M : « La question de la formation analytique : trois apports essentiels de l'École de Budapest », Le Coq-héron 2004/3, n° 178
- Ottavi, L. : « Approche succincte des premières constructions théoriques sur le langage chez Freud et Lacan » (2010) in Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne : repères épistémologiques, conceptuels et cliniques, PUR Rennes.
- Ottavi, L. : « Psychanalyse, réalité et science ; quelques repérages d'un temps de la problématique chez Lacan » Psychologie clinique, 1997, p 161-175
- Panofsky, E. : « La perspective comme forme symbolique », Les Editions de Minuit, Paris, 1957
- Rabinovitch, S. : « La passe, ou le déjà du réel », Les racines de l'expérience, Cahiers de lectures freudienne n°17, Lysimaque, 1989
- Roudinesco, E. : « Histoire de la psychanalyse en France », vol. 1 et 2, Seuil, Paris, 1986
- Roustang, F. : « Un destin si funeste », Editions de Minuit, Paris, 1977
- Russell, B. : « Introduction à la philosophie mathématique », Payot, 1991
- Safouan, M. : « Jacques Lacan et la question de la formation des analystes », Seuil, Paris, 1983
- Safouan, M. : « La proposition d'octobre 1967, dix ans après ». Lettres de l'Ecole, 23, avril 1978
- Saussure, F. « Cours de Linguistique générale » Paris, Payot, coll. Grande bibliothèque Payot, 1995 (1re éd. 1916)
- Scherrer, F. : « Le roc… », Essaim 2011/2 [n ° 27], p. 90-91
- Sokolowsky, L. : « Freud et les Berlinois. Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin [1918-1933] », PUR, Rennes, 2013
- Soler, C. : « La passe, échecs et empan des succès », exposé du 12 janvier 2000, Séminaire Espace-Ecole « Pour une Ecole »
- Soler, C. : « Le savoir, sans la fatalité », Link 14-15, Le Temps de la psychanalyse, publication de l'EPFCL
- Soler, C., Soler, L., Adam, J. et Silvestre, D. : « La psychanalyse, pas la pensée unique », Editions du Champ Lacanien, Paris, 2000
- Soury, P. : « Les objets topologiques et l'état actuel des mathématiques », Ornicar ? n°22/23, 1981

- Taton, R. : « L'œuvre mathématique de G. Desargues », PUF, Paris, 1951
- Toth, I. : « Platon et l'irrationnel mathématique », Editions de l'Eclat, 2011
- Vernant, D. : « Introduction à la philosophie de la logique », Pierre Madraga Editeur, Bruxelles
- Yanez, G. et Ottavi, L. : « La robe de Dieu. A propos de l'abbé de Choisy », Incidences (inter)subjectives de la perversion. Sous la dir. De P. Martin Materra, Erès, coll. « Humus, le désir en acte », août 2016

INDEX DES AUTEURS

A

Abraham....43, 56, 57, 75, 76
Adler....22, 32
AE231, 257, 281, 293
Alberti....205, 207
Althusser....99
AME....231, 257, 281, 293
AMP....289, 291
Anna Freud....74
Arendt....85, 86
Aristote....64, 85, 116, 171, 214, 234, 235, 236, 238, 239, 241

B

Balint9, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 48, 49, 51, 74, 77, 78, 95, 111, 114, 121, 122, 123
Bercherie....9, 29, 31, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 97
Bergler....52
Bernfeld....9, 37, 40, 41, 42, 45, 48, 49
Bion....59, 60, 61, 64, 73, 81
Blanché....235
Boole....236, 239
Bourbaki....268
Bousseyroux....259, 265, 280, 305
Bouvet....46, 126
Breuer....29, 30, 33

C

Cantor....188, 189, 190, 207, 243, 245, 247, 248, 249, 251, 271, 273
Clavreul....98, 99, 282
Cogito....172

D

Dedekind....163, 166
Desargues....106, 117, 202, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 212, 214, 216, 218, 228, 229, 273, 274, 275
Descartes....152, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 205, 214, 235, 271

E

ECF....286, 289, 290, 295
Ecole française de psychanalyse....288
Ecole freudienne de Paris....101, 258, 288
École Freudienne de Paris....112
EFP....115, 116, 256, 257, 260, 263, 270, 273, 279, 280, 281, 283, 285, 286, 288, 294
Eitingon....38, 39
Euclide....162, 202, 208, 276
Ey46

F

Favret-Saada,....283
Ferenczi.9, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 28, 31, 39, 42, 45, 49, 68, 74, 77, 103, 111, 115, 120, 121, 122, 123, 132, 264, 287, 305
Fibonnacci....161, 258
Fliess....29, 31, 33, 258, 294
Forums....289, 290, 291, 295
Foucault....87, 88, 89, 90, 91, 92, 104, 203, 204, 220, 221, 267
Fraenkel....232
Frege....116, 190, 232, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252
Freud..8, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 102, 104, 105, 106, 107, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 148, 150, 153, 154, 155, 156, 159, 168, 169, 172, 176, 181, 182, 192, 193, 194, 195, 196, 203, 204, 233,

242, 251, 256, 258, 259, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 271, 273, 274, 278, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 294, 295, 296, 298, 305, 306

G

Glover 46, 47, 233
Gödel 247, 248, 271, 273

H

Hartmann 45, 74, 82, 95, 96

I

Institut de Berlin 9, 37, 38
IPA . 10, 20, 22, 23, 25, 28, 37, 42, 45, 48, 74, 92, 94, 95, 98, 99, 104, 112, 114, 115, 116, 263, 264, 268, 269, 286, 287, 288, 289, 291, 295

J

Jekels 52
Jones 18, 20, 21, 22, 38, 45
Jung 20, 21, 23, 32, 33, 34, 70, 77, 103

K

Klein 75, 76, 95, 106, 223, 224, 253, 280
Kohut 77
Kovàcs 39

L

Lacan 9, 14, 16, 30, 31, 37, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 74, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 124, 125, 126, 127, 130, 131, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 170, 172, 173, 175, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296
Laurent 59, 60, 126, 272
Le Gaufey 29, 30, 31, 34, 43, 44, 55, 131, 174, 175, 243, 273, 277
Leclaire 99, 282, 289

M

Marion 174, 175
Merleau-Ponty 202
Miller ... 64, 78, 84, 87, 94, 98, 99, 152, 157, 167, 203, 234, 245, 246, 247, 269, 276, 280, 284, 285, 286, 287, 290, 291, 307
Moebius 79, 106, 220, 223, 224, 228, 280

Œ

Œdipe 8, 15, 28, 31, 34, 48, 76, 78, 94, 104, 130, 142, 148, 152, 167, 168, 263, 264, 265, 266, 267, 270, 294

O

Ornicar ... 59, 60, 67, 98, 257, 280, 284, 285, 305
Otto Rank 18

P

Panofsky 202, 207
Platon 25, 26, 27, 85, 162, 172
Pontalis 43
Port-Royal 90, 233, 235, 239

R

Reich 75, 96, 124, 244
Reik 43
Russell .. 147, 168, 189, 243, 244, 245, 247, 248, 249, 250, 259

S

S.F.P., ... 9, 111
Searles 74, 77, 78
Socrate 87, 172, 173, 176, 177, 234
Soler 272, 291, 307
Soury et Thomé 277, 278
Steckel 22, 32

T

Toth 162, 163

V

Valabrega 257, 258, 259

Velasquez 204, 205, 219, 220, 221

W

Wallon 55
Winnicott 74, 77, 78

Enjeux contemporains de formation
et de thérapeutique en psychopathologie

résumé

La formation des analystes, articulant le problème thérapeutique des modes de résolution de la cure aux questions collectives de garantie et d'enseignement, pose avec acuité la question des conditions de transmission et de formation propres au champ de la psychopathologie. La thèse s'attache d'une part à expliciter les fondements de la question et les conséquences cliniques et institutionnelles des options à cet endroit; d'autre part, à rendre compte de la cohérence interne et spécifique des modes de transmission de la psychanalyse, dans la voie épistémologique ouverte par Lacan, dont la « Proposition d'Octobre sur le psychanalyste de l'Ecole » est ici le texte de référence.

mots clé

psychopathologie, psychanalyse, formation des psychanalystes, transmission, Lacan, Freud, fin de la cure, thérapeutique, lien social, fonction paternelle, politique, symptôme, fantasme, enseignement, institution, désir de l'analyste, acte, interprétation, réel

Contemporary stakes in training
and in therapeutics in psychopathology

abstract

The training of the psychoanalysts, articulating the therapeutic problem of the modes of resolution of the cure in the collective questions of guarantee and teaching, pose with acuteness the question of the conditions of transmission and training appropriate to the psychopathology. The thesis attempts on one hand to clarify the foundations of the question and the clinical and institutional consequences of the options ; on the other hand, to report the internal and specific coherence of the modes of transmission of the psychoanalysis, in the epistemological way opened by Lacan, Whose is here the reference text. In the epistemological way opened by Lacan, whose « Proposition d'Octobre sur le psychanalyste de l'Ecole » is here the reference text.

keywords

Psychopathology, psychoanalysis, psychoanalytic training, transmission, Lacan, Freud, at the end of the cure, therapeutics, social link, paternal function, politics, symptom, fantasy, teaching, institution, desire of the analyst, act, the interpretation, real